00100781

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

Impressions de voyages
- En Russie -

100781

by
Alexander Dumas

00K 23

00100781

EXPLICATIONS PRÉLIMINAIRES

Je ne sais, chers lecteurs, si vous vous rappelez qu'un jour — il y aura bientôt vingt-quatre ans de cela — j'ai dit : « Je ferai le tour de la Méditerranée ; j'en accomplirai le périple ; j'écrirai l'histoire de l'ancien monde, qui n'est rien autre chose que l'histoire de la civilisation. »

On a beaucoup ri, on s'est fort moqué de moi ; un homme à qui j'avais fait gagner un million s'en est vengé par un mot charmant.

Il a dit :

— Vous ne savez pas, Dumas a découvert la Méditerranée !

Et, de ce jour-là, il s'est cru quitte envers moi.

Le mot avait sa valeur ; mais valait-il un million ? valait-il *Christine*, *Richard Darlington*, *Charles VII*, *la Tour de Nesle*, *Angèle*, que je lui avais donnés ?

J'en doute.

Ce voyage, ou plutôt cette série de voyages que je projetais, était difficile à accomplir sans l'aide du gouvernement

et avec les simples ressources d'un homme de lettres; mais, enfin, Dieu aidant, cela ne me paraissait pas impossible.

Je partis en 1834. Dans ce premier voyage, je vis tout le midi de la France, depuis Cette jusqu'à Toulon : Aigues-Mortes, Arles, Tarascon, Beaucaire, Nîmes, Marseille, Avignon, Vaucluse.

C'était un commencement.

Je repartis l'année suivante; cette fois, mon voyage dura deux ans.

De ce coup, je vis Hyères, Cannes, le golfe Jouan, Grasse, Draguignan, Nice, la Corniche, Gênes, Florence, Pise, Livourne, Turin, Milan, Pistoia, Pérouse, Rome, Naples, Messine, Palerme, Girgenti, Marsala, Syracuse, Catane; je gravis l'Etna et le Stromboli; je visitai les îles Liparioles; je poussai jusqu'à Lampedouse; je revins à Reggio; je remontai la Calabre, à pied, jusqu'à Pesum. Je fus arrêté une première fois à Naples par Sa Majesté Ferdinand; j'allais revenir par Venise, lorsque je fus arrêté une seconde fois à Foligno par Sa Sainteté Grégoire XVI, ramené par les carabiniers à Trasimène, et laissé sur le bord du lac, avec injonction de rentrer en France le plus tôt possible.

Je rentrai en France.

En 1842, toujours ferme dans ma volonté, je pris une barque dans le port de Livourne, et, avec cette barque qui devait sombrer dix fois, et qui ne sombra point, je visitai l'île d'Elbe, la Pianosa, la Gorgone, Monte-Cristo et la Corse.

En 1846, je partis pour Madrid.

Je visitai Barcelone, Malaga, Grenade, Cordoue, Séville, Cadix; j'enjambai le détroit; je passai à Tanger, de Tanger à Tétouan, de Tétouan à Gibraltar, de Gibraltar à Melilla, de Melilla à Djemma-Ghazaouat, de Djemma-Ghazaouat à Oran, d'Oran à Alger.

A Alger, je fis une pause; j'avais à voir, dans l'intérieur, Blidah, le col de Mouzaia, Miliannh.

Puis je repartis, et m'arrêtai successivement à Djidjelli, à Collo, à Stora, à Philippeville; j'allai à Constantine; je, revins à Stora; je m'embarquai pour Tunis et les îles Kerkennah; je visitai l'amphithéâtre romain de Djemdjem.

Dans mon premier voyage, en France, j'avais dépensé six mille francs; dans mon second voyage, en Italie, dix-huit mille; dans mon troisième voyage, quatre mille; enfin, dans le dernier, trente-trois mille, — dont il faut retrancher dix mille qui m'avaient été alloués par le ministère de l'instruction publique. Total : cinquante et un mille francs.

Mais la moitié de mon projet était accomplie; qu'importait ce qu'avait coûté son accomplissement?

Les ouvrages qui résultèrent de ces différentes courses furent les *Impressions de voyage dans le midi de la France*, — *une Année à Florence*, — *la Villa Palmieri*, — *le Speronare*, — *le Capitaine Arena*, — *le Corricolo*, — *de Paris à Cadix*. — *le Véloce*.

Eh bien, maintenant, il me reste à achever ce que j'ai entrepris : il me reste à voir Venise, l'Illyrie, les îles Ioniennes, la Grèce, Constantinople, les rivages de l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, la Cyrénaïque, Tripoli.

Et d'abord je commence, avant d'aller plus loin, par faire mes remercîments à MM. les administrateurs des Messageries impériales, qui, lorsqu'ils eurent connaissance de mon projet, m'offrirent gracieusement, et sans rétribution, le passage sur leurs bateaux, pour moi et un secrétaire.

C'était beaucoup, mais ce n'était pas encore là tout ce que je désirais.

Voyager avec les bateaux des Messageries, c'est toucher Malte, Syra, Alexandrie, Beyrout, Smyrne et Constantinople; c'est voir tout ce que tout le monde voit, c'est raconter mieux ou moins bien que les autres, mais enfin c'est raconter après les autres.

Or, le voyage que je vais faire, moi, c'est un voyage que personne n'a fait jusqu'à présent.

Il faut que je le fasse avec un bâtiment à moi, avec un bâtiment qui puisse tenir la mer sans trop de danger, et cependant qui ne tire pas plus d'un mètre cinquante centimètres d'eau, afin qu'il puisse entrer dans tous les ports de l'archipel Grec, aborder toutes les criques des côtes d'Asie.

Ce bâtiment, je l'aurai un jour, et avant qu'il soit longtemps, je l'espère.

En attendant, j'ai accepté l'invitation que m'a faite un ami d'aller à Saint-Pétersbourg être le garçon de noces de sa belle-sœur, qui se marie, et d'assister, en même temps, à cette grande opération de l'affranchissement de quarante-cinq millions de serfs.

Je compte bien ne pas m'en tenir à Saint-Pétersbourg.

Quand j'aurai marié la sœur de mon ami, vu la perspective Newski, l'Ermitage, le Théâtre-Français, le palais de la Taurade, Saint-Paul, les îles Jélaghin, la grande Millionne, l'église de Kasan, la statue de Pierre Ier; quand j'aurai passé sur la Néva quelques-unes de ces belles nuits transparentes où l'on peut lire l'écriture de la femme que l'on aime, si fine qu'elle soit, je partirai pour Moscou.

Mais, d'abord, sur la route de Moscou, je trouverai Tver, la ville des douze mille bateliers, avec son fort, bâti en 1182 par Vsevolod, prince de Vladimir, qui devint, comme notre Bourgogne et notre Bretagne, une principauté particulière, laquelle ne cessa d'exister qu'en 1490, sous Ivan III, le Louis XI du Nord, qui tua le second de ses fils et mit l'autre dans un cachot; ce qui ne l'empêcha pas de s'appeler Ivan le Grand; car il avait affranchi son pays du joug des Tatars, et il est toujours grand aux yeux de la postérité, celui qui chasse l'étranger de sa patrie.

Puis nous entrerons dans la ville sainte, pleine encore du souvenir d'un de nos désastres grand comme une victoire.

Nous monterons sur la citadelle des tzars pour voir non-seulement les coupoles dorées ou peintes en vert de ses palais, les clochers de ses églises, ses quartiers, appelés la ville de terre, la ville blanche, la ville chinoise, et le Kremlin, la tour d'Ivan le Grand, — la plus haute de la ville, qui autrefois renfermait une cloche pesant trois cent trente mille livres, — son palais anguleux, l'arsenal, le théâtre, la cathédrale, mais encore la trace de ce feu terrible qui dévora une ville de trois cent cinquante mille habitants et gela une armée de cinq cent mille hommes. Nous descendrons le cours de la rivière pour aller chercher, dans les plaines de la Moskova, le reste de la grande redoute où tomba Caulaincourt et où Ney reçut son titre de prince. Nous reviendrons à Moscou pour visiter ses bazars, qui sont déjà l'Orient, sa place de Krasnoï, sa porte de Saint-Vladimir; enfin, nous raconterons ces merveilleuses légendes de Mentchikof, le marchand de petits pâtés, et de Catherine, la servante lithuanienne.

Puis nous partirons pour Novgorod-la-Petite, Nijny-Novgorod; car ce sera l'époque de cette splendide foire qui attire les marchands de la Perse, de l'Inde, de la Chine; où l'on trouve les armes du Caucase, les argenteries de Toula, les cottes de mailles de Tiflis; où l'on vend en bloc les malachites et les lapis-lazuli; où l'on mesure les turquoises au boisseau; où l'on achète au ballot les étoffes de Smyrne et d'Ispahan; où vient, enfin, ce fameux thé de la Caravane, que la Russie paye au poids de l'argent, l'Angleterre et nous au poids de l'or.

Notre curiosité assouvie, nous nous embarquerons sur le Volga, ce roi des fleuves de l'Europe, comme l'Amazone est la reine des rivières de l'Amérique; qui arrose les gouvernements de Tver, de Jaroslav, de Kostroma, de Nijny-Novgorod, Kasan, Simbirsk, Saratov et Astrakan; qui reçoit à droite l'Oka, à gauche la Soura, la Mologda, la Cheksna, la

Kama, l'Oufa, la Samara, et qui, après un cours de six cents lieues, tombe par soixante et dix ouvertures dans la mer Caspienne.

Alors, nous trouverons Astrakan, avec ses trois bazars, destinés aux Russes, aux Indous, aux Asiatiques; Astrakan, qui touche de la main droite aux Cosaques du Don, de la main gauche aux Cosaques de l'Oural, qui, en tournant la tête, perd son regard dans les immenses steppes des Tatars Kirghis, dont les vagues de verdure sont aussi mouvantes et aussi régulières que les flots de la mer Caspienne.

Là, nous nous arrêterons quelques jours pour revoir ces hommes à la longue barbe, au bonnet pointu, aux larges culottes rouges, dont la lance, l'arc et le carquois ont été l'effroi de notre enfance; qu'une tempête de neige a enlevés aux bord de l'Asie et du Turkestan, et jetés, comme au temps d'Attila, dans nos plaines et dans nos villes; nous chasserons l'outarde sur ces petits chevaux descendants de ceux qui ont mordu l'écorce des arbres du bois de Boulogne et essayé d'arracher de son piedestal de bronze la statue de Napoléon; puis, quand nous aurons visité ces pêcheries immenses qui fournissent ces esturgeons dont la chair d'un seul ferait le repas d'un village, ces sterlets dont le prix d'un seul ferait la fortune d'une famille, nous reprendrons le bateau à vapeur, qui nous fera faire halte à Kislar et à Derbend en nous conduisant à Saliars. Là, nous remonterons le Kour jusqu'aux steppes de Karaïa, où une tarantasse nous attendra pour nous conduire à Tiflis.

Respirons un instant dans la *ville chaude*, ainsi nommée de ses bains sulfureux. Mettons-nous à la fenêtre du palais de la charmante princesse Marie Galitzine et regardons aller l'Europe dans l'Inde et l'Inde dans l'Europe.

Nous sommes sur leur passage, dans la capitale de la Géorgie, dans la résidence des rois de Karthli. Gengis-Khan, au XII^e^ siècle, Mustapha-Pacha, en 1576, l'ont prise et

ravagée ; Aga-Mohammed-Khan l'a détruite deux cents ans après; enfin, les Russes l'ont prise et rebâtie en 1801.

C'est aujourd'hui une ville splendide avec quarante mille habitants, deux archevêchés, l'un géorgien, l'autre arménien, une belle cathédrale, des casernes et des bazars.

Nous sommes au pied du Causase, et nous allons avoir à passer devant le rocher où fut cloué Prométhée, et à visiter le camp de Schamyl, cet autre titan qui, de même que Job l'excommunié luttait dans son burg contre les empereurs d'Allemagne, lutte, lui, dans sa montagne, contre les tzars de Russie.

Schamyl connaît-il notre nom et nous permettra-t-il de coucher une nuit sous sa tente ?

Pourquoi pas ? Les bandits de la sierra le connaissaient bien, et nous ont bien permis de coucher trois nuits sous leurs huttes.

Cette visite faite, nous descendrons dans les plaines de Stavropol; nous laisserons à notre droite les Kalmouks tatars, à notre gauche les Cosaques de la mer Noire; nous nous arrêterons à Rostov, sur la mer d'Azof, les anciennes Palus-Méotides; nous prendrons une barque et nous irons visiter Taganrog, où Alexandre mourut de regret, — peut-être de remords, — et Kertch, l'ancienne Panticapée des Milésiens, où Mithridate, poursuivi par les Romains, se donna la mort; de là, nous remonterons sur le bateau à vapeur, qui nous déposera deux jours à Sébastopol, nous reprendra pour nous conduire à Odessa, et ne nous déposera qu'à Galatz.

Alors, je me retrouverai dans les domaines de mes anciens amis les hospodars d'Iassy et de Bucharest, des Stourdza et des Ghika. Je serrerai la main en passant au caïmacam actuel, que j'ai connu enfant et déjà prince de Samos. Je verrai si Semlin et Belgrade sont toujours en guerre; je remonterai jusqu'à Vienne; j'y visiterai Schœn-

brünn, le palais-tombeau; Wagram, la plaine aux souvenirs terribles; l'île de Lobau, où Napoléon reçut du fleuve qu'il voulait enchaîner, comme Xercès, le premier avertissement de la destinée.

Vienne, c'est Paris : en trois jours, je me retrouverai au milieu de vous et je vous dirai, chers lecteurs : « J'ai fait en six mois trois mille lieues; me reconnaissez-vous? Me voilà.

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

— EN RUSSIE —

I

LA FAMILLE KOUCHELEF

Avant de nous mettre en route, il convient que nous vous fassions faire connaissance avec nos compagnons de voyage.

Si, vers la fin de l'hiver dernier, vous avez passé par hasard, de minuit à quatre heures du matin, sur la place du Palais-Royal, vous avez dû voir une chose qui faisait la stupéfaction des cochers de fiacre et des balayeurs, seules créatures humaines qui aient le droit d'être éveillées à de pareilles heures.

C'était tout un premier étage de l'hôtel des *Trois Empereurs*, avec un balcon tout garni de rosiers, de camellias, de rhododendrons et d'azaléas, éclairé *à giorno*, et laissant

entrer l'air et la fraîcheur de la nuit par ses quatre fenêtres, toutes grandes ouvertes, à moins que Sivori ne jouât ses ravissantes études sur le violon, ou Ascher ses merveilleuses mélodies sur le piano.

Dans ce salon, et à travers les fenêtres ouvertes et les fleurs épanouies, on voyait, de la rue, causer, se promener, gesticuler une douzaine d'hommes, parlant d'art, de littérature, de politique, de bric-à-brac, de tout, excepté de bourse et d'agio; causant, enfin, — chose plus rare que l'on ne croit, — qui n'a jamais existé qu'en France, et qui, en France, j'en ai bien peur, commence à se perdre, grâce à l'introduction du cigare et à la fuite des soupers.

De temps en temps, une jeune femme de vingt-trois à vingt-quatre ans, svelte comme une Anglaise, gracieuse comme une Parisienne, paresseuse comme une Asiatique, se levait du sofa où elle était couchée, prenait sans préférence le bras de celui qui se trouvait le plus près d'elle, et se traînait nonchalamment jusqu'au balcon, où elle apparaissait, ensevelie jusqu'à la ceinture dans les fleurs.

Là, elle respirait, regardait vaguement le ciel, laissait tomber quelques paroles qui semblaient, comme celles des elfes et des willis, dites pour un autre monde que le nôtre, et rentrait, après un instant, pour reprendre son attitude à moitié orientale, à moitié européenne.

Il est vrai que, si une polka résonnait, si une mazourka se faisait entendre, la nonchalante enfant du Nord se redressait, s'animait, et, bondissant, vive et légère comme une fille de Séville ou de Cadix, ne s'arrêtait que quand la musique avait cessé, que quand la fanfare s'était éteinte.

Dans ces instants de surexcitation, qui, visiblement, ne font point partie de sa vie habituelle, sa physionomie change comme ses habitudes : son œil de velours, d'ordinaire plutôt languissant que vif, entouré d'un cercle de bistre que l'on croirait tracé par le plus habile pinceau arabe, lance les

feux du diamant noir; son teint, uni comme la feuille du camellia, s'infiltre d'une teinte de carmin qui fait pâlir les roses qu'elle respire; son nez, d'une finesse extrême, se dilate; sa lèvre se retrousse et laisse voir des dents petites, fines et blanches, qui semblent alors plutôt faites pour la menace que pour le baiser.

Presque toujours, elle trouve moyen, dans les courbes qu'elle décrit au moment où elle a quitté son ottomane, de passer à portée d'un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, d'une taille ordinaire, très-mince, au visage pâle, aux yeux brillant d'un éclat étrange, qui, s'ils se fixaient, deviendraient fascinateurs, comme ceux de Manfred et de lord Ruthwen; à la main délicate et transparente, chargée de bagues; au pied mince et fin, comme celui des races aristocratiques. En passant, elle lui tend le front ou la main, et lui, avec un sourire qui colore une seconde sa pâleur, pose doucement ses lèvres sur ce front ou sur cette main, avec la même délicatesse qu'il le ferait sur un anneau ou sur une fleur.

Cette jeune femme, c'est la comtesse; ce jeune homme, c'est le comte Kouchelef-Bezborodko.

Tous deux sont Russes; le mari, de vieille race, moitié cosaque, moitié russe.

Bezborodko apparaît le premier dans les fastes historiques. Bezborodko appartenait à la ligue des Cosaques Zaporogues, retranchés derrière les cataractes du Dnieper. Dans une guerre contre les Turcs, il eut le menton emporté.

De là le surnom de Bezborodko, *sans menton*.

Vous le voyez, c'est de la noblesse à la manière de Gœtz de Berlichingen, la vraie, la bonne, la belle : qui sème sur les champs de bataille a droit de récolter dans l'histoire.

La famille apparaît avec ce surnom du temps d'André Michaelovitch.

André Bezborodko est le dernier écrivain général et grand juge des Cosaques Zaporogues.

Un jour, le feld-maréchal Romanzof passe par l'Ukraine et demande au dernier hetman Razoumovski un chef de chancellerie.

L'hetman lui donne Alexandre Bezborodko, le fils du grand juge.

A son tour, Catherine II, la vraie Catherine, quoi qu'on en dise, Catherine, qui parle très-mal le russe, — elle est Allemande, on s'en souvient, — Catherine demande à Romanzof un secrétaire assez intelligent, non pas pour écrire sous sa dictée, mais pour qu'au contraire elle écrive sous la sienne.

Romanzof lui donne le même Alexandre Bezborodko que lui a donné Razoumovski.

Le jeune homme aura, comme coup d'essai, à lui faire pour le lendemain un travail très-important.

L'impératrice jugera le nouveau secrétaire sur ce travail.

Elle le lui explique : Bezborodko écoute attentivement et se retire.

Le travail est long et compliqué; il n'aura pas trop de la nuit pour le préparer.

Mais Bezborodko est jeune, il aime le plaisir. Il doit dîner avec des amis, il doit souper avec des femmes; renoncera-t-il à tout cela pour faire un travail ennuyeux?

Non; le travail viendra après le plaisir; il rentrera le matin chez lui, et, avec sa facilité de rédaction, quelques heures lui suffiront, là où tout autre n'aurait pas trop d'un jour.

Bezborodko se laisse entraîner, et rentre chez lui à dix heures du matin.

Il a promis de livrer à Catherine son travail à dix heures et demie.

Bon! il s'en tirera par un subterfuge : il lira sur un pa-

pier blanc un prétendu travail; l'impératrice lui fera ses observations, il se retirera dans son cabinet pour corriger son rapport, et, au lieu de le corriger, il le fera.

Il entre, salue l'impératrice, tire son travail absent de son portefeuille, s'approche de la fenêtre sous prétexte qu'il a la vue faible, et, sur un papier blanc, improvise tout un projet.

L'impératrice écoute, approuve et prend la plume.

— Donnez que je signe, dit-elle; je n'ai pas la moindre observation à faire.

— Comment, Majesté! pas la moindre?

— Pas la moindre. Donnez; je suis contente de vous.

Il n'y avait pas moyen de reculer.

Bezborodko s'approcha, mit un genou en terre, et tendit le papier blanc à l'impératrice, en lui demandant pardon.

Catherine aimait assez à voir un beau jeune homme à ses genoux, soit lui demander pardon, soit lui demander autre chose.

Elle lui pardonna.

Non pas comme vous l'entendez peut-être : le vieux Romanzof avait fait la leçon à son protégé.

— Sois tout ce que tu voudras auprès de l'impératrice, lui avait-il dit, excepté son amant.

Bezborodko se défendit comme une rosière, et resta simplement secrétaire de Catherine II.

En attendant, Catherine vieillissait, et son fils Paul commençait à entrer dans cette série de folies qui firent de lui le roi le plus fantaisiste de l'Europe.

Catherine, pour s'en débarrasser momentanément, l'exila à Gatchina.

Puis, pour s'en débarrasser tout à fait, elle appela Bezborodko et lui dicta son testament.

Par ce testament, elle excluait Paul de la couronne, que, de sa main toute-puissante, au mépris des droits de l'héré-

dité, elle posait arbitrairement sur la tête de son petit-fils Alexandre.

Le premier testament écrit, l'impératrice ordonna à Bezborodko d'en faire une copie.

La copie faite, elle les signa tous deux, original et copie.

Puis elle dit à Bezborodko :

— Il n'y a qu'à toi que je me fie, Alexandre. Tu déposeras un de ces testaments dans la métropolitaine de Moscou, l'autre au sénat de Saint-Pétersbourg; et tu veilleras, après ma mort, à ce qu'il soit exécuté.

Bezborodko s'inclina et partit avec les deux testaments.

Huit jours après, il était de retour.

— Eh bien? lui demanda Catherine.

— Les ordres de Votre glorieuse Majesté sont exécutés, répondit Bezborodko.

Et Catherine, qui comptait sur la fidélité passive de son secrétaire, dormit plus tranquille sur l'avenir.

Il était temps, au reste, que l'impératrice prît cette précaution; un matin, elle se sentit atteinte de coliques et passa dans son *water-closet*, comme disent nos voisins les Anglais.

Elle y était à peine, qu'elle poussa un cri: ses femmes accoururent; elles la trouvèrent étendue à terre et morte.

A la première nouvelle, Bezborodko sauta en selle et partit au grand galop pour Gatchina.

Il y trouva Paul.

— Altesse, dit-il, j'ai une terrible nouvelle à vous apprendre.

— Laquelle? demanda le jeune prince effrayé.

Déjà prisonnier, il pouvait lui arriver pis. Le tsarévitch Alexis était un précédent.

— Altesse, votre auguste mère est morte.

— Ma mère est morte? fit le jeune prince.

— Oui, Altesse.

— Alors, tu te trompes, Bezborodko ; je ne suis plus Altesse, je suis Majesté.

Bezborodko secoua la tête.

— Comment, non?

— L'auguste impératrice vous a déshérité.

— Déshérité, moi! et en faveur de qui?

— En faveur de votre fils Alexandre.

— Impossible!

— C'est moi qui ai écrit les testaments que l'impératrice a signés devant moi.

— Et qu'en as-tu fait?

— J'ai reçu l'ordre de déposer l'un à la métropolitaine de Moscou, l'autre au sénat de Saint-Pétersbourg.

— Tu mens, Bezborodko.

— Je mens si peu, Altesse, répondit Bezborodko tirant deux papiers de sa poche, que voilà les deux testaments, écrits de ma main et signés de celle de votre auguste mère.

Et il présenta les deux testaments à Paul.

— Et qu'as-tu déposé alors au sénat de Saint-Pétersbourg et à l'église métropolitaine de Moscou?

— Deux feuilles de papier blanc.

— Mais, si l'impératrice s'était défiée de toi et avait fait par quelque autre redemander les testaments, sais-tu que tu risquais ta tête?

— Les beaux joueurs ne regardent pas à l'enjeu.

— Et tu es sûr que ces deux testaments soient les seuls qui existent?

— Les seuls, j'en réponds à Votre Altesse.

— De sorte que je puis hardiment les déchirer?

— Déchirez-les, *sire*, fit Bezborodko.

— Je te remercie, *prince*, dit Paul.

Et il déchira les testaments.

Bezborodko fut fait grand chancelier de l'empire et prince

altesse, avec vingt mille paysans à prendre où il voudrait dans l'empire de toutes les Russies.

C'était la seconde fois que le papier blanc lui portait bonheur...

Nous voilà bien loin de la place du Palais-Royal et du balcon de l'hôtel des *Trois Empereurs*; mais, soyez tranquilles, nous y reviendrons: j'ai encore sur ce sujet pas mal de choses à vous dire.

Seulement, après avoir vu ce qu'était l'un des aïeux du comte, — l'aïeul Bezborodko, — voyons ce qu'était l'aïeul Kouchelef.

Il existait, du temps d'Ivan le Terrible, une petite république située près du lac Peypus, — prononcez Peypous. Elle se nommait la république de Pskof, — prononcez comme vous pourrez.

Ivan le Terrible avait, comme Hercule, une peau de lion; mais, au lieu de prendre, comme Hercule, des pygmées, il prenait des républiques.

Il prit la république de Pskof.

La république de Pskof prise, au lieu de procéder comme pour la république de Novgorod, dont il avait brûlé la ville et tué les habitants, il laissa la vie à tout le monde, et donna même des charges à ceux des républicains qui furent assez traitables pour les accepter.

L'aïeul du comte Kouchelef fut un de ces républicains-là.

Lorsque Catherine II exila son fils Paul à Gatchina, elle lui donna une petite cour de jeunes nobles, au nombre desquels était le grand-père du comte Kouchelef.

Paul, devenu empereur, grâce aux testaments déchirés de Bezborodko, donna au jeune Kouchelef, un de ceux qu'il aimait le mieux parmi ses compagnons, le titre de comte, et le fit, en outre, chef dirigeant la marine.

Le titre de ministre n'existait pas encore; il date de l'empereur Alexandre.

—

Maintenant, pourquoi Paul Ier était-il exilé à Gatchina ? pourquoi Catherine excluait-elle du trône Paul Ier? pourquoi donnait-elle ce trône, dont elle excluait Paul, à son fils Alexandre?

Pour trois raisons :

La première, c'est qu'elle sentait la répulsion invincible qu'avait pour elle Paul, qui ne pouvait ni oublier, ni lui pardonner la mort de Pierre III;

La seconde, c'est qu'elle s'était emparée du trône et le détenait au détriment de l'héritier légitime; — il est vrai que, de cette usurpation, jaillissait un splendide règne!

La troisième, c'est qu'elle connaissait le caractère de Paul, et qu'elle devinait que, à peine sur le trône, il allait se livrer à des excentricités sans nombre.

En effet, à peine monté sur le trône, il prit le contre-pied de tout ce qu'avait fait Catherine; se déclara le champion de toutes les vieilles idées monarchiques et réactionnaires; se proclama, tout prince schismatique qu'il était, grand maître de l'ordre de Malte, aboli par la France; se fit le chef de la seconde coalition; puis, tout à coup, à propos de six mille prisonniers faits par Brune dans la campagne de Hollande et que Bonaparte lui avait renvoyés sans rançon et habillés à neuf avec armes et bagages, il se prit d'un grand amour et d'une profonde admiration pour Bonaparte; sentiments qui, s'ils ne furent pas cause de sa mort, n'y nuisirent pas.

Quant à ces excentricités qu'avait prévues Catherine II, elles ne firent point défaut à Paul.

Petit, il se croyait grand; laid, il se croyait beau; il s'habillait comme le roi Frédéric Ier, qu'il avait pris pour modèle, quoique sa grand'tante Élisabeth lui eût fait une rude guerre, — la guerre de Sept ans, qui nous a coûté le Canada et une partie de l'Inde. Il portait une canne comme lui, une tabatière comme lui, un chapeau comme lui. Le

petit chapeau de Napoléon Ier n'est qu'un diminutif des chapeaux de Frédéric et de Paul Ier.

Cependant, les commencements du règne du nouveau souverain ne portèrent nullement l'empreinte de cette folie que craignait la tzarine qui venait de mourir. L'impératrice Marie, sa femme, était tombée la première à ses genoux et l'avait salué empereur immédiatement après Bezborodko. Paul l'avait relevée, elle et ses enfants, en les assurant de ses bontés paternelles et impériales; puis, le même jour, il avait reçu, selon leur rang et leur numéro d'ordre, les chefs des provinces et de l'armée, les grands seigneurs et les courtisans; derrière eux, un détachement de gardes avait juré fidélité au souverain, que, la veille, il gardait plutôt pour répondre de lui que pour lui faire honneur, plutôt comme prisonnier que comme héritier de la couronne; puis on était parti pour Saint-Pétersbourg, et, à l'instant même, le bruit des armes, les cris de commandement, le froissement des éperons, le craquement des grosses bottes avaient retenti dans ces mêmes appartements où venait de s'endormir pour toujours la grande Catherine; car Paul Ier, qui ne devait pas régner, venait d'être proclamé empereur, et son fils Alexandre, tsarévitch et héritier présomptif de la couronne.

Paul avait quarante-trois ans. S'il eût succédé à son père dans l'ordre légal, il eût dû régner depuis trente-quatre ans. Ces trente-quatre années-là, au contraire, avaient été trente-quatre années d'exil et de mépris; pendant ces trente-quatre années, il avait beaucoup souffert et croyait avoir beaucoup appris. Aussi arrivait-il sur le trône avec une masse de règlements, rédigés pendant son exil, qui se pressèrent autant d'apparaître comme règlements qu'il se pressa d'apparaître comme empereur.

D'abord, et pour bien indiquer l'opposition qu'il faisait non-seulement à la politique, mais encore à l'administration

de sa mère, il commença par proclamer un oukase qui contremandait une levée de recrues décrétée par Catherine, et qui, par tout l'empire, enlevait un serf sur cent. Cette mesure avait ce bon côté, qu'elle acquérait à la fois au nouvel empereur la reconnaissance de la noblesse, sur laquelle pesait cette dîme, et des paysans, qui la payaient en nature.

Zoubof, le dernier favori de Catherine, croyait avoir tout perdu en perdant la tzarine; il craignait pour ses biens, pour sa liberté, pour sa vie, et se tenait loin de l'empereur, attendant ses ordres. Celui-ci le fit venir, lui laissa ses emplois, et lui rendit la canne de commandement qu'il avait renvoyée, et qui était le signe du grade d'aide de camp général.

— Continuez, lui dit-il, à remplir vos fonctions près du corps de ma mère. J'espère que vous serez pour moi un aussi fidèle serviteur que vous l'avez été pour elle.

Ce bienfait ne fut pas perdu : nous retrouvons cinq ans plus tard Zoubof étranglant Paul Ier.

Kosciuzko, l'adjudant de Washington, le major général de Poniatowski, le vainqueur de Dubieka, attaqué le 4 octobre 1794 à Macijovice par une armée russe trois fois supérieure à la sienne, était tombé percé de coups et en criant, dit-on : *Finis Poloniæ!* Fait prisonnier, il avait été conduit à Saint-Pétersbourg, était consigné dans l'hôtel du feu comte d'Anhalt et avait pour sa garde habituelle un major qui ne le quittait jamais, mangeait avec lui et couchait dans sa chambre. Paul alla le délivrer lui-même et lui annonça qu'il était libre; puis, sans attendre les remercîments du prisonnier, il sortit. Celui-ci alors, peut-être autant pour s'assurer qu'il n'avait pas fait un rêve que pour remercier l'empereur, se fit porter au palais, la tête encore enveloppée de bandages. Paul ne se borna point à la liberté rendue, il lui offrit une terre et des paysans dans son empire; mais Kosciuzko refusa, demandant en échange une somme

d'argent, pour aller vivre et mourir où il voudrait. Paul lui donna cent mille roubles, et, vingt et un ans après, Kosciuzko mourait à Soleure.

Au milieu de tous ces premiers actes, le moment était venu de rendre les derniers honneurs à l'impératrice. Paul alors songea à accomplir un double devoir filial.

Depuis trente-quatre ans, nul n'avait, si ce n'est tout bas, prononcé le nom de Pierre III. Paul Ier se rendit au couvent de Saint-Alexandre-Nevski, où son père avait été enterré ; descendit dans les caveaux et se fit montrer par un vieux moine sa tombe ignorée, la fit ouvrir, s'agenouilla devant ses restes, tira de la main du squelette son gant, qu'il baisa trois fois; puis, ayant prié longtemps et pieusement près du cercueil, il le fit monter au milieu du chœur, ordonna que les mêmes services que l'on célébrait près du corps de Catherine au palais, fussent célébrés près de lui, et — dernier enseignement du retour des choses humaines — fit conduire le deuil de l'assassiné par les assassins eux-mêmes, ou, du moins, par ceux qui vivaient encore.

Mais, auparavant, Paul, après avoir fait couronner le cercueil de son père, — Pierre III n'avait jamais été couronné, — l'avait fait transporter au palais pour être exposé près du corps de Catherine ; et, de là, les restes des deux souverains, si terriblement séparés pendant leur vie, si étrangement réunis après leur mort, furent transportés à la citadelle, placés sur la même estrade, où, pendant huit jours, le peuple par religion, les courtisans par bassesse, vinrent baiser la main de l'impératrice et le cercueil de l'empereur.

Mais, au pied de cette tombe, Paul Ier sembla avoir oublié cette sagesse qui avait présidé à ses premiers actes. Isolé, ennuyé dans son palais de Gatchina, ne sachant que faire, n'ayant pas reçu cette éducation qui porte aux idées élevées, il s'amusait à une foule de petits détails militaires,

brossant lui-même ses boutons d'uniforme et faisant reluire les boucles de ses ceinturons. Là, il avait rêvé une foule de changements dans le costume militaire; ces changements, il s'empressa de les mettre à exécution. D'abord, il changea la couleur de la cocarde russe, qui, blanche, était un point de mire pour les fusils ennemis; la fit noire avec un liseré jaune; changea la forme du plumet, la hauteur des bottes, le nombre des boutons de guêtres; institua, dans la cour même du palais, à trois heures de l'après-midi, une revue quotidienne qu'il baptisa du nom de *wacht parade*, laquelle devint non-seulement l'affaire la plus importante de son gouvernement, mais encore le point central de toutes les affaires du royaume. C'était pendant cette parade qu'il donnait ses ordres, publiait ses oukases; ce fut pour ces parades qu'il inventa les pantalons de peau, que les soldats, été comme hiver, ne pouvaient mettre qu'en les mouillant, et qui, en séchant, dessinaient les formes comme un tricot; c'était à ces parades, enfin, que, entre les grands-ducs Alexandre et Constantin, — le grand-duc Nicolas était encore trop jeune, — tous les jours, quelque froid qu'il fît, sans fourrure, la tête nue et chauve, le nez à la bise, une main derrière le dos et, de l'autre main, levant et baissant alternativement sa canne en criant : *Raz*, *dva*, *raz*, *dva* (une, deux, une, deux)! on le voyait bravant vingt degrés de froid et trépignant pour se réchauffer.

Un jour, à l'une de ces wacht parades, un régiment manœuvra mal; Paul fit recommencer la manœuvre; et, comme la manœuvre n'avait pas mieux réussi la seconde fois que la première:

— Au trot, et en Sibérie! cria Paul.

Et le régiment, qui ne connaissait que l'obéissance passive, colonel en tête, sortit de la cour du palais et partit pour la Sibérie, où il serait arrivé, à moins qu'il ne fût resté en route, si un courrier ne l'eût rejoint à quatre-

vingts verstes de Saint-Pétersbourg et ne lui eût porté contre-ordre.

Mais les réformes somptuaires de Paul ne s'arrêtaient point à ses soldats, qu'il habillait et déshabillait comme des pantins; elles s'étendaient souvent jusqu'aux bourgeois.

La révolution française était la bête noire de Paul; or, la révolution française, en mettant à la mode les chapeaux ronds, lui avait donné l'horreur de cette espèce de coiffure; aussi, un beau matin, une ordonnance parut.

Cette ordonnance défendait de se montrer en chapeau rond dans les rues de Saint-Pétersbourg.

Pris au dépourvu, les bourgeois de la ville impériale, soit manque de chapeaux à trois cornes, soit prédilection pour les chapeaux ronds, ne changèrent pas de coiffure aussi rapidement que le désirait l'empereur; alors, l'empereur, qui aimait à être promptement obéi, plaça à l'entrée de chaque rue des Cosaques et des hommes de police avec ordre de décoiffer les récalcitrants. Lui-même, pendant cette exécution, qui heureusement s'attaquait aux chapeaux et non aux têtes, parcourait les rues de Saint-Pétersbourg en traîneau, pour voir comment ses ordres étaient exécutés.

Il allait, à la suite d'une de ces tournées, rentrer au palais, lorsqu'il aperçut un Anglais qui, soit qu'il *trouvât* que son chapeau allait bien à l'air de son visage, *soit* qu'il *jugeât* qu'un oukase sur les chapeaux *était* un attentat à la liberté individuelle, n'avait pas voulu, réclamant les priviléges de sa nationalité, se séparer du sien, et portait, du moins en apparence, un chapeau rond.

L'empereur s'arrête et ordonne d'aller décoiffer l'impertinent insulaire qui se permet de *le braver* jusque sur la *place* de l'Amirauté.

L'officier part au galop, pique vers le *coupable*, et le trouve respectueusement coiffé d'un chapeau à trois cornes.

Le cavalier, désappointé, tourne le dos et revient faire son rapport à l'empereur.

L'empereur prend sa lorgnette, la braque sur l'Anglais.

L'Anglais porte un chapeau rond.

L'officier est envoyé aux arrêts, et ordre est donné à un aide de camp d'aller arracher le chapeau rond de la tête du rebelle.

L'aide de camp part comme s'il s'agissait d'enlever une redoute; mais, cinq minutes après, il revient vers l'empereur et lui affirme que l'Anglais porte un chapeau à trois cornes.

L'empereur rebraque sa lorgnette sur l'Anglais; l'Anglais a décidément un chapeau rond.

L'aide de camp est envoyé aux arrêts avec l'officier.

Un général alors offre de remplir la mission qui vient d'être fatale à ses deux devanciers : l'empereur fait un signe d'approbation. Le général part au galop, sans perdre un seul instant de l'œil celui vers lequel il est envoyé.

Mais, soit que sa vue fixée sur un seul point se fatigue, soit qu'il devienne le jouet d'un mirage, il lui semble qu'au fur et à mesure qu'il approche, le malheureux couvre-chef change d'aspect, et, de la forme ronde, passe à la forme triangulaire.

En effet, quand le général arrive près de l'Anglais, l'Anglais est coiffé d'un tricorne.

Cette fois, le général veut en avoir le cœur net; il s'empare de l'Anglais, et le conduit au traîneau de l'empereur.

Alors, tout s'explique.

L'Anglais, pour concilier son orgueil national avec ce qu'il doit d'égards au souverain dans les États duquel il voyage, s'est fait confectionner un feutre qui, au moyen d'un ressort intérieur, passe subitement de la forme prohibée à la forme légale.

L'empereur trouva l'idée originale, fit grâce à l'officier, fit

grâce à l'aide de camp, et permit à l'Anglais de se coiffer à son bon plaisir.

L'ordonnance sur les chapeaux fut suivie d'une ordonnance sur les voitures.

Un matin, l'empereur rendit un oukase qui défendait d'atteler les chevaux à la manière russe, c'est-à-dire le postillon montant le cheval de droite et ayant le cheval de main à gauche.

Quinze jours étaient accordés aux propriétaires de calèches, de laudaus et de drojkis, pour se procurer un équipement à l'allemande. Après ces quinze jours, la police avait l'ordre de couper les traits des équipages qui ne seraient point selon l'ordonnance.

La réforme, d'ailleurs, ne s'arrêtait pas aux chevaux et aux voitures, elle montait jusqu'au cocher.

Les isvostchiks reçurent l'ordre de s'habiller à l'allemande, de sorte qu'à leur grand désespoir, il leur fallut couper leur barbe et, à leur grande honte, coudre au collet de leur habit une queue qui demeurait toujours à la même place, quoique leur tête tournât à droite et à gauche. Un officier qui n'avait pas encore eu le temps de se conformer à la nouvelle prescription avait pris le parti de se rendre à pied à la wacht parade, plutôt que de s'exposer à déplaire à l'empereur par la vue d'un véhicule proscrit. Enveloppé de son manteau, il se faisait suivre d'un soldat qui portait son épée.

Paul rencontra l'officier et le soldat, fit l'officier soldat, et le soldat officier.

Sous le règne de Catherine, un règlement qui remontait à la plus haute antiquité voulait que toute personne rencontrant sur son chemin l'empereur ou le tsarévitch, *s'il était* à cheval, descendit de son cheval; s'il était en *voiture, descendit* de voiture; et, quelque temps *qu'il fit, que* le pavé fût brûlant ou glacé, qu'il tombât de la *pluie* ou de la neige,

se prosternât si c'était un homme, fit la révérence si c'était une femme.

Catherine avait aboli cette ordonnance.

Paul la rétablit.

Deux événements assez graves furent la suite de cette nouvelle mesure.

Un officier général dont le cocher n'avait pas reconnu l'équipage de l'empereur, fut arrêté en pleine rue, désarmé, et envoyé aux arrêts pour quinze jours.

Les quinze jours passés, on voulut lui rendre son épée; mais le général refusa de la reprendre, disant que son épée était une épée d'honneur donnée par la grande Catherine, et que nul n'avait le droit de la lui enlever.

L'empereur regarda l'épée, vit qu'en effet elle était d'or et enrichie de diamants. Alors, il appela le général, la lui remit à lui-même, lui affirmant qu'il n'avait aucun ressentiment contre lui, mais néanmoins lui ordonna de partir dans les vingt-quatre heures pour l'armée.

Voilà qui finissait bien ; mais les choses ne finissaient pas toujours ainsi. Un des plus braves brigadiers de l'armée, M. de Likavof, tomba malade à la campagne, et, une ordonnance ayant été prescrite par les médecins, madame de Likavof ne voulut s'en fier à personne de l'aller chercher à Saint-Pétersbourg: elle partit donc pour la ville, ignorant l'oukase qui avait été rendu en son absence.

Le malheur voulut qu'elle croisât l'empereur, qui se promenait à cheval, et, dans son ignorance, elle continua son chemin sans lui rendre l'hommage voulu.

L'empereur dépêcha un officier à la poursuite de l'équipage. Le cocher et les trois valets de pied furent faits soldats, et la comtesse conduite en prison.

Le comte mourut de saisissement en apprenant cette nouvelle, et la comtesse devint folle en apprenant la mort de son mari.

Dans l'intérieur du palais, une étiquette non moins sévère était affichée.

Tout noble admis au baisemain devait faire sonner le baiser avec sa bouche et retentir le plancher de son genou.

Le prince George Galitzine, qui descendait des anciens princes lithuaniens, et dont la famille portait, depuis Michel Ivanovitch Boulgakof, ce surnom de Galitzine, qui veut dire gantelet (*galitza*), se croyant d'aussi bonne maison que le fils d'un duc de Holstein et d'une princesse d'Anhalt-Zerbst, n'ayant pas fait sonner le baiser assez haut et retentir le plancher assez fort, fut envoyé aux arrêts pour un mois.

Au milieu de toutes ces fantaisies du tzar, il lui en prit une qui nous ramène tout naturellement au comte Kouchelef-Bezborodko : ce fut d'ordonner à Bezborodko, qui n'avait pas d'enfants, de marier sa nièce au comte Kouchelef, qui avait été en exil avec lui à Gatchina.

Le mariage se fit.

Puis, comme Bezborodko mourut sans enfants, comme son frère et le fils de ce dernier moururent sans enfants, le fils du comte Kouchelef et la mère du prince Bezborodko réunirent les deux fortunes des Bezborodko et des Kouchelef.

De là vient l'immense fortune du comte Grégoire Kouchelef, dont les fenêtres jetaient, jusqu'à six heures du matin, le trop-plein de leur lumière sur la place du Palais-Royal.

II

LA CARAVANE

Expliquons maintenant comment le comte Kouchelef et sa famille se trouvaient à Paris, hôtel des *Trois Empereurs*.

Il y a un an, le comte Kouchelef décida qu'il ferait son tour de Pologne, d'Autriche, d'Italie et de France, tandis que son frère, plus jeune que lui, ferait son tour de Grèce, d'Asie Mineure, de Syrie et d'Égypte.

Le comte Kouchelef fit ce qu'eût fait à sa place Monte-Cristo : il prit des lettres de change pour deux millions sur tous les Rothschild de Vienne, de Naples et de Paris.

Puis il partit.

Il emmenait avec lui douze personnes seulement.

Une chose à peu près informe, mais ressemblant plus à un manchon qu'à toute autre chose, suivait ces douze personnes, et particulièrement la comtesse.

C'était, introuvable dans ses long poils, une petite chienne king's-charles.

Faisons défiler devant nos lecteurs les personnages principaux et même secondaires avec lesquels nous avons été appelé à faire connaissance.

D'abord, après le comte et la comtesse, viennent, par rang de parenté, une jeune fille de dix-huit ans et un petit garçon de six.

La jeune fille, gracieuse plutôt que belle personne, par-

faite de taille, charmante de sourire, sympathique d'esprit, est la sœur de la comtesse. Elle est fiancée : c'est à sa noce que je suis invité. Je ne puis donc en parler qu'avec la même réserve et la même délicatesse que je parlerais de la couronne d'oranger qu'elle portera sur sa tête le jour où elle marchera à l'autel : on l'appelle Alexandrine.

Le petit garçon est un miracle de gentillesse et d'éducation.

Jamais vous ne le rencontrez sur votre chemin, jamais vous ne le trouvez dans vos jambes, jamais il ne grimpe sur vos genoux, jamais il ne vous tire les cheveux, jamais il ne vous jette un joujou à la tête, jamais il ne vous fourre un bâton dans l'œil, jamais il ne vous assourdit avec son tambour, jamais il ne vous fatigue de ses questions ; il est dans le même salon que vous : où cela? on n'en sait rien; on ne le voit pas : il joue derrière quelque fauteuil, ou sous quelque table, ou sous quelque piano. Il est à la même table que vous : jamais on ne l'entend. Aussitôt qu'il n'a plus faim, il se lève de table, disparaît, et on ne le revoit plus.

J'en souhaite de pareils à tous les gens chez lesquels je vais, encore plus pour moi que pour eux.

Et joli avec cela! rond comme une boule, frais à embrasser comme un brugnon.

En voyage, on ne sait pas où il est ; il est avec mademoiselle Hélène ou avec les femmes de chambre. On le retrouve en arrivant, souriant comme un bouton de fleur qui vient de s'ouvrir.

Il s'appelle Alexandre, et, par diminutif, Sacha.

Après la parenté vient *la famille*, dans le sens que l'antiquité donnait à ce mot.

A la tête de la famille, marche Dandré. C'est le directeur de la caravane, le... Ma foi ! j'ai oublié le mot arabe.

Dandré est d'origine française, — comme l'indique son nom, — légèrement doré de russe; c'est un jeune homme de

vingt-cinq à vingt-six ans, qui a quitté sa jeune femme et son enfant pour suivre le comte Kouchelef.

C'est lui qui tient la caisse, qui touche les traites, qui vérifie les dépenses, qui acquitte les notes. Il a toujours et à tout hasard en voyage une centaine de mille francs sur lui : on ne sait pas ce qui peut arriver.

Il est, en outre, chargé d'expédier le courrier qui commande les chevaux, si l'on court la poste; qui retient les wagons, si l'on voyage en chemin de fer; qui choisit les chambres, si l'on va en bateau à vapeur.

Dans les passages difficiles, Dandré ne s'en rapporte qu'à lui-même : il part d'avance, on arrive, et tout est aplani.

S'il y a des voleurs sur la route, comme cela arrive quelquefois en Italie, et même ailleurs, il traite avec les voleurs.

S'il n'y a qu'une mauvaise auberge, de cette mauvaise auberge, il en fait une bonne.

S'il n'y en a pas du tout, il en crée une.

On descend de voiture, de wagon ou de paquebot; on trouve un dîner splendide et des vins pour *tout* le monde.

C'est à lui que le comte dit :

— J'ai vu un beau collier de perles ou une belle rivière de diamants chez Lemonnier : prenez quatre-vingts mille francs, mon cher Dandré, et faites-moi le plaisir d'aller me chercher cela.

C'est à lui que la comtesse dit :

— Mon cher Dandré, on m'a parlé d'une pauvre mère de trois enfants qui vient d'accoucher d'un quatrième; elle n'a pas de pain pour les trois premiers et pas de linge pour le dernier : prenez cinq cents francs et faites-moi la grâce de les lui porter.

Dandré, comme on le voit, est l'homme indispensable.

A côté de cela, c'est un garçon d'une charmante finesse d'esprit, un conteur plein de verve et de brio, un voyageur

infatigable. Il a parcouru la Perse et la Turquie; il a fait la guerre dans le Caucase; il a été neuf fois de Saint-Pétersbourg à Tiflis, comme chancelier attaché au comte Voronzof.

Le comte Kouchelef l'a trouvé à la chancellerie du conseil des ministres, et, appréciant l'homme, il l'a pris à la chancellerie et aux ministres.

Dandré aurait pu, pendant le voyage, et sans qu'il y parût, mettre cent mille francs dans sa poche, rien qu'en acceptant les commissions que lui offraient les marchands et les fournisseurs.

Mais Dandré leur a ri au nez, sans doute pour avoir l'occasion de leur montrer les dents, qu'il a fort belles.

Le fat!

Après Dandré vient le docteur Koudriavtzef.

Le docteur Koudriavtzef est un homme de vingt-huit à trente ans, un Russe pur sang; ne disant pas et ne sachant pas un mot de français; sans aucune prétention que celle de guérir ses malades, et encore je ne suis pas bien sûr qu'il l'ait. Le comte l'a récolté dans un de ses voyages de Moscou à Svenigorod — la ville qui sonne. — Il était né à Koralovo sur les biens de la comtesse, et était resté innocemment à l'endroit où il était né. C'est un médecin pratique, un homme simple, un cœur d'or.

Le docteur Koudriavtzef, quoique loin d'être coquet, ne quitte pas deux choses qui semblent être devenues les appendices de sa personne, et cela quelque temps qu'il fasse :

La première est un plaid que la comtesse lui a donné, et qu'il roule pittoresquement autour de son torse.

La seconde est une canne qu'il s'est faite avec un flacon du comte, et de laquelle il fouette cavalièrement l'air.

Comment se fait-on une canne avec un flacon ? demanderez-vous, chers lecteurs.

Je vais vous expliquer cela, et vous verrez que ce qui semble très-compliqué au premier abord, est on ne peut plus simple en exécution.

Le comte, très-nerveux, a toujours sur lui un flacon d'éther.

Un jour, il avait cassé son flacon.

Koudriavtzef le ramassa, comme il eût ramassé un blessé, pour le rappeler à la vie, s'il était possible.

Le blessé était mort.

Alors, Koudriavtzef comprit que, d'un vieux flacon, on pouvait faire une canne neuve.

Il tira du verre la partie supérieure qui était en or et qui s'ouvrait, d'un côté à l'aide d'un ressort, et de l'autre à l'aide d'une charnière; il acheta un jonc de la grosseur du goulot du flacon; il introduisit le jonc dans la partie inférieure du goulot, et il s'en fit une pomme de canne niellée, guillochée, émaillée.

Cette pomme est d'une suprême coquetterie : elle s'ouvre comme s'ouvrait le flacon. Le docteur y introduisit un tampon d'ouate parfumée, et il a tout à la fois une canne dont il se sert coquettement, et une cassolette qu'il respire avec délices.

Le docteur Koudriavtzef s'est trouvé à Rome au moment du carnaval. Il a d'abord, en homme sérieux qu'il est, fort méprisé Dandré, qui adoptait les déguisements les plus fantastiques; bientôt, entraîné par l'exemple, il s'est mêlé à la foule avec son plaid, sa canne et un faux nez; puis il a, toujours orné de son plaid et armé de sa canne, risqué un costume de pierrot; puis, sans quitter les appendices susdits, il a endossé un déguisement de *pulcinello*. Enfin, passant du règne animal au règne végétal, il a été, grâce toujours à son plaid et à sa canne, un des choux, une des carottes, un des poireaux les plus réjouissants de la rue du Cours et de la place d'Espagne.

Quand on veut le faire rougir jusqu'aux oreilles, on n'a qu'à lui parler de ces heures de folie où il a perdu sa dignité et compromis celle de la science.

Le docteur Koudriavtzef a plus de besogne que l'on ne pourrait croire.

C'est lui qui soigne les bosses que se fait Sacha, les migraines de la comtesse, et les coupures de mademoiselle Hélène, de mademoiselle Annette et des femmes de chambre.

Il n'a, dans ce moment-ci, d'autre malade que moi. Il me soigne d'un furoncle gros comme un œuf de pigeon, qui a eu l'ingénieuse idée de s'épanouir sur la pommette de ma joue droite. Le docteur prétend que, grâce à ses soins, j'en serai quitte pour une cicatrice dans le genre de celle du duc de Guise.

Dieu l'entende! J'ai eu peur un instant qu'on ne fût obligé de couper la tête pour sauver le reste du corps.

Après le docteur Koudriavtzef vient le professeur Reltchensky.

C'est l'ancien gouverneur du comte, dont il a fait l'éducation; puis, l'éducation faite, il a trouvé la maison bonne, et y est resté.

C'est le type du collectionneur.

De tout ce qu'on méprise, de tout ce qu'on repousse, de tout ce qu'on jette, de tout ce qu'on démanche, de tout ce qu'on casse, il se fait des collections.

Il a à Pétersbourg, dans la maison d'hiver du comte, un appartement au rez-de-chaussée. Cet appartement est un véritable magasin de bric-à-brac, où il a réuni, je ne dirai pas un peu de tout, mais beaucoup de tout : coffrets incrustés aux serrures perdues; tables à trois pieds, auxquels on en a ajouté un quatrième; poteries de Faenza et de Bernard de Palissy, cassées et raccommodées comme je voudrais bien l'être, sans cicatrice; émaux éraflés ou bosselés,

et remis à neuf ; tableaux dévernis, retouchés et revernis ; étoffes tachées, dégraissées et ajustées en portières et en rideaux ; le tout n'ayant coûté au bon professeur que de la patience, de la colle forte et du savon de Naples.

Le jour où il transportera sa collection à Paris, et la mettra aux enchères à l'hôtel des ventes, le professeur Reitchensky en tirera vingt mille francs.

La revue des hommes faite, passons aux femmes.

En tête, et conduisant la théorie, apparaît mademoiselle Hélène, ancienne connaissance de la comtesse, amie de la mère, presque mère de la fille. C'est un cœur affectueux, un visage souriant, un esprit plein de petits soins et de prévenances.

C'est elle qui sert le thé. Elle sait ceux qui l'aiment avec du citron ou avec de la crème, ceux qui l'aiment peu sucré ou très-sucré. Elle a des récipients selon la taille, la capacité, l'exigence des convives : elle avait découvert pour moi, grand amateur de thé, un bol qui contenait trois tasses.

Ce qu'il y a de réjouissant dans mademoiselle Hélène, c'est que non-seulement elle est heureuse, mais encore qu'elle a l'air heureux.

Après mademoiselle Hélène, vient mademoiselle Annette.

Mademoiselle Annette est élevée par la comtesse. Plus jeune que la comtesse de cinq ou six ans, elle est depuis douze ans dans sa maison.

C'est le type de la jeune fille russe : calme, ronde, fraîche, passive et attachée ; petits yeux, petit nez, petite bouche, joues rebondies, ensemble agréable. Elle joue du piano, parle bien français, danse avec plaisir, mais sans entraînement.

Elle va se marier avec un jeune peintre nommé Tchoumakof. Le comte lui donne deux cent mille livres de dot.

C'est elle qui fait, avec poids et mesure, le thé que distribue avec profusion mademoiselle Hélène.

Enfin venaient, — nous aurions dû, en effet, parler au passé, puisque nous ne parlons que des personnes parties de Pétersbourg avec le comte, — enfin venaient deux valets de chambre, Simon et Missam, et deux femmes de chambre, Annouchka et Louise; et, en outre, deux écrivains que je n'ai jamais vus et dont je n'ai pas même eu l'idée de demander les noms; plus, la chienne favorite de la comtesse, Douchka, c'est-à-dire *l'Petite-Ame*.

Petite-Ame est, comme nous l'avons constaté, un individu femelle de la race aristocratique des king's-charles. Elle était partie enceinte de Pétersbourg, sans que l'on fût bien édifié sur la légitimité de sa grossesse, que les uns attribuaient à un lévrier, et les autres à un barbet.

Elle est accouchée à Vienne; là seulement, la paternité a été reconnue : elle appartenait au barbet.

La progéniture était hideuse.

Pour ne pas briser le cœur maternel de Douchka, on lui laissa ses quatre chiens; seulement, lorsqu'ils furent en âge d'être sevrés, on en donna trois à des amis de la comtesse qui faisaient mine de les trouver charmants, et qui, la comtesse une fois à la porte de Vienne, leur auront, selon toute probabilité, tordu le cou, ou les auront fait porter jusqu'au Danube, pour être bien sûrs qu'ils n'en reviendraient pas.

Mademoiselle Louise, la seconde femme de chambre, avait soustrait le quatrième chien pour son compte particulier. Il va sans dire que c'était le plus joli, ou plutôt le moins laid des quatre.

Au dire de mademoiselle Louise, ce devait être un jour un modèle dont Dédreux et Joseph Stevens viendraient demander à genoux la faveur de faire le portrait : quelque chose comme l'Apollon ou l'Antinoüs des chiens.

Ceux qui ont connu son père le barbet disent que c'est sa photographie toute crachée, c'est-à-dire une miniature du chien du *Convoi du Pauvre*, de Vigneron.

On l'appelle Charick, — *Petite-Boule.*

Maintenant, disons en fidèle historien comment la caravane s'est recrutée en route de trois nouveaux personnages de l'ordre des bipèdes, de deux quadrupèdes et d'un chélonien.

Les trois bipèdes appartiennent à la race humaine; les deux quadrupèdes, l'un à la race canine, l'autre à la race féline; le chélonien au genre tortue.

Nous prions ceux dont il est question, et, par contre-coup, nos lecteurs, de ne pas prendre le mot *bipède* en mauvaise part; nous adoptons la classification indiquée par l'histoire naturelle.

Aux yeux de Quinte-Curce, de Tite-Live et de Suétone, Alexandre, Annibal, César sont des demi-dieux.

Aux yeux de Buffon, de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire, ce sont des bipèdes.

Celui qui écrit ces lignes est un bipède; seulement, il se sert plus de ses bras que de ses pieds, plus de ses mains que de ses bras, plus de sa main droite que de sa main gauche, plus du pouce que de l'index, et du médium que de l'annulaire et du petit doigt.

Mais il ne peut pas dire, comme Platon, qu'il est un animal à deux pieds et sans plumes.

Maintenant, la susceptibilité la plus méticuleuse étant sauvegardée, continuons, et commençons par les bipèdes; à tout seigneur, tout honneur.

Les trois nouveaux personnages appartenant à la race humaine sont : le poëte Polovski, le maestro Millelotti, le magicien Home.

Ah! chers lecteurs, au nom de Home, je vous vois écarquiller les yeux et ouvrir les oreilles.

Soyez tranquilles, nous arriverons à lui.

Peut-être vous semble-t-il que nous sommes bien long à nous mettre en route; mais nous avons quelque chose comme trois mille lieues à faire, — le tiers du monde, rien que cela, — avant de nous retrouver ensemble en France; il est donc tout naturel que je vous fasse connaître à fond mes compagnons de voyage.

D'ailleurs, je suis auteur dramatique avant d'être romancier, et, en ma qualité d'auteur dramatique, je dois *exposer* mes personnages.

J'ai une première traite de huit cents lieues à faire avec eux, — trois fois la longueur de la France : songez-y.

J'y reviens donc.

M. Polovski habitait Rome. Poëte et rêveur, le comte le rencontra au Colosseo et à Saint-Pierre. Ils se reconnurent pour compatriotes. A l'étranger, les compatriotes sont frères. La conversation s'engagea. Le comte a le projet de fonder un journal littéraire à Saint-Pétersbourg. Il parla de son journal à M. Polovski, et lui demanda un plan.

M. Polovski le lui apporta. Le plan convint au comte, et il fut arrêté que M. Polovski prendrait la direction du journal. A partir de ce jour, il fit partie de la famille et voyagea avec le comte.

C'est un homme charmant que ce poëte, rêveur comme Byron, distrait comme la Fontaine.

Cette distraction s'exerce particulièrement sur les chapeaux, les gants et les paletots qui se trouvent imprudemment placés dans le voisinage des siens; et, comme il ne choisit pas, c'est presque toujours à son détriment qu'opère le fils d'Apollon.

Passons à un autre fils d'Apollon, — la poésie et la musique sont sœurs, — passons au maestro Millelotti.

C'est toute une Iliade, — je me trompe, — toute une Odyssée, que l'histoire du maestro Millelotti.

Constituons-nous l'Homère de cet émouvant poème.

Le comte était à Rome, logé à la *Minerva*, à peu près dans les mêmes conditions où il était logé à l'hôtel des *Trois Empereurs*, c'est-à-dire tenant table ouverte toute la journée, salon allumé toute la nuit, et dépensant de deux à trois mille francs par jour, lorsque, au milieu des importuns et des parasites qui s'abattent sur les voyageurs de son genre, il reconnut un compatriote.

Ce compatriote était compositeur et avait fait un opéra près duquel le *Guillaume Tell* de Rossini, le *Robert le Diable* de Meyerbeer, la *Norma* de Bellini, la *Muette* d'Auber, la *Lucia* de Donizetti, le *Don Juan* de Mozart, et le *Trovatore* de Verdi, sont bien peu de chose.

Il ne voulait pas laisser passer un compatriote du rang du comte Kouchelef-Bezborodko sans lui donner l'orgueil d'entendre un opéra qui enfonçait tous les opéras italiens, français et allemands, faits et à faire.

Le comte eut l'imprudence de répondre : « Oui, très-bien, » tout en respirant son flacon et tout en effilant son mouchoir; — occupations devenues machinales, tant elles lui sont habituelles.

Ce consentement une fois donné, il fut exactement dans la situation de ces possédés du moyen âge, dans le corps desquels un Behemoth ou un Astaroth quelconque s'était faufilé.

Tous les jours, on avait le Lazaref — c'était le nom du maestro pétersbourgeois — depuis cinq heures du soir jusqu'à cinq heures du matin.

Tout le temps qu'il n'employait pas à manger, il chantait, fredonnait, sifflait son opéra, dont il jouait les morceaux divers avec un doigt sur le piano.

Dans les intervalles du chant et de l'exécution, il parlait invariablement du concert qu'il voulait donner et dans lequel on ne jouerait que des morceaux de son opéra.

Il maestro Lazaref agaçait horriblement le comte, qui, un jour, pour se débarrasser de lui, à la condition qu'il ne reviendrait plus et le laisserait tranquille, lui donna trois cents écus romains pour son concert.

Il maestro Lazaref empocha les dix-huit cents francs et disparut.

Le comte se croyait bel et bien débarrassé de lui, lorsque, le soir, il se fit dans les salons du comte, et au moment où il s'y attendait le moins, une irruption de chanteurs, de chanteuses et de musiciens.

Le tout était conduit par le maestro Lazaref, tenant à la main son bâton de chef d'orchestre, comme Attila le fléau avec lequel il était chargé de châtier les hommes.

Un accompagnateur suivait.

L'accompagnateur, guidé par le maestro Lazaref, se mit au piano; les basses et les violons s'accordèrent; les flûtes et les hautbois donnèrent le *la*; le pianiste fit sa roulade; madame Sprichia, soprano; M. Pataluccio, tenor; M. Saprégondi, basse-taille, se mouchèrent, crachèrent, et un horrible charivari commença.

C'était le fameux opéra qui devait faire pâlir le soleil de Rossini, de Meyerbeer, de Bellini, de Donizetti, de Mozart et de Verdi.

Nous avons déjà dit la susceptibilité nerveuse du comte.

Au lieu de faire comme Jésus, qui prit un fouet et chassa les vendeurs du temple, il alla tout simplement se coucher dans la chambre la plus éloignée du salon.

Le comte parti, force fut à la comtesse de rester et de faire les honneurs.

Elle se résigna, fit distribuer les rafraîchissements, présida le souper, applaudit le maestro, remercia les chanteurs et les instrumentistes.

Au nombre de ceux-ci, elle avait remarqué l'accompa-

gnateur, jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, qui, malgré un talent réel, — peut-être parce qu'il avait un talent réel, — était simple, modeste, et paraissait pauvre.

Bonne comme ces bonnes fées du moyen âge qui ne savaient pas voir souffrir les hommes, elle s'approcha de lui, l'interrogea, apprit qu'il était le seul et unique soutien d'une mère pauvre, et qu'il gagnait difficilement sa vie en accompagnant les chanteurs dans les concerts.

Elle lui proposa de venir lui donner des leçons de chant à deux écus par leçon.

L'artiste accepta. Deux écus, c'était ce qu'il gagnait en quinze jours.

Il demanda quand il donnerait la première.

La comtesse, pensant qu'il était encore plus pressé qu'elle, parut très-pressée, et indiqua le lendemain, trois heures de l'après-midi.

Le lendemain, Millelotti — c'était le nom de l'artiste — arriva à l'heure dite ; mais, au lieu de prendre sa leçon, la comtesse lui fit jouer des polkas.

Millelotti, répertoire vivant de musique, joua jusqu'à cinq heures du soir.

A cinq heures, on annonça que le comte était servi.

On força Millelotti de se mettre à la table.

Après le dîner, on alla se promener en calèche à la villa Pamfili.

On revint à minuit; on se remit au piano. Le comte, excellent musicien, compositeur original, mit trois ou quatre romances de lui devant Millelotti, qui les déchiffra à première vue.

Le comte les chanta, et trouva qu'il n'avait jamais été si bien accompagné.

A deux heures, on soupa.

Millelotti voulait s'en aller, on le fit souper de force.

A cinq heures du matin, étourdi, enthousiasmé, ébloui, Millelotti quittait la *Minerva*.

On lui avait fait bien promettre de revenir le lendemain à deux heures : il n'eut garde d'y manquer. La même vie que la veille recommença.

Il en fut de même le lendemain et le surlendemain.

Millelotti était infatigable : il jouait des polkas, des mazourkas, des contredanses, des schottischs, des tarentelles, des mélodies, des études; c'était la musique *perpétuelle*; c'était un rayon d'harmonie mêlé aux rayons du soleil qui pénétraient déjà dans la maison.

Le jour du départ arriva. Ce fut une grande douleur pour l'illustrissime; — c'était ainsi que l'on nommait Millelotti dans la maison.

Hâtons-nous de dire que cette douleur était partagée par tout le monde. Avec ses longs cheveux en feuillage de saule pleureur, avec son nez en bec de faucon, avec ses yeux doux et mélancoliques, avec son petit chapeau à l'espagnole et son manteau à la Crispin, il était devenu une chose indispensable.

Comment ferait-on quand on n'entendrait plus cette mélodie charmante qui était devenue l'accompagnement incessant de la vie?

Ce ne serait plus le corps seulement qui aurait froid, ce serait le cœur : on avait les larmes aux yeux.

— Mais au fait, dit tout à coup la comtesse, pourquoi l'illustrissime nous quitterait-il si vite? Qui empêche qu'il ne vienne avec nous à Naples ?

— Au fait, dit le comte, qui empêche que vous ne veniez avec nous à Naples ?

— A Naples ! reprit l'illustrissime avec un soupir. Hélas ! aller à Naples a été l'ambition de toute ma vie.

— Alors, venez à Naples ! répéta la comtesse.

— Venez à Naples ! fit toute la maison en chœur.

— *Ma la madre?...* risqua l'illustrissime.

— Bah ! *la madre!* Allez lui faire vos adieux. Dandré vous accompagnera, et vous n'aurez plus à vous occuper de rien de ce côté-là.

L'illustrissime sauta au piano, et, comme un oiseau joyeux qui fait entendre son plus doux chant, il fit entendre sa plus folle tarentelle.

Puis il prit son petit chapeau à l'espagnole, son petit manteau à la Crispin, et s'élança hors de la *Minerva*.

Dandré avait toutes les peines du monde à le suivre.

Mais personne n'a les jambes de Dandré lorsqu'il s'agit de faire une bonne action.

Il rejoignit l'illustrissime : il l'eût dépassé s'il eût su où demeurait la bonne femme.

On prit congé d'elle, bien sûr qu'elle ne manquerait de rien pendant la courte absence de son fils, et, le lendemain, on partit pour Naples.

A Naples, on resta un mois; un mois à Sorrente. C'était le printemps; c'était la saison des orangers; c'était le paradis terrestre.

L'illustrissime était fou de joie : son piano traduisait son bonheur et faisait mourir de jalousie les fauvettes et les rossignols.

Le comte avait loué une charmante petite villa, qu'il avait peuplée à l'instant même de tout ce monde, animée de toute cette vie qui l'entoure.

C'étaient, tous les soirs, des fêtes, des illuminations, des feux d'artifice, et toujours, au fond de cela, partant d'un coin du salon, une charmante mélodie, ouvrant ses ailes, planant dans les airs comme l'alouette, et retombant, sur le joyeux Décameron, en perles harmonieuses.

De temps en temps, le musicien, qui jouait, au reste, autant pour lui que pour les autres, était récompensé soit

par le cri unanime, soit par le cri isolé de « Bravo, illustrissime ! »

Le moment vint de quitter Sorrente.

Le comte prit pour lui tout seul — quand je dis pour lui tout seul, pour lui et sa famille, — un bateau à vapeur qui devait le conduire directement à Florence, et déposer en passant le maestro à Civita-Vecchia.

La mer était magnifique : il y avait à bord un assez bon piano. L'illustrissime, comme le cygne qui va mourir, passa en revue ses plus harmonieuses compositions, ses plus mélancoliques mélodies. De temps en temps, on montait sur le pont pour saluer ces belles étoiles du ciel napolitain, auxquelles on allait dire adieu, comme à la musique de l'illustrissime, car Florence n'est déjà plus Naples. Au reste, sur le pont, la musique montait plus douce encore, et, comme une vapeur, s'éparpillait autour du bâtiment. On laissait un sillage de feu dans les vagues, un sillage d'harmonie dans l'air. On eût dit le navire des sirènes quittant le rivage de Naples pour se mettre à la recherche des îles Fortunées.

On arriva à Civita-Vecchia : c'était rentrer dans la réalité.

Là, les larmes revinrent aux yeux : on se serrait la main, on s'embrassait. Millelotti allait jusqu'à l'échelle et revenait jusqu'au comte ; il mettait un pied sur le bateau et revenait baiser la main de la comtesse.

— Mais enfin, dit celle-ci, pourquoi ne viendriez-vous pas jusqu'à Florence ?

— Ah ! Florence ! dit Millelotti ; jamais je ne verrai Florence !

— Venez avec nous, vous la verrez, dit le comte.

— *Ma la mâdre ?...* fit l'illustrissime.

— *La mâdre ?* Vous donnerez son adresse à Dandré, et Dandré lui écrira, ou plutôt vous lui écrirez vous-même en arrivant à Florence.

— Ah ! Florence ! Florence !

— Allons, venez à Florence, répéta le chœur.

Et, l'un ôtant le chapeau de l'illustrissime, l'autre lui tirant son manteau, tous le ramenant au piano, on l'assit sur sa chaise.

Alors, les doigts s'étendirent tout seuls sur les touches; mais ce ne fut plus une folle tarentelle, une joyeuse polka, ce ne fut plus une bruyante mazourka qui petilla sous les mains de l'illustrissime.

Ce fut la *Dernière pensée* de Weber : ce fut le mélancolique adieu... *del figlio à la madre.*

Est-il nécessaire de dire que l'on ne se quitta pas plus à Florence qu'on ne s'était quitté à Rome et à Civita-Vecchia, et pas plus à Paris qu'on ne s'était quitté à Florence ?

Aujourd'hui, l'illustrissime fait partie de la famille : Dandré est chargé de correspondre avec *la madre*, et tout ira bien jusqu'à l'hiver.

Seulement, il faudra voir comment l'illustrissime se tirera de l'hiver à Saint-Pétersbourg, avec son petit chapeau à l'espagnole, son petit crispin à la française, et vingt degrés de froid !

III

UN SPIRITE

Après vous avoir parlé de l'illustrissime maestro, nous allons aborder une bien autre célébrité : celle de l'évocateur, de l'enchanteur, du magicien Home.

Si vous n'avez pas vu Home, vous avez tout au moins entendu parler de lui.

Pour ceux qui ne l'ont pas vu, je vais essayer de faire son portrait physique; à Dieu seul, qui crée les êtres exceptionnels et qui sait pourquoi il les crée, est permis de faire leur portrait moral.

Home est un jeune homme ou plutôt un enfant de vingt-trois à vingt-quatre ans, de taille moyenne, mince de corps, faible et nerveux comme une femme. Il m'est arrivé de le voir se trouver mal deux fois dans la même soirée parce que je magnétisais devant lui.

Si j'avais voulu le magnétiser, je l'eusse endormi d'un regard.

Son teint est blanc, légèrement nuancé de rose avec quelques taches de rousseur. Il a les cheveux de cette belle teinte chaude qui n'est déjà plus le blond et n'est pas encore le roux, les yeux bleu clair, les sourcils peu accusés, le nez petit et retroussé; sa moustache, de la même teinte que ses cheveux, cache une bouche sympathique dont les lèvres un peu pâles et un peu minces couvrent de belles dents.

Ses mains, blanches, féminines, très-soignées, sont chargées de bagues.

Sa mise est élégante, et, quoique ayant adopté notre costume, il porte presque toujours le bonnet écossais, avec une agrafe d'argent représentant un bras armé d'une épée courte et entourée de cette devise : *Vincere aut mori.*

Maintenant, comment Home est-il allé à Naples avec le comte? comment est-il revenu de Naples à Florence et de Florence à Paris avec le comte? comment se trouve-t-il à l'hôtel des *Trois Empereurs*, place du Louvre, avec le comte? C'est ce que vous apprendrez au courant de ce récit.

Home — Daniel-Douglas Home — est né à Currer près d'Édimbourg, le 20 mars 1833.

Sa mère, comme certaine famille écossaise dont nous parle Walter Scott, avait le don de seconde vue.

Pendant sa grossesse, elle eut une vision qui lui montra le fils dont elle était enceinte assis à table avec un empereur, une impératrice, un roi et une grande-duchesse.

Vingt-trois ans après, la vision devenait réalité au palais de Fontainebleau.

La famille était pauvre, et vivait d'un débris de fortune, des restes d'une manufacture; — mais l'amour maternel suppléait à tout.

L'enfant était maladif; nul ne croyait qu'il pût vivre; la mère seule, avec un sourire auquel il n'y avait pas à se tromper, assurait qu'il vivrait.

Il n'y avait ni nourrice ni berceuse dans la pauvre maison; mais, toujours tranquille sur le bien-être comme sur la santé de son fils, la mère assurait que son lit se bercait tout seul, et qu'elle avait vu, la nuit, deux anges retourner son oreiller.

A l'âge de trois ans, ce don de double vue que possédait la mère se révéla chez le fils (1): il vit mourant une petite

(1) Que l'on n'oublie pas que je n'affirme rien : je raconte, et ne demande pas même que l'on me croie! ma devise est celle de M. de

cousine, éloignée de trente lieues, et nomma les personnes qui entouraient son lit.

— Tu ne nommes pas son père? lui demanda-t-on.

— Je ne le nomme pas, parce que je ne le vois pas, répondit-il.

— Cherche bien, et peut-être le trouveras-tu?

L'enfant chercha un instant.

— Il est sur la mer, dit-il, et n'arrivera que quand Marie sera froide.

En effet, la petite cousine mourut, et le père n'arriva que lorsque sa fille fut morte.

Depuis l'âge de douze mois, Daniel avait été emporté de son village natal, et il habitait, avec sa tante et son oncle, à Portobello, petit port de mer près d'Édimbourg.

A sept ans, il partit pour Glascow.

Quand nous disons *il partit*, on comprend facilement que c'est une façon de parler. Le libre arbitre de l'enfant n'était pour rien dans ces locomotions.

Il habita Glascow jusqu'à l'âge de dix ans.

C'était un enfant rêveur et aimant la solitude. Jusqu'à dix ans, il n'avait jamais paru désirer la société des autres enfants, n'avait point de camarades, ne recherchait pas les jeux de son âge.

D'Écosse, il passa en Amérique; de Glascow, dans les basses terres à Norwich, dans le Connecticut.

Là, il trouva un enfant plus âgé que lui de deux années, et qui se nommait Edwin.

Une liaison étroite se forma entre eux.

Cette liaison avait un singulier caractère.

Les deux enfants sortaient ensemble et s'acheminaient silencieux, vers le bois : arrivés dans le bois, ils se sépa-

Barante dans son *Histoire des ducs de Bourgogne : Ad narrandum, non ad probandum.*

raient pour lire, et se rejoignaient pour se communiquer leurs idées et faire une espèce de résumé du livre qu'ils avaient lu.

Un jour, Edwin revint à Daniel, pâle et agité.

— Ah! lui dit-il, je viens de lire quelque chose d'étrange.

C'était l'histoire de deux amis, liés comme eux d'une tendresse profonde et qui s'étaient promis par serment, et en écrivant ce serment avec leur sang, que le premier des deux qui mourrait viendrait dire adieu à l'autre. L'un des deux était mort, et avait tenu sa promesse.

— Veux-tu que nous fassions ce qu'ils ont fait, et que nous courions la même chance qu'eux? demanda Edwin.

— Je le veux bien, répondit Daniel.

Les deux enfants entrèrent dans une église et se firent le serment que le premier des deux qui mourrait apparaîtrait à l'autre.

Puis; pour suivre en tout l'exemple de leurs prédécesseurs, ils se piquèrent la veine avec une aiguille, se tirèrent chacun quelques gouttes de sang qu'ils mêlèrent, et, avec ce sang mêlé, écrivirent la promesse d'outre-tombe.

Des nécessités de famille séparèrent les deux amis. Home et sa tante allèrent demeurer à Troy, dans l'État de Newport, à trois cents milles de Norwich.

Edwin resta à Norwich.

Une année s'écoula.

Un soir, Home rentra tard, et ne trouva en rentrant ni feu ni lumière; craignant d'être grondé par sa tante, il se glissa sans bruit jusqu'à sa chambre, et se blottit entre ses draps.

A peine y était-il, que, croyant entendre dans l'appartement un bruit dont il ne se rendait pas compte, il rouvrit ses yeux déjà fermés.

Une grande lumière, qui sans doute était celle de la lune, pénétrait dans sa chambre comme un rayon diagonal.

Il n'y avait rien d'étonnant à cela ; aussi le jeune homme ne s'en étonna-t-il pas; mais ce qui lui parut bizarre, c'est qu'au pied de son lit flottât comme une vapeur qui allait se condensant de plus en plus.

Peu à peu, de cette vapeur qui touchait au plancher et qui s'élevait à la hauteur de quatre ou cinq pieds, se dégagea une forme humaine qui prit l'apparence d'un buste sur son piédestal.

Cette forme humaine avait la ressemblance d'Edwin ; seulement, le jeune homme était singulièrement pâle : il semblait un marbre vivant.

Bientôt, les yeux s'animèrent et se fixèrent sur Home, dont les yeux, de son côté, ne pouvaient se détacher de l'apparition ; les lèvres remuèrent, et, quoiqu'elles ne prononçassent aucun son, Home entendit, comme un écho au dedans de lui-même, ces mots ;

— Daniel, me reconnais-tu ?

— Oui, fit Daniel d'un signe de tête.

— J'acquitte la promesse que nous nous sommes faite. Au revoir là-haut!

Et un bras sembla se dégager de la vapeur et montrer le ciel.

Puis, peu à peu, la vision s'effaça, le buste redevint nuage, le nuage vapeur, et tout disparut.

Le lendemain, Home dit à sa tante :

— Edwin est mort.

— Qui t'a dit cela? demanda-t-elle.

— Lui-même; il est venu me dire adieu cette nuit.

La tante, tout en frissonnant des pieds à la tête, lui dit qu'il était fou, et lui ordonna de se taire.

Mais, le lendemain, on apprit la mort d'Edwin.

Il était apparu à son ami trois jours, heure pour heure, après celui où il avait rendu le dernier soupir.

En 1848, Daniel retourna, avec sa tante et son oncle, de-

meurer à Norwich, où, l'année suivante, sa mère vint le rejoindre.

Mais, bientôt après cette réunion, sa mère fut obligée de le quitter de nouveau pour faire un voyage à Hartfort.

Hartfort est à cinquante milles de Norwich.

Une nuit, le même phénomène de lumière et de vapeur se renouvela ; mais, cette fois, ce fut sa mère qui apparut à Home. Il s'efforça de parler et de lui demander :

— Ma mère, êtes-vous morte ?

Alors, au dedans de lui-même, il entendit cette même voix qui disait :

— Non, pas encore ; mais, aujourd'hui, à midi, je mourrai.

Puis tout disparut, et le jeune homme s'endormit.

Seulement, au matin, la vision lui était restée tellement présente, qu'il parut devant sa tante en pleurant.

— Qu'as-tu donc? lui demanda celle-ci, et pourquoi pleures-tu?

— Parce que ma mère mourra aujourd'hui à midi.

— Qui t'a dit cela?

— Elle-même.

— Quand?

— Cette nuit.

— Mais te tairas-tu, oiseau de mauvais augure! dit la tante.

Le jeune homme se tut; mais, le surlendemain, il apprit la mort de sa mère; elle était morte à midi juste.

Tout cela n'était que le prélude des relations que Home devait avoir avec les esprits.

Cinq ou six mois après la mort de sa mère, étant couché, vers dix heures du soir, il entendit frapper trois fois au pied de son lit, puis trois fois encore, puis encore trois fois.

Il ne dit rien; mais une voix lui dit :

— Ce sont les esprits.

Il ne ferma point l'œil de la nuit.

Le matin, il se leva pâle et fatigué; depuis quelques semaines, il souffrait d'un crachement de sang.

Sa tante l'appela pour prendre le thé; mais, au lieu de prendre le thé, il appuya tristement sa tête entre ses mains.

— Qu'as-tu? lui demanda sa tante.

Il n'osait le lui dire; il savait la mauvaise impression qu'avaient produite sur la bonne femme les deux aveux du même genre qu'il lui avait déjà faits.

Tout à coup, il entend frapper sur la table, se redresse et écoute.

Sa tante avait entendu comme lui; il n'y avait pas moyen de garder le silence plus longtemps.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle.

— Ce sont les esprits, répondit timidement le jeune homme.

— Mais vous avez donc, *vous aussi*, le diable au corps? demanda la tante.

Le *vous aussi* avait sa raison d'être.

Quelque temps auparavant, deux jeunes filles, mesdemoiselles Fox, avaient fait grand bruit dans la province, possédées qu'elles étaient des esprits frappeurs.

Seulement, leurs esprits, à elles, se contentaient de frapper, et jamais, comme ceux de Home, ils ne levèrent les tables, ne bousculèrent les meubles, ne firent jouer les pianos tout seuls, ne firent apparaître des mains chaudes ou froides.

— Hélas! répondit l'enfant à cette question : « Vous aussi, vous avez donc le diable au corps, » je n'en sais rien; mais voici ce qui m'est arrivé la nuit passée.

Et il raconta ce que, jusque-là, il avait tu.

Aussitôt le récit achevé, la tante prit du papier et une plume, et envoya chercher trois prêtres : l'un baptiste, l'autre méthodiste, le troisième presbytérien.

A trois heures de l'après-midi, ils arrivèrent tous trois ensemble.

— Vous avez donc le diable au corps? demanda le baptiste.

L'enfant répondit :

— Je n'en sais rien.

— Qu'avez-vous fait, pour évoquer le diable?

— Rien, répondit l'enfant tout effrayé.

Alors, voyant qu'il tremblait, le presbytérien s'approcha de lui.

— Soyez tranquille, mon enfant, lui dit-il avec bonté; si le diable est en vous, ce n'est pas vous qui l'avez fait venir.

— En tout cas, dit le baptiste, prions pour le faire partir.

Et les trois prêtres se mirent en prière.

Mais, pendant la prière, et après chaque phrase de la prière, comme pour railler les prêtres, les esprits frappaient.

Après la prière, voyant que les esprits avaient persisté, le baptiste résolut de les interroger.

Il savait comment procéder à l'interrogatoire, ayant interrogé déjà les esprits des demoiselles Fox.

Voici comment on procède à l'interrogatoire des esprits.

Si jamais vous êtes juges instructeurs contre eux, chers lecteurs, vous saurez comment vous y prendre; — dites après cela que mes livres ne sont pas instructifs!

Si l'esprit interrogé répond par un coup, c'est non.

S'il répond par trois coups, c'est oui.

S'il répond par cinq coups, c'est qu'il demande l'alphabet.

Quand il demande l'alphabet, c'est qu'il veut parler.

Alors, celui qui interroge l'esprit fait sa question, et nomme, les unes après les autres, les lettres de l'alphabet.

Quand l'évocateur en est à la lettre dont l'esprit a besoin pour construire sa phrase, il frappe.

On consigne sur le papier la lettre désignée.

De lettre en lettre, il complète sa phrase.

C'est la réponse à la question qu'on lui a faite.

De question en question et de réponse en réponse, l'interrogatoire se complète.

Quand l'esprit est de bonne humeur, on lui donne un crayon, et il consent à signer.

Revenons à l'interrogatoire du révérend père Mosès. — Le prêtre baptiste s'appelait Mosès.

— L'esprit de mon père est-il ici? demanda-t-il.

Un coup retentit; ce qui, nous l'avons dit, dans le vocabulaire démonologique, veut dire *non*.

— Et l'esprit de mon frère? continua le prêtre.

— Non, répéta l'esprit en frappant encore un coup.

Puis l'esprit frappa cinq coups, demandant l'alphabet, et indiquant ainsi qu'il avait à son tour quelque chose à dire.

L'exorciste prononça les lettres de l'alphabet, et, après cinq minutes de travail, obtint la réponse suivante :

— Comment oses-tu demander si les esprits de deux personnes vivantes sont ici? Les esprits de ton père et de ton frère ne sont point ici, puisqu'ils ne sont pas morts; mais ceux de ta mère et de ta sœur y sont.

Et, en effet, la sœur et la mère du pasteur étaient mortes.

L'exorciste crut embarrasser l'esprit en lui demandant :

— Quels sont leurs noms?

L'esprit les nomma toutes deux, noms de famille et noms de baptême.

Le prêtre en eut assez; il se retira, emmenant ses deux confrères, et déclarant qu'il ne pouvait rien contre des drôles de cette espèce.

Vous comprenez le bruit que fit par la ville une pareille séance.

Les prêtres — le presbytérien excepté — avaient dit partout que le jeune Écossais était possédé, et c'était pour les

Américains un réjouissant spectacle que de voir le diable au corps d'un Écossais.

On demandait à voir le jeune possédé; on offrait de payer pour le voir; on faisait queue à la porte.

Si la tante de Home eût su arrêter l'occasion par ses trois cheveux, elle faisait fortune.

Mais non; c'était une femme maladive, nerveuse, inquiète; elle s'entêta, ferma sa porte et resta pauvre.

Depuis l'apparition, ou plutôt la manifestation des esprits, le jeune homme allait mieux, ses crachements de sang avaient cessé.

Cette amélioration fut mise sur le compte du démon. La tante eût mieux aimé voir la maladie suivre son cours; son neveu mort, il allait au diable avec ses esprits.

Sans compter qu'il n'y avait plus un moment de repos dans la maison : c'était une sarabande éternelle dansée par les chaises avec les fauteuils, par les lits avec les tables, par les pelles avec les pincettes, par les grils avec les casseroles. Le diable était non-seulement dans le malheureux Home, mais encore dans tous les meubles.

La tante déclara un matin qu'elle n'y pouvait plus tenir, et le même soir, elle mit Home à la porte.

Pour faire une niche aux esprits, elle avait profité d'une nuit où il pleuvait à verse.

L'enfant, chassé de la maison de sa tante, alla demander l'hospitalité à un voisin nommé Ély.

Celui-ci en eut pitié, et le reçut, lui et son cortège.

La première nuit, les esprits, qui craignaient sans doute d'être remis à la porte, restèrent assez tranquilles.

Mais, dès le lendemain, ils n'y purent tenir, et le charivari recommença.

Mater Ély résolut d'envoyer son hôte à la campagne. L'enfant était complétement passif; dépendant des autres,

il ne pouvait avoir aucune volonté. Il laissa faire de lui tout ce qu'on en voulut faire, et partit pour la campagne.

Là, il passe un mois, entouré des esprits, vivant en familiarité avec eux, et sans que personne vienne troubler cette familiarité.

Cependant, cet état de *far-niente* pesait à l'enfant, ou plutôt au jeune homme; car, au milieu de tout cela, il avait atteint sa dix-huitième année.

Il voulait faire quelque chose, tâcher de subvenir à ses besoins, exercer une industrie quelconque. Il comprenait que ce n'est pas un état que celui de possédé.

Son protecteur Ély l'adressa à M. Green, son ami, dans l'État de New-Jersey.

Il y passa deux mois : le mouvement des tables l'avait quitté; mais il était resté en état de somnambulisme.

Il résolut de changer d'air, demanda des lettres à M. Green; celui-ci lui en donna pour M. Carrington, à New-York.

Là, Home fit connaissance avec un professeur swedenborgiste. — Ai-je besoin de vous dire, chers lecteurs, que Swedenborg est, en Allemagne, ou plutôt était en Allemagne; car il est mort en 1772, le chef d'une secte d'illuminés, bien mieux, d'une secte religieuse qui a des chapelles à Londres et en Amérique?

Le professeur Boucher — c'était le nom du swedenborgiste — voulut faire de Home un prêtre de sa religion.

Home essaya, mais se retira bientôt, faute de vocation.

Sur ces entrefaites, il reçoit des lettres d'un célèbre médecin de New-York; ce médecin lui offre l'hospitalité chez lui. Home accepte.

En sa qualité de médecin, le nouvel hôte de Home était incrédule. Les esprits ne voulurent pas que leur enfant bien-aimé restât chez un incrédule, et l'attirèrent à Boston.

C'est là que Home commença à donner des séances. Puisqu'il était décidé qu'il avait le diable au corps, c'était bien le

moins qu'il tirât du diable le parti qu'il en pouvait tirer.

De ce moment, cette vogue énorme qui le suivit partout se déclara.

On venait, pour le voir, de tous les coins de l'Amérique, et Dieu sait combien, avec ses deux cent soixante-dix-sept mille lieues carrées, l'Amérique a de coins!

Le jeune homme comprit bientôt qu'il n'avait plus besoin de personne, et qu'il portait en lui-même sa recommandation.

Mais, au milieu de ses succès, les crachements de sang le reprirent.

Home consulta les meilleurs médecins de l'Europe, qui lui conseillèrent un voyage en Italie.

Quitter l'Amérique était une détermination trop grave pour que Home osât la prendre sans consulter ses esprits.

Les esprits, consultés, furent de l'avis des médecins.

Rien ne retenait donc plus Home à Boston.

Il dit adieu aux États-Unis, traversa l'Atlantique, toucha en Angleterre, et arriva en France au mois d'avril 1855.

Il y passa l'été.

Les séances le fatiguaient beaucoup, encore souffrant qu'il était; il ne dit pas un mot de son pouvoir, et se contenta d'apprendre le français.

Avec le secours d'esprits polyglottes, ce fut un jeu; en cinq mois, Home parla la langue française comme il la parle aujourd'hui, c'est-à-dire très-bien.

Au mois de septembre, il partit pour Florence.

A peine était-il arrivé dans la ville des Médicis, qu'il reçut la visite de mistress Trollope, la célèbre touriste. A son passage à Londres, elle avait essayé de le voir; mais Home, trop souffrant, avait refusé.

A Florence, il allait mieux, et ne vit aucun inconvénient à recevoir mistress Trollope.

Une fois que mistress Trollope fut entrée chez Home, ou

plutôt une fois que Home fut entré chez mistress Trollope, il n'y eut pas moyen pour lui de se défendre.

Des séances furent exigées.

Home était en plus grand pouvoir que jamais, ses esprits ne le quittaient pas d'un instant : quelque part qu'il allât, il en avait toujours un ou deux sous la main.

Jamais sultan de Constantinople, jamais schah d'Ispahan, jamais rajah de Lahore ou de Kachemir, ne fut servi par ses esclaves avec plus de prestesse et de fidélité.

Home fit des choses merveilleuses, que j'ai un profond regret de ne pas avoir vues, — chez madame Orsini surtout, la fille de Grégoire Orlof, et chez la charmante mademoiselle Wentzell. — Je les ai connues toutes deux : elles avaient alors une des plus agréables maisons de Florence; toutes deux sont mortes aujourd'hui.

Madame ***, femme d'une parfaite distinction, providence des Français, leur a succédé, et les remplace sans les faire oublier et sans les oublier elle-même.

Là, les esprits firent des miracles; cela prouve qu'ils aiment les gens de cœur.

Ils enlevèrent des tables, firent un steeple-chase avec les canapés et les fauteuils, jouèrent du piano avec deux mains sans corps, et, enfin, chose plus extraordinaire, firent écrire, par l'esprit du père, ces cinq mots à sa fille :

« Ma chère Antoinette...

GRÉGOIRE ORLOF.

Et cela d'une écriture tellement ressemblante à celle du défunt, que pas un ami à qui l'on montra cette écriture n'hésita un instant à la reconnaître.

Mais, à Florence, il est dangereux de faire trop de miracles, témoin Savonarole, qui fut brûlé vif pour s'être livré avec trop d'entraînement à cet exercice. On fit comprendre

à Home que la sainte inquisition commençait à s'inquiéter de lui, et il partit pour Naples avec le comte Alexandre Branicki.

Celui-ci ne craint pas les esprits; je doute même qu'il craigne quelque chose au monde. Il vient d'aller en Afrique avec Gérard, n'ayant jamais eu peur de rien, pour voir s'il aurait peur des lions.

J'aurai l'occasion de vous parler de sa mère, madame Branicka, à propos de Potemkine son oncle. Sa mère vit encore, Dieu merci, et je lui ai entendu, à elle-même, raconter la mort du favori de la grande Catherine : au bord d'un fossé, sur son manteau bleu.

Home partit donc pour Naples avec le comte Alexandre Branicki.

Mais ce ne fut pas sans peine qu'il partit; d'abord, le banquier sur lequel il avait une lettre de crédit refusa de lui donner son argent.

Puis le peuple s'ameuta : il y avait longtemps qu'il n'avait mis en pièces ou vu mettre en pièces de sorcier, ce bon peuple florentin, et cela lui manquait.

Pendant trois jours, il fit le siége de la villa Colombaïa, qu'habitait Home.

Il ne fallut pas moins que le comte Branicki pour faire lever le siége.

Peut-être, en bonne justice, n'était-ce point là l'affaire du comte Branicki, mais la besogne des esprits. Quand on a mis un homme dans l'embarras, il faut l'en tirer; ce n'est pas la peine d'être un esprit, si l'on se laisse mener comme un imbécile.

Il est vrai que les esprits étaient près de quitter Home. Six semaines après l'arrivée de Home à Naples, le 10 février 1856, ils lui annoncèrent qu'à leur grand regret ils étaient obligés de faire une absence.

Où allaient-ils? Ils n'en dirent mot : c'était leur secret;

seulement, ils le prévinrent qu'ils reviendraient le 10 février 1857.

Home profita de cette absence momentanée pour aller à Rome et se faire catholique. Il n'était pas bien édifié lui-même sur la religiosité de ses compagnons, et n'était pas fâché de mettre un peu d'eau bénite entre eux et lui.

Il était évident que, si ses esprits étaient de mauvais esprits, des suppôts envoyés par Satan, ils ne garderaient pas sur un catholique le pouvoir qu'ils avaient pris sur un protestant.

Et cependant ce qui lui faisait croire que ses esprits étaient de bons esprits, c'est que, chaque fois qu'il les avait consultés en matière de religion, ils avaient répondu : « Des prières, des prières, des prières ! »

Au reste, une fois à Rome, il avait sous la main l'exorciste par excellence : le pape.

Home demanda une audience à Pie IX.

Pie IX avait entendu parler du sorcier écossais ; il le reçut à sa première demande, ne lui imposant qu'une condition : c'était de venir au Vatican en compagnie d'un prêtre.

Home se fit accompagner non-seulement d'un prêtre, mais d'un prêtre docteur : le révérend Talbot.

Une fois en présence de Sa Sainteté, le révérend Talbot raconta le pouvoir de Home sur les tables, les chaises, les pianos, sur les ameublements en général.

Par malheur, Home avait perdu son pouvoir et ne pouvait faire le saint-père juge de l'orthodoxie de ses miracles.

Le saint-père lui donna le crucifix à baiser, en disant :

— Voici notre sainte table à nous ; approchez-vous le plus possible de celle-là, et vous serez sauvé.

La santé de Home s'étant améliorée pendant son voyage en Italie, et le comte Branicki revenant en France, Home y revint avec lui.

Il y vécut très-retiré, habita la rue Madame, et ne vit que la société polonaise.

Vers le mois de décembre, le bruit des prodiges opérés par Home en Italie s'étant répandu en France, on le fit demander à la cour.

Home répondit qu'il n'aurait son pouvoir que le 10 février 1857, et, par conséquent, qu'il ne se souciait pas plus de donner séance que ne se soucie d'aller en chasse un chasseur certain de faire buisson creux.

Quelque temps après, il entra en rapport avec le père Ravignan.

Il lui raconta son histoire.

Le père Ravignan l'écouta avec attention; puis :

— Vous avez été possédé du diable, mon enfant, lui dit-il, mais, Dieu merci, vous voilà catholique; vous n'en entendrez plus parler.

Home secoua la tête.

— Je connais mes esprits, dit-il; ce sont des esprits écossais, très-entêtés; il m'ont dit qu'ils reviendraient le 10 février : ils reviendront.

— Faisons une neuvaine, dit le père Ravignan.

— Je le veux bien, répondit Home, qui, tout en craignant de se brouiller avec ses esprits, n'eût pas été fâché d'être débarrassé d'eux.

On fit la neuvaine.

Le dernier jour de la neuvaine était justement ce 10 février tant redouté.

Quoique la neuvaine fût finie, Home passa la journée en prières.

Le 10 février, à onze heures, Home se couche; à minuit, la pendule sonne. La dernière vibration du douzième coup n'était pas achevée, que les esprits frappaient, non pas à la porte, — ce n'eût rien été, on ne leur eût pas ouvert, et tout était dit, — mais à leur place accoutumée, au pied du lit.

Les esprits étaient si contents d'avoir repris possession

de leur ancien domicile, que, toute la nuit, ils firent leur vacarme.

Home ne ferma pas les yeux.

Dès qu'il fit jour, il envoya chercher le père Ravignan, qui accourut.

— Eh bien, mon enfant? demanda celui-ci avec empressement.

— Eh bien, mon père, répondit Home avec désespoir, ils sont revenus!

— Ne pourrai-je les entendre?

Le digne prédicateur n'avait pas plus tôt exprimé ce souhait, que, comme si les esprits avaient tenu à honneur de lui être agréables, ils commencèrent à frapper à droite et à gauche, au parquet et au plafond.

Le père Ravignan n'y pouvait pas croire.

— Il y a quelqu'un dans la chambre à côté, dit-il.

Il alla voir dans la chambre à droite, puis dans la chambre à gauche. Les chambres étaient parfaitement vides.

Il se mit en prières, mais ce fut bien pis.

Chaque fois qu'il prononçait le nom de Dieu, les esprits frappaient plus fort.

— Je suis, par malheur, obligé de rentrer chez moi, mon fils, dit le père Ravignan; mais, avant de partir, je vous bénirai.

Home s'agenouilla, le père Ravignan le bénit. Mais, soit satisfaction d'esprits orthodoxes, soit colère d'esprits infernaux, au moment de la bénédiction, les frappements redoublèrent.

Le signe de la croix sembla les exaspérer.

Le père Ravignan sortit.

A peine l'éloquent prédicateur était-il dehors, que l'on annonçait le marquis de Belmont, chambellan de l'empereur.

M. de Belmont venait s'informer si les esprits étaient revenus, comme ils avaient promis de le faire. Il n'eut qu'à prêter l'oreille pour s'assurer de leur présence. Il y en avait partout : dans toutes les tables, dans toutes les chaises dans tous les fauteuils, surtout dans le lit.

Home n'avait plus de motifs de refuser d'aller à la cour. Rendez-vous fut pris pour lui aux Tuileries.

Il s'y rendit dans la soirée du 13 février.

Nous l'abandonnerons au bas du grand escalier.

C'est au Dangeau de la cour moderne de constater ce qui se passa dans ces mémorables séances, dont on a tant et si diversement parlé, et qui eurent pour but de faire adopter par l'impératrice la jeune sœur de Home.

Home, l'homme à la mode, l'homme du jour, l'homme indispensable, l'homme envié, était, en attendant, l'homme le plus malheureux du monde.

Le lendemain de la soirée aux Tuileries, qui avait été splendide, à ce qu'il paraît, l'abbé Ravignan était revenu.

— Eh bien, mon fils? avait-il demandé à Home.

— Eh bien, mon père, avait répondu Home désespéré, j'ai plus de pouvoir que jamais!

— Il ne fallait pas aller aux Tuileries.

— Pouvais-je refuser?

— Vous y avez été par orgueil.

— Eh bien, je l'avoue. On doutait, j'ai voulu prouver.

— Il faut vous enfermer chez vous, n'ouvrir votre porte à qui que ce soit, ne pas écouter, ne pas entendre.

— Impossible. J'en deviendrais fou.

Le père Ravignan s'en alla désespéré. Il finissait par ne plus rien comprendre à ce qui se passait, sinon qu'il se passait quelque chose de surnaturel.

Derrière lui, le comte de Komar arriva. C'était un grand ami du comte Branicki, le beau-frère du prince de Beauveau.

Il trouva Home atterré.

Il lui donna le conseil d'envoyer chercher un autre prêtre.

Home envoya chercher l'abbé de G...

L'abbé de G... accourut. La célébrité de Home était parvenue jusqu'à lui; il était enchanté de le voir.

Home lui dit le conseil que lui avait donné l'abbé Ravignan.

L'abbé de G... haussa les épaules.

— Que ne vous mettez-vous tout de suite dans un cercueil? dit-il.

D'ailleurs, une distraction allait s'opérer. Comme nous l'avons dit, l'impératrice avait voulu se charger de l'éducation de la sœur de Home.

Home résolut, malgré les souffrances que lui cause la mer, d'aller lui-même chercher sa sœur.

Il partit le 21 mars pour l'Amérique; — il en revint le 21 mai.

Il y avait deux mois, jour pour jour, qu'il avait quitté la France.

Ce départ précipité, auquel on avait donné toute sorte de causes au lieu de la cause véritable, redoubla encore la curiosité parisienne. Il n'était question que de Home dans les salons.

Le 23 décembre, lui arriva une dépêche télégraphique apportant l'ordre de se rendre à Fontainebleau, où était le roi de Bavière.

Ce fut là que se réalisa la vision de sa mère, qui l'avait vu assis à la même table qu'un empereur, une impératrice, un roi et une grande-duchesse.

Vers la fin de mai, le pouvoir le quitte de nouveau, et les esprits, en prenant congé de lui, lui disent que c'est pour sa santé.

A la fin de juin, au moment où il va partir pour Constan-

tinople, ses visites d'adieu faites, ses malles fermées à clef; au moment où, chez lady Hamilton, princesse de Bade, il prenait congé de Son Altesse, ses esprits reviennent et lui annoncent qu'il n'ira pas à Constantinople.

En effet, le lendemain, les médecins lui ordonnent les eaux de Bade au lieu des eaux de la Corne d'or.

Home part pour Bade et y donne six séances : une pour le roi de Wurtemberg; trois pour le prince Albert de Prusse; une pour le prince de Nassau; une pour la princesse de Butera.

La cour française était à Biarritz : Home reçut, toujours par voie télégraphique, l'invitation de s'y rendre.

Mais son pouvoir, et même sa faveur, commençaient à diminuer. Cette familiarité avec des têtes couronnées avait créé pas mal d'envieux à notre magicien; on fit circuler sur lui des bruits étranges : Home pensa qu'il était de sa dignité de se retirer.

Il revint à Paris, chez le comte de Komar, où il resta jusqu'au mois de janvier 1858.

En ce moment, il reçut la nouvelle qu'une vieille Anglaise venait de mourir, lui laissant six mille livres de rente viagère. Il n'y a que les vieilles Anglaises pour avoir de ces idées-là!

Des ouvertures avaient été faites à Home par la cour de la Haye.

Il partit, vers le 10 janvier, pour la Hollande.

Là, son pouvoir revient plus grand que jamais; mais il en use avec une telle prodigalité, qu'il retombe malade.

Alors, les esprits le quittent en le grondant d'être si peu raisonnable, et, cette fois, pour le punir, ils ne lui disent pas quand ils reviendront.

Aussitôt, Home part pour Paris, revoit ses médecins, qui lui ordonnent de repartir, sans perdre un instant, pour l'Italie.

Il ne reste à Paris que le temps de mettre un peu d'ordre dans ses affaires, et part pour Rome.

Là, le comte Kouchelef entendit parler de lui et désira qu'il lui fût présenté.

Home se laissa faire.

Il avait perdu le pouvoir de se faire craindre, mais avait conservé celui de se faire aimer.

Au bout d'un mois de fréquentation de la maison, un mariage était arrangé entre Home et la sœur de la comtesse Kouchelef.

Seulement, il fut résolu que le mariage n'aurait lieu qu'à Saint-Pétersbourg. A partir de ce moment, Home, déjà regardé comme un beau-frère, fit partie de la maison.

Il suivit le comte et la comtesse à Naples, à Sorrente, à Florence et à Paris, où je le trouvai, jouant comme un simple mortel, et même comme un grand enfant, dans le salon de l'hôtel des *Trois Empereurs*, avec Sacha, avec Signorina, avec Muichka et avec Tchérépacha.

Mais je m'aperçois que je nomme ici trois personnages complétement inconnus du public.

Disons, en quelques mots, ce que c'est que Signorina, Muichka et Tchérépacha, et, comme vous saurez tout ce que vous aviez besoin de savoir, chers lecteurs, nous pourrons immédiatement procéder au voyage.

IV

DEUX MINUTES DE RÉFLEXION

Signorina, Muichka, Tchérépacha sont les trois individus de la racine canine, féline et chélonienne, dont je vous ai dit qu'il me restait à vous parler.

Signorina est une chatte, — Muichka est une chienne, — Tchérépacha est une tortue.

Vous ai-je dit ce qu'était Signorina? Peut-être, oui. J'écris vite; car je voudrais écrire sans interruption, et je puis oublier souvent, me répéter parfois.

Signorina est Romaine. Le comte visitait les magasins du fameux mosaïste Galanti, avec l'intention d'acheter, mais plus tard, lorsqu'il aurait pu faire la comparaion des objets à acheter et de leur prix de vente.

Signorina vient tout à coup à la comtesse en faisant le gros dos et en ronronnant.

— Oh! la belle chatte! s'écrie la comtesse.

— Elle est à Votre Seigneurie, dit Galanti.

La comtesse demanda son prix : Galanti répondit que Signorina était à donner, et non à vendre. La comtesse accepta Signorina en pur don; mais le comte acheta pour quarante mille francs de mosaïques chez Galanti.

Il est probable que Signorina se trouva payée, et *bien* payée.

Une seule chose inquiétait la comtesse : on sait que le

chat est le type du sujet constitutionnel, s'attachant, non pas au maître, mais à la maison.

La comtesse craignait, quelque avance qu'elle fît à Signorina, que Signorina ne s'attachât point à elle et ne restât attachée à la maison de M. Galanti.

Elle fut bientôt rassurée : Signorina appartenait à la classe excessivement rare des chats voyageurs; elle avait la protubérance de la locomotion. A peine arrivée dans l'appartement de la comtesse et sortie de son manchon, elle se secoua, lissa son beau poil blanc comme l'hermine, se regarda dans une glace, et se mit à parcourir les appartements.

Arrivée à la chambre à coucher, elle indiqua, par la satisfaction qu'elle parut éprouver, que c'était là qu'elle bornait le cours de ses voyages, sauta légèrement sur le lit, s'y arrondit en boule, et, son nez rose à l'air, s'y endormit.

Et jamais nulle part Signorina ne causa plus d'embarras ni de craintes : au moment de partir, on la mit dans son panier, opération à laquelle elle commença par s'opposer, mais à laquelle elle finit par se soumettre, tout en continuant cependant de manifester qu'elle lui était désagréable; elle fait sa route ainsi, sort la tête aux stations, mange un gâteau, boit quelques lampées d'eau dans un verre, et rentre sa tête d'elle-même sous son couvercle.

Arrivée à l'hôtel, elle fait son tour d'appartement après s'être secouée, lissée, regardée, et saute sur le lit de la comtesse, où, après avoir convenablement soupé, sans jamais être importune, elle passe la nuit.

Elle alla ainsi de Rome à Naples, de Naples à Sorrente, de Sorrente à Florence, et de Florence à Paris.

Seulement, entre Aix et Turin, il arriva un accident grave.

On avait résolu d'envoyer beaucoup de bagages en avant.

Le panier de Signorina se trouva dans les bagages.

On s'en aperçut au moment de monter en voiture. Le train partait; pas moyen de reprendre Signorina.

On se consola en songeant que l'on reprendrait Signorina en passant à la station où se trouvaient les bagages.

Mais le train, grande vitesse, ne s'arrêtait pas à cette station-là. On dépassa la station, au grand désespoir de la comtesse, qui alors seulement s'aperçut de la place que Signorina tenait dans son cœur.

A la station suivante, on fit jouer le télégraphe, on expédia un courrier, on écrivit au chef de station et au chef de la télégraphie.

On envoya cent francs pour le dérangement causé aux employés, cinquante francs pour la nourriture de Signorina, on fit enfin prière de la diriger sur la maison Rothschild de Paris.

Deux jours après l'arrivée du comte et son installation à l'hôtel des *Trois Empereurs*, Signorina arriva à son tour : elle avait parfaitement supporté son abandon, en chatte qui connaît sa valeur et qui sait que l'on s'occupera d'elle. Elle avait traversé les salons du riche banquier sans être éblouie par leur splendeur, et, pour la première fois peut-être, était rentrée joyeuse dans son panier, lorsqu'on lui avait annoncé qu'elle quittait le palais de la rue Laffitte.

En arrivant à l'hôtel, Signorina fit sa visite accoutumée, et, comme d'habitude, alla chercher le repos de ses fatigues, mêlées cette fois de tant de tribulations, sur le lit de la comtesse.

L'histoire des deux autres animaux est plus courte et offre des péripéties moins émouvantes.

Muichka, ou *Petite-Souris*, est un terrier de la race la plus exiguë. Il est noir, sans un seul poil blanc. Il est arrivé de Londres pendant le séjour du comte à Paris : c'est un cadeau d'un jeune Anglais, M. Dering, que le comte a rencontré à Rome.

M. Dering arrivait du fleuve Bleu, avait remonté deux cents lieues au-dessus de Kartoum, chassé l'éléphant, l'hip-

popotame, l'autruche, le crocodile et la gazelle; il avait, comme tous ceux qui ont remonté jusqu'au 8e et au 7e degré de latitude, beaucoup entendu parler de la licorne, mais n'en avait pas vu.

Avant d'aller au fleuve Bleu, il avait été à Lahore, à Delhi et à Benarès.

Quant à Tchérépacha, nom qui est tout simplement la traduction russe du mot *tortue*, elle avait été achetée chez Chevet pour la plus grande distraction de Sacha.

C'était, et c'est encore aujourd'hui, un être assez maussade, se mêlant peu à la conversation, se retirant dans les coins, et rongeant silencieusement une feuille de laitue ou une rondelle de carotte, sa frugale nourriture.

Maintenant, comment ai-je fait connaissance avec le comte, la comtesse, l'indispensable et universel Dandré, le docteur Koudriavtzef, le professeur Reitchensky, l'illustrissime maestro, mademoiselle Alexandrine (Sacha), mademoiselle Hélène, mademoiselle Annette, le poëte Polovsky et le magicien Daniel Home? C'est ce qui me reste à raconter, chers lecteurs, ainsi que les causes de mon voyage en Russie, que je suis bien aise de vous exposer dans toute leur simplicité, attendu qu'on vous a déjà raconté, j'en suis sûr, que je suis parti pour Saint-Pétersbourg dans l'intention de faire une pièce pour le Théâtre-Français, et dans l'espérance d'être décoré de l'ordre de Saint-Stanislas; ce qui n'est aucunement vrai, parole d'honneur!

La narration sera courte.

Home, à l'époque où il jouissait de tout son pouvoir, avait souvent demandé à m'être présenté, ou désiré que j'assistasse à ses séances; jamais ni l'une ni l'autre de ces deux choses n'avaient pu se faire, non pas que je n'en eusse le grand désir, mais à cause de mon travail éternel; j'avais donc cessé d'entendre parler du célèbre évocateur, quand un de mes bons amis, ou plutôt deux de mes bons amis, le

comte de Sancillon et Delaage, vinrent me voir et me dirent :

— A propos, demain, nous vous amènerons Home.

Chers lecteurs, permettez-moi de m'interrompre pour vous présenter M. le comte de Sancillon, un de nos plus élégants, un de nos plus spirituels, un de nos plus loyaux gentilshommes.

Il doit faire le voyage du Volga, de l'Oural, de la mer Caspienne, du Caucase, de la Crimée et du Danube avec moi; il est donc bon qu'il ne vous demeure pas étranger.

Certaines affaires de famille l'ont retenu à Paris; mais il doit me rejoindre, et nous l'attendons prochainement.

Quant à Delaage, vous le connaissez, n'est-ce pas? C'est l'auteur de plusieurs livres sur les sciences occultes, livres qui ont fait un certain bruit de par le monde.

Sancillon et Delaage me dirent donc : « Demain, nous vous amènerons Home. »

— Venez dîner avec lui, leur répondis-je.

C'est la présentation que je préfère : comme tous les grands travailleurs, je ne crains rien tant que le dérangement dans le cours de la journée, ce qui ne m'empêche pas d'être dérangé cinquante ou soixante fois par jour; il en résulte que, comme il faut toujours dîner, peu ou prou, bien ou mal, vite ou longuement, je reçois d'habitude à table les présentations que l'on veut bien me faire, quand les personnes agréent cette manière sans façon d'être reçues.

C'est dans ce but que j'ai laissé se répandre ma réputation de bon cuisinier.

Sancillon, Delaage et Home arrivèrent donc chez moi le lendemain à six heures et demie, et la connaissance se fit en mangeant un consommé dont je vous donnerai la recette un de ces jours.

Comme je ne voulais point parler à Home de ses anciens

triomphes à la ville et à la cour, de peur que le sentiment de son impuissance momentanée ne troublât sa digestion, je mis la conversation sur le chapitre de ses voyages, et lui parlai de Rome, de Naples et de Florence.

Il me raconta alors comment, à Rome, il avait fait la connaissance du comte et de la comtesse Kouchelef; comment il était fiancé à la belle-sœur du comte; puis il ajouta timidement que le comte et la comtesse, ayant su qu'il venait dîner chez moi, lui avaient manifesté le désir de faire ma connaissance.

— Que le comte et la comtesse Kouchelef me fassent l'honneur de venir dîner chez moi, lui répondis-je, fidèle à mes principes, et je ferai connaissance avec eux comme j'ai fait connaissance avec vous.

— Ne serait-il pas convenable que vous leur fissiez l'invitation vous-même? demanda Home.

— Parfaitement; j'aurai l'honneur de me présenter demain à l'hôtel des *Trois Empereurs*.

— Mais pourquoi pas ce soir?

— Parce que nous ne nous quitterons, je l'espère bien, qu'à onze heures ou minuit.

— C'est de bonne heure pour le comte et la comtesse, qui ne se couchent qu'à six heures du matin : nous pourrons donc y aller à onze heures ou à minuit; ce sera une façon de nous quitter sans nous quitter.

Je me tournai vers Delaage, qui était un des familiers de la maison Kouchelef.

Il me fit signe que c'était la chose du monde la plus simple et la plus convenable.

— Nous présentons M. de Sancillon ce soir, ajouta Home, et nous ferons d'une pierre deux coups.

Je ne demandai point si je serais le premier ou le second coup. J'acceptai.

Le même soir, on nous présenta au comte et à la comtesse.

Je sortis de l'hôtel des *Trois Empereurs* à cinq heures du matin, en me promettant bien de ne plus aller dans une maison de laquelle on sortait à une pareille heure.

J'y retournai le lendemain, j'en sortis à six heures.

J'y retournai le surlendemain, j'en sortis à sept heures.

Il est vrai qu'il y avait, dans ce salon magique, Sivori qui jouait du violon, Ascher qui jouait du piano, et Méry qui parlait.

Mais tout cela ne faisait pas mes romans.

Je fus trois jours sans y retourner.

Le troisième jour, on m'envoya chercher en voiture. Home et Sancillon étaient chargés de m'appréhender au corps, et, bon gré malgré, de me conduire à l'hôtel des *Trois Empereurs*.

Je m'étais douté de cette tentative, et je résolus de faire une défense de Troie ou de Sébastopol.

Mais la chair est faible; je poussai un soupir, et je suivis mes deux gendarmes.

Consignons, en passant, un fait qui prouvera que Home n'est pas si privé de son pouvoir qu'il lui plaît de le dire.

Nous descendions la rue d'Amsterdam dans une calèche attelée de deux chevaux, Sancillon et moi assis sur la banquette de derrière, Home assis sur la banquette de devant.

Tout à coup, nous entendîmes un bruit, comme si le char du tonnerre était à notre poursuite.

Je me levai et regardai derrière moi.

Une citadine, emportée — tout est possible — par un cheval furieux, descendait la rue d'Amsterdam comme une trombe et menaçait de nous passer sur le corps.

Je criai à notre cocher :

— A droite! à droite!

En appuyant à droite, il évitait le choc.

Comme il ne comprenait pas, je criai plus fort.

— Ne craignez rien, dit Home tranquillement, vous êtes avec moi.

Il n'avait pas achevé cette phrase rassurante, que la citadine nous prit par notre roue de derrière, et nous retourna, voiture, chevaux et cocher, dans la direction diamétralement opposée à celle que nous suivions.

Il y eut un moment de trouble inséparable d'un pareil demi-tour à droite; puis, après m'être assuré que Home, Sancillon, la voiture, les chevaux, le cocher et moi étions sains et saufs, je me retournai pour voir ce qui était advenu de la citadine.

La citadine était renversée sur le trottoir de gauche, le cheval avait les quatre fers en l'air, le cocher était étendu sans connaissance sur le pavé.

Quant à nous, nous n'avions pas une égratignure.

Nous arrivâmes hôtel des *Trois Empereurs*.

La soirée était plus animée que jamais.

En me voyant entrer, le comte et la comtesse se levèrent, vinrent au-devant de moi, me firent asseoir dans un fauteuil, et s'assirent, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche.

— Monsieur Dumas, me dit le comte, nous avons remarqué que cela vous fatiguait de vous en aller à six heures du matin.

— Je dois vous avouer, comte, répondis-je, que cela dérange mes habitudes.

— Eh bien, désormais, dit la comtesse, nous vous laisserons partir à minuit.

— Cela vous est bien aisé à dire, comtesse : que voulez-vous! on tâchera.

— Mais à une condition, dit le comte.

— Laquelle?

Ce fut la comtesse qui se chargea de répondre.

— C'est que vous venez à Saint-Pétersbourg avec nous.

Je bondis, tant la chose me parut insensée.

— Boudissez, boudissez, dit la comtesse : nous nous attendions à cela.

— Mais c'est impossible, comtesse !

— Comment, impossible ? demanda le comte.

— Sans doute. Vous partez mardi prochain, c'est-à-dire dans cinq jours; comment voulez-vous qu'en cinq jours je me prépare à un pareil voyage? D'autant plus, ajoutai-je, parlant moitié à mes interlocuteurs, moitié à moi-même, que, si j'allais en Russie, ce ne serait pas pour aller à Saint-Pétersbourg seulement.

— Vous auriez raison, dit le comte : Saint-Pétersbourg, c'est la ville de Pierre, ce n'est pas la Russie.

— Non, continuai-je, je voudrais aller à Moscou, à Nijny-Novgorod, à Kasan, à Astrakan, à Sébastopol, et revenir par le Danube.

— Cela tombe à merveille, répondit la comtesse : j'ai un domaine à Koralovo, près de Moscou; le comte a une terre à Nijny, des steppes à Kasan, des pêcheries sur la mer Caspienne, une maison de campagne à Isatcha. Cela vous fait un pied-à-terre de deux cents lieues en deux cents lieues.

C'était à donner le vertige à un voyageur qui ne tient jamais à Paris que par un cheveu, — et par un cheveu de femme, le plus fragile de tous les cheveux.

— Comtesse, répondis-je, je vous demande deux jours pour me décider.

— Je vous donne deux minutes, dit-elle. Ou nous refusons notre sœur à M. Home, ou vous serez son garçon de de noce.

Je me levai, j'allai sur le balcon, et je réfléchis.

Je réfléchis que ma résolution était prise de partir pour la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte.

Je réfléchis que ce voyage ne pourrait peut-être pas s'accomplir avant un an ou dix-huit mois.

Je réfléchis que rien ne pouvait être plus intéressant que

de visiter la Russie dans les circonstances où nous nous trouvions.

Je réfléchis, enfin, que c'était une folie qu'on me proposait, et ce fut, j'en ai bien peur, cette dernière réflexion qui me décida.

Au bout de deux minutes, je revins à la comtesse.

— Eh bien ? me demanda-t-elle.

— Eh bien, comtesse, répondis-je, je pars avec vous.

Le comte me serra la main ; Home me sauta au cou.

Et voilà comment, chers lecteurs, je suis parti pour Saint-Pétersbourg, pour Moscou, pour Nijny-Novgorod, pour Kasan, pour Astrakan, pour le Caucase, pour Odessa et pour Galatz.

Maintenant, commençons le récit de notre voyage, dont tout ce qui précède n'est encore que le prologue.

V

DE PARIS A COLOGNE, TRAIN EXPRESS.

Le wagon dans lequel je suis *parti* renfermait le comte et la comtesse, Dandré et moi. Outre ces quatre animaux *intelligents*, il y avait *dans le même* wagon deux animaux *instinctifs*, deux frères inférieurs, deux candidats à l'humanité, *comme les appelle notre bon et cher* Michelet ; deux chiens enfin : Douchka et Muichka, — *Petite-Ame* et *Petite-Souris*.

Charick est dans le giron de Louise.

Signorina est dans son panier.

Tchérépacha est dans une boîte à confitures.

Ni Charick, ni Signora, ni Tchérépacha n'ont été déclarés. Tous trois passent en contrebande. Douchka et Muichka peuvent seules se montrer au grand jour, avec les billets à l'oreille, comme les étudiants le jour des premières représentations de l'Odéon.

Sur l'observation du comte et de la comtesse, l'employé de la gare chargé du département des chiens n'a fait aucune difficulté, après l'exhibition des billets de Douchka et de Muichka, de les laisser avec nous dans le wagon, au lieu de les enfourner dans leur box.

Bien entendu que nous avons loué entièrement le wagon dans lequel nous sommes, comme le wagon qui nous précède et celui qui nous suit.

Moynet, qui m'accompagne, — le peintre Moynet, dont vous avez vu tant de charmants décors à l'Opéra-Comique, — est avec le docteur, le pédagogue, le magicien et le maestro, dans le wagon qui nous précède.

Mademoiselle Hélène, mesdemoiselles Annette, Sacha, Annouchka et Louise sont dans le wagon qui nous suit.

Charick, Signorina et Tchérépacha voyagent dans la même caisse.

Missam est parti en avant pour que nous ayons un bon déjeuner à Cologne.

Simon et les deux écrivains sont je ne sais où.

Il fait une chaleur étouffante.

Mais Dandré, l'homme des précautions inouïes, a fait préparer trois paniers : l'un, où il y a du vin de Champagne et de l'eau glacée ; l'autre, dans lequel il y a des poulets rôtis, des œufs durs, des saucissons et du vin de Bordeaux ; un troisième, enfin, où il y a une collection de fruits, raisins, pêches, abricots et amandes.

A Pontoise, on a soupé ; à Creil, on a pris un soda-water ; à Compiègne, tout le monde dormait.

J'ai été réveillé par la douane belge, et par ces mots prononcés dans ce français que vous savez :

« Tous les voyageurs descendent pour la douane; ne laissez rien dans les wagons, tout doit être visité, savez-vous?

Cette invitation me fut confirmée par une grande pancarte suspendue dans l'intérieur du bâtiment et contenant ces mots :

« Ici, tous les effets doivent être visités sans distinction, excepté ceux d'usage *supportés* par les voyageurs. »

Mon nom, gravé sur ma malle et sur mon sac de nuit, fit son effet ordinaire : on se contenta de me demander si je n'avais rien à déclarer, et, par suite de ma réponse négative, le douanier traça un signe sur mes colis, lequel signe, non moins mystérieux que les hiéroglyphes déchiffrés par M. de Champollion, voulait dire :

« Laissez sortir monsieur, non-seulement avec les effets *supportés* par lui, mais encore avec ceux qu'il *porte*.

Pour tout cela, un simple signe suffisait; ce qui me fait supposer que la langue de la douane est la même que cette belle langue turque dont parle Molière, et qui dit tant de choses en si peu de mots.

Une heure après, nous étions en wagon, et nous roulions vers Aix-la-Chapelle.

Tout alla bien jusqu'à Verviers, c'est-à-dire jusqu'à la frontière prussienne.

Là, nos tribulations, ou plutôt les tribulations de Dandré commencèrent.

On se présenta à la portière pour demander nos billets.

Dandré présenta nos quatre billets.

— Vous avez des chiens? demanda l'employé prussien.

— Voilà leurs billets, dit Dandré.

L'employé jeta un regard dans le wagon ; les deux chiens étaient invisibles : il les crut dans leur box, et se retira.

Le sifflet se fit entendre.

On partit.

A la station d'Aix-la-Chapelle, un autre employé se présenta.

— Vos billets? demanda-t-il.

Nos billets furent exhibés.

— Très-bien. Vous avez des chiens?

— Voici leurs billets, dit Dandré.

L'employé, après les avoir contrôlés, allait sans doute se retirer comme son collègue, quand Douchka, qui comprenait sans doute qu'il était question d'elle, sortit le nez des châles et des dentelles où elle était ensevelie, et bâilla au nez du Prussien.

— Vous avez des chiens! reprit celui-ci d'un ton presque menaçant.

— Vous le savez bien, puisque voilà leurs billets.

— Oui, mais les chiens ne doivent pas voyager dans les mêmes wagons que les voyageurs.

— Pourquoi cela?

Sans doute allions-nous avoir l'explication des paroles du digne employé, quand le sifflet retentit et quand le train se mit en marche.

Le Prussien resta un instant encore perché sur son marchepied, réitérant avec acharnement ce précepte : « Les chiens ne doivent pas voyager dans les mêmes wagons que les voyageurs. » Mais enfin arriva le moment où, sous peine de venir avec nous à Cologne, il fut forcé de sauter à terre.

Pendant toute la traite à parcourir, notre conversation roula sur ce texte : « Pourquoi les chiens ne doivent-ils pas voyager, en Prusse, dans les mêmes wagons que les voyageurs, quand ils y peuvent voyager en France?

Nul de nous ne fut assez fort pour résoudre la question.

A la première station, à peine étions-nous arrêtés, qu'un employé sauta sur le marchepied.

Il semblait furieux.

— Les chiens! cria-t-il.

On avait complétement cessé de s'occuper de nous.

— Comment, les chiens?

— Oui, vous avez des chiens.

— Voilà leurs billets.

— Les chiens ne doivent pas voyager dans les mêmes wagons que les voyageurs.

Nous allions donc savoir le mot de l'énigme.

— Et pourquoi cela? demanda Dandré.

— Parce qu'ils peuvent gêner les voyageurs.

— Ce n'est point le cas, dit en excellent allemand le comte, qui prenait la parole pour la première fois, puisque les chiens sont à nous.

— Cela ne fait rien, ils peuvent gêner les voyageurs.

— Mais, insista le comte, puisqu'il n'y a de voyageurs que nous?

— Ils peuvent vous gêner.

— Ils ne nous gênent pas.

— C'est le règlement.

— Quand il y a des voyageurs étrangers, soit; mais pas quand la caisse tout entière est louée par les propriétaires des chiens.

— C'est le règlement.

— Il est impossible que le règlement ait poussé l'absurdité jusque-là. Allez chercher le chef de gare.

L'employé alla chercher le chef de gare.

Le chef de gare arriva. Il avait des moustaches, une croix, et trois médailles.

— Vous avez deux chiens? dit-il.

— Oui.

— Il faut donner les chiens, et les mettre dans leur box.

— Nous vous avons justement fait venir parce que nous désirons les garder avec nous, les chiens.

— Impossible.

— Pourquoi cela?

— Parce que les chiens ne doivent pas voyager dans les mêmes wagons que les voyageurs.

— Donnez-nous une raison.

— Ils peuvent gêner les voyageurs.

— Mais puisque les voyageurs, c'est nous, — puisque les chiens sont à nous, — puisque les wagons sont loués par nous!

— C'est le règlement. Donnez les chiens.

On allait donner les chiens, lorsque le sifflet retentit.

Le train se mit en marche.

— C'est bien, c'est bien, dit le chef de gare exaspéré. A la prochaine station!

Et nous étions déjà loin, que nous entendions sa voix menaçante qui nous criait : « A la prochaine station! »

Nous attendîmes la prochaine station dans l'anxiété.

A peine le train avait-il fait halte, que deux employés se précipitèrent vers notre caisse et ouvrirent la porte en criant :

— Les chiens!

Il était évident que nous avions été recommandés par la station précédente.

Cette fois, il n'y avait pas à se défendre : un des deux Prussiens avait déjà mis la main sur Douchka.

Seulement, Muichka avait disparu comme par une trappe.

— L'autre chien, criait le second Prussien, l'autre chien! Où est l'autre chien?

Esclave du règlement, l'employé menaçait de chercher Muichka même là où elle n'avait jamais songé à se cacher, lorsque Dandré eut une illumination subite.

— L'autre chien, répéta-t-il, est dans le wagon qui nous suit, venez.

Et, à son tour, s'élançant vers le wagon qui nous suivait en effet, il plongea, malgré les cris de Louise, la main à l'endroit où il savait trouver Charick, qui, si tendrement défendu qu'il fût par sa protectrice, alla rejoindre Douchka.

Le Prussien parut enchanté; il fourra Charick et Douchka dans leur box, et revint fermer la portière derrière Dandré en nous souhaitant un bon voyage.

Le brave homme portait sur son visage la béate satisfaction d'une conscience calme et contente d'elle-même.

Il avait obéi au règlement.

Cet événement nous promettait quelque tranquillité; nous grignotâmes un fruit, nous bûmes un verre de vin glacé, et nous nous endormîmes.

A la prochaine station, nous fûmes réveillés en sursaut par ce cri :

— Vous avez trois chiens!

— Deux, dit Dandré à moitié endormi; voilà leurs billets.

— Trois! dit l'employé.

Et il montra du doigt Muichka, qui, sortie de sa cachette, et ignorant qu'il était question d'elle, s'était imprudemment assise sur le nécessaire de la comtesse.

Il fallut reconnaître la fraude; nous nous humiliâmes; l'employé nous fit une réprimande, que nous supportâmes avec humilité; on paya une troisième place pour Muichka, qui alla rejoindre Douchka et Charick, et l'on se remit en marche.

Vers midi, nous entrions dans la ville des trois rois, où, voici tantôt dix-huit ans, j'étais entré pour la première fois avec ce pauvre Gérard de Nerval!

Deux souvenirs, l'un de mon enfance, l'autre de mon âge viril, se rattachent à Cologne.

En 1814, lors de l'invasion étrangère, ma mère craignit de rester à Villers-Cotterets, et jugea, je ne sais pourquoi, que nous serions plus en sûreté à Crépy en Valois, petite ville écartée et qui n'avait d'autre gage de sécurité que de ne pas être placée, comme Villers-Cotterets, sur une grande route; nous cachâmes dans une cave le linge, l'argenterie, deux ou trois meubles plus précieux que les autres, et, ma mère sur un âne, moi en croupe, nous commençâmes notre fuite en Égypte.

Au bout de trois heures et demie de marche, nous étions arrivés au but de notre voyage.

Nous descendîmes d'abord chez une vieille dame dont les enfants avaient été à l'école avec moi, et qui nous avait offert l'hospitalité; elle se nommait madame de Longpré, et était veuve d'un ancien valet de chambre de Louis XV, lequel, entre autres cadeaux, lui avait donné — peut-être avait-elle été assez jolie pour que Sa Majesté laissât tomber un regard sur sa sujette — lequel lui avait donné un splendide service de vieux chine.

Je vois encore ces soupières immenses, ces plats gigantesques, ces saladiers cyclopéens, avec leurs fleurs inventées par la fantaisie de quelque Diaz inconnu, avec leurs dragons créés par quelque Arioste sans nom : c'était à faire pâmer d'aise un moderne amateur de bric-à-brac.

Mais, en 1814, le bric-à-brac était inconnu; dix fois la pauvre femme, qui n'était pas riche, et qui avait le défaut grave de se griser, avait essayé de vendre ce royal service en bloc; mais c'étaient les étrusques qui étaient à la mode à cette époque, et non les porcelaines de Chine.

Elle n'avait pas pu en trouver le prix que l'on trouverait aujourd'hui d'un service de faïence de Creil.

Aussi, quand elle était pressée par son besoin d'ivresse,

elle prenait une pièce quelconque, plat ou soupière, et s'en allait de porte en porte pour tâcher de la vendre.

Quand elle avait trouvé quarante sous d'une pièce qui valait deux cents francs, elle entrait joyeuse chez l'épicier, buvait, coup sur coup, deux, quatre, six verres d'eau-de-vie, et ne rentrait chez elle qu'ivre-morte.

Tout s'en alla ainsi morceau par morceau.

Nous ne restâmes que quelques jours chez elle; ma pauvre mère, qui ne buvait que de l'eau, et qui m'a légué sa préférence pour ce liquide, ne pouvait assister et surtout ne voulait pas me faire assister à ce hideux spectacle de l'ivrognerie.

Elle s'arrangea avec la veuve d'un médecin, dont les deux fils avaient suivi la même carrière que leur père, l'un dans le civil, l'autre dans le militaire.

L'aîné des fils, le médecin civil, habitait avec sa mère.

Le cadet, le chirurgien-major, donnait, en ce moment même, de graves inquiétudes à sa famille : on avait reçu de ses nouvelles datées de la veille, de la bataille de Brienne; mais, depuis la bataille, on n'en avait pas entendu reparler. Était-il mort? était-il blessé? était-il prisonnier?

Il y avait, en outre, deux sœurs, Amélie et Adèle.

Toute cette bonne famille s'appelait la famille Millet.

La digne veuve nous céda une petite chambre et deux lits.

La petite chambre, située au premier étage, quoique donnant sur la cour, avait vue sur la rue : cette rue n'était autre que la grande route de Crépy à Villers-Cotterets.

Quant à la nourriture, nous devions la prendre tous ensemble, et en payer chacun notre part.

La première nuit, vers une heure du matin, nous entendîmes vigoureusement frapper à la porte; l'alarme fut grande : en un instant, tout le monde se trouva sur pied; on attendait l'ennemi à tout moment.

Ce fut M. Millet aîné qui se hasarda d'aller ouvrir la porte : c'était le seul homme de la maison; — j'avais onze ans.

Tout le monde attendait avec terreur l'apparition de ce visiteur de nuit, qui ne se lassait point de frapper.

On entendit des cris de joie; M. Millet appelait sa mère et ses sœurs.

Tout à coup, un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans se précipita dans le salon, et, jetant son manteau, apparut en uniforme de chirurgien-major.

Une exclamation de bonheur s'échappa de toutes les bouches. C'était le second fils de la maison, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis deux mois.

Mère, sœurs, frères s'élancèrent dans les bras les uns des autres, en pleurant, riant, parlant tout à la fois.

Ma mère me tira à part, et, sans rien dire, sortit avec moi : nous étions des étrangers, et, dans ces circonstances, tout est un trouble-fête.

Nul ne fit attention à notre départ. On ne savait pas même que nous fussions là; on ne nous avait pas vus, ou, si l'on nous avait vus, on nous avait oubliés.

Le lendemain, on nous raconta toute la scène de la veille comme si nous n'y avions pas assisté; mais, en nous apprenant ce que nous savions, on nous apprit ce que nous ne savions pas.

Le jeune officier faisait partie du corps d'armée du maréchal Mortier : ce corps d'armée s'était laissé surprendre, la veille au soir, à Villers-Cotterets. Il y avait eu une échauffourée terrible, un effroyable sauve-qui-peut, où chacun, dans la nuit, avait tiré de son côté.

Frédéric Millet avait tout naturellement tiré du sien.

A trois lieues seulement de sa ville natale, il avait songé à sa mère, à ses sœurs, à cette bonne petite maison si tran-

quille, avec son jardin, qui lui mettait, comme à une villageoise qui va à la danse, son bouquet de fleurs au côté; il s'était orienté, s'était reconnu, avait pris à travers champs, traversé à gué la petite rivière de Vauciennes, rejoint la route au bois du Tillet, et était venu frapper à la porte si bien connue.

Maintenant qu'il avait embrassé mère, frère et sœurs, il voulait rejoindre son corps d'armée.

Mais où était ce corps d'armée? N'était-il pas probable qu'en essayant de le rejoindre, il allait tomber dans quelque parti prussien et y perdre ou la liberté ou la vie?

Ne valait-il pas mieux attendre des nouvelles, le bruit du canon, qui, à défaut de nouvelles, ne pouvait pas manquer de se faire entendre? Il se rallierait au canon, ainsi qu'on dit en langue militaire.

En attendant, comme l'ennemi pouvait paraître d'un moment à l'autre, et Frédéric être reconnu pour appartenir à l'armée française, il se coupa les moustaches et on l'habilla en bourgeois.

Ses habits militaires, soigneusement pliés, furent, avec son épée, fourrés au fond d'une armoire.

A peine venait-on de prendre ces précautions, que l'on apprit qu'un petit détachement d'infanterie et de cavalerie françaises venait d'arriver à Crépy.

Frédéric courut savoir ce que c'était: c'était une petite colonne égarée appartenant au corps d'armée du duc de Raguse.

Elle venait de placer ses sentinelles, et espérait prendre un peu de repos.

Mais l'ennemi la suivait à la piste. A peine Frédéric était-il rentré, que nous entendîmes un coup de fusil; puis la sentinelle placée à l'extrémité de notre rue rentra en ville, fuyant et criant:

— Aux armes!

Derrière elle accourait au grand galop un corps de cavalerie prussienne. Je vois encore les soldats qui composaient ce corps. Ils étaient vêtus d'une petite redingote bleue à collet blanc, avec des pantalons gris.

Chacun fermait portes et fenêtres à l'approche de ce tonnerre que l'on entendait gronder sur le pavé de la route. Il était évident que le soldat qui fuyait devant lui en criant : « Aux armes! » serait rejoint et foudroyé avant d'avoir atteint le centre de la ville, où étaient ses compagnons.

Millet l'aîné courut à la porte de la rue, l'ouvrit, fit un signe au soldat, qui s'élança dans le jardin.

Derrière lui, avec la rapidité d'une machine de théâtre, la porte se referma.

Il était temps. Les cavaliers que, du point élevé où nous étions, nous pouvions voir depuis quelques minutes, tournaient l'angle de la rue et entraient dans la ville.

Ils passèrent comme une trombe.

Millet ouvrit une porte de derrière et indiqua au soldat un chemin d'enceinte par lequel il pouvait rejoindre ses compagnons. Le soldat ne prit de temps que celui de boire un verre de vin, de recharger son fusil et partit.

La porte fut refermée et verrouillée.

On comprend l'intérêt que chacun dans la maison prenait aux détails de ce drame; nous étions tout yeux, tout oreilles.

Bientôt on entendit ce même bruit de fers de chevaux sur le pavé : c'étaient nos petits Prussiens bleus qui repassaient.

Mais, si vite qu'ils fussent entrés dans la ville, ils en sortaient plus vite encore.

Ils étaient ramenés par nos hussards.

Quels que fussent les efforts de ma mère pour me retenir, je courus à la fenêtre, et je vis cette sublime et terrible chose qu'on appelle une mêlée.

On se battait corps à corps, à coups de sabre et à coups de pistolet.

Les Prussiens avaient essayé de se reconnaître et de tenir un instant; mais ils étaient trop vivement poursuivis : ils furent forcés de lâcher pied, et de se confier de nouveau à la vitesse de leurs chevaux.

Toute cette masse reprit son cours, s'allongea en continuant de combattre, et disparut avec son bruit et sa fumée à l'angle du chemin, ne laissant derrière elle que quelques corps étendus sur le pavé.

Trois de ces corps restaient immobiles dans des flaques de sang; un quatrième se traînait vers la porte de la maison, sans doute pour poser sa tête sur le seuil et pour mourir tranquille sur l'oreiller de pierre, en se rappelant sa patrie.

C'était un jeune homme à redingote bleue : un Prussien, par conséquent.

Le sang coulait abondamment d'une blessure qu'il avait reçue au front.

Millet et Frédéric s'élancèrent vers la porte, l'ouvrirent, et le reçurent évanoui dans leurs bras.

Puis la porte, qui s'ouvrait avec autant de charité pour les amis que pour les ennemis, se referma derrière eux.

Le jeune blessé fut porté au salon.

En faisant face, il avait reçu un coup de sabre qui avait ouvert le front, et il perdait beaucoup de sang par cette blessure.

Dès ce moment, l'attention fut tout entière concentrée sur le blessé.

Si c'étaient les Français qui demeuraient vainqueurs, nous n'avions rien à craindre; si c'étaient les Prussiens, le blessé devenait notre sauve-garde.

On n'y avait songé qu'après l'avoir recueilli; mais enfin, puisque la situation était bonne, il fallait l'accepter comme telle.

Les femmes se mirent à faire de la charpie; les deux chirurgiens déchirèrent des serviettes pour faire des bandes.

Le blessé demeurait toujours évanoui; le crâne avait été ouvert, et il était à craindre que le cerveau ne fût atteint.

Pendant ces préparatifs, nous entendîmes battre la charge à la manière française; c'étaient nos deux ou trois compagnies de voltigeurs qui se mettaient de la partie et passaient devant la porte de la rue.

Bientôt retentit une fusillade épouvantable; sans doute avait-ils rencontré l'ennemi au bout de la ville.

Le blessé fut pansé selon toutes les règles de la chirurgie militaire.

Une fois pansé, il revint à lui.

Il parlait assez mal le français; mais Millet l'aîné parlait assez bien l'allemand, de sorte qu'il fut facile au blessé et à son chirurgien de s'entendre.

Un instant après, on frappait à coups redoublés à la porte.

Millet aîné alla ouvrir.

Les Prussiens étaient maîtres de la ville, et c'était un groupe de soldats qui demandaient le logement et la nourriture.

Millet les conduisit auprès du blessé, qui se fit reconnaître pour un officier et plaça une sentinelle à la porte de la rue, avec consigne de ne laisser entrer personne.

Il va sans dire que, dès que la sentinelle fut relevée, elle fut conduite à la cuisine, où elle trouva son dîner prêt.

Au bout d'un mois, le jeune Prussien nous quittait complétement guéri, après avoir été soigné par la mère comme un fils, par les sœurs comme un frère.

Il nous laissait ses actions de grâces, son nom et son adresse.

Il se nommait Antoine-Marie Farina, et était de Cologne.

C'était le neveu du célèbre Jean-Marie Farina, le premier distillateur du monde connu.

En 1838, j'avais fait mon voyage sur les bords du Rhin.

J'étais venu à Cologne. Je m'étais enquis d'Antoine-Marie Farina. Antoine-Marie Farina, au lieu d'allonger des coups de sabre et d'en recevoir, s'était fait distillateur et vendait de l'eau de Cologne.

Je me fis indiquer le magasin.

J'entrai, sous le prétexte d'acheter une petite caisse de sa marchandise parfumée.

Il n'y avait qu'un garçon au magasin. Je le priai d'aller chercher le patron.

Le patron dînait.

Quoique dérangé dans cette grave occupation, il vint souriant et gracieux.

Ma vue se porta sur son front : la cicatrice y était.

C'était bien lui.

Il vit que je le regardais avec une attention toute particulière, et me demanda d'où lui venait cet honneur.

Je lui demandai s'il se rappelait où il avait reçu la blessure qu'il portait au front.

Il me répondit que c'était dans une petite ville de France, nommée Crépy.

Je lui demandai s'il se rappelait le nom de la famille qui l'avait accueilli.

Il me répondit qu'elle s'appelait Millet.

Je lui demandai s'il se rappelait un petit garçon de dix à douze ans, qui tenait la cuvette pleine d'eau rougie par son sang quand il avait rouvert les yeux.

Il me regarda avec curiosité.

— Je ne demande pas, lui dis-je en riant, si vous le reconnaissez ; je demande si vous vous le rappelez.

— C'était donc vous ? me dit-il.

Je lui tendis les deux mains, et en même temps lui citai un ou deux détails qui ne pouvaient lui laisser aucun doute.

Il me sauta au cou, et appela toute sa famille, une femme et deux charmantes filles.

En deux mots, — mots prononcés en allemand, bien entendu, — elles furent au courant de la situation.

Alors, ce fut une embrassade générale. On m'entraîna dans la salle à manger, on me fit asseoir; on me bourra de pain anisé, de veau aux confitures et de lièvre aux pruneaux, que l'on arrosa avec la meilleure bouteille de johannisberg que l'on put trouver à la cave.

La journée se passa à table, la soirée à prendre du thé et à manger des confitures.

Nous nous quittâmes à une heure du matin.

De mémoire d'aïeul, on ne s'était couché si tard à Cologne.

Mon second souvenir est plus récent.

J'habitais, à Florence, en 1840, une charmante maison de la via Arondinelli, — la rue des Hirondelles, — que m'avait cédée mon ami Cooper, alors attaché à l'ambassade anglaise, aujourd'hui jouissant à Paris de quelque chose comme six ou huit cent mille livres de rente, mais homme d'esprit toujours, et charmant compagnon, — *good fellow*, comme dit Shakspeare, — à Paris comme à Florence.

Un jour, on m'annonça un pasteur allemand.

Un pasteur allemand! Que pouvait me vouloir un pasteur allemand?

— N'importe, dis-je, faites entrer.

Je m'attendais à voir un vieillard vénérable, à barbe blanche, et je m'apprêtais à lui demander sa bénédiction, quand on introduisit près de moi un homme d'une trentaine d'années, blond, rose, joufflu, au visage souriant, à la main ouverte.

Je souris, et j'ouvris ma main.

— Que puis-je faire pour votre service, monsieur? lui demandai-je.

— Vous pouvez me faire voir Rome, que je meurs d'envie

de voir, me répondit-il, et que je ne verrai pas si je vous trouve autre que je ne vous crois.

— Je commence par vous dire que j'espère être ce que vous me croyez. Maintenant, comment puis-je vous faire voir Rome?

— Laissez-moi vous conter mon histoire; ce ne sera pas long.

— Asseyez-vous d'abord; vous me conterez votre histoire après.

Le jeune pasteur s'assit.

— Je m'appelle S..., me dit-il. Je suis le fils de la fameuse tragédienne allemande S..., frère du célèbre comédien D....

— Mais alors, lui dis-je, je connais toute votre famille.

— Et c'est bien ce qui m'encourage.

— Alors, continuez.

— J'ai une petite cure à Cologne, derrière le dôme. Si vous venez jamais dans la ville d'Agrippine, vous me trouverez là.

Je m'inclinai.

— J'ai douze cents francs d'appointements par an; je suis arrivé, à force d'économie, à mettre mille francs de côté, et, avec ces mille francs, j'ai entrepris un voyage d'Italie, ambition de toute ma jeunesse. C'était Rome surtout que je désirais voir.

— Je comprends cela.

— Eh bien, monsieur, faites-vous une idée de mon désespoir. Il ne me reste, sur mes mille francs, que juste ce qu'il faut pour m'en retourner à Cologne, et je n'ai pas vu Rome.

Je me mis à rire.

— Et vous venez me trouver pour que je vous fasse voir Rome? lui dis-je.

— Justement! je viens vous emprunter cinq cents francs que je ne vous rendrai jamais; — je vous en préviens d'avance, afin que vous sachiez à quoi vous en tenir; — à

moins que vous n'exigiez que je me remette au pain et à l'eau pendant cinq ans; ce que je ferai si vous l'exigez, mais ce qui ne me sera aucunement agréable.

— Oh! cher monsieur S..., lui dis-je, vous pensez bien que je n'aurai point cette cruauté, n'est-ce pas?

— Oui, je l'ai pensé, et c'est pour cela que je suis venu à vous.

— Vous verrez Rome, et vous boirez votre petit verre de vin du Rhin, et vous mangerez votre morceau de bœuf après votre potage; venez avec moi.

— Je vous suis de confiance.

— A merveille.

Nous allâmes chez MM. Plowden et French, sur lesquels j'avais un crédit; je fis compter au bon pasteur S... cent écus romains, ce qui faisait six cents francs au lieu de cinq cents, et je lui montrai du doigt la route de Rome.

Il se jeta dans mes bras en pleurant de joie.

— Allons, lui dis-je, bon voyage, et ne m'oubliez pas dans vos prières.

— Est-ce que les bons cœurs ont besoin que l'on prie pour eux? me répondit-il. Les bons cœurs se recommandent tout seuls. Je penserai à vous et vous aimerai; ne m'en demandez pas davantage.

Il partit.

Deux ans après, je passais à Cologne avec mon fils; j'allai faire une visite au pasteur S...

Comme il me l'avait dit, la maison n'était pas difficile à trouver.

J'entrai sans me faire annoncer.

Il jeta un cri de joie.

Puis, d'un air quelque peu effaré :

— Vous ne venez pas me redemander vos cent écus romains, j'espère bien? me dit-il.

— Non; je viens seulement vous demander si vous avez vu Rome, et si Rome vous a plu.

Il leva les yeux au ciel.

— Quelle ville! me dit-il, et quand je pense que c'est à vous que je dois de ne pas mourir sans l'avoir vue!

Il m'embrassa.

— Venez, me dit-il, venez, que je vous montre quelque chose.

Je le suivis de confiance à Cologne, comme il m'avait suivi de confiance à Florence.

Il me conduisit dans sa chambre à coucher, et me montra mon portrait entre ceux de Hugo et de Lamartine.

— Ah çà! pourquoi, lui demandai-je, ces messieurs ont-ils des cadres, et pourquoi, moi, n'ai-je qu'un passe-partout?

— Parce que vous avez mon cœur pour cadre, vous, me dit-il.

Voilà les deux souvenirs qui se rattachent pour moi à la ville de Cologne, et que vous voudrez bien prendre au lieu et place d'une description, que vous trouverez, d'ailleurs, dans mes *Impressions de voyage sur les bords du Rhin*.

Vous pensez bien que, passant cette fois encore à Cologne, mon premier soin fut de faire mes deux visites accoutumées.

Hélas!

Antoine-Marie Farina, ce beau jeune homme dont j'avais aidé à panser la blessure en 1814, est mort, à l'âge de soixante et dix ans, l'année dernière.

Et mon ami S..., le voyageur, a quitté Cologne pour habiter un petit village des environs, où il a obtenu une cure qui lui rapporte deux cents francs de plus.

Que l'un dorme en paix dans son tombeau! que l'autre vive joyeusement dans son presbytère!

XII

BERLIN. — STETTIN

En arrivant au chemin de fer de Berlin, que nous prîmes à quatre heures de l'après-midi, nous trouvâmes Dandré, qui nous avait précédés, en discussion grave avec les employés du chemin de fer préposés au département des chiens.

Décidément, notre meute était la pierre d'achoppement.

Nous le crûmes d'abord; mais, cette fois, il n'était question ni de Douchka, ni de Muichka, ni de Charick; il était question de Signorina.

Cette fois, pour s'épargner les ennuis du voyage précédent, Dandré avait résolu de tout déclarer, depuis le museau jusqu'à la queue, et, au risque de ce qui pourrait leur arriver de désagréable dans ce genre de locomotion, de fourrer tous les quadrupèdes dans leur box.

Cela avait été à merveille tant qu'il avait été question des chiens, et l'on avait, sans difficulté aucune, délivré des billets à *Petite-Ame*, à *Petite-Souris*, à *Petite-Boule*; mais, après les chiens, était venue la chatte; après Charick, Signorina...

Au nom de Signorina, à la désignation de sa race et de son sexe, l'employé s'était récrié.

— Les chats ne voyagent pas, avait-il nettement répondu.

— Comment! les chats ne voyagent pas? avait insisté Dandré.

— Non, avait confirmé l'employé.

— Mais les chiens voyagent bien.

— Les chiens, c'est autre chose.

— Et pourquoi les chats ne voyageraient-ils pas, puisque les chiens voyagent?

— Parce que, avait répondu l'employé, parce que... parce que les chats ne sont pas portés sur le tarif; et, du moment qu'ils ne sont pas portés sur le tarif, ils ne doivent pas voyager.

Les Prussiens n'avaient pas prévu le chat voyageur.

Il est vrai que le chat voyageur était une nouvelle espèce découverte par le comte Kouchelef et classée par Dandré. Il naît au midi; et, quand il trouve des familles russes auxquelles s'attacher, il émigre vers le nord.

Tel était le cas de Signorina, quand, à Cologne, colonie d'Agrippine, ville des trois rois et des onze mille vierges, il lui fut déclaré que les chats ne voyagent pas.

On fut obligé de recourir au chef de gare, qui parut d'abord un peu étourdi de la question, mais qui, après avoir promis de la porter au conseil d'administration, la trancha provisoirement, en déclarant que les chats n'étaient point portés, il est vrai, sur le tarif, mais que, comme il lui paraissait abusif de rendre Signorina victime d'un oubli et d'appliquer à son égard une rigueur qui semblerait de la proscription politique, Signorina voyagerait, à la condition qu'elle payerait comme un chien.

Seulement, comme les chats n'étaient point portés sur le tarif, et que le règlement n'avait point prévu qu'ils pussent gêner les voyageurs, il fut décidé que Signorina pouvait demeurer dans son panier, et le panier voyager dans le wagon de Louise.

Après Signorina vint Tchérépacha. Heureusement, Tchérépacha, malgré la précaution qu'on avait prise de l'entourer de salade, dans sa boîte à confitures, était complétement

pâmée; les employés la placèrent tour à tour sur le ventre et sur le dos; mais, comme dans aucune de ces deux positions elle ne remua ni pied ni patte, il fut déclaré qu'elle était décédée, et, en sa qualité de morte, Tchérépacha fut considérée comme un coquillage, c'est-à-dire comme un objet de simple curiosité.

Consignez ceci en passant : c'est que, dans la patrie des Humboldt et des Zimmermann, les chats sont considérés comme des chiens, et les tortues rangées parmi les coquillages. C'est une nouvelle classification dont, à mon retour, je ne manquerai pas de faire part à mon ami Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

Toutes choses arrangées à la satisfaction des voyageurs, des chats, des chiens et des tortues, nous montâmes dans nos wagons, et le train, qui n'attendait, pour partir, que la fin de notre discussion scientifique, se mit en route.

Ne me demandez point, ce qu'il y a de remarquable sur la route de Cologne à Berlin; il faisait une si cruelle chaleur, et surtout une si abondante poussière, que nous fûmes obligés de tirer les rideaux de notre caisse et de chercher des distractions puisées à notre propre fonds.

Les concessions que chacun fit sur ce point à la société nous menèrent jusqu'à dix heures du soir, moment où chacun souhaita le bonsoir à son voisin et tâcha de s'endormir pour son compte.

Je n'ai que deux souvenirs très-vagues de cette nuit.

Le premier, celui d'un sorbet aux fraises que m'aurait apporté Home, et qui me produisit une délicieuse mais trop fugitive impression.

Le second, celui d'avoir vu, en levant les rideaux de mon wagon, une espèce de ronde du sabbat, dansée par des lièvres; mais peut-être n'était-ce qu'un souvenir de mon dernier voyage à Mannheim, où, pendant toute une journée, je vis, à gauche et à droite de la route suivie par notre loco-

motivé, une véritable légion de ces animaux se livrant aux ébats les plus fantastiques.

O Allemagne! Allemagne! terre promise des amants et des chasseurs!

La nuit s'écoula, le jour vint, et nous nous réveillâmes, ensevelis, comme les habitants de Pompéi, sous une couche de sable.

Chacun fit son trou, ouvrit les yeux, regarda son voisin, et lui éclata de rire au nez.

Les compliments vinrent après.

La comtesse était poudrée à la maréchale, et l'on n'aurait jamais cru que la poudre lui allât si bien.

A onze heures du matin, nous arrivâmes à Berlin.

Nous trouvâmes des voitures qui nous attendaient au débarcadère et un déjeuner qui se confectionnait à l'hôtel de *Rome*. Missam avait poursuivi sa route sans s'arrêter à Cologne, et, arrivé six heures avant nous à Berlin, avait tout ordonné.

Notre premier cri fut de demander si l'on pouvait prendre des bains.

Il y en avait justement dans l'hôtel.

Ces bains étaient situés dans un sous-sol d'une délicieuse fraîcheur.

J'avais résolu de ne voir absolument personne à Berlin, et d'y garder un incognito royal, non point que je fisse fi le moins du monde de la ville de Frédéric II; mais, malgré le taffetas d'Angleterre et le diachylum du docteur, le furoncle qui m'était poussé sur la pommette de la joue avait pris une telle dimension, que je désirais ne point me montrer dans un pareil état.

A peine étais-je dans ma baignoire, que l'on frappa à ma porte, et qu'avec cette intonation mélancolique qui tient à ce que, soixante fois par jour, je répète à Paris *le même* mot, je criai :

— Entrez !

Un garçon profita de la permission, se montra sur le seuil, et me remit une carte.

On savait déjà à Berlin que j'étais arrivé !

Quel était le courrier inconnu, quel était le pigeon voyageur, quel était le télégraphe électrique qui m'avait trahi ?

C'est sans doute ce qu'allait me dire la carte que l'on me remettait.

Je lus : « Alexandre Dunker, libraire. »

Un libraire, cela rentrait presque dans la famille, et il n'y avait pas à se gêner.

Je criai une seconde fois :

— Entrez !

M. Dunker entra.

Il avait appris mon arrivée, — par qui, je n'en sais rien, — et venait se mettre à ma disposition pour parcourir la ville.

Je mis en avant mon furoncle.

Mais M. Dunker me fit observer qu'au point où il en était, la chose cessait d'être laide pour devenir curieuse, et, ne voulant point priver les Berlinois de cette curiosité, je promis au digne libraire que j'irais le chercher à deux heures, à son magasin, et que nous arpenterions la ville, Moynet, lui et moi.

A deux heures, nous étions à son magasin.

J'insistai pour que notre première visite fût au nouveau Musée, où Kaulbach est en train de peindre sa sixième fresque ; M. Dunker fut d'autant plus disposé à se rendre à notre demande, que c'est lui qui édite les gravures de ces fresques.

Si Théophile Gautier était à ma place, avec son admirable talent de narrativité plastique, il vous raconterait ces six fresques, depuis l'alpha jusqu'à l'oméga ; mais je n'ai fait que passer devant elles avec des souliers qui me gê-

naient, et tout le souvenir qui m'en reste, c'est qu'elles sont fort belles, et que l'école allemande, celle de Berlin en particulier, excelle dans la peinture murale.

Les figures surtout, destinées à représenter l'Architecture, la Poésie, la Peinture et la Musique, sont splendides.

Peut-être ferai-je une légère observation à M. Kaulbach; mais, si légère que soit une observation, un homme de son talent peut en faire son profit.

Dans sa fresque de *l'Architecture*, les deux figures ailées qui apportent, *l'une le Parthénon, l'autre la cathédrale de Strasbourg*, sont de la même espèce. Cela nous paraît une erreur non-seulement artistique et archéologique, mais encore religieuse.

Ces deux figures devraient avoir chacune le caractère du monument qu'elles apportent: l'une devrait être un génie, l'autre devrait être un ange.

L'escalier nous conduisit au salon grec.

C'est à la fois un musée avec des fresques modernes d'une grande valeur, et des statues antiques d'une grande beauté.

Mais, hélas! comme partout, le musée antique semble n'avoir été rapproché du musée moderne que pour faire ressortir l'infériorité des sculpteurs de nos jours vis-à-vis de ceux de la Grèce.

Aujourd'hui, un sculpteur étudie deux ou trois ans l'anatomie dans un amphithéâtre. Il sait aussi bien qu'un médecin où sont le biceps, le deltoïde et le couturier. Il connaît le mécanisme ingénieux à l'aide duquel agissent en deux sens opposés le radius et le cubitus. Tout cela n'empêche pas que, lorsqu'il s'agit de faire transparaître ces muscles sous la peau par un effort quelconque, il n'est pas un sculpteur, Michel-Ange excepté, qui ne se trompe ou sur *la place* du muscle ou sur sa valeur.

Les Grecs, au contraire, ne connaissaient pas scientifi-

quement l'anatomie : chez ces apôtres du beau, c'eût été un sacrilége que de mettre en morceaux un cadavre après sa mort.

Hippocrate nous raconte lui-même que, pour avoir quelques notions de notre structure, il était obligé de suivre les armées, et d'étudier sur les champs de bataille, à l'aide des effroyables blessures faites sur les cadavres par les haches et par les glaives à deux tranchants, l'intérieur du corps humain.

Après les Grecs, les chrétiens firent la même défense; mais, par un motif opposé, presque tous esclaves, presque tous malheureux, presque tous appartenant aux classes inférieures de la société, ils regardaient la mort non pas comme un malheur, mais comme une délivrance. Aussi eût-ce été un crime pour eux que d'aller chercher dans la mort un moyen de prolonger la vie. L'esclave ou le malheureux ne meurt jamais assez tôt.

Eh bien, malgré cette ignorance de la musculature, l'antiquité nous donne le *Laocoon*, *le Gladiateur mourant*, *les Lutteurs*, l'*Hercule Farnèse*, *le Rémouleur*, et vingt autres, cent autres, mille autres chefs-d'œuvre.

Quelle mine que cette Grèce qui, sous Périclès, défraye Athènes, Corinthe, Syracuse; sous Auguste, Rome, Alexandrie, Naples, Tarente, Arles, Herculanum, Pompéi; et sous Napoléon, Paris, Londres, Madrid, Vienne, Pétersbourg, Berlin! — le monde!

Maintenant, d'où vient cette perfection chez Praxitèle, chez Phidias, chez Cléomène, et chez vingt autres sculpteurs inconnus qui nous ont laissé cette armée de marbres, cette forêt de chefs-d'œuvre?

De la vue éternelle du nu, de l'instinct du beau, de la mémoire de la forme, trois choses qu'il est impossible de rencontrer dans l'art moderne.

Que voulez-vous! nous avons la vapeur, l'électricité, les

chemins de fer, les ballons et les journaux, que les anciens n'avaient pas : on ne peut pas tout avoir.

Nous avons même le monument de Frédéric le Grand, par Rauch ; mais, quoique fort vanté, par les Berlinois surtout, cela ne vaut pas la simple statue équestre de Balbus, retrouvée à Herculanum, et qui n'est déjà plus de l'art grec, mais de l'art romain.

Quant à la ville de Berlin elle-même, je ne puis rien vous en dire de mieux que ce qu'en dit mon guide franco-allemand.

« Berlin, capitale de la Prusse, renferme 13,000 maisons et 480,000 âmes, en y comprenant la garnison, forte de 16,000 soldats. Cette ville, une des plus considérables et des plus régulières de l'Europe, a quatre lieues de circonférence, trois cents rues, dont la Friedrichsstrasse, longue de 4,220 pas, et la promenade d'Unterden-Linden, de 2,088 pieds de long sur 170 de large, à l'entrée de laquelle se trouve le château royal, de 460 pieds de long, de 100 pieds de haut, et percé de 420 fenêtres. »

Eh bien, maintenant, croyez-vous une chose ? C'est que, dans une ville qui a quatre lieues de circonférence, treize mille maisons, trois cents rues, dont une longue de 4,220 pas, je n'ai pas pu trouver une chambre et un lit ?...

C'est la vérité cependant.

A huit heures du soir, j'allais être obligé — ou plutôt nous allions être obligés, Moynet et moi — d'aller demander l'hospitalité au roi de Prusse, qui, ayant un château de quatre-cent-soixante pieds de long et de cent pieds de haut, ne nous l'eût probablement pas refusée, lorsque je pensai à cette salle de bains si fraîche et à cette baignoire si large où nous avions passé, le matin en arrivant, une heure de délices.

Je demandai si les salles de bains étaient occupées et si les baignoires étaient vides.

Sur la réponse négative à la première question et affirmative à la seconde, je fis descendre deux matelas et quatre draps, et nous fis faire à chacun un lit dans notre baignoire.

Voilà comment, chers lecteurs, à la grande stupéfaction des Berlinois attardés qui me contemplent par le soupirail qui me sert de fenêtre, je vous écris de ma baignoire, où je prie Dieu de me donner un bain de sommeil aussi rafraîchissant que le bain d'eau et de son que j'ai pris ce matin.

Si jamais vous venez à Berlin, que vous teniez à loger à l'hôtel de *Rome*, et qu'il n'y ait pas de chambre, demandez la baignoire n° 1 : décidément, on y est à merveille !

Nous partons demain au soir pour Stettin, où nous nous embarquons après-demain à une heure.

Si la Baltique nous est amie, je pourrai continuer à écrire à bord du bateau qui nous conduira à Saint-Pétersbourg...

A bord du *Vladimir*, 25 juin,
entre le Danemark et la Courlande.

La Baltique, quoique grise et terne, ainsi qu'il convient à une mer du Nord, est calme comme un miroir; je puis donc tenir la promesse que je vous avais faite, ou plutôt que je m'étais faite à moi-même de finir ce chapitre à bord du bateau à vapeur.

Deux bateaux à vapeur font la traversée de Stettin à Saint-Pétersbourg, *l'Aigle* et *le Vladimir*. Nous sommes sur le meilleur des deux : *le Vladimir*.

Vladimir, auquel notre bateau emprunte son nom, était, autant que je puis me le rappeler au milieu de la Baltique, sans dictionnaire et sans biographie, un des trois fils de Sviatoslaf, grand prince de la Russie; il obtint, dans le par-

100781

tage paternel, sans doute en vertu de son droit d'aînesse, Novgorod, dont la hautaine devise était : « Qui oserait lutter contre Dieu et contre Novgorod-la-Grande ? »

L'histoire vous dira comment Vladimir devint grand ; je me bornerai à vous dire comment il devint saint.

D'abord, il tua son frère, comme Romulus ; ce qui lui fit double part.

Puis il épousa six femmes, et eut huit cents concubines, juste le chiffre de Salomon.

Au nombre de ces six femmes, est une princesse de Polotsk, — Rogneda, — dont il a massacré la famille, et qu'il viola pour la décider à l'épouser.

De ces six femmes et de ces huit cents concubines, il eut douze enfants, trente-huit de moins que Priam : il est vrai que Priam en avait eu dix-neuf d'Hécube seulement.

Mais aussi les douze enfants de Vladimir étaient tous des fils ; selon toute probabilité, il oublia de compter les filles.

On lui avait proposé quatre religions ; car vous supposez bien qu'un homme qui a commencé par tuer son frère, violer les princesses, avoir six femmes et huit cents concubines, est éclectique en matière de culte.

Mais Vladimir voulait faire une fin.

La première religion qu'on lui proposa fut la musulmane.

Vladimir secoua la tête.

— Je ne veux pas, dit-il, d'une religion qui interdit le vin, liqueur indispensable aux Russes, et qui fait leur joie.

En conséquence, il repoussa la religion mahométane.

On lui proposa le catholicisme ; mais il secoua une seconde fois la tête.

Le pape l'offusquait.

— Je veux bien, dit-il, reconnaître un Dieu au ciel, mais je n'en veux pas reconnaître sur la terre.

On lui proposa le judaïsme.

Mais le néophyte répondit :

— Il ne me paraît pas sensé de prendre rang parmi des vagabonds punis par le ciel, et de partager la punition d'un crime que je n'ai pas commis.

Enfin, on lui proposa la religion grecque.

Je ne sais quels mérites militèrent en faveur de celle-là, mais je sais qu'il l'adopta.

Or, comme Vladimir ne savait pas faire les choses à demi, à peine eut-il adopté sa nouvelle religion, qu'il dépouilla, au profit de son nouveau Dieu, les faux dieux qu'il avait adorés jusque-là, les fit fouetter de verges par ses gardes, et, les attachant et les traînant à la queue des chevaux, les fit précipiter dans le Dnieper.

Puis, pour que la grâce qui l'avait si miraculeusement touché s'étendit à ses sujets, il commanda de réunir tous ses peuples comme des troupeaux, les poussa sur le bord des fleuves, les y fit baptiser par milliers, poussant à la suite d'une foule une autre foule, et donnant à dix mille hommes à la fois le nom du même saint.

Tous ces mérites furent récompensés, et le fils de Sviatoslaf ajouta au calendrier le nom d'un nouveau saint : saint Vladimir.

Après vous avoir fait faire connaissance non-seulement avec notre pyroscaphe, mais encore avec le saint dont il porte le nom, je vais vous présenter quelques-unes des personnes que nous rencontrâmes sur le pont.

D'abord, la princesse Dolgorouky et ses trois filles, dont la plus âgée n'a que seize ans. La princesse s'en donne cinquante ; — mais je présume que c'est pour se sauvegarder en voyage, et qu'elle n'en a que trente-cinq à quarante tout au plus.

C'est une femme fort instruite, plutôt sévère que gracieuse, mais qui devient certainement gracieuse quand elle consent à ne pas être sévère.

Les Dolgorouky sont des Veliki Knias, s'il en fut; ils descendent de Rourik, et s'appellent Dolgorouky, c'est-à-dire *Longue-Main*, du surnom d'un de leurs aïeux.

C'est le même surnom qu'Artaxerce, fils de Xerxès.

Un autre de leurs aïeux, le prince Grégoire, dit Rostcha (*le Bosquet*), défendit le couvent de la Trinité de Saint-Serge, de 1608 à 1610, contre trente mille Polonais et Cosaques commandés par quatre héros : Sapieha, Lissovsky, Tyszkiewicz et Constantin Vishiovietcki; enfin, une princesse Dolgorouky épousa, en 1624, le czar Michel Romanof, fondateur de la dynastie aujourd'hui régnante.

Le prince Jacques Dolgorouky fut l'ami et le conseiller du tzar Pierre Ier. Un jour, il déchira en plein sénat un oukase du tzar qui lui semblait injuste. Peu endurant de son naturel, Pierre se jeta sur lui l'épée à la main.

— Tue-moi, lui dit le prince Jacques, tu seras Alexandre, et moi, je serai Clitus.

Pierre, ramené à la raison par ces paroles, se jeta dans ses bras et lui demanda pardon en l'embrassant.

Un autre prince, Jean Dolgorouky, fut l'ami intime de Pierre II, petit-fils de Pierre Ier. Quand l'impératrice Anne monta sur le trône et céda son pouvoir à cet abominable Biren, qui, pendant le cours de sa faveur, fit périr onze mille personnes, le prince Jean fut exilé en Sibérie avec sa famille, puis, au bout de neuf ans, rappelé de Sibérie pour être écartelé. Alors, la princesse Nathalie, sa femme, vint à Kief, où elle prit le voile.

Seulement, la veille du jour où elle prononça ses vœux, elle monta sur une falaise escarpée du Dnieper, et, là, cette belle martyre qui avait échangé, pour suivre son mari en Sibérie, toutes les splendeurs du luxe contre une misérable cabane, ôta de son doigt sa bague nuptiale, et la jeta dans les eaux du fleuve.

Pendant trente ans, elle survécut à son mari, et, pendant trente ans, pria pour celui qu'elle avait aimé.

A l'heure qu'il est, il reste dans la famille Dolgorouky trois hommes d'un mérite éminent :

Le prince Nicolas Dolgorouky, ancien gouverneur général de la Lithuanie, aujourd'hui gouverneur général de la Petite-Russie;

Le prince Élie, chef d'état-major de l'artillerie de l'empire;

Enfin, le prince Basile, qui a rempli avec distinction plusieurs missions diplomatiques et militaires.

Après la princesse Dolgorouky, que nous avons fait passer la première en sa qualité de femme, nommons le prince Pierre Troubetzkoï : il vient de Paris, chargé de dépêches; c'est un homme jeune encore, il paraît trente-trois ou trente-quatre ans; c'est la distinction de l'esprit réunie à celle du corps. Peu de personnes connaissent aussi bien que lui la grande question de l'émancipation qui se discute en ce moment, et, quoiqu'il ait un million de rentes en jeu, personne ne la discute plus libéralement.

Les Troubetzkoï sont de la plus vieille noblesse russe; ils descendent d'Olgerd, grand-duc de Lithuanie, fils du grand Guedimine, père du célèbre Jagellon. Leur nom de Troubetzkoï vient de Troubtchevsk, dont ils ont été souverains.

Le prince Dmitri, un de leurs aïeux, fut un des chefs les plus brillants de la guerre de l'indépendance, au commencement du XVIIe siècle, alors que la Russie luttait contre les Polonais, maîtres de Moscou, et contre l'introduction du catholicisme, que leur conquête amenait naturellement après eux.

Après l'expulsion des Polonais, le grand conseil de l'empire se réunit à Moscou vers la fin de 1612, pour procéder à l'élection d'un tzar, fondateur futur d'une nouvelle dynastie.

Trois candidats furent proposés : le prince Dmitri, le prince Mtislavsky, et le prince Pojarsky.

Le prince Dmitri, qui avait pour lui les Cosaques et une partie de l'armée, ne put parvenir à réunir la majorité.

Mtislavsky, porté par les boyards, disait à qui voulait l'entendre :

— Je ne veux pas du trône; on m'a menacé de m'y faire monter, mais j'aime mieux me faire moine.

Pojarsky, enfin, qui, sans que l'on pût jamais connaître la cause de sa répugnance pour le pouvoir suprême, le refusa obstinément, et qui, à coup sûr, eût été nommé, idole qu'il était de la nation, de la majorité des communes et de l'armée.

Ce fut alors, — et ce que je dis ici pour le prince Troubetzkoï nous servira tout à l'heure pour Pierre le Grand, — ce fut alors que le boyard Théodore Scheremetef, marié à une cousine germaine de Michel Romanof, proposa d'élire ce dernier, qui, à peine âgé de seize ans et d'un esprit doux et facile, se laisserait facilement pétrir aux formes constitutionnelles.

Cette combinaison réussit, et, le 21 février 1613, Michel Romanof fut élu tzar après trois jours de combats, dont quelques-uns se livrèrent dans la chambre législative elle-même.

Ainsi donc, si le prince Troubetzkoï ne compte point de tzars parmi ses aïeux, il compte un des hommes qui eurent l'honneur de disputer le trône à la famille régnant encore aujourd'hui.

Après les deux personnes dont je viens de vous parler, le personnage le plus remarquable de notre bateau était un touriste anglais qui arrivait du fleuve Bleu, où il avait chassé le crocodile, l'éléphant et l'hippopotame, et qui, tout d'une traite, s'en allait à Bornéo pour voir le soleil à minuit.

On sait que le soleil, à cet extrême nord de l'Europe, reste visible à l'horizon pendant toute la nuit du 23 au 24 juin.

Ce qu'il y avait de curieux, c'est que c'était la seconde fois que notre Anglais faisait le voyage.

La première fois, il s'y était pris trop tard, ou trop tôt; il était arrivé au haut du mont Ava-Saxa — d'où cette expérience astronomique se fait — à dix heures du soir, moulu de fatigue, éreinté, brisé.

Là, il s'était endormi en disant à son domestique, homme sur lequel il savait pouvoir compter, de l'éveiller à minuit.

Le domestique resta fidèlement les yeux fixés sur la montre.

A minuit moins cinq minutes :

— Milord ! cria-t-il, milord, réveillez-vous ! il est minuit.

Milord ne répondait pas; on l'eût cru mort, si une infirmité dont il était atteint n'eût constaté la présence de la vie.

Il ronflait.

Le domestique le secoua par le bras.

— Oh ! John, dit l'Anglais, laissez-moi dormir.

— Mais vous m'avez dit de vous réveiller !... mais c'est le dernier jour !... mais demain il ne sera plus temps !

— Oh ! je reviendrai l'année prochaine, dit l'Anglais.

Et il acheva sa nuit, — si pourtant on peut appeler une nuit ces douze heures du 23 au 24 juin, pendant lesquelles le soleil ne se couche pas.

Il n'avait pu revenir l'année suivante comme il avait dit; mais il revenait, trois ans après, acquitter la promesse qu'il s'était faite à lui-même.

Il était toujours suivi de son fidèle John.

Je lui ai donné mon adresse, et il m'a promis de m'écrire le 25 juin, poste restante, à Paris, ce qu'il aura vu et l'impression que le spectacle lui aura produite.

Revenons à Stettin et à notre voyage.

Stettin ! voilà une ville où je ne vous conseillerai jamais de vous arrêter.

Quels lits, mon Dieu !

Un canapé mal rembourré sur lequel on étend un drap, que l'on recouvre d'une courte-pointe piquée; le drap de dessous est lavé de temps en temps, la courte-pointe jamais.

Par bonheur, nous n'avions qu'une nuit à y passer, mais elle a duré longtemps !

A onze heures précises, le bateau s'est mis en marche, glissant sur l'Oder entre deux rives vertes comme l'émeraude et toutes parsemées de groupes de maisons à toit rouge. Cela ressemble singulièrement à la Normandie.

Au bout de cinq ou six heures de navigation, nous nous sommes trouvés dans la Baltique; une heure ou deux encore nous avons pu voir les rivages de la Poméranie, qui s'abaissaient graduellement et lentement au niveau de la mer, dans laquelle ils commencèrent à s'enfoncer avec les premières ombres de la nuit.

Le passage et la nourriture coûtent, par personne, de Stettin à Saint-Pétersbourg, deux cent trente-deux francs. En somme, pour quatre cents francs, on peut aller de Paris à Saint-Pétersbourg, nourriture et logement compris. C'est dix sous à peu près par lieue; vous voyez que ce n'est pas absolument ruineux.

A neuf heures, on a pris le thé.

Après le thé, on est venu causer sur le pont jusqu'à minuit. C'était la première fois que nous respirions depuis notre départ de Paris.

Il fallut cependant se décider; tout ce qu'il y avait de Russes grelottait malgré le temps, qui menaçait de pluie; plusieurs personnes, et entre autres la comtesse, se sont fait faire leur lit sur le pont.

Vers deux heures, la pluie a commencé de tomber, et, comme dans la chanson de je ne sais plus quel poëte, il a fallu rentrer les blancs moutons; le bruit qu'ils ont fait en fermant la bergerie m'a réveillé.

La mer était houleuse. J'ai pensé que c'était le moment de faire comme notre Anglais sur le mont Ava-Saxa, c'est-à-dire de ne pas rouvrir les yeux.

Je mis une telle persistance dans ma résolution, que je ne les rouvris qu'à sept heures du matin.

Ma toilette faite, je montai sur le pont.

La première chose que j'y vis, ce fut Home, pâle comme la mort. Il avait eu toute la nuit des communications directes avec la Baltique.

Par bonheur, le beau temps était revenu; le soleil, déjà un peu pâli, montait à l'horizon; la mer était bleue, immense et nue.

Chacun se retrouva avec plaisir; la navigation de Stettin à Saint-Pétersbourg n'est pas assez longue pour que l'on ait le temps de la détester.

Un grand, beau, frais jeune homme blond, de vingt-six à vingt-huit ans, s'approcha de moi dans l'intention de faire ma connaissance.

Comme nous n'avions personne pour nous présenter l'un à l'autre, il se nomma : c'était un prince Galitzine.

Les Galitzine sont de la plus vieille noblesse russe. Leur nom ou plutôt leur surnom, vient de *galitza* (gantelet).

Le second des fils de Guédimine, fondateur de la dynastie des Jagellons, fut la souche des princes Havansky Galitzine et Kourakine.

Cette maison est la plus nombreuse des maisons princières de la Russie. C'est au point que, pour se reconnaître entre eux, ils se sont numérotés.

— Vous êtes numérotés comme les fiacres, dit un jour un empereur de Russie à l'un d'eux.

— Oui, sire, et comme les rois, répondit celui-ci.

C'est un grand chasseur devant Dieu que le prince Galitzine. Pendant que je causais chasse avec lui, il me fit remarquer que nous avions à notre gauche une terre en vue.

Il me sembla que ce devait être l'île de Gottland.

VII

EN MER

C'était bien l'île de Gottland, comme je le présumais; elle apparaissait assez visible à notre gauche avec la silhouette de ses montagnes; l'aplatissement de la terre vers les pôles n'a pas encore eu le temps de se faire sentir pour elle.

C'était, géographiquement parlant, une terre suédoise, et qui devait appartenir à la Suède; mais deux fois les Danois, ces hommes du Nord qui tiraient des yeux de Charlemagne mourant les larmes les plus amères, la conquirent sans pouvoir la garder.

Comment fut-elle découverte, comment fut-elle attachée à la Suède, c'est ce qui se perd dans la nuit des temps. Une seule tradition subsiste, faible rayon pareil à celui d'un phare noyé dans les brumes qui s'élèvent flottantes au-dessus de cette avant-garde des mers du Nord.

Comme Délos, Gottland était une île flottante; seulement, le soir, elle s'enfonçait sous l'eau et allait dormir au fond de la mer. Un homme, nommé Tielvar, aborda sur son rivage et y alluma un feu. L'île, joyeuse de voir pour la première fois cette lumière, n'osa plonger, de peur de l'éteindre; et peu à peu elle jeta des racines qui allèrent la souder

au fond de la mer. Tielvar, rassuré, s'y établit alors avec son fils Haïde et sa belle-fille Htvita-Stjerna (*blanche voile*), qui eurent pour fils Gudi, Graiper et Gunfin. Ceux-ci se partagèrent l'île; mais, leurs descendants étant devenus trop nombreux pour que l'île pût les nourrir, un tiers émigra: ce tiers alla se mêler aux populations de Faro et de Dago et, par la Russie, s'étendit jusqu'en Grèce.

Je regardais Gottland tantôt avec mes yeux, tantôt avec ma lunette, essayant d'en prendre en passant ce que l'on peut, à sept ou huit lieues de distance, prendre d'une île avec les yeux, lorsqu'un Suédois, qui avait fait le commerce de grains à Wisby, capitale de Gottland, m'offrit de me donner sur cette île quelques renseignements.

Ceux qui me connaissent savent avec quelle complaisance j'écoute même les gens qui m'ennuient; à plus forte raison ceux qui m'intéressent. Mes questions se multiplièrent, et voici le résumé de notre conversation :

Wisby, dont me parlait mon interlocuteur, n'est plus aujourd'hui qu'une ville déchue; elle renferme quatre mille âmes, à peu près, et en a compté quinze ou dix-huit mille.

C'est une des plus anciennes villes du Nord, pleine de ruines; son église est, à ce que m'assurait mon marchand de blé, du plus pur gothique de la fin du XIVe siècle et du commencement du XVe.

Connaissez-vous beaucoup de marchands de blé français qui puissent vous dire la date de Saint-Germain-des-Prés, de Notre-Dame ou de Saint-Étienne-du-Mont?

Notre homme avait fait fortune avec son froment, ou plutôt avec son seigle, qui est à Gottland d'une remarquable blancheur.

Une particularité du sol de l'île, c'est qu'une grande quantité de chaux étant mêlée à la terre, cette terre retient la chaleur du soleil, et se dessécherait complétement si l'on ne couvrait les champs de branches de feuillage.

Il faut ajouter à cela que Gottland n'a ni lacs ni fleuves, mais seulement des ruisseaux qui se tarissent l'été.

Outre le commerce de grain, les Gottlandais cultivent l'éducation des vers à soie et des bestiaux. Mon interlocuteur, qui m'avait entendu manifester mon mépris pour la chair du mouton en général, m'affirmait que je reviendrais de mon préjugé à l'endroit de cette chair, si je pouvais goûter celle des lanifères de l'île que nous avions sous les yeux, et qui a un goût tenant le milieu entre celui de la chair du lièvre et celui de la chair du chevreuil.

La cause qui produit à Gottland l'amélioration de la chair des bestiaux est sans doute la même qui donne leur réputation à nos gigots de pré salé : le voisinage de la mer. En effet, les paysans ont l'habitude d'abandonner, pendant les cinq ou six mois d'été ou de printemps, leurs moutons sur des îlots déserts, afin de vaquer plus librement à leurs affaires ; là, ces animaux sont sous la bonne garde de la foi publique, et il n'y a pas d'exemple qu'un seul ait été volé ; là, leur chair perd le goût de l'animal domestique pour prendre celui de l'animal sauvage.

Dès le XIIe siècle, l'île de Gottland avait un code maritime adopté ou plutôt approuvé par l'empereur Lothaire III ; il a été traduit et commenté par notre savant légiste M. Pardessus.

Mon cicerone avait grande envie que je m'arrêtasse à Gottland, et m'offrait même de s'y arrêter avec moi ; il s'agissait pour lui de me faire assister à la fête du solstice d'été, qui se célèbre à Wisby et dans toute l'île le 23 juin.

En effet, pendant la nuit de la Saint-Jean, tous les habitants du Nord célèbrent cette fête, et nous eussions vu, si le hasard nous eût fait passer près de Gottland pendant cette nuit-là, toutes ses montagnes couvertes de feux de joie.

Cette fête n'est autre que celle qui était célébrée par les Scandinaves, leurs ancêtres, en l'honneur du dieu Balder.

C'était suivant l'Edda, la mythologie scandinave, un dieu rayonnant de beauté. Il était le privilégié de la nature ; tout lui rendait hommage : les étoiles au ciel, les fleurs sur la terre. A la prière de Frigga, sa mère, tous les êtres créés, doux ou terribles, animés ou inanimés, avaient juré de ne lui faire aucun mal. Sa mère, comme celle d'Achille, croyait donc son fils en sûreté au milieu de la création, lorsque Hoki, le génie du mal, avisa un roseau qui croissait près du Valhalla, et à qui Frigga avait oublié de demander le même serment qu'aux autres plantes, tant elle le croyait inoffensif.

Hoki coupa le roseau oublié, et en fit une flèche avec laquelle il frappa Balder à mort.

Le deuil se répandit aussitôt sur toute la nature. Les dieux, les hommes et les animaux penchèrent la tête et pleurèrent leurs larmes; les arbres, leur sève ; les plantes, leur rosée. Le meurtrier seul ne pleura point.

On dressa un bûcher, on y déposa le corps de Balder, et on le brûla dans cette nuit solennelle du 23 au 24 juin.

De là ces feux que les peuples d'Occident ont empruntés aux peuples du Nord, et qu'enfant nous avons allumés nous-mêmes, croyant fêter saint Jean, et fêtant Balder.

D'un autre côté, les Gottlandais nous ont emprunté notre fête du Mai, si admirablement décrite par Bulwer-Lytton dans *Harold, ou le Dernier Roi saxon;* seulement, comme, dans les climats septentrionaux, mai parfois s'écoule sans feuilles, cette fête ne s'épanouit chez eux qu'au mois de juin ; ce qui ne les empêche pas de lui conserver son nom de *Majstang.*

Les deux fêtes sont donc réunies en une seule, et les Suédois célèbrent en même temps la naissance des feuilles et la mort de Balder.

C'est pendant cette nuit que, selon une tradition du pays, les jeunes filles suédoises voient leurs fiancés.

Elles provoquent cette apparition en faisant un bouquet

magique de neuf fleurs différentes, cueillies dans neuf champs différents. Pendant tout le temps que dure la cueillette, celles qui tentent l'épreuve doivent garder le silence le plus complet; puis, quand le bouquet est fini, elles se couchent, mettant le bouquet sous leur oreiller.

Alors, elles voient s'avancer dans leurs rêves, avec tous les attributs de son état, le jeune homme qui doit être leur époux. Il vient, glisse la main sous l'oreiller, y prend le bouquet, y dépose un baiser, le replace au même endroit et s'éloigne. Le rêve dure à peine quinze secondes.

Mais c'est assez pour que la jeune fille ait vu celui qui, un jour ou l'autre, deviendra immanquablement son époux.

Il y a encore un autre moyen pour les jeunes filles suédoises de connaître leur fiancé : c'est de se coucher pendant la nuit du 23 au 24 juin, dans un drap, sur la terrasse de la maison, après qu'elles ont mis près d'elles une cuvette pleine d'eau et une serviette blanche.

Un jeune homme leur apparaît alors, qui leur demande la permission de se laver le visage et les mains.

Ce jeune homme, c'est le fiancé.

Pendant que mon cicerone me racontait toutes ces coutumes empruntées au paganisme, Gottland fuyait, emporté loin de nous.

On sonna le dîner, nous descendîmes; et, quand nous remontâmes sur le pont, nous étions en pleine mer, et toute terre avait disparu.

Pendant que nous laissions la Suède à notre gauche, nous longions la Courlande à notre droite, reconnaissant, plutôt comme un brouillard que comme une terre réelle, l'île d'Œsel.

C'était déjà la Russie.

La Courlande, conquise en 1247 par les chevaliers de l'ordre Teutonique, devint un duché vassal de la Pologne, héréditaire dans la maison de Kettler. Cette maison s'éteignit,

et Maurice de Saxe, notre vainqueur de Fontenoy, qui avait été désigné pour lui succéder, fut écarté par Anne, veuve du dernier duc, laquelle devint impératrice de Russie, et nomma, à la place de ce héros, l'infâme Biren, son amant, duc de Courlande. Celui-ci légua le duché à son fils Pierre, qui abdiqua en 1795. Catherine Seconde le réunit à la Russie.

Quant à l'île d'Œsel, qui, avec ses trente-cinq mille habitants, garde le golfe de Livonie, conquis, comme la Courlande, par les chevaliers teutoniques, elle passa aux mains des Danois, qui la cédèrent à la Suède; en 1721, sous le tzar Pierre, elle devint russe, et, depuis cette époque, elle est restée russe.

Un marchand de Riga, sa capitale, joue un très grand rôle dans *la Fille d'honneur*, d'Alexandre Duval.

On vint nous annoncer que le thé était servi. Je regardai à ma montre; je crus avoir oublié de la remonter: elle marquait neuf heures, et il faisait grand jour; je l'approchai de mon oreille, elle allait: je la crus folle.

Je demandai à mon voisin quelle heure il était; il tira sa montre; c'était bien pis: elle marquait onze heures!

A Berlin, il l'avait mise sur le méridien de Saint-Pétersbourg, qui avance de deux heures sur le méridien français.

A mesure que nous marchions, nous allions au-devant de ces nuits lumineuses dont j'avais tant entendu parler, et qui, pendant un mois, font au nord de la Russie des jours de vingt-quatre heures.

Je jetai les yeux du côté de l'occident, le soleil se couchait.

On me dit que, dans trois heures, il se lèverait. Je n'avais pas envie de dormir. Je fis apporter mon thé sur le pont, je pris un livre, et me mis à lire.

Moitié lisant, moitié rêvant, j'attendis le lever du soleil.

A minuit à ma montre, à deux heures à celle de mon voisin, le soleil commença de rougir l'horizon; seulement, l'orient était pour nous bien plus au nord que si nous l'eussions vu se lever à Paris.

La transparence de la nuit ôtait à son apparition la majesté des climats occidentaux et méridionaux; il n'était guère plus brillant que ne l'est la lune pendant nos nuits sombres de juillet et d'août.

J'attendis qu'il eût complétement quitté l'horizon pour aller me coucher.

Trois heures après, je me levai: tout le monde était déjà sur pied; la journée promettait d'être magnifique.

Nous étions de nouveau en pleine mer.

Vers les dix heures du matin, nous vîmes à la fois poindre un phare à droite et brunir une terre à gauche.

Le phare, bâti sur quelques rochers, était celui de Kokehar.

La terre était l'Esthonie, réunie à la Russie par Pierre le Grand après la paix de Nystadt, en 1721.

L'empereur Alexandre Ier a essayé sur les Esthoniens ses premiers projets d'émancipation, et leur donna la liberté en 1816.

A mesure que nous approchions, nous commencions à distinguer les rivages couverts de forêts, qui semblaient sortir de la mer. C'est le propre des eaux de la Baltique de ne pas nuire à la végétation, si bien que les arbres de ses bords trempent leurs branches jusque dans ses eaux; il est vrai que l'influence de la Néva se fait sentir dans tout le golfe de Finlande. Jusqu'à Cronstadt, on peut, en descendant de Saint-Pétersbourg, boire l'eau, qui n'est presque pas salée. La mer proprement dite ne vient que jusqu'à Revel, et les poissons qui vivent d'habitude dans les eaux saumâtres ne remontent guère au delà de Revel; aussi ne

mange-t-on, à Saint-Pétersbourg, que du poisson d'eau douce.

De place en place, nous voyions blanchir sur le rivage soit une, soit plusieurs maisons : elles se détachaient sur le fond vert foncé de la forêt.

Vers midi, on commença d'apercevoir la silhouette d'une ville, avec trois clochers se dressant au-dessus des maisons.

C'était Revel, ou Reval : — on dit plus communément Revel en France, et Reval dans la Baltique.

Si l'on en croit la tradition qui préside à la fondation de la capitale de l'Esthonie, c'est Reval et même Rehfall qu'il faudrait dire.

Waldemar Ier de Danemark s'empara, l'an 1200, du château de Lindanisse, qui était la clef de l'Esthonie. — Ce château occupait une position excellente sur une hauteur à pic auprès de la mer : c'était un emplacement désigné d'avance pour la capitale du nouveau royaume qu'il comptait fonder de l'autre côté de la Baltique ; l'enceinte des murailles sortit de terre sans que la ville eût encore reçu de nom ; mais, un jour que Waldemar chassait un chevreuil, l'animal se précipita du haut de la montagne et se brisa les jambes en tombant.

— Voilà le nom de ma ville trouvé, dit Waldemar ; elle s'appellera Rehfall, — *chute du chevreuil.*

Les Revaliens, qui ne furent point conquis, mais qui se soumirent, ont conservé leurs franchises, auxquelles ils tenaient fort, ainsi que le prouvera la légende suivante :

Un des priviléges des bourgeois de Reval était le droit de justice basse et haute dans leur ville.

Ce droit n'avait pas de limite, et pouvait s'exercer jusque sur les nobles.

Or, il arriva qu'un certain baron Uxhul de Riesenberg

fit, en 1535, au mépris de ses droits, étrangler un paysan dans l'enceinte de la ville.

De ce moment, il ressortissait à la justice revalienne.

Le tribunal de la ville mit le baron Uxhul hors la loi.

Le baron ne tint pas compte du ban, et, le même jour, il alla se promener par les rues de Reval.

Mais il n'avait pas fait cent pas, que, malgré sa résistance, il était arrêté.

Le procès *s'instruisit*, et le meurtrier *fut* condamné à mort, tout baron qu'il était.

Sa famille, commençant à s'apercevoir que la chose était sérieuse, fit des démarches, pria, supplia, offrit de payer le prix du sang, de racheter le baron, mais tout fut inutile.

Le baron, condamné à mort, fut pendu et enterré sous la porte dite du *Forgeron*.

Depuis, — après de longues années, un siècle peut-être, — l'aristocratie ayant repris son pouvoir, un traité intervint entre la bourgeoisie et la noblesse, traité dans lequel il fut convenu que la porte serait murée.

La porte fut murée, et la pierre tumulaire sur laquelle étaient inscrits le nom du mort et le crime qu'il avait commis, disparut à tous les yeux.

Mais, en 1794, la bourgeoisie ayant repris son influence, la porte du Forgeron fut rouverte, et le monument de la justice du peuple exposé de nouveau à tous les regards.

Un autre monument du libre exercice de ces franchises exista jusqu'à l'année dernière dans la ville de Reval, ou plutôt dans l'église Saint-Nicolas, que l'on voit distinctement et sans avoir besoin de se déranger, du bord du bateau à vapeur.

C'était le corps momifié de Charles-Eugène, duc de Croy, prince de saint-empire, marquis de Monte-Corneto et de Renti.

Ce corps était la propriété d'un bon sacristain qui le mon-

trait, moyennant une rétribution qu'il laissait, il faut lui rendre cette justice, à la générosité du visiteur.

Le duc de Croy, de cette ancienne et illustre famille de Belgique dont les aïeux étaient alliés aux rois de Hongrie, était né vers la moitié du XVIIe siècle. Il avait successivement servi sous Christian V, roi de Danemark, qui l'avait fait lieutenant général; sous Léopold Ier, qui l'avait fait feld-maréchal et général en chef de ses armées, contre le Turc, sur lequel il remporta de nombreuses victoires. Du service de l'Autriche, il avait passé à celui de la Saxe, et, enfin, à celui de la Russie. Blessé à Narva, il fut fait prisonnier par Charles XII et interné à Reval.

Il y mourut, le 20 janvier 1702.

Pendant le temps si court qui fut passé par lui dans Reval, le duc de Croy avait fait des dettes qu'il n'avait pu payer. Il mourut insolvable, et les tribunaux de la ville, en vertu des lois existantes, déclarèrent que le corps serait privé de sépulture tant que les dettes qu'il avait contractées de son vivant ne seraient pas payées.

En conséquence, on le déposa dans un coin de l'église Saint-Nicolas, habillé des vêtements qu'il avait coutume de porter, c'est-à-dire d'un manteau de velours noir, de son habit d'uniforme du temps de Pierre le Grand, la tête couverte de sa perruque aux longues boucles, les jambes chaussées de bas de soie, et le cou serré par une cravate de fine batiste.

En 1819, la marquis Paulucci étant venu à Reval comme gouverneur des provinces Baltiques, fit quelques observations charitables sur ce pauvre cadavre impitoyablement exposé ainsi depuis plus d'un siècle à la curiosité des générations. Mais il n'y avait rien à faire contre la persistance des Revaliens dans l'exercice de leurs droits. Tout ce que put le marquis Paulucci en faveur du cadavre, fut de le coucher proprement dans une niche de bois, où il gît en-

core il y a trois ans, lorsque le prince Troubetzkoï, qui me racontait cette anecdote, l'y vit.

Mais ce qui avait surtout touché le prince, c'étaient les soins du bon sacristain pour ce cadavre, qui était son gagne-pain. L'église Saint-Nicolas n'étant guère elle-même en meilleur état que le prince, et en certains endroits même n'étant pas si bien couverte, le sacristain changeait son mort de place quand il craignait que l'humidité ne l'atteignît; car, comme dit le fossoyeur de Shakspeare :

Rien n'est pire que l'eau pour nos maudits corps morts!

Ce n'est pas le tout : quand le temps était beau, il lui faisait prendre l'air; dans les journées d'été, il le mettait au soleil; enfin, il avait pour lui tous les soins qu'une garde-malade aurait pour son patient.

Par malheur pour le pauvre sacristain, le jeune empereur Nicolas regarda cette exposition et surtout cette exploitation d'un cadavre comme une profanation, et ordonna que le prince de Croy, insolvable ou non, fût enterré comme un chrétien.

Les Revaliens n'osèrent point réagir contre la volonté de l'empereur, et l'ordre pieux fut accompli, au grand désespoir du sacristain.

Il n'y a donc plus de remarquable à voir dans l'église Saint-Nicolas de Reval qu'un tableau représentant la *Fuite en Égypte*.

Au lieu d'adopter comme moyen de locomotion l'âne traditionnel portant la Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras, et suivi de saint Joseph appuyé sur son bâton, le peintre a mis toute la sainte famille dans un magnifique équipage à quatre chevaux, que conduit à grand guides saint Joseph en perruque poudrée, tandis que les anges

voltigent aux portières et font avec leurs ailes de l'air et de l'ombre aux saints voyageurs.

Nous espérons que le peintre sera récompensé, non pas selon son œuvre, mais selon ses intentions, qui, étaient, incontestablement bonnes.

En arrivant sur le pont, vers cinq heures du matin, la première chose que j'ai aperçue, c'est la flotte russe, en manœuvre dans la Baltique. Le pavillon amiral indiquait le vaisseau monté par le grand-duc Constantin.

Le prince aime beaucoup la mer, et paraissait peu pressé de rentrer à Cronstadt. Il naviguait sous ses trois huniers seulement, quand il eût pu naviguer sous toutes ses voiles.

Quoique *le Vladimir* ne soit pas très-grand marcheur, nous l'eûmes bientôt dépassé.

Vers sept heures, nous commençâmes d'apercevoir, au-dessus d'une mer houleuse et roussâtre, les fortifications de Cronstadt.

Cronstadt est une fondation de Pierre le Grand; elle date de 1710. Pour les puristes, elle devrait s'écrire Crownstadt, *ville de la couronne;* mais, dans sa prédilection pour la langue hollandaise, Pierre l'appela Cronstadt, comme il appela d'abord Pétersbourg *Pittersbourg*.

C'est la résidence de l'amirauté russe; — nous parlons de Cronstadt, bien entendu.

Dans la dernière guerre, l'amiral Napier s'était chargé de prendre Cronstadt. Ce serait, selon lui, l'affaire d'un coup de main pour une flotte anglaise. Il devait déjeuner à Cronstadt et dîner à Pétersbourg. Au moment de lever l'ancre pour l'expédition, on lui demanda ses derniers ordres.

— Double ration de chloroforme, demanda le terrible commodore.

On mit double ration de chloroforme dans les pharmacies

anglaises; mais, arrivé devant Cronstadt, l'amiral Napier se contenta de saluer Cronstadt.

Cronstadt est tout simplement imprenable, ce que ne savait pas l'amiral Napier.

Nous l'en consolâmes en prenant Bomarsund.

C'est à Cronstadt que stope le bateau à vapeur qui va de Stettin à Pétersbourg, et, je crois, tous les autres bateaux qui tirent trop d'eau pour remonter la Néva jusqu'au quai Anglais.

Un bâtiment d'un faible tonnage vient y prendre les passagers.

Avec ses moyens de faciliter toute chose, le comte de Kouchelef avait écrit de Paris qu'on lui envoyât un bateau à Cronstadt. De cette façon, en abandonnant tous nos effets, nous n'éprouvions aucun retard, et nous poursuivions immédiatement notre chemin vers Pétersbourg.

Notre départ, sinon notre arrivée, eut les honneurs d'une salve d'artillerie.

Le grand-duc Constantin avait salué Cronstadt de vingt et un coups de canon, et Cronstadt, à son tour, saluait de vingt et un coups de canon le grand-duc Constantin.

Cela nous faisait de bon compte quarante-deux coups de canon. Il faudrait être bien exigeant pour demander davantage.

La vue de Cronstadt me rappela l'aventure de M. de Villebois avec l'impératrice Catherine Première.

Vous savez ce que c'était que l'impératrice Catherine Première; mais vous ne savez probablement pas ce que c'était que M. de Villebois.

M. de Villebois était un de ces hardis aventuriers qui, dans le dernier siècle, allaient chercher fortune en Russie. Fils d'un gentilhomme bas breton, il avait commencé par faire la contrebande. Compromis dans une attaque de nuit, où il y avait eu quelques coups de fusil tirés et deux ou

trois douaniers tués, il avait été obligé de passer en Angleterre, où des lettres de recommandation qu'il avait apportées avec lui, lui valurent du service en qualité de bas officier sur un vaisseau de guerre.

Dans une de ses courses, le vaisseau que montait Villebois relâcha au Texel.

Le tzar Pierre, qui, sous le déguisement d'un simple matelot, apprenait alors la construction à Saardam, vint à bord du bâtiment anglais, et, sachant qu'il faisait voile pour retourner à Londres, s'y embarqua *incognito*. Après avoir appris la construction, c'était un moyen d'apprendre la navigation.

La Providence servit le tzar à souhait. Une tempête se déclara, près de laquelle celle qu'affronta César n'était qu'une bourrasque.

Elle dura trois jours.

Capitaine, lieutenant et équipage, à bout de science et surtout à bout de forces, ne savaient plus à quel saint se vouer, lorsque, dans un moment extrême, Villebois s'empare du gouvernail, et ordonne une manœuvre qui sauve le bâtiment.

Le tzar n'avait point perdu de vue le hardi contre-maître, et il avait reconnu en lui un de ces hommes de tête et de main, comme il en faut aux fondateurs et aux réformateurs d'empires.

Le danger passé, il alla à lui et l'embrassa.

Cette familiarité, de la part d'un simple matelot hollandais, éveilla la susceptibilité du noble bas breton.

Il demanda à l'embrasseur qui il était, pour se permettre d'agir avec ce sans façon à l'égard d'un gentilhomme français.

Le matelot lui dit qu'il était le tzar Pierre.

Un autre aurait cru qu'on voulait le faire le jouet d'une plaisanterie. Mais Villebois était lui-même d'un esprit su-

périeur. Un regard lui suffit pour reconnaître un lion sous la peau de l'ours. Il s'inclina devant la majesté souveraine, sans hésiter, sans discuter, en homme qui reconnaît son maître et qui le glorifie là où il est.

Le tzar le fit à la fois son aide de camp et officier de ses vaisseaux.

Notre bas Breton avait tous les défauts et toutes les qualités de ses compatriotes : il était bon officier, brave jusqu'à la férocité, têtu jusqu'à l'obstination, aimant à boire, buvant jusqu'à ce qu'il fût gris. Et, quand, par malheur, il n'allait pas jusqu'à l'ivresse qui le couchait sous la table, il était capable de tous les excès.

C'est ce qu'était le tzar Pierre lui-même ; aussi appréciait-il Villebois comme un bon compagnon de guerre et de table.

Dans ces moments-là, Villebois ne se connaissait plus ; en trois occasions, il avait tué trois hommes.

Mais c'étaient là de ces crimes que le tzar ne regardait point comme impardonnables ; aussi les lui avait-il pardonnés.

Par malheur pour Villebois, son ivresse n'était pas toujours homicide.

Un jour que le tzar était à son château de Strelna, dans la baie de Saint-Pétersbourg, il chargea Villebois d'une mission près de l'impératrice Catherine, qui était à Cronstadt.

C'était en plein hiver ; il gelait à dix ou douze degrés au-dessous de zéro, le golfe était pris ; Villebois s'embarqua sur un traîneau, en ayant soin de se munir d'une bouteille d'eau-de-vie pour combattre la gelée.

En arrivant à Cronstadt, la bouteille était vide.

C'était de la sobriété pour Villebois ; aussi parut-il parfaitement calme à tous les officiers de garde auxquels il fut obligé de se présenter pour arriver près de la tzarine.

La tzarine dormait.

Il fallut donc la réveiller.

Tandis qu'on la réveillait, on fit attendre Villebois dans une chambre chauffée, comme, en hiver, on chauffe les chambres à Saint-Pétersbourg : ce changement de température fit en lui toute une révolution. Introduit par les femmes de Catherine près de son lit, et laissé seul avec elle, il oublia qu'il avait l'impératrice devant les yeux, et ne vit plus qu'une femme fort belle, à laquelle il résolut de prouver toute l'admiration qu'il ressentait pour sa beauté. C'était un homme d'exécution rapide que Villebois, et la tzarine eut beau appeler ses femmes, la preuve était donnée quand elles arrivèrent.

Villebois fut arrêté séance tenante.

On expédia au tzar un courrier chargé de lui raconter avec le plus de ménagements possible ce qui venait de se passer.

Le tzar écouta le récit d'un bout à l'autre sans laisser échapper aucune marque de colère.

Puis, quand le récit fut terminé :

— Eh bien, demanda-t-il, qu'en avez-vous fait ?

— Sire, répondit le messager, on l'a garrotté et mis en prison.

— Et qu'y a-t-il fait, en prison ?

— A peine y a-t-il été, qu'il s'est endormi.

— Je reconnais bien là mon Villebois ! s'écria Pierre. Je parie que, lorsqu'on lui demandera demain pourquoi il est en prison, il ne se le rappellera même pas.

Puis, au grand étonnement du messager, se promenant à grands pas dans la chambre plutôt comme un homme embarrassé que comme un homme furieux :

— Il faut pourtant faire un exemple, quoique cet animal soit innocent, n'ayant pas su ce qu'il faisait, continua-t-il ; mais la tzarine serait furieuse si on ne le punissait pas. Voyons, qu'on me le mette deux ans à la chaîne, et que tout soit dit.

Tout fut dit en effet; Villebois s'en alla tout droit aux galères.

Mais il n'y était pas depuis six mois, que Pierre, ne pouvant se passer de lui, le rappela, le rétablit dans ses charges, et, priant la tzarine de lui pardonner pour l'amour de lui, le traita avec la même confiance qu'avant la mission qu'il avait si singulièrement remplie.

Nous n'avons pas encore mis le pied en Russie, et nous avons déjà nommé Pierre le Grand. C'est que Pierre le Grand est le géant Adamastor qui garde l'entrée de la Néva. Aussi nous est-il impossible de laisser Cronstadt derrière nous, et de mettre le pied sur le quai Anglais sans avoir jeté un coup d'œil sur la vie du fondateur de la ville que nous allons visiter.

VIII

LES ROMANOF

Ceux de nos lecteurs qui ne connaissent la vie de Pierre le Grand que par l'*Histoire de Russie* de Voltaire, la connaissent assez mal, du moins sous le rapport anecdotique et privé. Voltaire lui-même dit dans sa préface :

« Cette histoire contient la vie publique du tzar, laquelle a été utile; non sa vie privée, sur laquelle on n'a que quelques anecdotes, d'ailleurs assez connues. »

Mais arrive un moment où l'auteur, de si facile composition qu'il soit, est assez embarrassé : c'est lorsqu'il s'agit de raconter la mort du tzarévitch Alexis, qui rentre à la fois

dans la vie privée et dans la vie publique du tzar Pierre.

Voulez-vous avoir une idée de son embarras? Lisez ces trois lignes d'une lettre de l'auteur du *Dictionnaire philosophique* au comte Schouvalof, chambellan de l'impératrice Élisabeth, qui lui communiquait les pièces à l'aide desquelles il écrivait son histoire. Convenez que c'est une histoire bien impartiale qu'une histoire écrite sur des pièces communiquées par la fille de celui dont on écrit l'histoire. Et c'est avec cette *Histoire de Russie* que l'on apprend l'histoire des Russes à nos enfants!

Revenons à ces trois lignes de Voltaire au comte Schouvalof.

Les voici :

« En attendant que je puisse arranger le terrible événement de la mort du tzarévitch, j'ai commencé un autre ouvrage. »

Voltaire ne dit pas quel ouvrage il a commencé; mais, fût-ce le *Dictionnaire philosophique*, il aurait eu le temps de l'achever avant d'arranger un pareil événement.

L'événement, au reste, n'était pas plus difficile à raconter que celui de Brutus condamnant à mort ses deux fils.

Il y avait un dilemme dont Pierre ne pouvait pas sortir : « Si mon fils vit, la Russie meurt! »

Laisser vivre Alexis, c'était tuer la Russie. Le tzar Pierre, qui ne fit jamais rien pour lui, mais qui fit tout pour son peuple, préféra tuer Alexis, et que la Russie vécut.

Il n'y a rien à arranger là dedans, à notre avis; il n'y a qu'à raconter purement et simplement.

L'auteur qui arrange un événement quelconque est tout simplement un faussaire historique.

Écrivez ce qui est vrai, ou ce que vous croyez être vrai, ou n'écrivez pas.

« Il ne faut pas, dit Voltaire, raconter à la postérité des choses indignes d'elles. »

Qui vous dira ce qui est digne ou indigne d'elle? C'est un étrange orgueil de croire que la postérité verra les choses à votre point de vue.

Racontez tout, la postérité fera son choix.

Et la preuve, c'est que nous sommes la postérité de Voltaire, et que nous n'écrivons plus l'histoire comme Voltaire l'écrivait.

Les études modernes, les admirables travaux de Simonde de Sismondi, d'Augustin Thierry et de Michelet, nous ont fait envisager l'histoire d'une tout autre façon qu'on ne l'envisageait au XVIIIe siècle. Nous voulons, aujourd'hui, lire non-seulement les événements d'un règne, connaître non-seulement les catastrophes d'un empire, mais encore les causes de ces événements, les raisons de ces catastrophes.

Là, en effet, est la philosophie de l'histoire, son enseignement, son intérêt.

L'histoire de France a passé, pendant cent cinquante ans, pour la plus ennuyeuse de toutes les histoires.

Je le crois bien! elle était racontée par Mézeray, par Velly et par le père Daniel.

Racontez l'histoire de Troie, et supprimez l'enlèvement d'Hélène par le fils de Priam, sous prétexte que cet événement fait partie de la vie privée de Ménélas; supprimez la colère d'Achille après l'enlèvement de Briséis, sous prétexte que l'enlèvement de Briséis fait partie de la vie privée d'Agamemnon; supprimez la tendresse, peut-être un peu exagérée, d'Achille pour Patrocle, sous prétexte que cette tendresse fait partie de la vie privée d'Achille, et il n'y a plus d'*Iliade*, sans qu'il y ait de l'histoire.

Or, je vous le demande, que mettrez-vous à la place de l'*Iliade*? Comment monterez-vous de la terre au ciel, si vous fermez la seule porte qui donne sur l'Olympe?

Mais, me dira-t-on, l'*Iliade* est un poëme épique, et non pas une histoire.

Qu'est-ce donc qu'une histoire, si ce n'est le poëme épique de Dieu?

Ce que nous allons dire de Pierre Ier est donc ce que vous ne trouverez pas dans l'*Histoire de Russie* de Voltaire, soyez tranquille.

Quant aux événements, si terribles qu'ils soient, nous ne vous demanderons pas le temps de les arranger; nous vous les raconterons tels qu'ils se sont accomplis. C'est l'affaire de ceux qui font les événements, et non de ceux qui les écrivent. Consignons les actes bons ou mauvais des tyrans des nations ou des pasteurs des peuples, et que ceux-là qui ont déjà rendu compte à Dieu, qui les avait envoyés sur cette terre, s'arrangent comme ils pourront avec la postérité.

« Saint-Pétersbourg a dit Pouchkine, est une fenêtre ouverte sur l'Europe. »

Ouvrons à coups de plume une fenêtre sur Saint-Pétersbourg.

Ivan III ou Ivan le Grand, — nous aurons l'occasion de le rencontrer sur notre route et de nous occuper alors plus longuement de lui, — Ivan le Grand (prononcez *Ivane*) épousa la princesse Sophie, petite-fille de Michel Paléologue et héritière des droits des empereurs grecs.

Il prit alors pour armes l'aigle à deux têtes.

L'une de ces deux têtes regarde l'Asie, l'autre l'Europe.

Le symbolisme était clair.

Mais, pour que l'aigle russe pût regarder l'Europe, il lui fallait une ouverture sur l'Europe.

De là, la fenêtre de Pouchkine.

Saint-Pétersbourg n'existait pas : il y avait, à la place où il s'élève aujourd'hui, un marais; ce marais était commandé par un fort suédois nommé Nienschantz. Pierre prit le fort, et, quinze jours après, il commença la fondation d'une seconde capitale de la Russie, qui devait un jour en devenir la première.

Le 27 mai 1703, jour de la Pentecôte, elle fut nommée Saint-Pétersbourg, en l'honneur de saint Pierre, patron du tzar.

Maintenant, ne passons sur rien, puisque nous avons le temps de nous arrêter à chaque chose, et qu'il s'agit d'un empire sur la puissance duquel on nous a menti pendant vingt ans.

Pendant vingt ans, le tzar Nicolas a joué, chez les modernes, le rôle du colosse de Rhodes chez les anciens.

Le monde était forcé ou devait être forcé de passer un jour entre ses jambes.

Le tremblement de terre de Sébastopol l'a renversé.

Mais le tzar Pierre, autre colosse aux pieds de bronze, reste debout sur son rocher, et ne craint pas les tremblements de terre.

Ne passons sur rien, avons-nous dit; il s'agit donc d'abord de ne point passer sur le mot *tzar*.

D'où vient le mot *tzar*?

Cela est assez difficile à établir; les opinions des savants sont fort partagées sur ce mot.

Voltaire prétend que le mot *tzar* est d'origine tatare. Les étymologistes chez lesquels il a pris son opinion, ou qui se rangent à la sienne, ont, en effet, prétendu qu'Ivan le Terrible, conquérant des royaumes de Kasan, d'Astrakan et de Sibérie, prit ce titre aux souverains des royaumes conquis et se l'appropria.

Seulement, où ceux-ci l'avaient-ils pris eux-mêmes, ou de qui l'avaient-ils reçu?

Était-ce des empereurs d'Orient, et le mot *tzar* est-il une corruption du mot *césar*, qui appartenait aux empereurs de Constantinople, avec lesquels les grands-princes, *velikikness*, que nous avons traduit par grands-ducs, étaient déjà en communauté d'intérêts, d'arts, d'usages, de mœurs, et surtout de religion?

C'est l'opinion de beaucoup d'auteurs, mais ce n'est pas celle de Karamsine. — Pour Karamsine, le mot *tzar* est un mot oriental qui fut connu en Russie par la traduction slavonne de la Bible. Il signifiait en persan, *trône, autorité, commandement;* les noms des rois d'Assyrie et de Babylone se terminent toujours par cette consonnance. Phala-*tzar*, Nabona-*tsar;* ce qui signifie Phala-*roi* Nabona-*roi*. Saül et David sont nommés *tsaro*. *Tsartsvo* signifie *royaume*. *Tsarsvovate* est l'infinitif du mot *régner*.

Quant au nom d'empereur, ce fut Élisabeth d'Angleterre qui, la première, par courtoisie, et surtout par intérêt politique, le donna à Ivan le Terrible; mais ce ne fut que Pierre le Grand qui, cent cinquante ans plus tard, le fit reconnaître par les autres puissances.

Sans en être arrivés à leur but constant, indiqué par le prétendu testament de Pierre Ier, d'être à la fois empereurs d'Orient et d'Occident, les souverains russes réunissent donc déjà aujourd'hui le titre oriental de tzar au titre occidental d'empereur.

Quant à celui d'autocrate, c'est la traduction littérale gréco-française du mot slave *samodirjetz*, qui veut dire *qui tient son autorité de lui-même*.

Cela posé, revenons à Pierre Ier, à ses ancêtres et à ses descendants; suivons l'élément russe jusqu'à Pierre III, et voyons se mêler, à la descendance des Romanof, l'élément allemand par le duc de Holstein, mari d'Anne, et par Catherine II d'Anhalt-Zerbst, mère de Paul Ier.

C'est avec cette clef que nous ouvrirons la porte du palais mystérieux de l'Isis du Nord.

PIERRE LE GRAND

Il était là, rêveur, sur la plage isolée;
La Néva, devant lui largement déroulée,

Poussait son flot grisâtre au golfe dévorant :
Il était là, rêveur, silencieux et grand!
D'un humble batelet, détaché de la terre,
La voile à l'horizon blanchissait solitaire;
Sur le rivage noir, marécageux et bas,
Des pêcheurs finlandais s'élevaient les isbas,
Et l'épaisse forêt, sous le vent ébranlée,
Bruissait sourdement, par la brume voilée.

Il rêvait et disait : « C'est ici que tu dois,
O Pierre! sous ton joug enchaîner le Suédois;
C'est ici que tu dois fonder la cité reine,
Des océans du Nord future souveraine!
Mieux encor! c'est ici que charpentier ardent,
Tu dois, à coups de hache, ouvrir sur l'Occident
La fenêtre par où, dans ton œuvre grossière,
Du soleil de l'Europe entrera la lumière!
Et, quand ce sera fait, quand, d'un pied sûr et fort,
Tu fouleras enfin, sentinelle du Nord,
Cette terre aujourd'hui marécageuse et nue;
Quand reviendront vers toi, d'une mer inconnue,
Tes navires, portant à leurs mâts un flambeau,
Alors, ce sera grand! alors, ce sera beau!

C'est ainsi que le tzar Pierre apparaît à Pouchkine, des vers duquel il ne faut pas juger d'après ma traduction; Pouchkine est un grand poëte, un poëte de la famille de Byron et de Gœthe.

Par malheur, Pouchkine a été tué dans la force de l'âge et du talent.

La Russie n'a pas de chance : tous ses grands poëtes, tous ses grands peintres, tous ses grands musiciens, soit par mort naturelle, soit par mort violente, lui sont enlevés jeunes.

On dirait que les branches de l'arbre ne sont point encore assez solides pour porter de pareils fruits.

Revenons à Pierre Ier.

Nous avons dit comment la maison Romanof était montée sur le trône.

Un obscur Allemand, un Prussien, croit-on, avait été la souche de cette illustre maison; mais l'arbre avait, pendant plus de deux cents ans, poussé de si profondes racines dans la terre de Russie, que, sève et moelle, tout était devenu russe en lui.

Michel Romanof avait *régné* de 1613 à 1645.

Son fils Alexis régna de 1645 à 1676.

Il laissait, de son premier mariage avec la fille du boyard Miloslosky, deux princes et six princesses; et, de son second mariage avec Nathalie Narychkine, Pierre, qui fut Pierre Ier, et la pricesse Nathalie.

L'aîné des fils du premier mariage était Fédor. Il monta sur le trône à la mort de son père; mais, faible et valétudinaire, il régna cinq ans à peine, et désigna pour son héritier son plus jeune frère, Pierre, âgé de dix ans seulement.

Il excluait Ivan du trône à cause de son incapacité.

Mais la princesse Sophie, troisième fille du premier mariage d'Alexis, esprit viril et ambitieux, voyant qu'Ivan ne pouvait régner à cause de son incapacité, et Pierre à cause de sa jeunesse, résolut de régner à leur place.

Il y avait un moyen bien simple d'arriver à ce but: c'était de se débarrasser de Pierre et de régner sous le nom d'Ivan.

Les circonstances paraissaient favorables.

Deux jours après les obsèques du tzar Fédor, les strélitz avaient couru en armes au Kremlin, se plaignant de neuf de leurs colonels qui ne les avaient pas exactement payés.

Les colonels furent cassés, et les strélitz touchèrent leur solde.

Mais ce n'était point assez pour eux : ils s'étaient fait remettre les neuf officiers, les avaient battus de verges;

après quoi, à la manière orientale, ils s'étaient fait remercier et payer par eux pour la peine qu'ils avaient prise de les punir.

Ce fut au milieu de cette sédition qu'intervint la princesse Sophie; elle envoya aux strélitz une liste de quarante seigneurs qu'elle désignait comme les ennemis de l'État. Des émissaires à elle racontèrent, dans les rangs des soldats ivres, qu'un des deux Narychkine, frères de la tzarine Nathalie, avait pris la robe du tzar Ivan, et avait siégé sur le trône à sa place; qu'il avait voulu étouffer l'empereur, et que Fédor, que l'on croyait avoir succombé à sa faible santé, était mort empoisonné par un médecin hollandais nommé Daniel Vangard.

Tout cela était accompagné de gratifications immédiates et de promesses d'augmentation de solde pour l'avenir.

La princesse n'avait rien pu dire contre Pierre, un enfant de dix ans; mais elle espérait qu'il disparaîtrait dans la bagarre.

En tête de la liste donnée par la princesse se trouvent les noms des knèzes Dolgorouky et Mattheof. Les chefs des révoltés montent chez eux, jettent les deux princes par la fenêtre, et les soldats les reçoivent sur la pointe de leurs piques.

Puis, pour punir Jean Narychkine du prétendu sacrilége qu'il a commis, ils font invasion dans le palais. Les strélitz ne trouvent qu'Athanase; mais, en attendant, ils le jettent par la fenêtre, comme Dolgorouky et Mattheof; puis ils forcent la porte d'une église où trois proscrits se sont réfugiés, et les massacrent tous trois au pied de l'autel.

La tzarine Nathalie comprend que tous ces massacres ne sont que des préliminaires; elle prend son fils dans ses bras, se sauve du Kremlin par une porte dérobée, et fuit à travers champs, au hasard, sans suivre de direction.

Les strélitz continuent leur œuvre sanglante. Un jeune

seigneur de la maison Soltikof passe; il n'est pas inscrit sur leur liste: n'importe! ils le tuent. L'un d'eux a crié que c'était Jean Narychkine. Soltikof mort, ils reconnaissent leur erreur et portent le corps à son père pour qu'il l'ensevelisse. Telle est la terreur qu'inspirent ces misérables, que le vieillard les remercie, et leur donne une récompense pour lui avoir rapporté ce cadavre tout sanglant. La mère n'est point à la hauteur de ce triste courage, elle fait des reproches au père sur sa faiblesse.

— Attendons l'heure de la vengeance, lui répond à demi-voix le vieillard.

Mais, si bas qu'il ait parlé, un strélitz déjà sorti de la chambre l'a entendu. Il rentre avec ses camarades, il prend par les cheveux le vieux Soltikof, le traîne sur le seuil de la porte et l'y égorge.

D'autres cherchaient le médecin Vangard sans pouvoir le trouver. Ils rencontrent son fils.

— Où est ton père? lui demandent-ils.

— Je n'en sais rien, répond le jeune homme.

— Alors, tu payeras pour lui! s'écrient les misérables.

Et ils l'égorgent.

Cette exécution terminée, ils rencontrent un autre médecin allemand.

Ils le menacent.

— Je ne suis point Vangard, leur répond celui-ci.

— Non; mais tu es médecin?

— Oui.

— Si tu n'as pas empoisonné le tzar Fédor, tu en as empoisonné d'autres.

Et ils le tuent.

Enfin, ils trouvent ce Vangard tant cherché; le pauvre diable s'était déguisé en mendiant.

Ils le traînent devant le palais. Les autres princesses, qui l'aiment, — outre la princesse Sophie, il y a, on s'en sou-

vient, cinq princesses du premier mariage et une du second, — les autres princesses, qui l'aiment, intercèdent en sa faveur et demandent sa grâce aux strélitz; mais eux répondent qu'il a mérité la mort non-seulement comme médecin, mais encore comme sorcier.

En effet, ils ont trouvé chez lui un crapaud séché et une peau de serpent. N'est-ce point à ces deux signes que l'on reconnaît les sorciers?

Ils ajoutent qu'il leur faut absolument Jean Narychkine, qu'ils sont certains que celui-ci est caché au palais, qu'ils vont y mettre le feu, et brûler à la fois Jean et tous ceux qui l'habitent.

Alors, la sœur de Jean Narychkine et les autres princesses prennent peur. Elles vont trouver le jeune homme où il est caché, et lui annoncent qu'elles ne peuvent plus longtemps le soustraire à ses bourreaux. Jean déclare qu'il est prêt à mourir; mais il réclame les secours de la religion. Le patriarche, que l'on envoie chercher, arrive, le confesse, lui donne le viatique et l'extrême-onction; puis, d'une main, il prend une image de la Vierge qui passe pour très-miraculeuse, et, de l'autre, il conduit le jeune homme à ses bourreaux, tout en essayant de l'abriter sous l'image sainte.

Mais, sans respect pour la Vierge, sans pitié pour les princesses, ils arrachent Jean des mains du patriarche, le traînent au bas des escaliers, le réunissent à Vangard, et les condamnent tous deux à mort.

Ils subiront le supplice chinois des *dix mille morceaux*, c'est-à-dire que leur corps à chacun sera taillé en dix mille pièces.

Le supplice s'accomplit, et les exécuteurs exposent les pieds, les mains et la tête des suppliciés sur les piques de fer de la balustrade.

Cependant la princesse Sophie s'est aperçue de la fuite de la tzarine Nathalie et de son fils Pierre.

Elle lance les strélitz à leur poursuite.

Le jeune prince et sa mère ont déjà fait soixante verstes quand ils voient derrière eux un nuage de poussière; puis ils entendent des cris : eux-mêmes ont été reconnus. La mère, décidée à disputer jusqu'au dernier moment son enfant aux assassins, aperçoit une église; elle l'y entraîne et s'y réfugie avec lui. C'est l'église de la Sainte-Trinité : peut-être la majesté du lieu imposera-t-elle aux meurtriers.

Le fils est sur l'autel, la mère est debout près de lui, adjurant Dieu. Les strélitz se précipitent, enfoncent la porte du sanctuaire, voient le jeune prince sur l'autel; l'un d'eux le saisit et lève le sabre sur sa tête...

Mais cette tête était prédestinée : des cavaliers paraissent au seuil de la porte, s'élancent avec leurs chevaux dans l'église, et arrêtent le bras du strélitz.

Pierre est sauvé!

Sophie, alors, de crainte d'être accusée de fratricide, fait proclamer Ivan et Pierre tzars, et se constitue régente.

La tzarine Nathalie ramène en tremblant son fils au Kremlin, où il est traité à peu près en prince.

C'est pendant son séjour dans cette vieille forteresse des tzars, de 1682 à 1686, qu'un jour il entend des cris de douleur dans la cour du palais; il ouvre la fenêtre, et voit un strélitz qui tire les oreilles à un enfant qui vend des petits pâtés.

Ce marchand de petits pâtés était un enfant de son âge, à peu près.

Pierre envoya dire au soldat de lâcher l'enfant, et à l'enfant de monter près de lui.

Ce dernier, qui était d'humeur joviale, parut devant le jeune prince sans s'intimider, et, avec une bouffonnerie des plus spirituelles, répondit à ses questions.

Le résultat des demandes et des réponses fut que la nouvelle connaissance du tzar se nommait Alexandre Menchikof, et qu'il était fils d'un paysan qui vendait des petits pâtés sur la place du Kremlin, où il avait une échoppe.

Déjà, depuis un an ou deux, le paysan, jugeant que son fils était d'âge à prendre part à son commerce, l'envoyait par la ville vendre sa marchandise, qu'il offrait aux amateurs sur un éventaire; l'enfant avait eu l'idée d'entrer dans la cour du Kremlin; un strélitz avait eu l'idée de lui tirer l'oreille; le tzar avait eu l'idée de le faire monter: c'était là toute l'histoire du pauvre enfant.

Quant à son âge, il l'ignorait lui-même; à cette époque, la Russie ne tenait aucun registre des naissances et des décès.

Dès ce moment, Pierre eut l'idée de combler cette lacune.

L'enfant nous l'avons dit, devait avoir treize ou quatorze ans: l'âge de Pierre.

Séance tenante, le jeune tzar, auquel il plut, l'incorpora dans ses pages, et l'admit dans sa familiarité.

L'enfant vendeur de petits pâtés fut plus tard le tout-puissant prince Menchikof.

N'eût-il pas autant valu pour lui qu'il n'entrât jamais dans la cour du Kremlin!

Quelque temps après cet événement, qui avait si peu d'importance en lui-même, le jeune tzar, en se promenant à Ismaëlof, maison de plaisance de son aïeul Michel, découvre une chaloupe abandonnée.

C'était une baleinière destinée à aller à la voile et à la rame.

— Pourquoi cette chaloupe n'est-elle point faite comme celles que je vois manœuvrer sur la Moskova? demande l'enfant à son maître de mathématiques Timmermann.

— Parce qu'elle est faite, lui répondit celui-ci, pour aller à la rame et à la voile, et que les chaloupes de la Moskova vont à la rame seulement.

— Essayons-la, dit le prince.

— Votre Majesté n'a donc plus peur de l'eau? demanda Timmermann.

— Un tzar, répondit l'enfant, ne doit avoir peur de rien.

Et, en effet, dans son enfance, Pierre, effrayé par le bruit d'une cascade, avait éprouvé une telle répugnance pour l'eau, qu'il tombait en convulsion quand il lui fallait franchir une rivière. Mais, un beau jour, de lui-même, il s'était lancé à l'eau, et avait ainsi dompté la terreur que lui inspirait cet élément.

Cet enfant, qui tremblait au bruit d'une cascade, devait un jour entendre sans sourciller mugir la grande voix de l'Océan.

On tira la chaloupe de son hangar; mais il fallait la gréer et la radouber.

Pierre s'informa alors du maître charpentier qui l'avait construite.

— C'est maître Brandt, lui répondit-on.

— Où est maître Brandt?

— Il doit être à Moscou.

— Cherchez maître Brandt.

On chercha maître Brandt, et on le découvrit.

Voici comment maître Brandt se trouvait à point nommé à Moscou sous la main du tzar Pierre.

Alexis avait autrefois fait venir à grands frais de Hollande un constructeur nommé Bothler, avec des charpentiers et des matelots.

Bothler avait amené avec lui un maître nommé Brandt.

Bothler et Brandt avaient construit sur le Volga une frégate et un yacht; ils avaient descendu, jusqu'à Astrakan,

le fleuve sur ces deux navires, qui devaient servir à faire le commerce dans la mer Caspienne.

Mais en ce moment éclata une révolte. Le chef de cette révolte, un instant vainqueur, s'empara des deux baleinières, et, au lieu de s'en servir pour lui-même, les détruisit, comme un barbare qu'il était, égorgeant le capitaine et une partie des matelots.

Ceux des matelots qui échappèrent au sabre de Stenko Razan (c'était le nom du chef des révoltés) se réfugièrent en Perse.

Brandt resta en Russie et revint à Moscou.

C'était un de ces hasards comme Dieu en fait pour les grands hommes.

Il radouba la vieille chaloupe, et la fit manœuvrer avec le jeune prince.

Sur ces entrefaites, la princesse Sophie, qui avait ses projets, envoya le jeune tzar à quatre vingts verstes de Moscou, dans un village nommé Préobrajensky.

Cinquante jeunes Russes l'y suivront, non pas comme les cinquante compagnons de Sésostris, — élite des Égyptiens, — non pas comme les cinquante fils de grands, compagnons de Cyrus, — élite des Perses, — mais comme ses menins, comme ses mignons, comme ses divertisseurs.

Si l'enfant a quelque génie, comme on commence à le craindre, la débauche l'éteindra.

Pierre emmène avec lui Menchikof, fait transporter sa chère chaloupe sur un lac voisin du village, et appelle son fidèle Brandt à ses côtés.

C'est en ce moment que la Providence lui envoie un nouveau soutien.

Quelques jours avant son départ de Moscou, le résident de Danemark lui a présenté et recommandé son secrétaire Lefort.

Pierre a causé un instant avec celui-ci.

C'est un Piémontais d'origine française, dont la famille a successivement habité Turin et Genève. Il était venu en Russie avec un colonel Western, qui s'était fait donner par le tzar Alexis commission de lever quelques soldats en Belgique ; mais, lorsque les deux aventuriers arrivèrent à Arkhangel avec les soldats qu'ils amenaient, le tzar Alexis était mort, la Russie était en trouble. Le gouverneur d'Arkhangel avait laissé le colonel Western, Lefort et ses soldats dans la plus grande misère. Chacun alors avait tiré de son côté. Au milieu de mille dangers, dont le moindre était de mourir de faim, Lefort avait gagné Moscou ; là, il s'était présenté au résident de Danemark, qui l'avait pris pour secrétaire.

C'est ce secrétaire, dont le résident avait reconnu l'intelligence, qui avait été présenté au tzar Pierre.

Le jeune prince avait pensé que c'était à lui d'acquitter la dette de son père. Il avait offert à Lefort de l'accompagner à Preobrajensky.

Lefort avait accepté.

Alors, sous le commandement de Lefort, le bourg où Pierre est relégué devient une école militaire; ses cinquante compagnons seront les officiers d'un régiment qui portera le nom du village.

Il s'appellera le régiment de Préobrajensky.

Mais, avant d'être officiers, les compagnons de Pierre serviront comme soldats.

Lui-même servira comme eux; il passera par tous les grades, et ne les obtiendra que lorsqu'il les aura bel et bien gagnés. Il sera tambour, puis soldat, puis officier.

Lui-même, dans une brouette faite de ses mains, il charriera la terre dont il bâtira les retranchements de sa redoute; la redoute bâtie, comme tous les autres, il passera une partie de ses nuits en sentinelle pour la garder; puis,

simple sapeur, il l'attaquera, et, la hache à la main, brisera ses portes, qu'il a eu tant de peine à faire.

IX

LA RÉVOLTE DES STRÉLITZ

C'est au milieu de ces exercices, c'est en endurcissant son corps, c'est en fortifiant son âme, que Pierre atteint l'âge de dix-sept ans.

A cet âge, c'est un grand jeune homme de près de six pieds, et qui grandira encore; il manœuvre habilement sa chaloupe, fait l'exercice de toutes les armes, manie la hache comme le plus habile charpentier; tourne, sculpte, dessine; parle le russe, le hollandais et l'allemand.

Il ne faut qu'une occasion pour qu'il se révèle au monde.

Cette occasion se présente.

La princesse Sophie, en l'absence de Pierre, a marié l'imbécile Ivan. On a feint une grossesse impossible pour éloigner Pierre du trône.

Mais Pierre a protesté.

A cette protestation, six cents strélitz marchent contre lui.

Pierre, prévenu à temps, rassemble ses compagnons, commandés par Lefort, et se réfugie avec eux dans le même couvent de la Trinité, où sa vie a déjà été une fois miraculeusement sauvée.

Puis, de là, il se proclame empereur, et appelle autour de lui ses fidèles sujets.

Les boyards accourent; le patriarche, qui voit que le tzar est le plus fort, passe de son côté; la princesse Sophie est déclarée usurpatrice, et Pierre entre victorieux à Moscou, à la tête du régiment de Préobrajensky.

Au moment où Pierre monte sur le trône, le XVIII^e^ siècle va naître; on en a fini, ou à peu près, avec l'Asie. Moustapha II est vaincu par l'empereur Léopold; Sobiesky meurt en désespérant du salut de la Pologne; Auguste de Saxe, le fameux buveur, va monter sur le trône au détriment du prince de Conti; Guillaume I^er^ règne sur l'Angleterre; Louis XIV tient la plume pour signer la paix de Ryswick; l'électeur de Brandebourg marchande le trône de Prusse; Charles XI est sur le point de mourir.

La Russie, tournée, sous les descendants de Rourik, vers l'Orient, se retourne vers l'Occident. Le penchant, si naturel aux hommes du Nord, de chercher la chaleur et la lumière, contrarié par le grand accident de l'invasion tatare, reprend invinciblement sa puissance.

Ses frontières sont : à l'est, le cours de l'Oural; au sud, une ligne tirée entre Astrakan et Kief; à l'ouest, le Dnieper et la Dvina; au nord, deux villes ruinées par Ivan le Terrible, Pskof et Novgorod. Puis, plus au nord encore, la mer Blanche, c'est-à-dire une mer sauvage, tourmentée pendant cinq mois de l'année, et, pendant les sept autres, enchaînée, immobile, déserte.

Pierre a hérité d'un empire tout de terre, où, prisonnier et sans issue, il se trouve comme un dompteur de lions, enfermé avec la barbarie, la sédition et la violence.

Il en finira d'abord avec les trois bêtes rugissantes; puis il se tournera vers le nord-ouest; là est une mer européenne, hyperborée, c'est vrai, mais qui n'en a pas moins civilisé ses rivages. Elle a le golfe de Finlande et le port de Riga, deux ouvertures par lesquelles s'échapperont les stagnantes et méphitiques vapeurs de l'Asie. Seulement, des

terres appartenant à une nation guerrière, la plus redoutable du monde, le séparent de cette mer. Ces terres sont hérissées de places fortes, défendues par une armée triple de celle que possède le tzar.

N'importe!

Quand l'heure sera venue, on marchera droit à l'obstacle; on prendra le taureau par les cornes, et, comme Hercule a fait d'Achélous, on le terrassera.

Mais, pour vaincre les autres, *il faut* d'abord se vaincre soi-même; pour apprendre aux autres, *il faut savoir*; pour débarbariser un royaume, *il faut* se civiliser.

Pierre laissera à Moscou, comme gouverneur civil, le vieux boyard Romodanovsky, *il est* sûr de sa rude et inébranlable fidélité.

Il laissera, comme chefs militaires, Lefort et Gordon. — Nous connaissons Lefort. — Quant à Gordon, c'est un Écossais qui lui a engagé son sang et sa vie; il tiendra son engagement avec la fidélité d'un Écossais.

Pour lui, Pierre, le compas, la hache et le scalpel à la main, il fera son tour d'Europe, comme nos anciens compagnons faisaient leur tour de France, et, comme eux, il ne rentrera au foyer d'où *il est* parti, que lorsqu'il sera reçu maître.

Étrange exemple donné au monde d'un souverain, despote par naissance, despote par état, despote par génie, commandant à un peuple où le noble est esclave du souverain, où le peuple est esclave du noble, où le fils est esclave du père, où la femme est esclave du mari, et faisant plus pour la liberté de tous ces gens-là que n'ont jamais fait ou un patriote moderne ou un républicain antique!

Il faudra, le fer et le feu à la main, mettre de l'ordre dans ces différentes couches d'esclaves, étendues les unes sur les autres.

Aussi, vous allez voir : nobles, prêtres, peuple, femmes et

fils, tous se cramponneront à cette barbarie antique, à ces mœurs grossières, à ces ténèbres qui font de la Russie — c'est un de ses auteurs qui l'a dit — bien plus une forêt qu'un royaume.

Avec Pierre, la Russie n'a pas continué, elle a recommencé.

Sur qui tomberont les premiers coups de l'athlète ? janissaires, clergé, noblesse ?...

Sur ceux qui les premiers s'y exposeront, — sur les strélitz.

Ce sont les plus mécontents ; aussi croient-ils à un mécontentement général. Des régiments organisés à l'européenne menacent de prendre leur place. Douze mille hérétiques sous les ordres d'un Français et d'un Écossais restent maîtres de Moscou, la ville sainte, tandis qu'eux sont exilés dans l'armée, combattant à la frontière. Leur affaire, à eux, n'est pas de lutter contre le Turc ou le Cosaque : c'est de faire et de défaire les empereurs.

Pierre ne partira pas.

Deux chefs de strélitz — Tsikler et Soukanine — trament une conspiration où le jeune tzar, dans lequel ils devinent un irréconciliable ennemi, laissera sa vie. Le tzar mort, on tirera Ivan de son palais, Sophie de sa prison, et l'on continuera, sous leur nom, ce long règne de brutalités, de désordres et de pillage qui est la vie des modernes prétoriens.

Comment les conspirateurs arriveront-ils à leur but ?

Rien de plus facile. Dieu merci ! le jeune tzar ne se ménage pas.

On mettra le feu à une maison ; Pierre accourra aux premières lueurs de l'incendie ; il se mêlera à la foule pour l'éteindre. Un coup de poignard en finira avec lui et avec tous ces hérétiques dont il souille le sol sacré de la Russie.

Minuit est choisi pour l'heure de l'exécution.

A onze heures, on se réunira pour souper : le vin et les

liqueurs fortes ne seront point égargnés. Il faut donner des forces à ceux à qui le courage peut manquer.

Mais, avant le souper, le courage manque à deux des complices : ils demandent à être introduits près du tzar, et lui dénoncent le complot.

Pierre prend ses mesures. Il fait venir son capitaine des gardes, et lui ordonne de cerner, à onze heures et demie précises, la maison où doivent se rassembler les conspirateurs.

Quand ils seront pris, il paraîtra au milieu d'eux, et décidera de leur sort !

Seulement, le tzar se trompe; son impatience lui fait devancer l'heure. Il croit qu'il a donné l'ordre à son capitaine des gardes de pénétrer dans la maison à onze heures, et lui-même y pénètre à onze heures un quart. Il y trouve tous les membres du complot parfaitement libres, le verre à la main, le fer au côté.

C'est le tzar qui est pris.

Par bonheur, le lion a parfois le masque du renard.

Il s'avance au milieu des convives étonnés, le sourire sur les lèvres.

— Camarades, dit-il, j'ai entendu le choc des verres à travers les volets ; j'ai pensé que l'on s'amusait ici. Place pour un bon compagnon !

Et le tzar se place au milieu des conspirateurs interdits.

Il se verse à boire et lève son verre.

— Allons, dit-il, à ma santé !

Et les futurs assassins du tzar sont obligés de boire à la santé du tzar.

Mais bientôt les convives surpris se remettent ; des regards menaçants s'échangent ; la Providence fait plus pour eux qu'ils ne pouvaient désirer. La victime est venue se placer elle-même sous le fer des bourreaux.

Tsikler se penche vers Soukanine, et, le poignard à moitié hors du fourreau :

— Frère, dit-il, il est temps!

Mais le courage manque à Soukanine.

— Pas encore, dit-il.

Pierre entend à la fois la réponse et le pas régulier d'une troupe armée qui enveloppe la maison.

— Pas encore? répète-t-il. S'il n'est pas encore temps pour toi, fils de chien, il l'est pour moi.

Et, s'élançant sur Soukanine, il le renverse d'un coup de poing au milieu du visage.

Un immense hourra retentit; tous les conjurés tirent leur poignard. Quelle que soit la force herculéenne du géant, il faudra bien qu'il succombe; ils sont vingt hommes armés contre un homme seul et sans armes.

Mais, en ce moment, la porte s'ouvre, et les gardes paraissent sur le seuil.

— Enfin! dit Pierre en se redressant.

A l'éclat de rire et au geste du tzar, les conjurés comprennent qu'ils sont perdus.

Sans essayer de se défendre, ils tombent à genoux.

— Des chaînes! dit laconiquement le vainqueur.

Puis, se retournant vers l'officier de ses gardes :

— Ah! dit-il, voilà donc comme tu es exact?

Et il lui donne un soufflet.

L'officier tire tranquillement l'ordre de sa poche. Pierre lit : « A onze heures et demie précises. » Il regarde sa montre, il est onze heures et demie.

Avec la rapidité d'intelligence, ou plutôt de cœur, des gens forts, il reconnait qu'il a tort, serre l'officier dans ses bras, l'embrasse trois fois à la manière russe, proclame sa fidélité, et le fait gardien des conspirateurs.

Les coupables furent mis à la question, non point pour qu'ils avouassent, le crime était patent, mais pour qu'ils souffrissent tout ce qu'ils pouvaient souffrir; puis on les mutila en leur arrachant chaque membre; puis la mort

vint à son tour, mais seulement lorsqu'il ne restait plus aux patients assez de sang et de vie pour la douleur.

Enfin, leurs têtes furent exposées au sommet d'une colonne, et leurs membres rangés tout alentour en manière d'ornement.

Cette exécution achevée, le tzar en revint à ses projets de voyage.

Mais, avant de partir pour l'Europe, il voulait d'abord conclure la paix avec les Chinois et faire la guerre aux Turcs.

On était en contestation avec le Céleste Empire pour quelques forts russes situés sur le fleuve Amour, qui est le fleuve Noir des Tatars Mantchoux et le fleuve Dragon des Chinois.

Le fleuve Amour prend sa source aux monts Kinhan, en Mongolie, court d'abord au sud-est, se relève vers le nord-est, traverse le lac Koulon, arrose la Mantchourie, reçoit le Gan, la Chilka, le Songari, et, après huit cents lieues de parcours, tombe dans la mer d'Okhotsk, en face de l'île de Tchoka.

Les Américains proposent en ce moment à l'empereur de Russie d'établir un chemin de fer qui ira de Moscou au fleuve Amour, et des bateaux à vapeur qui iront du fleuve Amour à la mer d'Okhotsk, c'est-à-dire dans le grand océan Boréal.

Ils ne demandent d'autres concessions qu'une verste de terrain à droite et à gauche du chemin de fer exécuté par eux, pendant tout le parcours de ce chemin de fer.

L'empereur refuse; les turbulents Yankees l'inquiètent comme voisins.

Revenons aux contestations du tzar avec le Céleste Empire.

Les Chinois envoyèrent des plénipotentiaires sur les bords de la rivière Kerbechi.

Le gouverneur de la Sibérie, Golovine, se trouva au même lieu avec une splendide escorte. Deux jésuites, l'un Français, nommé Gerbillon, l'autre Portugais, nommé Pereira, servirent d'interprètes, et les limites des deux empires furent définitivement arrêtées.

C'étaient les deux empires les plus étendus du globe.

La paix conclue avec les Chinois, venait la guerre contre les Turcs.

Le moment était bon pour leur faire la guerre. Venise, un instant écrasée par eux, se relevait, et Morosini, qui leur avait rendu Candie, leur prenait le Péloponèse. Léopold avait des succès en Hongrie; les Polonais contenaient les Tatars de la Crimée.

Il s'agissait de se glisser au milieu des combattants et de s'emparer d'Azof, c'est-à-dire de la clef de la mer Noire, chemin de l'Asie.

Cette clef une fois dans une armoire, le tzar essayait de prendre Notebourg, qui était la clef de la Baltique, chemin de l'Europe.

Et la clef de la Baltique irait rejoindre celle de la mer Noire.

Gordon marcha vers Azof avec cinq mille hommes, Lefort avec douze mille; en outre, Scheremetef descendait le Don avec les strélitz et un corps considérable de Cosaques.

Pierre était à l'armée, mais ne servait qu'en qualité de volontaire.

Nous l'avons dit, le tzar gagna tous ses grades à la pointe de l'épée.

Il a été tambour, puis soldat; vainqueur d'Azof, il se fera capitaine des bombardiers, et, lors de son triomphe, il ne passera devant son trône vide qu'à son rang de capitaine des bombardiers.

Un jour, Menchikof, qu'il a fait général en chef, lui refu-

sera le rang de colonel, et nommera à sa place un officier qui aura mieux que lui mérité ce rang.

Plus tard, pour la victoire de Poultava, il sera, il est vrai, nommé major général.

Enfin, après un combat naval, il sera nommé vice-amiral.

Il ne se regardera comme véritablement empereur que lorsque, après avoir vaincu les autres, il se sera vaincu lui-même.

Seulement, dans cette lutte, il succombera, mais comme Épaminondas, au milieu de la victoire.

Pendant qu'il assiége Azof, son frère Ivan meurt, et meurt sans enfant; le voilà donc seul maître du trône.

Il y a bien la princesse Sophie, mais on ne la perd pas de vue.

Pierre remporta une double victoire : il prit Azof, et battit la flotte turque.

Alors, il s'occupa de son triomphe; comme avaient fait Pompée et César, à Rome, il voulut rentrer en vainqueur à Moscou. Il fit dresser des arcs de triomphe, non pas à lui, mais à la victoire. Sous ces arcs de triomphe, il fit passer Scheremetef, Gordon, Lefort, les soldats qui avaient vaincu sur mer, — car c'était surtout un empire maritime qu'il voulait fonder, — puis les autres officiers généraux de l'armée de terre, dans laquelle, nous l'avons dit, il prit seulement son rang de capitaine des bombardiers.

Maintenant, la paix est faite avec la Chine, les Turcs sont battus. Il va pouvoir visiter l'Europe.

Mais, auparavant, il a deux dettes à acquitter.

Il fait transporter sur un grand lac, situé dans le voisinage du couvent de la Trinité, la chaloupe de Brandt.

C'est elle qui est aujourd'hui près de la forteresse, accolée à la petite maison de Pierre. Les fidèles la vénèrent comme une relique, et l'appellent *la grand'mère de la flotte russe*.

Il fait faire le portrait du premier soldat porté sur les rôles du régiment de Préobrajensky, régiment qui est, lui, le grand-père de l'armée russe.

La gravure de ce portrait existe encore à la Bibliothèque impériale.

Le nom du soldat est Boukhovostof.

Enfin, en 1697, il part; mais, de même que, dans son triomphe, il n'est passé qu'à son rang de bombardier, cette fois, il se met à la suite de ses trois ambassadeurs.

Ces trois ambassadeurs sont Lefort, son amiral; Golovine, qui vient de signer la paix avec les Chinois, et Vonitzine, secrétaire d'État, longtemps employé par lui dans les cours étrangères.

Ces trois ambassadeurs avaient pour suite quatre premiers secrétaires, douze gentilshommes, six pages et cinquante gardes avec leurs officiers, gardes et officiers tirés du régiment de Préobrajensky.

Lui n'avait qu'un valet de chambre, un homme de livrée, et un nain.

Les gardiens de Moscou seront : comme pouvoir militaire, Gordon et les douze mille aventuriers qui ont fait des merveilles au siége d'Azof; le boyard Romodanovsky, c'est-à-dire la Russie incarnée dans l'un de ses enfants.

Quelle que soit la chose qui arrive, le tzar peut compter sur ces deux hommes; ils se feront tuer pour lui.

L'ambassade traverse la Poméranie, Berlin, tourne vers Winden, visite la Westphalie, et arrive à Amsterdam.

Pierre y devance de quinze jours ses ambassadeurs, loge dans la maison de la Compagnie des Indes; mais, trop en vue, à son avis, il prend un petit logement dans les chantiers de l'Amirauté. Enfin, revêtant un habit de pilote, il part pour Saardam, et, sous le nom de maître Pierre, entre chez un constructeur.

De temps en temps, il faisait des absences pour aller à

Amsterdam étudier l'anatomie chez Ruysch, et la physique chez Wisten.

Nous avons raconté son passage en Angleterre, comment il connut Villebois, et quelles furent, à l'endroit de l'impératrice Catherine, les suites de cette connaissance.

Ce fut alors qu'il apprit que les strélitz qu'il avait contenus dans l'Ukraine, mis en mouvement par les manœuvres de la princesse Sophie, avaient quitté leurs garnisons, avaient marché sur Moscou, et avaient été battus par Gordon dans deux rencontres.

Dans la première, ils avaient laissé sept mille morts sur le champ de bataille; dans la seconde, huit mille avaient mis bas les armes.

Pierre bondit de joie : la terrible milice était donc tombée tout entière. — Il partit pour Moscou.

Comment, de trente-cinq à quarante mille qu'ils étaient, les strélitz n'étaient-ils plus que dix-sept à dix-huit mille?

Un habile calcul de Pierre les avait décimés.

D'abord, en les poussant contre les Turcs, en les plaçant sans cesse au premier rang comme les meilleurs soldats, il en avait fait tuer autant qu'il avait pu.

Les officiers devaient remplacer les morts, il est vrai; mais Pierre, si sévère dans les détails administratifs, fermait les yeux sur les vides qui se formaient dans les rangs de cette garde privilégiée, et, comme il payait toujours aux officiers la solde de quarante mille hommes, quoiqu'il n'y en eût plus que dix-sept à dix-huit mille, les officiers ne jugeaient pas à propos d'être plus susceptibles que le tzar.

Ils maintenaient donc les vides; ils en eussent fait au besoin.

Pierre fit une telle diligence dans son voyage, qu'il entrait par une des portes de Moscou tandis que les strélitz prisonniers entraient par l'autre.

C'était une occasion d'en finir une fois pour toutes avec ces bandits. Pierre ne la laissa point échapper.

Il fit instruire le procès dans les formes usitées contre les assassins. Deux mille furent condamnés à être pendus, cinq mille à être décapités.

L'exécution ne dura qu'un jour. Le tzar Pierre était expéditif en ces sortes de besognes.

Voici comment la chose s'accomplit :

On enferma les sept mille condamnés dans une enceinte palissadée autour de laquelle on dressa deux cents gibets.

A chaque gibet, on pouvait pendre dix hommes.

Le tzar était assis sur son trône, et, sur les degrés de ce trône, étaient assis tous les princes, seigneurs et officiers de sa cour.

On faisait sortir les condamnés dix par dix ; le tzar les comptait. Quand il y en avait dix bien comptés, on les attachait à la potence, et l'on en faisait sortir dix autres.

Le tzar compta ainsi jusqu'à deux mille.

A onze heures du matin, cette première partie de l'exécution était terminée.

On procéda à la seconde, c'est-à-dire à la décapition.

Les préparatifs en avaient été faits avec autant de soin que pour la pendaison, et le plus habile metteur en scène n'aurait rien eu à y reprendre.

Vis-à-vis des gibets, on avait disposé, non pas des billots isolés, mais des poutres posées sur des supports, et en assez grand nombre pour que, sur chacune de ces poutres, on pût décapiter cent condamnés.

Le tzar fit sortir les cent premiers strélitz.

A ces cent premiers strélitz, il coupa la tête de sa propre main. Dans son apprentissage de charpentier, il avait appris à manier la hache.

Puis il fit distribuer cent haches à ceux qui l'accompagnaient.

— A votre tour, dit-il; j'ai fait ma besogne, faites la vôtre.

Il y avait là le grand amiral, le grand chancelier; il y avait là les Menchikof, les Apraxine, les Dolgorouky; peut-être la main trembla-t-elle à plusieurs, mais pas un n'osa désobéir.

Lorsque chacun d'eux eut abattu ses dix ou douze têtes, le tzar les tint quittes, et leur permit de passer la hache aux soldats, qui achevèrent la besogne, mais sous les yeux du tzar et de ses courtisans.

Un seul strélitz fut épargné.

C'était un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, nommé Ivan, surnommé Orell, — *l'Aigle*.

En s'approchant du billot, il trouva un corps qui lui barrait le chemin.

— Il faut pourtant que tu me fasses place, dit-il, puisque c'est mon tour.

Et il poussa le cadavre du pied.

Ce sang-froid frappa Pierre.

— Grâce à celui-là! cria-t-il au soldat qui déjà levait la hache pour lui couper la tête.

Et la hache resta suspendue.

Ce ne fut pas tout : Pierre le plaça comme soldat dans un régiment de ligne.

Le strélitz y conquit le grade d'officier, et, par conséquent, le titre de gentilhomme.

Son fils Grégoire, général et gouverneur de Novgorod, eut cinq fils : Jean, Grégoire, Alexis, Théodore et Vladimir.

C'étaient les cinq frères Orlof.

Grégoire fut l'amant, et faillit être le mari de Catherine.

Alexis fut l'assassin de Pierre III et le vainqueur de Tchesmé.

Ainsi, un des descendants de ce strélitz sauvé par Pierre le Grand devait faire Catherine la Grande!

Trois autres strélitz furent épargnés avec le jeune Orell, mais momentanément, et pour subir un supplice plus horrible.

C'étaient les trois auteurs d'une adresse qui appelait à la couronne la princesse Sophie, cette sœur du tzar, qui, toute sa vie, avait conspiré conspiré contre lui.

La princesse Sophie, nous l'avons dit, était prisonnière.

Les trois strélitz furent pendus à trois gibets dressés en face de la fenêtre de la prison.

Un des condamnés fut pendu l'adresse à la main.

La potence de celui-ci était si près de la prison, que le bras du strélitz, en se roidissant, entra par la fenêtre dans la chambre de la princesse.

Pierre ordonna que tout demeurât ainsi jusqu'à ce que le bras et le corps auquel il appartenait tombassent en pourriture.

Cette vue guérit la princesse de toute nouvelle tentative de révolte. Elle demanda à se retirer dans un cloître et à changer son nom, si tristement célèbre, en celui de Marpha.

Ces deux demandes lui furent accordées.

Elle mourut religieuse en 1704.

Nous avons dit qu'à sa première rencontre avec les strélitz, Gordon, sur dix mille hommes, en avait tué sept mille; les trois mille autres s'étaient enfuis et dispersés en diverses directions.

Le tzar voulut que l'extermination fut complète.

Il fit défendre, sous peine de mort, dans tout l'empire russe, non-seulement de donner asile aux fugitifs, mais encore de leur fournir le moindre aliment.

Pas même un morceau de pain pour ceux qui mourraient de faim, pas même un verre d'eau pour ceux qui mourraient de soif.

On trouva tous les cadavres de ces malheureux sur les chemins, dans les forêts, par les steppes.

Les femmes et les enfants des suppliciés furent transportés dans les lieux les plus incultes et les plus déserts de la Russie. Chaque famille reçut la défense, pour elle et ses descendants, de quitter l'endroit où elle était internée.

Pour éterniser la mémoire de cette grande exécution, Pierre fit dresser sur les grandes routes des pyramides où l'on consigna à la fois le crime et le châtiment des coupables.

L'exemple fut suivi plus tard par Mahmoud, à l'endroit des janissaires, et par Méhémet-Ali, à l'endroit des mamelouks.

X

LA FEMME DU TRABAN

Nous avons dit que la grande préoccupation de Pierre Ier était un prétexte à une guerre avec la Suède.

Seule, cette puissance pouvait lui livrer un port sur la Baltique.

Par malheur, juste en ce moment, Lefort, son bras droit, meurt à quarante-six ans. Il le remplace on croit le remplacer par ce même prince de Croy dont nous avons raconté l'histoire en passant devant Revel.

Pierre fit rendre à son grand amiral les plus grands honneurs, suivit son convoi, marchant, une pique à la main, après les capitaines, et au rang de simple lieutenant, qu'il avait pris dans le grand régiment du général.

Sur ces entrefaites, l'occasion se présenta pour le tzar

d'établir une réforme qu'il appréciait à l'égal d'une victoire. Le patriarche Adrien étant mort, Pierre déclara qu'il n'y aurait plus de patriarche, et qu'il serait le chef non-seulement temporel, mais encore spirituel de ses États.

Et souvent il répéta depuis :

— Louis XIV a été plus grand que moi sur plusieurs points; mais ce que j'ai fait de plus que lui, ce en quoi je lui ai été supérieur, c'est que j'ai réduit mon clergé à la paix et à l'obéissance, tandis que lui s'est laissé dominer par le sien.

Enfin, cette occasion de faire la guerre à la Suède se présenta.

La Livonie, ou du moins une grande partie de la Livonie, avec l'Esthonie tout entière, avait été cédée à Charles XI par la Pologne.

Seulement, les peuples cédés avaient stipulé la réserve de leurs priviléges.

Charles XI les viola tous, ou à peu près.

En 1692, un gentilhomme livonien, nommé Jean-Réginald Patkoul, vint, avec six députés de la province, présenter ses remontrances respectueuses, mais fermes, à Charles XI.

Charles XI mit la main sur les six députés, les enferma dans une prison, et condamna Patkoul à perdre l'honneur et la vie.

Patkoul n'attendit pas l'exécution du jugement : il s'évada, profita de ce qu'Auguste de Saxe venait d'être nommé roi de Pologne, courut à lui, lui rappela qu'il avait fait serment, s'il obtenait le trône, de recouvrer les provinces enlevées par les Suédois.

C'était juste au moment où Pierre songeait, de son côté, à conquérir l'Ingrie et la Carélie.

Il vit arriver Patkoul à Moscou.

Celui-ci venait lui rappeler que l'Ingrie et la Carélie avaient autrefois appartenu à la Russie, et que les Suédois

s'en étaient emparés pendant les guerres du faux Démétrius.

Pierre ne l'avait pas oublié.

Patkoul se chargea d'être l'intermédiaire entre le tzar et le roi de Pologne; puis, pour plus grande sûreté, il renforça la coalition de Frédéric IV, roi de Danemark.

Charles XI venait de mourir et avait laissé le trône à son fils Charles XII.

Charles XII avait dix-huit ans à peine, et aucune réputation militaire.

Patkoul fut nommé major général et chargé d'assiéger Riga.

Pierre fit marcher soixante mille hommes vers l'émigré, — il est vrai que, parmi ces soixante mille hommes, douze mille à peine pouvaient passer pour des troupes régulières, — et mit le siége devant Narva.

Il avait fait choix de cette ville à cause de son port sur la Baltique.

Frédéric — le dernier prévenu — rassembla son armée pour seconder les opérations de ses alliés.

Mais Charles XII ne lui en donna pas le temps : il descendit en Danemark, et, en cinq semaines, eut raison de Frédéric et de son armée.

Il envoya du secours à Riga et en fit lever le siége.

Enfin, il marcha de sa personne — comme on dit en termes de bulletin — sur Narva, et, en l'absence de Pierre, qui était à Novgorod avec Menchikof, et avait laissé le commandement du siége à Croy, il commença par battre un premier corps de Russes au nord de Revel, puis enfin la totalité de l'armée devant Narva.

Pierre fut réveillé à Novgorod par ce coup de tonnerre.

C'était à ne pas y croire : avec neuf mille hommes et dix pièces de canon, Charles XII venait de battre soixante mille hommes, ayant cent quarante-cinq pièces de canon.

Et non-seulement neuf mille hommes en avaient battu.

soixante mille, mais encore ils avaient tué sept mille Russes et fait vingt-cinq mille prisonniers.

Le désastre était terrible et eut un immense retentissement; il pénétra dans toutes les profondeurs de l'empire, peuple et clergé.

Pierre ne se découragea point, et parut même insensible à cette écrasante nouvelle.

— Je sais bien, dit-il, que nous ne sommes que des écoliers près des Suédois; mais, à force d'être battus par eux, nous deviendrons des maîtres à notre tour.

La première chose dont il s'occupe, c'est son artillerie; des hommes, on en trouvera toujours; mais les canons sont rares. Il court à Moscou, prend les cloches des églises et des couvents, en fait venir de tous les coins de la Russie, et fond cent gros canons, cent quarante-trois pièces de campagne, des mortiers, des obus, et envoie le tout à Pleskof.

Puis il négocie avec le roi de Danemark, lui emprunte trois régiments de fantassins, trois de cavalerie.

Enfin, il court à Birzen, sur les frontières de la Courlande et de la Lithuanie, offre au roi de Pologne six cent mille francs et vingt mille Russes, à la condition qu'il gardera les six cent mille francs, mais lui rendra les vingt mille Russes civilisés; revient à Moscou, envoie Repnine avec quatre mille hommes vers Riga, enrôle, par l'intermédiaire de Patkoul, des officiers et des soldats allemands, livoniens, polonais; fait construire une flotte sur le lac Peypous, qui lui ouvrira le chemin de Narva; une autre sur le lac Ladoga, qui lui ouvrira le chemin de Notebourg, fait manœuvrer lui-même ses matelots, manque d'être submergé dans une barque pendant une de ces terribles tempêtes où le Ladoga rivalise avec l'Océan; mais, comme César, destiné à une grande œuvre de civilisation, il la brave et il y échappe.

Puis, en même temps, et comme si l'on était en pleine paix, sans perdre des yeux Charles XII, qui ne devine pas encore quel est son véritable adversaire, et qui s'amuse à dévaster la Pologne et à battre Auguste, il règle la forme des contrats, institue des colléges, fonde des manufactures, naturalise en Russie les bêtes à laine de la Saxe, fait venir des vignerons d'Espagne, des constructeurs de Hollande, des forgerons de France, de tous les pays des artisans de toute espèce.

Ce qui ne l'empêche pas de s'occuper de joindre par des canaux la mer Caspienne et la mer Noire, lesquelles communiqueront avec la Baltique, quand il aura la Baltique; de creuser le canal qui va du Don au Volga, et celui qui va du Don à la Duna, laquelle se jette dans la Baltique à Riga. Il n'a pas Riga, c'est vrai, mais il l'aura un jour, quand les Suédois seront battus. En attendant, ce sont les Suédois qui le battent; mais soyez tranquille, il va prendre sa revanche.

En effet, chacune de ces défaites est une leçon de guerre que prend le tzar. Et, après un an d'études de ce genre, son général Scheremetef, le 11 janvier 1702, bat le général Suédois Slippenbach, lui enlève Derpt, et lui prend quatre drapeaux, les premiers ! Charles XII n'est plus l'invincible.

En mai, Scheremetef prend une frégate suédoise sur le lac Peypous.

En juin et juillet, il enregistre deux autres succès.

Enfin, le même Scheremetef rebat le même Slippenbach, le 19 juillet 1702, et lui prend seize drapeaux et vingt canons.

Ce succès fait tomber Marienbourg entre les mains du tzar.

La ville s'était rendue à discrétion : les habitants, pour implorer la clémence du vainqueur, lui avaient député leur pasteur, M. Gluck. Ce digne homme, en posture de suppliant plutôt que de négociateur, alla donc trouver Scheremetef.

Il en fut bien reçu. Mais le général aperçut au milieu de cette famille, — nous prenons *famille* à ce point de vue romain qui comprenait toute la maison, — mais, disons-nous, le général aperçut, au milieu de cette famille, une splendide créature sur laquelle il prit des informations.

On lui dit qu'elle se nommait Catherine. De son nom de famille, il n'en était pas question, elle ne l'avait jamais connu; tout ce que l'on savait d'elle, c'est ce qu'elle se rappelait elle-même.

Elle croyait être née à Derpt, vers 1686; elle savait qu'elle était catholique romaine; elle se souvenait d'avoir demeuré à Derpt jusqu'au moment où, la peste s'étant abattue en Livonie, ses parents, fuyant devant la contagion, se retirèrent dans les environs de Marienbourg. Mais la contagion les avait marqués; elle les poursuivit, les atteignit, et le père et la mère de la petite Catherine moururent, laissant à la garde de Dieu trois pauvres enfants en bas âge, une fille qu'ils avaient laissée à Derpt chez des parents, la petite Catherine et son frère, qu'ils avaient amenés avec eux.

Un paysan se chargea du garçon; la petite fille, qui avait trois ans, fut remise aux mains du pasteur.

Mais la peste entra au presbytère presque en même temps que la petite Catherine; le pasteur mourut, et avec lui une partie des gens de sa maison.

L'enfant se trouva de nouveau abandonnée.

Par bonheur pour elle, ce même M. Gluck dont nous avons déjà prononcé le nom, alors archiprêtre de la province, s'était transporté à Marienbourg pour donner aux mourants les consolations de l'Église. Il entra chez le pasteur comme celui-ci venait de rendre le dernier soupir. L'enfant, accroupie dans un coin de la chambre mortuaire, seul être vivant resté dans la maison pestiférée, courut à lui en le voyant entrer, le prit par sa robe, l'appela son père, lui demanda du pain, et ne voulut plus le quitter.

Le digne homme ne répudia point l'enfant que lui envoyait la Providence, et, aucun habitant ne réclamant l'orpheline, il l'emmena, et fit toute sa tournée de charité, la conduisant avec lui.

De retour à Riga, sa résidence, il la remit à sa femme; l'enfant grandit près des deux filles de M. Gluck, ayant dans la maison les fonctions de servante, ou à peu près.

La jeune fille venait d'atteindre seize ans, lorsque M. Gluck s'aperçut ou crut s'apercevoir que son fils regardait la jeune fille d'une façon plus tendre qu'il ne convenait au fils d'un archiprêtre; et, en effet, Catherine était merveilleusement belle.

On jugea donc à propos de la marier.

Cette résolution une fois prise, et la position sociale de la jeune fille n'exigeant pas de grandes formalités, on décida qu'elle épouserait un jeune traban de la garde de Charles XII, en garnison à Marienbourg, et qui s'était occupé d'elle.

Trois jours après la célébration du mariage, la garnison reçut l'ordre de rejoindre l'armée suédoise, occupée à faire la guerre en Pologne.

Le traban fut donc forcé d'abandonner sa jeune femme, qui, ne sachant que devenir, rentra dans la maison de M. Gluck, continuant son service chez lui comme si rien n'était changé à sa position.

Nous avons dit que M. Gluck, avait été chargé par les habitants de Marienbourg d'aller présenter leur soumission au général Scheremetef, et que celui-ci avait remarqué Catherine.

Il usa du droit du vainqueur, étendit sa main vers elle, et la prit pour sa part de butin.

M. Gluck risqua une observation; Catherine hasarda quelques paroles; mais force fut à la jeune fille de quitter le service de M. Gluck, pour entrer, avec d'autres fonctions, à celui du général.

Catherine pleura fort. De domestique qu'elle était hier chez M. Glück, elle devenait maîtresse esclave chez Scheremetef.

Or, le pouvoir du maître sur l'esclave, à cette époque, était le droit de vie et de mort.

« Pour faire connaître, dit Villebois, jusqu'où s'étend en Russie le pouvoir du maître sur l'esclave, je raconterai une décision que rendit le saint synode à l'occasion d'un moine qu'un petit domestique accusa de tentatives immodestes sur sa personne.

» Le synode fit venir le moine, qui, ayant été confronté avec le petit garçon, convint que l'accusation était vraie. Le synode demanda ensuite si l'enfant était domestique à gages, ou simple esclave; comme il fut prouvé qu'il était esclave, le synode déclara que le moine avait été en droit de faire ce qu'il lui avait plu, et l'on ne donna aucune suite à sa plainte. On conseilla seulement au moine de se défaire de cet esclave! »

Aussi Catherine ne suivit-elle pas l'exemple de l'enfant. Elle ne se plaignit point, et subit les volontés du maître.

Elle était, depuis sept mois à peu près, l'esclave de Scheremetef, lorsque Menchikof vint en Livonie; il n'était encore ni comte, ni prince du saint-empire, ni prince russe; mais c'était déjà un puissant seigneur et un habile général, qui venait prendre le commandement de l'armée russe en Livonie; il apportait l'ordre à Scheremetef d'aller rejoindre le tzar en Pologne.

Scheremetef devait partir à l'instant même.

Il obéit, laissant en Livonie à peu près toute sa maison, et n'emmenant avec lui que ceux dont il ne pouvait se passer.

Catherine faisait partie de ceux qui restaient.

Menchikof l'avait vue plusieurs fois, et l'avait trouvée belle. Il proposa à Scheremetef de la lui céder.

Scheremetef y consentit.

Catherine gagnait à ce changement d'appartenir à un maître plus jeune et moins grave.

Aussi, cette fois, ne fut-ce pas précisément par pure soumission qu'elle obéit.

L'amour appelle l'amour : Menchikof devint amoureux de son esclave, et bientôt ce fut Catherine qui, au lieu d'en recevoir, donna des ordres dans la maison.

Les choses en étaient là, lorsque Pierre partit du lac Ladoga.

Il venait d'en chasser les Suédois et de prendre sur eux la forteresse de Notebourg, aujourd'hui Schlusselbourg, qui le rendait maître du cours de la Néva, arriva en Livonie, et descendit chez son favori Menchikof.

Catherine fut désignée pour servir le tzar à table avec d'autres esclaves.

La beauté de Catherine fit son effet habituel; à la fin du premier dîner qu'il fit chez Menchikof, Pierre renvoya tout le monde et resta seul avec son hôte.

Celui-ci s'attendait à ce que le tzar allait l'entretenir des affaires de l'État; mais, à son grand étonnement, il ne lui fit qu'une question :

— Quelle est cette esclave qui s'appelle Catherine, et à qui l'as-tu achetée?

Menchikof lui raconta tout ce qu'il savait de l'histoire de Catherine.

Alors, le tzar fit rentrer les esclaves qui l'avaient servi.

Catherine rentra avec les autres.

— La belle fille! lui dit Pierre lorsque j'irai me coucher, tu prendras le flambeau et m'éclaireras.

Catherine consulta du regard Menchikof, qui lui fit signe d'obéir.

Elle obéit.

Le lendemain, le tzar partit, laissant un ducat, c'est-à-dire douze francs, à peu près, à son porte-flambeau.

C'était, au reste, le prix que Pierre avait fixé à ses dépenses amoureuses, et, quoique, à première vue, il paraisse assez médiocre, il ne laissait pas, au bout de l'année, que de monter à six ou huit mille francs.

Pierre parti, Catherine éclata en reproches vis-à-vis de Menchikof qui l'avait ainsi livrée. Menchikof s'excusa sur la toute-puissance du tzar et sur les obligations qu'il lui avait; mais son amour pour Catherine s'augmenta de ses récriminations. Au reste, Pierre était parti, on avait cédé à la force, personne n'était coupable. Ce qu'il y avait de mieux, c'était d'oublier, de part et d'autre, ce qui s'était passé.

Mais Pierre revint; on lui avait fait de grandes plaintes sur les exactions de Menchikof, et Pierre s'était fait donner les preuves de ces exactions.

Menchikof fut fort étonné de le voir entrer un matin chez lui sans être annoncé. Il fut bien plus étonné quand le tzar débuta par le rosser vigoureusement avec la canne qu'il portait. C'était l'habitude du grand homme; dix minutes après, il n'en faisait pas plus mauvaise mine à celui qu'il avait rossé.

La correction administrée, il en expliqua la cause, donna à son favori la preuve qu'elle n'était pas injuste, et lui annonça que, comptant rester quelque temps en Livonie, il prendrait une maison à part, afin de ne pas le gêner.

Mais il lui promit de venir dîner chez lui deux fois par semaine.

Il tint parole.

Deux ou trois fois, il vint, en effet, sans songer à la belle esclave.

Mais, un jour, il dit enfin :

— A propos, où est Catherine?

— Catherine? répéta Menchikof en balbutiant.

— Oui; je ne la vois plus. En serais-tu jaloux, par hasard?

— Tout ce qui est ici appartient à mon maître et à mon bienfaiteur.

— Eh bien, je veux revoir cette fille: qu'on lui dise de venir.

On prévint Catherine, qui descendit, toute rougissante et tout embarrassée.

De son côté, Menchikof rougissait et pâlissait, non pas comme un maître qui prête son esclave, mais comme un amant à qui on enlève sa maîtresse.

Le tzar vit l'embarras de l'une et l'inquiétude de l'autre; il fit à Catherine quelques plaisanteries amoureuses. Mais, voyant dans les réponses de la jeune esclave plus de respect que de sympathie, il devint pensif, l'écarta de la main, se tut pendant quelques instants, et affecta de ne plus lui adresser la parole pendant le reste du souper.

Après le souper, on apporta les liqueurs. L'esclave chargée de ce soin était Catherine: elle s'approcha du tzar avec une soucoupe sur laquelle il y avait plusieurs petits verres.

Lorsqu'elle fut devant Pierre, celui-ci la regarda longtemps, paraissant oublier pour quelle cause elle était là.

Puis enfin, avec une voix plus douce que de coutume:

— Catherine, lui dit-il, il paraît que nous ne sommes plus en si bons termes qu'à mon premier voyage!

Catherine baissa les yeux, et le plateau trembla entre ses mains, au point que les verres qu'il supportait se choquaient les uns contre les autres.

— Mais je compte bien, ajouta-t-il, que nous ferons notre paix cette nuit.

Puis, avec brusquerie, en se retournant:

— Menchikof, dit-il, tu sais que je l'emmène?

Dire et faire furent tout un; il se leva, prit son chapeau,

le mit sur sa tête, passa le bras de Catherine sous le sien, et la conduisit, en effet, dans la maison qu'il habitait.

Le lendemain et le surlendemain, Pierre revit Menchikof, mais sans lui parler aucunement de lui renvoyer Catherine; seulement, le troisième jour, après s'être entretenu avec lui de plusieurs affaires d'État, il lui dit tout à coup et sans préambule :

— Écoute, je garde Catherine, elle me plaît; il faut que tu me la cèdes.

Menchikof ne put répondre, tant son cœur était serré; il se contenta de s'incliner profondément, et, comme il se retirait :

— A propos, lui dit le tzar, tu te rappelleras que la pauvre fille est à peu près nue, et tu lui enverras, je l'espère, de quoi s'habiller. Je veux qu'elle soit convenablement *nippée* : entends-tu, Menchikof?

Et il prononça en français le mot que nous soulignons, comme pour lui donner plus de valeur.

Menchikof connaissait son maître et savait de quelle façon celui-ci voulait être obéi. Il réunit tout ce qu'il put d'habits de femme à la taille de Catherine, joignit à ces habits un écrin de magnifiques diamants, et envoya le tout à la favorite, avec deux esclaves qu'il mettait à sa disposition pour tout le temps qu'il lui plairait de les garder.

Lorsque les esclaves apportèrent ces différents objets, Catherine était dans la chambre du tzar; elle ne les aperçut donc qu'en rentrant dans la sienne. Surprise au plus haut point de trouver chez elle tous ces objets qu'elle n'avait pas demandés, elle revint sur ses pas, et, en souriant avec cette mutinerie qui lui valut une couronne :

— J'ai été, dit-elle au tzar, assez souvent et assez longtemps dans votre appartement pour que vous veniez un peu me visiter dans le mien; venez, j'ai quelque chose de curieux à vous montrer.

Le tzar la suivit. Comme Menchikof, il avait d'abord été maître; mais le maître commençait à devenir esclave.

Une fois dans la chambre, elle lui montra ce paquet d'habits que venait de lui envoyer Menchikof.

Puis elle ajouta d'un ton plus grave :

— Ce que je vois m'annonce que je suis ici pour y rester aussi longtemps qu'il plaira à Votre Majesté; cela étant, il est convenable que Votre Majesté connaisse toutes les richesses que je lui apporte.

Et, toujours riant, elle commença de défaire le paquet et d'étaler les habits sur le lit et sur les chaises.

Mais, enveloppé dans la dernière robe, elle aperçut l'écrin.

— Oh! dit-elle, on s'est trompé, et voilà, à coup sûr, qui n'est point à moi.

Mais, tout en disant cela, poussée par la curiosité, elle ouvrait l'écrin : il contenait une bague, un collier et d'autres pierreries pour une valeur de vingt mille roubles.

Alors, regardant fixement le tzar :

— Est-ce, demanda-t-elle, un présent de mon ancien ou de mon nouveau maître? Si c'est de Menchikof, il congédie magnifiquement ses esclaves.

Puis, s'arrêtant tout à coup, elle resta debout, immobile, muette.

Deux larmes tombèrent de ses yeux.

— Pauvre Menchikof! murmura-t-elle.

Puis, avec un effort sur elle-même :

— Si ces présents viennent de mon ancien maître, il n'y a pas à balancer, je les lui renvoie.

Alors, montrant une petite bague qui n'avait aucune valeur :

— Voilà tout ce que je veux de lui, dit-elle; cette bague suffira pour me rappeler toutes les bontés qu'il a eues pour

moi. Je ne veux point de ses richesses... Hélas! j'ambitionnais de lui quelque chose de plus précieux.

Et, ne pouvant se retenir plus longtemps, elle fondit en larmes et s'évanouit.

Pierre appela, et ce ne fut qu'avec de l'eau de la reine de Hongrie que l'on parvint à la faire revenir à elle.

Lorsqu'elle eut repris ses sens, Pierre lui dit que ces diamants étaient un souvenir de Menchikof; qu'elle devait les garder, et qu'il savait gré à son favori de se conduire si grandement vis-à-vis d'elle.

— Accepte, dit-il, et je me charge du remerciment.

Force fut à Catherine d'accepter.

Nous avons dit que Pierre avait été obligé d'appeler, Catherine ne revenant pas à elle : on était accouru alors, et, chacun avait remarqué avec quels soins et quelle délicatesse il avait aidé, en sa qualité de médecin, à la ramener à la vie. Cela était d'autant plus remarquable, que cette courtoisie raffinée n'était aucunement dans les habitudes du tzar; aussi plusieurs augurèrent-ils une passion sérieuse.

Ceux-là ne se trompaient point.

A partir de ce moment et tant qu'il resta en Livonie, Pierre ne laissa plus voir Catherine et n'en parla plus à personne; puis, lorsque le moment fut venu pour lui de retourner à Moscou, il chargea un capitaine de ses gardes d'y conduire Catherine, en recommandant d'avoir pour elle pendant le voyage toutes les déférences possibles, et ordonnant pardessus tout qu'on lui donnât chaque jour de ses nouvelles.

En arrivant à Moscou, Catherine fut installée dans un quartier désert, éloigné du grand monde, chez une dame de bonne famille, mais de fortune médiocre. Ce fut dans cette maison que le tzar, transformé en amoureux pour qui le mystère était une condition, allait la voir, un large chapeau sur les yeux, un grand manteau sur les épaules.

Ce fut dans cette maison qu'elle accoucha de la princesse

Anne et de la princesse Elisabeth, qui naquirent doublement adultérines, puisqu'elles naquirent pendant le mariage de Pierre avec Eudoxie, et celui de Catherine avec son traban.

Louis XIV donnait alors l'exemple au monde, et, en beaucoup de choses, Pierre imita Louis XIV.

XI

PIERRE Ier ET CHARLES XII

Laissons Catherine dans sa petite maison du faubourg, rêver à sa grandeur future, et revenons à Pierre qui fondait Saint-Pétersbourg.

Au moment où on le croit enchaîné à Moscou par son amour ou par ses travaux, au moment où tout le monde suit du regard le législateur dictant des lois, réformateur changeant le culte, le fondateur de maisons de travail, de maisons de mendicité, de maisons d'instruction, de colléges, d'académies, d'écoles, de manufactures de toute espèce, depuis l'épingle jusqu'au canon, il apparaît tout à coup, au moment où l'on s'y attend le moins, à cent quatre-vingts lieues de Moscou, sur une petite île de la Néva, basse, marécageuse, malsaine, déserte, et il dit en frappant du pied cette boue :

— Là sera Saint-Pétersbourg.

Là ! pourquoi, là ? Quelle est cette préférence pour un sol ingrat et pourri, pour ce climat sauvage, où l'hiver

règne huit mois par an; pour ce fleuve tout de glace, inégal, ensablé, par lequel les vaisseaux de guerre lancés à Saint-Pétersbourg ne peuvent atteindre la mer, s'il ne sont soulevés par des machines ou des animaux? Ne sait-il pas que ces eaux douces vont corrompre promptement le bois de ces vaisseaux? N'a-t-il pas vu cet arbre solitaire, où sont marquées les hauteurs des différentes inondations du fleuve? C'est un caprice d'autocrate, c'est une fantaisie de vainqueur.

Non, ce n'est point un caprice; non, ce n'est point une fantaisie. Un homme comme Pierre n'a de fantaisie et de caprice que pour les frivolités, jamais pour les choses graves. Non : son choix, au contraire, est le résultat du calcul le plus logique, de la combinaison la plus profonde.

Ces obstacles que lui oppose la nature et que lui font remarquer les hommes, ne sont que des difficultés de détail. Ne sait-on pas que les trois plus importantes parties du globe, l'Asie, l'Europe et l'Amérique, convergent au pôle nord? La Russie, placée au point de réunion de leurs méridiens, est à la fois américaine, européenne et asiatique. L'empire russe, jusque-là relégué à l'extrémité du globe, presque inconnu de l'Europe, va se mettre, par le détroit de Behring, en contact avec l'Amérique; par la mer Caspienne, avec l'Asie, et par le Pont-Euxin et la Baltique, avec l'Europe.

Ainsi, par ses conquêtes sur la terre et sur les flots, il va donner à son empire la jouissance des trois mondes; ainsi, le regard d'aigle du fondateur a vu dans les marais de la Néva, au fond du golfe de Finlande, le point de réunion de ce grand ensemble.

Saint-Pétersbourg est le port le plus rapproché du Volga, cette grande artère, cette porte de la Russie. A Saint-Pétersbourg se réuniront, non-seulement le commerce, mais encore les eaux de l'Europe et de l'Asie, et, qui sait? peut-

être celles de la mer Blanche, de la mer Glaciale et de l'Amérique.

Aussi rapportera-t-il tout à Saint-Pétersbourg, trésors, commerce, pays, noblesse, gouvernement; il y fixera les sénateurs pour y avoir des marchands; il y bâtira des palais pour qu'on y bâtisse des maisons; il y construira des navires pour y amener des matelots. Ce sera d'abord, il le sait bien, un combat long et meurtrier contre les éléments; il y perdra cent mille hommes; mais qu'importe! n'en a-t-il pas dix-huit millions à l'heure qu'il est? n'en laissera-t-il pas trente millions en mourant? et, cent ans après sa mort, ses successeurs ne règneront-ils pas sur soixante millions de sujets?

Quant à cet arbre de mauvais augure qui prophétise l'avenir par le passé; quant à cet importun témoin qui dit à qui veut l'entendre qu'un vent de l'ouest, refoulant les eaux de la Néva, peut noyer Saint-Pétersbourg en vingt-quatre heures, quant à cet arbre funeste, on l'abattra.

L'arbre abattu, on oubliera un danger que rien ne rappellera plus.

Un danger oublié n'existe pas.

En conséquence, le 16 mai 1705, le tzar posa la première pierre de la forteresse autour de laquelle s'éleva depuis Saint-Pétersbourg.

« La terre était sans forme et vide, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme.

» Dieu dit : « Que la lumière soit! » et la lumière fut. »

Laissons Saint-Pétersbourg grandir à l'ordre de son fondateur. Il est temps qu'il redevienne général. Derpt et Narva l'attendent.

On assiége Narva; trois bastions brisent tous les efforts des Russes; on les appelle *la Victoire*, *l'Honneur* et *la Gloire*.

Pierre les emporte successivement, l'épée à la main.

Narva est prise.

Mais, au milieu du carnage, du pillage et du viol, Pierre s'élance comme l'ange exterminateur; ce n'est plus sur l'ennemi qu'il frappe, c'est sur ses propres soldats.

— Vous êtes des pillards et des assassins ! leur crie-t-il.

Et trois fois son épée frappe et tue ceux qui refusent de lui obéi

Enfin, le calme se rétablit.

En ce moment, on lui amène le comte de Horn prisonnier.

C'est le commandant de la ville, qui l'a défendue jusqu'à la dernière extrémité.

Pierre, en le voyant, se laisse reprendre à toute sa colère; il s'élance au-devant de lui, le frappe au visage de la poignée de son épée.

— C'est toi, lui dit-il, qui es cause de tant de malheurs! Ne devais-tu pas te rendre, sachant que tu ne pouvais être secouru?

Puis, lui montrant la lame de son épée toute ruisselante :

— Vois ce sang, ajoute-t-il, il n'est pas suédois, il est russe, et cette épée a sauvé les malheureux habitants de cette ville, que ton entêtement avait sacrifiés.

Puis il s'écrie :

— Grâce au ciel, nous voici parvenus à vaincre les Suédois quand nous sommes deux contre un; espérons qu'un jour ils nous apprendront à les battre à armes égales.

Alors, il fait offrir la paix à Charles XII.

— Quand nous serons à Moscou, répond celui-ci, nous verrons.

— Oh ! oh ! dit Pierre, mon frère Charles XII veut faire l'Alexandre; il ne trouvera pas en moi un Darius.

Mais Charles ne doute pas de la victoire.

— Mon fouet, dit-il, suffira à chasser cette canaille moscovite, non-seulement de Moscou, mais du monde entier.

Et il daigne enfin marcher de sa personne contre cette

poussière que son souffle doit dissiper. A Grodno, un premier combat et une première victoire semblent lui donner raison; mais, un peu plus loin, au passage de la Bibitch, une lutte s'engage, sérieuse, acharnée, sanglante; il est vrai que Scheremetef, Repnine et Menchikof sont là; enfin, dès son entrée sur la terre de la vieille Russie, un peu au delà de Mohilef, Galitzine repousse son avant-garde, qui recule pour la première fois. Cette résistance inaccoutumée irrite cet autre Téméraire, qui doit un jour mourir comme le premier; il fond sur l'armée, n'ayant avec lui que six régiments de cavalerie et quatre mille hommes. Les Moscovites se retirent; le roi les poursuit dans des chemins creux; il y est enveloppé par une nuée de Kalmouks, dont les lances pénètrent jusqu'à lui. Deux de ses aides de camp, qui combattaient à ses côtés, sont tués; le cheval du roi, atteint de cinq blessures, plie les genoux, et s'affaisse sous lui; un écuyer, qui lui en présente un autre, est tué avec le cheval qu'il présente. Charles, entouré seulement de quelques officiers accourus autour de lui, continue de combattre à pied. Enfin, après avoir tué de sa main douze ennemis, il en est réduit à cinq hommes; il peut calculer le moment où, ces cinq hommes étant tombés les uns après les autres, il combattra seul, et succombera sur une montagne de morts, quand, tout à coup, le colonel Daldorf se fait jour à travers les Kalmouks avec une compagnie de son régiment, dégage le roi, qui remonte à cheval, tombe sur les Kalmouks, qui fuient à leur tour, et qu'il poursuit pendant deux lieues, tout harassé qu'il est.

Son bonheur habituel ne l'a pas encore abandonné; car, au milieu de la terrible lutte, il n'a pas reçu une seule blessure; mais le mot du tzar est vrai: « Charles commence à apprendre la guerre à ses ennemis. »

N'importe! la terreur est grande à Moscou; Charles est à Smolensk, et Smolensk n'est qu'à cent lieues de la capitale.

Mais, là, un vertige prend le vainqueur. Au grand étonnement de toute l'armée, il quitte la route de Moscou, et, au lieu de continuer à marcher vers le nord-est, il s'enfonce dans le sud, emportant quinze jours de vivres pour ses hommes, et ordonnant au général Lœvenhaupt de le rejoindre, avec un corps d'armée de quinze mille Suédois, des vivres et des munitions.

Il a autour de lui vingt mille hommes, à peu près.

Avec quarante-cinq mille, c'est-à-dire avec une armée double de celle d'Alexandre, il conquerra le monde.

Les Suédois ne sont-ils pas les Macédoniens du XVIIIe siècle?

Il prendra d'abord l'Ukraine, où l'attend Mazeppa; puis, l'Ukraine prise, il reviendra prendre la Moscovie.

Quel aveuglement l'a frappé? Suit-il le fantôme de Patkoul, qu'il vient de faire écarteler, au mépris de toute justice? Tant il y a qu'à la date de cette mort, la main du Seigneur se retire de lui.

Encore une fois sa fortune jette une lueur, c'est sur les bords de la Desna, un des affluents du Dnieper. Le roi de Suède est arrivé là exténué de faim et de fatigue.

Un corps de huit mille Moscovites est sur la rive opposée; on se reposera en l'écrasant.

Les bords sont tellement escarpés, que les Suédois descendent avec des cordes; puis on se jette à la nage, et l'on aborde les huit mille Moscovites, qui sont repoussés et qui cèdent la place aux Suédois.

La Providence, qui veut perdre Charles, le fait vainqueur; s'il était vaincu, il reculerait, et Poultava l'attend.

Pierre, resté sous les murs de Moscou, le voit avec une joie mêlée d'étonnement se perdre dans les marais, s'enfoncer dans les steppes, s'égarer dans les bois, y laisser ses hommes, ses chevaux, son artillerie, ses bagages, comptant sur ceux que doit lui amener Lœvenhaupt.

C'est Lœvenhaupt qu'il faut attaquer et détruire d'abord.

puis le tzar attaquera et détruira Charles après avoir attaqué et détruit Lœvenhaupt; le roi après le lieutenant.

Lœvenhaupt mène avec lui un convoi de huit mille chariots, de l'argent levé en Lithuanie, des canons, de la poudre, des provisions de bouche.

Il a déjà passé le Borysthène au-dessus de Mohilef, il s'est avancé de vingt lieues sur le chemin de l'Ukraine, quand, tout à coup, vers Tcherikof, à l'endroit où se joignent la Proina et la Sossa pour se jeter dans le Dnieper, le tzar paraît à la tête de quarante mille hommes.

Lœvenhaupt et ses seize mille Suédois, au lieu de se retrancher et d'attendre le tzar et ses quarante mille Moscovites, marchent droit à eux.

Ne sont-ils pas habitués à vaincre un contre cinq?

Le choc fut terrible; quinze cents Moscovites furent couchés sur la terre sanglante pour ne plus se relever.

Pierre voit la confusion se mettre dans les rangs; il comprend que lui et la Russie sont perdus si Lœvenhaupt joint Charles avec une armée victorieuse. Il court à l'arrière-garde, composée de Cosaques et de Kalmouks, les forme sur une ligne, et leur crie :

— Tuez tout ce qui fuira, et moi-même, si j'étais assez lâche pour fuir!

Puis il retourne à l'avant-garde, en prend le commandement, rallie ses troupes, et présente le combat à Lœvenhaupt.

Mais celui-ci a l'ordre de rejoindre le roi, et non de combattre le tzar. Il a eu les honneurs de la journée; c'est tout ce qu'il lui faut; il refuse le combat et se remet en route.

C'est au tour de Pierre à se faire l'agresseur. Le lendemain, il rejoint les Suédois au moment où ceux-ci longent un marais; il les enveloppe et les attaque de tous côtés.

Ils font face partout. Pendant trois heures, on se bat; ils perdent deux mille hommes, et les Moscovites cinq mille;

mais ni d'un côté ni de l'autre on n'a reculé d'une semelle. La matinée reste indécise; c'est une victoire pour Pierre.

A quatre heures, au moment où la fatigue a amené une halte, le tzar voit arriver le général Bayco avec un renfort de six mille hommes. Il se met à la tête de ces troupes fraîches et se rue sur les Suédois : la bataille recommence et dure jusqu'à la nuit.

Enfin, le nombre l'emporte; les Suédois sont rompus, enfoncés, repoussés derrière leurs chariots. Mais, derrière leurs chariots, ils se rallient et se retrouvent neuf mille hommes, à peu près.

Sept mille sont restés morts ou blessés mortellement dans les trois combats qu'ils ont eu à soutenir. Les neuf mille qui restent se pressent, se rallient, se remettent à leurs rangs, et passent la nuit en ordre de bataille.

Pierre, de son côté, passe la nuit sous les armes. Défense est faite aux officiers, sous peine d'être cassés, et aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter et de piller.

Pendant la nuit, Lœvenhaupt s'est retiré sur une hauteur, ayant encloué les canons dont il n'a pu se faire suivre, et mis le feu à ses chariots.

Pierre arrive à temps pour éteindre le feu : quatre mille chariots tombèrent en son pouvoir.

Puis il fit attaquer les Suédois pour la cinquième fois, tout en leur offrant en même temps une capitulation honorable.

Lœvenhaupt accepta le combat, et refusa la capitulation.

On se battit pendant tout le jour; le soir, Lœvenhaupt passa la Sossa avec quatre mille hommes qui lui restaient; il en avait perdu douze mille, avait soutenu cinq combats contre quarante mille hommes, avait été repoussé, jamais entamé, écrasé, mais non battu.

Cette résistance de ses ennemis faisait l'admiration et le désespoir de Pierre.

Il avait perdu dix mille hommes dans ces cinq combats, et avait senti l'ennemi glisser entre ses mains.

Mais le résultat des cinq combats était pour lui deux journées indécises et trois victoires.

Lœvenhaupt rejoignit le roi de Suède avec quatre mille hommes; mais il n'amenait ni munitions ni vivres à une armée qu'il trouvait sans vivres et sans munitions.

Plus de communications avec la Pologne; partout un pays hostile et un ennemi acharné; enfin, l'hiver, ce terrible hiver de 1709, qui n'eut pour pendant que celui de 1812!

Charles perdit deux mille hommes dans ces steppes, et en sortit avec des cavaliers sans chevaux, des fantassins sans souliers.

Une partie de l'artillerie fut laissée dans les marais ou jetée dans les rivières; on n'avait plus de chevaux pour la traîner.

On sait l'histoire de cet officier qui se plaignait, et dont le roi entendit la plainte.

— Vous ennuieriez-vous, par hasard, d'être loin de votre femme? lui dit le roi. Si vous êtes un vrai soldat, je vous mènerai à une telle distance de là Suède, que vous aurez grand'peine à en recevoir des nouvelles tous les trois ans.

On sait l'anecdote de ce soldat qui, n'ayant, pour passer sa journée, qu'un morceau de pain noir fait d'orge ou d'avoine, montre ce morceau de pain à Charles.

Celui-ci le prend, le regarde, le mange jusqu'à la dernière miette.

Puis, au soldat ébahi, et qui doit jeûner jusqu'au lendemain :

— Il n'est pas bon, dit-il, mais il peut se manger.

Et il continua son chemin.

En somme, vingt-quatre mille hommes lui restent, exténués, mourant de faim; mais ce sont des Suédois, ils retrouveront leurs forces au bruit du canon.

Il est vrai que les maladies se mettent dans l'armée; que, dès le 1er février, on se remet à combattre et qu'au mois d'avril, il ne reste plus au roi que dix-huit mille hommes.

Mais on s'était rapproché de Poultava.

Charles engage quelques milliers de Valaques que lui vend un khan tatar, et, avec ses dix-huit mille Suédois et ses douze mille Valaques, il va assiéger Poultava.

Poultava contient des magasins de toute espèce, des armes, des munitions, des vivres. Il faut prendre Poultava.

Il fallait d'autant plus prendre Poultava, que l'hiver, qui avait été un ennemi pour Charles XII, avait été un allié pour Pierre. Celui-ci s'avançait à la tête d'une armée de soixante et dix mille hommes.

Charles pressait le siége en personne.

Pendant une fusillade, une de ces balles providentielles, un de ces misérables lingots de plomb qui décident non-seulement de la vie des hommes, mais encore de la destinée des empires, suivit la ligne que lui traçait la main de Dieu, et alla fracasser l'os du talon de Charles XII.

Celui-ci ne sourcilla point. Il était de l'école de ce philosophe grec qui disait : « Douleur! tu n'es pas un mal! »

Il resta encore six heures à cheval, sans pousser une plainte, sans qu'aucun de ceux qui l'entouraient s'aperçût qu'il était blessé.

Enfin un domestique vit le sang couler de sa botte.

Il appela du secours : il était temps, le roi allait tomber de cheval.

On l'en descendit; on lui coupa sa botte. On décida qu'il fallait lui couper la jambe.

Couper la jambe à un roi comme Charles XII, autant valait le décapiter.

Un médecin eut la hardiesse de se déclarer contre l'amputation et de prendre la responsabilité.

Ses confrères lui abandonnèrent le malade.

— Qu'allez-vous faire? demanda Charles XII resté seul avec lui.

— De profondes incisions, sire; pour tirer de la blessure les os qui pourraient entraver la cicatrisation.

— Faites, dit Charles XII en allongeant la jambe.

Le chirurgien appela.

— Que voulez-vous? demanda le roi.

— Deux hommes, sire.

— Pour quoi faire?

— Pour tenir la jambe de Votre Majesté.

— Inutile. Je la tiendrai moi-même.

Et Charles XII tint sa jambe, regardant faire l'opération comme si elle avait lieu sur un autre.

Le chirurgien posa l'appareil, et le roi à son tour appela.

C'était pour donner l'ordre d'un assaut pour le lendemain; mais, au moment où l'aide de camp sortait afin de transmettre cet ordre, un autre entra annonçant l'arrivée du tzar avec soixante et dix mille hommes.

— Bien! dit Charles XII sans marquer la moindre émotion à cette nouvelle, nous battrons le tzar, et, après l'avoir battu, nous prendrons Poultava.

Et il donna ses instructions pour la bataille.

Puis, fatigué de l'assaut autant que de l'opération, il s'endormit, et ne s'éveilla que le lendemain à la pointe du jour.

Ce lendemain, c'était le 8 juillet 1709.

Le soleil qui se levait allait éclairer une de ces batailles comme celle d'Arbelles, comme celle de Marathon, comme celle de Zama, comme celle d'Actium, comme celle de Bovines, comme celle de Waterloo, qui décident du destin d'un empire.

D'un côté, Charles XII, c'est-à-dire neuf années de victoires; de l'autre, Pierre Ier, c'est-à-dire douze ans de peines, de soins, de luttes.

Le premier, dispensateur des États, ayant fait et défait des rois; le second s'étant fait empereur à grand'peine, et commençant à civiliser son empire.

L'un aimant le danger pour le danger, avec le courage animal du lion, faisant la guerre pour le plaisir de la faire; le second, affrontant le danger quand il le faut, et ne faisant la guerre que dans l'intérêt de son peuple.

L'un libéral sans discernement, parce qu'il est né la main ouverte; l'autre, économe et ne donnant jamais que dans un but arrêté d'avance. L'un sobre et chaste par tempérament; l'autre aimant le vin et les femmes avec excès. L'un ayant conquis le titre *d'Invincible*, qu'une défaite peut lui enlever; l'autre étant en train de conquérir le titre de *Grand*, que rien ne peut lui faire perdre. L'un, risquant le passé; l'autre, l'avenir.

Si Charles XII est tué, ce n'est, après tout, qu'un homme de moins; la Suède reste ce qu'était, ce que doit être la Suède.

Si Pierre est tué, c'est non-seulement un homme qui tombe, mais encore la civilisation qui recule, un empire qui s'écroule.

La main de Dieu se fera visible, et le héros de la civilisation sera le champion du Seigneur!

Passez à Poultava, et, à six verstes de la ville, vous trouverez un monticule haut de vingt-huit pieds : c'est le tumulus qui recouvre l'armée suédoise, c'est le tombeau où est ensevelie la gloire de Charles XII.

Sur ce champ de bataille, à la place même où s'élève ce tombeau, Pierre, tout poudreux et tout sanglant, mais l'auréole de la victoire au front, prit la parole, et, s'adressant à son armée victorieuse :

— Je vous salue, soldats! dit-il; je vous salue, enfants les plus chéris de mon cœur; vous que j'ai formés à la sueur de mon front, vous les entrailles de la patrie, et qui

lui êtes aussi indispensables que l'est l'âme au corps qui l'anime.

Puis, laissant Charles XII à sa colère insensée de Bender, il va achever, avec la Pologne, la Prusse et le Danemark, la victoire de Poultava. Stanislas descend du trône, et cède la Pologne au roi de Saxe.

Pierre est trop fort pour ne pas comprendre la faiblesse d'Auguste.

Puis il redevient général et bombardier devant Riga, administrateur et législateur à Moscou, ingénieur et constructeur à Saint-Pétersbourg.

C'est alors qu'il fonde Cronstadt, fixe son armée à trente-trois régiments d'infanterie, à vingt-quatre régiments de cavalerie, à cinquante-huit mille hommes de garnison.

Puis, après avoir fait, d'un marchand de petits pâtés, un général en chef, d'un État informe et grossier, un empire puissant et victorieux, il fait de Catherine, la paysanne livonienne, la servante du pasteur Gluck, une tzarine qui portera après lui sa couronne qu'elle va sauver.

La tzarine Eudoxie Lapoukine est déjà depuis cinq ans dans un monastère.

Cependant ce n'est que douze ans plus tard que Catherine sera officiellement reconnue et couronnée.

C'est qu'il vient d'arriver un événement étrange.

Parmi les prisonniers faits à Poultava est ce traban qui a été marié deux jours à Catherine.

Transféré à Moscou avec les quatorze mille Suédois qui ont capitulé, il entre à la suite de Pierre, comme captif, dans cette capitale du vieil empire russe que va détrôner Saint-Pétersbourg, capitale du nouveau.

Là, il a appris ce qui s'est passé entre Catherine et le tzar. Au lieu de s'effrayer de l'événement, il en a conçu de l'espoir, et il a fait confidence de ce qu'il est au commissaire des prisonniers.

Celui-ci adressa en toute hâte son rapport au tzar.

Pierre écrivit au bas :

« Cet homme est un fou auquel il ne faut faire aucun mal.

» Le traiter comme les autres prisonniers.

Et, comme les autres prisonniers, il a été envoyé en Sibérie.

La Sibérie, c'est la nuit dont on ne sort jamais pour revoir le jour.

Le traban mourut dans les ténèbres de l'exil vers la fin de l'année 1721.

Ce ne fut que bien sûr de sa mort, que Pierre Ier fit reconnaître publiquement Catherine.

XII

TZAR ET TZARINE

Tout à coup, au milieu de ses fêtes et de ses triomphes, le tzar apprend qu'à la suite d'une intrigue de harem construite par Charles XII, deux armées, l'une turque, l'autre tatare, marchent sur Iassy.

Ces armées réunies forment deux cent mille hommes; ces deux cent mille hommes sont commandés par Mehemet Baltadji, c'est-à-dire par Mehemet *le fendeur de bois*.

Et, en effet, Mehemet a été valet dans le harem.

Tout-puissant auprès de son maître, mais se souvenant

de son origine, il refuse d'abord le commandement de l'armée immense que l'on met entre ses mains.

Mais le Grand Seigneur insiste, et lui donne un sabre couvert de pierreries.

Il accepte alors, en disant :

— Ta Hautesse sait que j'ai été habitué à me servir d'une hache à fendre le bois, et non d'un sabre pour commander les armées ; je tâcherai de te bien servir ; mais, si j'échoue, souviens-toi que je t'ai supplié de ne pas faire de moi un général.

Pierre, tout enorgueilli de Poultava, et traitant Turcs et Tatars comme Charles XII traitait les Moscovites, marche contre ces deux cent mille barbares avec trente mille soldats.

Il est vrai que ces trente mille soldats sont l'élite de la Russie, le germe de la civilisation, l'espérance du Nord.

Il traite avec deux Grecs : l'un Kantemir, hospodar de Moldavie ; l'autre, Brancovan, hospodar de Valachie.

Trahi par tous les deux, il se trouve acculé au Prouth, sans vivres, sans munitions, sans autre artillerie que quelques pièces et trois coups de canon à tirer.

— Diable ! dit-il, me voilà au moins aussi mal ici que mon frère Charles à Poultava.

Puis il se retire dans sa tente, défendant que qui que ce soit vienne l'y troubler, commande pour le lendemain un effort désespéré, et dicte pour le sénat cette instruction :

« Ne point perdre courage, ne songer qu'au bien et au salut de l'État ; n'avoir aucun égard aux ordres, quels qu'ils soient, que l'on pourrait arracher à ma captivité ; me remplacer même sur le trône par celui que l'on jugera le plus digne, si le bien public l'exige, abdiquant d'avance, et pendant que je suis libre encore, un empire sur lequel je n'ai voulu régner que pour faire son bonheur. »

Jusqu'à présent, Pierre a emprunté ses exemples aux

rois de l'Europe, il leur rend en quelques lignes tous les exemples qu'il a reçus d'eux.

Une seconde fois il appelle Scheremetef.

Pendant la nuit, on brûlera tous les bagages. Chaque officier supérieur se réservera un seul chariot; si l'on est vaincu, l'ennemi, du moins, ne profitera point du butin.

A la pointe du jour, on attaquera l'ennemi à la baïonnette.

Scheremetef sort; les ordres du tzar seront exécutés.

Schemeretef sorti, Pierre est pris de convulsions. Tous les grands hommes, à commencer par César, et à finir par Napoléon, sont plus ou moins épileptiques.

En rouvrant les yeux, il voit Catherine devant lui.

Catherine est son conseil intime, elle l'a suivi sur le Prouth. Pierre s'étonne de la voir, ferme et calme, quand lui, l'athlète de Dieu, se roule sur son lit, nu et terrassé.

Elle vient lui rendre la force évanouie, faire renaître l'espoir perdu.

Il ne faut pas combattre, il faut traiter. Traiter n'est pas le mot : corrompre.

A force d'or et de présents, on achètera le caïmacam et le grand vizir, elle en répond. Elle s'est fait lire, — Catherine ne sait ni lire ni écrire, — elle s'est fait lire les dépêches du comte Tolstoï, ambassadeur de Pierre à Constantinople; il se connaît en trahison, lui qui a trahi la princesse Sophie pour le tzar Pierre, et Catherine est sûre que le caïmacam et le grand vizir sont à vendre; le tout est d'y mettre le prix.

Elle connaît l'homme que l'on peut charger de cette négociation : c'est un bas officier habile, de l'intelligence duquel elle répond.

A sa voix, le tzar se relève, reprend non-seulement le courage, mais la force. On fait venir le messager, qui part à l'instant avec des instructions verbales.

Il est autorisé à offrir jusqu'à quatre millions.

Le messager parti, le tzar regarde Catherine.

— Et, s'il accepte, lui demande-t-il, où trouverons-nous l'argent nécessaire aux deux coquins? Ils ne se payeront pas de belles promesses.

— Ici même, répond Catherine; j'ai mes diamants avec moi. Et, avant le retour du messager, j'aurai jusqu'au dernier copek qui est dans le camp.

— Va, et que Dieu te conduise, dit le tzar.

Sa devise, est, on le sait: *Deo adjuvante.*

Catherine monte à l'instant même à cheval et parcourt tout le camp; elle adresse tout à la fois la parole aux officiers et aux soldats.

— Mes amis, leur dit-elle, nous sommes ici dans une telle situation, que nous ne pouvons sauver notre liberté qu'en perdant la vie, ou en faisant à nos ennemis un pont d'or. En prenant le premier parti, qui est celui de mourir en nous défendant, tout notre or et tous nos bijoux deviennent inutiles. Employons-les donc à séduire nos ennemis. J'y ai déjà sacrifié toutes mes pierreries et tout mon argent; mais cela ne suffira point : il *faut* que chacun de vous se cotise.

Puis, s'adressant à chaque officier en particulier :

— Voyons, toi, dit-elle, qu'as-tu à me donner? Si nous sortons d'ici, je te le rendrai au centuple, sans compter que je te recommanderai au tzar notre père.

Et tout le monde, depuis le général jusqu'au simple soldat, donna ce qu'il avait; et l'on eut bientôt des monceaux d'or.

Le messager revint: le grand vizir demandait qu'on lui envoyât un commissaire pour traiter de la paix.

Quelques-uns disent que ce fut le grand chancelier Schaffirof qui se rendit au camp du grand vizir; d'autres assurent que ce fut Catherine, qui, ne voulant pas confier la négociation à un étranger, s'y rendit elle-même.

Ils expliquent ainsi la réussite de la négociation :

Catherine était fort belle, et l'on sait combien la beauté est puissante sur ces sectateurs de Mahomet, qui n'ont trouvé un paradis digne d'eux qu'en le peuplant de houris toujours vierges et toujours belles.

La tzarine était loin d'être une houri sous tous les rapports ; mais, sous celui de la beauté, elle l'était plutôt deux fois qu'une.

La première réponse du vizir fut

— Que le tzar abjure, et devienne notre frère, et nous n'avons rien à refuser.

— J'abandonnerais plutôt aux Turcs, dit Pierre, tout le terrain qui s'étend jusqu'à Kursch ; j'aurais, du moins, la chance de le leur reprendre un jour. Mais la perte de ma foi serait irréparable. Comment le grand vizir croirait-il à ma promesse s'il me voyait manquer à la promesse que j'ai faite à Dieu?

La seconde exigence du grand vizir fut que le tzar et son armée se rendraient à discrétion.

— Dans un quart d'heure, répondit le vieux chancelier, mon maître vous attaquera, et nous nous ferons tous tuer, depuis le premier jusqu'au dernier, plutôt que d'accepter des conditions infâmes.

Je serais tenté de croire que ce fut alors que Schaffirof abandonna la négociation, et que Catherine la reprit.

Tant il y a que, la même nuit, le traité fut signé.

Le tzar rendait Azof, brûlait les galères qu'il avait dans le port, démolissait les citadelles bâties sur les Palus-Méotides, abandonnait toute l'artillerie et toutes les munitions de ces forteresses au Grand Seigneur, évacuait la Pologne, et payait de nouveau aux Tatars un subside de quarante mille sequins, aboli par ses victoires précédentes, et qu'un traité aussi désastreux qu'une défaite faisait revivre.

Moyennent quoi, le tzar eut la liberté de se retirer avec son armée, son artillerie, ses drapeaux et ses bagages.

Les Turcs s'engageaient, en outre, à lui fournir des vivres.

Le traité allait être signé, lorsque Charles XII arriva tout à coup au camp du grand vizir.

Il avait couru cinquante lieues à cheval, depuis Bender jusqu'à Iassy; il fallait faire trois lieues de plus pour aller passer le Prouth, en face du camp des Tatars; Charles XII n'en avait pas eu la patience: au risque de se noyer, il s'était jeté à l'eau, avait traversé une portion de l'armée du tzar, et, comme nous l'avons dit, était arrivé au camp.

En ce moment, l'armée moscovite, approvisionnée par son généreux adversaire, commençait à opérer sa retraite.

Charles, furieux, avait tout vu, tout appris.

Il s'élança dans la tente du grand vizir en lui reprochant le traité qu'il venait de conclure.

Alors, avec la tranquillité musulmane:

— J'ai, lui répondit le vizir, le droit de faire la paix et la guerre.

— Mais, reprit le roi, n'avais-tu pas toute l'armée moscovite en ton pouvoir?

— Notre loi, dit gravement le musulman, nous ordonne de donner la paix à nos ennemis quand ils implorent notre miséricorde.

— T'ordonne-t-elle de faire un mauvais traité quand tu peux en faire un bon? s'écria Charles XII. Il ne tenait qu'à toi d'amener le tzar à Constantinople, et, traître que tu es, tu le laisses échapper.

— Eh! répondit foidement le Turc, qui gouvernerait son royaume en son absence? Il ne faut pas non plus que tous les rois soient hors de chez eux.

A cette riposte, Charles XII, furieux, se jeta sur un sofa,

et, comme le grand vizir passait devant lui, il étendit la jambe et lui déchira sa robe avec son éperon.

Puis, se redressant, il s'élança sur son cheval, et retourna tout d'une traite à Bender, le désespoir dans le cœur.

Charles XII rentra en Suède, mais ne se releva jamais de Poultava.

On sait qu'il fut tué devant Frederickshall, au moment où il se baissait lui-même pour pointer un canon.

Un de ses officiers — peut-être celui qu'il avait menacé de conduire si loin de sa femme, qu'il serait trois ans sans en recevoir de nouvelles — lui brisa le crâne d'un coup de pistolet.

On peut aujourd'hui voir la tête des deux rivaux, Charles et Pierre; elles furent moulées toutes deux.

La tête de Pierre est celle d'un homme de génie; elle ressemble à la tête de Napoléon.

La tête de Charles XII est celle d'un idiot; elle ressemble à la tête de Henri III.

La faiblesse politique dans laquelle sont tombés la Suède et son roi donnent un répit au tzar. Tout est à peu près calme en Russie, les strélitz sont exterminés, Charles XII est vaincu, les Turcs tiennent le traité de Faltchi, le clergé ne conspire que sourdement, Saint-Pétersbourg grandit, le golfe de Finlande, Arkhangel et la mer Caspienne se couvrent de vaisseaux. Pierre peut quitter la Russie, et aller demander à l'Europe cette somme d'arts et de connaissances que son doux soleil a fait éclore entre son premier voyage et le second.

Cette fois, il emmène avec lui la tzarine. Il parcourt, avec celle qu'il appelle son bon génie, l'Allemagne et la Hollande. Il veut lui faire voir la France; mais des formalités d'étiquette s'opposent à son voyage: la tzarine n'est point

publiquement reconnue, la cour de Louis XV ne la traiterait point en tête couronnée.

On sait par cœur les détails du voyage de Pierre Ier en France : son entrevue avec le petit roi Louis XV et avec madame de Maintenon, sa visite au tombeau de Richelieu, et ce cri, le plus grand des éloges funèbres qui aient jamais été prononcés sur le sépulcre d'un ministre : « Grand homme, je t'eusse donné la moitié de mes États pour apprendre de toi à gouverner l'autre. »

Toujours d'accord avec lui-même, il a refusé le palais qu'on lui a préparé, repoussé les hommages qu'on a voulu lui rendre, dédaigné le luxe dont on a voulu l'entourer. Il s'est réfugié dans une petite maison, en disant :

— Je suis un soldat; un morceau de pain et un pot de bière me suffisent. Je préfère aux grands appartements les petites chambres; je ne veux point marcher en pompe ni fatiguer tant de monde.

Puis, prophète du grand désastre qui s'accomplira soixante ans plus tard, il quitte Versailles en disant :

— Je pleure sur la France et sur son petit roi, que je vois près de perdre son royaume par le luxe et les superfluités.

En traversant cette France qu'il quitte, en lui jetant la sombre prophétie, il s'arrête à chaque occasion qu'il trouve de s'arrêter. C'est un laboureur qui conduit sa charrue, et qu'il interroge lui-même sur l'agriculture, tout en prenant le dessin de son instrument; c'est un curé qui lui explique comment il vit du petit champ qu'il possède, et que, comme le vendangeur de la Bible, il cultive de sa propre main.

— Faites-moi souvenir en Russie de ce brave homme, dit-il à ceux qui l'entourent; son travail lui produit du cidre, du vin, et de l'argent par-dessus tout. J'essayerai d'exciter nos popes par son exemple; et, en leur apprenant

à cultiver la terre, je les tirerai peut-être de leur misère et de leur oisiveté.

Mais une nouvelle non moins terrible que celle qui l'a arrêté dans son premier voyage l'atteint pendant le second. La première fois, c'étaient les strélitz et la princesse Sophie qui conspiraient contre lui; la seconde fois, c'est son fils le tzarévitch Alexis et sa femme Eudoxie-Fœdœrovna Lapoukine.

Nous avons parlé de la séparation du tzar d'avec sa première femme et de l'incarcération de cette princesse, sans dire les causes qui avaient amené ce divorce et cette captivité.

Reparons l'omission commise.

La tzarine était belle et devait sa fortune à cette beauté. Beauté fatale, fortune mortelle!

C'était un usage reçu en Russie, lorsque le tzar était arrivé à l'âge de nubilité, de réunir, dans la grande salle du Kremlin, les plus belles filles de l'empire; les plus grands seigneurs de la Russie tenaient à honneur de faire participer leur famille au concours matrimonial.

La même cérémonie fut pratiquée pour Pierre que pour ses prédécesseurs. Il passa dans les rangs des vierges moscovites, et s'arrêta devant un miracle de beauté.

C'était Eudoxie-Fœdœrovna Lapoukine.

Il en avait eu deux fils, l'un nommé Alexandre, mort en bas âge; l'autre, nommé Alexis.

C'était ce dernier qui se révoltait contre lui.

La bonne intelligence entre les deux époux ne fut pas longue. La tzarine était intrigante, impérieuse et jalouse. Le tzar était soupçonneux, changeant et de complexion amoureuse.

Il rencontra une jeune fille nommée Anna Moëns, née à Moscou de parents allemands : c'était la fille d'un brasseur

de bière; la voir, l'aimer, la désirer, fut tout un pour le tzar.

Si cette femme eût aimé le tzar, ou eût été ambitieuse, c'était elle qui devenait impératrice au lieu de Catherine.

Tout en cédant au tzar, elle céda froidement; elle avait pour lui une aversion étrange, qu'elle ne se donnait guère la peine de dissimuler.

Mais l'impératrice ne fut pas moins blessée de cette infidélité, la première que lui eût faite publiquement le tzar, et, une nuit, elle lui refusa son lit.

Pierre consulta les théologiens les plus renommés de l'empire pour savoir d'eux s'il n'existait pas quelque cause de nullité dans son mariage.

Ils répondirent que non.

— Tant pis pour elle! dit le tzar.

Et il l'envoya dans un couvent, où il la força de prendre le voile.

Nous avons vu ses amours avec Catherine, et l'avénement au trône de celle-ci.

Pendant ce temps, la tzarine Eudoxie n'était pas si bien voilée qu'elle ne pût se faire voir, pas si bien cloîtrée que l'on ne pût pénétrer jusqu'à elle.

Un gentilhomme de la province de Rostof, nommé Glebof, la vit, en devint amoureux, et, aidé par son frère, qui en sa qualité d'archevêque avait entrée dans le couvent, il pénétra jusqu'à celle qui avait été répudiée par le tzar Pierre.

Bientôt l'intrigue amoureuse prit la consistance d'une intrigue politique. Il s'agissait de déposer et d'assassiner Pierre, et de mettre à sa place le tzarévitch Alexis sur le trône.

Le complot fut découvert.

La tzarine, frappée de verges, fut enfermée à Schlusselbourg. Glebof fut empalé au milieu d'un échafaud dont les

quatre coins étaient marqués par l'archevêque qui avait secondé les amours d'Eudoxie, par Abraham Lapoukine, son frère, et par deux autres boyards roués et décapités.

— Quand le feu, dit le tzar, rencontre de la paille, il la consume; mais, quand il rencontre le fer, il s'éteint.

Puis, le soir, apprenant que Glebof, après douze heures de cet horrible supplice, n'est pas encore mort, il prend un drojky et se fait conduire droit à l'échafaud.

Arrivé là, il descend, fait quelques pas vers le patient, à qui la torture n'a pas pu arracher un seul aveu, et l'exhorte, au moment où il va paraître devant Dieu, à dire la vérité.

— Approche, lui dit Glebof, et je vais la dire, mais à toi seul.

Pierre s'approche, et Glebof lui crache au visage.

— Insensé! lui dit-il, crois-tu que, n'ayant rien dit quand tu me promettais la vie en échange de mes aveux, je serai assez niais pour parler quand ta toute-puissance elle-même ne peut plus me sauver la vie?

Et le tzar se retire, vaincu et la rage dans le cœur.

Reste son fils Alexis, le conspirateur éternel, le complice de sa mère; son fils, que, depuis longtemps déjà, il ne regarde plus comme son héritier, puisque, des bords du Prouth, décidé à ne pas tomber aux mains de ses ennemis, il a écrit au sénat : « Après moi, donnez le trône au plus digne. »

Il le fait comparaître devant le tribunal, qui le condamne à mort, le 6 juillet 1718.

Le 7, la population s'émeut, des cris se font entendre en faveur du jeune prince, une députation se présente devant le tzar, venant humblement le supplier de faire grâce à son fils.

— Eh bien, soit, dit Pierre, je lui fais grâce; qu'on aille annoncer au prisonnier cette bonne nouvelle.

On se hâte; mais lui, pendant ce temps, fait venir son médecin.

— Docteur, lui dit-il, vous savez combien le tzarévitch est nerveux; cette grâce, à laquelle il ne s'attend pas, peut lui causer une émotion fatale. Allez à la prison, et saignez-le abondamment.

Puis, comme le médecin est prêt à refermer la porte :

— Aux quatre membres, ajouta Pierre avec une voix dans laquelle perce toute sa haine pour ce malheureux prince, que les conseils maternels ont entraîné dans une lutte impie et sacrilége.

Deux heures après, le tzarévitch était mort!

Et, fils ou étranger, c'était ainsi que devait tomber tout ce qui osait résister à cet homme à la taille et aux passions surhumaines. La nature sculpte les colosses en grand et par masses; elle néglige les détails; les détails sont pour les êtres infimes qu'elle destine à de moindres efforts, et qu'elle fait naître dans les temps de calme, dans les jours de tranquillité.

Mais est-ce la justice de tout le monde qu'il faut demander à cet homme que la terreur et le poison ont fait épileptique; qui, quatre fois, a été réveillé en sursaut par la révolte, et qui, bondissant hors de son lit, a trois fois lutté avec l'assassin nocturne, et trois fois l'a terrassé? Est-ce la patience du saint qu'il faut demander au charpentier sublime qui, après avoir, à coups de hache, taillé un empire colossal, après avoir sacrifié sa sueur, son sang, son bonheur, sa vie à ses empires, voit son fils s'approcher ténébreusement de son œuvre, une torche à la main.

Ou le fils devait vivre et l'œuvre tomber, ou le fils devait tomber et l'œuvre vivre.

L'œuvre a vécu. L'empire russe, sorti encore informe des mains de Pierre le Grand, couvre aujourd'hui le tiers du globe et glorifie son fondateur en trente langues différentes, et Alexis, perdu dans un coin de l'église des Saints-

Pierre-et-Paul, dort dans une tombe muette de six pieds de long!

Mais, soyez tranquille, Dieu est impitoyable aux hommes de génie. Ce cœur, qui reste fermé comme celui de Brutus à la mort d'un fils, se brisera sous l'infidélité d'une femme.

Un jour, on vient lui dire que celle qu'il a tirée de l'esclavage pour en faire sa maîtresse, sa femme, la tzarine; que Catherine, la paysanne livonienne, couronnée, sacrée par lui, assise sur ce trône ensanglanté par tant d'exécutions terribles, et qui devrait au moins trembler si elle n'aime pas, a pour amant son favori à lui, le frère de cette ancienne maîtresse si froide à son amour : le chambellan Moëns de la Croix.

D'abord, il ne veut pas le croire, quoique la relation lui vienne d'un homme qui a toute sa confiance, de Jagavschinsky, qu'on appelle *l'œil de Pierre*.

Il faudra qu'il voie pour être convaincu.

Il feint de quitter Saint-Pétersbourg, et annonce une absence d'une ou deux semaines.

A quelques lieues de la ville, il s'arrête, revient au palais, et envoie un page faire ses compliments à l'impératrice comme s'il était à Cronstadt.

Le page avait ordre de tout observer, et de revenir dire ce qu'il avait vu ou même soupçonné.

Le page revint et son rapport ne laissa plus de doute au tzar.

Il était deux heures après minuit, il alla droit à la chambre de Catherine.

La sœur de Moëns de la Croix veillait dans une antichambre. La colère du tzar redoubla à sa vue; tout ce qu'il aimait l'outrageait donc.

Il la repoussa et passa.

Un page, qui ne le reconnaissait sans doute pas, voulut

défendre la porte de l'impératrice : il le renversa d'un coup de poing.

Il entra; Catherine, éperdue, sauta à bas du lit, pour défendre son amant.

Il faillit la tuer d'un coup de canne.

Son regard fouilla les profondeurs de l'alcôve : Moëns de la Croix était dans le lit, attendant la mort, calme et résigné.

Pierre sortit sans lui adresser une parole.

Puis il entra dans la chambre du prince Repnine.

— Lève-toi, lui dit-il, et écoute-moi.

Le prince se leva et étendit la main vers ses vêtements.

— Tu n'as pas besoin de t'habiller, lui dit le tzar.

Et, alors, il lui raconte ce qui vient de se passer.

Stupéfait de la confidence, le prince Repnine lui demande ce qu'il a résolu.

— J'ai résolu, répond Pierre, de faire trancher la tête à l'impératrice dès qu'il fera jour.

Mais Repnine se jeta à ses genoux.

— Et vos deux filles, dit-il, les princesses Anne et Élisabeth?

— Eh bien, mes deux filles..?

— Songez que vous les déshonorez, sire; songez que vous faites mettre en doute leur légitimité.

Pierre poussa un soupir.

— Mais, dit-il, il me semble que j'en suis bien maître.

— Oh! lui repartit Repnine, faites ce que vous voudrez.

Le tzar rentra chez lui sans dire autre chose.

Le lendemain, Moëns de la Croix était arrêté, sur l'accusation de complot contre l'État; sa sœur était arrêtée comme sa complice.

Le procès s'instruisit.

Pendant l'instruction de ce procès, le tzar avait des mouvements de colère qui touchaient à la folie.

Un soir qu'il revenait de la forteresse où le procès s'instruisait, il entra inopinément et sans suite dans la chambre où les deux jeunes princesses travaillaient à des ouvrages de femme.

Il était menaçant, hors de lui, pâle comme un mort; son visage et tout son corps frissonnaient sous des mouvements convulsifs; ses yeux étaient étincelants et hagards.

Il se promena pendant quelques minutes dans la chambre sans dire une parole; seulement, ses yeux s'arrêtaient terribles, menaçants, vengeurs, sur les deux jeunes princesses.

Toutes deux, tremblantes de terreur, quittèrent la chambre.

Une jeune Française, leur institutrice, se glissa sous une table et y resta immobile, muette, retenant son souffle.

Alors, elle vit le tzar tirer du fourreau et y repousser dix fois la lame de son couteau de chasse, frappant du pied, heurtant du poing et jetant à terre son chapeau, mettant en pièces tout ce qu'il trouvait sous sa main, et enfin sortant de la chambre en poussant la porte avec tant de violence, qu'il la brisa.

Moëns de la Croix fut condamné à mort; sa sœur au knout, supplice que le tzar, dit-on, lui infligea lui-même.

Après quoi, il l'envoya en Sibérie.

Le 27 novembre 1724, Moëns de la Croix, après avoir avoué tout ce que voulait Pierre, après s'être reconnu coupable de concussion, de trahison, de conspiration, eut la tête tranchée.

Il marcha au supplice comme un martyr.

Il portait toujours au poignet un petit bracelet de diamants que lui avait donné l'impératrice. Lorsqu'il fut arrêté, il le cacha sous sa jarretière, et parvint ainsi à le sauver.

Sur l'échafaud, il le glissa au pasteur luthérien qui l'accompagnait, en le priant de le remettre à l'impératrice.

D'une des fenêtres du sénat, Pierre vit le supplice. Moëns mort, le tzar monta sur l'échafaud, prit la tête par les cheveux, et la souffleta.

Puis, rentrant au palais, et s'adressant à Catherine :

— Montez en voiture avec moi, madame, lui dit-il ; j'ai une promenade à vous faire faire.

Quoique se doutant de quelque horrible projet, Catherine n'osa refuser; elle obéit.

Alors, en voiture découverte, il la conduisit sur la place où l'échafaud sanglant était encore dressé, où la tête, séparée du corps, venait d'être plantée sur un pieu, dirigeant la promenade de manière que les plis de la robe de l'impératrice frôlassent l'échafaud, et que quelques gouttes de la pluie de sang qui tombait de cette tête nouvellement tranchée tombassent sur la robe de l'épouse adultère.

Catherine ne sourcilla point; son visage de marbre ne trahit pas la moindre émotion.

A partir de ce moment, toute relation cessa entre les deux époux, et Pierre ne vit plus sa femme qu'en public.

Il jeta au feu le testament qu'il avait fait en sa faveur, et laissa soupçonner qu'après avoir envoyé sa première femme dans un couvent, il pourrait bien y envoyer la seconde.

Car, au contraire des autres souverains, qui ont deux existences, la vie publique et la vie privée, le colosse dont nous esquissons les traits principaux n'eut jamais qu'une vie publique. Soit insouciance, soit mépris, défauts et qualités, vices et vertus, il exposa tout au grand jour. Son intérieur fut celui de son immense empire. Sœur usurpatrice, maîtresses infâmes, fille bâtarde, épouse adultère, fils sacrilége, il met tout non-seulement en vue, mais en relief. C'était un droit de son génie ; il en usa.

Vivant pour le bien public, il vivait publiquement.

Écoutez, il ne cachera pas plus la maladie dont il meurt

qu'il n'a caché le reste, quoique cette maladie soit, d'habitude, de celles que l'on n'avoue pas.

Il dit non-seulement tout haut la maladie qu'il a, mais la source où il l'a prise.

— Défiez-vous de madame la générale! s'écrie-t-il parfois en grinçant les dents au milieu d'atroces douleurs; c'est le meilleur conseil que je puisse donner à mes amis.

Il est vrai que, de son côté, la dame, sans nier la chose, lui renvoyait le compliment.

— Mais pourquoi ne le guérissez-vous pas? demandait-on au docteur anglais Atkins.

— Comment, répondait celui-ci, voulez-vous que je guérisse un homme qui a dans le corps une légion de démons de luxure?

Puis, au milieu de tout cela, la douleur morale fut bien pour quelque chose. Le cœur joyeux eût soutenu le corps; le cœur brisé le tua.

Lui qui avait vu sans sourciller les complots de sa sœur, les révoltes et les massacres des strélitz, les adultères de sa première femme, les intrigues de son fils; lui qui avait puni tout cela promptement, terriblement, puis qui avait détourné les yeux du patient et du supplice, et qui avait paru ne plus songer ni à l'un ni à l'autre, il ne peut supporter l'ingratitude de cette servante livonienne qu'il a faite successivement sa concubine, sa maîtresse cachée, sa maîtresse publique, son épouse secrète, sa femme déclarée, et pour laquelle, en mémoire de cette grande et terrible journée du Prouth, il a créé l'ordre de Sainte-Catherine.

Étrange délicatesse de la part d'un homme qui a pardonné à Villebois son viol, et qui peut-être même a autorisé Catherine à tout donner au grand vizir!

C'est qu'avec le grand vizir et Villebois, le corps seul était en jeu, mais qu'à Moëns de la Croix, Catherine a donné non-seulement le corps, mais le cœur.

Et à quel moment! quatre mois après qu'il l'a reconnue tzarine et héritière du trône, qu'il lui a donné la couronne et l'a fait couronner, événement inouï en Russie, où jamais femme n'a été sacrée.

Catherine, on le voit, n'a pas perdu de temps pour être ingrate.

Celle dont il disait: « Non-seulement c'est une épouse, mais encore c'est un ami; non-seulement c'est une femme au lit, mais encore c'est un homme au conseil. »

La reconnaissance de Catherine était de celles auxquelles il faut de l'espoir; dès qu'elle n'eut plus rien à attendre, elle crut n'avoir plus rien à donner.

Si fait! la mort du tzar pouvait l'élever d'un degré; si haut que fût son trône, son tombeau était plus haut encore.

Tout cela fit qu'à son crime réel, l'histoire, ou plutôt la légende, ajoute un crime supposé. Pierre meurt, et l'on accuse de sa mort Catherine et Menchikof : ceux pour lesquels il a fait le plus au monde après la Russie et avant ses enfants.

On oublie les aveux indiscrets de Pierre, une infirmité bien connue, pour laquelle il vient de prendre les eaux d'Olonetz; on oublie le poids que cet Atlas a porté pendant trente ans, et qui a dû finir par le courber vers la tombe; on oublie l'entassement des faits, les excès nocturnes, les colères épileptiques, les orgies sans fin, les veilles obstinées; on oublie qu'Alexandre fut fatigué d'avoir dompté Bucéphale, et que Pierre pouvait bien être fatigué d'avoir dompté une nation.

Mais c'est une justice divine que celui qui n'a pas été puni d'un crime réel, emporte avec lui dans la tombe l'accusation d'un crime supposé.

Puis la foule est ainsi faite : il est difficile de s'élever au-dessus d'elle; mais, lorsque, pendant vingt ans, elle a regardé un homme en relevant la tête, lorsqu'elle a fait de cet

homme un demi-dieu, elle ne veut plus permettre que cet homme meure comme les autres hommes.

Le bruit se répand dans le monde que Napoléon est mort d'un cancer à Sainte-Hélène.

— Cancer politique ! répond le monde.

Et l'Angleterre, qui a déjà brûlé Jeanne d'Arc et décapité Marie Stuart, reste faussement accusée d'avoir empoisonné Napoléon.

N'importe ! disons comment mourut Pierre le Grand ; pour nous, sa mort est si bien d'accord avec sa vie, qu'elle en est le simple couronnement.

Il n'avait que cinquante-deux ans ; mais il luttait depuis quarante : la lame si souvent tirée pour le combat avait fini par user le fourreau.

Dès 1722, il est attaqué de la dysurie ; mais il souffre et se tait ; il a trois provinces de la Perse à conquérir avant d'avoir le droit de se plaindre.

Lui qui avoue tout, même les maladies honteuses, n'avoue plus une maladie, du moment qu'elle peut être mortelle.

Sans doute, il faudra qu'il meure un jour ; mais il ne faut pas que l'on sache qu'il peut mourir.

C'est un de ses serviteurs qui est malade, et qui consulte pour lui ; lui, suivra la consultation donnée à ce serviteur.

C'est sur ces entrefaites, à son retour des eaux d'Olonetz et après le couronnement de Catherine, qu'arrive la catastrophe de Moëns de la Croix. Saint-Pétersbourg voit la vengeance ; mais, tout à coup, la Russie apprend que la vie du tzar est en danger, et qu'une opération terrible peut seule le sauver.

Puis on apprend que cette opération, il l'a soufferte, mais avec de telles douleurs, que les opérateurs sont sortis tout meurtris de la pression de ses mains, qu'il a refusé de se laisser lier.

Trois mois, anéanti, brisé, agonisant, il reste étendu sur son lit de douleur.

Mais enfin sa volonté l'emporte; et, comme un captif qui brise sa chaîne, comme un prisonnier qui sort de sa prison, il s'élance pâle et courbé hors de la maladie, mais non hors du mal.

Où va-t-il, en ce temps d'automne qui commence, et qui, à Saint-Pétersbourg, est fatal même aux plus saines, aux plus vigoureuses organisations?

Dans les marais où s'égare le canal qui doit joindre les eaux de l'Asie aux eaux de l'Europe.

A l'aspect de ce fantôme, affaibli, souffrant, voûté, Munich — ce grand homme dont nous aurons à parler plus tard — s'effraye, et veut le tirer de cette bourbeuse et fétide contrée, royaume implacable de la fièvre.

Mais lui :

— Ce canal, dit-il, nourrira Saint-Pétersbourg et Cronstadt, fournira des matériaux pour leurs constructions, y amènera toutes les productions de l'empire, et fera prospérer le commerce de la Russie avec le reste du monde. Ma place est ici.

La direction du canal bien arrêtée, il part pour le lac Ilmen. C'est toujours de l'eau qu'il lui faut, à cet homme, qui, aux deux extrémités de son empire, a attaché deux mers : la Baltique et la Caspienne, la mer de glace et la mer de feu. Puis, des salines de Staraia-Roussa, il revient vers Pétersbourg, pousse sans s'arrêter jusqu'en Finlande, et, le 5 novembre, en plein hiver, il aborde dans le lac de Lachta, au milieu d'un orage affreux. Mais il est sauvé : une cabane lui offre son abri; un poêle, sa chaleur.

Il jette, avant de rentrer, un dernier regard sur cette mer, qu'il semble avoir soumise, comme les steppes, comme les Cosaques, comme les Turcs, comme les Suédois, comme le Danemark, et sourit à son triomphe.

Mais que voit-il?... une chaloupe échouée dans un bas-fond, une chaloupe pleine de soldats et de matelots : la terreur les trouble, ils vont périr!

Et, d'abord, Pierre court au rivage et leur crie les manœuvres qu'ils doivent exécuter. Mais sa voix se perd dans le bruit des vagues et dans les clameurs des naufragés. Pierre ordonne de les secourir; ceux auxquels il s'adresse hésitent. Alors, oubliant qu'il court un double danger, il se jette dans une barque; mais, ne pouvant point manœuvrer la barque, il se jette à l'eau, gagne à la nage la chaloupe en perdition, prend place au milieu de ces hommes éperdus, s'empare de la manœuvre, et les ramène sains et saufs au rivage.

De combien de coudées Pierre, à Lachta, dépasse-t-il Louis XIV sur les bords du Rhin!

Il est vrai que, le soir même, la fièvre le prend, que la dysurie lui enfonce ses serres au plus profond des entrailles, et qu'on le rapporte mourant à Saint-Pétersbourg.

Cette fois, il est bien couché sur son lit d'agonie, et ne s'en relèvera plus.

Mais, de ce lit, il peut encore donner ses instructions, ses commandements, ses ordres.

C'est Behring qui part comme la Pérouse, mais qui, plus heureux que la Pérouse, étendra jusqu'à l'Amérique l'empire russe, et donnera son nom à l'île qui lui servira de tombeau.

C'est Munich, aux ordres duquel il met, pour l'achèvement de son canal, vingt mille ouvriers et le sénat.

C'est Catherine, à laquelle il recommande son académie des sciences, et à qui il désigne Ostermann, en lui disant :

— La Russie ne peut se passer de lui, il est le seul qui connaisse ses véritables intérêts.

Cependant il se lèvera une fois encore, le 17 janvier 1725, jour de la bénédiction de l'eau; il bravera l'âpreté des cli-

mats, les tortures du mal! Lui qui a tué la superstition sera pieux jusqu'au bout!

Mais, le 18, il tombera plus bas qu'il n'a jamais été.

Cette fois-ci, ce n'est plus son lit d'agonie, c'est son lit de mort.

Le 19, tous les médecins de Saint-Pétersbourg sont appelés autour du mourant; on expédie des courriers à Leyde et à Berlin, pour en rapporter des consultations. Là, pendant dix jours, par les remèdes les plus violents, par des remèdes plus terribles que la maladie, et qui arrachent au patient des cris que celle-ci ne lui arrachait pas, la science, encore au berceau, brutale et maladroite comme un enfant, lutte contre le spectre qu'elle ne peut chasser de la chambre, tandis que, de temps en temps, le malade, indigné de sa faiblesse, honteux de lui-même, vaincu pour la première fois par la douleur, s'écrie :

— Oh! que l'homme en moi n'est qu'un misérable animal!

Enfin, le 26 janvier, il s'avoue vaincu, se résigne, cesse de lutter, et se tourne vers le ciel; il fait payer ses dettes, relâcher les prisonniers, et reçoit les derniers secours de la religion, en disant :

— Dieu, je l'espère, jettera sur moi un regard de clémence en faveur du bien que j'ai fait à mon pays!

Le 27, il veut écrire ses dernières volontés, il s'est senti plus calme; mais ce calme, c'est un coin du linceul que la mort étend déjà sur lui : on le soulève avec peine, on lui met une plume entre les doigts; il fait un effort et parvient à écrire ces trois mots :

« Rendez tout à... »

Mais, alors, la plume échappe de sa main, et il retombe sur son oreiller en murmurant :

— Anne! que l'on appelle ma fille Anne!

Celle que réclame le dernier cri de son père expirant, accourt. Mais il est trop tard : comme la main s'est para-

lysée, la voix s'est éteinte. L'esprit vit encore, l'œil parle toujours; mais l'âme, qui s'obstine à rester dans ce corps, n'a plus d'intermédiaire avec le monde. Pendant quinze heures encore, ce qui reste de vie dans ce cœur si vivace lutte contre la mort. Enfin, le 28 janvier 1725, vers quatre heures du matin, à l'heure où ses yeux avaient l'habitude de s'ouvrir, ses yeux se ferment pour toujours.

Mais les grandes existences ne meurent pas avec l'homme qu'elles ont animé; elles se transmettent aux générations suivantes, elles s'infiltrent dans les âges à venir : un siècle et demi est presque écoulé depuis la mort de Pierre, et la Russie vit encore de la vie de son puissant empereur.

Et, en effet, son souvenir est vivant partout; allez de la mer Baltique à la mer Caspienne, d'Arkhangel à Riga, du Volga au Danube, d'Azof au golfe de Bothnie, et je vous défie de poser le pied à une place où il n'ait pas posé le sien. Contre l'habitude des nations, son peuple lui a été reconnaissant du bien qu'il lui a fait. A Moscou comme à Saint-Pétersbourg, dans les villes comme dans les villages, dans les chantiers comme sur les champs de bataille, on a recueilli avec un soin pieux tous les souvenirs, toutes les traditions, toutes les légendes qui se rattachent à sa personne. Ces souvenirs, ces traditions, ces légendes, nous les relèverons nous-même avec le respect que nous inspire l'homme de génie, que cet homme se nomme César ou Charlemagne, saint Louis ou Pierre le Grand, Gustave-Adolphe ou Napoléon.

Et, maintenant que nous avons fait le tour du colosse, entrons hardiment dans son empire.

XIII

A BORD DU COCKERILL

Je me suis si longtemps étendu sur le tzar Pierre, que, selon toute probabilité, vous avez oublié, en vous occupant de ce grand constructeur de vaisseaux, de capitales et de royaumes, celui qui vous raconte son histoire, ses compagnons de voyage, *le Vladimir*, sur lequel il a fait la traversée de Stettin à Cronstadt, et *le Cockerill*, qui est venu tout exprès du quai Anglais pour nous chercher tous.

On se rappelle que nous avions à bord, entre autres passagers illustres, le prince Troubetzkoï et la princesse Dolgorouky.

Toutes les fois que nous citerons un grand nom scandinave, russe, moscovite, mongol, slave ou tatar, nous ne dirons pas où il va. — Depuis l'oukase de Sa Majesté l'empereur Alexandre sur l'émancipation, toute l'aristocratie russe m'a assez l'air de s'en aller où allait la nôtre en 89, et où elle est arrivée en 93 : c'est-à-dire à tous les diables. — Mais je dirai d'où il vient.

Ce n'est pas toujours facile, croyez-moi, chers lecteurs, dans un pays qui, depuis cent trente ans, n'a plus d'histoire publique, justement parce qu'il a eu trop d'histoires privées.

Mais je tâcherai de me bien renseigner, de façon que vous puissiez distinguer les vrais princes des faux princes.

Je crois, du reste, avoir déjà rempli près de vous le pro-

gramme à l'endroit des Troubetzkoï et des Dolgorouky, qui sont bien de vrais princes, eux, descendant, les uns des Jagellons, les autres de Rourik.

Le comte Kouchelef invita le prince Troubetzkoï et la princesse Dolgorouky à profiter du *Cockerill* pour faire leur entrée à Saint-Pétersbourg.

Tous deux acceptèrent. Ils étaient assez grands seigneurs pour cela.

Dandré, — notre ami Dandré, vous vous le rappelez bien, n'est-ce pas ? — notre inspecteur général, l'homme charmant et bon à tout, devait rester pour débattre nos intérêts et ceux de nos cinquante-sept colis, contre la douane.

Le transbordement fut assez difficile; *le Cockerill* était une espèce de coquille de noix, relativement au *Vladimir;* de sorte que, lorsqu'on jeta le pont d'un bord à l'autre, il se trouva que le pont formait une pente à peu près aussi rapide que celle des toits de l'hôtel de ville de Paris.

Nous débutions en Russie par une montagne russe.

Pas moyen de passer d'un bord à l'autre autrement qu'en se laissant glisser sur le derrière.

Ce mode de locomotion souleva naturellement la susceptibilité des dames.

On se réunit en conseil, on délibéra, et l'on adopta un moyen : c'était de jeter le pont du bord du *Vladimir* sur la roue du *Cockerill*, de gagner, de là, la passerelle du capitaine, et de descendre par son échelle.

C'était possible, mais ce n'était pas commode. Il venait du côté de Viborg un de ces jolis vents de Finlande qui coupaient le visage d'Hamlet sur les remparts d'Elseneur. La mer, sensible à ses caresses, devenait de plus en plus houleuse, et chaque vague soulevée par son souffle écartait ou rapprochait les deux bâtiments l'un de l'autre.

Quatre marins, deux à chaque extrémité, empoignèrent

le pont mobile, et s'arc-boutèrent, les uns sur *le Cockerill*, les autres sur *le Vladimir*.

Il s'agissait de profiter du moment où les deux navires se rapprochaient l'un de l'autre pour avoir moins de chemin à faire.

Comme la chose se pratique dans les naufrages, on sauva d'abord les enfants, puis les femmes, puis les femmes de chambre.

Quant aux hommes, c'était à eux de se sauver eux-mêmes, et comme ils pourraient.

Toute cette opération s'accomplit avec force cris mêlés d'éclats de rire, et s'acheva sans accident.

Dandré seul resta sur *le Vladimir*.

Au bas de l'échelle du capitaine, deux domestiques en grande livrée nous attendaient.

Dans le carré, un déjeuner de vingt personnes était servi.

La curiosité retenant tout le monde sur le pont, on remit le déjeuner à plus tard.

Ce fut une grande imprudence !

Enfin, la dernière femme de chambre étant installée, l'appel ayant été fait, les trois chiens, la chatte et la tortue étant en bon état, l'ordre fut donné de séparer *le Cockerill* du *Vladimir*.

Le Cockerill toussa, fuma, cracha, battit la mer de ses roues, et se détacha de son colossal confrère, comme se détache l'hirondelle de la maison où est son nid.

Dandré, abandonné avec ses cinquante-sept colis, nous jeta un regard de détresse; nous lui envoyâmes un dernier geste d'encouragement, et nous voguâmes vers Saint-Pétersbourg...

Qu'est devenu le malheureux Dandré ? *Le Vladimir* s'est-il englouti sous ses pieds, ou a-t-on trouvé dans nos cinquante-sept colis des choses tellement compromettantes, que l'on ait envoyé en Sibérie les colis et leur gardien ?

Dieu les conduise ! Depuis l'avénement au trône du nouvel empereur, on sait que l'on en revient.

En attendant, depuis trois jours, nous n'avons ni gilets, ni cravates, ni chemises, excepté celles que la douane a permis à nos corps de *supporter* avec eux, comme dit le règlement belge.

Ce qui fait que je viens d'être obligé d'écrire la lettre suivante à une charmante compatriote à nous, chers lecteurs, qui m'avait écrit pour m'engager à dîner le jour de sa fête :

Au plus beau de tous les anges, le plus sale de tous les mortels.

« Nous espérons nos malles de minute en minute; si elles arrivent, ne doutez pas de la joie que j'aurai à me rendre à votre invitation.

» Mais, si nous ne les avons pas, comment voulez-vous que nous fassions une pareille tache dans votre bouquet de fleurs?

» Faites-moi dire par le télégraphe électrique quel est le saint ou la sainte qui préside à la douane, et je lui allume un cierge gros comme moi et long comme l'obélisque.

» Ne nous attendez pas, mais mettez toujours notre couvert.

» Je vous baise les mains; Moynet vous baise les pieds, en attendant qu'il ait le droit de monter jusqu'où je suis.

Tous les respects du cœur.

» ALEX. DUMAS. »

Revenons au *Cockerill*.

De houleuse qu'elle était d'abord, la mer était devenue grosse; nous avions le vent en plein travers, ce qui impri-

mait au *Cockerill* un mouvement de roulis qui ne tarda point à produire son effet.

Les dames se plaignaient d'un certain malaise et s'assirent. Home, qui, en perdant son pouvoir sur les esprits terrestres, l'a, à plus forte raison, perdu sur les esprits maritimes, passa du rose au jaune, du jaune au vert tendre, et prit le maestro Millelotti entre ses bras; les hommes s'accrochèrent aux agrès, et, moi, je m'acheminai vers le déjeuner, subissant l'effet que produit sur moi d'habitude une forte mer, c'est-à-dire un vif appétit.

Malheureusemet, au moment où, après des miracles d'équilibré, j'étais arrivé à descendre l'escalier et à mettre un pied dans le salon, — c'était probablement le pied gauche — le déjeuner, les assiettes, les bouteilles, les verres, que l'on avait oublié d'assujettir sur la table, perdant leur centre de gravité, tombaient sur le parquet avec un bruit effroyable.

Tout ce qu'il y avait de porcelaine et de verrerie fut brisé.

Je ramassai un morceau de pain et une tranche de jambon, et remontai sur le pont juste au moment où Home opérait en sens inverse de moi.

Il y avait à l'avant un groupe de voyageurs ayant le pied et surtout le cœur plus marin que les autres.

A travers la brume, Moynet avait découvert une coupole d'or qu'il s'efforçait de faire voir à Home, lequel refusait énergiquement de lever la tête, tout mouvement lui paraissant dangereux.

Je m'approchai, et j'avançai hardiment que c'était la coupole de Saint-Isaac, bâtie par notre compatriote Montferrand.

Le prince Troubetzkoï s'approcha à son tour et me donna raison.

Le prince venait non-seulement pour cela, mais encore pour m'inviter à une chasse aux loups dans les bois de Gatchina, où les loups sont aussi drus, dit-on, que les liè-

vres dans la forêt de Saint-Germain. Aussi la chasse aux loups est-elle, avec la chasse à l'ours, un des plaisirs favoris des Russes; seulement, comme les descendants de Rourik aiment le danger pour le danger, ils ont inventé une chasse qui offre deux dangers à la fois : d'abord, celui d'être dévoré par les loups, comme Baudoin Ier, empereur de Constantinople; ensuite, d'être fracassé dans son char, comme Hippolyte, fils de Thésée.

Voici comment s'applique cette ingénieuse invention, *l'hiver, bien entendu*, époque où le défaut de nourriture rend les loups féroces :

On se met trois ou quatre chasseurs, avec chacun un fusil à deux coups, dans une troïka.

La troïka est une voiture quelconque, drojky, kibitk, calèche ou tarantasse, attelée de trois chevaux, son nom lui venant de son attelage et non de sa forme.

De ces trois chevaux, celui du milieu ne doit jamais quitter le trot; ceux de droite et de gauche ne doivent jamais quitter le galop; celui du milieu trotte la tête basse, et s'appelle le mangeur de neige. Ses deux compagnons, qui n'ont qu'une rêne, sont retenus par le milieu du corps au brancard, mais galopent la tête écartée, l'un à droite, l'autre à gauche; — on les appelle les furieux.

L'attelage, ainsi emporté par sa course, offre l'aspect d'un éventail.

Un cocher dont on est sûr — s'il est au monde un cocher dont on soit sûr — conduit la troïka.

A l'arrière de la voiture, avec une corde, ou une chaîne pour plus de sûreté, on attache un jeune cochon.

La corde ou la chaîne doit avoir une dizaine de mètres.

Le jeune cochon est douillettement transporté dans la voiture jusqu'à l'entrée de la forêt où l'on compte commencer la chasse.

Là, on le descend, et le cocher lâche les chevaux, qui

partent, celui du milieu trottant, ceux des deux ailes galopant.

Le jeune cochon, peu habitué à cette allure, pousse des plaintes qui dégénèrent bientôt en lamentations.

A ces lamentations, un premier loup montre son nez, et se met à la poursuite du cochon, puis deux loups, puis trois loups, puis dix loups, puis cinquante loups.

Tous se disputent le jeune cochon, se battent entre eux pour en approcher, lui allongeant, l'un un coup de griffe, l'autre un coup de dent.

Des lamentations, le pauvre animal passe aux cris désespérés.

Ces cris vont éveiller les loups dans les profondeurs les plus reculées de la forêt.

Tout ce qu'il y a de loups à trois lieues à la ronde accourt, et la troïka se trouve poursuivie par un troupeau de loups.

C'est alors qu'il est urgent d'avoir un bon cocher.

Les chevaux, qui ont pour les loups une horreur instinctive, deviennent insensés. Celui qui trotte voudrait galoper, ceux qui galopent voudraient prendre le mors aux dents.

Pendant tout ce temps, les chasseurs tirent au hasard; il n'y a pas besoin de viser.

Le cochon crie, les chevaux hennissent, les loups hurlent, les fusils tonnent.

C'est un concert à rendre jaloux Méphistophélès au sabbat.

Attelage, chasseurs, cochon, troupeau de loups, ne sont plus qu'un tourbillon emporté par le vent qui fait voler la neige tout autour de lui, et qui, pareil à une nuée d'orage glissant dans l'air, lance les éclairs et la foudre.

Tant que le cocher est maître de ses chevaux, si emportés qu'ils soient, tout va bien.

Mais, s'il cesse d'en être le maître, si l'attelage accroche, si la troïka verse, — alors, tout est fini.

Le lendemain, le surlendemain, huit jours après, on retrouve les débris de la voiture, les canons des fusils, les carcasses des chevaux, et les gros os des chasseurs et du cocher.

L'hiver dernier, le prince Repnine a fait une de ces chasses, et peu s'en est fallu que ce ne fût la dernière qu'il fît.

Il se trouvait avec deux de ses amis dans un de ses biens qui confine au steppe : on résolut de chasser le loup, ou plutôt de se faire chasser par les loups.

On prépara un large traîneau où trois personnes pouvaient se mouvoir à l'aise; on l'attela de trois vigoureux chevaux que l'on confia à un cocher né dans le pays et plein d'expérience.

Chaque chasseur avait une paire de fusils doubles et cent cinquante coups à tirer.

Les places furent distribuées ainsi : le prince Repnine faisant face à l'arrière, chacun de ses amis faisant face à un côté.

On arriva dans le steppe, c'est-à-dire dans un désert immense couvert de neige.

C'était une chasse de nuit.

La lune, dans son plein, brillait du plus vif éclat, et ses rayons, réfractés par la neige, répandaient une clarté qui pouvait rivaliser avec celle du jour.

Le cochon fut lâché, le traîneau partit.

En se sentant entraîné malgré lui, le cochon cria.

Quelques loups parurent, mais d'abord peu nombreux, craintifs et se tenant à une grande distance.

Peu à peu, leur nombre augmenta, et, au fur et à mesure que leur nombre augmentait, ils se rapprochaient des chasseurs, qui, pour commencer, n'imprimaient à leur troïka

qu'un mouvement ordinaire, malgré l'impatience craintive des chevaux.

Ils étaient vingt, à peu près, lorsqu'ils se trouvèrent assez rapprochés pour que le massacre commençât.

Un coup de fusil partit, un loup tomba.

Un grand trouble se mit dans la bande, et il sembla aux chasseurs qu'elle était diminuée de moitié.

En effet, contrairement au proverbe qui dit que les loups ne se mangent pas, sept ou huit affamés étaient restés en arrière pour dévorer le mort.

Mais bientôt les vides furent comblés. De tous côtés, on entendait des hurlements répondant aux hurlements; de tous côtés, on voyait poindre des nez pointus et étinceler des yeux pareils à des escarboucles.

Les loups étaient à portée, et les chasseurs faisaient un feu roulant.

Mais, quoique presque tous les coups portassent, au lieu de diminuer, la bande allait toujours augmentant; bientôt ce ne fut plus une bande, ce fut un troupeau dont les rangs pressés suivirent les chasseurs.

Leur course était si rapide, qu'ils semblaient voler sur la neige; si légère, qu'elle ne soulevait pas le moindre bruit; leur flot, pareil à une marée muette, se rapprochait sans cesse et ne reculait pas devant le feu des trois chasseurs, si bien nourri qu'il fût.

Ils formaient à l'arrière de la troïka un immense croissant, dont les deux cornes commençaient à dépasser la hauteur des chevaux.

Leur nombre augmentait avec une telle rapidité, qu'on eût dit qu'il sortaient de dessous terre.

Il y avait quelque chose de fantastique dans leur apparition.

On ne pouvait, en effet, se rendre compte de la présence de deux à trois mille loups au milieu d'un désert où dans

toute une journée, on en découvrait à peine deux ou trois.

On avait cessé de faire crier le cochon et on l'avait réintégré dans le traîneau, ses cris redoublant l'audace des poursuivants.

Le feu ne cessait pas, mais on avait déjà usé plus de la moitié des munitions. Peut-être restait-il deux cents coups à tirer, et l'on était entouré par deux ou trois mille loups.

Les deux cornes du croissant avançaient de plus en plus et menaçaient de se refermer en faisant un cercle dont le traîneau, les chevaux et les chasseurs deviendraient le centre.

Si l'un des chevaux venait à s'abattre, tout était fini, et les chevaux, effarés, soufflaient le feu et bondissaient en écarts terribles.

— Que pensés-tu de cela, Ivan? demanda le prince à son cocher.

— Je pense qu'il ne fait pas bon ici, mon prince.

— Crains-tu quelque chose?

— Les démons ont goûté du sang, et plus vous continuerez de tirer, plus leur nombre augmentera.

— Quel est ton avis?

— Si vous permettez, mon prince, je vais lâcher la bride à mes chevaux.

— Es-tu sûr d'eux?

— J'en réponds.

— Et de nous, en réponds-tu?

Le cocher ne dit mot; il était évident qu'il ne voulait pas s'engager.

Il lâcha la bride à ses chevaux dans la direction du château.

Ces nobles bêtes, que l'on croyait lancées à fond de train, aiguillonnées par la terreur, redoublèrent de vitesse.

L'espace était littéralement dévoré sous leurs élans désespérés.

Le cocher les excitait encore par un sifflement aigu, en même temps qu'ils décrivaient une courbe qui devait couper un des coins de la corne.

Les loups s'écartèrent pour laisser passer les chevaux ; les chasseurs allaient mettre en joue.

— Sur votre vie, leur dit le cocher, ne tirez plus !

On obéit à Ivan.

Les loups, étonnés de cette manœuvre inattendue, demeurèrent un instant indécis.

Pendant cet instant, la troïka fit une verste.

Quand les loups se remirent à sa poursuite, il était trop tard : ils ne purent la rejoindre.

Un quart d'heure après, on était en vue du château.

Le prince estimait que, pendant ce quart d'heure, ses chevaux avaient fait plus de deux lieues.

Le lendemain, il visita à cheval le champ de bataille ; on trouva les ossements de plus de deux cents loups.

Vous voyez que c'est une chasse pleine d'émotions.

Les personnes qui ont la bonté de s'intéresser à moi sont priées de ne pas frissonner d'avance : c'est une simple battue, et non une chasse en troïka, que nous comptons faire dans les bois du prince Troubetzkoï.

XIV

PREMIER COUP D'ŒIL SUR PÉTERSBOURG

Pendant que le prince Troubetzkoï me racontait les différentes péripéties de cette chasse, Saint-Pétersbourg semblait

peu à peu sortir de l'eau à l'extrémité du golfe. D'autres dômes moins élevés que celui qui le premier avait frappé notre vue brillaient çà et là; les uns dorés comme la coupole de Saint-Isaac, les autres étoilés seulement. C'étaient ceux de l'église de Kasan, de l'église de la Trinité, de l'église Saint-Nicolas.

Nous nous dispenserons de citer les autres monuments religieux, Saint-Pétersbourg ayant, non pas, comme Moscou avait jadis, quarante fois quarante églises, mais quarante-six églises, paroissiales et cathédrales, cent églises succursales et quarante-cinq chapelles particulières, le tout armé de six cent vingt-six cloches!

Au reste, tout cela est disposé d'une façon peu pittoresque, Saint-Pétersbourg étant bâti sur un terrain plat.

Deux affreux bâtiments jaunes, ayant l'air de deux casernes, sont, avec deux coupoles peintes en vert, la première chose qui tire l'œil.

Les deux coupoles vertes sont la coiffure des deux chapelles d'un cimetière.

Les Russes affectionnent particulièrement la couleur verte pour la coupole de leurs églises et les toits de leurs maisons; ce qui, dans l'un et dans l'autre cas, n'est pas heureux, le vert des coupoles se détachant sur le bleu du ciel, le vert des toits jurant avec le vert des arbres.

Il est vrai que le ciel n'est pas bleu souvent et que les arbres ne sont pas verts longtemps.

— Nous avons ici, non pas un été et un hiver, disait Catherine, mais un hiver blanc et un hiver vert.

Un instant après, nous entrions dans la Néva, grande, à son embouchure, six fois comme la Seine; nous longions le quai Anglais, et nous stopions en avant du pont Nicolas, inauguré depuis huit ans.

Du temps de Pierre Ier, il n'y avait pas de pont sur la

Néva. L'obstiné marin avait voulu que tout habitant de sa ville fût marin comme lui.

On traversait le fleuve en bateau, ce qui n'était pas toujours sans danger.

Vingt-cinq ou trente personnes nous attendaient.

Tout à coup, Home, que ses libéralités envers les poissons du golfe de Finlande avaient tout à fait remis, frappe ses mains l'une contre l'autre, saute de joie et m'embrasse.

Il venait de reconnaître sa fiancée au milieu des personnes qui nous attendaient.

Personne ne m'attendait, moi, et je n'attendais personne.

Cette fois, notre passage du *Cockerill* sur le quai fut facile: nos paquets ne nous gênaient pas.

Nous prîmes congé de la princesse Dolgorouky; nous prîmes congé du prince Troubetzkoï, qui me renouvela son invitation d'aller tuer des loups à Gatchina, et nous montâmes dans trois ou quatre voitures du comte Kouchelef qui nous attendaient pour nous conduire à sa maison de campagne, Bezborodko, située sur la rive droite de la Néva, hors de Saint-Pétersbourg, à un kilomètre de l'Arsenal, en face du couvent de Smolnoï.

La première chose qui doit frapper un étranger débarquant à Saint-Pétersbourg, ce sont les voitures à un cheval, appelées drojkys, avec leurs cochers à longue robe, serrée par une ceinture brodée d'or, ou jadis brodée d'or, leur bonnet en pâté de foie gras, et leur plaque de cuivre en losange pendue dans le dos.

Cette plaque porte leur numéro et est toujours sous la main de celui ou de celle qu'ils conduisent, lequel ou laquelle, s'il a à se plaindre du cocher, n'a qu'à la prendre et à l'envoyer à la police.

Il va sans dire que la police russe, comme la police française, donne bien rarement raison aux cochers.

Les cochers russes, *isvotschiks*, sont, comme toute la population de Saint-Pétersbourg, bien rarement nés à Saint-Pétersbourg.

Ce sont, en général, des paysans qui arrivent de Finlande, de la Grande ou de la Petite Russie, de l'Esthonie ou de la Livonie.

Ils font le métier d'isvotschicks avec la permission de leurs maîtres, auxquels ils payent pour cette demi-liberté une redevance qui varie, en général, de 25 à 60 roubles, c'est-à-dire de 100 à 250 ou 260 francs. Cette redevance s'appelle l'*abrok*.

Les drojkys sont de deux formes.

L'une de ces deux formes est celle d'un petit tilbury; en s'y pressant, on peut tenir deux.

Le drojky ne s'élève guère plus haut qu'une de nos voitures ordinaires d'enfant.

L'autre forme n'a pas d'analogue en France : supposez une selle faite pour un cavalier devant porter deux personnes en croupe, assises sur la même selle que lui.

On enfourche la voiture comme un cheval; seulement, les pieds, au lieu de poser sur l'étrier, posent sur une double banquette.

Le cocher, placé en tête, a l'air de l'aîné des quatre fils Aymon conduisant ses trois frères au grand tournoi de leur oncle l'empereur Charlemagne.

Ce véhicule est évidemment tatar et national; l'autre est une importation étrangère modifiée par le goût ou les exigences du pays.

Nous remontâmes le quai; nous passâmes devant la maison de M. de Laval-Montmorency, et nous nous trouvâmes sur la place de l'Amirauté, qui perd peu à peu son nom pour prendre celui de place Saint-Isaac.

Là, je me reconnaissais, quoique je ne fusse jamais venu

à Saint-Pétersbourg; mais j'ai fort étudié Saint-Pétersbourg, justement parce que je n'y étais pas venu.

En arrivant par le quai, j'avais à ma gauche le palais, à ma droite le sénat, au lointain Saint-Isaac, devant moi les deux colonnes, la statue de Pierre le Grand par Falconet, l'Amirauté et son boulevard, promenade ordinaire de l'empereur Nicolas et de l'empereur Alexandre, qui venaient chercher là, le premier surtout, des rencontres à la Henri IV.

Nous aurons occasion de reparler de ces monuments; pour le moment, nous ne faisons que passer devant eux.

Au bout de quelques minutes, nous longions le champ de Mars, dominé par la caserne du régiment de Paulovski, régiment créé par Paul, et dans lequel on n'entre encore aujourd'hui qu'à la condition d'avoir le nez retroussé, à la façon de son fondateur impérial.

Pauvre Odry! s'il fût venu à Saint-Pétersbourg, il eût été certainement, bon gré mal gré, fait colonel du régiment de Paulovsky.

En longeant le champ de Mars, on écorne de l'œil le palais Rouge, jaune aujourd'hui, résidence habituelle de Paul, monument de sinistre mémoire, qui, comme celui de Ropscha, a entendu les cris d'agonie d'un empereur.

J'entrevis la fenêtre de l'angle, fenêtre constamment fermée et voilée depuis cinquante-sept ans.

C'est la fenêtre de la chambre funèbre.

Autrefois, il était défendu de s'arrêter devant cette fenêtre et de la regarder. Un jeune Livonien, qui avait eu cette imprudence, fut poussé dans l'intérieur du palais, aujourd'hui l'École du génie, dépouillé, rasé, fait soldat pour vingt ans.

C'était sous l'empereur Nicolas.

Aujourd'hui, Moynet pourra en faire un dessin publiquement, au grand jour, assis au coin du jardin d'Été, sans être fait soldat ni même envoyé en Sibérie.

Il est vrai que c'est sous le règne de l'empereur Alexandre.

Nous tournons à gauche, nous passons au pied de la statue de Souvorof, — ne prononcez pas Souvarof, comme nous prononçons, nous autres Français, en estropiant impitoyablement le nom d'un des plus grands hommes de guerre qui aient existé, — et nous nous retrouvons sur le quai, en face de la forteresse.

Disons en passant que c'est non-seulement une bien mauvaise, mais encore une bien ridicule statue que celle de Souvorof en Achille.

Achille porte malheur à ceux qui empruntent son costume, soit nu, soit en armure.

Voyez plutôt la statue de Wellington, à Hyde-Park.

Il faut que cette statue ait été élevée à Souvorof après sa mort; vivant, il ne l'eût pas permis : il avait trop d'esprit.

Dans un autre moment, nous causerons de Souvorof; maintenant, vous devez comprendre, chers lecteurs, qu'après trois cent cinquante lieues faites en chemin de fer, qu'après quatre cents lieues faites en bateau à vapeur, nous sommes pressé d'arriver.

Aussi, je me contente de jeter, en traversant le quai, un regard sur le jardin d'Été et sur cette fameuse grille qui fit faire le voyage de Saint-Pétersbourg à un Anglais.

Débarqué au quai Anglais, il prit un drojky, en disant :

— *Liétny sade.*

Ce qui signifie : « Au jardin d'Été. »

Le drojky le conduisit au jardin d'Été.

Arrivé devant la grille :

— *Stoï!* dit-il.

Vous comprenez que cela veut dire : « Arrête ! »

Le drojky s'arrêta.

L'Anglais regarda la grille pendant dix minutes, murmura deux ou trois fois tout bas :

— *Very well! very well!*

Puis, à l'isvotschik :

— *Paracod*, cria-t-il, *paskaréié! paskaréié!*

Ce qui signifiait : « Au bateau, vite! vite! »

L'isvotschik ramena son homme au quai Anglais juste à temps pour reprendre le bateau qui repartait pour Londres.

— *Caracho*, dit-il à l'isvotschik en lui donnant une guinée.

Et il monta sur le bateau et partit.

La grille du jardin d'Été était tout ce qu'il voulait voir et tout ce qu'il vit à Saint-Pétersbourg.

Comme je n'étais pas venu seulement pour la grille du jardin d'Été, je continuai mon chemin et traversai le pont de bois en jetant un regard sur cette forteresse, berceau de Saint-Pétersbourg, et sur le clocher de l'église Pierre-et-Paul, tout emmaillotté d'un échafaudage en bois, qui, si beau que doive être un jour le clocher, me paraît une œuvre d'art qui peut lui être comparée.

La Néva est splendide, vue du pont de bois; c'est de là qu'elle se déroule dans toute sa majesté. Grâce à ce magnifique fleuve, peu de capitales ont le grandiose aspect de Saint-Pétersbourg.

Le grandiose aspect, entendons-nous bien : je ne dis pas la grandiose réalité.

Nous vous ferons toucher du doigt plus tard la différence qu'il y a entre aspect et réalité.

Une chose dans laquelle s'accordent l'aspect et la réalité, par exemple, c'est le pavé de Saint-Pétersbourg. Lyon est parqueté relativement.

Figurez-vous des galets ovales, les uns de la grosseur du crâne d'un Patagon, les autres ayant le volume d'une tête d'enfant de la plus petite dimension, posés les uns à côté des autres et branlant dans leurs alvéoles, les voitures dansant là-dessus et les voyageurs dansant dans les voitures; avec cela, au milieu de la rue, des ornières comme

dans un chemin de traverse, des tas de cailloux qui attendent leur entrée en fonction comme pavés, et qui ne sont encore que surnuméraires; certaines portions parquetées en longues planches mouvantes qui font la bascule d'un côté quand la voiture s'engage dessus, pour la faire de l'autre quand la voiture arrive à leur extrémité; après les planches, un quart de verste en macadam devenu poussière; puis les galets, puis les ornières, et encore les planches, et encore la poussière. Voilà le pavé de Saint-Pétersbourg.

Le prince Viasemsky a fait une ode dans laquelle il constate l'état de la Russie au XIXe siècle; la première strophe est consacrée aux rues et aux chemins de traverse.

Souvenez-vous, chers lecteurs, que ce n'est pas moi qui parle, mais que c'est un prince russe qui devait se connaître en trous et en chemins de traverse, ayant été secrétaire général du ministère de l'intérieur:

Dieu des ouragans et des trous,
Dieu des hôtels sans lits, mais non sans puces,
Dieu des chemins vrais casse-cous,
C'est lui! c'est lui! c'est le bon Dieu des Russes!

Dieu des affamés, des pieds nus,
Des mendiants avec ou sans capuces,
Dieu des terres sans revenus,
C'est lui! c'est lui! c'est le bon Dieu des Russes!

Dieu des décorés au long col;
Dieu des valets, — trouvez la rime en *usses*, —
Des seigneurs portant le licol,
C'est lui! c'est lui! c'est le bon Dieu des Russes!

Dieu de bonté pour les pervers,
Dieu de rigueur pour les cœurs sans astuces,

Dieu de toute chose à l'envers,
C'est lui! c'est lui! c'est le bon Dieu des Russes!

Puisque nous sommes en Russie, contentons-nous de ce bon Dieu-là, et ne soyons pas plus difficile que les gens du pays.

Donc, tout en faisant connaissance avec le pavé de Saint-Pétersbourg, qui en trois ans détruit la voiture anglaise ou française la mieux établie, nous passâmes devant l'Arsenal, immense bâtiment construit en briques, que son architecte a eu l'intelligence de laisser à sa couleur naturelle; puis, par un retour à droite, nous nous retrouvâmes sur le bord de la Néva, ayant devant nous, de l'autre côté du fleuve, le ravissant couvent de Smolnoï.

Nous longeâmes encore le quai pendant une verste, à peu près. — Bon! je m'aperçois que j'ai déjà la fatuité d'employer les mots russes. Une fois pour toutes, chers lecteurs, vous saurez que verste et kilomètre, c'est exactement la même chose, et que l'un peut se traduire par l'autre. — Nous longeâmes donc le quai pendant une verste à peu près, et nous nous arrêtâmes devant une grande villa, avec deux ailes circulaires se rattachant au corps de logis principal.

La villa était bâtie, non pas comme chez nous, entre cour et jardin, mais entre deux jardins.

Nos voitures défilèrent l'une après l'autre sous des massifs de lilas en fleur.

Nous retrouvions à Saint-Pétersbourg le printemps, qui déjà, depuis deux mois, avait pris congé de nous à Paris.

Sur les marches du perron était rangée toute la domesticité du comte en grande livrée.

Au bas du perron, vingt-cinq ou trente mougiks à chemise rouge et à longue barbe attendaient leurs seigneurs.

Le comte et la comtesse descendirent de voiture, et le baisemain commença.

Puis nous montâmes un escalier, et nous entrâmes, au premier étage, dans un grand salon où un autel était dressé.

Devant cet autel était un prêtre russe, qui, aussitôt que le comte et la comtesse eurent dépassé le seuil du salon, commença de dire la messe.

Chacun s'approcha et écouta religieusement.

C'était la messe *du bon retour*.

La messe dite, — et le digne pope eut le bon esprit de ne pas la faire longue, — on s'embrassa, on rompit les rangs, et, sur l'ordre du comte, les domestiques conduisirent chacun au domicile qui lui était destiné.

Permettez-moi, chers lecteurs, de vous rassurer d'abord sur la façon dont je suis logé.

Mon appartement est au rez-de-chaussée et donne sur un jardin plein de fleurs; je vous ai dit que le printemps venait d'arriver ici. Il confine (mon appartement, bien entendu) à un grand salon admirable pour bâtir un théâtre; il se compose (mon appartement toujours) d'une antichambre, d'un petit salon, d'une salle de billard avec son billard, d'une chambre pour Moynet et d'une chambre pour moi.

En attendant le bivac des steppes, vous voyez que l'on nous fait la vie douce.

Sans compter que l'on nous presse de faire notre toilette, attendu que le déjeuner attend.

Rappelez-vous que le premier déjeuner a été renversé sur le plancher du *Cockerill*; — mais le comte est comme Antoine, qui avait invariablement huit sangliers à la broche à divers points de cuisson, afin d'en trouver toujours un cuit à point, lorsqu'il voulait manger un morceau entre ses repas.

A tout hasard, le maître d'hôtel, malgré le déjeuner envoyé à Cronstadt, tenait un déjeuner prêt.

Je me rendis à l'appel avec une certaine inquiétude : j'allais goûter de la cuisine russe, et j'en avais entendu faire de bien vilains récits.

Nous nous mîmes à table...

Nous reviendrons plus tard à la cuisine russe, sur laquelle il y a long à dire, non-seulement gastronomiquement, mais encore hygiéniquement parlant.

Le déjeuner terminé, mon premier acte de libre arbitre fut de courir au balcon du salon donnant sur la Néva.

C'est quelque chose de prodigieux que la vue que l'on a de ce balcon, d'abord en ligne directe.

Au-dessous de soi, le quai; soudés au quai, deux grands escaliers de granit descendant sur la berge de la rivière, et dominés par un mât de cinquante pieds de hauteur.

Au faîte de ce mât flotte un drapeau aux armes du comte.

C'est son débarcadère, ou plutôt c'est le débarcadère où la grande Catherine a mis le pied lorsqu'elle fit l'honneur au prince Bezborodko de venir prendre sa part d'une fête qu'il donnait pour elle.

Devant ce débarcadère, qu'elle baigne de son eau, roule lentement la Néva, large huit ou dix fois comme la Seine à Paris au pont des Arts; le fleuve est couvert de bateaux aux longues flammes rouges flottant au vent, chargés de bois de sapin pour construction et de bois de chauffage, venant du centre de la Russie par ces canaux intérieurs, ouvrage de Pierre le Grand.

Ces bateaux ne retournent jamais là d'où ils sont venus; construits par ceux qui amènent ce bois, ils sont vendus avec ce bois, dépecés et brûlés comme lui.

Les conducteurs s'en retournent à pied.

De l'autre côté de la Néva, — juste en face du balcon, — s'élève le plus bel édifice religieux de Saint-Pétersbourg : le couvent de Smolnoï, devenu une pension de jeunes filles nobles.

La vue en droite ligne ne s'étend pas au delà de l'édifice, qui borne l'horizon.

Il se compose d'abord, à son centre, d'une masse taillée à l'orientale, avec un dôme central étoilé autour duquel s'élèvent quatre autres dômes plus petits et plus bas que le dôme principal.

Quatre autres dômes placés à cinq cents pas l'un de l'autre à peu près, aux quatre points cardinaux, l'entourent comme d'un rempart par la muraille qui les relie entre eux.

Un grand bâtiment carré, percé régulièrement de soixante ou quatre-vingts fenêtres, nuit un peu au pittoresque de l'ensemble par son aspect de caserne.

C'est dans ce bâtiment qu'habitent les jeunes filles nobles reçues à Smolnoï.

L'édifice a été bâti sous le règne de Catherine Seconde par l'architecte italien Rastrelli, pour servir de cathédrale à l'institut des veuves nobles.

A ma gauche, la Néva décrit une courbe : elle s'enfonce vers le lac Ladoga, situé à cent quatre-vingts verstes de Saint-Pétersbourg.

Outre les bateaux dont nous avons parlé, et qui se tiennent à l'ancre près de l'une et de l'autre rive, pour laisser libre le cours du fleuve, — de préférence cependant contre la rive gauche, — le milieu du fleuve est couvert de bâtiments qui montent ou qui descendent à la voile, et entre lesquels circulent des quantités de petites barques, allant, venant, passant d'un bord à l'autre, agiles comme des poissons, bariolées de vert, de jaune et de rouge, caricatures des caïques de Constantinople.

A part deux clochers qui s'élèvent sur la même rive que celle où nous sommes, c'est-à-dire sur la rive droite, les bâtisses sont basses et sans prétention. N'oublions pas que nous sommes hors de la ville. Seulement, à défaut du

mouvement qui manque aux terrains plats, de magnifiques masses de verdure y jettent un grand charme.

A une lieue de moi, à peu près, la Néva disparaît dans la courbe qu'elle forme.

A gauche du couvent de Smolnoï, relativement à sa position vis-à-vis de moi, de l'autre côté du fleuve, s'élève le palais de la Tauride, avec sa rotonde aplatie, son immense parc feuillu, au delà duquel, comme d'un tapis de sombre verdure, s'élève la coupole d'or de Saint-Vladimir.

De près, cette improvisation granitique de Potemkine doit être d'un médiocre effet; mais, de loin, à une distance où les détails disparaissent, sa masse tient majestueusement une place dans le paysage.

On sait que le palais de la Tauride, avec ses meubles magnifiques, ses statues de marbre, ses lacs aux poissons dorés, son hibou d'or qui tourne la tête et roule les yeux, son paon d'or qui fait la roue, et son coq d'or qui chante (nous retrouverons ces trois animaux à l'Ermitage avec leur arbre d'or), on sait, dis-je, que ce palais est un don que fit Potemkine à Catherine Seconde, pour célébrer la conquête du pays dont ce palais porte le nom. La chose étonnante dans tout cela, ce n'est point le faste du donateur; Potemkine, qui donnait tous les ans, au mois de janvier, à sa souveraine un panier de cerises qui coûtait dix mille roubles, Potemkine avait habitué Catherine à de pareils cadeaux; mais c'est la religion avec laquelle le secret fut gardé!

Un palais qui, avec son parc, couvre quatre arpents de terrain, s'était élevé au milieu de sa capitale, et Catherine n'en savait rien. Si bien qu'un soir, lorsque le ministre invita l'impératrice à la fête nocturne qu'il comptait lui donner, à la place de quelques marécageuses prairies qu'elle connaissait, elle trouva, resplendissant de lumière,

plein d'harmonie et tout émaillé de fleurs vivantes, un palais qui semblait bâti par la main des fées.

Nous reviendrons plus tard à Potemkine; et la bonne fortune qui nous a fait faire connaissance avec sa nièce, qui vit encore, dans les bras de laquelle il est mort, et qui a aujourd'hui quatre-vingt-six ans, nous permettra de donner sur lui quelques renseignements que n'ont jamais donnés les historiens.

Placés ici, ces renseignements nous éloigneraient par trop de notre panorama, auquel nous nous empressons de revenir.

Au fond, à l'extrême droite s'étend, sur une ligne qui embrasse tout l'horizon et qui fuit à perte de vue, Saint-Pétersbourg, immense fouillis de maisons que divise le fleuve, et que surmontent l'aiguille de l'Amirauté, les dômes d'or d'Isaac et les coupoles étoilées de la cathédrale d'Ismaëlovski; tout cela se détachant sur un ciel gris-perle, teinté de bleu, qui faisait tout valoir, excepté le vert tendre des toits.

Le vert est une maladie dont sont atteints les Pétersbourgeois. Comme M. le baron Gérard, auteur de l'*Entrée de Henri IV à Paris*, qui voyait vert, leurs architectes voient vert.

Disons tout de suite la vraie cause de cette hérésie en peinture.

Les Pétersbourgeois n'ont pas, de temps immémorial, peint leurs toits en vert pour l'honneur d'avoir inventé une cinquante-troisième nuance de cette couleur, — la nature en donne, je crois, cinquante-deux, — mais parce que, leurs toits étant de tôle, et devant nécessairement être peints, ils ont dû choisir la couleur qui résistait le plus longtemps à la neige, à la pluie et à la gelée. Le noir était bon marché et dure longtemps. Aussi, dans un temps, la moitié des toits de la Russie septentrionale et occidentale

étaient-ils en deuil. Mais l'empereur Nicolas trouva la couleur lugubre, et défendit de peindre les toits en noir, réservant à la couronne ce privilége pour ses châteaux.

Il y a bien encore le rouge, qui simule la fabrique, et qui fait assez bien sur les arbres et sur le ciel; mais le rouge est mauvais teint, et, au bout de trois ans, les amateurs de rouge sont obligés de faire repeindre leurs toits.

Le vert, au contraire, dans lequel il entre de l'arsenic, dure sept ans, l'âge, à peu près, d'un pape. — On a calculé que, depuis saint Pierre jusqu'à *Pio Nono*, comme disent les bienheureux Romains, la moyenne du règne d'un pape était de neuf ans, à peu près; aucun n'a régné vingt-cinq ans, si ce n'est saint Pierre. Aussi dit-on, à chaque pape que l'on exalte, et qui presque toujours est nommé parce qu'il donne la chance d'une succession prochaine lorsqu'il apparaît pâle, malingre, souffreteux, rachitique, goutteux ou paralytique par grâce d'état : « En voilà encore un qui ne vivra pas les années de saint Pierre. » Mon ami le pape Grégoire XVI a failli faire mentir la prédiction; mais, enfin, il s'est conformé à l'habitude, et est mort dans la vingt-quatrième année de son règne.

XV

LA MAISON BEZBORODKO

J'étais sur mon balcon, et sans doute j'y fusse resté longtemps encore, si l'on n'était pas venu me prévenir que l'on faisait une promenade dans le parc.

Je n'avais encore vu le parc que des fenêtres de ma chambre à coucher; je n'en avais donc qu'une idée fort incomplète.

En arrivant sur le perron, on trouve devant soi une allée de tilleuls large d'une vingtaine de pieds, longue d'un kilomètre.

C'est l'artère principale du parc.

A droite et à gauche de cette grande allée, au delà de parterres couverts de fleurs, au milieu de massifs de verdure, s'élèvent, chacun sur son piédestal de marbre, deux bustes de bronze quatre fois gros comme nature, représentant l'un le prince Bezborodko, l'autre le comte Kouchelef, les deux sources de la famille Kouchelef-Bezborodko actuelle.

Le parc a plus de trois lieues de tour. Il renferme dans son enceinte une rivière, un temple d'ordre corinthien, dont la rotonde abrite une statue colossale de Catherine Seconde en Cérès : la statue est de bronze, — le prince Bezborodko ne marchandait pas avec le métal — deux villages et cent cinquante ou deux cents maisons disséminées, et ayant chacune son jardin.

Inutile de dire que c'est le parc qui renferme ces deux villages et ces cent cinquante ou deux cents maisons, et non la rotonde; ce que les malintentionnés pourraient faire semblant de croire, vu la mauvaise construction de ma phrase.

Quatre-vingts domestiques, depuis le majordome jusqu'à la femme de cuisine qui fait *l'ouvrage noir*, — on appelle faire l'ouvrage noir, laver la vaisselle — sont attachés au service seul du château.

Deux milles personnes habitent et vivent dans l'enceinte du parc.

Tout ce petit monde intérieur adore le comte et la com-

tesse. Nous ne rencontrons que des visages épanouis, plus qu'épanouis, radieux.

Disons tout de suite — peut-être n'aurions-nous plus l'occasion de le faire — que la statue de la grande Catherine a été fondue en mémoire de l'apparition qu'elle fit à la fête de son favori Bezborodko. C'est, avec la statue d'Ekaterinoslaf, la seule image qui reste d'elle.

Je ne parle pas d'une médaille d'argent que j'ai achetée : c'est la même d'après laquelle Michelet a fait le portrait moral de Catherine, dans quelques lignes pleines d'énergie.

Michelet est sévère pour *l'aventurière altemande*, comme il l'appelle; et c'est tout simple, il la juge au point de vue du meurtre de la Pologne. Mais, s'il venait à Saint-Pétersbourg, s'il mesurait de près, avec sa rigide impartialité, l'œuvre accomplie par la veuve de Pierre II, il lui rendrait pleine et entière justice.

C'est bien véritablement *Catherine le Grand*, comme l'appelait Voltaire, qui l'appelait encore *la Sémiramis du Nord*, sans doute en souvenir de ce que la Sémiramis de l'Orient avait empoisonné Ninus.

Mais, quand nous en serons là, nous verrons que, de même que Pierre Ier ne pouvait guère sauver la Russie qu'en se débarrassant d'Alexis, Catherine ne pouvait guère continuer l'œuvre de Pierre Ier qu'en se débarrassant de Pierre III.

On ne nous accusera pas de partialité pour les rois; mais je trouve que l'historien — et même le romancier, cet historien du peuple, — n'a pas le droit d'être injuste pour les rois, par cette seule raison qu'ils sont rois.

Certes, un crime est toujours un crime, et l'histoire l'enregistre comme tel; mais, de même que devant le jury, — tribunal des hommes, — il y a devant la postérité, — tribunal des rois, — des circonstances atténuantes.

Vous ne mettez pas au même rang Guillaume Tell tuant

Gessler pour délivrer la Suisse, et le curé Maingrat coupant sa servante en morceaux afin de cacher sa grossesse.

Revenons au parc du comte.

Cinquante arpents, à peu près, de ce parc sont réservés pour le comte et sa famille; et encore, le dimanche, ces cinquante arpents sont-ils, comme le reste, livrés au public.

Trois fois par semaine, on fait — pour le plaisir des promeneurs — de la musique dans ce parc.

Le dimanche, cette musique, exécutée par les musiciens de quelqu'un des régiments en garnison à Saint-Pétersbourg, se fait devant le château, à trente pas du perron, à l'entrée de cette grande allée dont je vous ai parlé, et qui est une allée de tilleuls; allée de tilleuls tout en fleurs, comme chez nous au mois de mai, quoique nous soyons ici à la fin de juin, et toute bourdonnante de mouches à miel.

Lorsque la musique joue le dimanche, il y a trois mille personnes en cercle autour du château.

Pas un enfant, — disons tout de suite, et en passant, que les enfants, presque tous habillés du costume national russe, quelle que soit leur condition, c'est-à-dire avec le petit chapeau à plume de paon, la chemise de soie rouge ou jaune, le large pantalon à raies perdu dans des bottes à revers rouges, disons tout de suite que les enfants sont charmants; — pas un enfant ne marche dans une plate-bande; pas une femme, — nous voudrions pouvoir dire des femmes ce que nous avons dit des enfants, — pas une femme ne cueille une fleur.

Au milieu de la foule bigarrée se promènent les nourrices avec le vieux costume russe : bonnet de drap d'or, robe à grandes fleurs.

Chaque famille, même marchande, — nous parlons des familles marchandes riches, — tient à embellir sa nourrice.

Quelques-uns de ces costumes valent mille, quinze cents, deux mille francs.

Ce qu'il y a de remarquable, surtout pour nous autres Français, naturellement bavards, c'est le mutisme de ces promeneurs et de ces auditeurs.

Ce ne sont pas même des revenants; ces échappés de l'autre monde, comme vous savez, mènent généralement grand bruit, traînent des chaînes, poussent des gémissements, révolutionnent les meubles; d'autres parlent, et font même d'assez longs discours, témoin l'ombre du père d'Hamlet.

Mais les Russes, les Russes sont plus que des revenants : ce sont des spectres; ils marchent gravement les uns à côté des autres, ou les uns derrière les autres, ni tristes ni joyeux, sans laisser échapper une parole, sans mimer un geste.

Les enfants eux-mêmes ne rient pas; il est vrai qu'ils ne pleurent pas non plus.

Il en résulte que les rues ressemblent à celles d'une nécropole le jour de la fête des Morts, et les jardins publics aux champs Élysées des Grecs.

Il y a à Saint-Pétersbourg un seul passage : il donne d'un côté sur la Perspective, de l'autre sur la rue Italienne.

Du côté de la Perspective, une des trois grandes artères de Saint-Pétersbourg, il y a un café où vont les Français, et où l'on se donne rendez-vous.

De ce côté-là, le passage vit, parle, s'agite.

Mais, à mesure que l'on pénètre dans le passage, on entre dans une espèce de sépulcre où l'on sent graduellement le froid de la mort.

A l'extrémité, le passage n'est plus qu'un cadavre.

C'est un paralytique qui conserve sa tête, qui remue les bras, qui sent encore ses jambes, mais dont les pieds sont morts.

Les pieds sont gelés.

Les cochers eux-mêmes ne crient pas comme ceux de Paris pour faire ranger les piétons à droite ou à gauche, ou pour que les autres cochers leur cèdent la place.

Non ; ils font entendre, de temps en temps, le mot *bereghissa* sur un ton plaintif, et voilà tout.

Le mot *bereghissa* veut dire : « Gare-toi! »

Un Russe, transporté tout à coup de la Perspective ou de la Grande-Morskoï sur le boulevard des Capucines ou dans la rue de la Paix, deviendrait fou avant d'être arrivé à la Madeleine ou à la colonne de la place Vendôme.

Il ne fait certes pas plus mort dans le pays où s'en allait la pauvre enfant que nous avons rencontrée en venant du débarcadère du bateau à vapeur à la villa Bezborodko, et que l'on transportait à sa dernière demeure sur son catafalque noir, dans sa bière en drap d'argent.

Pauvre peuple! est-ce l'habitude de l'esclavage qui t'a donné celle du silence? Parle donc, chante donc, lis donc, sois donc joyeux!

Tu es libre aujourd'hui.

Oui, je le comprends, il te reste à prendre l'habitude de la liberté.

Un mougik à qui vous dites : « Eh bien, te voilà libre maintenant, » vous répond :

— Excellence, on le dit.

Quant à lui, il n'en croit rien. Pour croire à une chose, il faut la connaître, et le paysan russe ne sait pas ce que c'est que la liberté.

Pour faire crier *Vive la Constitution!* à leurs révoltés de 1825, Mouravief, Pestel et Ryléyef avaient été obligés de leur faire accroire que la constitution était la femme de Constantin.

Au reste, ne croyez pas que cette ignorance fera manquer son effet à l'oukase de l'empereur Alexandre II sur l'émanci-

pation des serfs. Non, loin de là; elle lui en donnera même, selon toute probabilité, un autre que celui qu'on en attend.

Mais c'est une question si grave, — nous parlons de celle de l'émancipation, — que nous l'examinerons à part.

Le parc renferme, en outre, un théâtre. Il est question d'y jouer *l'Invitation à la valse*, et une pièce russe du comte, aussitôt qu'un de mes amis qui doit nous rejoindre, le vicomte de Sancillon, sera arrivé de Paris.

Sans le dîner, nous n'eussions jamais pu croire qu'il était déjà six heures du soir.

Sans les bougies et les lampes allumées par habitude, nous aurions juré qu'il était six heures du soir, à minuit.

Rien ne vous donnera, chers lecteurs, l'idée d'une nuit de juin à Saint-Pétersbourg; ni la plume, ni le pinceau.

C'est quelque chose de magique. En supposant que les champs Élysées existent et soient éclairés par un soleil d'argent, c'est la teinte que doivent avoir les beaux jours des morts.

Figurez-vous une atmosphère gris-perle, irisée d'opale, qui n'est ni celle de l'aube, ni celle du crépuscule : une lumière pâle sans être maladive, éclairant les objets de tous les côtés à la fois.

Nulle part une ombre portée.

Des ténèbres transparentes, qui ne sont pas la nuit, qui sont seulement l'absence du jour; des ténèbres à travers lesquelles on distingue tous les objets à une lieue à la ronde; une éclipse de soleil sans le trouble et le malaise qu'une éclipse jette dans toute la nature; un calme qui vous rafraîchit l'âme, une quiétude qui vous dilate le cœur, un silence pendant lequel on écoute toujours si l'on n'entendra pas tout à coup le chant des anges ou la voix de Dieu!

Aimer pendant de pareilles nuits, ce serait aimer deux fois.

J'ai, par une de ces nuits, comme les a chantées Virgile, comme les a peintes Théocrite, glissé sous le souffle d'une brise insaisissable, dans le golfe de Baïa, dans la baie de Naples, dans la rade de Palerme, dans le détroit de Messine. Couché sur le pont de ma barque, riche de mes rêves de jeunesse, — j'étais jeune alors! — j'ai regardé, en essayant inutilement de les compter, ces millions d'étoiles qui constellent l'azur profond du ciel qui couvre du même dais la Sicile, la Calabre et la Grèce; j'ai vu Alger mirer la nuit ses blanches maisons, ses jardins plantés de bananiers et de sycomores, dans la mer d'Afrique; j'ai vu Tunis s'endormir d'un sommeil passager aux mêmes lieux où, Carthage dort du sommeil éternel; j'ai vu l'amphithéâtre de Djemdjem découper ses arcades romaines au milieu du désert, sous l'ardente lumière d'une lune d'août. Je n'ai rien vu de pareil aux nuits de Saint-Pétersbourg.

La première de ces nuits, celle de mon arrivée, je la passai tout entière sur le balcon de la villa Bezborodko, sans penser, malgré la fatigue des nuits précédentes, un seul instant au sommeil.

Moynet était près de moi, anéanti comme moi par ce spectacle tout nouveau pour nous. Nous admirions, sans nous communiquer notre admiration. La Néva, immense, roulait à nos pieds un fleuve d'argent. Les grands bateaux, qui sont ses hirondelles, la descendaient et la remontaient silencieusement, les ailes étendues, laissant derrière eux un léger sillage. Pas une lumière ne brillait sur l'une ou l'autre de ses rives, pas une étoile ne veillait au ciel.

Tout à coup un globe d'or parut à notre extrême gauche, au-dessus d'un bois vert sombre, sans nuances, coupant un ciel de nacre par la vigoureuse silhouette de ses vagues feuillues. Le resplendissant bouclier monta lentement dans le ciel sans rien ajouter à la transparence de la nuit. Seulement, une immense ligne d'or fusible s'allongea en trem-

blotant sur le fleuve, dont elle rendit, mais seulement dans son étendue, le cours visible, nuançant d'une teinte de flamme les barques ou les navires qui le traversaient, et qui, une fois qu'ils l'avaient traversé, semblaient perdre, non le mouvement, mais la vie. Puis, lentement, majestueusement, fièrement, avec la sérénité d'une déesse, la lune alla se perdre derrière les coupoles de Smolnoï, qui se découpèrent en vigueur sur elle, pendant tout le temps qu'elle mit à descendre de la croix qui couronne leur faîte jusqu'aux abîmes de l'horizon.

Pouchkine, le grand poëte russe dont je vous ai déjà parlé, et dont je vous parlerai souvent encore, parce que, comme les grands poëtes nationaux, il a touché à toutes choses, a essayé de peindre ces belles nuits dans de beaux vers.

A notre tour, nous allons vous donner une idée des vers de Pouchkine; mais noubliez pas qu'une traduction n'est jamais à l'original que ce que la clarté de la lune est à celle du soleil.

Oui, je t'aime, cité, création de Pierre;
J'aime le morne aspect de ta large rivière,
J'aime tes dômes d'or où l'oiseau fait son nid,
Et tes grilles d'airain et tes quais de granit.
Mais ce qu'avant tout j'aime, ô cité d'espérance,
C'est de tes blanches nuits la molle transparence,
Qui permet, quand revient le mois heureux des fleurs,
Que l'amant puisse lire à tes douces pâleurs
Le billet attardé, que, d'une main furtive,
Traça loin de sa mère une amante craintive.
Alors, sans qu'une lampe aux mouvantes clartés,
Dispute à mon esprit ses rêves enchantés,
Par toi seule guidé, poëte au cœur de flamme,
Sur le papier brûlant je verse à flots mon âme.

Et toi, pendant ce temps, crépuscule argenté,
Tu parcours sur ton char la muette cité,
Versant aux malheureux, dans ta course nocturne,
Le sommeil, doux breuvage échappé de ton urne,
Et regardant au loin, comme un rigide éclair,
L'Amirauté dressant son aiguille dans l'air.
Alors, de notre ciel par ton souffle effacée,
Vers le noir occident l'ombre semble chassée,
Et l'on voit succéder, de la main se touchant,
La pourpre de l'aurore à celle du couchant.

Les vers de Pouchkine sont beaux, mais les nuits de Saint-Pétersboug !...

Les vers de Pouckine ne sont que la poésie de l'homme; les nuits de Saint-Pétersbourg sont la poésie de Dieu!

XVI

PONTS ET STATUES

Comme nous n'avons encore aucune nouvelle de ce que sont devenus Dandré et nos cinquante-sept colis, me voilà réduit à faire mes courses dans Saint-Pétersbourg avec un chapeau de cuir, une veste de velours blanc, un pantalon gris, et ce fameux furoncle pour lequel le docteur a un instant voulu me couper la tête.

Si seulement j'avais le panama du comte ! Un panama de cinq cents francs me classerait tout de suite aux yeux des Pétersbourgeois.

Mais je ne l'ai pas.

Tel que je suis, j'enjambe un drojky, et je pars.

Je connais, par mes études antérieures, Saint-Pétersbourg comme ma poche. Je sais dire *na prava* (à droite) *na leva* (à gauche), *pachol* (va), *stoï* (arrête), et *damoï* (à la maison).

Avec ce répertoire et l'intelligence si vantée des mougiks, je compte bien me tirer d'affaire à mon honneur.

Au moment où je pars sur mon drojky, qui ressemble beaucoup au mulet de mon ami Courtet, le guide de Chamouny, lequel s'appelait, — je parle du mulet, — *Dur-au-trot*, et pour cause, je vois un charmant petit bateau à vapeur de la force d'une dizaine de chevaux, qui se détache du débarcadère du comte, et qui, glissant comme une hirondelle sur la Néva, prend le chemin du jardin d'Été.

C'est un avis pour ma prochaine excursion.

Il est vrai qu'avec le bateau je ne pourrais m'arrêter au pont de Bois; et c'est une si belle chose que Saint-Pétersbourg du haut de ce pont, que je veux le revoir de là le plus souvent possible.

Je m'arrête donc sur le pont, et je regarde la citadelle.

En ce moment, ce qu'elle offre de plus remarquable, c'est l'échafaudage qui habille à jour le clocher de Pierre-et-Paul, que l'on restaure.

Il y a déjà un an que cet échafaudage est dressé; il restera dressé encore un an, deux ans, trois ans peut-être.

C'est ce qu'on appelle en Russie un *frais*.

Un *frais*, c'est un *abus*.

Il n'y a pas de mots, en russe, pour traduire notre expression populaire *arrêter les frais*. En Russie, les frais ne s'arrêtent jamais; ils se renouvellent ou se continuent.

Il y a à Tzarsko-Celo un pont chinois sur lequel sont rangés une demi-douzaine de magots de taille naturelle; ils sont placés sur des piédestaux.

Un jour, Catherine a dit en passant sur le pont :

— Il faudrait repeindre ces magots-là ; ils s'écaillent.

On prit note du désir de l'impératrice. Le lendemain, on lâcha un peintre sur les magots. Tous les ans, du vivant de l'impératrice, à la même date, on les repeignit.

L'impératrice est morte depuis soixante-trois ans; tous les ans, à la même date, on les repeint.

Les pauvres magots, couverts aujourd'hui de quatre-vingts couches de peinture, non-seulement n'ont plus figure, mais n'ont plus forme humaine. On creuserait deux pouces de couleur avant d'arriver au bois.

C'est ce que l'on appelle un *frais*.

J'irai à Tzarsko-Celo rien que pour voir les pauvres diables, enfermés dans leur gaîne de cobalt et de vermillon.

Catherine Seconde détestait la chandelle. Jusqu'à elle, on avait brûlé de la chandelle dans les palais impériaux. Elle défendit que, sous aucun prétexte, une chandelle entrât même dans la loge du suisse,

Deux ans après, revoyant par hasard les comptes de l'année, elle trouve inscrits ce mot et ce chiffre « Chandelles, 1,500 roubles. »

Cela faisait 6,000 francs de notre monnaie.

Elle voulut savoir qui avait eu l'audace de contrevenir à son ordre, et à quelle occasion on y avait contrevenu; elle ordonna des recherches.

On découvrit qu'en rentrant de la chasse, le grand-duc Paul avait demandé une chandelle pour enduire de suif une excoriation qu'il s'était faite à l'endroit qui touche la selle.

On lui avait rapporté une chandelle qui coûtait deux sous. De ces deux sous, on avait fait 1,500 roubles.

C'est ce que l'on appelle un *frais*.

Même chose arriva au czar Nicolas, qui, revoyant un jour avec le prince Wolkonsky les comptes de la maison impériale, trouva que l'on avait usé dans l'année pour 4, 500 roubles de pommade pour les lèvres.

La somme lui parut forte.

On lui répondit que l'hiver avait été rude, et que, tous les jours, l'impératrice, et, tous les deux jours, les dames et les demoiselles d'honneur, usaient un pot de pommade pour entretenir la fraîcheur de leurs lèvres.

Le tzar trouva que toutes les personnes indiquées avaient les lèvres fraîches, mais ne les avaient pas, au bout du compte, fraîches pour 18,000 francs.

Il s'informa à l'impératrice, qui lui répondit qu'elle avait horreur de ces cosmétiques.

Il s'informa aux dames et aux demoiselles d'honneur qui lui répondirent que, Sa Majesté impériale ne se servant pas de pommade opiacée, elles ne se permettaient point de s'en servir.

Enfin, il s'informa au grand-duc Alexandre, aujourd'hui régnant, lequel, en réunissant ses souvenirs, se rappela que, le jour de la bénédiction des eaux, étant rentré au palais d'Hiver les lèvres gercées, il avait envoyé chercher un pot d'opiat.

On envoya chercher le semblable : il coûtait 3 francs!

Ce n'était point encore dans la proportion de la chandelle, qui ne coûtait que deux sous.

C'est ce que l'on appelle un *frais*.

Que l'on ne s'étonne donc pas si l'échafaudage de Pierre-et-Paul ne reste debout qu'un an, deux ans, dix ans! La seule chose dont on doive s'étonner, c'est qu'on le démolisse un jour.

Il y a cependant, pour le clocher de Pierre-et-Paul, un antécédent qui devrait pousser l'architecte à activer la besogne.

En 1830, on s'aperçut qu'une des ailes de l'ange qui sert de couronnement et en même temps de girouette au clocher, était brisée et menaçait de tomber à la première tempête.

La réparation de cette aile céleste nécessitait l'applica-

tion d'un échafaudage très-élevé et, par conséquent, très-coûteux, le clocher ayant quatre cent cinquante-cinq pieds anglais, quatre cents pieds de France environ. On estimait cet échafaudage à 200,000 francs.

C'était dur, de dépenser une pareille somme pour aller mettre quatre clous à l'aile d'un ange : — cinquante mille francs par clou.

On délibérait sur ce qu'il y avait à faire, et il était question de laisser l'aile endommagée devenir ce qu'elle pourrait. Il y avait même des économistes qui prétendaient qu'avec une seule aile, l'ange, devenu plus léger, ne tournerait que mieux, et indiquerait le vent avec plus d'exactitude et de rapidité, lorsqu'un paysan nommé Pierre Telouchkine, couvreur de profession, demanda à l'autorité la permission d'aller faire la réparation sur laquelle on délibérait, sans échafaudage et sans autre rétribution que le remboursement des frais faits par lui, s'en remettant, l'opération accomplie, à la générosité de l'architecte pour récompenser le travail comme il l'entendrait.

La proposition parut avantageuse et fut acceptée.

L'entreprise fut accomplie à la plus grande gloire de maître Telouchkine, et cela, sans autre auxiliaire qu'une corde, un marteau et des clous, et encore le marteau et les clous, étant à l'intention de l'ange seul, n'étaient d'aucune aide dans l'ascension.

Ce fut une grande joie pour les Pétersbourgeois et un grand orgueil pour les gens du peuple, lorsqu'ils virent Telouchkine arrivé à son but, et faisant le signe de la croix en remercîment à Dieu de la grâce suprême qu'il lui avait faite de ne point se rompre le cou.

L'aile de l'ange fut raccommodée et Telouchkine, cinq jours après l'avoir quitté, retrouva le pavé, qui, si mouvant qu'il soit à Saint-Pétersbourg, lui présentait cependant une

bien autre sécurité que le chemin de bronze doré qu'il venait de parcourir.

Au bas l'attendait un peuple frénétique et un architecte furieux.

Au milieu des congratulations que le peuple adressait à Telouchkine, l'architecte s'avança.

— L'aile de l'ange n'est pas droite, lui dit-il.

Telouchkine regarda l'ange, puis, se tournant vers l'architecte :

— Je crois que Votre Excellence se trompe, dit-il.

— Et moi, je soutiens que l'aile penche, affirma celui-ci.

— Eh bien, dit Telouchkine, allez la redresser.

Et il s'en alla.

Mais, comme la récompense regardait l'architecte, Telouchkine n'eut pas de récompense.

Il rentra chez lui et resta quelques mois oublié. M. Olénine, directeur de l'Académie, entendit un jour raconter l'aventure et dire que le malheureux couvreur n'avait reçu aucune récompense; il le fit venir, et, lui ayant fait raconter toute l'histoire, il le présenta à l'empereur Nicolas, qui lui donna une médaille et quatre mille roubles argent.

Propriétaire d'une pareille somme, le pauvre Telouchkine fut un homme perdu. Jusque-là, soit défaut de moyens, soit sobriété, il n'avait pas bu. A partir de ce jour, il ne cessa plus de s'enivrer.

Par malheur, en Russie, l'ivresse est en quelque sorte encouragée par le gouvernement; — la ferme du vin et des boissons diverses qui, sous trente noms différents, abreuvent le peuple russe, est louée à des spéculateurs nommés *olkoupchiks*, — de sorte que plus le peuple boit, plus la ferme rend.

Telouchkine s'occupa donc activement à donner de la valeur à la ferme du vin.

Il en résulta que, pendant l'émeute du choléra de 1831, se

trouvant dans un état d'ivresse complète, il jeta, place du Foin, théâtre le plus actif de cette émeute, un médecin par la fenêtre d'un quatrième étage.

Si bon médecin qu'il fût, le docteur se tua sur le coup.

Telouchkine, reconnu pour un des principaux émeutiers, et convaincu d'avoir contribué à la chute du médecin, fut condamné à la Sibérie, après avoir reçu le knout.

Il reçut le knout et partit pour la Sibérie.

Il va sans dire que l'on n'entendit jamais reparler de lui.

Après avoir dépassé le pont de Bois, et en descendant le quai, de l'orient à l'occident, la première masse de verdure que l'on rencontre est le jardin d'Été.

Avant d'arriver au jardin d'Été, on traverse un pont fort bossu qui est jeté sur la rivière de la Fontanka.

C'est un des travaux de Pierre Ier.

Un jour qu'il conduisait lui-même son drojky et qu'il amenait le grand maître de police dîner dans sa petite maison, — dont nous parlerons tout à l'heure, et qu'il ne faut pas confondre avec sa maison primitive, aujourd'hui conservée sous verre à côté de la forteresse, — le pont de bois à l'aide duquel on traversait alors la Fontanka s'effondra sous le traîneau de l'empereur.

L'empereur et le grand maître de police tombèrent tous deux dans la rivière.

Pierre commença par se tirer d'affaire, aida le grand maître de police à en faire autant; puis, le voyant sain et sauf sur ses pieds, il prit cette canne historique avec laquelle il avait l'habitude d'infliger lui-même ses corrections, et rossa vigoureusement son compagnon, qui, comme grand maître de police, était responsable de l'accident de la Fontanka.

Puis, la bastonnade administrée :

— Ah! dit-il, allons dîner maintenant; c'est le grand maître de police que j'ai rossé, et non mon convive.

La légende ne dit pas si le convive eut bon appétit.

Le jardin d'Été est le Luxembourg des Pétersbourgeois ; il est taillé carrément, bordé d'un côté par la Fontanka; de l'autre, par un fossé.

Intérieur comme extérieur, tout y est tiré au cordeau.

Ce serait une assez triste promenade, si Catherine n'avait eu l'idée de faire apporter là, pour récréer les promeneurs, les statues et les bustes qu'après le partage de la Pologne, elle prit aux jardins publics de Varsovie.

Je n'ai rien vu de plus grotesque que toute cette collection de dieux, de déesses et de nymphes de marbre avec leurs airs pompadour, leurs cheveux en racine droite et leurs bouches en cœur. Il y a, entre autres, une Luxure qui fait de l'œil, une Aurore qui sourit, et un Saturne qui mange ses enfants, lesquels valent que l'on fasse pour eux trois le voyage que l'Anglais avait fait pour la grille toute seule.

Au nombre de ces marbres polonais internés dans un jardin russe, il y a un buste de Jean III, — Sobieski, le sauveur de Vienne.

Un jour, c'était en 1855, l'empereur Nicolas, traversant le jardin d'Été avec son général aide de camp comte de Rzevouski, — Polonais, comme son nom l'indique, — s'arrêta devant ce buste de Sobieski, et, après l'avoir regardé un instant en silence, se retournant vers son aide de camp :

— Sais-tu, lui demanda-t-il, quel est, après Sobieski, le plus grand niais de l'univers?

L'aide de camp, qui se trouvait dans l'embarras du choix, regarda l'empereur, ne sachant que répondre.

— Eh bien, c'est moi, dit Nicolas; moi qui, pour la seconde fois, ai sauvé l'Autriche!

En entrant et en tournant à gauche dans le jardin d'Été, on trouve le petit palais de Pierre Ier, celui-là même où il

allait dîner avec le grand maître de police, qu'il rossa si paternellement à propos du pont de la Fontanka.

Un invalide en fait les honneurs moyennant une rétribution d'une vingtaine de copeks. Pour vingt copeks, vous voyez la pendule sculptée par Pierre Ier, les armoires et les tables qui lui ont servi; plus, le four où Catherine, qui n'avait pas oublié son séjour et ses occupations chez le docteur Gluck, faisait ses petits pâtés.

Il y a une chose à laquelle il faut vous habituer, une fois le pied mis sur la terre de Russie, c'est au mot, ou plutôt aux deux mots *na tchay*.

C'est le *bakchis* des Orientaux, le *trinkgeldt* des Allemands, le *pourboire* des Français.

Na tchay veut dire littéralement : « Pour le thé! »

Le thé est la boisson nationale des Russes.

Il n'y a pas une maison en Russie, si pauvre qu'elle soit, qui n'ait son somavar, c'est-à-dire sa machine de cuivre à faire bouillir l'eau.

Les Hollandais se grisent avec des concombres, les paysans russes avec de l'eau chaude.

On n'a pas l'idée de ce que c'est que le thé d'un mougik et du nombre de chopines d'eau bouillante qu'il absorbe avec une paire de sucres, c'est-à-dire avec deux morceaux de sucre gros comme deux petites fèves, qu'il se garde bien de mettre dans son verre, — en Russie, les hommes boivent le thé dans des verres et les femmes dans des tasses; d'où vient cette distinction, je n'en sais rien, — qu'il se garde bien de mettre dans son verre, mais qu'il introduit par parcelles dans sa bouche, parcelles qui fondent à mesure qu'il boit.

C'est donc *pour le thé* que le Russe demande, et il le demande à tout propos, sans motif, sans raison, sans avoir rien fait pour l'obtenir, comme le Napolitain, par la seule raison qu'on le lui donnera peut-être.

Une tradition russe prétend que, lorsque Dieu créa le Slave, le Slave se retourna vers Dieu, et, lui tendant la main :

— Excellence, lui dit-il, pourboire, s'il vous plaît.

A vingt pas de la maison de Pierre Ier est le monument funéraire du fabuliste Krylof.

Le piédestal de la statue est orné de quatre bas-reliefs dont les sujets sont tirés des fables du poëte; tout autour de lui sont ses animaux : singes, poules, tortues, lézards, lièvres, chiens, hérissons, cigognes, renards, — auxquels il a prêté la parole. Lui-même est assis sur une espèce de rocher au milieu de cette troupe de quadrupèdes, de volatiles et de reptiles.

La statue, qui, du reste, n'est pas bonne, a un autre défaut : c'est sa pose. Placée en avant des seuls *water-closets* qu'il y ait, je crois, dans tout Saint-Pétersbourg, elle a l'air de l'enseigne de cet utile établissement.

Qu'on nous permette de prendre, pour sortir du jardin d'Été, la même porte par laquelle nous sommes entré, et de redescendre le quai jusqu'à la fameuse statue de Souvorof.

Je ne sais point par qui elle est faite, et ne veux pas m'en informer.

Disons seulement deux mots de celui qu'elle représente.

Souvorof est presque aussi *populaire en France* qu'en Russie. Une chanson a *consacré la mémoire* de M. de Marlborough; une mode a immortalisé les victoires du vainqueur de Macdonald et de Joubert.

On a porté pendant près d'un an des bottes à la Souvorof.

C'était le petit-fils de Jean Souvorof, prêtre au Kremlin. Ce prêtre était un de ceux qui conspiraient avec cette intrigante princesse Sophie dont nous avons raconté l'histoire. Il eut un fils qui s'engagea comme soldat, devint officier, par conséquent gentilhomme, et qui monta de grade en

grade jusqu'à celui de général en chef. Le second Souvorof eut un fils, né en 1729, qui fut l'Achille de bronze que vous avez sous les yeux.

Celui-là devint tout ce que l'on peut devenir en Russie quand on ne devient pas empereur.

Il avait débuté dans la guerre de Sept ans, qui nous coûta le Canada et l'Inde. Il avait commandé, comme brigadier, l'assaut de Cracovie, vaincu l'armée polonaise à Stralovicz, battu les Turcs, soumis les Tatars Nogaïs, reçu le titre de général en chef et de gouverneur de Crimée ; il avait, avec le prince de Cobourg, gagné les batailles de Fokchani et de Martinestie, sur le Rumnik, pris Ismaïlof, écrasé Kosciouzko à Marcijovice, et, après avoir massacré les habitants de Praga, était entré à Varsovie.

En 1799, il avait été envoyé par Paul Ier en Italie avec trente mille Russes. Il avait, après un combat de trois jours et de trois nuits, forcé le passage de la Trebie, que lui avait disputé Macdonald ; enfin, battu les Français et tué Joubert à Novi.

Là, il avait appris que, dans les gorges de Schwitz et de Glaris, Korsakof et Jellachich, ses lieutenants, avaient été battus par Lecourbe et par Molitor.

Lui, l'invincible, qui avait foi dans sa fortune, leur écrivit alors :

— Je viens réparer vos fautes ; tenez comme des murailles ; vous me répondez sur votre tête de chaque pas que vous ferez en arrière.

Il arriva en effet.

Le 28 octobre 1799, on vit descendre de la cime escarpée de Rostock, vingt-cinq mille Russes, qui avaient passé là où des chasseurs de chamois ôtaient leurs souliers pour ne pas rouler dans les abîmes.

Là, au-dessus de la demeure des aigles, l'attendait Masséna, cet autre vainqueur qui, de même que Souvorof avait

été nommé le Rimnique et l'Italique, devait être nommé, lui, duc de Rivoli, prince d'Essling.

Il y eut un moment où les pâtres et les paysans crurent entendre gronder au-dessus d'eux un orage comme jamais eux ni leurs pères n'en avaient entendu. Il y eut un moment où le sommet des montagnes s'alluma, comme si tous ces titans de glace, rendus à la vie pour une nouvelle lutte contre Jupiter, lançaient des flammes. Il y eut un moment enfin où des cascades sanglantes descendirent dans la vallée, et où roulèrent dans les abîmes des avalanches humaines.

La mort fit une telle moisson sur ces hauteurs où la vie n'était jamais parvenue, que les vautours, seuls et derniers maîtres du champ de bataille, dédaigneux par abondance, ne mangeaient plus que les yeux des cadavres.

Huit jours après, l'homme qui avait écrit à Korsakof et à Jellachich qu'ils lui répondaient sur leur tête de chaque pas qu'ils feraient en arrière, fuyait lui-même, laissant dans les montagnes huit mille hommes et dix pièces de canon, et traversait la Reuss sur un pont formé de deux sapins que ses officiers avaient joints avec leurs écharpes.

Il est vrai que, voyant ses soldats fuir, il s'était fait creuser une fosse, en disant qu'il voulait être enterré là où les Russes avaient reculé, pour ne pas reculer avec eux. Mais la terreur avait été plus grande que la menace. Et, pâle de colère, Souvorof, comme le spectre de sa gloire, avait été obligé de se lever et de sortir de sa propre tombe, pour suivre son armée qui fuyait.

Paul Ier, qui, le 8 août, lui avait conféré le titre de prince d'Italie, qui, par un oukase, l'avait déclaré le plus grand homme qui eût jamais existé, ordonnant à ses sujets de le considérer comme tel, Paul Ier, à la nouvelle de son échec en Suisse, perdit non-seulement toute la considération, mais tous les égards qu'il devait à ce vieillard qui comptait

quarante ans de victoires. Au lieu d'aller au-devant de lui, au lieu de tenir l'étrier de ce cheval qui, pareil à celui d'Alexandre, de César et d'Attila, avait passé sur la cendre des villes, il se contenta de faire complimenter son général par le comte Koutaïssof.

Or, qu'était-ce que le comte Koutaïssof, qu'il ne faut pas confondre avec Koutousof?

Un esclave circassien amené à Saint-Pétersbourg, et devenu valet de chambre du grand-duc Paul; qui, de barbier, comme Olivier le Daim, était devenu grand écuyer, puis baron, et enfin venait d'être nommé comte.

Souvorof, déjà aigri par ses revers, le fut plus encore par cette réception. Mais, comme c'était, avant tout, un homme d'esprit, il fit gracieux visage à l'envoyé de l'empereur, affectant seulement de ne pas le reconnaître.

Et, comme Koutaïssof paraissait s'étonner de ce manque de mémoire :

— Excusez, monsieur, lui dit-il, un pauvre vieillard dont les facultés baissent. Comte Koutaïssof, comte Koutaïssof..., répéta-t-il en s'interrogeant lui-même; j'ai beau chercher, je ne me rappelle pas l'origine de votre illustre famille; vous avez sans doute obtenu le titre de comte pour avoir remporté quelque grande victoire?

— Je n'ai jamais été militaire, mon prince, répondit l'ex-barbier.

— Oui, je comprends, vous avez fait votre chemin dans la diplomatie, vous avez été ambassadeur?

— Non plus, mon prince.

— Alors, ministre?

— Non plus.

— Quel poste important avez-vous donc occupé?

— J'ai eu l'honneur d'être valet de chambre de Sa Majesté.

— Ah! c'est fort honorable, monsieur le comte.

Alors, sonnant son valet de chambre, qui entra :

— Est-ce toi, Troschka? lui dit-il.

— Oui, monseigneur, répondit celui-ci.

— Troschka, mon ami, tu me rendras la justice de dire que je te répète tous les jours que tu as tort de boire et de me voler.

— C'est vrai, monseigneur.

— Tu ne veux pas m'écouter, eh bien, vois monsieur...

Et il montra du doigt Koutaïssof a son valet de chambre.

— Monsieur était valet de chambre comme toi; mais il n'a jamais été ni ivrogne ni voleur. Eh bien, il se trouve aujourd'hui grand écuyer de Sa Majesté, chevalier de tous les ordres de Russie, et comte de l'empire. Tâche de suivre son exemple, mon ami.

Convenez, chers lecteurs, que, si Souvorof n'eût point mérité une statue pour ses victoires, il l'eût méritée pour ce mot.

XVII

CHASSES A L'OURS

Pendant que je tournais autour de cette statue de Souvorof, je me sentis toucher à l'épaule.

Je me retournai et jetai un cri de joie.

C'était Blanchard.

Vous connaissez Blanchard de nom ou d'œuvre, n'est-ce pas? C'est l'intrépide voyageur, c'est l'infatigable dessinateur, qui a successivement été remplir ses cartons de dessins dans les quatre parties du monde.

Nous nous étions quittés à l'autre bout de l'Europe en 1846, à Madrid. Il y avait tantôt douze ans.

Depuis ce temps, il avait visité l'Amérique du Nord, le Mexique et une partie de l'Amérique du Sud.

Pour le moment, il revenait des pays où je vais, c'est-à-dire de la mer Caspienne, de Tiflis, du Caucase. Il avait appris mon arrivée, et accourait me dire, de la part de d'Ossuna, notre vieil ami d'Espagne, qui l'avait apprise aussi, qu'il m'attendait à l'instant même, où que l'on mettrait la main sur moi.

J'objectai ma veste de velours blanc et mon chapeau de toile cirée. L'objection n'eut aucun succès.

Je fis une condition : c'est que je passerais par l'atelier de Blanchard et que je verrais ses dessins.

Cela tombait à merveille; l'atelier de Blanchard était sur la route.

Nous remontâmes dans mon drojky, et nous allâmes rue de la Petite-Morskoï, où logeait Blanchard.

Là, il me mit à même d'une centaine de croquis mexicains, espagnols, caucasiens, turcs, russes.

Il venait d'achever un album russe pour l'impératrice de Russie.

Par malheur, Moynet n'était point avec nous; le retard de la douane l'avait encore plus maltraité que moi.

Les cartons feuilletés, depuis le premier jusqu'au dernier dessin, Blanchard me rappela ma visite à Son Excellence l'envoyé extraordinaire de Sa Majesté Isabelle Seconde, le duc d'Ossuna.

Nous reprîmes notre drojky, et nous indiquâmes le palais du duc d'Ossuna, quai Anglais, maison Larsky.

Dix minutes après, le suisse nous introduisait dans l'antichambre, dont les honneurs nous furent faits par un ours magnifique.

C'était une victime de Sa Majesté l'empereur Alexandre II,

fort brave et fort adroit chasseur de cette sorte de gibier.

Une inscription constatait l'honneur qu'avait eu le gigantesque quadrupède d'être tué par une main impériale.

L'ours était debout, appuyé à un tronc d'arbre taillé en fourche, et pouvait avoir sept pieds de haut. Il appartenait à la race sibérienne, race terrible de force et — malgré sa lourdeur apparente — de légèreté.

D'Ossuna venait de sortir; il m'avait attendu jusqu'à deux heures.

Je mis ma carte dans la patte de l'ours et partis.

La chasse de l'ours est pour les Russes une véritable passion; ceux qui se sont fait une habitude de cette chasse ne peuvent y renoncer.

C'est la première chose qu'un Russe propose à un étranger chasseur qui arrive en Russie.

Dans les régiments, cela s'appelle tâter son homme.

En général, l'étranger, s'il est Français, accepte.

C'est ce qui arriva au comte de Vogué, qui, il y a deux ans, soutint honorablement l'honneur du pays, et laissa en Russie un souvenir de courage qui se perpétuera pendant plus d'une génération de chasseurs.

La chasse avait lieu chez le comte Alexis Tolstoï, dans le gouvernement de Novgorod.

Les acteurs de la scène que nous allons raconter étaient le comte Melchior de Vogué, le comte de Bylandt, chargé d'affaires de Hollande, et le comte Seuchtelen, écuyer de la cour de Russie.

On avait connaissance d'une mère ayant des petits; c'était une grande bête de la plus haute taille.

L'ours, comme tous les animaux, devient plus féroce, on le sait, lorsqu'il a non-seulement à défendre sa vie, mais encore à protéger sa progéniture.

Mise sur pied par les rabatteurs, la bête passa d'abord au

comte de Bylandt, qui, d'un premier coup de fusil, le blessa légèrement.

L'ours continua sa route en laissant une trace de sang sur la neige, et alla passer au comte de Vogué.

Le comte de Vogué, qui le tirait à quarante ou cinquante pas à peine, lui envoya ses deux balles, et, de chaque balle, le roula.

Le comte Seuchtelen était à cent pas de là, à peu près, avec deux fusils chargés; il portait l'un, son domestique tenait l'autre.

Ayant entendu les trois coups, et pensant que ceux qui les avaient tirés étaient peut-être dans l'embarras, il envoya son domestique avec un fusil dans la direction des coups qu'il venait d'entendre.

En effet, voyant le valet de chambre venir à lui avec un fusil tout chargé, le comte de Vogué jeta le sien, prit celui qu'on lui apportait, et, ainsi armé, se mit à la poursuite de l'ours.

C'était chose facile de le suivre : il laissait derrière lui une large trace de sang.

L'ours s'enfonçait dans la forêt; le comte de Vogué, toujours suivi de son mougik, s'y enfonça derrière lui.

Affaibli par ses trois blessures, l'ours s'était arrêté pour reprendre haleine.

Le comte de Vogué s'avança jusqu'à la distance de quarante pas, ajusta, et fit feu.

L'ours poussa un rugissement, et, au lieu de fuir, se retourna et chargea le tireur.

Le comte lui envoya son second coup de fusil; mais l'ours ne parut pas être touché, et n'en continua que plus rapidement sa course.

Il n'y avait pas à l'attendre : le fusil était déchargé, et le comte n'avait d'autre arme qu'un yatagan que lui avait prêté le comte de Bylandt.

Il se mit donc à courir du côté où il croyait rencontrer Bylandt.

Le mougik suivit le chasseur.

Mais l'ours suivait les deux fugitifs d'un pas bien autrement rapide que le leur.

M. de Vogué, jeune et leste, avait beaucoup gagné sur le paysan russe, lorsqu'il lui sembla entendre un cri derrière lui.

Il se retourna : il ne vit plus que l'ours.

Le paysan, près d'être rejoint, s'était enfoncé dans la neige la tête entre ses deux bras.

L'ours s'acharnait sur lui.

Le paysan ne criait plus. D'ailleurs, pourquoi eut-il appelé au secours? Quelle chance qu'un noble, un gentilhomme, un Français, qui ne perdait rien en le perdant, risquât sa vie pour venir au secours d'un pauvre mougik?

Le mougik se trompait.

C'était justement parce que le comte de Vogué était noble, gentilhomme, Français, que son cœur se révolta à l'idée de voir un homme mourir sans secours devant lui, cet homme fût-il un pauvre esclave.

— Oh ! non, se dit-il à lui-même, mais tout haut, comme pour s'encourager s'il lui restait la moindre hésitation, cela ne sera point !

Il tira son yatagan, bondit sur l'ours, et lui en enfonça entre les deux épaules le fer jusqu'à la poignée.

L'ours se retourna vers ce nouvel adversaire, et, d'un coup de sa lourde patte, le coucha à ses pieds.

Le comte n'avait pas lâché son yatagan : il se mit à frapper l'animal sur le nez et dans la gueule.

Par bonheur, au lieu de l'étouffer entre ses pattes, l'ours s'acharna à le mordre.

De son côté, le comte s'acharna à frapper.

Il a dit, depuis, que, dans cette lutte, il ne voyait rien

que les yeux sanglants, que le nez sanglant, que la gueule sanglante de l'ours; il frappait machinalement, sans relâche, désespérément.

Cette lutte effroyable dura-t-elle une seconde, une minute, une heure? Il lui eût été impossible d'en rien dire.

Tout à coup, il s'entendit appeler, et reconnut la voix du comte de Bylandt.

— A moi, Bylandt! cria-t-il, à moi!

Le comte de Bylandt accourut, et s'avança à la distance de dix pas.

Il avait de la neige jusqu'à la ceinture.

Tout à coup, M. de Vogué entendit un coup de feu, et il lui sembla qu'une montagne s'écroulait sur lui.

N'importe : il continua de frapper.

Au bout d'un instant, il sentit qu'on le prenait sous les bras et qu'on le tirait comme d'un fourreau.

C'étaient le comte de Bylandt et le comte de Seuchtelen qui le débarrassaient de son ours.

Quant au mougik, il n'avait pas plus bougé que l'animal qui était mort, quoique lui fût parfaitement vivant.

On le tira de la neige, et on le mit sur ses pieds à son tour.

En voyant le comte de Vogué sain et sauf, et en songeant qu'il devait la vie à ce beau gentilhomme qui, pouvant fuir et le laisser tranquillement dévorer, avait risqué son existence pour le sauver, il se jeta à genoux, lui baisant les pieds et l'appelant son père.

Le soir, en rentrant à la maison, le comte de Vogué voulut rendre à Bylandt le yatagan qu'il lui avait prêté; mais celui-ci refusa de le reprendre. Vogué lui donna une pièce de vingt kopeks, pour conjurer la croyance russe, qui ne veut pas qu'un ami donne gratis à un autre ami une arme piquante ou tranchante.

M. de Bylandt fit incruster la pièce de vingt kopeks dans

la crosse de son fusil, et le père de M. de Vogué fit faire par Biard un tableau de la scène et un portrait du comte de Bylandt.

J'ai connu un rude chasseur d'ours, qui pouvait, sous le rapport du courage, aller de pair avec les Gérard, les Gordon Cumming et les Vayssière.

C'était un beau gentleman de vingt-six ou vingt-huit ans, un véritable héros de roman, aux formes élégantes et fines, et d'une force prodigieuse sous une apparence délicate; de taille moyenne, il eût pu, pour la proportion et la perfection des formes, servir de modèle à un statuaire; son teint était vif et animé; ses yeux, d'une douceur féminine, avaient, dans les moments où ils s'animaient, une expression de fierté fulgurante que je n'ai vue qu'à eux; enfin, son visage, d'un ovale parfait, était encadré par des cheveux châtain foncé et des favoris d'une teinte plus chaude que les cheveux. C'était le fils d'un amiral au service de la Russie, et qui avait servi lui-même dans un régiment de cuirassiers de la garde impériale. Il se nommait Hamilton.

Au régiment, cette passion qu'Hamilton avait pour la chasse le faisait manquer parfois à ses devoirs militaires. Mais son charmant caractère, doux et ferme à la fois, l'avait fait tellement aimer, non-seulement de ses camarades, mais aussi de ses chefs, que chacun semblait s'entendre pour garder le secret sur ses irrégularités et le sauver des punitions qu'il avait encourues.

Cette force athlétique dont Hamilton était doué, et qui était si bien dissimulée sous une apparence délicate, lui permettait de braver toutes les fatigues, tandis que son courage le portait à rechercher tous les dangers.

Son adresse n'était pas moins remarquable que sa force et son courage; sa main était sûre, son coup d'œil infaillible; le lynx excepté, il n'y avait pas de gibier, depuis la bécas-

sine jusqu'à l'élan, en passant par le sanglier et l'ours, sur lequel il n'eût fait coup double dans sa vie.

Au reste, il en était venu à ne plus chasser les gros animaux avec le fusil ; il les attaquait corps à corps, l'ours particulièrement : le seul adversaire, disait-il, que dans notre Europe il eût vraiment trouvé digne de lui.

C'était le gouvernement d'Olonetz, aux environs du lac Ladoga, à cinquante ou soixante verstes de Saint-Pétersbourg, qui était ordinairement le théâtre de ses exploits cynégétiques. Là, en effet, s'étendent d'immenses forêts où nul chemin n'est tracé, non-seulement inexplorées encore par les agents forestiers, mais vierges même du pied de l'homme. Ces forêts offrent des abris impénétrables aux loups, aux ours et aux élans, et, comme dans celles du nouveau monde, on ne peut guère s'y aventurer que la boussole à la main.

Mais Hamilton ne se servait pas plus de boussole que de fusil ; il avait l'œil, l'ouïe et l'odorat du sauvage, l'instinct et la perspicacité d'un Mohican. Il reconnaissait les quatre points cardinaux à l'inclinaison et à l'aspect des arbres, dont les branches se montrent toujours plus fortes, plus abondantes et plus feuillues du côté du midi. Nul ne reconnaissait comme lui la date positive d'une trace sur la neige, en la touchant avec le bout du doigt, il pouvait dire, à la solidité ou à la friabilité de la neige, si la trace était ancienne ou récente, et il pouvait dire, à une demi-heure près, à quel moment de la journée ou de la nuit la bête avait passé.

Une fois parti, nul ne savait le jour ni l'heure du retour de notre chasseur, pas même lui. Il restait parfois quinze jours, trois semaines, un mois à courir la forêt, sans se rapprocher d'aucune habitation, n'ayant d'autre abri que la voûte brumeuse ou glacée du ciel, d'autre lit que la neige, sur laquelle il dormait, enveloppé de sa pelisse ; aussi ces

parties de chasse étaient de véritables expéditions, qu'il accomplissait accompagné de ses chiens et de deux paysans seulement.

Il est vrai que ces deux paysans, compagnons dévoués et fidèles, étaient d'une force et d'un courage éprouvés ; si souvent ils s'étaient secourus les uns les autres au moment du danger, si souvent le seigneur avait dû son salut aux paysans, ou les paysans au seigneur, qu'entre eux c'était à la vie à la mort. L'un d'eux surtout était d'une force si prodigieuse, que, lorsqu'un ours était abattu, de quelque taille qu'il fût, après l'avoir écorché sur place, il roulait toute fraîche cette peau, qui pesait parfois quatre-vingts ou cent livres, la jetait ainsi roulée sur son épaule, et, ajoutant ce nouveau fardeau à tout son bagage de chasse, glissait, les pieds chaussés de ses patins, sur cette neige avec autant de facilité que s'il n'eût rien porté.

Disons en passant que le patin avec lequel on court sur la neige ne ressemble en rien au patin avec lequel on glisse sur la glace : le patin de neige, fait de bois de tilleul habituellement, ayant la largeur du pied, mais long quelquefois d'un mètre cinquante centimètres, est mince et légèrement relevé aux deux bouts.

Deux bons patins sont une chose précieuse pour un chasseur ; Hamilton en possédait une paire que, disait-il, il n'eût pas donnée pour le meilleur fusil du comté de Lancastre. — Ajoutons qu'il faut beaucoup d'adresse et d'habitude pour se servir de ces instruments, et qu'Hamilton, aussi adroit de ses pieds que de ses mains, s'en servait admirablement.

Les deux paysans qui accompagnaient Hamilton appartenaient à des villages de la couronne où Hamilton s'arrêtait d'habitude avant d'entreprendre ses grandes expéditions. Il était connu et adoré dans ces villages comme un bienfaiteur et un ami.

C'est que, plus d'une fois, le chasseur d'ours — Hamilton était connu sous ce nom — avait fait reconstruire à ses frais leurs isbas détruites par l'incendie, et répandait chez eux l'aisance et la vie en leur abandonnant le produit de ses chasses dans les forêts.

Hamilton avait commencé par chasser l'ours à la carabine; mais, comme nous l'avons dit, c'était pour lui un plaisir trop facile, et sur lequel il s'était vite blasé. Il lui fallait des émotions plus fortes; il avait donc résolu de ne plus attaquer l'ours qu'à la lance.

Ils allaient, les deux paysans, lui et les chiens, à la recherche des tanières, et, quand ils en avaient trouvé une, soit par eux-mêmes, soit par le secours de leurs chiens, ils mettaient l'ours sur pied; quelquefois celui-ci acceptait le combat à l'instant même; d'autres fois aussi — et c'était ce qui arrivait le plus fréquemment — il prenait la fuite.

Alors, tout l'avantage était pour les chasseurs, qui, à l'aide de leurs patins, glissaient rapidement sur la neige, tandis que l'ours s'y enfonçait parfois jusqu'au poitrail. C'était alors que le drame commençait : un des deux paysans restait en arrière, chargé de ramasser les différents objets dont se débarrassaient dans leurs courses Hamilton et son mougik. Parfois, par trente degrés Réaumur, leur course était si rapide et ils avaient si chaud, qu'ils jetaient successivement leur carabine, qu'ils portaient avec eux par précaution et pour un cas extrême, tout leur fourniment de chasse, et, enfin, leur pelisse, de sorte qu'ils en arrivaient à poursuivre l'ours en manches de chemise et chacun une lance à la main seulement. L'ours fuyait toujours, haletant, l'œil en feu, la langue pendante, soufflant de ses naseaux une épaisse vapeur, faisant comme une trombe voler la neige autour de lui; de temps en temps se retournant et poussant un rugissement féroce et comme décidé à combattre; mais, dès qu'il voyait les chasseurs près

de l'attendre, il reprenait de nouveau sa course. Alors, semblable à l'Indien qui provoque son ennemi au combat, le paysan, à la grande joie d'Hamilton, insultait l'ours pour le déterminer à s'arrêter en le blessant dans son amour-propre.

— Ah ! lâche, fils de lâche ! lui criait-il, j'ai tué ton père, j'ai tué ta mère; tu n'es qu'un enfant, un gamin; un morveux ! Attends-moi un peu, et tu vas voir !

Le bonhomme était convaincu que c'était là le meilleur moyen de forcer l'ours à accepter le combat, et, en effet, il arrivait que l'ours, non pas décidé par les injures, mais écrasé de fatigue, finissait par s'arrêter. Alors, il se retournait et venait sur ses ennemis, quelquefois pour les attaquer aux jambes. Dans ce cas, celui des deux chasseurs vers lequel il se dirigeait, le piquait au nez avec le bout de sa lance; aussitôt l'ours se dressait sur ses pattes de derrière, tendant les deux bras en avant pour saisir son adversaire et l'étouffer.

Hamilton profitait de ce moment, et lui enfonçait sa lance dans le cœur; ou plutôt, comme fait le taureau en face du toréador, l'ours s'enferrait lui-même.

Alors, aussi rapidement que possible, le second chasseur devait appuyer sa lance dans la région de la première plaie, et pousser une nouvelle arme, tandis que le premier tirait à lui l'ancienne, afin que le sang pût s'épancher, ce qui déterminait la mort presque instantanée de l'animal.

Il tombait, se débattait un instant avec des rugissements terribles, et expirait.

Mais les choses ne se passaient pas toujours d'une façon si régulière. Hamilton avait dans son arsenal une lance dont le fer, presque aussi gros que le poignet, avait été tordu comme un fil d'archal.

Puis il y avait le chapitre des accidents.

Un jour, Hamilton poursuivait un ours dans un pays ac-

cidenté. Arrivé près d'un ruisseau que la rapidité de son courant avait empêché de geler, excepté sur les bords, l'animal voulut le franchir; mais, soit que le ruisseau fût trop large, soit qu'il eût mal pris ses mesures, l'ours retomba dans l'eau sans avoir pu atteindre l'autre rive. En ce moment, les chasseurs, lancés à toute vitesse, arrivèrent sur sa trace, et, emportés par leur élan, vinrent tomber dans le torrent à quelques pas de lui.

Mais, avec la rapidité de l'éclair, Hamilton se releva, et, avant que l'ours eût songé à profiter de ses avantages, il lui avait enfoncé sa lance à travers le corps et l'avait cloué à la terre. Le mougik, presque aussi rapidement et aussi adroitement que son maître, en avait fait autant de son côté, et tous deux, réunissant leurs forces, le tinrent ainsi dans l'eau jusqu'à ce qu'il fût noyé.

C'était un ours noir de la plus grande espèce, le plus beau qu'Hamilton eût jamais tué. Il est aujourd'hui au cabinet zoologique de Londres, auquel Hamilton en a fait cadeau. Il a près de huit pieds anglais de hauteur.

Jugez quelle vigueur il a fallu à deux hommes pour maintenir un pareil monstre sous l'eau pendant les convulsions d'une agonie qui doublait ses forces.

Hamilton racontait encore une autre aventure qui, pour être moins dramatique, n'en était pas moins curieuse.

Des paysans étaient venus lui dire qu'une vache morte avait été abandonnée à quarante pas de la lisière d'un bois, et qu'un ours venait le soir pour la manger.

Hamilton résolut de surprendre et de tuer le maraudeur.

En conséquence, il se creusa, en face du bois, une fosse qu'il recouvrit de feuillage à une portée convenable de carabine, et vint y attendre à l'affût son amateur de viande fraîche.

C'était vers la fin de mai, pendant une de ces belles nuits

d'été où l'on voit presque aussi bien à l'heure des plus profondes ténèbres qu'au milieu du jour.

Notre chasseur était déjà embusqué depuis une heure ou deux, muet et immobile, l'œil fixé sur la vache, et embrassant un rayon de deux ou trois verstes, très-étonné de ne rien voir paraître dans l'étendue de ce rayon, quand, tout à coup, il sentit sur son épaule la chaleur d'une haleine et entendit respirer bruyamment à son oreille.

Il tressaillit, non de peur, mais de surprise, et se retourna vivement pour faire face à l'ennemi.

L'ennemi, c'était l'ours, qui l'avait éventé, avait fait un grand détour, et, par derrière, s'était approché de la fosse pour reconnaître ce qu'il y avait dedans, et cela, avec tant de précautions et un si grand silence, qu'Hamilton, l'homme à l'oreille de chamois, n'avait entendu ni le craquement d'une branche, ni le froissement d'une feuille.

Mais alors il arriva une chose à laquelle ne s'attendait pas Hamilton : c'est que l'animal, effrayé de la découverte qu'il venait de faire, s'enfuit si précipitamment dans la direction du bois, qu'il y était rentré avant même qu'Hamilton, débarrassé de ses branches, eût eu le temps de le mettre en joue.

Enfin, blasé sur cent cinquante ours tués, peut-être, soit à la lance, soit à la carabine, exalté par les récits de Gérard, de Vayssière et de Gordon Cumming, il venait de prendre la résolution d'aller au cap de Bonne-Espérance, afin de pénétrer, de là, en Afrique, où il comptait chasser l'éléphant, la panthère et le lion. Il avait déjà fait ses dispositions, et avait indiqué à ses amis le jour de son départ, quand deux beaux yeux croisèrent son chemin.

L'homme propose, l'amour dispose.

Le futur vainqueur de lions, d'éléphants, de panthères, fut vaincu, et, au lieu de partir pour le Cap, il épousa une femme charmante, mademoiselle Anderson, avec laquelle il

s'en est allé vivre en paisible propriétaire dans un coin de l'Irlande, où il ne chasse plus que le renard, le lièvre et la bécassine.

Puissiez-vous, chers lecteurs, faire une fin aussi chrétienne que celle du beau chasseur d'ours Hamilton.

XVIII

HISTOIRES LOCALES

Ne croyez pas que nous en ayons fini avec les ours.

Non, il me reste à vous parler de l'ours fatal, du seul ours qui soit véritablement à craindre pour un chasseur, si courageux ou si habile qu'il soit.

Il me reste à vous parler du quarantième ours. On peut tuer trente-neuf ours sans attraper une égratignure, mais le quarantième ours vengera les trente-neuf premiers.

C'est une croyance tellement répandue en Russie, que le plus hardi, le plus habile, le plus adroit chasseur, qui n'a pas sourcillé aux trente-neuf premiers ours, n'attaquera le quarantième qu'en tremblant.

Or, attaquant le quarantième ours en tremblant, il manquera le quarantième ours, et le quarantième ours ne le manquera pas.

Il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai là dedans, puisqu'il y a, en Russie, vingt, trente, cent chasseurs peut-être, qui ont été tués à leur quarantième ours.

Une fois le quarantième ours tué, le chasseur russe, s'il

a l'habitude de chasser l'ours au couteau, l'attaquera avec un canif; s'il a l'habitude de le chasser avec la carabine, il le chassera avec un pistolet de poche.

Nous disons, s'il a l'habitude de le chasser au couteau, parce qu'en Sibérie le Cosaque, comme notre montagnard des Pyrénées, chasse l'ours avec le couteau.

Quand il a découvert la retraite d'un ours, il revêt son capuchon de cuir à l'épreuve de la griffe, il prend sa *ragatina* (fourche) de la main gauche, et s'en va trouver sa femme, s'il est marié, sa maîtresse, s'il est garçon, pour qu'elle lui lie son couteau autour du bras. Le couteau lié, il part, marche droit au repaire de l'ours, et l'attaque corps à corps, lui écartant de la main gauche la tête avec la ragatina, et de la main droite lui ouvrant le ventre, du nombril au sternum, et cela, dans la ligne la plus droite possible; car ce n'est pas le tout que de tuer l'ours, le principal est de ne pas lui gâter la peau.

Il y a là-dessus un charmant conte de Kryloff; malheureusement, je n'ai pas sous la main les œuvres du célèbre écrivain; sans quoi, je vous conterais ce conte.

Mais, en échange de ce conte, je vais vous dire une histoire.

Un Cosaque sibérien, de cinquante ans, qui avait déjà tué trente-neuf ours, partit à la chasse du quarantième, se faisant accompagner de son fils, jeune homme d'une vingtaine d'années, et armé de sa carabine au lieu de son couteau.

C'était une précaution qu'il prenait de se faire accompagner de son fils, et d'employer la carabine au lieu du couteau, à cause de la gravité de la circonstance.

Nous avons dit que le Cosaque était en quête de son quarantième ours.

Le fils était armé de la ragatina et du couteau.

Or, voilà que, tout à coup, au lieu d'un ours, s'élance à leur rencontre un léopard, qui ne le cédait en rien, pour la

beauté des nuances et la férocité de l'allure, à celui que Dante rencontra sur sa route, *au commencement du chemin de la vie.*

L'animal s'était évidemment égaré loin de son pays natal; selon toute probabilité, il venait de l'Inde, à travers l'Asie centrale, et était parvenu jusqu'à ces magnifiques climats de la Sibérie du Sud, au Barnaoul, près du lac Aral, sur les rives duquel croissent les plus splendides plantes de la Chine.

Le jeune homme, qui n'avait jamais vu d'animal aussi formidable, eut peur. Le léopard se dirigeait contre son père : au lieu de lui porter secours, il s'enfuit.

Le Cosaque, avec le sang-froid d'un vieux chasseur, attendit que l'animal fût à vingt pas de lui, l'ajusta à la tête, et fit feu.

L'animal fit un bond gigantesque, et retomba mort.

Le Cosaque se retourna vers son fils pour voir si, au coup de fusil, il ne reviendrait pas; mais le jeune homme ne tourna même pas la tête, il continuait de fuir.

Alors, le Cosaque rechargea son fusil, mit son couteau entre ses dents, et marcha vers l'animal.

Il ne connaissait pas les mœurs de cette race, et la ressemblance qu'elle avait avec celle des chats lui faisait craindre quelque traîtrise.

Il arriva près de l'animal, l'animal était mort.

C'était un léopard de la plus grande et de la plus belle espèce, dont la peau valait soixante-quinze roubles au moins.

Le Cosaque lui enleva sa fourrure, la jeta sur son épaule, et reprit, tout rêveur, le chemin de la maison.

L'objet de sa méditation était grave : il se demandait quelle peine méritait le lâche qui abandonnait un ami dans le danger.

Et il ajoutait :

— C'est plus qu'un lâche, c'est un traître, le fils qui abandonne son père!

Lorsqu'il arriva à sa maison, le jugement était porté.

Il alla à son fils, qui était enfermé dans sa chambre, et lui ordonna d'ouvrir.

Le jeune homme obéit et tomba aux pieds de son père.

Mais le père, sans lui dire dans quel but, lui ordonna de prendre une pioche et de le suivre; lui-même en prit une.

Il emmena son fils à un quart de verste de la maison, et, là, avec sa pioche, il traça sur la terre un carré long de six pieds sur trois; puis il se mit à piocher le sol, en faisant signe à son fils d'en faire autant.

Le jeune homme, qui n'avait sans doute aucune idée de ce qu'il faisait, ou n'en avait qu'une idée vague, se mit à la besogne.

Au bout de deux heures de travail, ils avaient creusé un trou où un homme pouvait se coucher.

— C'est bien, dit le père en se redressant; fais ta prière, maintenant.

Le jeune homme commençait à comprendre; et cependant il y avait une telle décision dans l'accent avec lequel ces paroles avaient été prononcées, que le condamné ne tenta aucune résistance.

Il se mit à genoux et pria.

Le père lui laissa tout le temps d'achever sa prière; puis, la prière faite, il mesura la distance où il avait tiré le léopard, prit sa carabine, ajusta son fils, et lui mit la balle juste à la même place de la tête où il l'avait mise au léopard.

Le jeune homme tomba roide mort.

Le père le coucha dans la tombe, le recouvrit de terre, rentra chez lui, mit ses habits du dimanche, et s'en alla chez le juge lui raconter ce qui venait de se passer.

— Malheureux! s'écria celui-ci après avoir écouté le récit du vieillard, qu'avez-vous fait?

— J'ai accompli le jugement de l'équité, répondit le meurtrier. Dieu, j'en suis certain, eût rendu le même jugement.

— C'est bien, dit le juge; rendez-vous en prison, et attendez-y le jugement du gouverneur général.

Le vieillard obéit, toujours avec le même calme, toujours avec la même sérénité.

Le juge envoya à l'instant même son rapport au gouverneur général, pour qu'il fît connaître sa résolution.

Le gouverneur général de la Sibérie a droit de vie et de mort.

Il écrivit au-dessous du rapport :

« Pendant trois jours et trois nuits, le père tiendra sur ses genoux la tête du fils séparée du tronc. S'il en meurt ou en devient fou, ce sera le jugement de Dieu. S'il en revient, c'est qu'il a jugé, non pas selon la colère de l'homme, mais selon la conscience du père. Cette affaire ne peut être jugée que par la majesté du Tout-Puissant. »

En même temps qu'il renvoyait cette sentence au juge, le père faisait passer à l'empereur Alexandre le double du rapport et du jugement porté.

Le jugement fut signifié au vieux Cosaque, qui, pendant trois jours et trois nuits, tint sans sourciller la tête sur ses genoux, et sortit de l'épreuve sans paraître avoir ressenti la moindre émotion.

Le gouverneur général le fit mettre immédiatement en liberté.

Trois mois après, arrivait la décision de l'empereur; elle confirmait le jugement.

Le vieillard atteignit l'âge de quatre-vingts ans, parfaitement calme, parfaitement heureux, tua son quarantième

ours sans accident, et, après ce quarantième ours, bon nombre d'autres.

Il est mort en 1851, sans que son agonie ait été troublée par l'apparence d'un remords.

Ce fait, qui peint admirablement les mœurs patriarcales de la Russie, a été rapporté par le général Samanky Bykovetz, officier aux mines de la Sibérie, qui en avait été témoin oculaire.

Puisque nous en sommes aux histoires étranges, en voici deux que l'on vient de me raconter; je vous les sers toutes chaudes.

Le dénoûment de la première ne date que de quatre ans.

On attend encore le dénoûment de la seconde.

Il y a à peu près vingt-cinq ans que le comte*** passait pour un des plus élégants, mais en même temps pour un des plus joueurs et des plus libertins gentilshommes de Moscou; tout lui était bon, bohémiennes et grandes dames, femmes de chambre et filles de marchands. Il ne quittait le lit que pour la table, la table que pour le jeu. La seule personne, non pas qu'il craignît, mais qu'il respectât, était sa mère, veuve à trente-sept ans, et qui pouvait encore passer pour une des plus belles femmes de la seconde capitale de la Russie.

Un jour sa femme de chambre vint la trouver tout en larmes, lui disant que, moitié par prières, moitié par menaces, le jeune comte venait de lui faire promettre de l'attendre la nuit prochaine, dans sa chambre, au retour d'une orgie qu'il devait faire avec quelques-uns de ses camarades.

— Es-tu engagée positivement vis-à-vis de lui? demanda la comtesse.

— Pas encore : j'ai voulu tout dire à madame la comtesse; mais il veut que je lui donne une réponse positive dans la journée : si madame la comtesse faisait bien, elle m'enver-

rait dans une de ses terres, jusqu'à ce que le caprice M. le comte fût passé.

— C'est bien, tu partiras ce soir pendant son souper; mais accepte comme si tu ne devais point partir, et mets-y la condition de le recevoir sans lumière; c'est moi qui l'attendrai dans ta chambre, et lui ferai honte de sa conduite.

La promesse fut faite, la jeune fille partit, et la comtesse attendit son fils dans la chambre, sans lumière.

Que se passa-t-il dans cette entrevue entre la mère et le fils? Nul ne le sut, puisque l'entrevue elle-même fut ignorée.

Mais ce que tout le monde put voir, c'est que le jeune comte, qui n'avait jamais pu obtenir de sa mère la permission de voyager, tant cette tendre mère craignait de quitter son fils bien-aimé, fit dès le lendemain ses préparatifs de départ, et partit au bout de huit jours.

Il voyagea pendant cinq ans. Lorsqu'il revint à Moscou, sa mère s'était retirée dans un couvent du gouvernement de Tambof, où elle avait sa principale terre.

Le jeune comte ne comprenait rien à cette retraite; sa mère avait toujours été pieuse, mais point d'une piété telle qu'elle pût faire présager un pareil dénoûment à une vie d'élégance, mais sans reproche.

Il la visita au couvent de..., et fut tout étonné de la réserve avec laquelle elle le recevait, s'écartant de ses caresses, et, sous prétexte de la sévérité de l'ordre auquel elle appartenait, ne lui donnant pas même la main à baiser.

Pourtant, elle le pressa de se marier et de vivre d'une vie régulière, mais lui parlant à titre de conseil seulement, et non pas comme ordre donné.

Le comte objecta qu'il était bien jeune encore, qu'il n'avait pas de vocation pour le mariage, que peut-être cette vocation lui viendrait un jour, comme était venue à sa

mère celle de se faire religieuse, et qu'alors on verrait.

En attendant, puisqu'il ne pouvait voir sa mère comme un fils voit sa mère, et que cet amour maternel qui seul le retenait en Russie était dominé par l'amour de Dieu, il demandait à continuer ses voyages.

La permission lui fut accordée; le comte repartit, et la nouvelle seule de la mort de sa mère le rappela en Russie.

Le comte était resté célibataire, mais il avait atteint l'âge de quarante ans; les passions s'étaient calmées, et, du beau gentilhomme, fou, amoureux, jeune, débauché, il restait un grand seigneur, calme et sérieux, ayant perdu à l'étranger ses préjugés nationaux, et s'étant enrichi d'une grande dose de philosophie sociale.

Il était décidé à se marier, ne fût-ce que pour ne pas laisser éteindre son nom; mais, riche à millions, il s'était promis de n'épouser qu'une femme qu'il aimerait.

L'occasion ne fut pas longue à trouver.

Le comte, en allant prier sur la tombe de sa mère, rencontra une jeune fille vêtue de noir comme lui, qui priait et pleurait sur la même tombe.

C'était, autant qu'on en pouvait juger sous son voile noir, une belle jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, fine, distinguée, charmante.

Tant qu'il fut dans l'église avec elle, le comte, retenu par un double respect, n'osa lui adresser la parole; mais, en sortant de l'église, il l'interrogea.

Elle était orpheline, avait été élevée par la comtesse, qui lui avait servi de mère, et qui lui avait laissé en mourant une fortune indépendante, en l'invitant, mais sans lui en faire une loi, à se vouer à la vie religieuse, si le monde ne lui présentait point assez de garanties de bonheur.

Jusque-là, l'orpheline n'avait eu d'autre horizon que celui du cloître; elle n'aimait personne, et ne faisait aucun sacri-

fice en donnant à Dieu un cœur vierge, libre et pur, qui n'appartenait à personne.

Le comte rentra chez lui tout pensif. Il se sentait une étrange sympathie pour cette jeune fille, mais il résolut de ne pas la lui montrer.

Pendant un an, lui parlant comme à une étrangère, il la suivit des yeux, renfermant en lui le sentiment qui allait croissant.

Au bout d'un an, il était convaincu qu'il avait rencontré la femme créée par Dieu lui-même pour son bonheur; au bout d'un an, tous deux se retrouvèrent sur la même tombe.

C'était bien la belle jeune fille qu'il avait vue un an auparavant, ingénue, modeste.

A partir de ce moment, la décision du comte fut prise.

Le lendemain, il se présenta à elle, et simplement mais gravement, il lui dit qu'il l'aimait et la suppliait de consentir à être sa femme.

La jeune fille tomba à genoux, en levant les bras au ciel et en laissant échapper ces seuls mots :

— Et moi aussi, je vous aime!

Rien ne s'opposait à un mariage qui, des deux côtés, présentait de telles conditions de bonheur. Un mois après, le mariage fut célébré.

Pendant quinze ans, le comte fut l'homme le plus heureux de toute la Russie. Il refit, avec sa jeune femme, les voyages qu'il avait autrefois faits seul, lui montra l'Europe, et la montra à l'Europe.

Puis il revint en Russie et s'établit à Saint-Pétersbourg, n'ayant qu'un regret au monde : c'est que Dieu ne le bénit pas dans des enfants qui aimassent leur mère comme il aimait sa femme.

Cette double et tendre union était restée stérile.

Un jour, cette étrange nouvelle se répandit à Saint-Péters-

bourg et de Saint-Pétersbourg s'envola par la Russie : le comte ***, à l'âge de cinquante-six ans, s'était brûlé la cervelle, et sa veuve était immédiatement entrée dans un couvent, léguant toute sa fortune à des fondations pieuses.

Longtemps on ignora la cause de ce suicide et de cette reclusion ; mais enfin, voici ce qui transpira de cette étrange histoire :

Le comte était rentré tellement échauffé par le vin, le soir du souper, qu'il n'avait pas reconnu sa mère, avait comprimé sa défense entre ses bras, étouffé ses paroles avec des baisers.

Le lendemain, sans rien dire, la mère avait éloigné son fils d'elle, et était restée seule avec ses remords.

Ses remords l'avaient conduite au couvent, ce relais de la tombe.

En mourant, elle s'était confessée au pope, lui disant qu'une fille était née de cette nuit incestueuse.

Le jeune comte était revenu en Russie, avait vu celle qui était à la fois sa sœur et sa fille, était devenu amoureux d'elle, et l'avait épousée.

Le pope n'avait rien osé dire ; n'était-ce point revéler le secret de la confession ?

Mais, en mourant lui-même, il avait tout écrit au synode, faisant le synode juge de ce terrible cas de conscience.

Le synode avait jugé qu'il fallait tout révéler au comte, et exiger de lui une séparation immédiate d'avec sa femme.

Le comte ayant reçu la lettre du synode, l'avait envoyée à sa femme ; et, tandis que le domestique la portait de sa chambre à celle de la comtesse, il s'était brûlé la cervelle.

La femme était entrée dans un couvent.

Voilà la première histoire promise. Passons à la seconde : celle-ci est d'une date récente, comme on va le voir.

Vers le commencement du mois de mai dernier, M. Soussief, riche propriétaire du gouvernement d'Olonetz, où du

moins passant pour riche, suivait la perspective Nevski dans un coupé, au trot rapide de deux chevaux.

Il était avec sa fille, jeune personne de dix-sept à dix-huit ans, d'une beauté ravissante, et fiancée depuis trois mois à un homme qu'elle aimait.

Les gens bien instruits de l'état de la fortune de M. Sousslof disaient que le mariage que faisait sa fille était fort avantageux et au-dessus des espérances qu'ils eussent dû concevoir.

L'enfant était donc parfaitement heureuse.

Quant au père, ceux qui le connaissaient depuis quinze ou seize ans prétendaient ne l'avoir pas vu sourire une seule fois.

Tout à coup, M. Sousslof se rappelle une course oubliée; son cocher doit changer à l'instant même de direction, il charge sa fille de lui en transmettre l'ordre.

Sa fille sort la tête par la portière; mais, avant qu'elle ait eu le temps de dire un mot, un drojky emporté par son cheval passe comme l'éclair, et avec son brancard brise la tête de mademoiselle Sousslof.

La jeune fille retombe dans la voiture, le crâne fendu, et c'est un cadavre que M. Sousslof reçoit entre ses bras.

Cette enfant, c'était sa vie, la seule chose qui l'attachât au monde. Ses amis lui avaient entendu dire que, s'il la perdait jamais, il se brûlerait la cervelle.

Et cependant il ne versa point une larme.

Il ordonna au cocher de rentrer à la maison, prit entre ses bras le cadavre de sa fille, et envoya chercher un médecin, non pas pour essayer de la rappeler à la vie, l'âme avait déjà depuis longtemps abandonné le corps, mais pour constater le décès.

Le décès constaté, il s'occupa des funérailles, tristement mais froidement, comme il faisait toute chose. Un étranger

qui l'eût vu ne se fût point douté qu'il venait de se creuser un pareil abîme dans la vie de cet homme.

Trois jours après, les funérailles étaient accomplies, et il ne restait plus rien, sur cette terre, du beau lis qui y avait fleuri un instant avec tant d'éclat.

En revenant du caveau, M. Soussloff se fit conduire chez le grand maître de police, fit passer son nom, et fut reçu.

— Excellence, lui dit-il, il y a dix ans que j'ai empoisonné mon beau-père et ma belle-mère, pour jouir plus vite de leur fortune. Depuis ce crime, que tout le monde ignore, rien ne m'a réussi, mais, au contraire, tout a tourné à mal pour moi et autour de moi. Un banquier, chez lequel j'avais placé une somme de cent mille roubles, a fait banqueroute; mes villages et mes forêts ont brûlé, sans qu'on ait jamais su qui y avait mis le feu; mes bestiaux sont morts d'une épizootie; ma femme a succombé à une fièvre pernicieuse; enfin, ma fille vient d'être tuée par un accident que vous avez su, et qui est presque impossible à comprendre. Je me suis dit alors : « La main de Dieu est sur toi; livre-toi et expie. » Me voici, Excellence. J'ai tout avoué; faites de moi ce que vous voudrez.

M. Soussloff, envoyé à la forteresse, y attend son jugement, et y paraît, sinon plus gai, du moins plus calme qu'il ne l'a jamais été.

Mes histoires ne sont pas divertissantes; mais avouez, chers lecteurs, qu'elles sont originales.

C'est que le pays, malgré sa surface francisée, ne ressemble pas aux autres pays.

XIX

LES SCOPSI

Vous vous rappelez que j'ai quitté l'hôtel du duc d'Ossuna en laissant ma carte entre les griffes de l'ours tué par Sa Majesté Alexandre II, le plus brave et le plus infatigable chasseur d'ours de son empire, celui de tous les empires où il y a le plus d'ours.

Deux raisons me faisaient abréger ma visite : le costume dans lequel la douane me condamnait à stationner, et le désir que j'avais d'aller prendre chez mon compatriote Dufour quelques livres dont j'avais besoin.

Dufour, le successeur de Bellizard et le publicateur de la *Revue française*, est le premier libraire français, comme Issakof est le premier libraire russe de Saint-Pétersbourg.

J'espérais trouver chez lui quelques livres qui m'étaient nécessaires, que je n'avais pas pris avec moi de peur des difficultés que l'on accuse la douane russe de faire aux voyageurs, à propos de certains livres que je savais avoir été mis à l'index sous l'empereur Nicolas.

J'ignorais que, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, la liberté la plus grande avait été accordée par l'empereur Alexandre.

Je trouvai Dufour chez lui. Il était déjà instruit de mon arrivée.

Une charmante jeune femme, mon amie depuis vingt-cinq

ans, quoiqu'elle n'en ait que trente-trois, sortait de chez Dufour, pour lui demander s'il m'avait vu et s'il connaissait mon domicile pétersbourgeois.

Cette amie, chers lecteurs, qui est un peu la vôtre aussi, car elle ne vous est pas tout à fait inconnue, est Jenny Falcon, sœur de Cornélie Falcon, que vous avez applaudie dix ans à l'Opéra, et que vous y applaudiriez encore, si une maladie de la voix ne l'avait forcée de se retirer à l'apogée de son talent.

J'ai connu Cornélie Falcon dès ses débuts. Une amitié toute fraternelle existe entre nous depuis 1832. Sa sœur Jenny était à cette époque-là une enfant de sept ans...

Mais, il faut le dire, la plus jolie, la plus espiègle et la plus gâtée de toutes les petites filles de sept ans.

Sa mère, qui avait alors trente-sept ans, était encore une des plus jolies femmes de Paris. Vous vous rappelez Cornélie, n'est-ce pas? elle était bien belle! Eh bien, sa mère, qui paraissait sa sœur aînée, pouvait parfaitement soutenir la concurrence avec elle.

Cornélie s'était chargée de l'éducation de sa petite sœur.

Un des meilleurs pensionnats de Paris, favorisé par une nature pleine de facilité et d'assimilation, en fit, sans gâter son cœur, ce qui est rare, un des esprits les plus distingués que je connaisse.

Elle débuta au Gymnase, il y a quelque chose comme seize ou dix-sept ans, dans une pièce de Scribe. Son début fut heureux, et Saint-Pétersbourg, comme c'est son habitude, s'empara du jeune talent.

Elle avait alors seize ans. A vingt-six ans, elle a eu la pension, et a quitté le théâtre pour avoir un des salons d'hiver les plus élégants de Saint-Pétersbourg.

Il n'y a pas un Français distingué qui, étant à Saint-Pétersbourg, n'ait été reçu, place Michel, par mademoiselle Jenny Falcon.

Depuis quinze ans, elle a le privilége de donner les plus jolis bals, et d'avoir les meilleurs trotteurs et les traîneaux les plus élégants qui aient jamais passé le pont de Bois ou le pont de Fer pour aller aux îles.

Un de mes amis de vingt ans, qui possède un des noms les plus illustres, sinon les plus anciens de la Russie, fait depuis dix ou douze ans avec elle les honneurs de ce salon.

Cet ami se nomme Dmitri Paulovitch Narychkine.

Cette courageuse Nathalie Kyrile, qui enleva son fils Pierre lors du massacre des strélitz, et qui l'emporta à Troïtza, était une Narychkine.

Elle avait épousé en secondes noces le tzar Alexis Michaëlovitch, et en avait eu un seul fils, le tzar Pierre.

De son premier mariage, Alexis avait eu Fœdor, qui mourut à vingt-trois ou vingt-quatre ans; Ivan, qui partagea un instant le trône avec Pierre, et qui, idiot toute sa vie, mourut en 1696, enfin cette fameuse princesse Sophie, que nous avons vue jouer un rôle si aventureux dans la vie de son frère.

Les Narychkine n'ont jamais voulu être comtes ni princes; ils sont restés Narychkine tout court; seulement, ils ont l'aigle de Russie dans leur blason.

Il y a une assez jolie tradition, peut-être fausse,—je ne réponds pas de l'histoire, à plus forte raison de la tradition!— il y a une assez jolie tradition sur cette Nathalie Kyrile et sur la manière dont elle vint à la cour.

Le boyard Matheof, celui qui fut tué par les strélitz, en même temps que Léon et Athanase Narychkine dont je vous ai raconté l'histoire, traversait le petit village de Kirkino, situé dans le gouvernement de Riazan, à vingt-cinq verstes de la ville de Mikackof, presque entièrement habité par les nobles ruinés que l'on appelle *odnovortzi*, c'est-à-dire *qui n'ont qu'une maison*.

Sur le seuil de la maison, une charmante enfant de douze à treize ans environ pleurait à chaudes larmes.

Pendant que l'on mettait des chevaux à sa voiture, Matheof s'informa de la cause de la douleur que paraissait éprouver la jeune fille.

Il apprit que la seule esclave qui restât à celle-ci, et qui lui servait de femme de chambre et de gouvernante, venait de se pendre.

De là les larmes que répandait la pauvre enfant.

Il interrogea, apprit que la jeune orpheline était d'une bonne famille de Crimée; il l'emmena avec lui, la fit élever comme sa fille et la présenta à la cour.

Devenu veuf, Alexis Michaëlovitch la vit, l'aima, et en fit sa femme.

La tradition est-elle vraie? J'ai déjà dit que je n'en répondais pas; mais, aujourd'hui encore, il y a dans le village natal de la tzarine Nathalie Kyrile un proverbe populaire qui dit : « Si une fille ne s'était pas pendue à Kirkino, Pierre le Grand ne serait pas venu au monde. »

Ce qu'il y a de certain, c'est que le père et le grand-père de Nathalie Kyrile étaient inscrits au livre des boyards.

Or, Jenny Falcon, ma petite amie de 1832, devenue ma bonne et grande amie en grandissant, était donc venue demander de mes nouvelles à Dufour.

Elle avait laissé un petit mot qui me recommandait de ne pas tarder d'un instant à aller l'embrasser.

Elle ajoutait que je retrouverais chez elle mon ami Narychkine, aussi pressé qu'elle de me revoir.

Je courus à la place Michel, et trouvai quatre bras ouverts à mon entrée dans le salon, sans compter les deux bras qu'à ma voix me tendait maman Falcon, de la salle à manger.

Ils m'attendaient depuis huit jours.

Expliquez cela. Je ne savais pas encore que je quittais

Paris, que l'on savait déjà à Saint-Pétersbourg que j'y allais venir.

Jenny et Narychkine avaient retardé, pour me voir, leur voyage à Moscou.

Si je ne restais que quinze jours à Saint-Pétersbourg, ils m'attendraient afin que je partisse avec eux.

L'hospitalité m'était offerte, pendant tout mon séjour à Moscou, dans leur villa de Petrovsky-Parc.

Voilà comment on entend l'hospitalité en Russie. Sous ce rapport, je ne sais rien au monde de plus courtois que la noblesse russe.

Je priai ces chers amis de ne pas se gêner pour moi, et j'acceptai le pavillon qu'ils m'offraient; seulement, j'avais tant de choses à voir à Saint-Pétersbourg, que je ne voulus pas prendre d'engagement pour le jour de mon départ.

Le lendemain était le jour de naissance de Jenny. Il fut convenu que, si j'avais reçu mes habits de la douane, je viendrais prendre ma part de la fête.

En quittant la place Michel, je me fis conduire chez un changeur. J'avais pour deux ou trois mille francs d'or français que je voulais changer contre du papier russe.

Vous savez, chers lecteurs, qu'il n'y a presque pas de numéraire en Russie, — le pays des mines d'argent et des mines d'or, — mais seulement du papier.

Il y a des billets, depuis le billet de cent roubles jusqu'au billet d'un rouble.

Je savais que chacune de mes pièces d'or valait cinq roubles.

Mon étonnement fut assez grand quand mon changeur me donna non-seulement mes sept cent cinquante roubles, mais encore un bénéfice de vingt-cinq ou trente francs

L'or de France était en hausse, et valait cinq roubles et je ne sais combien de kopeks.

Je regardai avec plus d'attention que je n'avais fait

jusque-là mon honnête homme de changeur, et, comme il parlait tant soit peu français, je me fis donner l'explication de ce bénéfice inattendu.

Pendant qu'il parlait, je l'écoutais et je le regardais.

Il avait une de ces voix claires et argentines, comme on en entend parfois à la chapelle Sixtine.

Il avait la barbe rare et semée par petits bouquets.

Je compris que j'avais affaire à un individu appartenant à la secte des *scopsi*.

Vous ne savez pas, chers lecteurs, ce que c'est que la secte des *scopsi*.

Avez-vous un dictionnaire russe? Cherchez le verbe *scopetz*.

N'en avez-vous pas, et tenez-vous à savoir ce que c'est qu'un *scopetz?* Je vais essayer de vous le dire, quoique d'avance je vous prévienne que ce n'est pas chose facile.

Avez-vous sur un fauteuil, en face de vous, un bel angora au long poil, qui, au lieu de courir sur les toits et de sauter d'une gouttière à l'autre à la poursuite des chattes, ne s'occupe que de manger, d'engraisser et de dormir?

Il appartient à la secte des scopsi.

Avez-vous sur votre table un de ces bons citoyens du Maine chantés par Béranger, comme les bienheureux de la terre, gras, rissolé, cuit à point, à la chair exquise, à la graisse succulente, à la tête privée de l'ornement qui fait l'orgueil du coq?

Il appartenait à la secte des scopsi.

Un jour, le roi Louis-Philippe enfant, demandait à madame de Genlis, sa gouvernante :

— Qu'est-ce que le taureau?

— C'est le père du veau.

— Qu'est-ce que la vache?

— C'est la mère du veau.

— Qu'est-ce que le bœuf?

L'auteur des *Veillées du château* hésita un instant; la définition l'embarrassait; enfin elle trouva la périphrase :

— C'est l'oncle du veau.

Eh bien, l'oncle du veau est de la secte des scopsi.

Vous voilà renseignés, n'est-ce pas?

Il me reste maintenant à vous expliquer comment, jouissant de son libre arbitre, on entre de sa propre volonté dans une pareille secte.

Essayons.

Le mot *raskol* signifie hérésie en russe; on appelle les hérésiarques *raskolniks*.

Les scopsi sont *raskolniks*.

Les raskolniks remontent au règne d'Alexis Michaëlovitch. Son favori, le patriarche Nicon, ayant traduit ou plutôt modernisé les saintes Écritures, les fanatiques s'attachèrent à l'ancien texte, refusant d'admettre le nouveau; de là une révolte.

Le nouveau texte étant admis, les révoltés devinrent des hérésiarques.

Les voyageurs qui ont écrit sur la Russie ont peu ou point parlé des raskolniks.

Oui; mais, moi, je compte vous parler de beaucoup de choses dont on ne vous a point parlé encore.

Et, pour commencer, si difficile que soit la chose, je vous parlerai des scopsi, qui sont une branche de l'hérésie raskolnike.

Savez-vous combien on compte de raskolniks en Russie? Officiellement, cinq millions; en réalité, onze millions.

Vous voyez que cela vaut la peine qu'on en parle, et cela avec d'autant plus de raison, que ces onze millions d'hommes, qui vont chaque jour augmentant, sont appelés infailliblement, à mon avis, à jouer un certain rôle social dans l'avenir.

Les raskolniks se divisent en une quantité de sectes les

plus opposées les unes aux autres, et qui tombent dans des idées de plus en plus absurdes.

La plus absurde, mais on peut dire la plus terrible de ces sectes, est celle des scopsi; elle croit à l'existence terrestre de Jésus, de sa sainte Mère et de saint Jean-Baptiste.

Sous le règne de l'empereur Paul, cette secte prit un grand accroissement : elle avait dans un paysan son Christ, dans une femme du peuple sa Marie, et dans un mougik féroce son saint Jean-Baptiste.

Seulement, son baptême était bien le baptême de sang. Il consistait dans l'émasculation, et, comme l'opérateur était un barbare, il faisait barbarement l'opération avec un fil d'archal rougi au feu.

Il mourait un adepte sur trois.

Après le premier enfant mâle destiné à continuer le nom, on rendait l'homme impuissant et la femme stérile.

Vis-à-vis de l'église Znamenie, près la perspective Nevski, en face de l'embarcadère actuel de Moscou, il y avait une grande maison de bois, aux volets toujours fermés.

C'est dans cette maison que s'accomplissaient tous les mystères.

On y venait adorer le Christ, qui, selon eux, est un premier fils de l'empereur Pierre, dont ils ont fait leur dieu.

Adoptant cette tradition populaire, qu'après un premier enfant Pierre III fut lui-même émasculé par accident, ils refusent la légitimité à Paul I^er^, qu'ils regardent comme un fils adultérin et un usurpateur.

Quant à Pierre III, l'assassinat de Ropscha n'existe pas pour eux. Il a disparu seulement, mais il n'est pas mort; il redescendra sur la terre, et ce sera le jour *du règne glorieux*.

Vous le voyez, c'est quelque chose de pareil au Messie des Juifs.

Les jours de réunion, et nous avons dit que les réunions

avaient lieu dans cette grande maison aux volets fermés, leur Christ, fils de Pierre III, et dieu comme Pierre III, se tenait assis sur un trône, ayant près de lui sa mère, la vierge Marie.

Ils entraient et se prosternaient devant le Christ.

Puis la Vierge se levait et leur faisait un discours, leur recommandant d'être purs et attachés à leur culte.

Ensuite commençait le festin, qui consistait exclusivement en fruits, légumes et laitage.

La viande, le poisson, tout animal ayant vécu, enfin, leur sont absolument défendus.

Parfois, cependant, et dans certains cas hygiéniques, on pouvait manger du poisson, mais cru, pour ne pas allumer le sang.

Après le festin commençait le *strady*, dérivé du verbe *stradate*, qui signifie *souffrir le martyre*.

Le mot strady est un vieux mot oublié, et dont les savants se souviennent seuls.

Le strady était une danse lente et calme d'abord, qui, pareille à celle des derviches tourneurs, ou plutôt tournants, devenait peu à peu frénétique, et enveloppait le trône du Christ et de sa mère de cercles toujours plus rapides. Cette danse finissait d'habitude par l'évanouissement du danseur, qui trouvait à l'accomplir dans toutes ses périodes un plaisir mêlé d'angoisses inouïes, — le tout à la plus grande gloire de Dieu. De là le mot *strady*.

Au milieu des danses se faisaient les opérations.

Paul Ier eut connaissance de cette secte, et voulut voir le Christ.

Il appela chez lui le mougik qui jouait le rôle de Jésus.

Il vit un fanatique, croyant lui-même à son extraction divine, et convaincu de son droit, non-seulement à la couronne céleste, mais encore à celle de toutes les Russies.

Paul exila le Christ et Marie en Sibérie, et saint Jean-Baptiste dans le gouvernement d'Olonetz.

Comme le Christ et Marie, dévorés par cette effroyable distance, qui rend si rarement ce qu'elle a pris, ne reparurent jamais, les scopsi les crurent montés au ciel, et ils attendent leur retour.

Quant à saint Jean-Baptiste, ses adeptes eurent la satisfaction de ne pas le perdre de vue, le gouvernement d'Olonetz étant voisin de celui de Saint-Pétersbourg.

Il mourut, et fut enterré dans le gouvernement d'Olonetz, où est sa tombe.

Les sectaires viennent en pèlerinage à cette tombe, et emportent, en s'en allant, des morceaux de pierre du tombeau, ou des portions de la terre qui l'entoure. Ils réduisent en poudre cette terre ou cette poussière, et la prennent délayée dans de l'eau lorsqu'ils sont malades.

On ne remarque point qu'il en meure un plus grand nombre que des orthodoxes traités par les médecins de la localité.

Le tombeau étant lieu sacré, les opérations s'y font pendant la nuit.

Cette secte, que la justice poursuit, est très-riche. La justice, en Russie, est comme Atalante : elle s'arrête quand on lui jette des pommes d'or.

Presque tous les *meniaty* sont scopsi. — On appelle les changeurs meniaty, du mot *méniate*, qui veut dire changer.

Ces meniaty accaparent tout l'or et tout l'argent du royaume ; de là vient la rareté de ces deux métaux. Comme leur religion leur défend tout excès de table, comme leur situation leur défend l'amour, ils vivent sans faire aucune dépense, et, exempts de toute passion, amassent presque toujours des fortunes colossales.

Ils agissent ainsi non-seulement par amour du gain,

mais encore pour avoir tout l'argent *le jour où viendra le règne glorieux*, c'est-à-dire le jour où la sainte Famille redescendra sur la terre.

Le scopetz — singulier du scopsi — a en horreur l'*étranger;* mais il a peut-être encore dans une horreur plus grande ses compatriotes orthodoxes.

Tout ce qui est touché par un étranger s'appelle *pogonai*, c'est-à-dire souillé.

Nous avons dit que les raskolnitz se divisaient en plusieurs branches, nous aurions dû dire dans les branches les plus opposées.

Au nombre des sectes qui font un contraste complet avec les scopsi, est la secte de Tatarinof.

Tatarinof était un conseiller d'État, ayant le rang de général de brigade. Il était le chef de cette secte.

Une prophétesse réunissait les adeptes chez elle, et se faisait appeler Mère du Christ.

Après plusieurs initiations, on était reçu en faisant deux serments : celui de ne jamais rien révéler, et celui de rester toujours garçon.

Les femmes, de leur côté, jurèrent de ne jamais se marier, ou, si elles y étaient forcées par leurs parents, de rester affiliées à la secte.

Après la réception, on éteignait les lumières et l'on se prenait au hasard.

Voici comment la chose fut révélée.

Un jeune homme, nommée Aprilef, dont le frère était ministre en second, se maria malgré le serment fait à l'association.

Paulof, autre initié fanatique, dont la mère avait fait deux fois le voyage de Jérusalem à pied et en mendiant, quoique femme d'un colonel, se cacha un soir derrière la porte de la chambre nuptiale et frappa Aprilef d'un coup de poignard en disant :

— C'est moi!...

Aprilef tomba roide mort.

Paulof n'avait pas même essayé de fuir.

Arrêté, enfermé dans la forteresse, Paulof fut soumis à l'ancienne question des brodequins, et condamné à mort.

Un vieillard qui était depuis cinquante-cinq ans dans la forteresse, — cela se passait en 1812, je crois, — dit à l'un de mes amis que c'était la seconde fois seulement dans l'espace d'un demi-siècle qu'il avait vu appliquer la torture. La première fois, c'était à Mirovitch, qui avait voulu enlever le jeune Ivan.

Nous vous raconterons cette histoire en allant à Schlusselbourg.

Paulof n'eut pas la force de supporter la question.

Il avoua tout, dénonça la société, qui fut dispersée dans différents couvents.

Tatarinof et la prophétesse disparurent.

En Russie, comme à Venise, on disparaissait.

L'empereur Alexandre II a déclaré que, sous son règne, il n'en serait pas ainsi, et que tout coupable, quel qu'il fût, serait jugé publiquement.

Tatarinof avait deux filles qu'il avait forcées d'entrer dans la société, les livrant ainsi à ce luxurieux communisme.

Ne vous semble-t-il pas que je vous raconte un épisode des bacchanales antiques, que je soulève un coin du voile qui couvrait les mystères de la Bonne Déesse?

Voyez plutôt, nous empruntons une page à Michelet :

« Un Titus Sempronius Rutilus avait proposé à son beau-fils, dont il était tuteur, de l'initier aux mystères des bacchanales, qui, de l'Étrurie et de la Campanie, avaient passé dans Rome. Le jeune homme en ayant parlé à une courtisane qui l'aimait, celle-ci parut frappée de terreur, et lui dit qu'apparemment sa belle-mère et son beau-père crai-

gnaient de lui rendre compte, et voulaient se défaire de lui. Il se réfugia chez une de ses tantes, et fit tout savoir au consul. La courtisane, interrogée, nia d'abord, craignant la vengeance des initiés; puis elle avoua. Ces bacchanales étaient un culte frénétique de la vie et de la mort, parmi les rites duquel prenaient place la prostitution et le meurtre. Ceux qui refusaient l'infamie étaient saisis par une machine et lancés dans des caveaux profonds. Hommes et femmes se mêlaient au hasard dans les ténèbres, puis couraient en furieux au Tibre, y plongeaient des torches ardentes qui flambaient en sortant des eaux, symbole de l'impuissance de la mort contre la lumière inextinguible de la vie universelle.

» L'enquête fit bientôt connaître que, dans la seule ville de Rome, sept mille personnes avaient trempé dans ces horreurs. On mit partout des gardes; la nuit, on fit des perquisitions; une foule de femmes qui se trouvaient parmi les coupables furent livrées à leurs parents pour être exécutées dans leurs maisons. De Rome, la terreur s'étendit dans l'Italie : les consuls poursuivirent les informations de ville en ville. »

Eh bien, ces sectes, au lieu de s'éteindre, font tous les jours de nouveaux prosélytes en Russie.

A Moscou, nous reviendrons sur ces raskolniks, qui, nous le répétons, font dans la population totale de toutes les Russies un chiffre de onze millions.

XX

LES FAVORIS DE PAUL Ier

Nous vous avons dit, en passant, deux mots du palais Rouge, aujourd'hui peint en jaune, et de cette ancienne résidence impériale, devenue École du génie.

Il se dresse à l'extrémité du jardin d'Été, de l'autre côté de la Fontanka, dont il est séparé par un pont.

C'est Paul Ier qui le fit bâtir, ainsi que la caserne du fameux régiment de Paulovsky, où l'on ne pouvait entrer qu'avec le nez retroussé, parce que c'était le régiment de l'empereur, et que l'empereur avait le nez retroussé.

Un souterrain communiquait du palais à la caserne.

Il fut peint en rouge, en mémoire d'un caprice qu'avait eu la maîtresse de Paul de porter des gants rouges.

Cette maîtresse se nommait Anna Lapoukine.

Elle était de la famille de cette malheureuse Eudoxie Lapoukine, première femme de Pierre le Grand, mère d'Alexis, qui vit son fils saigné aux quatre membres, son amant empalé et son frère écartelé ; sans compter un autre frère dont Pierre fit scier le tombeau, ne pouvant lui scier le cou.

Paul était fou de sa maîtresse. Le père de celle-ci, général du sénat, — c'est-à-dire ministre de la justice, — eut un désir que n'avaient pas eu les Narychkine, quoique la famille Narychkine, comme la famille Lapoukine, eût eu une impératrice : il eut l'envie d'être comte.

Un jour, poussée par son père, Anna demanda pour lui cette faveur à Paul Ier.

— Bon ! lui dit celui-ci, je vous vois venir : vous voulez être comtesse ; eh bien, vous serez princesse, ma belle !

Et, le lendemain, 18 janvier 1799, les Lapoukine étaient princes.

Paul Ier avait de ces sortes de fantaisies, et s'amusait parfois à faire escalader toute l'échelle sociale, civile ou militaire, à quelque privilégié de son caprice, en moins de temps qu'il n'en eût fallu pour en dresser et en signer les brevets.

Un jour, il se promenait en calèche découverte ; il voit passer un enseigne dont le visage lui plaît.

Il arrête sa voiture et fait signe à l'enseigne de s'approcher.

Qu'il fût en colère ou joyeux, la figure de Paul avait toujours une expression terrible.

L'enseigne s'approche tout tremblant.

— Qui es-tu, poussière ? lui demanda Paul.

Paul disait *poussière* à ses inférieurs, de quelque rang qu'ils fussent. Tout n'est-il pas poussière pour les souverains qui peuvent tout ?

La poussière répondit :

— Je suis humble enseigne dans un régiment de Votre Majesté.

— Tu m'ens, répond l'empereur, tu es sous-lieutenant ; monte ici !

Et il désigna au jeune homme le siége de derrière de sa voiture, dont il fit descendre le valet.

Le jeune homme monta, la voiture repartit.

Au bout de vingt pas, l'empereur se retourne.

— Qu'es-tu ? demande-t-il au jeune homme.

— Sous-lieutenant, sire, grâce aux bontés de Votre Majesté.

— Tu mens, tu es lieutenant.

Au bout de vingt autres pas, l'empereur se retourne pour la seconde fois.

— Qu'es-tu? demande-t-il encore.

— Lieutenant.

— Tu mens, tu es capitaine.

En arrivant au palais, l'enseigne était général.

Si le palais Rouge eût été situé cent pas plus loin, l'enseigne y arrivait feld-maréchal.

Paul avait de ces étranges attachements; le général Kapiof en fut un exemple.

Kapiof était petit page près de Paul lorsque Paul monta au trône, et passa de son exil de Gatchina à la toute-puissance.

Ce petit page était pauvre, mais petillant d'esprit.

Les gros yeux de Paul, qui ne lui avaient pas fait peur lorsque Paul était grand-duc, ne lui firent pas plus peur lorsqu'il fut empereur de toutes les Russies.

Paul étouffait toujours : lorsqu'il était seul dans sa chambre, il se promenait à grands pas en long et en large, puis allait à la fenêtre, l'ouvrait lui-même, respirait une large bouffée d'air, refermait la croisée, allait à sa table, prenait une prise de tabac à la manière du grand Frédéric, — Paul Ier, comme Pierre III, était fanatique du roi de Prusse, — refermait sa tabatière, la posait sur la table, se promenait de nouveau, étouffait plus que jamais, allait encore à la fenêtre, l'ouvrait, respirait, la refermait pour la dixième fois, reprenait sa prise, et recommençait incessamment le même manége.

Cette tabatière était sa tabatière favorite. Sans un ordre de l'empereur, nul ne l'osait toucher. Celui qui l'eût touchée eût été foudroyé, ni plus ni moins, et même plus sûrement que s'il eut mis la main sur l'arche sainte.

Kapiof fit un jour, avec ses camarades, le pari, — non pas

de toucher à la tabatière sainte, ce n'eût été qu'un crime de lèse-tabatière, — mais d'y prendre une prise, ce qui était un crime de lèse-majesté.

La chose parut si impossible, que l'on paria double contre simple, comme on fait dans les courses de chevaux où certains coureurs sont à peu près sûrs de gagner.

Kapiof aussi ne pouvait manquer de gagner, — Dieu savait quoi!

Mais Kapiof comptait sur sa bonne étoile : plus d'une fois déjà ses facéties avaient fait rire l'empereur, et l'empereur ne riait pas souvent.

Un autre serait entré pendant que Paul avait le dos tourné, un autre eût ouvert la tabatière le plus doucement possible.

Kapiof entra tandis que l'empereur marchait de la fenêtre à la porte; il fit en entrant crier la porte, crier ses bottes, crier le parquet; il alla à la tabatière, et l'ouvrit avec ce bruit qui, cinquante ans plus tard, devait concourir si puissamment au succès de *l'Auberge des Adrets;* il y plongea insolemment les deux doigts, y prit une prise copieuse, et, malgré les recommandations de la civilité puérile et honnête, l'aspira bruyamment.

L'empereur le regardait faire, stupéfait de son audace.

— Que fais-tu là, petit drôle? lui dit-il enfin.

— Votre Majesté le voit, je prends une prise.

— Et pourquoi prends-tu une prise?

— Parce que je suis de garde près de Votre Majesté depuis hier au soir, que j'ai veillé toute la nuit, comme c'était mon devoir, sans fermer l'œil; que j'ai senti que je m'endormais, et que, préférant être puni pour une inconvenance que pour une infraction à mes devoirs, j'ai pris une prise afin de me réveiller.

— Eh bien, dit Paul en riant, puisque tu as pris le tabac, coquin, prends la tabatière avec.

La tabatière était garnie de diamants, et valait vingt mille roubles.

Kapiof vendit la tabatière, et la but et la mangea. Il en eut pour un an. Pendant un an, les pages de Sa Majesté firent bombance.

Le dernier kopek disparu, Kapiof proposa un autre pari.

C'était de tirer, pendant le dîner, la queue de l'empereur, si fort, que l'empereur en pousserait un cri.

Le pari fut tenu.

Tirer la queue d'un homme qui faisait descendre les femmes de leur voiture dans la boue quand il passait, et qui envoyait un régiment tout entier en Sibérie parce que ce régiment avait mal manœuvré, c'était une entreprise insensée.

Aussi Kapiof prépara-t-il ses batteries d'avance.

On portait à cette époque des queues à la Frédéric le Grand, comme on portait des tabatières à la Frédéric le Grand, des bottes à la Frédéric le Grand, des chapeaux à la Frédéric le Grand. Les pages portaient, comme l'empereur, des queues à la Frédéric le Grand; cette queue devait tomber régulièrement entre les deux épaules.

Deux ou trois fois Kapiof porta devant l'empereur sa queue de travers.

La première fois, l'empereur gronda; la deuxième fois, il le mit aux arrêts dans sa chambre; la troisième, il l'envoya à la forteresse.

Sorti de la forteresse, Kapiof reprit son service au palais; ce service l'appelait, au moment du dîner, à se tenir debout derrière la chaise de Paul.

Tout à coup, au beau milieu du dîner, Kapiof prend la queue de Sa Majesté comme il aurait fait d'un cordon de sonnette, et la tire si vigoureusement, que l'empereur jette un cri.

— Plaît-il? dit Kapiof.

— Que fais-tu à ma queue, coquin?

— Elle était de travers, sire; je la remets droite.

— Tu pouvais bien la remettre droite, drôle, sans tirer si fort.

Et Kapiof en fut quitte pour cette mercuriale, bien innocente, qui rappelait la claque donnée sur le derrière de Turenne.

Au milieu de tout cela, Kapiof faisait son chemin et il occupait déjà un grade supérieur, lorsqu'il s'avisa un beau jour, probablement à la suite d'un pari, de se promener devant le palais avec des bottes à la Frédéric le Grand, un chapeau à la Frédéric le Grand, un habit à la Frédéric le Grand, une queue à la Frédéric le Grand, et une canne à la Frédéric le Grand, le tout tellement exagéré et en même temps tellement copié sur le costume de l'empereur, que Kapiof était devenu la caricature de l'empereur.

L'empereur sortit, et la première personne qu'il rencontra fut Kapiof.

Cette fois, l'insulte était trop grave, Kapiof fut dégradé. Or, il arriva que, comme soldat, il monta la garde devant le palais entre huit et dix heures du matin.

A neuf heures du matin, le grand maître de police, nommé Schioulok, dont le père avait épousé sa cuisinière, passe devant lui pour aller rendre compte à l'empereur de ce qui s'était passé pendant la nuit.

Schioulok veut dire, en russe, *bas de coton*.

— Eh! lui dit Kapiof, ton père était un bas de coton et a épousé un torchon; explique-moi maintenant comment un bas de coton et un torchon ont pu faire un oison.

Le maître de police, furieux, monte chez l'empereur, et lui raconte ce qui vient de se passer, en demandant justice contre la sentinelle insolente.

L'empereur ordonne que la sentinelle soit amenée devant lui et reconnaît Kapiof.

Au lieu d'être puni, Kapiof rentra en grâce, continua son chemin militaire, et arriva au grade de général.

Le général Kapiof était à la forteresse pour un méfait du genre de ceux que nous venons de raconter, lorsque parut l'oukase de Paul Ier ordonnant à toute voiture de s'arrêter quand il passait, et à tout individu ayant l'honneur de le rencontrer, de descendre de cette voiture, et, quelque temps qu'il fit, de s'agenouiller si c'était un homme, de faire la révérence si c'était une femme.

La veille du jour où il devait sortir de la forteresse, Kapiof, qui, à force d'y rendre des visites, était là comme chez lui, fit acheter quatre ou cinq oies, deux ou trois dindons et cinq ou six canards; puis, le lendemain, il fit entrer toute cette volaille dans une voiture, et y entra derrière elle.

Kapiof connaissait les habitudes de Paul mieux que les siennes; en sa qualité d'admirateur de la discipline, Paul Ier était régulier comme un Allemand.

L'ex-prisonnier s'arrangea de manière que sa voiture croisât celle de Paul.

A la vue de la voiture de l'empereur, le cocher de Kapiof s'arrêta, et Kapiof, entouré de ses oies, de ses canards et de ses dindons, qu'il avait fait descendre en même temps que lui, se mit à genoux.

— Qu'est-ce que tout cela? fit demander l'empereur Paul, étonné du singulier spectacle qui frappait ses yeux.

— C'est le général Kapiof et sa maison qui sortent de la forteresse, lui répondit-on.

— Ah! ils sortent de la forteresse, répondit Paul; eh bien, qu'ils y retournent.

Et le général Kapiof et sa maison retournèrent à la forteresse.

Mais l'empereur ne pouvait se passer de Kapiof, dont l'éternelle fantaisie le distrayait.

En échange, il détestait les gens moroses. Il exila le fameux Diebitsch, qui n'avait alors que seize ans, « parce que, dit l'oukase, son visage était si laid, qu'il donnait de la mélancolie aux soldats. »

Diebitsch devint plus tard le favori d'Alexandre, fut blessé à Austerlitz, se distingua à Eylau et à Friedland, donna, en 1814, le conseil de marcher sur Paris, accomplit, dans la guerre contre les Turcs, en 1828, le passage du Balkan, — d'où il reçut le surnom de Zabalkanski, — fut nommé feld-maréchal, commanda l'armée russe dans la guerre de Pologne de 1831, vainquit à Ostrolenka, puis fut battu par les Polonais, et, peu de temps après cette défaite, mourut d'une de ces morts mystérieuses qui laissent l'histoire flotter entre le suicide, l'apoplexie, le choléra ou l'empoisonnement.

Quoique chef de l'Église grecque, l'empereur Paul, voyant, par l'abolition des ordres en France, la religion de Malte tombée en désuétude, s'était fait, de son autorité privée, maître de l'ordre, et était très-fier de sa maîtrise; fonction qui ne peut, d'après les statuts, être remplie que par un catholique, apostolique et romain.

Mais Paul n'y regardait pas de si près, et, dans la plupart de ses portraits, il est représenté avec l'étoile aux quatre rayons.

Bientôt il lui passa une autre idée par l'esprit. Il eut la fantaisie, l'ordre de Malte étant un ordre religieux, de dire la messe comme grand maître de l'ordre. On lui fit observer que les prêtres catholiques gardaient le célibat : ce à quoi il répondit que c'était un obstacle tant que l'ordre de Malte était resté un ordre catholique romain; mais que, du moment qu'il était devenu un ordre russe, les prêtres grecs se mariant, son mariage à lui ne devait point être une difficulté.

Puis il se mit à s'exercer au chant d'Église, et fixa d'a-

vânce le jour pour cette grande solennité où il officierait avec la double qualité de chef de la religion orthodoxe et de grand maître de Malte.

La terreur fut grande dans tout le clergé russe : un sacrilége commis par l'empereur lui-même dans le pays le plus religieux de la terre, c'était chose grave.

Enfin, l'archimandrite de Troïtza, l'illustre Platon, consulté là-dessus, eut une idée. Il fit tout exprès le voyage de Saint-Pétersbourg, et vint dire à Paul, qui avait pour lui une grande considération :

— Sire, vous ne pouvez dire la messe.

— Et pourquoi cela, répondit Paul, puisque les prêtres grecs se marient?

— Oui; mais ils ne peuvent se marier qu'une fois. et Votre Majesté est mariée deux fois.

— C'est juste, répondit Paul.

Et il renonça à sa fantaisie de dire la messe.

Comme tzarévitch, il avait voyagé en France sous le nom de comte du Nord.

Arrivé à Versailles, il voulait assister au lever du roi; mais, quelque instance qui lui fût faite, il se rangea parmi les simples gentilshommes.

Louis XVI, prévenu, alla à lui, lui prit la main, en lui demandant pourquoi il s'était soustrait aux honneurs qui lui étaient dus.

— Sire, répondit le tzarévitch, j'ai voulu avoir un instant le bonheur de me croire un de vos sujets.

Jeune homme, et pendant son exil à Gatchina, il était très-hospitalier, et, quoique Catherine ne lui donnât que le strict nécessaire, de peur qu'il ne se servît de son argent pour tramer quelque conspiration, il faisait admirablement les honneurs du château à ceux qui venaient l'y visiter; et, après s'être occupé des maîtres, il montait jusque dans

les mansardes pour voir si les domestiques étaient bien traités.

La révolution française l'avait exaspéré ; quiconque la lui rappelait par un fait, par une comparaison, une citation, un mot, tombait à l'instant même en disgrâce.

Il revenait de Gatchina dans un drojky à deux places, accompagné d'un de ses favoris, et suivi d'une voiture où étaient son intendant et deux secrétaires.

On traversait une forêt magnifique, disparue depuis, comme disparaissent, les unes après les autres, toutes les forêts russes.

— Voyez donc quels magnifiques sapins ! dit Paul à son favori.

— Oui, répond celui-ci : ce sont les *représentants* des siècles passés.

— Les représentants ! s'écrie Paul, voilà un mot qui sent la révolution française. Montez dans l'autre voiture, monsieur.

Et Paul fit descendre son favori de sa voiture, et le fit monter dans celle de ses secrétaires.

Le favori resta en disgrâce pendant toute la vie de Paul pour avoir voulu faire de la poésie historique à propos d'un bois de sapins.

Nous avons déjà, en parlant de Souvorof, raconté comment celui-ci avait été reçu par l'empereur Paul à son retour d'Italie ; citons deux anecdoctes qui précédèrent son départ.

Le vieux guerrier était en disgrâce dans le gouvernement de Novgorod, lorsque Paul, voulant lui donner le commandement de l'armée d'Italie, l'envoya chercher par deux de ses généraux aides de camp.

C'était au cœur de l'hiver, il faisait vingt degrés de froid.

Souvorof, sans pelisse, habillé de son *kitil*, — surtout en toile blanche, — monta dans la voiture de ces généraux,

qui, n'osant pas endosser leur pelisse en présence d'un supérieur, firent, en simple uniforme, un trajet de plus de cent verstes, et faillirent mourir de froid; d'autant plus que le vieux Souvorof, insensible à tout, se plaignait, au contraire, de la chaleur, et ouvrait de temps en temps les portières de la voiture.

L'empereur attendait Souvorof, auquel il comptait faire grande réception sur son trône, entouré de ses ministres et des ambassadeurs des cours étrangères.

Il apprend alors dans quel costume Souvorov compte se présenter à lui, sous le prétexte spécieux qu'il est en retraite.

Aussitôt il envoie un aide de camp lui annoncer que non-seulement il n'est plus en retraite, mais encore qu'il est nommé *feld-maréchal.* Souvorof ordonne alors de retourner à sa maison de Saint-Pétersbourg, et revêt l'uniforme de feld-maréchal, qu'il avait fait faire d'avance; puis il remonte en voiture et se rend au palais.

Mais, en entrant dans la salle du trône, Souvorof fait comme si le pied lui manquait, tombe sur ses mains, et continue à s'avancer vers le trône, mais en rampant.

— Que faites-vous, feld-maréchal? lui dit Paul, furieux de cette facétie.

— Que voulez-vous, sire! lui répond Souvorof, je suis habitué à la terre ferme des champs de bataille, et le parquet de vos palais, à vous autres empereurs et impératrices, est si glissant, que ce n'est qu'en rampant que l'on peut y faire son chemin.

Et il continua de ramper jusqu'au dernier degré du trône.

Là, il se releva.

— Maintenant, dit-il, sire, j'attends vos ordres.

Paul lui tendit la main, et le confirma dans son grade de feld-maréchal, lui annonçant qu'un grand conseil serait te-

nu devant lui par les généraux russes pour arrêter le plan de la campagne d'Italie.

Le jour du conseil arrivé, Souvorof s'y rend en grand costume cette fois, et, sans vouloir dire une seule parole, écoute les propositions faites par ses collègues, et qui consistaient surtout dans la marche à suivre à travers le Tyrol, et ensuite dans les plaines lombardes.

Seulement, à certains moments, Souvorof faisait des bonds à rendre jaloux un clown ; dans d'autres, il tirait ses bottes et relevait son pantalon ; dans d'autres, enfin, il criait :

— A moi ! j'enfonce ! j'enfonce ! j'enfonce !

Ce fut tout ce que l'on put tirer de lui pendant tout le temps que dura le conseil.

Le conseil terminé, l'empereur, qui pensait bien, habitué qu'il était aux excentricités de Souvorof, que celui-ci avait eu une raison pour agir ainsi, congédia ses généraux et retint Souvorof.

— Et maintenant, vieux paillasse, lui dit-il en riant, explique-moi ce que tu voulais dire en faisant tes sauts de chamois, en relevant ton pantalon et en criant : « A moi ! j'enfonce ! j'enfonce ! j'enfonce ! »

— Sire, répondit Souvorof, le conseil était composé de généraux qui n'ont aucune notion de la topographie de l'Italie. Je suivais la route qu'ils traçaient à mon armée. Quand je sautais comme un chamois, c'est qu'ils me faisaient passer par-dessus des montagnes où des chamois seuls peuvent passer. Quand je relevais mon pantalon, c'est que nous étions en train de traverser des rivières où, après avoir eu de l'eau jusqu'aux genoux, j'allais en avoir par-dessus la tête. Enfin, quand je criais : « A moi ! j'enfonce ! j'enfonce ! j'enfonce ! » c'est que l'on conduisait, moi et mon artillerie, dans des marais où je jetterai bien d'autres cris, si j'ai le malheur de m'y aventurer jamais.

Paul se mit à rire, et lui dit :

— Que vous importe l'avis de ces imbéciles? Je vous donne tout pouvoir.

— Oh! dans ce cas-là, dit Souvorof, j'accepte.

— Seulement, vous me promettez d'oublier l'injustice qui vous a été faite?

— Oui, à la condition que vous me permettrez de réparer une injustice non moins grande, faite à un autre.

— Quel est cet autre?

— Peu vous importe! puisque c'est à moi, et non à vous, de rendre justice.

— Fais donc à ta fantaisie, vieil entêté! encore une fois, je te donne tout pouvoir.

Souvorof prit congé de Paul, rentra chez lui, et envoya chercher un vieil officier tombé en disgrâce depuis quatre ans, et qui, comme partisan, s'était fait une énorme réputation.

L'officier arriva.

Souvorof, en signe de suprême satisfaction, se mit à imiter par trois fois le chant du coq.

Au troisième cocorico, il s'interrompit, et avec emphase débita les vers suivants, qu'il venait d'improviser, et qui rappelaient les différents endroits où le vieil officier s'était distingué :

Pour Bresle, la croix de Saint-George,
Et, pour Prague, une épée en or;
Pour Toulstin, Sainte-Anne à la gorge
Et rang de colonel-major.
Enfin, dernière récompense
Donnée au roi des partisans,
J'ajoute cinq cents paysans
Pour ta sublime patience.

Après quoi, il embrassa le colonel-major, et le renvoya mourir tranquille, honoré, riche et heureux, chez lui.

Paul ratifia tout ce que Souvorof avait promis en son nom.

C'est que Paul était plutôt un maniaque qu'un méchant homme; mais le pouvoir aux mains d'un maniaque est une arme dangereuse.

Il avait compris cela; puis le souvenir de Pierre III, assassiné à Ropscha, le poursuivait sans cesse.

Il avait fait bâtir le palais Rouge, et, comme nous l'avons dit, avait établi une communication souterraine entre ce palais et la caserne du régiment de Paulosky, placée de l'autre côté du champ de Mars.

Dans sa chambre, il avait fait pratiquer une trappe à l'aide de laquelle, en pressant du talon un ressort, il descendait à travers le plancher.

Il se trouvait alors à l'entrée du corridor conduisant au souterrain.

Sur la façade du palais, il avait fait peindre cette inscription, qui existe encore aujourd'hui :

« A ta maison revient la bénédiction du Dieu saint pour l'éternité des jours. »

Le Seigneur ne bénit pas cette maison, et encore moins celui qui l'avait fait bâtir.

Celui qui l'avait fait bâtir fut assassiné.

La maison resta longtemps déserte.

Voici comment, en 1818, ce palais apparaissait à Pouschkine :

Lorsque la lune éteint au fond du fleuve sombre
Sa nocturne clarté, pâle flambeau des cieux,
Quand tout repose et dort, il est un point dans l'ombre
Où le poëte arrête un regard soucieux.

C'est sur toi, noir palais où nul feu ne s'allume,
Sépulcre menaçant dans l'ombre enseveli,
Qui nous apparaît triste et noyé dans la brume,
Mais noyé plus encor dans les flots de l'oubli.

Voyons ce qui s'y passait pendant la nuit du 23 mars 1801.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

Explications pré[illegible]
I. — La famille Kou[illegible]
II. — La caravane. . [illegible]
III. — Un spirite . . [illegible]
IV. — Deux minutes d[illegible]
V. — De Paris à Stett[illegible]
VI. — Berlin. [illegible]
VII. — [illegible] mer. . . . . [illegible]
VIII. — Les Romanof. . . . . [illegible]
IX. — La révolte des strélitz 142
X. — La femme du traban. 156
XI. — Pierre Ier et Charles X[illegible] 170
XII. — Tzar et tzarine. 183
XIII. — A bord du *Cockeril*[illegible] 206
XIV. — Premier coup d'œ[illegible] Pétersbo[illegible] 216
XV. — La maison Bezbor[illegible] 230
XVI. — Ponts et statues. 239
XVII. — Chasses à l'ours 232
XVIII. — Histoires locales. 265
XIX. — Les scopsi 277
XX. — Les favoris de Paul Ier. 290

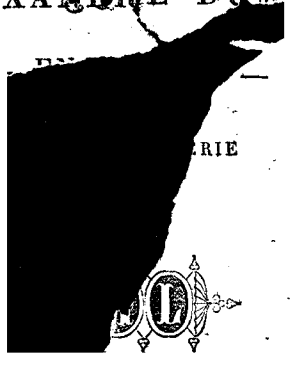
FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

IMPRESSIONS
DE VOYAGE

PAR

ALEXANDRE DUMAS



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

Tous droits réservés

IMPRESSI

DE VOY

EN RUSSIE.

XXXI

LA CONSPIRATION PAHLEN

Vous connaissez l'empereur Paul Ier; maintenant, vous devez comprendre qu'un règne comme le sien succédant au règne intelligent et artistique de Catherine Seconde, devait être insupportable aux seigneurs russes, qui n'étaient jamais sûrs, en se couchant le soir, de ne pas s'éveiller à la forteresse; ou, en montant en voiture, de ne point partir pour la Sibérie.

Cependant, au milieu de ces exils et de ces disgrâces, deux hommes avaient conservé leur position, et semblaient enracinés à leur poste.

L'un était le comte Koutaïsof, ce barbier turc dont nous avons raconté l'histoire à propos de la statue de Souvorof.

e Pahlen.

ahlen, créé comte par Paul Ier, le
de bonne noblesse courlandaise. Ses
ts barons par le roi Charles IX de
énéral sous Catherine, grâce à l'amitié
ernier favori de l'impératrice, il avait
é de gouverneur civil de la ville de Riga.
temps avant son avènement au trône, le
aul, passant par l'ancienne capitale du duché
é, y fut reçu par le comte Pahlen avec les hon-
dus à l'héritier du trône. C'était l'époque où Paul
en exil, ou à peu près. Peu habitué à de semblables
ceptions, il fut reconnaissant au gouverneur de Riga de
é lui faire, au risque de déplaire à l'im-
pératrice; et, devenu empereur, il fit venir Pahlen à
Saint-Pétersbourg, le décora des premiers ordres de l'em-
pire, le nomma chef des gardes et gouverneur de la ville.

Il déplaçait pour lui son fils, le grand-duc Alexandre, dont le respect et l'amour n'avaient pu désarmer sa défiance.

Mais justement, de [redacted]ition qu'il occupait près de l'empereur, Pahlen avait vu tant de gens monter à la faveur par un caprice, et par un caprice en descendre; il avait vu tant d'autres en tomber et se briser en tombant, qu'il ne comprenait pas lui-même par quelle *bizarrerie* du sort il n'avait pas suivi les autres. Un dernier exemple de l'instabilité des fortunes humaines le frappa. Son ancien protecteur Zoubof, à qui nous avons vu Paul, à la mort de Catherine, conserver son grade d'aide de camp général du palais, et confier la garde du cadavre de sa mère, tomba tout à coup, et sans raison, en disgrâce, vit les scellés *mis* sur sa chancellerie, ses deux secrétaires chassés, et tous les officiers de son état-major forcés de rejoindre leur corps ou de donner leur démission.

Ce n'était pas tout ; le lendemain, tous ses autres commandements lui avaient été retirés; le surlendemain, on lui avait demandé sa démission des vingt-cinq ou trente emplois qu'il occupait, et une semaine ne s'était pas écoulée, qu'il avait reçu l'ordre de quitter la Russie.

Platon, alors, s'était retiré en Allemagne, et, là, jeune, beau, couvert de décorations, il faisait excuser le moyen par lequel il était arrivé, et comprendre qu'au moment où il risquait la Sibérie en manquant, autant qu'il était possible, de respect à l'impératrice, celle-ci, au lieu de le punir, lui eût dit, encore plus tendrement que royalement :

— Par la grâce de Dieu, cela nous plaît, continuez.

Et cependant, malgré ses succès à Vienne et à Berlin, Zoubof — nous pouvons dire le prince Zoubof, car il avait été fait prince du saint-empire le 2 juin 1796, — le prince Zoubof regrettait Saint-Pétersbourg; il était en correspondance avec Pahlen, et le suppliait de s'occuper chaudement de sa rentrée dans le monde russe.

Pahlen ne savait trop comment s'y prendre pour arriver à ce résultat, quand, tout à coup, une idée lumineuse lui traversa le cerveau.

— Vous n'avez qu'un moyen de rentrer à Saint-Pétersbourg, lui dit-il : c'est de demander la main de la fille du barbier Koutaïsof. On vous l'accordera. Vous reviendrez à Saint-Pétersbourg, vous ferez la cour à votre fiancée, le mariage traînera en longueur, et qui sait si, pendant ce temps-là, quelque événement ne s'accomplira point, qui vous permette de rester à Saint-Pétersbourg?

Le conseil parut bon à Zoubof; il écrivit au comte Koutaïsof une lettre, dans laquelle il suppliait l'ancien barbier de lui accorder sa fille.

Celui-ci reçut la lettre, la lut et la relut, il n'y pouvait croire; le prince Platon Zoubof, le dernier amant de Cathe-

rine, le plus beau, le plus élégant, les plus riche des gentilshommes russes, demandait à s'allier à lui!

Il courut au palais, se jeta aux pieds de l'empereur et lui montra la lettre.

Celui-ci la lut à son tour, et, la lui rendant après l'avoir lue :

— C'est la première idée raisonnable qui passe par la tête de ce fou, dit-il. C'est bien, qu'il revienne.

Quinze jours après, Zoubof était à Saint-Pétersbourg, et, avec l'agrément de Paul, faisait sa cour à la fille du favori.

A peine Zoubof à Saint-Pétersbourg, comme si l'on n'eût attendu que son arrivée, la conspiration se noua.

D'abord, les conjurés ne parlèrent que d'une simple abdication, d'une substitution de personne, et voilà tout : l'empereur serait envoyé sous bonne garde dans quelque province éloignée, dans quelque forteresse inabordable, et le grand-duc, dont on disposait sans son consentement, monterait sur le trône.

Quelques-uns seulement savaient que l'on tirerait le poignard au lieu de l'épée, et que, le poignard une fois tiré, il ne rentrerait que sanglant au fourreau; ceux-là connaissaient le tzarévitch Alexandre, et, sachant qu'il n'accepterait pas une régence, ils étaient décidés à lui faire une succession.

Que l'on nous permette de nous emprunter à nous-même les détails de la terrible catastrophe qui porta Alexandre au trône de toutes les Russies :

Cependant Pahlen, quoique le chef de la conspiration, avait scrupuleusement évité de donner une seule preuve contre lui; de sorte que, selon l'événement, il pouvait seconder ses compagnons ou secourir Paul. Cette réserve de sa part jetait une certaine froideur sur les délibérations, et les choses eussent peut-être traîné ainsi en longueur un an encore, s'il ne les avait hâtées lui-même par un stratagème

étrange, mais qu'avec la connaissance qu'il avait du caractère de Paul il savait devoir réussir. Il écrivit au tzar une lettre anonyme, dans laquelle il l'avertissait du danger dont l'empire était menacé. A cette lettre était jointe une liste contenant les noms de tous les conjurés.

Le premier mouvement de Paul, en recevant cette lettre, fut de doubler les postes du palais Saint-Michel et d'appeler Pahlen.

Pahlen, qui s'attendait à cette invitation, s'y rendit aussitôt. Il trouva Paul Ier dans sa chambre à coucher, située au premier étage. C'était une grande pièce carrée, avec une porte en face de la cheminée, deux fenêtres donnant sur la cour; un lit en face de ces deux fenêtres, et, au pied du lit, une porte dérobée qui donnait chez l'impératrice; en outre, une trappe, connue de l'empereur seul, était pratiquée dans le plancher. J'ai dit qu'on ouvrait cette trappe en la pressant avec le talon de la botte et qu'elle donnait sur l'escalier dans un corridor par lequel on pouvait fuir du palais.

Paul se promenait à grands pas, entrecoupant sa marche d'interjections terribles, lorsque la porte s'ouvrit et que le comte parut. L'empereur se retourna, et, demeurant debout les bras croisés, les yeux sur Pahlen :

— Comte, lui dit-il après un instant de silence, savez-vous ce qui se passe?

— Je sais, répondit Pahlen, que mon gracieux souverain me fait appeler, et que je m'empresse de me rendre à ses ordres.

— Mais savez-vous pourquoi je vous fais appeler? s'écria Paul avec un mouvement d'impatience.

— J'attends respectueusement que Votre Majesté daigne me le dire.

— Je vous ai fait appeler, monsieur, parce qu'une conspiration se trame contre moi.

— Je le sais, sire.

— Comment, vous le savez?

— Sans doute. Je suis un des complices.

— Eh bien, je viens d'en recevoir la liste. La voici.

— Et moi, sire, j'en ai le double : la voilà.

— Pahlen! murmura Paul épouvanté, et ne sachant encore ce qu'il devait croire.

— Sire, reprit le comte, vous pouvez comparer les deux listes; si le délateur est bien informé, elles doivent être pareilles.

— Voyez, dit Paul.

— Oui, c'est cela, dit froidement Pahlen; seulement, trois personnes sont oubliées.

— Lesquelles? demanda vivement l'empereur.

— Sire, la prudence m'empêche de les nommer; mais, après la preuve que je viens de donner à Votre Majesté de l'exactitude de mes renseignements, j'espère qu'elle daignera m'accorder une confiance entière et se reposer sur mon zèle du soin de veiller à sa sûreté.

— Point de défaite, interrompit Paul avec toute l'énergie de la terreur; qui sont-ils? Je veux savoir qui ils sont, à l'instant même.

— Sire, répondit Pahlen en inclinant la tête, le respect m'empêche de révéler d'augustes noms.

— J'entends, reprit Paul d'une voix sourde et en jetant un coup d'œil sur la porte dérobée qui conduisait à l'appartement de sa femme. Vous voulez dire l'impératrice, n'est-ce pas? vous voulez dire le tzarevitz Alexandre et le grand-duc Constantin?

— Si la loi ne doit connaître que ceux qu'elle peut atteindre...

— La loi atteindra tout le monde, monsieur, et le crime, pour être plus grand, ne sera pas impuni. Pahlen, à l'instant même, vous arrêterez les deux grands-ducs, et, demain, ils partiront pour Schlusselbourg. Quant à l'impéra-

trice, j'en disposerai moi-même. Pour les autres conjurés c'est votre affaire.

— Sire, dit Pahlen, donnez-moi l'ordre écrit, et, si haute que soit la tête qu'il frappe, si grands que soient ceux qu'il doit atteindre, j'obéirai.

— Bon Pahlen! s'écria l'empereur, tu es le seul serviteur fidèle qui me reste. Veille sur moi, Pahlen; car je vois bien qu'ils veulent tous ma mort et que je n'ai plus que toi.

A ces mots, Paul signa l'ordre d'arrêter les deux grands-ducs, et remit cet ordre à Pahlen.

C'était tout ce que désirait l'habile conjuré. Muni de ces différents ordres, il courut au logis de Platon Zoubof, chez qui il savait les conspirateurs assemblés.

— Tout est découvert! leur dit-il; voici l'ordre de vous arrêter. Il n'y a donc pas un instant à perdre; cette nuit, je suis encore gouverneur de Saint-Pétersbourg; demain, je serai peut-être en prison. Voyez ce que vous voulez faire.

Il n'y avait pas à hésiter, car l'hésitation, c'était l'échafaud, ou, tout au moins, la Sibérie. Les conjurés prirent rendez-vous, pour la nuit même, chez le comte Talitzine colonel du régiment de Préobrajensky; et, comme ils n'étaient pas assez nombreux, ils résolurent de s'augmenter de tous les mécontents arrêtés dans la journée même. La journée avait été bonne, car, dans la matinée, une trentaine d'officiers appartenant aux meilleures familles de Saint-Pétersbourg avaient été dégradés, et condamnés à la prison ou à l'exil pour des fautes qui méritaient à peine une réprimande. Le comte ordonna qu'une douzaine de traîneaux se tinssent prêts à la porte des différentes prisons où étaient enfermés ceux qu'on voulait s'associer; puis, voyant ses complices décidés, il se rendit chez le tzarévitch Alexandre.

Celui-ci venait de rencontrer son père dans un corridor du palais, et avait été, comme d'habitude, droit à lui; mais

Paul, lui faisant signe de la main de se retirer, lui avait enjoint de rentrer chez lui et d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre. Le comte le trouva donc d'autant plus inquiet, qu'il ignorait la cause de cette colère qu'il avait lue dans les yeux de l'empereur; aussi à peine aperçut-il Pahlen, qu'il lui demanda s'il n'était point chargé, de la part de son père, de quelque ordre pour lui.

— Hélas! répondit Pahlen, oui, Votre Altesse, je suis chargé d'un ordre terrible.

— Et lequel? demanda Alexandre.

— De m'assurer de Votre Altesse et de lui demander son épée.

— A moi! mon épée! s'écria Alexandre; et pourquoi?

— Parce que, à compter de cette heure, vous êtes prisonnier.

— Moi, prisonnier! et de quel crime suis-je donc accusé, Pahlen?

— Votre Altesse impériale n'ignore pas qu'ici, malheureusement, on encourt parfois le châtiment sans avoir commis l'offense.

— L'empereur est doublement maître de mon sort, répondit Alexandre, et comme mon souverain et comme mon père. Montrez-moi l'ordre, et, quel qu'il soit, je suis prêt à m'y soumettre.

Le comte lui remit l'ordre; Alexandre l'ouvrit, baisa la signature de son père, puis commença à lire. Seulement, lorsqu'il fut arrivé à ce qui concernait Constantin :

— Et mon frère aussi! s'écria-t-il. J'espérais que l'ordre ne concernait que moi seul.

Mais, parvenu à l'article qui concernait l'impératrice :

— Oh! ma mère, ma vertueuse mère! cette sainte du ciel descendue parmi nous! C'en est trop, Pahlen, c'en est trop!

Et, se couvrant le visage de ses deux mains, il laissa

tomber l'ordre, Pahlen crut que le moment favorable était venu.

— Monseigneur, lui dit-il en se jetant à ses pieds, monseigneur, écoutez-moi : il faut prévenir de grands malheurs; il faut mettre un terme aux égarements de votre auguste père. Aujourd'hui, il en veut à votre liberté; demain peut-être, il en voudra à votre...

— Pahlen !

— Monseigneur, souvenez-vous d'Alexis Petrovitch.

— Pahlen, vous calomniez mon père !

— Non, monseigneur, car ce n'est pas so[illegible] j'accuse, c'est sa raison: Tant de contradictions et tant d'ordonnances inexécutables, tant de punitions futiles ne s'expliquent que par l'influence d'une maladie terrible. Ceux qui entourent l'empereur le disent tous, et ceux qui sont loin de lui le répètent, monseigneur, votre malheureux père est insensé.

— Mon Dieu !

— Eh bien, monseigneur, il faut le sauver de lui-même. Ce n'est pas moi qui viens vous donner ce conseil, c'est la noblesse, c'est le sénat, c'est l'empire, et je ne suis ici que leur interprète ; il faut que l'empereur abdique en votre faveur.

— Pahlen ! fit Alexandre en reculant d'un pas, que me dites-vous là? Moi, que je succède à mon père, vivant encore ! que je lui arrache la couronne de la tête et le sceptre des mains ! C'est vous qui êtes fou, Pahlen... Jamais! jamais !

— Mais, monseigneur, vous n'avez donc pas vu l'ordre? Croyez-vous qu'il s'agisse d'une simple prison? Non pas ; croyez-moi, les jours de Votre Altesse sont en danger.

— Sauvez mon frère ! sauvez l'impératrice ! c'est tout ce que je vous demande, s'écria Alexandre.

— Eh ! en suis-je le maître? dit Pahlen; l'ordre n'est-il

pas pour eux comme pour vous? Une fois arrêtés, une fois en prison, qui vous dit que des courtisans trop pressés, en croyant servir l'empereur, n'iront pas au-devant de ses volontés? Tournez les yeux vers l'Angleterre, monseigneur: même chose s'y passe; quoique le pouvoir, moins étendu, rende le danger moins grand, le prince de Galles est prêt à prendre la direction du gouvernement, et cependant la folie du roi George est une folie douce et inoffensive. D'ailleurs, monseigneur, un dernier mot: peut-être, en acceptant ce que je vous offre, sauvez-vous la vie, non-seulement du grand-duc et de l'impératrice, mais encore [illegible]tre père!

— Que voulez-vous dire?

— Je dis que le règne de Paul est si lourd, que la noblesse et le sénat sont décidés à y mettre fin par tous les moyens possibles. Vous refusez une abdication? Peut-être, demain, serez-vous obligé de pardonner un assassinat.

— Pahlen! dit Alexandre, ne puis-je donc voir mon père?

— Impossible, monseigneur; défense positive est faite de laisser pénétrer Votre Altesse jusqu'à lui.

— Et vous dites que la vie de mon père est menacée?

— La Russie n'a d'espoir qu'en vous, monseigneur, et, s'il faut que nous choisissions entre un jugement qui nous perd et un crime qui nous sauve, nous choisirons le crime.

Pahlen fit un mouvement pour sortir.

— Pahlen, s'écria Alexandre en l'arrêtant d'une main, tandis que, de l'autre, il tirait de sa poitrine un crucifix qu'il y portait suspendu à une chaîne d'or; Pahlen, jurez-moi sur le Christ que les jours de mon père ne courent aucun danger, et que vous vous ferez tuer, s'il le faut, pour le défendre. Jurez-moi cela, ou je ne vous laisse pas sortir.

— Monseigneur, répondit Pahlen, je vous ai dit ce que je devais vous dire. Réfléchissez à la proposition que je vous

ai faite; moi, je vais réfléchir au serment que vous demandez.

A ces mots, Pahlen s'inclina respectueusement, sortit et plaça des gardes à la porte; puis il entra chez le grand-duc Constantin et chez l'impératrice Marie, leur signifia l'ordre de l'empereur, mais ne prit point les mêmes précautions que chez Alexandre.

Il était huit heures du soir, et, par conséquent, nuit close, car on n'était encore arrivé qu'aux premiers jours du printemps. Pahlen courut chez le comte Talitzine, où il trouva les conjurés à table; sa présence fut accueillie par mille demandes différentes.

— Je n'ai le temps de vous rien répondre, dit-il, sinon que tout va bien, et que, dans une demi-heure, je vous amène des renforts.

Le repas, interrompu un instant, continua; Pahlen se rendit à la prison.

Comme il était gouverneur de Saint-Pétersbourg, toutes les portes s'ouvrirent devant lui. Ceux qui le virent entrer ainsi dans les cachots, entouré de gardes et l'œil sévère, crurent ou que l'heure de leur exil en Sibérie était arrivée, ou qu'ils allaient être transférés dans une prison encore plus dure. La manière dont Pahlen leur ordonna de se tenir prêts à monter en traîneau les confirma encore dans cette supposition. Les malheureux jeunes gens obéirent; à la porte, une compagnie des gardes les attendait. Les prisonniers montèrent dans les traîneaux sans résistance, et à peine y furent-ils qu'ils se sentirent emportés au galop.

Contre leur attente, au bout de dix minutes à peine, les traîneaux firent halte dans la cour d'un hôtel magnifique; les prisonniers, invités à descendre, obéirent; la porte s'était refermée derrière eux : les soldats étaient restés en dehors, il n'y avait avec eux que Pahlen.

— Suivez-moi, leur dit le comte en marchant le premier.

Sans rien comprendre à ce qui se passait, les prisonniers firent ce qu'on leur disait de faire,

En arrivant dans une chambre qui précédait celle où étaient réunis les conjurés, Pahlen leva un manteau jeté sur une table et découvrit un faisceau d'épées.

— Armez-vous! dit-il.

Tandis que les prisonniers, stupéfaits, obéissaient à cet ordre et replaçaient à leur côté l'épée que le bourreau en avait arrachée ignominieusement le matin même, commençant à soupçonner qu'il allait se passer pour eux quelque chose d'aussi étrange qu'inattendu, Pahlen fit ouvrir les portes, et les nouveaux venus virent à table, le verre à la main, et les saluant du cri de « Vive Alexandre! » des amis dont, dix minutes auparavant, ils croyaient encore être séparés pour toujours. Aussitôt ils se précipitèrent dans la salle du festin. En quelques mots, on les mit au fait de ce qui allait se passer ; ils étaient encore pleins de honte et de colère du traitement qu'ils avaient subi le jour même. La proposition régicide fut donc accueillie avec des cris de joie, et pas un ne refusa de prendre le rôle qu'on lui avait réservé dans la tragédie terrible qui allait s'accomplir.

A onze heures, les conjurés, au nombre de soixante à peu près, sortirent de l'hôtel Talitzine, et s'acheminèrent, enveloppés de leurs manteaux, vers le palais Saint-Michel. Les principaux étaient Benningsen, Platon Zoubof, ancien favori de Catherine, Pahlen, gouverneur de Saint-Pétersbourg, Depreradovitch, colonel du régiment de Simionovsky, Arkamakof, aide de camp de l'empereur; le prince Tatetsvill, major général d'artillerie; le général Talitzine, colonel du régiment de la garde Préobrajensky; Gardanof, adjudant des gardes à cheval; Sartarinof; le prince Vereinskoï et Sériatine.

Les conjurés entrèrent par une porte du jardin du palais Saint-Michel; mais, au moment où ils passaient sous les

grands arbres qui l'ombragent l'été, et qui, à cette heure, dépouillés de leurs feuilles, tordaient dans l'ombre leurs bras décharnés, une bande de corbeaux, réveillés par le bruit qu'ils faisaient, s'envola en poussant des croassements si lugubres, qu'arrêtés par ces cris, qui, en Russie, passent pour un mauvais présage, les conspirateurs hésitèrent à aller plus loin; mais Zoubof et Pahlen ranimèrent leur courage, et ils continuèrent leur route. Arrivés à la cour, ils se séparèrent en deux bandes : l'une, conduite par Pahlen, entra par une porte particulière que le comte avait l'habitude de prendre lorsqu'il voulait entrer chez l'empereur sans être vu; l'autre, sous les ordres de Zoubof et de Benningsen, s'avança, guidée par Arkamakof, vers le grand escalier, où elle parvint sans empêchement, Pahlen ayant fait relever les postes du palais, et y ayant placé, au lieu de soldats, des officiers conjurés. Une seule sentinelle qu'on avait oublié de changer comme les autres, cria : *Qui vive?* en les voyant s'approcher; alors, Benningsen s'avança vers elle, et, ouvrant son manteau pour lui montrer ses décorations :

— Silence ! lui dit-il, ne vois-tu pas où nous allons?

— Passez, patrouille, répondit la sentinelle en faisant de la tête un signe d'intelligence.

Et les meurtriers passèrent.

En arrivant dans la galerie qui précède l'antichambre, ils trouvèrent un officier déguisé en soldat.

— Eh bien, l'empereur? demanda Platon Zoubof.

— Rentré depuis une heure, répondit l'officier, et sans doute couché maintenant.

— Bien, répondit Zoubof.

Et la patrouille régicide continua son chemin.

En effet, Paul, selon sa coutume, avait été passer la soirée chez la princesse Gagarine. En le voyant entrer plus pâle et plus sombre qu'à l'ordinaire, celle-ci avait couru à lui, et lui avait demandé avec instance ce qu'il avait.

— Ce que j'ai ? avait répondu l'empereur. J'ai que le moment de frapper mon grand coup est arrivé, et que, dans peu de jours, on verra tomber des têtes qui m'ont été bien chères !

Effrayée de cette menace, la princesse Gagarine, qui connaissait la défiance de Paul pour sa famille, saisit le premier prétexte qui se présenta de sortir du salon, écrivit au grand-duc Alexandre quelques lignes dans lesquelles elle lui disait que sa vie était en danger, et les fit porter au palais Saint-Michel. Comme l'officier qui était de garde à la porte du prisonnier avait pour toute consigne de ne pas laisser sortir le tzarevitch, il laissa entrer le messager. Alexandre reçut donc le billet, et, comme il savait la princesse Gagarine initiée à tous les secrets de l'empereur, ses anxiétés en redoublèrent.

A onze heures à peu près, comme l'avait dit la sentinelle, l'empereur était rentré au palais, et s'était immédiatement retiré dans son appartement, où il s'était couché aussitôt, et venait de s'endormir sur la foi de Pahlen.

En ce moment, les conjurés arrivèrent à la porte de l'antichambre qui précédait la chambre à coucher, et Arkamakof frappa.

— Qui est là ? demanda le valet de chambre.

— Moi, Arkamakof, l'aide de camp de Sa Majesté.

— Que voulez-vous ?

— Je viens faire mon rapport.

— Votre Excellence plaisante, il est minuit à peine.

— Allons donc, c'est vous qui vous trompez, il est six heures du matin; ouvrez vite, de peur que l'empereur ne s'irrite contre moi.

— Mais je ne sais si je dois...

— Je suis de service, et je vous l'ordonne.

Le valet de chambre obéit. Aussitôt les conjurés, l'épée à la main, se précipitent dans l'antichambre; le valet, effrayé,

se réfugie dans un coin; mais un hussard polonais, qui était de garde, s'élance au-devant de la porte de l'empereur, et, devinant l'intention des noeturnes visiteurs, leur ordonne de s'éloigner. Zoubof refuse et veut l'écarter de la main. Un coup de pistolet part; mais, à l'instant même, l'unique défenseur de celui qui, une heure auparavant, commandait à cinquante-trois millions d'hommes, est désarmé, terrassé, et réduit à l'impossibilité d'agir.

Au bruit du coup de pistolet, Paul s'était réveillé en sursaut, avait sauté à bas de son lit, et, s'élançant vers la porte dérobée qui conduisait chez l'impératrice, il avait essayé de l'ouvrir; mais, trois jours auparavant, dans un moment de défiance, il avait fait condamner cette porte, de sorte qu'elle resta fermée. Alors, il songea, à la trappe, et s'élança vers l'angle de l'appartement où elle se trouvait. Malheureusement, comme il était nu-pieds, le ressort résista à la pression, et la trappe, à son tour, refusa de s'ouvrir. En ce moment, la porte de l'antichambre tomba en dedans, et l'empereur n'eut que le temps de se jeter derrière un écran de cheminée.

Beningsen et Zoubof se précipitèrent dans la chambre, et Zoubof marcha droit au lit; mais, le voyant vide :

— Tout est perdu !... s'écria-t-il, il nous échappe.

— Non! dit Beningsen, le voici.

— Pahlen, s'écrie l'empereur, qui se voit découvert, à mon secours, Pahlen !

— Sire, dit alors Beningsen en s'avançant vers Paul et en le saluant avec son épée, vous appelez inutilement Pahlen : Pahlen est des nôtres. D'ailleurs, votre vie ne court aucun risque ; seulement, vous êtes prisonnier au nom de l'empereur Alexandre.

— Qui êtes-vous? dit l'empereur, si troublé, qu'à la lueur tremblante et pâle de sa lampe de nuit, il ne reconnaissait pas ceux qui lui parlaient.

— Qui nous sommes? répondit Zoubof en présentant l'acte d'abdication. Nous sommes les envoyés du sénat. Prends ce papier, lis, et prononce toi-même sur ta destinée.

Alors, Zoubof lui remet le papier d'une main, tandis que, de l'autre, il transporte la lampe à l'angle de la cheminée, pour que l'empereur puisse lire l'acte qu'on lui présente. En effet, Paul prend le papier et le parcourt. Au tiers de la lecture, il s'arrête, et, relevant la tête et regardant les conjurés :

— Mais que vous ai-je fait, grand Dieu! s'écria-t-il, pour que vous me traitiez ainsi?

— Il y a quatre ans que vous nous tyrannisez! crie une voix.

Et l'empereur se remet à lire.

Mais, à mesure qu'il lit, les griefs s'accumulent; les expressions de plus en plus outrageantes le blessent; la colère remplace la dignité; il oublie qu'il est seul, qu'il est nu, qu'il est sans armes, qu'il est entouré d'hommes qui ont le chapeau sur la tête et l'épée à la main; il froisse violemment l'acte d'abdication, et, le jetant à ses pieds :

— Jamais! dit-il, plutôt la mort!

A ces mots, il fait un mouvement pour s'emparer de son épée, posée à quelques pas de lui sur un fauteuil.

En ce moment, la seconde troupe arrivait; elle se composait en grande partie des jeunes *nobles dégradés ou éloignés* du service, parmi lesquels un des principaux était le prince Tatetsvil, qui avait juré de se venger de cette insulte. Aussi, à peine entré, il s'élance sur l'empereur, le saisit corps à corps, lutte et tombe avec lui, renversant du même coup la lampe et le paravent. L'empereur jette un cri terrible, car, en tombant, il s'est heurté la tête à l'angle de la cheminée et s'est fait une profonde blessure. Tremblant que ce cri ne soit entendu, Sartarinof, le prince Vereinskoï et Sériatine s'élancent sur lui. Paul se relève un instant,

et retombe. Tout cela se passe dans la nuit, au milieu de cris et de gémissements tantôt aigus, tantôt sourds. Enfin, l'empereur écarte la main qui lui ferme la bouche.

— Messieurs, s'écrie-t-il en français, messieurs, épargnez-moi, laissez-moi le temps de prier Di...

Le dernier mot est étouffé; un des assaillants a dénoué son écharpe et l'a passée autour des flancs de la victime, qu'on n'ose étrangler par le cou, car le cadavre sera exposé, et il faut que la mort passe pour naturelle. Alors, les gémissements se convertissent en râle; bientôt le râle lui-même expire; quelques mouvements convulsifs lui succèdent, qui cessent bientôt, et, quand Beningsen rentre avec des lumières, l'empereur est mort. C'est alors seulement qu'on s'aperçoit de la blessure de la joue; mais peu importe : comme il a été frappé d'une apoplexie foudroyante, rien d'étonnant qu'en tombant il se soit heurté à un meuble et se soit blessé ainsi.

Dans le moment de silence qui suit le crime, et tandis qu'à la lueur des flambeaux que rapporte Beningsen, on regarde le cadavre immobile, un bruit se fait entendre à la porte de communication; c'est l'impératrice, qui a entendu des cris étouffés, des voix sourdes et menaçantes, et qui accourt. Les conjurés s'effrayent d'abord; mais ils reconnaissent sa voix et se rassurent; d'ailleurs, la porte, fermée pour Paul, l'est aussi pour elle : ils ont donc tout le temps d'achever ce qu'ils ont commencé et ne seront point dérangés dans leur œuvre.

Beningsen soulève la tête de l'empereur, et, voyant qu'il reste sans mouvement, il le fait porter sur le lit. Alors seulement, Pahlen entre l'épée à la main; car, fidèle à son double rôle, il a attendu que tout fût fini pour se ranger parmi les conjurés. A la vue de son souverain, auquel Beningsen jette un couvre-pieds sur le visage, il s'arrête à

la porte, pâlit, et s'appuie contre le mur, son épée pendant à son côté.

— Allons, messieurs, dit Beningsen, qui, entraîné dans la conspiration un des derniers, et qui seul, pendant cette fatale soirée a conservé son inaltérable sang-froid, il est temps d'aller prêter hommage au nouvel empereur.

— Oui, oui ! s'écrient en tumulte les voix de tous ces hommes, qui ont maintenant plus de hâte à quitter cette chambre qu'ils n'ont mis de précipitation à y entrer; oui, oui, allons prêter hommage à l'empereur. Vive Alexandre !

Pendant ce temps, l'impératrice Marie, voyant qu'elle ne peut pas entrer par la porte de communication, et entendant le tumulte qui continue, fait le tour de l'appartement; mais, dans un salon intermédiaire, elle rencontre Petaroskoï, avec trente hommes sous ses ordres. Fidèle à sa consigne, Petaroskoï lui barre le passage.

— Pardon, madame, lui dit-il en s'inclinant devant elle, mais vous ne pouvez aller plus loin.

— Ne me connaissez-vous point? demanda l'impératrice.

— Si fait, madame. Je sais que j'ai l'honneur de parler à Votre Majesté; mais c'est Votre Majesté surtout qui ne doit point passer.

— Qui vous a donné cette consigne ?

— Mon colonel.

— Voyons, dit l'impératrice, si vous oserez l'exécuter.

Et elle s'avance vers les soldats.

Mais les soldats croisent les fusils et barrent le passage.

En ce moment, les conjurés sortent tumultueusement de la chambre de Paul en criant :

— Vive Alexandre !

Beningsen est à leur tête; il s'avance vers l'impératrice : elle le reconnaît, et, l'appelant par son nom, le supplie de la laisser passer.

— Madame, lui dit-il, tout est fini maintenant; vous com-

promettriez inutilement vos jours, et ceux de Paul sont terminés.

A ces mots, l'impératrice jette un cri et tombe sur un fauteuil; les deux grandes-duchesses Marie et Christine, qui se sont levées au bruit et qui accourent, se mettent à genoux de chaque côté du fauteuil. Sentant qu'elle perd connaissance, l'impératrice demande de l'eau. Un soldat en apporte un verre; la grande-duchesse Marie hésite à le donner à sa mère, de peur qu'il ne soit empoisonné. Le soldat devine sa crainte, en boit la moitié, et, présentant le reste à la grande-duchesse :

— Vous le voyez, dit-il, Sa Majesté peut boire sans crainte.

Beningsen laisse l'impératrice aux soins des grandes-duchesses, et descend chez le tzarevitch. Son appartement est situé au-dessous de celui de Paul; il a tout entendu : les cris, la chute, les gémissements et le râle; alors, il a voulu sortir pour porter secours à son père; mais la garde que Pahlen a mise à sa porte l'a repoussé dans sa chambre; les précautions sont bien prises : il est captif, et ne peut rien empêcher.

C'est alors que Beningsen entre, suivi des conjurés. Les cris de « Vive l'empereur Alexandre ! » lui annoncent que tout est fini. La manière dont il monte au trône n'est plus un doute pour lui; aussi, en apercevant Pahlen, qui entre le dernier :

— Ah ! Pahlen, s'écrie-t-il, quelle page pour le commencement de mon histoire !

— Sire, répond Pahlen, celles qui suivront la feront oublier.

— Mais, s'écrie Alexandre, mais ne comprenez-vous pas qu'on dira que c'est moi qui suis l'assassin de mon père?

— Sire, dit Pahlen, ne songez en ce moment qu'à une chose...

— Et à quoi voulez-vous que je songe, mon Dieu! si ce n'est à mon père?

— Songez à vous faire reconnaître par l'armée.

— Mais ma mère, mais l'impératrice! s'écrie Alexandre, que deviendra-t-elle?

— Elle est en sûreté, sire, répond Pahlen; mais, au nom du ciel, ne perdons pas une minute.

— Que faut-il que je fasse? demande Alexandre, incapable, tant il est abattu, de prendre une résolution.

— Sire, reprend Pahlen, il faut me suivre à l'instant même, car le moindre retard peut amener les plus grands malheurs.

— Faites de moi ce que vous voudrez, dit Alexandre, me voilà.

Pahlen entraîne alors l'empereur à la voiture qu'on avait fait approcher pour conduire Paul à la forteresse. L'empereur y monte en pleurant; la portière se referme; Pahlen et Zoubof montent derrière, à la place des valets de pied, et la voiture, qui porte les nouvelles destinées de la Russie, part au galop pour le palais d'Hiver, escortée de deux bataillons de la garde. Beningsen est resté près de l'impératrice, car une des dernières recommandations d'Alexandre a été pour sa mère.

Sur la place de l'Amirauté, Alexandre trouve les principaux régiments de la garde.

— L'empereur! l'empereur! crient Pahlen et Zoubof en indiquant que c'est Alexandre qu'ils amènent.

— L'empereur! l'empereur! crient les deux bataillons qui l'escortent.

— Vive l'empereur! répondent d'une seule voix tous les régiments.

Alors, on se précipite vers la portière; on tire Alexandre, pâle et défait, de sa voiture; on l'entraîne, on l'emporte enfin; on lui jure fidélité avec un enthousiasme qui lui

prouve que les conjurés, tout en commettant un crime, n'ont fait qu'accomplir le vœu public. Il faut donc, quel que soit son désir de venger son père, qu'il renonce à punir les assassins.

Ceux-ci s'étaient retirés chez eux, ne sachant pas ce que l'empereur allait résoudre à leur égard.

Le lendemain, l'impératrice, à son tour, prêta serment de fidélité à son fils. Selon la constitution de l'empire, c'était elle qui devait succéder à son mari; mais, lorsqu'elle vit l'urgence de la situation, elle renonça la première à ses droits.

Le chirurgien Vette et le médecin Stof, chargés de l'autopsie du corps, déclarèrent que l'empereur Paul était mort d'une apoplexie foudroyante; la blessure de la joue fut attribuée à la chute qu'il avait faite lorsque l'accident l'avait frappé.

Le corps fut embaumé et exposé pendant quinze jours sur un lit de parade, aux marches duquel l'étiquette amena plusieurs fois Alexandre; mais pas une fois il ne les monta ou ne les descendit, qu'on ne le vit pâlir ou verser des larmes. Peu à peu, les conjurés furent éloignés de la cour : les uns reçurent des missions, les autres furent incorporés dans des régiments stationnés en Sibérie; il ne restait que Pahlen, qui avait conservé sa place de gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, et dont la vue était devenue presque un remords pour le nouvel empereur; aussi Alexandre profita-t-il de la première occasion qui se présenta pour l'éloigner à son tour.

Voici comment la chose arriva.

Quelques jours après la mort de Paul, un prêtre exposa une image sainte qu'il prétendit lui avoir été apportée par un ange, et au bas de laquelle étaient écrits ces mots : *Dieu punira tous les assassins de Paul Ier*. Informé que le peuple se portait en foule à la chapelle où l'image miraculeuse

était exposée, et augurant qu'il pouvait résulter de cette menée quelque impression fâcheuse sur l'esprit de l'empereur, Pahlen demanda la permission de mettre fin aux intrigues du prêtre, permission qu'Alexandre lui accorda. En conséquence, le prêtre fut fouetté, et, au milieu du supplice, déclara qu'il n'avait agi que par les ordres de l'impératrice. Pour preuve de ce qu'il avançait, il affirma que l'on trouverait dans l'oratoire de celle-ci une image pareille à la sienne. Sur cette dénonciation, Pahlen fit ouvrir la chapelle de l'impératrice, et, ayant effectivement trouvé l'image désignée, il la fit enlever. — L'impératrice, avec juste raison, regarda cet enlèvement comme une insulte, et vint en demander satisfaction à son fils. Alexandre ne cherchait qu'un prétexte pour éloigner Pahlen; il se garda donc bien de laisser échapper celui qui se présentait, et, au même instant, M. de Beckleclef fut chargé de transmettre au comte de Pahlen, de la part de l'empereur, l'ordre de se retirer dans ses terres.

— Je m'y attendais, dit en souriant Pahlen, et mes malles étaient faites d'avance.

Une heure après, le comte Pahlen avait envoyé à l'empereur la démission de toutes ses charges, et, le même soir, il était sur le chemin de Riga.

XXII

LE POETE POUSCHKINE

Puisque nous vous avons déjà deux ou trois fois cité des vers de Pouschkine, permettez que nous consacrions un chapitre à ce grand homme.

Pouschkine, tué en 1837, populaire en Russie comme l'est Schiller en Allemagne, est à peine connu chez nous.

C'est cependant tout à la fois un homme d'idées et de forme, un poëte et un patriote.

Jusqu'à lui, à part le fabuliste Krilof, la Russie n'avait pas eu la force d'enfanter un génie national.

Un peuple ne compte intellectuellement au nombre des nations que lorsqu'il a une littérature en propre. De certaines fables de Krilof et des poésies de Pouschkine date l'ère intellectuelle de la Russie.

La Russie a réellement ses poëtes maintenant : Krilof, Pouschkine, Lermontof, Nikrasof, la comtesse Rostopchine; elle a ses romanciers : Pissemsky, Tourguénef, Gregorovitch, Tolstoï, Stchedrine, Jadovskaïa, Touo, Stanicki.

Du règne de l'empereur Alexandre, date de sa liberté, datera probablement son histoire.

Revenons à Pouschkine.

Pouschkine naquit en 1799, dans le gouvernement de Pskov. Il était fils d'un propriétaire et petit-fils, par sa mère, d'Annibal, nègre de Pierre Ier.

Annibal, pris sur les côtes de Guinée, sauta par-dessus le

bord du bâtiment qui l'emportait, à plus de vingt-cinq lieues des côtes. Le malheureux captif n'avait pas l'espérance de se sauver, mais il avait celle de mourir.

Celle-là même fut trompée : une barque mise à la mer le rattrapa. Il fut chargé de fers, mis à fond de cale, ramené et vendu en Hollande.

Pierre Ier le vit à Amsterdam. On lui raconta l'histoire d'Annibal; touché de cet amour de la liberté dans un nègre, il l'acheta et l'emmena en Russie, où l'intelligent Africain atteignit le grade de général et devint le créateur de l'artillerie russe.

Le prince Pierre Dolgorouky, dans sa *Notice sur les principales familles de la Russie*, prétend que, par les femmes, Pouschkine descend de la maison Pouschkine, qui, divisée dans les branches Bobristchef-Pouschkine et Moussine-Pouschkine, demeurait à Radscha, puis vint d'Allemagne en Russie pendant le XIIIe siècle, et donna à son pays d'adoption plusieurs boyards au XVIIe et au XIXe siècle. Nous n'en croyons rien. Peut-être ces familles ont-elles réclamé Pouschkine depuis sa mort, pour ajouter sa gloire littéraire à leur illustration historique; mais, à coup-sûr, il n'était pas, du vivant du poëte, question de cette parenté.

Pouschkine en eût parlé, lorsque, attaqué sur la bassesse de son extraction par Boulgarin, dans son journal, il répondit par des vers qui rappellent le *Je suis vilain* de Béranger, et par cette épigramme que nous traduisons aussi littéralement que possible :

Monsieur de Boulgarin, qui me traite en ilote,
Décide que jadis mon grand-père Annibal,
Pour un verre de rhum, fut, par certain pilote,
Acheté sur les bords du fleuve Sénégal :
C'est vrai; mais il devrait, à cette facétie,
Ajouter que ce fut ce pilote de Dieu

Qui, guidant le vaisseau de la sainte Russie,
La proue en Amérique et la poupe en Asie,
Joignit la mer de glace avec la mer de feu.

Pouschkine, élevé au lycée impérial de Tsarsko-Celo, fondé par Alexandre en 1811, fut naturellement un exécrable écolier; il était encore dans ce collége, où il était entré l'année même de sa fondation, lorsqu'il fit, en 1818, son *Ode à la Liberté*, qu'il jeta sur le passage de l'empereur Alexandre, et que celui-ci ramassa et lut.

Elle se terminait par ces vers sur la mort de Paul Ier :

Scélérat couronné, dans l'âme je t'abhorre,
Toute ta race et toi! — De mes jours mieux remplis,
Le plus cher eût été celui-là dont l'aurore
Eût pu voir ta ruine et celle de tes fils.
Ton peuple, qui, d'effroi, quand tu passes, murmure,
Contemplant sur ton front le stigmate de feu.
Terreur de l'univers, honte de la nature!
Anathème vivant de notre terre, adieu!

Lorsque la lune éteint au fond du fleuve sombre
Sa nocturne clarté, pâle flambeau des cieux,
Quand tout repose et dort, il est un point dans l'ombre
Où le poëte arrête un regard soucieux.
C'est sur toi, noir palais, où nul feu ne s'allume,
Sépulcre menaçant dans l'ombre enseveli,
Qui nous apparais triste et noyé dans la brume,
Mais encor plus noyé dans les flots de l'oubli.

Mais à peine, rêveur, est-il là, le poëte,
Que, du haut de ces murs, comme un sinistre écho,
Il entend retentir la lugubre trompette,
Qui sonne, vengeresse, aux lèvres de Clio.
Alors monte, pareil aux nocturnes marées,
Un cortége muet d'hommes mystérieux,

Aux poitrines sans cœur, de cordons chamarrées,
Aux regards inquiets, aux pieds silencieux.

Il se tait devant eux, le soldat infidèle
Dont le bruyant qui-vive aurait dû retentir.
Il s'abaisse, le pont de l'âpre citadelle,
Livrant l'hôte royal qu'il devait garantir.
Un passage est ouvert par une main vendue,
La porte s'entre-bâille au poignard acharné,
Et, dans la sombre nuit, fuyant, l'âme éperdue,
Il crie, il tombe, il meurt, le bandit couronné!

O tzars, quelle leçon! Vos polices, vos sbires,
Vos tortures brisant les membres palpitants,
Vos gibets qui du ciel rapprochent les martyres,
Voyez, tout fait défaut quand Dieu dit : « Il est temps!
Si vous voulez sauver vos fragiles couronnes,
O tzars, renoncez donc à vos sanglants décrets;
Et désormais pour garde, aux degrés de vos trônes,
Placez la Liberté, la Justice et la Paix!

Nous avouons que c'est avec une certaine répugnance que nous traduisons cette ode : l'injure n'est ni dans notre talent, ni dans notre caractère, et c'est autant pour faire connaître l'indulgence d'Alexandre que le génie de Pouschkine, que nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs.

En effet, Pouschkine, qui faisait à un pauvre empereur, rendu à moitié fou par la solitude et les macérations, l'injustice de le traiter comme un tyran; Pouschkine, sous le règne du fils de celui dont il traînait le cadavre aux gémonies, ne fut ni arrêté ni jugé, ni condamné : il lui fut enjoint de quitter Saint-Pétersbourg et de retourner chez son père.

Quelque temps après qu'il se fut retiré chez son père, Pouschkine reçut l'ordre de se rendre au Caucase.

Chez nous, recevoir l'ordre d'aller risquer sa vie le fusil à la main n'est point une punition, c'est une faveur.

La solitude, les montagnes, les torrents, les sommets neigeux, la mer étincelante, tout cela redoubla l'énergie mélancolique de Pouschkine et en fit le génie poétique que la Russie admire.

Et, en effet, de là-bas, des gorges du Terek, des bords de la Caspienne, il jetait ses vers à la Russie, et le vent qui vient d'Asie les portait jusqu'à Moscou et jusqu'à Saint-Pétersbourg,

Ce fut alors que parut son *Prisonnier du Caucase*, poëme contemporain des poëmes de Byron, et qui égale *le Corsaire* et *le Giaour*.

Le génie de Pouschkine intercéda pour lui près de l'empereur, et le poëte reçut l'autorisation de revenir près de son père.

Il était à Pskof lorsque se noua la fameuse conspiration de Pestel, de Ryleïef, de Mouravief-Apostol, de Bestoujef et de Kokhôvski.

Ryleïef essaya d'entraîner Pouschkine; mais, raisonnable cette fois, Pouschkine, qui ne croyait pas à la réussite du complot, refusa d'y participer.

Cependant, le 5 ou le 6 décembre, voulant assister aux événements qui se préparaient, il emprunta le passe-port d'un ami, et, quittant Pskof où il était interné, il partit en poste pour Saint-Pétersbourg.

Il n'avait pas fait trois verstes, qu'un lièvre croisa son chemin.

Un lièvre qui croise votre chemin est, en Russie, — le pays le plus superstitieux de tous les pays, — un signe de malheur, ou, tout au moins, l'avertissement que l'on est menacé d'un malheur si l'on continue sa route. — Chez les Romains, c'était lorsqu'on heurtait une pierre : on connaît le mot si mélancolique de Bailly, conduit à l'échafaud et

trébuchant sur un caillou : « Un Romain serait rentré chez lui! »

Tout superstitieux qu'il était, Pouschkine brava le présage, et, au postillon qui se retournait pour lui demander ce qu'il y avait à faire, il cria :

— En avant!

Le postillon obéit.

Trois ou quatre verstes plus loin, même présage; un second lièvre croise une seconde fois le chemin du poëte.

Une seconde fois le postillon se retourne.

Pouschkine resta un instant indécis et pensif.

Puis, en français :

— Allons, dit-il, les plus courtes folies sont les meilleures : retournons.

Pouschkine dut, selon toute probabilité, la liberté, sinon la vie, à cette circonstance. Arrêté à Saint-Pétersbourg après les événements de décembre et riche de ses antécédents, Pouschkine eût été pendu avec Ryleïef, ou exilé en Sibérie avec Troubetzkoï.

Il apprit à Pskof la mort et l'exil de ses compagnons. Homme de lutte, il écrivit aussitôt :

Peu de règne et déjà beaucoup d'ouvrage fait :
Cent deux en Sibérie, et cinq mis au gibet!

L'empereur Nicolas connut-il ou ignora-t-il cette nouvelle offense de Pouschkine à la royauté? Ce qu'il y a de certain, c'est que, du procès de décembre, data la rentrée en grâce du poëte.

La lettre où il refusait de prendre part au complot avait été trouvée parmi les papiers des condamnés; elle avait été mise sous les yeux de l'empereur, et celui-ci, n'approfondissant pas le motif qui l'avait dictée, tout heureux, après

une si terrible sévérité, de pouvoir accorder une faveur, fit venir Pouschkine à Saint-Pétersbourg.

Lorsque l'ordre impérial lui fut transmis, Pouschkine se regarda comme perdu. Nicolas, montant sur le trône, avait-il désapprouvé l'indulgence d'Alexandre, et allait-il lui faire payer une seconde fois son compte de l'*Ode à la Liberté*, qu'il croyait soldé; ou, ce qui était bien plus à craindre encore, l'empereur avait-il eu connaissance du distique qui venait de tomber de sa plume?

Dans tous les cas, il n'y avait point à éluder l'ordre; il partit pour Saint-Pétersbourg, et, à son grand étonnement, y reçut l'accueil le plus gracieux.

L'empereur le nomma historiographe de la Russie, et commença par lui commander l'histoire de Pierre Ier.

Mais, par un de ces caprices particuliers aux poëtes, Pouschkine, au lieu d'écrire l'histoire du règne de Pierre Ier, écrivit celle de la révolte de Pougatschef.

Les Russes eux-mêmes ne font pas grand cas de cet ouvrage; son nouveau titre inspirait mal Pouschkine.

Mais, il faut le dire, cette faveur de l'empereur Nicolas ne changea rien aux opinions, ni surtout aux sympathies de Pouschkine; loin d'oublier ses amis de Sibérie, ils ne lui en devinrent que plus chers, et, en toute occasion, il leur jetait la plainte du cygne ou le cri de l'aigle.

Tous les ans, un dîner réunissait les élèves de Tsarsko-Celo. Ce dîner était donné en l'honneur de la fondation du collége, et aussi, comme notre dîner de Sainte-Barbe, dans le but de resserrer les liens de cette amitié qui, noués au collége, se relâchent dans le monde.

Quatre des plus illustres élèves manquaient à ce dîner, où ils eussent dû se trouver, et qui avaient fini leurs études le même jour que Pouschkine : c'étaient Valkorsky, guerroyant au Caucase; Mathuskine, officier de marine, occupé

à faire le tour du monde; Pouschkine [1], et Kouhelbeker, ensevelis tous deux, comme décembristes, dans les mines de la Sibérie.

Pouschkine se leva, et, quand il s'agissait de la Sibérie pour lui-même s'il eût été dénoncé, il improvisa ce toast :

Que Dieu vous soit en aide, amis, dans ce bas monde,
Au milieu des soucis renaissant chaque jour,
Au milieu des plaisirs que vous promet l'amour,
Au milieu des festins dont la sagesse gronde !

Que Dieu vous soit en aide, amis, dans ce bas monde,
Au moment où des yeux coulent des pleurs amers,
Soit que vous parcouriez l'immensité des mers,
Ou languissiez captifs dans la mine profonde !

Un silence de mort suivit ce derniers vers; puis, tout à coup, la salle du festin tout entière éclata en bravos.

Sur soixante élèves qui assistaient au repas, il n'y eut pas un dénonciateur.

C'eût été beau partout. — C'était plus beau que partout en Russie, sous l'empereur Nicolas.

Un autre jour, Pouschkine entrait à l'improviste dans le cabinet d'un de ses amis qui écrivait en Sibérie à un décembriste; il prit la plume, et, de son côté, écrivit :

Au fond des souterrains de l'âpre Sibérie,
Gardez votre constance et vos sombres labeurs;
La clémence du ciel, amis, n'est point tarie :
Dieu voit votre travail et comptera vos pleurs.

Rien ne sera perdu, ni l'élan de vos âmes,
Blé semé par vos mains aux champs de l'avenir;

1. Cousin du poëte.

Ni les prospérités de nos tyrans infâmes,
Que Dieu ne garde sauf que pour les mieux punir.

L'amour de vos amis, dont peut-être l'on doute,
Là-bas, où l'on trébuche et tombe dans la nuit,
Croyez-moi, jusqu'à vous saura s'ouvrir la route :
Au plus sombre cachot parfois l'étoile luit.

Il entrera, pieux, jusque dans votre tombe,
Et, le guidant, au bruit de vos généreux fers,
Ma muse secoûra ses ailes de colombe
Sur vos fronts de martyrs, saignants, mais toujours fiers.

De sa voix consolante, elle vous dira : « Frères,
Me reconnaissez-vous? J'arrive, me voilà.
Ce n'est plus l'espérance aux lueurs mensongères,
C'est la liberté sainte ; elle approche, elle est là. »

L'heure est lente à sonner, qui venge les victimes;
Mais elle sonnera peut-être dès demain,
Et vous nous trouverez au seuil de vos abîmes,
Vous attendant debout et le fer à la main !

Ces vers, qui ne pouvaient être imprimés, circulaient manuscrits ; et la popularité de Pouschkine grandissait chaque jour dans cette jeune génération, chez laquelle un sang plus chaud entretient les idées généreuses.

Sur ces entrefaites, il devint passionnément amoureux d'une jeune fille qu'il épousa.

C'est dans la première période de son mariage et de son bonheur, qu'il publia deux ou trois poésies d'une forme variée, mais au fond desquelles on voit toujours battre le cœur mélancolique, et vivre l'esprit amer de l'auteur.

Il y a de tout dans les poésies de Pouschkine : son génie,

si souple et si malléable, se pliait à tout; ou plutôt, son génie était si puissant, qu'il soumettait tout à la forme qu'il lui plaisait de choisir.

Vous avez pu apprécier, à travers notre faible traduction, sa manière dans l'ode.

Voici de l'épigramme

Épousez la belle duchesse;
Vous êtes riche, elle n'a rien:
Elle ira bien à la richesse,
Et les cornes vous iront bien.

Voici du madrigal :

A MADAME ***

Que vous dirai-je bien en vers, et tout à coup,
Moi, de la vérité le disciple fidèle?
Sans y penser, je dis : « Vous êtes la plus belle! »
Et redis même chose en y pensant beaucoup.

Voici de l'amour :

Le désir près de toi me brûle de sa fièvre;
Du feu de tes regards mon cœur est consumé;
Baise-moi, mon amour! le baiser de ta lèvre
Est, plus qu'un vin de Grèce, et doux et parfumé!
Maintenant, immobile à mes côtés demeure,
Afin que sur ton sein je dorme jusqu'à l'heure
Où de la sombre nuit triomphera le jour;
Penche-toi sur mon front, que ton souffle m'effleure.
Oh! que je t'aime!... Et toi, m'aimes-tu, mon amour?

Voici du découragement :

L'ÉCHO

Que le loup hurle aux bois pendant la nuit profonde,
Que résonne le cor, que le tonnerre gronde,
Que, de l'autre côté du sommet escarpé,
Comme un oiseau joyeux chante la jeune fille :
Soudain ta voix dans l'air ou rugit ou babille,
Et rend un son pareil au son qui t'a frappé.

Aucun bruit jusqu'à toi sans réponse n'arrive;
Si la vague murmure en caressant la rive,
Si dans le sol le pâtre enfonce un pieu durci,
Vague, tempête, loup, cor, jeune fille, pâtre,
Chacun a sa réponse, imposante ou folâtre;
L'écho seul, sans écho, meurt; — le poëte aussi.

Voici de la fantaisie :

LES DEUX CORBEAUX

Le corbeau vers le corbeau vole,
Et, tout en croassant, lui dit :
« Où déjeuner? Sur ma parole,
Ce matin, j'ai grand appétit. »

A l'oiseau, l'oiseau répond : « Frère,
Je vais te tirer d'embarras.
Un chevalier, sur la bruyère,
Dans son sang est couché là-bas!

» Qui commit l'action infâme?
Et dans quel but la commit-on?
Nul ne le sait, sinon sa femme,
Sa jument noire et son faucon.

» Le faucon s'est, à tire-d'aile,
Envolé dans le bois altier;
Et, sur sa jument infidèle,
A disparu le meurtrier.

» Et la femme, beauté farouche,
Qui ne se permet qu'un servant,
Attend, le baiser à la bouche,
Non l'ami mort, mais le vivant.

Avec les fragments sur le tzar Pierre et sur les nuits d'été, ce que nous venons de citer donnera, nous l'espérons, une idée assez exacte du génie de Pouschkine.

D'ailleurs, toutes les fois que nous le rencontrerons sur notre route, nous ne nous ferons pas faute de le traduire.

Pouschkine a, en outre, laissé deux volumes de prose : l'un qui contient la conspiration de Pougatschef; l'autre, plusieurs nouvelles, dont l'une est connue en France : *la Fille du Capitaine*.

Nous avons traduit trois autres de ces nouvelles : *le Coup de feu*, *le Chasse-Neige* et *le Faiseur de cercueils*.

Pouschkine était arrivé à l'apogée de son talent et au plus haut point de sa popularité, lorsque survint l'événement qui l'enleva à la Russie à l'âge de trente-huit ans.

L'aristocratie russe était fort jalouse de Pouschkine, qui s'était fait une noblesse bien autrement sonore et retentissante que celle des plus illustres seigneurs contemporains.

En temps de guerre, la lyre du poëte domine même le bruit des armes.

En temps de paix, toutes les vibrations de l'air, tous les échos de l'âme sont à lui.

On spécula sur ce cœur passionné que faisait battre un sang africain, pour faire saigner ce cœur, si l'on ne parvenait point à le briser.

Peu de jours se passaient sans que Pouschkine décachetât une lettre anonyme.

Ces lettres anonymes avaient pour but de lui inspirer, sur la fidélité de sa femme, les soupçons les plus injurieux.

Ces soupçons avaient pour objet un jeune homme nommé Dantès, qui fréquentait la maison de Pouschkine.

Pouschkine fit comprendre à Dantès que ses visites lui déplaisaient.

Dantès cessa ses visites.

Tout alla bien pendant quelque temps; mais, un soir, en rentrant, Pouschkine rencontra Dantès sur son escalier.

Cette fois, la colère l'aveugle. Sans explication aucune, il saute à la gorge du jeune homme et veut l'étrangler.

Celui-ci, en se débattant, parvient à prononcer quelques mots, et Pouschkine croit comprendre que Dantès lui dit qu'il ne vient point pour sa femme, mais pour la sœur de sa femme.

— Il y a un moyen de me prouver que vous ne mentez pas, dit Pouschkine.

— Lequel?

— Vous aimez la sœur de ma femme?

— Oui.

— Eh bien, épousez-la.

— Je vous demande la main de votre belle-sœur, monsieur, répondit Dantès; ayez la bonté de transmettre ma demande à ses parents.

Un mois après, Dantès était marié avec mademoiselle Gantchovña, belle-sœur de Pouschkine.

Certes, après cette preuve, donnée par Dantès, de son innocence et de celle de madame Pouschkine, on crût tout terminé.

Tout l'eût été, en effet, si une haine inconnue n'eût pas juré la perte du poëte.

Les lettres anonymes recommencèrent. Elles disaient que

le mariage n'était qu'une feinte infâme pour rapprocher les deux amants.

Pouschkine renferma pendant plusieurs mois la rage, la haine, le fiel qui bouillonnaient dans son cœur; puis, enfin, ne pouvant plus supporter la vue de son beau-frère, il lui déclara qu'il devait ou quitter la Russie, ou se battre avec lui.

Dantès employa tous les moyens qui pouvaient rassurer Pouschkine. Pouschkine était devenu fou.

Il menaça Dantès de lui faire une de ces insultes publiques qui ne laissent à un homme d'autre choix qu'un duel ou le déshonneur.

Dantès supplia Pouschkine de mettre un intervalle de quinze jours entre celui où il le provoquait et le jour du duel.

Il espérait que, pendant ces quinze jours, Pouschkine se calmerait et renoncerait à sa terrible résolution.

Pouschkine accorda les quinze jours; mais, le matin du quinzième jour, le colonel, aujourd'hui général Danzas, son témoin, était chez Dantès.

Dantès essaya encore de ramener, par l'intermédiaire de ce témoin, Pouschkine à de meilleurs sentiments à son égard. Si brave qu'il fût, il éprouvait une mortelle répugnance à ce duel insensé.

Enfin, il lui fallut céder; les instructions de Pouschkine étaient positives.

Il fut convenu que l'on se battrait au pistolet. On ne se bat guère autrement en Russie; ce fut au pistolet que se battit Lermontof; c'est une balle qui tua cet autre poëte, héritier du génie de Pouschkine.

Le même jour, on se rendit sur le terrain; il avait été choisi au delà de la Néva, à une demi-verste du fleuve, dan un bois peu distant des dernières maisons.

Les pistolets furent chargés

Pouschkine en surveilla lui-même le chargement, pour être sûr que les balles n'en seraient pas distraites.

On mesura trente pas. Les adversaires devaient se battre en marchant l'un sur l'autre.

Chacun d'eux pouvait faire dix pas, ce qui réduisait à dix mètres la distance du feu.

Dantès resta à sa place. Tandis que Pouschkine marchait encore, il tira.

Pouschkine avait fait huit pas; Dantès tirait donc à vingt-deux pas.

Pouschkine tomba sur le coup; mais aussitôt, se relevant, il ajusta son adversaire et fit feu à son tour.

Dantès attendait le coup, se garantissant le visage avec son pistolet déchargé.

Le balle de Pouschkine lui traversa les chairs de l'avant-bras et emporta un bouton de son habit.

— Recommençons! dit Pouschkine.

Mais à peine avait-il prononcé ce mot, que les forces lui manquèrent et qu'il retomba pour la seconde fois.

Dantès voulut s'approcher de lui; mais la haine survivait à la blessure : Pouschkine lui fit de la main signe de s'éloigner.

Dantès obéit.

Les deux témoins alors examinèrent la blessure de Pouschkine. La balle entrait dans le côté droit du ventre, entre les fausses côtes et le foie, et se perdait dans les entrailles.

On porta Pouschkine dans sa voiture, on le ramena chez lui.

Il était six heures de l'après-midi.

Son valet de chambre le reçut des mains du lieutenant-colonel Danzas, le prit sur ses bras et l'emporta par les escaliers.

— Où faut-il porter monsieur? demanda le valet de chambre.

— Dans mon cabinet, répondit Pouschkine, et prends garde que ma femme ne me voie.

Madame Pouschkine ignorait tout.

On apporta Pouschkine dans son cabinet. Ils se tint debout, appuyé à une chaise, tandis qu'on lui ôtait ses habits et sa chemise ensanglantée, et qu'on lui passait du linge blanc; puis il se coucha sur un divan.

Pendant que son domestique le couvrait d'un drap, Pouschkine entendit et reconnut le pas de sa femme.

— N'entre pas, lui cria-t-il; j'ai quelqu'un!

Mais elle, se doutant de quelque chose, ne tint pas compte de la défense, et entra.

— Qu'as-tu, bon Dieu? demanda-t-elle en le voyant pâle et couché.

— Je suis indisposé, et me suis jeté sur ce divan, répondit Pouschkine.

— Veux-tu que l'on envoie chercher un médecin?

— Oui, Harrendt; écris-lui un mot.

C'était un moyen de faire sortir madame Pouschkine; elle sortit en effet.

Pendant son absence, Pouschkine donna ses instructions à son valet de chambre. Il devait, s'il ne trouvait pas Harrendt, aller chez Scholz et Jadler, deux autres médecins de la connaissance de Pouschkine, et prévenir deux de ses amis, le poëte Joukovsky et le docteur Dalh, médecin, mais plus homme de lettres que médecin.

Ni Joukovsky, ni Dalh, ni Harrendt n'étaient chez eux; le valet de chambre ne trouva que Scholz et Jadler.

Tous deux accoururent.

On fit sortir Danzas et madame Pouschkine, ou plutôt Danzas emmena madame Pouschkine, et les deux docteurs examinèrent la blessure.

— Je me sens très-mal, dit Pouschkine en faisant avec angoisse le mouvement qui devait mettre la plaie sous les yeux du médecin.

Scholz fit un signe à Jadler, qui sortit pour aller chercher une trousse de chirurgie.

Resté seul avec Scholz, le blessé lui demanda :

— Que pensez-vous de ma position ? Voyons, parlez franchement.

— Je ne puis vous cacher qu'elle est grave et que vous êtes en danger, répondit Scholz.

— Dites mieux. Je suis un homme mort, n'est-ce pas?

— Le moment venu, je regarderai comme un devoir de ne vous rien cacher. Mais attendons Harrendt; c'est un homme fort savant, et lui et moi serons probablement du même avis. Bon ou mauvais, cet avis vous sera une certitude de plus.

— Je vous remercie, dit Pouschkine en français; vous agissez comme un honnête homme. Il faut que j'arrange ma maison.

— Ne voulez-vous pas que l'on prévienne quelques-uns de vos parents ou de vos amis? lui demanda Scholz.

Pouschkine ne répondit point; mais, tournant la tête du côté de sa bibliothèque :

— Adieu, mes bons amis, dit-il en russe, sans que l'on pût savoir s'il s'adressait aux amis morts ou aux amis vivants.

Un peu après, il demanda :

— Croyez-vous que je vive encore une heure?

— Oh! bien certainement, et, si je vous ai fait cette question, c'est que j'ai cru qu'il vous serait agréable de voir quelques-uns des vôtres, M. Pletnief, par exemple : il est ici.

— Oui, répondit Pouschkine, mais je voudrais surtout voir Joukovsky.

Puis, tout à coup :

— Donnez-moi de l'eau, dit-il, le cœur me manque.

Scholz lui tâta le pouls; il lui trouva la main froide et le pouls faible et rapide.

Il sortit pour aller préparer une boisson.

Pendant qu'il préparait cette boisson, rentra Jadler, avec ses instruments de chirurgie; il ramenait un médecin nommé Salomon.

Sur ces entrefaites, le docteur Harrendt arriva. Au premier examen de la blessure, il vit qu'il n'y avait aucune espérance à conserver.

Il ordonna des compresses d'eau glacée sur la plaie et des boissons rafraîchissantes. Ce mode de traitement produisit l'effet qu'on attendait; le blessé se trouva plus calme.

Pendant ce temps, Spasky, le médecin habituel de la maison, était arrivé. Harrendt laissa le blessé à ses soins.

Les trois autres docteurs, rassurés par la science et surtout par l'amitié de leur confrère pour Pouschkine, se retirèrent avec Harrendt.

— Je suis très-mal, mon cher Spasky, dit Pouschkine lorsque ce dernier s'approcha de lui.

Spasky essaya de le tranquilliser; mais Pouschkine fit de la main un signe négatif.

A partir de ce moment, il ne parut plus songer à lui, mais s'occupa seulement de sa femme.

— Surtout, disait-il à Spasky, ne lui donnez pas trop d'espérance, ne lui cachez pas ma position. Vous savez qu'elle n'a aucune force sur elle-même. Quant à moi, faites de moi tout ce que vous voudrez; je consens à tout, je suis prêt à tout.

Et, en effet, sans savoir combien le danger était grand, madame Pouschkine était en proie à un désespoir facile à comprendre. Quoique forte de son innocence, elle savait parfaitement que c'était à cause d'elle que le duel avait eu

lieu, et elle ne pouvait se pardonner d'être la cause involontaire d'un malheur qu'elle était loin de soupçonner aussi grand qu'il était.

De temps en temps, elle entrait, légère et muette comme une ombre, dans la chambre de son mari. Celui-ci, la face tournée contre la muraille, ne pouvait la voir; mais, chaque fois qu'elle entrait, on eût dit que le blessé devinait sa présence.

Alors, tout bas, il disait à Spasky :

— Ma femme est ici, emmenez-la, je vous prie.

Il semblait moins s'inquiéter de ses souffrances que craindre de les lui laisser voir.

— Pauvre femme! dit-il une fois à Spasky avec un léger mouvement d'épaules. Le monde va la déchirer à belles dents, et pourtant elle est innocente.

Et toutes ces choses, il les disait avec un accent aussi calme que s'il eût été dans son état de santé habituel; car, à l'exception de deux ou trois heures de la première nuit, pendant lesquelles ses souffrances dépassèrent la mesure des forces humaines, il fut étonnamment ferme.

— J'ai assisté à trente combats, répéta souvent depuis le docteur Harrendt, j'ai vu beaucoup de mourants, mais jamais un seul qui eût le courage de celui-là.

Quelque chose de plus bizarre encore s'accomplit. Pouschkine était d'un caractère irritable et violent. Eh bien, ces premières heures de souffrances domptées, il était devenu un autre homme. L'orage qui, pendant toute sa vie, avait grondé dans son cœur, semblait éteint sans laisser de traces. Pas un seul mot ne fut prononcé par lui qui rappelât son impatience passée.

Déjà, comme si, dans la sérénité de la mort, il eût plané au-dessus de l'humanité, il semblait avoir oublié jusqu'à sa haine. Greitch et Boulgarin l'avaient constamment attaqué dans leur journal, et presque toujours il avait répondu

à ces attaques avec une sombre amertume. Eh bien, au milieu de ses souffrances, il se souvint que la veille, il avait reçu une lettre de faire part de la mort du fils de Greitch.

— A propos, dit-il à Spasky, si vous voyez Greitch, saluez-le de ma part, et dites-lui que je compatis du fond du cœur au malheur qui lui arrive.

On lui demanda s'il voulait se confesser et communier. Il consentit à tout, demanda au médecin s'il croyait qu'il dût vivre le lendemain jusqu'à midi, et, sur la réponse affirmative, il donna l'ordre qu'on allât chercher le prêtre à sept heures du matin.

Ses devoirs religieux remplis, Pouschkine voulut encore éprouver, s'il était possible, un redoublement de sérénité.

Il appela alors Spasky, et le pria de lui donner quelques papiers, lui indiquant la place où ils étaient. C'étaient des papiers écrits de sa main :

Puis il appela le lieutenant-colonel Danzas, qui était revenu au point du jour chercher de ses nouvelles, et lui fit prendre note de quelques dettes à lui.

Ce travail le fatigua néanmoins; ce fut au point qu'il n'essaya pas même de faire les autres dispositions dont il avait parlé.

Se sentant très-faible, il crut un instant qu'il allait mourir, et dit vivement et d'une voix haletante à Spasky :

— Ma femme! appelez ma femme!

Madame Pouschkine, qui sans doute écoutait à la porte, entra aussitôt.

Il y eut alors une scène de douleur que l'on ne saurait décrire.

Pouschkine demanda ses enfants; ils dormaient encore : on les réveilla, et on les conduisit à leur père, à moitié endormis. Il les regarda longtemps l'un après l'autre, leur posa la main sur la tête, les bénit; puis, sentant qu'une

trop profonde émotion le gagnait, et voulant sans doute garder ses forces pour le moment suprême, il les renvoya d'un mouvement de la main.

Lorsque les enfants furent sortis :

— Qui est ici? demanda-t-il à Spasky et à Danzas.

On nomma le poëte Joukovsky et le prince Viazemsky.

— Appelez-les, dit-il d'une voix faible.

Il tendit sa main à Joukovsky; celui-ci, en la sentant glacée, la porta à sa bouche et la baisa.

Le prince Viazemsky voulut parler, mais les paroles s'éteignirent dans sa gorge.

Il se retirait pour dérober à Pouschkine ses sanglots, lorsque Pouschkine le rappela.

— Dites à l'empereur, murmura-t-il, que je regrette de mourir : je serais tout à lui. Dites-lui que je lui souhaite un règne long, bien long, et du bonheur dans ses enfants et dans la Russie.

Il prononça ces mots lentement et faiblement et cependant d'une manière claire et intelligible.

Puis il fit ses adieux au prince Viazemsky.

En ce moment arriva chez lui Vielgorsky, fameux violoncelliste, maître des cérémonies de la cour.

Vielgorsky venait lui serrer une dernière fois la main.

Pouschkine la lui tendit en silence et en souriant, avec un œil distrait et qui semblait déjà plonger dans l'éternité. En effet, un instant après, s'étant lui-même tâté le pouls, il dit à Spasky :

— Voici la mort qui vient.

Tourguénef, l'oncle du célèbre romancier actuel, vint à son tour; mais pas plus qu'à Vielgorsky Pouschkine ne lui adressa la parole; il se borna à faire un signe de la main en ajoutant avec effort, mais sans s'adresser à personne :

— Madame Karamsine[1] !

[1] Veuve de l'historien.

Elle n'était point là; on l'envoya chercher. Elle accourut. L'entrevue ne dura qu'une minute; mais, quand elle s'éloigna, il la rappela en disant :

— Catherine-Alexiovna, faites sur votre ami le signe de la croix.

Madame Karamsine fit le signe de la croix sur le blessé, qui lui baisa la main.

Une dose d'opium, qu'il prit en ce moment, lui donna un peu de tranquillité, tandis que quelques compresses émollientes que l'on mettait sur sa blessure en adoucissaient la flamme.

Déjà, depuis quelque temps, il était devenu doux comme un enfant, aidant sans plainte ni impatience ceux qui le soignaient, de sorte qu'en apparence il était mieux.

Ce fut ainsi que le trouva le docteur Dalh, homme de lettres et médecin que nous avons déjà nommé.

Pour cet ami, qu'il attendait depuis la veille, il fit un effort.

— Ami, lui dit-il en souriant, il était temps que tu arrivasses, je suis bien mal!

Dalh lui répondit :

— Lorsque nous espérons tous, pourquoi désespères-tu, toi?

Pouschkine secoua la tête.

— Non, dit-il, les choses de la terre ne sont plus faites pour moi; je vais mourir. Il paraît qu'il faut que cela soit ainsi.

Le pouls était plein et dur; on appliqua au blessé quelques sangsues; le pouls devint plus accéléré et plus faible.

Pouschkine remarqua que Dalh était moins abattu que les autres; il le prit par la main et lui demanda :

— Il n'y a personne ici, Dalh?

— Personne, répondit celui-ci.

— Alors, dis-moi si je mourrai bientôt.

— Mourir!... De quoi parles-tu? Nous espérons, au contraire...

Un sourire d'une ineffable tristesse passa sur les lèvres de Pouschkine.

— Vous espérez, dit-il, merci.

Dalh passa toute la nuit du 29 près de son lit, tandis que Joukovsky, Viazemsky et Vielgorsky veillaient dans la chambre voisine. Le blessé avait presque constamment tenu Dalh par la main; mais il ne parlait plus du tout : il prenait un verre, y trempait ses lèvres dans l'eau froide, ou frottait ses tempes couvertes de sueur avec de la glace, mettait sur sa blessure des serviettes chaudes qu'il changeait lui-même, et, quoiqu'il souffrît horriblement, ne laissait point échapper une plainte.

Une fois seulement, il dit en jetant avec découragement ses bras derrière sa tête :

— Oh! quel horrible ennui! Mon cœur, qui semble se fendre, ne peut donc pas se briser tout à fait?

Alors, il demandait à Dalh de le soutenir, changeait de position, faisait placer son oreiller plus haut ou plus bas, et, sans donner le temps d'achever, il interrompait en disant :

— C'est bien! c'est cela! bien, très-bien ainsi!

Ou bien :

— Attends, attends, ce n'est pas nécessaire; tire-moi un peu seulement par la main!

Une fois, il demanda :

— Dalh, qui est chez ma femme?

— Beaucoup de braves cœurs qui prennent part à ta souffrance; l'antichambre et le salon sont pleins.

— Merci, répondit Pouschkine. Va dire à ma femme que tout est bien : sans quoi, elle pourrait encore croire la chose pire qu'elle n'est.

Et, en effet, la quantité de personnes qui venaient elles-

mêmes prendre des nouvelles de Pouschkine, ou qui en envoyaient demander, était telle, qu'à chaque instant la porte de l'antichambre, qui était près du cabinet de Pouschkine, s'ouvrait et se refermait.

Ce bruit incommodait le blessé. On ferma cette porte, et l'on en ouvrit une autre qui donnait sur l'office; de cette façon, les personnes intimes entrèrent seules dans la salle à manger.

Une fois, Pouschkine demanda :

— Quelle heure est-il?

— Dix heures du soir, répondit Dalh.

— Ai-je... encore longtemps à souffrir ainsi, mon Dieu? s'écria Pouschkine. De grâce... plus vite... plus vite!... A quand la fin?... Plus vite... plus vite!...

Il s'était soulevé; mais, comme anéanti par l'effort, il retomba abattu et trempé de sueur.

Quand la douleur triomphait de lui, ou quand cet ennui suprême dont il parlait était le plus fort, il faisait des gestes de la main et gémissait tout bas.

— Hélas! mon pauvre ami, lui dit Dalh, il faut souffrir. Seulement, ne rougis pas de ta douleur; plains-toi, cela te fera du bien.

— Non, non, répondit le blessé; ma femme m'entendrait, et il serait ridicule que cette niaiserie que l'on nomme la douleur l'emportât sur ma volonté.

Vers cinq heures du matin, les douleurs redoublèrent et l'agitation devint de l'angoisse. Seulement alors, Harrendt s'expliqua positivement : il dit que tout était fini, et que le blessé ne passerait pas la journée; le pouls était tombé, les mains étaient froides, les yeux fermés; il ne remuait plus les bras que pour prendre lentement et silencieusement de la glace et s'en frotter le front.

A deux heures de l'après-midi, il ouvrit les yeux et demanda du maroska. — Le maroska est un fruit qui tient le

milieu entre notre mûre sauvage et notre framboise des jardins.

On lui apporta ce qu'il demandait.

Alors, d'une voix assez ferme :

— Priez ma femme de venir, dit-il; je veux que ce soit elle qui me le donne.

Elle vint, se mit à genoux devant blessé, lui présenta deux ou trois cuillerées de confitures, et mit sa joue contre la sienne.

Alors, Pouschkine caressa ses cheveux, et lui dit :

— Eh bien, eh bien, cela va mieux ; ce ne sera rien, va...

L'expression sereine de sa physionomie, sa voix ferme, trompèrent la jeune femme : elle sortit presque rassurée.

— Vous allez le voir? dit-elle au docteur Spasky, qui arrivait. Il va mieux, grâce au ciel : il ne mourra point.

Et, au moment où elle disait cela, le dernier jugement rendu par la mort était en train de s'exécuter.

Sur cette assurance que Pouschkine allait mieux, ses plus intimes amis entrèrent : c'étaient Joukovsky et Vielgorsky.

Dalh souffla à l'oreille de Joukovsky :

— Voilà l'agonie qui commence.

Cependant les idées paraissaient encore limpides.

Seulement, de temps en temps, un assoupissement les obscurcissait.

Une fois, il prit la main de Dalh, et, la serrant, il lui dit :

— Soulève-moi donc, et allons plus haut, plus haut!

Était-ce un commencement de délire? était-ce une aspiration vers Dieu?

Revenu à lui, il continua, en montrant sa bibliothèque :

— Il me semblait que j'escaladais avec toi ces rayons et ces livres, bien haut, bien haut! et la tête m'a tourné.

Quelque temps après, sans ouvrir les yeux, il chercha la main de Dalh, et dit :

— Mais, allons donc, de grâce! partons ensemble.

Dalh, au risque de la souffrances qu'il pouvait lui causer, le prit alors par les deux bras et le souleva.

Tout à coup, comme réveillé par ce mouvement, il ouvrit les yeux, sa figure rayonna, et il dit :

— Ah! c'est donc fini, je pars... je pars...

Puis, retombant sur son oreiller :

— Je respire à peine, ajouta-t-il; j'étouffe.

Ce furent ses derniers mots.

Le mouvement de sa poitrine, calme jusque-là, devint saccadé, et bientôt cessa tout à fait; un soupir sortit de sa bouche, mais si doux, si calme, si facile, que pas un des assistants ne le remarqua.

C'était cependant le dernier.

— Eh bien? demanda Joukovsky après un moment de silence.

— Tout est fini, répondit Dalh.

C'était le 29 janvier 1837; il était trois heures moins un quart de l'après-midi.

Pouschkine n'avait pas encore trente-huit ans.

Maintenant, Pouskine mort, voici ce qui se passa:

Joukovsky pensa à faire prendre le masque de son ami. On envoya chercher un mouleur, et l'empreinte fut faite.

La mort n'avait pas encore eu le temps de changer l'expression de ses traits. L'aspect était celui d'un homme calme et grandiose.

On se partagea alors les soins à rendre au mort et à celle qui lui survivait. La princesse Viasinicki et madame Zagraskhia ne quittèrent point la veuve.

Les autres se chargèrent des funérailles.

Le lendemain, les amis du poëte, Dalh, Joukovsky, Vielgorsky et Tourguénef, le mirent au cercueil.

Pendant tout le temps que le cercueil resta exposé dans la maison mortuaire, cette maison ne désemplit pas. Plus

de dix mille personnes vinrent lui rendre la visite suprême. On n'entendait que des sanglots : les uns avaient perdu un parent, beaucoup un ami, tous un grand poëte.

La messe funèbre eut lieu le 1er février. Toute l'aristocratie de Saint-Pétersbourg, tous les ministres russes et étrangers y assistèrent. Puis, la messe finie, on porta le cercueil dans le caveau où il devait attendre son transport hors de la ville.

Le 3 février, à dix heures du soir, on se réunit de nouveau, et l'on eut une dernière messe. Puis, à minuit, au clair de la lune, qui semblait mélancoliquement éclairer le voyage funéraire du poëte qui l'avait si souvent chantée, on mit le cercueil sur un traîneau, et le traîneau partit, suivi de Tourguénef seulement.

Plusieurs fois Pouschkine avait dit à sa femme qu'il voulait être enterré au couvent de l'Assomption de la Vierge, où reposait sa mère. Ce couvent était situé au gouvernement de Pskof, dans le district d'Oposkhof, à quatre verstes du village de Mikaëloskoé. Pouschkine avait passé là quelques-unes de ses poëtiques années de la jeunesse.

Le 4 février, à neuf heures du soir, le corps entra à Pskof, d'où, le 5, à sept heures du soir, il arriva à sa destination, passant, pour arriver à sa dernière couche, près de trois sapins isolés qu'il affectionnait et qu'il avait chantés.

On déposa le corps dans l'église de la cathédrale, où, le soir même, on chanta la messe funèbre.

La nuit fut occupée à creuser à Pouschkine une fosse près de celle de sa mère; le lendemain, à l'aube du jour, après une messe basse, on descendit le cadavre dans cette fosse, en présence de Tourguénef et des paysans qui étaient venus du village de Mikaëloskoé pour rendre les derniers devoirs à leur maître.

Le mot de l'Évangile sonna tristement à l'oreille des as-

sistants, lorsque, en même temps que la première pelletée de terre tombait sur le cercueil, le prêtre dit :

— Tu es poussière, et tu retourneras en poussière.

Mais, par bonheur, lorsqu'il s'agit d'un poëte, l'humble et sombre maxime ne s'applique qu'au corps. Le poëte a deux âmes : l'une monte au ciel, et retourne à Dieu; l'autre, avec ses chants, reste sur la terre...

Peut-être me suis-je étendu un peu longuement sur l'agonie de Pouschkine, dont j'ai puisé les détails dans une lettre écrite par Joukovsky à son père.

Ces détails, dira-t-on, pouvaient intéresser un père qui vient de perdre son fils.

Mais, de même qu'il a deux âmes, le poëte a deux mères : la première, qu'il va rejoindre, comme le fit Pouschkine, dans la fosse où elle l'attend; la seconde, qui lui survit et qui veille sur sa tombe, mère jalouse, qui, elle aussi, veut savoir comment mourut son fils, et qui s'appelle LA POSTÉRITÉ

XXIII

COMMENT ON EST SERVI EN RUSSIE

Soyez rassurés, Dandré n'était point parti pour la Sibérie, nos cinquante-sept colis n'étaient pas confisqués; après trois jours d'attente, le tout a reparu.

J'ai sauté sur la caisse où étaient mes livres; — la plupart étaient des livres défendus en Russie, et je craignais

que la douane n'eût fait main basse dessus. Pas un d'eux n'avait été ouvert! Je ne sais comment l'autorité russe avait été instruite de ma future arrivée, mais l'ordre avait été donné de ne pas même ouvrir mes malles.

Ce qui avait retardé Dandré, c'étaient les quatre-vingts robes et les trente-six chapeaux de la comtesse. Tout cela est arrivé sans accident, sauf le panama du comte...

Le panama du comte, comme tous les panamas, est double; cette qualité a inquiété les douaniers, qui ont cru deviner, entre la doublure et l'endroit, plusieurs mètres de dentelles d'Angleterre ou de point d'Alençon.

Les douaniers ont sondé le panama comme ils eussent fait d'une futaille de vin ou d'un ballot de café; il en est résulté six ouvertures qui rendent le pauvre panama inhabitable.

Le comte a pris la chose en philosophe et a donné l'ordre qu'on lui achetât un panama de fabrique russe. Sa persistance à porter de la paille, au lieu de porter du feutre, se comprend : il fait une chaleur de 30 degrés à l'ombre.

Je me suis emparé des trois colis qui me sont personnels et les ai fait porter dans ma chambre. J'ai maintenant chemises et habits, et je pourrai fêter l'anniversaire de ma compatriote.

Rien ne se fait ici comme ailleurs; ce matin, vers sept heures, j'ai entendu le pas d'une troupe, marchant comme une patrouille. Ce pas s'est arrêté dans la chambre de Moynet, qui précède la mienne, et le bruit d'une espèce de discussion franco-russe lui a succédé.

Moynet, qui me croyait sans doute endormi, paraissait défendre les approches de ma chambre.

A un moment donné, il me parut que Moynet était vaincu et forcé de céder le terrain.

En effet, le pas se rapprocha avec la même régularité, ma porte s'ouvrit, et je vis une troupe de douze hommes

en chemise rouge ou rose, armés chacun d'une machine et d'une brosse à cirer le parquet.

C'étaient les frotteurs du comte.

Ils s'emparèrent alors de ma chambre et se mirent à l'œuvre tous les douze à la fois.

Je me réfugiai sur une chaise, comme, pour fuir les vagues furieuses, on se réfugie sur un rocher.

Mes vagues s'agitèrent si bien, que les unes frottant debout, les autres frottant à quatre pattes, moi sautant avec ma chaise de place en place, au bout de cinq minutes, le parquet fut luisant comme un miroir.

En France, je n'en eusse pas été quitte au bout d'une heure.

Cette multiplicité de frotteurs a ses avantages, mais elle a aussi ses inconvénients. Le mougik a une odeur particulière connue en France sous le nom de cuir de Russie.

Est-ce le mougik qui donne son odeur au cuir, ou le cuir qui donne son odeur au mougik? Grand et mystérieux problème, qui n'est pas encore résolu.

Mais tant il y a, que ma chambre, lorsqu'elle fut cirée, sentait le cuir de Russie, ou le mougik, au point que je fus obligé d'ouvrir les fenêtres et de brûler du vinaigre de Bully.

Même opération s'était accomplie dans la chambre de Moynet et avait été exécutée avec *la même rapidité*.

En deux ou trois heures, tout le rez-de-chaussée de Bezborodko — qui peut mesurer un espace de deux ou trois arpents — fut frotté. Un homme seul eût mis une semaine à accomplir cette gigantesque besogne, de sorte qu'il arriverait à temps pour refrotter la première pièce en sortant de la dernière.

Au reste, on n'a pas l'idée de cette armée de serviteurs de toute espèce s'agitant autour d'une maison russe. Le maître lui-même n'en connaît pas le nombre. J'ai dit que

la maison du comte se composait de quelque chose comme quatre-vingts domestiques.

Mais je n'ai parlé que des serviteurs de jour; restent les serviteurs de nuit.

En ville, ils s'appellent les *dvorniky;* ce sont les portiers.

A la campagne, ils s'appellent les *karaoulny*; ce sont les gardiens.

En ville, les portiers ne couchent chez eux qu'une nuit sur deux.

Chaque portier s'entend avec son voisin ; un portier veille sur deux maisons.

Quelque temps qu'il fasse, il passe la nuit dehors. C'est à lui de s'abriter comme il peut pendant les nuits d'automne, où l'eau tombe par torrents, pendant les nuits d'hiver, où le froid monte de 25 à 30 degrés.

Il tient, d'une main, une planche, et, de l'autre, une baguette à tambour; il bat sur cette planche un certain air — toujours le même — qui indique qu'il veille et, par conséquent, fait son service.

Quelquefois, il supprime la planche, et bat son air sur les colonnes en bois qui sont devant les maisons.

L'air n'en est que plus retentissant.

On est réveillé toutes les heures, mais, au moins, on sait que l'on peut dormir tranquille : le dvornik veille.

Le dvornik, c'est la police entretenue et payée par les particuliers, au lieu d'être entretenue et payée par le gouvernement.

Le dvornik a cela de commode que, lorsqu'on cherche une maison la nuit, de dvornik en dvornik, on finit nécessairement par la trouver.

Il y a plus : si vous avez affaire dans cette maison, comme le dvornik a la clef des deux portes sur lesquelles il veille, il vous examine, et, si votre mise et votre tournure lui inspirent une confiance suffisante, il vous ouvre la porte que

vous cherchez, et, si vous êtes novice relativement à l'intérieur, il vous prend par la main et vous conduit dans l'obscurité jusqu'à l'étage auquel vous avez affaire.

Cela a son avantage et son inconvénient.

Il n'y a pas la ressource du *cordon s'il vous plaît!* que notre somnolent portier parisien tire avec une si majestueuse indifférence, et qui vous laisse, tout en gardant l'incognito, votre liberté d'action.

Mais l'inconvénient du dvornik disparaît moyennant un rouble et même moins, et, comme en Russie il n'y a que des portiers et pas de portières, il en résulte que les secrets amoureux ne courent pas les rues.

Passons aux karaoulny.

Le karaoulnoï (singulier de karaoulny) est ordinairement un vieux soldat.

En Russie, les vieux soldats, quoiqu'ils sortent de la classe des paysans esclaves,—la recrue ordinaire est de huit hommes sur mille hommes, — après leurs dix-huit, vingt ou vingt-cinq ans de service, reviennent libres au lieu d'où ils étaient partis esclaves.

En France, nous dirions poétiquement : *rentré dans ses foyers.*

Mais, hélas! jusqu'à présent du moins, pour le pauvre vétéran, il n'y a pas de foyer en Russie.

Il n'a plus droit à l'*enelos*, plus droit au *labourage* des six arpents, plus droit à la *zastolnaïa*, plus droit à rien enfin. En servant son pays, il est devenu paria.

En récompense de ses services, le gouvernement le chasse et le propriétaire lui ferme sa porte.

Il y a bien, sur la route de Tsarsko-Celo, un hôtel des Invalides, bâti à l'instar du nôtre, et qui peut contenir trois mille personnes.

Mais, dans cet hôtel d'un nouveau genre, il y a cent cinquante employés et dix-huit invalides.

En Russie comme ailleurs, mais en Russie plus que partout ailleurs, les établissements philanthropiques ont surtout pour but de faire vivre un certain nombre d'employés.

Ceux pour lesquels ils sont fondés ne viennent qu'après, ou parfois ne viennent pas du tout.

Qu'importe! l'établissement existe; c'est tout ce qu'il faut.

La Russie est une grande façade. Quant à ce qu'il y a derrière la façade, personne ne s'en occupe. Celui qui se dérange pour regarder derrière cette façade, ressemble au chat qui, se voyant pour la première fois dans une glace, tourne autour de cette glace, espérant trouver un chat de l'autre côté.

Et, ce qu'il y a de curieux, c'est qu'en Russie, le pays des abus, tout le monde, depuis l'empereur jusqu'au dvornik, désire la cessation des abus.

Tout le monde parle de ces abus, tout le monde les connaît, les analyse, les déplore; c'est à qui lèvera les yeux au ciel pour dire : « Notre Père, qui êtes aux cieux, délivrez-nous des abus! » Les abus n'en vont que la tête plus haute.

On compte fort sur l'empereur Alexandre II pour l'abolition des abus, et l'on a raison; il veut sincèrement et de tout son cœur la réforme universelle.

Mais, dès qu'on touche à un abus en Russie, savez-vous qui jette les hauts cris?

L'abus auquel on touche?

Non, ce serait par trop maladroit.

Ceux qui jettent les hauts cris sont les abus auxquels on ne touche pas encore, mais qui craignent que leur tour ne vienne.

Dans l'artichaut, les feuilles les plus dures à arracher sont les premières que l'on mange.

Les abus sont un immense artichaut tout hérissé de piquants : on n'arrive pas au cœur sans se piquer les doigts.

Au reste, nous les passerons en revue.

Ceux des Russes qui croiront que je dis du mal de leur pays parce que je signalerai les abus qui en sont la plaie, ceux-là se tromperont. Ils agiront comme l'enfant qui prend pour son ennemi le médecin qui lui met les sangsues, ou le dentiste qui lui arrache les mauvaises dents.

Revenons à nos karaoulny.

Nous avons donc dit que les militaires, en sortant du service, sont [illegible] qui n'ont plus droit à l'enclos, plus droit au labourage des six arpents, plus droit à la zastolnaïa.

S'il a une famille, et que cette famille le prenne en pitié, le vétéran rentre dans sa famille; et, s'il a conservé ses quatre membres, il aide sa famille : on *tolère* son travail.

Mais, s'il n'a pas de famille, il n'a pas même le droit de se louer comme *rabotnick*, c'est-à-dire comme travailleur.

S'il n'a pas de médaille, il se fait voleur, c'est sa seule ressource.

S'il a deux ou trois médailles, il se fait mendiant, se tient à genoux sur les grandes routes ou sous les porches des églises, baise la terre quand vous passez, et vit des quatre ou cinq kopeks que lui jettent, par jour, les âmes charitables.

Les jours où il ne rencontre pas d'âmes charitables, — il y a de ces jours-là dans le calendrier, — il se passe de manger, à moins qu'il n'y ait eu, la veille, abondance d'âmes charitables.

S'il a cinq, six, sept ou huit médailles, il a une *chance* : c'est de devenir karaoulnoï.

Les karaoulny du comte ont jusqu'à six ou huit médailles.

Nous avons dit que les gardiens, à la campagne, s'appelaient karaoulny.

Karaoul veut dire littéralement service, garde.

Lorsqu'un homme est attaqué la nuit, et qu'il veut appeler du secours, il crie :

— *Karaoul! karaoul!*

C'est appeler à la garde.

Donc, nous avons autour de nous six ou huit karaoulny qui, nuit et jour, sont sur pied.

Ils se tiennent à la porte du côté du quai, aux portes de la maison, aux portes des allées, aux angles des jardins.

Selon toute probabilité, ils se relayent, et les uns dorment lorsque les autres veillent.

Ce que je sais, c'est qu'à quelque heure du jour ou de la nuit que nous sortions, nous trouvons karaoulnoï dans l'antichambre, karaoulnoï à la porte, karaoulnoï au perron du jardin.

Dès que nous apparaissons, les pauvres diables se lèvent et se roidissent sur les jarrets en portant la main à leur casquette.

Impossible de faire un pas, à quelque heure que ce soit, sans rencontrer un karaoulnoï, le petit doigt à la couture du pantalon, la main droite à la hauteur de la casquette.

Supposez un fantaisiste qui, au lieu d'accomplir l'acte chez lui, aille, au clair de la lune, faire une de ces choses prévues par notre vieil et excellent préfet de la Seine M. de Rambuteau : tant que l'acte ne sera pas accompli, il aura, à deux pas de lui, un karaoulnoï, ou plus, l'œil fixe, le corps immobile.

Cela gêne d'abord, comme de voir passer les enterrements sous sa fenêtre; mais on s'y habitue.

Ce qui nous a fait donner ce bon souvenir à M. de Rambuteau, c'est qu'il n'y a pas encore eu en Russie de grand maître de police assez amateur du pittoresque pour bâtir,

soit sur la Perspective, soit sur la grande Morskoï, soit sur les quais, de ces petites colonnes à globe d'azur étoilé d'or qui font l'ornement des boulevards de Paris.

Il y a amende pour l'étranger qui, ne se préoccupant pas de l'absence de colonnes concaves, n'y verrait qu'un oubli, et non pas une loi.

Il est défendu de fumer, aussi bien que de s'arrêter le long des maisons ou à l'angle des rues pour autre chose que pour remettre sa jarretière ou renouer les cordons de ses souliers.

Chaque délit commis par l'une ou l'autre catégorie de délinquants est puni d'une amende d'un rouble.

L'empereur Nicolas rencontra un jour un Français qui, ignorant ou bravant l'ordonnance, fumait à grosses et sensuelles bouffées un pur havane.

Nicolas se promenait seul, selon son habitude, en drojky.

Il le fit monter près de lui, le conduisit au palais d'Hiver, et le fit entrer dans le fumoir des jeunes grands-ducs.

— Fumez ici, monsieur, dit-il; c'est le seul endroit de Saint-Pétersbourg où il soit permis de fumer.

Le Français acheva son cigare, et demanda, en sortant, quel était le monsieur qui avait eu l'obligeance de l'amener au seul endroit de Saint-Pétersbourg où il fût permis de fumer.

On lui répondit :

— C'est l'empereur.

Au reste, on comprend cette défense de fumer dans un pays où tout est construit en bois, et où un bout de cigare imprudemment jeté a parfois causé l'incendie de tout un village.

Aussi fume-t-on sur la Néva.

Les incendies sont fréquents et terribles en Russie.

L'incendie historique de Moscou n'a pas pu être arrêté

par une armée de cent vingt mille hommes, dont chaque homme était intéressé à l'éteindre.

De place en place s'élèvent des tours surmontées de poulies et de cordages.

Ces poulies sont destinées à faire monter des boules qui correspondent à notre cri : « Au feu ! »

Les pompiers du quartier où a lieu l'incendie arrivent les premiers, étant les plus proches. Les autres viennent après.

Si le feu est médiocre et peut être maîtrisé, les pompiers dont la présence n'est pas nécessaire ne sont point mandés ; si le feu est considérable, ou menace de le devenir, les pompiers de tous les quartiers sont convoqués.

On nous assure que nous ne quitterons pas la Russie sans voir quelque magnifique incendie.

Au reste, à ce qu'on nous assure encore, cinq ou six forêts brûlent aux environs de Saint-Pétersbourg...

A propos, cher lecteur, Son Altesse le grand-duc Constantin a fait prier M. Home, notre compagnon de voyage, de venir le voir.

M. Home a répondu, avec tristesse et humilité, qu'il était désespéré de ne pouvoir se rendre à l'invitation de Son Altesse, mais qu'il n'avait plus son pouvoir.

Si le pouvoir lui revient, je vous donne ma parole de vous en prévenir à l'instant même.

XXIV

L'ERMITE DE PERESLOF

Dès que je fus habillé, je pris un drojky, — un ami à moi voulant bien me servir d'interprète, — et je partis pour visiter trois choses : la plus vieille église de Saint Pétersbourg, la petite maison du tzar Pierre, et la forteresse.

Tout cela est situé dans le vieux Saint-Pétersbourg, sur la droite de la Néva.

Quoique suivant la même rive, à six verstes plus loin, on est obligé de repasser le fleuve, le quai étant interrompu; puis, après une verste à peu-près, on le repasse encore, et l'on a devant soi, ou plutôt à sa droite, la première et la plus ancienne église de Saint-Péterbourg, et la petite maison de Pierre, et, à sa gauche, la forteresse.

L'église n'a aucune valeur artistique; la première messe y a été dite en l'honneur du Seigneur, le premier *Te Deum* y a été chanté en l'honneur du tzar Pierre.

Pendant que Moynet prenait un dessin de l'église, je m'acheminai vers la petite maison de Pierre.

C'est le premier abri qu'il ait trouvé au bord de la Néva, et il fut forcé de le bâtir de ses mains : c'est une véritable petite maison hollandaise, construite en bois, mais peinte en rouge avec des briques simulées : on sent le charpentier impérial tout frais émoulu de Saardam.

Pour conserver cette maison aussi longtemps que possi-

ble, on l'a mise dans un écrin de bois et de verre; c'est sur l'enveloppe que tombe la pluie, que s'abat la grêle, que se brise le vent; de sorte que la petite maison, bien propre, bien peinte, bien soignée, brave le soleil l'été, la neige l'hiver.

Il y a quelque chose de profondément touchant dans la façon dont les Russes conservent chaque objet qui peut transmettre à la postérité une preuve quelconque du génie du fondateur de leur empire.

Il y a un grand avenir dans cette religion du passé.

L'intérieur de la petite maison de Pierre se compose de quatre pièces : une antichambre, un salon, une salle à manger, une chambre à coucher.

Dans le salon, devenu une pièce d'exposition d'*ex-voto*, se trouve son fauteuil de travail, son banc, la voile de son bateau.

De la salle à manger, on a fait une chapelle dans laquelle, à la place d'honneur, est exposée l'image à laquelle Pierre attribuait des vertus miraculeuses, et qui le suivait partout; la chambre à coucher sert de sacristie.

Une foule de gens du peuple, les matelots particulièrement, viennent là faire leur prière : peut-être confondent-ils Pierre le Grand avec saint Pierre.

Nous qui ne les confondons pas, nous avouons que nous mettons le héros au moins au même rang que le saint.

Sur une des faces intérieures de la maison s'étend la barque trouvée par le tzar Pierre à Ismaïlof, celle avec laquelle il a manœuvré sur la Yaousa, et dont Brandt avait été le constructeur.

Peut-être cette généalogie n'est-elle pas strictement exacte, et cette chaloupe était-elle simplement celle dans laquelle Pierre Ier allait visiter son ami Bazile, dans l'île qu'il était chargé d'assainir et de coloniser, et qui, de son nom, s'appelle aujourd'hui Vassily-Ostrof.

Dans tous les cas, c'est cette barque que le peuple, dans sa reconnaissance pleine de bonhomie, appelle la *grand'-mère de la flotte russe.*

Un enclos entoure l'écrin.

Cet enclos, fermé d'une haie, est ombragé par de magnifiques tilleuls en fleur.

Dans leurs branches bourdonnent des myriades d'abeilles. Elles se pressent de faire leur nid; elles savent que le temps leur est mesuré, que les fleurs viennent tard et que l'hiver vient vite.

Sous leur ombre dorment, du sommeil calme et insoucieux de l'homme qui n'a rien que sa foi en Dieu, deux ou trois mougiks.

Nous allâmes nous asseoir sur un banc de ce petit jardin.

Si les pensées abondent, c'est bien là, sur ce banc, à l'ombre de cet arbre planté probablement par le tzar Pierre, en même temps qu'il plantait Saint-Pétersbourg de l'autre côté du fleuve.

Ville et tilleuls ont largement poussé. Les abeilles viennent chercher leur miel aux fleurs des tilleuls; les vaisseaux, aussi nombreux que les abeilles, viennent chercher leurs marchandises dans le port de la ville.

Et l'âme de Pierre plane sur tout cela.

On s'effraye en songeant où en serait la Russie si les successeurs de Pierre avaient partagé les idées progressistes de cet homme de génie, qui bâtissait, construisait, fondait tout à la fois des villes, des ports, des forteresses, des flottes, des lois, des armées, des manufactures de canons, des chemins, des églises et une religion.

Sans compter ce qu'il était obligé de détruire, et qui lui donnait parfois plus de mal que ce qu'il avait à fonder.

Je restai là plus d'une heure. Moynet prenait un dessin de la petite maison. J'essayais, moi, de me faire une idée du grand homme.

Lorsque le dessin fut fini, nous dîmes adieu au berceau pour aller dire bonjour à la prison.

La forteresse de Saint-Pétersbourg est bâtie, comme toutes les forteresses, pour être un symbole visible de l'antagonisme entre le peuple et son souverain.

Sans doute, elle défend la ville, mais elle la menace encore davantage ; sans doute, elle a été bâtie pour repousser les Suédois, mais elle a servi à emprisonner les Russes.

C'est la Bastille de Saint-Pétersbourg; comme la Bastille du faubourg Saint-Antoine, c'est surtout la pensée qu'elle a tenue prisonnière.

Ce serait une terrible histoire à écrire que celle de la forteresse. Elle a tout vu, tout entendu; seulement, elle n'a encore rien révélé.

Il viendra un jour où elle ouvrira ses flancs comme la Bastille, et l'on sera effrayé de la profondeur, de l'humidité, de l'obscurité de ses cachots. Il viendra un jour où elle parlera comme le château d'If.

Ce jour-là, la Russie aura une histoire ; jusqu'à présent, elle n'a que des légendes.

Une de ces légendes, je vais vous la raconter.

Un de mes amis chassait, au mois de septembre 1855, à une centaine de verstes de Moscou, du côté de Pereslof. La chasse l'avait entraîné trop loin pour qu'il pût revenir le même soir chez lui. Il se trouvait dans le voisinage d'une petite maison habitée par un vieux gentilhomme qui, depuis cinquante-sept ans, en était propriétaire.

Ce vieux gentilhomme était venu l'habiter à l'âge de vingt ans, sans qu'on sût comment il l'avait achetée, d'où il venait ni qui il était. Depuis le jour où il en était entré en possession, il ne l'avait jamais quittée, même pour aller à Moscou.

Pendant dix ans, il n'avait vu personne, fait aucune con-

naissance dans le voisinage, n'avait parlé que pour dire ce qu'il avait strictement besoin de dire.

Jamais il ne s'était marié, quoique son bien, qui se composait de deux mille déciatines de terre, habitées par cinq cents paysans, lui constituassent une fortune de quatre à cinq mille roubles argent de revenu.

Ce bien était situé entre le couvent de Troïtza et la petite ville de Pereslof.

Quelque peu hospitalier, de réputation du moins, que fût le gentilhomme, notre chasseur n'hésita point à lui demander la permission de passer la nuit chez lui, une place sur un banc, une part du souper. La chaleur du poêle, c'est ce que ne refuse jamais le paysan russe au voyageur étranger: à plus forte raison, un gentilhomme à son concitoyen, nous voulons dire à son compatriote; on n'est encore que compatriote en Russie.

Sous l'empereur Alexandre II, on deviendra concitoyen.

Il était sept heures du soir; le crépuscule commençait à descendre, accompagné de cette bise froide qui, trois semaines d'avance, annonce l'hiver russe, lorsque le chasseur frappa à la porte du *palate*.

C'est ainsi que l'on appelle, en Russie, cette habitation qui est un peu moins que le château, un peu plus que la maison.

Au coup frappé à la porte, un vieux domestique vint ouvrir. Le chasseur lui exposa sa demande; le vieux domestique rentra pour la transmettre au pomeschik, priant le solliciteur d'attendre un instant dans l'antichambre.

Cinq minutes après, il reparut.

Le pomeschik invitait notre chasseur à entrer.

Celui-ci entra, et trouva son hôte attablé avec un convive, qu'il reconnut pour un voisin de campagne de son père.

Il avait donc une protection près du prétendu misan-

thrope, au cas où celui-ci reviendrait sur sa première décision. Mais il n'en avait pas besoin, le pomeschik se leva et vint à lui en l'invitant à prendre place à table.

C'était un beau vieillard de soixante-quinze ans, à l'œil vif, et même un peu inquiet, à la santé robuste, et auquel de beaux cheveux blancs et une belle barbe blanche n'ôtaient rien de ses apparences de vigueur.

Il portait le costume russe dans sa rigide exactitude, bottes venant au-dessous du genou, pantalon de velours noir à larges plis, surtout de drap gris, et bonnet garni d'astrakan.

On était à la fin du repas; les deux convives prenaient une tasse de thé en fumant. Le vieillard ordonna, en s'excusant auprès de son hôte de le recevoir d'une façon si peu en harmonie avec son désir, de remettre sur la table les restes du dîner.

Ces restes du dîner étaient, d'ailleurs, assez copieux pour satisfaire l'appétit du chasseur le plus affamé.

Le nôtre mangea assez rapidement pour rejoindre les deux vieux compagnons, à leur cinquième ou sixième tasse de thé, et à leur troisième ou quatrième cigare.

Il va sans dire que le convive du vieillard et mon ami le chasseur s'étaient fait les politesses d'usage, et que le pomeschik savait que ses deux hôtes n'étaient point étrangers l'un à l'autre.

La conversation s'engagea sur les affaires du temps: on parlait alors avec une liberté qui semblait d'autant plus douce, que l'on sortait de trente-trois ans de mutisme.

L'empereur Nicolas était mort le 18 février de la même année; et l'empereur Alexandre II avait débuté par des paroles et par des actes qui ouvraient à la Russie un avenir qu'elle avait cessé d'espérer.

Le vieillard, contre l'habitude des gens de son âge, qui regrettent toujours le passé, paraissait heureux d'avoir

changé de régime, et respirait à pleine poitrine; il semblait un homme longtemps oppressé par la voûte d'un cachot, qui vient d'être rendu à la liberté, et qui la savoure avec délices.

La conversation intéressait singulièrement notre chasseur; le vieillard, qui avait une mémoire prodigieuse, parlait des époques les plus reculées, comme s'il eût parlé d'événements écoulés de la veille. Il se rappelait Catherine II, les Potemkine, les Orlof, les Zoubof, ces héros d'un autre siècle, qui apparaissent à notre génération comme les spectres d'une époque évanouie.

Il avait donc vécu à Saint-Pétersbourg avant de venir prendre possession de son bien; il avait donc vu la cour et coudoyé les grands seigneurs avant de se retirer au milieu de ses paysans.

Cette loquacité de la part de son hôte étonnait d'autant plus notre chasseur, que, comme nous l'avons dit, le vieux gentilhomme était loin de passer pour être bavard.

Sans doute le besoin de parler était d'autant plus grand chez lui, que plus longtemps il s'était tu. Aussi répondait-il avec une complaisance parfaite aux questions réitérées du jeune homme.

Mais celui-ci, retenu par une certaine circonspection, n'osait lui faire la question qui l'intéressait par-dessus toute autre:

— Comment un homme de votre distinction a-t-il quitté Saint-Pétersbourg à dix-huit ans, pour venir s'enterrer pendant cinquante-sept ans dans le fond d'une province?

Mais, le vieillard s'étant levé et étant sorti un instant, cette question qu'il n'osait lui faire à lui, il la fit à l'ami de son père.

— Je ne suis guère plus avancé que vous sur ce point, lui répondit celui qu'il interrogeait, quoiqu'il y ait bientôt trente ans que je connais mon mystérieux voisin. Seulement, j'ai quelque idée qu'il m'eût fait ce soir confidence

entière, s'il n'y eût eu là un étranger : il était en train de parler, et c'est la première fois que je le vois en pareille disposition.

Le vieillard rentra.

Après la confidence qu'il venait de recevoir, c'était une indiscrétion à notre chasseur de rester plus longtemps en tiers avec les deux amis. Il se leva, et demanda au vieillard s'il voulait bien lui indiquer la chambre qui lui était destinée.

Le vieillard lui désigna la chambre voisine.

Il fit même mieux que de la lui indiquer, il l'y conduisit.

Une simple cloison séparait cette chambre de la salle à manger; et, comme si ce n'eût point été assez, pour donner toute carrière à cette curiosité, en se retirant, il laissa la porte ouverte.

Notre chasseur vit avec effroi qu'il ne se dirait point une parole dans cette salle à manger, qu'il n'entendît comme s'il y était.

C'était tenter Dieu !

Et cependant, c'est une justice à rendre à notre chasseur il fit tout ce qu'il put pour s'endormir, et, par conséquent pour ne pas entendre; mais il avait beau se tourner et se retourner sur son divan, fermer les yeux, tirer sa couverture par-dessus sa tête, le sommeil semblait fuir avec la même obstination qu'il l'invoquait; ou, s'il paraissait se rendre à son appel, à ce moment suprême où les idées se troublent, où l'on voit à travers les paupières fermées voltiger autour de soi des esprits aux ailes de phalène, une souris se mettait à ronger une planche, une araignée à tisser sa toile, un chien à balayer le plancher avec sa queue, et il se réveillait les yeux tout grands ouverts et l'oreille malgré lui tendue du côté de cette porte entr'ouverte, qui, par son entre-bâillement, laissait entrer dans sa chambre la lumière et le son.

Il crut alors de son devoir de signaler sa présence et surtout son voisinage au maître de la maison. Il toussa, cracha, éternua. A chaque bruit, en effet, la conversation s'interrompait, mais pour reprendre aussitôt que le bruit avait cessé.

Pendant cinq minutes, il eut l'imprudence de se taire et d'essayer de se faire diversion à lui-même en songeant aux choses qui d'habitude faisaient tomber de leur côté la balance de la pensée; mais les deux plateaux restèrent égaux, et l'équilibre qui se fit dans son esprit fut tel, au contraire, que, tout s'étant tu dans sa mémoire et dans son cœur, en lui et autour de lui, il entendit les premiers mots de cette histoire qu'il avait tant envie de connaître, et qu'ayant entendu les premiers mots, il n'eut pas la force de fermer l'oreille aux derniers.

Cette histoire, la voici. C'est le vieillard qui parle; nous le laisserons parler.

XXV

UNE LÉGENDE DE LA FORTERESSE DE PÉTERSBOURG

« J'avais dix-huit ans : j'étais depuis deux ans comme enseigne au régiment de Paulovsky.

» Le régiment était caserné dans le grand bâtiment qui existe encore de l'autre côté du champ de Mars, en face du Jardin d'Été.

» L'empereur Paul 1er régnait depuis trois ans et habitait le palais Rouge, qui venait d'être achevé.

» Une nuit où, après je ne sais quelle escapade, la sortie que j'avais demandée pour faire une partie avec quelques-uns de mes camarades m'avait été refusée, et où je restais à la chambrée à peu près seul des officiers de mon grade, je fus tiré de mon sommeil par une voix dont le souffle effleurait mon visage, et qui me disait à l'oreille :

» — Dmitri-Alexandrovitch, réveillez-vous et suivez-moi.

» Je rouvris les yeux; un homme était devant moi, qui me renouvela, éveillé, l'invitation qu'il venait de me faire pendant que j'étais endormi.

» — Vous suivre ? répétai-je, et où cela?

» — Je ne puis vous le dire. Cependant, sachez que c'est de la part de l'empereur.

» Je frissonnai.

» De la part de l'empereur ! Que pouvait-il me vouloir, à moi, pauvre enseigne, de bonne famille, mais toujours trop éloigné du trône pour que mon nom fût parvenu jusqu'à l'empereur ?

» Je me rappelai le sombre proverbe russe, né au temps d'Ivan le Terrible : *Près du tzar, près de la mort.*

» Il n'y avait cependant pas à hésiter. Je sautai à bas de mon lit et je m'habillai.

» Puis je regardai avec attention l'homme qui était venu m'éveiller. Tout enveloppé qu'il était de sa pelisse, je crus le reconnaître pour un ancien esclave turc, barbier d'abord, puis ensuite favori de l'empereur.

» Cet examen, d'ailleurs, ne fut pas long. En se prolongeant, il n'eût peut-être pas été sans danger.

» — Je suis prêt, dis-je au bout de cinq minutes, en serrant à tout hasard mon épée contre moi.

» Mon inquiétude redoubla lorsque je vis mon conducteur, au lieu de prendre le chemin de l'entrée de la ca-

serne, descendre par un petit escalier tournant dans les salles basses de l'immense bâtiment. Il éclairait lui-même notre marche avec une espèce de lanterne sourde.

» Après plusieurs tours et détours, je me trouvai en face d'une porte qui m'était complétement inconnue.

» Pendant toute la route parcourue, nous n'avions rencontré personne; on eût dit que le bâtiment était désert.

» Je crus bien voir passer une ou deux ombres; mais ces ombres, insaisissables d'ailleurs, disparurent, ou plutôt s'évanouirent dans l'obscurité.

» La porte à laquelle nous aboutissions était fermée; mon conducteur y frappa d'une certaine façon; la porte s'ouvrit toute seule, évidemment mise en mouvement par un homme qui attendait de l'autre côté.

» Effectivement, lorsque nous fûmes passés, je vis distinctement, malgré les ténèbres, un homme qui refermait cette porte et qui nous suivait.

» Le passage dans lequel nous étions entrés était une espèce de souterrain de sept à huit pieds de large, creusé dans un sol dont l'humidité suintait à travers les briques qui en tapissaient les parois.

» Au bout de cinq cents pas, à peu près, le souterrain était coupé par une grille à claire-voie.

» Mon conducteur tira une clef de sa poche, ouvrit la grille, et la referma derrière nous.

» Nous continuâmes notre chemin.

» Je commençai alors à me rappeler cette tradition qui disait qu'une galerie souterraine communiquait du palais Rouge à la caserne des grenadiers de Paulovsky.

» Je compris que nous suivions cette galerie, et que, puisque nous étions partis de la caserne, nous devions aller au palais.

» Nous arrivâmes à une porte pareille à celle par laquelle nous étions sortis de prime abord.

» Mon conducteur frappa à cette porte de la même façon qu'il avait frappé à l'autre; elle s'ouvrit comme l'autre, mise en mouvement par un homme qui attendait du côté opposé.

» Nous nous trouvâmes en face d'un escalier que nous montâmes; il donnait entrée dans des appartements inférieurs, mais à l'atmosphère desquels on pouvait reconnaître que nous entrions dans une maison chauffée avec soin.

» Cette maison prit bientôt les proportions d'un palais.

» Alors, tous mes doutes cessèrent : on me conduisait à l'empereur, — à l'empereur, qui m'envoyait chercher, moi infime, caché dans les derniers rangs de la garde.

» Je me rappelais bien ce jeune enseigne qu'il avait rencontré dans la rue, qu'il avait appelé derrière sa voiture, et qu'il avait nommé successivement, en moins d'un quart d'heure, lieutenant, capitaine, major, colonel et général.

» Mais je ne pouvais espérer qu'il m'envoyât chercher pour la même cause.

» Quoi qu'il en fût, nous arrivâmes à une dernière porte, devant laquelle allait et venait une sentinelle.

» Mon conducteur me mit la main sur l'épaule en me disant :

» — Tenez-vous bien, vous allez être devant l'empereur!

» Il dit un mot tout bas à la sentinelle. Celle-ci se rangea.

» Il ouvrit la porte, autant qu'il me parut, non pas en employant la clef de la serrure, mais au moyen d'un secret.

» Un homme de petite taille, vêtu à la prussienne, avec des bottes venant à moitié cuisse, un habit tombant jusque sur ses éperons, coiffé, quoique dans sa chambre, d'un tricorne gigantesque, en grande tenue, quoiqu'il fût minuit, se retourna au bruit.

» Je reconnus l'empereur. Ce n'était pas chose difficile : il nous passait en revue tous les jours.

» Je me rappelai qu'à la revue de la veille, son regard s'était arrêté sur moi; il avait fait sortir des rangs mon capitaine, lui avait, en me regardant, fait quelques questions tout bas, puis avait parlé à un officier de sa suite du ton dont on donne un ordre plein et absolu.

» Tout cela ne faisait que redoubler mon inquiétude.

» — Sire, dit mon conducteur en s'inclinant, voici le jeune enseigne auquel vous avez désiré parler.

» L'empereur s'approcha de moi, et, comme il était petit de taille, se leva sur la pointe des pieds pour me regarder. Sans doute me reconnut-il pour celui à qui il avait affaire, car il fit un signe approbatif de la tête, et, en pivotant sur lui-même; il dit :

» — Allez!

» Mon conducteur s'inclina, sortit, et me laissa seul avec l'empereur.

» Je vous le déclare, j'eusse autant aimé rester seul avec un lion dans sa cage de fer.

» L'empereur parut d'abord ne faire aucune attention à moi; il alla et vint, marchant à grands pas, s'arrêtant devant une fenêtre à un seul vitrage, ouvrant, pour respirer, un carreau mobile; puis, lorsqu'il avait respiré, revenant à une table sur laquelle était posée sa tabatière, il prenait une prise de tabac.

» C'était la fenêtre de sa chambre à coucher, de celle où il a été tué depuis, et qui, dit-on, est restée fermée depuis l'époque de sa mort.

» J'eus le temps d'en examiner chaque disposition, chaque meuble, chaque fauteuil, chaque chaise.

» Près d'une des fenêtres était un bureau en retour. Sur ce bureau, un papier ouvert.

» Enfin, l'empereur parut s'apercevoir de ma présence et vint à moi.

» Sa figure me sembla furieuse; elle n'était cependant qu'agitée de mouvements nerveux.

» Il s'arrêta en face de moi.

» — Poussière, me dit-il, poussière, tu sais que tu n'es que poussière, n'est-ce pas, et que c'est moi qui suis tout?

» Je ne sais comment j'eus la force de lui répondre:

» — Vous êtes l'élu du Seigneur, l'arbitre de la destinée des hommes.

» — Hum! fit-il.

» Et, me tournant le dos, il se promena de nouveau, ouvrit de nouveau la fenêtre, aspira une nouvelle prise de tabac, puis une seconde fois revint à moi :

» — Ainsi tu sais que, quand je commande, je dois être obéi sans résistance, sans observation, sans commentaire?

» — Comme on obéirait à Dieu, oui, sire, je sais cela.

» Il me regarda fixement.

» Il y avait dans ses yeux une expression si étrange, que je ne pus supporter son regard.

» Je me détournai.

» Il parut satisfait de l'influence qu'il exerçait sur moi. Il l'attribuait au respect, c'était du dégoût.

» Il alla à son bureau, prit le papier, le relut, le plia, le mit dans une enveloppe, cacheta cette enveloppe, non pas avec le sceau impérial, mais avec une bague qu'il portait au doigt.

» Puis il revint à moi.

» — Souviens-toi que je t'ai choisi entre mille pour exécuter mes ordres, dit il, parce que j'ai pensé que, par toi, ils seraient bien exécutés.

» — J'aurai toujours devant les yeux l'obéissance que je dois à mon empereur, lui répondis-je.

» — Bon! bon! Souviens-toi que tu n'es que poussière, et que je suis tout, moi!

» — J'attends les ordres de Votre Majesté.

» — Prends cette lettre, porte-la au gouverneur de la forteresse, accompagne-le où il lui plaira de te conduire, assiste à ce qu'il fera, et viens me dire : « J'ai vu. »

» Je pris le paquet en m'inclinant.

» — J'ai vu, tu entends? j'ai vu.

» — Oui, sire.

» — Va!

» L'empereur referma la porte derrière moi et sur lui en répétant :

» — Poussière, poussière, poussière

» Je restai tout étourdi au seuil.

— Venez! me dit mon conducteur.

» Nous nous remîmes en route, mais par un chemin différent.

» Celui-là conduisait à l'extérieur de la forteresse. Un traîneau attendait dans la cour : nous y montâmes tous les deux, mon conducteur et moi.

» La porte de la forteresse donnant sur le pont de la Fontanka s'ouvrit, et le traîneau partit au grand trot, attelé en troïka. Nous traversâmes toute la place, et nous arrivâmes au bord de la Néva. Nos chevaux s'élancèrent sur la glace, et, guidés par le clocher Pierre-et-Paul, nous traversâmes le fleuve.

» La nuit était obscure, le vent soufflait d'une façon lugubre et terrible.

» A peine m'aperçus-je, au ressaut des rives, que je venais de toucher la terre ferme; nous étions à la porte de la forteresse.

» Le soldat prit le mot d'ordre et nous laissa passer.

» Nous entrâmes dans la forteresse; le traîneau s'arrêta à la porte du gouverneur.

» Le mot d'ordre une seconde fois donné, on entra chez le gouverneur comme on était entré dans la forteresse.

» Le gouverneur était couché; on le fit lever avec ce mot *tout-puissant* :

» — Par ordre de l'empereur!

» Il arriva en cachant son inquiétude sous un sourire.

» Avec un homme comme Paul, il n'y avait guère plus de sécurité pour les geôliers que pour les captifs, pour les bourreaux que pour les victimes.

» Le gouverneur nous interrogea des yeux; mon conducteur lui fit signe que c'était à moi qu'il avait affaire.

» Il me regarda alors avec plus d'attention; cependant il *hésitait* à s'adresser à moi. Sans doute, ma jeunesse l'étonnait.

» Pour le mettre à son aise, je lui donnai, sans dire une parole, l'ordre de l'empereur.

» Il s'approcha de la bougie, examina le sceau, reconnut le cachet particulier de l'empereur, le chiffre des ordres secrets; il s'inclina, fit un signe de croix presque imperceptible, et ouvrit la lettre.

» Il lut l'ordre une première fois, me regarda, le relut, et, m'adressant la parole :

» — Vous devez voir? me dit-il.

» — Je dois voir, répondis-je.

» — Que devez-vous voir?

» — Vous le savez.

» — Mais vous, le savez-vous?

» — Non.

» Il resta un instant pensif.

» — Vous êtes venu en traîneau? demanda-t-il.

» — Oui.

» — Combien de personnes peuvent tenir dans votre traîneau?

» — Trois.

» — Monsieur vient-il avec nous? demanda-t-il en montrant mon conducteur.

» J'hésitai, ne sachant que dire.

» — Non, répondit celui-ci, j'attends.

» — Où?

» — Ici.

» — Qu'attendez-vous?

» — Que la chose soit faite.

» — C'est bien; préparez un second traîneau, choisissez quatre soldats, et que l'un prenne un levier, l'autre un marteau, les deux autres des haches.

« L'homme auquel s'adressait le gouverneur sortit aussitôt.

» Alors, se retournant vers moi :

» — Venez, reprit le gouverneur, et vous verrez.

» Il sortit le premier pour me montrer le chemin; je le suivis; un porte-clefs vint derrière nous.

» Nous marchâmes jusqu'à ce que nous fussions en face de la prison.

» Le gouverneur désigna du doigt une porte.

» Le geôlier l'ouvrit, passa le premier, alluma une lanterne, et nous éclaira.

» Nous descendîmes dix marches, nous trouvâmes un premier rang de cachots, mais nous ne nous y arrêtâmes point; puis dix autres marches, nous ne nous y arrêtâmes point encore; puis cinq; là, seulement, nous nous arrêtâmes.

» Les portes étaient numérotées : le gouverneur s'arrêta devant la porte désignée par le chiffre 11.

» Il fit un signe muet; on eût dit que, dans ce séjour de tombeaux, comme les morts qui l'habitent, on perdait la faculté de parler.

» Il faisait au dehors un froid de 20 degrés; dans les profondeurs où nous étions, ce froid était mélangé d'une humidité qui pénétrait jusqu'aux os; la moelle des miens était glacée, et cependant j'essuyais la sueur sur mon front.

» La porte s'ouvrit; on descendait six marches rapides et gluantes, et l'on se trouvait dans un cachot de huit pieds carrés.

» Il me sembla, à la lueur de la lanterne, voir une forme humaine se mouvoir au fond de ce cachot.

» On entendait un sourd et étrange bruissement. Je regardai autour de moi; je vis une meurtrière d'un pied de long sur quatre pouces de large.

» Le vent venait par cette ouverture et établissait un courant avec la porte ouverte.

» Je compris quel était ce bruit et d'où il venait : c'était l'eau de la Néva qui battait les murs de la forteresse; le cachot était au-dessous du niveau de la rivière.

» — Levez-vous et habillez-vous, dit le gouverneur.

» J'eus la curiosité de savoir à qui s'adressait cet ordre.

» — Éclaire, dis-je au geôlier.

» Le geôlier dirigea sa lanterne sur le fond du cachot.

» Je vis alors se soulever un maigre et pâle vieillard à cheveux blancs et à barbe blanche. Sans doute, il était descendu dans ce cachot vêtu des habits avec lesquels il avait été arrêté; mais ces habits avaient eu le temps de tomber pièce à pièce, et il n'était plus vêtu que d'une pelisse en lambeaux.

» A travers ces lambeaux, on voyait son corps nu, grelottant et osseux.

» Peut-être ce corps avait-il été couvert de vêtements splendides; peut être les cordons des plus nobles ordres s'étaient-ils croisés sur cette poitrine décharnée. Aujourd'hui, c'était un squelette vivant qui avait perdu son rang, sa dignité, jusqu'à son nom, et qui s'appelait le numéro 11.

» Il se leva, s'enveloppa dans les débris de sa pelisse sans pousser une plainte; son corps était courbé, vaincu par la prison, l'humidité, le temps, les ténèbres, la faim peut-être : l'œil était fier, presque menaçant.

» — C'est bien, dit le gouverneur; venez.

» Il sortit le premier.

» Le prisonnier jeta un dernier regard sur son cachot, sur son siége de pierre, sur sa cruche d'eau, sur sa paille pourrie.

» Il poussa un soupir.

» Il était impossible cependant qu'il regrettât rien de tout cela.

» Il suivit le gouverneur, et passa devant moi. Je n'oublierai jamais le regard qu'il me jeta en passant et ce qu'il y avait de reproche dans ce regard.

» — Si jeune, semblait-il me dire, et déjà aux ordres de la tyrannie!

» Je détournai les yeux; ce regard avait pénétré dans mon cœur comme un poignard.

» Je m'effaçai pour qu'il ne me touchât point en passant.

» Il franchit la porte du cachot. Depuis combien de temps y était-il entré? Peut-être l'ignorait-il lui-même.

» Il avait dû cesser depuis longtemps de mesurer les jours et les nuits au fond de cet abîme.

» Je sortis derrière lui; le geôlier vint après nous et referma soigneusement le cachot.

» Peut-être ne le vidait-on que parce qu'on en avait besoin pour un autre.

» A la porte du gouverneur, nous trouvâmes les deux traîneaux.

» On fit monter le prisonnier dans celui qui nous avait amenés; nous nous assîmes, le gouverneur à ses côtés, moi sur le devant.

» L'autre traîneau était monté par les quatre soldats.

» Où allions-nous? Je l'ignorais. Qu'allions-nous faire? Je l'ignorais encore.

» L'action ne me regardait pas, on se le rappelle. Je devais voir, voilà tout.

» Je me trompe, il me restait encore quelque chose à faire; il me restait à dire : « J'ai vu. »

» Nous partîmes.

» Par ma position, je me trouvais avoir les genoux du vieillard entre les miens; je les sentis trembler.

» Le gouverneur était enveloppé dans des fourrures; j'étais boutonné dans mon surtout militaire, et le froid nous envahissait.

» Le vieillard était nu, ou à peu près, et le gouverneur ne lui avait rien offert pour le couvrir.

» J'eus un instant l'idée d'ôter mon surtout et de le lui donner; le gouverneur devina mon intention

» — Ce n'est pas la peine, dit-il.

» Je gardai mon surtout.

» Nous avions repris notre course et nous avions regagné la Néva.

» Arrivé au milieu du fleuve, notre traîneau prit la direction de Cronstadt.

» Le vent venait de la Baltique et soufflait avec violence, le grésil nous fouettait le visage; un de ces terribles chasse-neige comme il n'en existe que dans le golfe de Finlande, se préparait.

» Si habitués que fussent nos yeux à l'obscurité, la vue ne s'étendait pas à plus de dix pas.

» Lorsque nous eûmes dépassé la pointe, le chasse-neige se déclara.

» Vous n'avez pas une idée, mon ami, de ce qu'était ce tourbillon de vent et de glace, au milieu de ces terrains bas et marécageux, où pas un arbre ne s'opposait à sa violence.

» Nous avancions à travers une atmosphère mouvante, mais où flottaient des flocons si pressés, qu'elle semblait près de devenir solide et à nous étouffer entre des murailles de neige.

» Nos chevaux renâclaient, hennissaient, refusaient d'avancer. Notre cocher ne les forçait de continuer leur chemin qu'à grands coups de fouet. A tout moment, ils déviaient et allaient nous heurter aux rives du fleuve.

» Alors, avec des luttes inouïes, on regagnait le milieu.

» Je savais que parfois, en plein jour, des traîneaux, chevaux et équipages, s'engloutissaient dans des abîmes où l'eau ne gèle jamais. Nous pouvions rencontrer un de ces trous et nous y engloutir tous.

» Quelle nuit, mon ami, quelle nuit!

» Et ce vieillard, dont les genoux grelottaient de plus en plus entre les miens!

» Enfin, nous nous arrêtâmes. Nous devions être à une lieue à peu près de Saint-Pétersbourg.

» Le gouverneur descendit, s'approcha du second traîneau. Les quatre soldats étaient déjà descendus, tenant chacun à la main l'instrument dont on leur avait recommandé de s'armer.

» — Faites un trou dans la glace, leur dit le gouverneur.

» Je ne pus retenir un cri de terreur. Je commençais à comprendre.

» — Ah! murmura le vieillard avec un accent qui ressemblait au rire d'un squelette, l'impératrice se souvient donc de moi? Je croyais qu'elle m'avait oublié.

» De quelle impératrice parlait-il? Trois impératrices s'étaient succédé : Anne, Élisabeth, Catherine.

» Il était évident qu'il croyait vivre encore sous l'une d'elles et qu'il ignorait le nom même de celui qui le faisait mourir.

» Qu'était donc l'obscurité de cette nuit près de celle de son cachot?

» Les quatre soldats s'étaient mis à l'œuvre. Ils brisaient la glace avec leurs marteaux, la taillaient avec leurs haches, soulevaient les blocs avec leurs leviers.

» Tout à coup, ils firent un saut en arrière ; la glace était brisée, l'eau montait.

» — Descendez, dit le gouverneur au vieillard en se retournant vers lui.

» L'ordre était inutile, le vieillard était descendu de lui-même.

» Agenouillé sur la glace, il priait.

» Le gouverneur donna tout bas un ordre aux quatre soldats; puis il revint s'asseoir près de moi : je n'avais pas quitté le traîneau.

» Au bout d'une minute, le vieillard se releva.

» — Je suis prêt, dit-il.

» Les quatre soldats se jetèrent sur lui.

» Je détournai les yeux; mais, si je ne vis pas, j'entendis.

» J'entendis le bruit d'un corps qui tombait dans le gouffre.

» Malgré moi, je me retournai.

» Le vieillard avait disparu.

» J'oubliai que ce n'était point à moi de donner des ordres, et je criai au cocher :

» — *Pachol! pachol!*

» — *Stoï!* cria le gouverneur.

» Le traîneau, qui avait déjà fait un mouvement, s'arrêta.

» — Tout n'est pas fini, me dit le gouverneur en français.

» — Qu'avons-nous donc encore à faire? lui demandai-je.

» — A attendre, répondit-il.

» Nous attendîmes une demi-heure.

» — La glace est prise, Excellence, dit un des soldats.

» — En es-tu sûr? demanda le gouverneur.

» Il frappa sur la superficie de l'abîme; l'eau était redevenue solide.

» — Partons, dit le gouverneur.

» Les chevaux repartirent au galop. On eût dit que le démon des tourmentes les poursuivait.

» En moins de dix minutes, nous étions de retour à la forteresse.

» J'y repris mon conducteur.

» — Au palais Rouge! dit-il au cocher.

» Cinq minutes après, la porte de l'empereur se rouvrait pour me laisser passer.

» Il était debout et tout habillé, comme je l'avais vu la première fois.

» Il s'arrêta devant moi.

» — Eh bien? demanda-t-il.

» — J'ai vu, répondis-je.

» — Tu as vu, vu, vu?

» — Regardez-moi, sire, lui dis-je, et vous ne douterez pas.

» J'étais devant une glace. Je m'y voyais; seulement, j'étais si pâle; seulement, mes traits étaient si bouleversés, qu'à peine si, moi-même, je me reconnaissais.

» L'empereur me regarda, et, sans dire un mot, il alla prendre sur le bureau, à la place où était le premier, un second papier.

» — Je te donne, dit-il, entre Troïtza et Pereslof, une terre avec cinq cents paysans. Pars cette nuit, et ne reviens jamais à Saint-Pétersbourg. Si tu parles, tu sais comment je punis. Va!

» Je partis, je ne revis jamais Moscou, et c'est la première fois que je raconte à une âme vivante ce que je viens de vous raconter.»

Voilà une des mille légendes de la forteresse.

Je vais vous en dire une autre, plus courte, non moins terrible.

XXVI

LA RÉGENCE DE BIREN

Dans notre étude sur Pierre Ier, nous avons dit un mot de la naissance de ses deux filles Anne et Élisabeth.

Anne épousa un prince de Holstein-Gottorp, et eut de lui un fils qui fut depuis Pierre III.

Quant à Élisabeth, la seconde fille de Pierre, comme sa sœur Anne, elle était doublement adultérine, étant née de Catherine Ire pendant le mariage de son père avec Eudoxie Lapoukine, et pendant celui de sa mère avec le brave traban qui ne fit que paraître et disparaître, mais qui, quoi que disparu, vivait toujours.

Sa tante Anne-Ivanovna, fille de l'idiot Ivan, qui avait régné conjointement avec le tzar Pierre, et qui était mort en 1696, sa tante Anne-Ivanovna, disons-nous, en vertu du droit que s'étaient arrogé en Russie les empereurs et les impératrices de nommer leurs successeurs, l'avait écarté du trône pour y faire monter le petit Ivan-Antonovitch, son neveu, petit-fils de sa sœur, qui avait épousé un duc de Mecklembourg.

De ce mariage était née Anne de Mecklembourg, qui, mariée au duc Antoine-Ulrich de Brunswick, était accouchée du jeune tzar Ivan-Antonovitch, justement trois mois avant la mort de l'impératrice, et comme pour tirer celle-ci d'embarras.

La cause de cette préférence du petit-fils de la fille d'Ivan

sur la fille de Pierre tenait à ce que la princesse Élisabeth, ayant trente et un ans, régnerait seule, tandis que le petit Ivan, âgé de trois mois, laissait tout le pouvoir aux mains d'un régent.

Le pauvre enfant en régna huit, et paya ce règne éphémère par vingt-deux ans de prison et une mort sanglante.

Biren avait été nommé son régent.

Biren était le petit-fils d'un palefrenier de Jacques III, duc de Courlande.

Le chef de la famille avait eu deux fils, dont l'un était passé au service de la Pologne, et dont l'autre était resté en Courlande.

Celui-ci avait accompagné, à titre d'écuyer, le fils de son maître, qui fut tué d'un coup de feu au siége de Bude. A son retour, il reçut, en récompense de son dévouement, le titre de capitaine des chasses.

L'aîné, Jean-Ernest, gagna les bonnes grâces de Beslie-chef, grand maître de la cour de la duchesse de Courlande, devint l'amant de la duchesse, et dès lors se fit descendre des *Biron* de France.

Lorsque la duchesse de Courlande était devenue impératrice de Russie, Biren, lui, était devenu duc de Courlande.

Biren était profondément haï des Russes, d'abord comme Courlandais, — les Russes ont la haine instinctive de l'étranger, — puis comme favori de l'impératrice.

Lui-même haïssait profondément les Russes; il n'avait jamais voulu apprendre leur langue, pour ne pas lire les placets, les demandes en grâce adressés à l'impératrice par ses sujets.

C'était un sombre et féroce despote que ce favori, et qui avait du grand dans sa taciturne férocité. Avec lui point de procès, point même l'apparence des formes judiciaires. Un homme lui déplaisait, il masquait quatre sbires; les sbires se jetaient sur l'homme désigné, l'enfermaient dans

une voiture couverte; la voiture partait pour la Sibérie et revenait vide. Qu'était devenu cet homme? Ses parents n'osaient pas même le demander. Jamais on ne le revoyait, jamais on n'en entendait plus parler.

Vingt-cinq mille personnes, dit-on, disparurent exilées, assassinées ou exécutées pendant les dix ans de pouvoir du terrible favori. Il avait — chose rare après Phalaris, Néron et Louis XI! — trouvé un supplice nouveau. Par ces terribles froids de 25 et de 30 degrés qui règnent en Russie, il faisait verser de l'eau sur la tête du patient jusqu'à ce que le corps vivant, se refroidissant peu à peu, fût changé en statue de glace.

Un seigneur nommé Vonitzine avait adopté la religion juive; il le fit brûler vif avec celui qui l'avait converti.

Il en résulta que, tant que l'impératrice Anne vécut, Biren fut sauvegardé de la haine des Russes par l'amour de l'impératrice. Mais, l'impératrice morte, son amour avec elle au tombeau, la haine nationale resta seule, comme un serpent, dans l'herbe de son chemin.

Biren s'aveuglait; il ignorait cette haine. L'insensé se croyait populaire.

Il traitait hautainement la mère de l'empereur, la petite-fille d'Ivan, et, un jour, il alla jusqu'à lui dire :

— Songez bien, madame, que je puis vous envoyer, vous et votre mari, en Allemagne, et qu'il y a de par le monde un duc de Holstein que je puis faire venir en Russie. Et ainsi ferai-je, si l'on m'y force.

Ce duc de Holstein était Pierre de Holstein, fils d'Anne, première fille de Pierre le Grand, dont nous avons dit un mot au commencement de ce chapitre, et qui fut depuis Pierre III.

Nous le verrons venir, en effet, à son tour, appelé non par Biren, mais par Élisabeth, pour satisfaire une autre vengeance. Celui-là ne régna guère plus longtemps qu'Ivan,

ne vécut guère plus longtemps que lui, et mourut d'une mort non moins tragique.

C'est une sombre histoire que celle des empereurs de Russie au XVIII^e^ et même au XIX^e^ siècle.

A partir de cette menace du régent, la glace fut rompue entre Biren et les parents du tzar.

Il y avait alors à la cour de Russie un vieux général allemand dur à lui et dur aux autres. Il avait fait, avec le prince Eugène, qui l'appelait son élève chéri, la guerre de la succession; puis il était passé au service de Pierre le Grand, qui lui avait confié l'exécution du canal de Ladoga. A la mort de Pierre III, Anne-Ivanovna avait partagé les honneurs entre lui et le vice-chancelier Ostermann, autre homme de génie parti de bas, qui devait monter sur l'échafaud pour en redescendre jusqu'à l'exil.

Anne-Ivanovna avait fait ce vieux général allemand feld-maréchal et conseiller privé. On le nommait Christophe Burchard, comte de Munich.

Avec ce titre, il avait battu les Polonais et les Turcs, et s'était emparé de Pérékop, d'Otchakof et de Chokzim.

Biren, qui craignait son influence, l'envoyait guerroyer au loin, tandis que lui régnait tranquillement. Chacun avait sa part, Munich, la gloire; le favori, la haine.

Une de ces guerres suscitées par cette crainte de Biren coûta à l'empire cent mille hommes : elle fut désastreuse; mais, au milieu du désastre, Munich grandit encore, s'il lui était possible de grandir.

Toujours à la tête des troupes, au milieu des marches les plus difficiles, il maintenait la discipline par une justice terrible.

Des officiers généraux avaient, brisés de fatigue, prolongé une halte plus longtemps que ne l'avait permis l'infatigable Munich.

Ils étaient attachés à des canons pendant de longues

marches, et, quand ils ne pouvaient plus traîner, ils étaient traînés.

Les soldats, dans la crainte des déserts sablonneux qui séparent les deux empires, feignaient d'être malades pour ne pas aller plus loin.

Munich publia un ordre du jour par lequel il défendait d'être malade sous peine d'être enterré vif.

Trois soldats, atteints et convaincus du crime de maladie volontaire, furent enterrés vifs, au front de l'armée, qui passa sur eux, foulant aux pieds la tombe où peut-être ils respiraient encore.

A partir de ce moment, tout le monde se porta bien.

Au siége d'Otchakof, une bombe avait allumé dans la ville un incendie que les habitants ne pouvaient éteindre.

Munich profita de l'événement pour ordonner l'assaut. L'incendie s'étendait jusqu'au rempart qu'on voulait emporter; il fallait lutter non-seulement contre l'ennemi, mais encore contre la flamme.

Les Russes reculèrent.

Munich fit pointer derrière eux et contre eux une batterie de canons, de sorte qu'ils n'avaient de refuge que sur les remparts.

Trois magasins à poudre sautèrent, couvrant de débris assiégés et assiégeants; mais, placés entre deux morts, les Russes choisirent la moins certaine.

La ville fut prise. Tout autre que Munich y eût échoué.

A force de victoires, il était devenu premier ministre.

Un jour qu'il portait à la mère du jeune empereur un de ces messages désagréables que ne lui ménageait point Biren, la princesse lui dit :

— Monsieur Munich, obtenez pour moi une chose de Son Altesse, c'est qu'elle me laisse retourner en Allemagne avec mon mari et mon fils.

— Pourquoi cela? demanda Munich

— Parce que c'est, je crois, dit-elle, le seul moyen d'échapper au sort qui nous attend.

— Ce n'est pas toute votre espérance! lui dit Munich en la regardant fixement.

— Non. J'ai toujours eu celle qu'un homme de courage comprendrait ma situation et m'offrirait ses services.

— Et cet homme de courage, l'avez-vous choisi?

— J'attendais qu'il s'offrît de lui-même.

— N'avez-vous parlé à personne de ce que vous dites là?

— A âme qui vive.

— C'est bien, dit Munich, l'homme de courage est trouvé. Je me charge de tout, à la condition que je ferai l'affaire seul et comme je l'entends.

— Je me fie à votre honneur, général.

— Comptez sur lui.

— Et quand vous mettez-vous à l'œuvre?

— Cette nuit.

Anne de Mecklembourg s'effraya et voulut faire quelques objections.

— Ce sera ainsi, madame, lui dit Munich, ou cela ne sera point.

Anne réfléchit un instant; puis, avec résolution:

— Faites, dit-elle.

Munich sortit.

C'était le 28 octobre 1740.

Munich dîna et soupa avec le régent.

Pendant le dîner, Biren était sombre et rêveur; Munich lui demanda quelle chose le troublait.

— C'est étrange! dit-il; je suis sorti aujourd'hui, j'ai vu très-peu de monde dans les rues, et ce peu qu'il y avait m'a paru triste, abattu, inquiet.

— C'est, dit Munich, que tout le monde désapprouve la conduite du duc de Brunswick, qui n'a pas pour Votre Altesse toute la reconnaissance qu'il lui doit.

— Au fait, c'est possible, répondit Biren, toujours prêt à s'abuser.

Mais il n'en demeura pas moins, pendant tout le dîner, pensif et silencieux.

Après le dîner, Munich se rendit chez la princesse Anne.

— Votre Altesse a-t-elle quelques nouveaux ordres à me donner? demanda-t-il.

— Est-ce donc toujours pour cette nuit?

— Toujours.

— Dites-moi, au moins, comment vous comptez vous y prendre.

— Ne me le demandez pas; vous seriez ma complice si je vous le disais. Seulement, ne vous effrayez pas si j'éveille Votre Altesse et la fais sortir du lit vers trois heures du matin.

La princesse fit un signe de tête.

— C'est bien, dit-elle; je remets mon fils, mon époux et moi-même entre vos mains.

En quittant la princesse, Munich rencontra le comte Lœvenwold; il se rendait, de son côté, chez le duc de Courlande, où, comme Munich, il était invité à souper.

Ils trouvèrent le duc dans la même inquiétude, se plaignant de l'accablement de son esprit, et d'une pesanteur que, de sa vie, il n'avait éprouvée. Il était couché tout habillé sur son lit.

Tous deux lui dirent que ce n'était qu'une indisposition qu'une bonne nuit ferait passer.

Munich, pour entretenir la conversation qui languissait, parla de ses campagnes et des diverses actions auxquelles il avait assisté pendant plus de quarante années de services.

Tout à coup, Lœvenwold lui demanda :

— Monsieur le maréchal, dans vos expéditions *militaires*, n'avez-vous rien entrepris d'important pendant la *nuit*?

La question venait si à point, que Munich tressaillit; *mais*, faisant bonne contenance, il répondit tranquillement:

— Je ne me rappelle pas avoir entrepris de chose extraordinaire pendant la nuit; mais j'ai pour principe de saisir toutes les occasions qui me sont favorables.

Et, tout en répondant ainsi, il jeta un regard de côté sur le duc de Courlande.

Le duc se souleva un peu à la question de M. de Lœvenwold, resta appuyé sur le coude et la tête dans sa main pendant tout le temps que dura la réponse de Munich, puis se laissa retomber sur son lit avec un soupir.

A dix heures, on se sépara. Munich rentra chez lui, et se mit au lit comme d'habitude; mais il avoua lui-même n'avoir pu fermer les yeux.

A deux heures du matin, il se leva et fit appeler son aide de camp Manstein, lui donna ses ordres et se rendit avec lui au palais de la princesse Anne.

Il rassembla dans son antichambre les officiers qui étaient de garde auprès d'elle; puis il entra chez la princesse, et ressortit presque aussitôt avec elle.

— Messieurs, dit-il, Son Altesse ne saurait supporter plus longtemps les outrages dont l'abreuve le régent; elle en appelle à votre patriotisme contre cet étranger, et vous met sous mes ordres. Il s'agit d'arrêter le duc de Courlande; êtes-vous prêts?

— Ce n'est point le maréchal Munich qui ordonne, c'est moi qui prie, messieurs, dit la princesse en donnant ses mains à baiser aux officiers.

Les officiers se précipitèrent sur ses mains et les baisèrent, quelques-uns à genoux.

Il n'y eut qu'un cri contre le duc, qui était universellement haï.

La garde était composée de cent quarante hommes; on en laissa quarante au palais; Munich, son aide de camp et les officiers se rendirent au palais d'Été, où logeait Biren.

La petite troupe fit halte à deux cents pas du palais; là, le maréchal députa Manstein vers les officiers de la garde du régent pour leur annoncer ce qui se passait. Ceux-ci, qui, tout autant que leurs camarades, détestaient Biren, non-seulement se réunirent à eux, mais offrirent même leur secours pour arrêter le duc.

Manstein rapporta ces bonnes dispositions à Munich.

— *Alors, fit le maréchal, ce sera encore plus facile que je ne croyais. Prenez avec vous un officier et vingt hommes, pénétrez avec eux dans le palais, arrêtez le duc, et, s'il fait résistance, tuez-le comme un chien.*

Manstein obéit; il pénétra dans la chambre à coucher du duc. Celui-ci était dans le même lit avec sa femme; tous deux dormaient si profondément, que le bruit d'une porte qu'il fallut forcer ne les éveilla point.

Manstein, voyant que rien ne bougeait, alla droit au lit et tira les rideaux en disant :

— Éveillez-vous, monsieur le duc!

Le duc et sa femme s'éveillèrent, et, voyant leur lit entouré de gens armés, leur premier mouvement fut de crier :

— *Au secours!*

En même temps, le duc se laissait glisser à terre pour se cacher sous le lit; mais Manstein l'arracha de la ruelle; les soldats se précipitèrent sur lui et le bâillonnèrent. On lui lia les mains avec une écharpe; on fit, des couvertures arrachées du lit, des manteaux pour le mari et pour la femme, et on les emporta au corps de garde.

Lorsque la duchesse apprit que c'était Munich qui avait dirigé cette arrestation :

— J'aurais plutôt cru, dit-elle, que le Dieu tout puissant

pût mourir, que le maréchal se conduire ainsi à mon égard.

Biren et sa femme furent envoyés en Sibérie. Le prince Ulrich de Brunswick, père de l'empereur, fut déclaré généralissime, et Munich, premier ministre; ce qui enlevait à Ostermann à peu près toute son importance.

Il en résulta qu'Ostermann, au bout de trois mois, était parvenu à prouver à la régente et à son mari, nommé corégent, que ce qu'ils avaient de mieux à faire, ne pouvant récompenser dignement l'homme auquel ils devaient tout, c'était d'être ingrats envers lui.

C'est un de ces conseils qui ont tant d'attrait pour les princes, qu'ils y résistent rarement.

Au bout de trois mois, Munich offrait sa démission, qui était acceptée. Après quoi, il demeura à Saint-Pétersbourg, se contentant, dit l'histoire, d'inquiéter ses ennemis par sa présence.

La duchesse Anne n'avait pas négligé cette formalité passablement inutile, mais à laquelle les souverains tiennent on ne sait pas pourquoi, de se faire prêter serment de fidélité en prenant la régence.

Au nombre des personnes qui avaient prêté ce serment, était la princesse Élisabeth, qui, étant fille de Pierre Ier, pouvait bien se croire autant de droits à la couronne qu'en avaient eu la fille d'Ivan et l'arrière-petit-fils de Pierre.

Cependant elle n'avait fait aucune difficulté de prêter ce serment; seulement, elle s'était laissé dire et avait gardé dans sa mémoire que la plupart des soldats qui, sous le commandement de Munich, avaient arrêté le duc de Courlande, avaient cru agir par son commandement et à son profit.

D'ailleurs, on s'inquiétait peu de la princesse Élisabeth: c'était une belle et sensuelle personne, qui pour être libre, non-seulement de son cœur, mais encore de ses sens,

n'avait jamais voulu se marier, et qui professait cette douce maxime qu'elle n'était heureuse que quand elle était amoureuse.

Elle aimait fort la table; avec cela, le luxe et les plaisirs; de sorte que la régente avait une conviction, c'est que, tant qu'elle ne laisserait pas la princesse Élisabeth manquer d'argent, elle n'avait rien à craindre de celle-ci.

En effet, la princesse Élisabeth menait joyeuse vie et ne paraissait s'inquiéter en rien de la politique.

Dès le règne de la reine Anne, au reste, de grandes facilités lui avaient été données pour cela.

Nous avons sous les yeux une dépêche de M. Rondeau, notre ministre en Russie, en date du 28 mai 1730, c'est-à-dire de dix ans antérieure à l'époque où nous sommes arrivés, — Élisabeth n'ayant que vingt et un ans; — dans cette dépêche, nous lisons :

« La princesse Élisabeth est malade ou feint de l'être depuis quelque temps; les uns disent que c'est parce qu'on lui a préféré la tzarine Anne; d'autres croient que c'est un prétexte pour ne pas se trouver au couronnement, parce que l'on soupçonne qu'elle est grosse, du fait d'un grenadier dont elle est amoureuse, et qu'elle ne peut pas se montrer en grand habit sans découvrir son état.

» Si c'est la raison ou non, je ne saurais l'affirmer; mais ce qui est certain, c'est qu'elle mène une vie très-irrégulière, et la tzarine paraît n'être point fâchée qu'elle se perde dans l'opinion; car, au lieu d'éloigner le grenadier favori, qui est, il est vrai, un gentilhomme, Sa Majesté l'a dispensé de tout service, afin qu'il puisse toujours être à la disposition de la princesse [1]. »

[1] Cet heureux mortel s'appelait Schoubine.

Vous conviendrez, chers lecteurs, que c'était bien gracieux de la part de l'impératrice. Il est vrai qu'ayant toute l'armée à son service, elle pouvait bien laisser un grenadier, si beau qu'il fût, au service de sa cousine.

Malheureusement, cet état de choses ne put durer. Le duc de Courlande s'inquiéta du grenadier et eut l'idée de lui substituer son frère, le major Biren.

Il en résulta que le pauvre grenadier fut, un beau jour, réveillé au milieu de son bonheur, dépouillé de tout ce que lui avait donné la princesse et envoyé en Sibérie, ni plus ni moins que s'il eût été un grand seigneur.

« Cela contrarie fort la sœur aînée d'Élisabeth, la duchesse de Mecklembourg, nous annonce encore notre ministre M. Rondeau ; elle craint que, si la princesse Élisabeth devient la maîtresse du major Biren, elle ne soit plus aussi bien choyée par la tzarine.

» Au reste, ajoute l'infatigable observateur, la duchesse de Mecklembourg continue d'être fort malade, et on pense qu'elle aura beaucoup de peine à en échapper, *à cause de la quantité d'*EAU-DE-VIE *qu'elle a bue dans les dernières années.* »

Oui, d'*eau-de-vie*, belles lectrices, vous avez bien lu.

Bah! il faut bien passer quelque chose à la fille aînée de Pierre le Grand et de Catherine Ire.

Ce que craignait cette bonne duchesse de Mecklembourg, dans ses moments de lucidité, ne se réalisa point. La princesse Élisabeth, qui était une femme de fantaisie, se refusa constamment à prendre le major Biren ; ce qui fit qu'à la mort de l'impératrice Anne, le jeune Ivan, ce petit-fils de la prévoyante duchesse de Mecklembourg, qui avait bu tant d'eau-de-vie, qu'elle en était morte, lui fut préféré.

Mais ce n'était point, comme on le pense bien, pour se

consacrer au culte de la déesse Vesta que la princesse Élisabeth avait refusé le major Biren.

Voyons un peu ce qui se passe le jour et la nuit chez cette bonne princesse, que les Russes appelèrent Élisabeth la Clémente, parce qu'elle ne permit pas qu'une seule exécution eût lieu sous son règne.

Cela faisait un changement après le règne de la reine Anne, où onze mille personnes avaient perdu la vie par toute sorte de supplices, quelques-uns même, comme nous l'avons dit, fort ingénieux.

Il ne faut jamais reprocher à une princesse d'aimer les hommes; l'amour des hommes conduit à l'amour de l'humanité.

XXVII

ELISABETH ET LESTOCQ

Nous en étions à l'exil du beau grenadier, n'est-ce pas? C'était un homme d'un si grand mérite, qu'un seul successeur ne put le faire oublier, et que force fut à la princesse d'en prendre deux.

Ces deux successeurs de Schoubine furent Alexis Razoumovsky et Michel Voronzof.

Disons ce qu'étaient ces deux hommes, qui jouèrent un si grand rôle sous le règne d'Élisabeth.

Un paysan de la Petite Russie, Grégoire Razoumovsky, avait eu deux fils : Alexis et Cyrill

Alexis avait une belle voix : il parvint à être chantre de la chapelle impériale, après avoir chanté dans les chœurs d'une petite ville de sa province.

La princesse Élisabeth remarqua la voix, puis l'homme; et, comme ce n'était point un de ces ténors douteux que le pape réclame pour chanter le *Miserere* dans la chapelle Sixtine, mais une belle voix de basse, elle le prit au service de sa chapelle particulière.

Quant à Voronzof, il était d'une bonne famille, quoiqu'il ne fût point de ces illustres Voronzof qui furent si célèbres au xv^e^ et au xvi^e^ siècle. L'extinction de cette famille de boyards eut lieu en 1576, et se trouve constatée au livre de velours.

Non; le premier aïeul authentique de ces seconds Voronzof, plus célèbres aujourd'hui que les premiers, était mort en 1678, au siége de Tchigirine en Petite-Russie.

Son fils Hilarion Voronzof eut trois fils : Roman, Michel et Jean.

Ce fut Michel que la princesse Élisabeth adjoignit à Razoumovsky, non pas comme chantre de sa chapelle, mais comme simple enfant de chœur, — lisez : cœur.

En effet, Razoumovsky était né en 1709, et, par conséquent, était du même âge que la princesse, tandis que Michel Voronzof avait vingt-trois ou vingt-quatre ans à peine.

A ces deux favoris s'en joignit un troisième, qu'il ne faut pas compter, attendu que c'était le médecin particulier de la bonne princesse.

Il se nommait Hermann Lestocq.

Ah ! celui-là, vous le connaissez : mon confrère M. Scribe a fait sur lui, avec la sévérité historique qui lui est habituelle, un opéra-comique qui a eu un fort grand succès.

Cependant, il ne faudrait peut-être pas juger seulement Lestocq par l'opéra de M. Scribe. Mieux vaudrait le juger

sur les dépêches des ambassadeurs qui se trouvaient à la cour de Russie, lorsqu'il y fit la révolution de 1741.

C'était le fils d'un barbier. Les fils de barbier, à cette époque, naissaient la lancette à la main.

Lorsqu'on sait saigner, on est plus près d'être chirurgien que barbier.

Lestocq se fit chirurgien, partit pour Saint-Pétersbourg, et parvint à entrer dans la maison de la princesse Élisabeth.

Bonne maison, ma foi! tout le monde voulait en être.

Lestocq n'en fut pas plutôt, qu'il songea à faire de la princesse une impératrice.

Ce n'était pas bien difficile. La princesse représentait le vieux parti russe; la régente et son mari vivaient dans la plus grande mésintelligence. La favorite, mademoiselle Mengden, était toute puissante, et l'on cherchait, sans la trouver, ou en la trouvant dans une singulière cause, la raison de cette amitié excessive de la régente Anne de Mecklembourg pour une femme. Munich, la véritable épée de ce trône chancelant, avait été écarté. Ostermann, qui eût dû en être l'œil, avait la goutte, et, la plupart du temps, dirigeait la politique de son lit.

D'ailleurs, la régente, si jalouse de son autorité, qu'elle n'en cédait pas une parcelle à son mari, la régente, après avoir renvoyé Munich, n'eût point été fâchée de renvoyer Ostermann. Mademoiselle Mengden, qui remplaçait si bien son mari, ne pouvait-elle pas remplacer aussi le premier ministre et le chancelier?

Au reste, un passage d'une dépêche de M. Finch, ministre d'Angleterre, donnera une idée des sentiments du parti russe, sentiments qui, aujourd'hui, après cent vingt ans écoulés, sont absolument les mêmes :

« Les nobles qui ont quelque chose à perdre sont, pour la plupart, favorables à ce qui est, et suivent le courant. Un

grand nombre d'entre eux sont Russes invétérés, et la violence et la force peuvent seules les empêcher de revenir à leurs anciennes mœurs. Il n'y en a pas un d'entre eux qui ne souhaite voir Saint-Pétersbourg au fond de la mer, et toutes les provinces conquises au diable, afin de pouvoir retourner à Moscou, où, étant dans le voisinage de leurs terres, ils pourraient vivre dans une plus grande splendeur et avec moins de dépense. Ils ne veulent avoir rien à démêler avec l'Europe. Ils haïssent les étrangers; tout au plus voudraient-ils les employer dans la guerre, et ensuite se débarrasser d'eux. Ils ont en égale abomination les voyages sur mer, et préféreraient être envoyés en Sibérie, dans les endroits les plus horribles et les plus reculés, plutôt qu'à bord d'une flotte. Le clergé a beaucoup d'influence, et l'on peut juger à certains indices qu'il donnera des inquiétudes et des embarras au gouvernement présent. »

Voilà l'opinion politique de M. Finch, ministre d'Angleterre.

Maintenant, voulez-vous connaître son opinion morale? Elle est concise et nette :

« Je ne connais personne ici qui, dans un autre pays, passât pour un homme médiocrement honnête. »

Et il signait, le digne puritain.

C'est sur cette société là qu'allait opérer le chirurgien Lestocq.

En général, les princesses du caractère d'Élisabeth sont sympathiques au peuple; chez la princesse, on excuse facilement les faiblesses de la femme.

Élisabeth s'était fait des amis parmi les officiers et même

parmi les soldats, qu'elle abordait toujours avec un visage riant et la main ouverte.

Lestocq la poussait fort à cette popularité militaire.

Il avait, en outre, de fréquentes entrevues avec notre ministre, M. de la Chetardie.

Ces entrevues furent dénoncées à son gouvernement par ce digne M. Finch, qui jouait vraiment le rôle de Diogène à Saint-Pétersbourg, et qui, malgré sa lanterne diplomatique, n'y pouvait trouver un honnête homme.

Il écrivait, le 21 juin 1741, c'est-à-dire presque à la veille de la catastrophe qui renversa la régente, son mari et le petit empereur, il écrivait, disons nous :

« J'ai fait diverses communications au comte Ostermann touchant les envoyés de France et de Suède : il a joué l'ignorant. C'est son habitude de se tenir sur la réserve dans les circonstances difficiles : c'est ainsi, par exemple, qu'il avait la goutte à la main droite, lorsque, à la mort de Pierre II, il dut signer le document qui limitait le pouvoir de son successeur. C'est un pilote de beau temps, qui se cache dans les écoutilles pendant la tempête. Il se met toujours à l'écart lorsque le gouvernement vacille. »

M. Finch s'ouvrit de ses inquiétudes au prince de Brunswick. De son côté, le prince de Brunswick savait que l'ambassadeur de France se rendait souvent la nuit et déguisé chez la princesse.

Il se promettait, si la conduite de la princesse devenait de plus en plus équivoque, de l'enfermer dans un couvent.

« Ce qui, dit toujours le judicieux M. Finch, pourrait être un expédient dangereux, la princesse n'ayant aucune disposition à la vie religieuse, et étant extrêmement aimée et populaire. »

Lestocq, instruit de cette disposition, jugea qu'il était temps d'agir.

C'était un homme qui avait toute sorte de talents, que Lestocq. Non-seulement il faisait de la médecine et de la politique, mais encore il dessinait dans ses moments perdus.

Il fit un grand et beau dessin qu'il présenta à Élisabeth.

Ce dessin était double. D'un côté, il avait représenté la princesse sur le trône de Russie, avec le sceptre à la main et la couronne des tzars sur la tête, et lui sur les marches de ce trône, avec le grand cordon de Saint-André en sautoir; de l'autre côté, il avait représenté la princesse la tête rasée et lui sur une roue.

Puis, au bas, il avait écrit : « Aujourd'hui l'un, ou demain l'autre. »

Vous voyez que la concision était le mérite des hommes politiques de cette époque.

Élisabeth se décida; la nuit suivante fut fixée pour l'exécution de ce grand dessein : c'était la nuit du 24 au 25 novembre 1741.

A minuit, l'impératrice s'agenouilla devant une image de la Vierge, et pria; puis elle se passa au cou le cordon de Sainte-Catherine, fondation de Pierre Ier, à propos de la délivrance miraculeuse de son armée cernée par les Turcs.

Lestocq et Michel Voronzof montèrent derrière son traîneau.

Tous trois se rendirent à la caserne des gardes du régiment de Préobrajensky. Vous vous le rappelez : c'est le premier régiment régulier fondé par le tzar Pierre.

Là, les amis qu'elle s'était faits attirèrent bientôt à leur parti trois cents grenadiers.

— Amis ! leur dit Élisabeth, vous savez de qui je suis fille; suivez-moi !

— Nous sommes prêts! répondirent-ils. Nous les tuerons tous.

C'était plus que n'en demandait Élisabeth; elle leur recommanda, au contraire, de ne tuer personne, et marcha sur le palais d'Hiver.

Les trois cents grenadiers la suivaient, fusil chargé, la baïonnette au bout du fusil.

Au premier corps de garde, un tambour battit l'alarme; mais la caisse fut à l'instant même crevée d'un coup de couteau.

Qui donna cet habile coup de couteau? Fut-ce Élisabeth? fut-ce Lestocq? Tous deux le réclamèrent.

Nous sommes tenté de croire que ce fut Lestocq, habitué à se servir du bistouri et de la lancette.

D'ailleurs, où l'impératrice eût-elle pris un couteau en ce moment?

Le tambour se tut, le corps de garde fut pris, les soldats se réunirent à leurs camarades; on entra dans le palais d'Hiver sans éprouver aucune résistance.

A la porte du petit empereur seulement, la sentinelle abaissa sur les conjurés sa baïonnette.

— Malheureux! lui cria Lestocq, que fais-tu là? Demande ta grâce à ton impératrice.

La sentinelle tomba à genoux.

Le duc et la duchesse de Brunswich furent arrêtés dans leur lit, comme ils avaient fait arrêter le duc et la duchesse de Courlande.

Quant au petit Ivan, éveillé en sursaut dans son berceau impérial et se voyant entouré de soldats, il se prit à pleurer.

Pauvre victime dont le supplice devait durer vingt et un ans!

Sa nourrice accourut, le prit dans ses bras; mais ses caresses, presque maternelles, ne purent le calmer.

On emporta le père, la mère, l'enfant dans le palais même d'Élisabeth.

La même nuit, on arrêta Munich, Ostermann et quelques-uns de ceux qui avaient concouru au renversement de Biren et à l'élévation du jeune Ivan.

Trois jours après, Élisabeth déclara que la princesse Anne, son époux et leur fils n'ayant aucun droit au trône de Russie, ils seraient renvoyés en Allemagne. En attendant, elle les fit enfermer à la forteresse de Riga, d'où ils passèrent au fort de Dunamonde, puis à Kholmogori, puis à Schlusselbourg, où l'enfant arriva orphelin.

Dans le trajet, Anne était morte, et le duc de Brunswich, que son incapacité rendait peu à craindre, avait été mis en liberté, ou à peu près.

Lestocq reçut une pension de sept mille roubles (vingt-huit mille francs) par an; il fut nommé comte, conseiller intime de l'impératrice, resta son médecin ordinaire, et fut gratifié du portrait, orné de diamants, de celle qu'il avait faite impératrice. La garniture valait quatre-vingt mille francs.

Voronzof fut nommé comte et entra au ministère.

Razoumovsky fut nommé comte, grand veneur, eut le cordon de Saint-André, et, plus tard, reçut le grade de feld-maréchal.

Son frère Cyrille fut, à vingt-deux ans, nommé hetman des Cosaques.

M. de la Chetardie devint le directeur de la politique, et la dirigea au profit de la France.

Swarts, un musicien allemand qui avait accompagné l'impératrice dans son expédition nocturne, fut récompensé en argent.

Les trois cents grenadiers formèrent une compagnie de gardes du corps dont les simples soldats eurent le grade de

lieutenant, les caporaux et les sergents ceux de capitaine et de major.

Les six officiers qui avaient débauché les autres furent faits lieutenants-colonels.

L'impératrice se nomma capitaine dans la compagnie, et dans certaines circonstances en porta l'uniforme.

Élisabeth, nous l'avons dit, représentait le vieux parti russe.

La première exigence du parti que représentait l'impératrice fut l'expulsion des étrangers. Ces étrangers, c'étaient l'instruction, la science, les arts, la guerre.

On fit le procès de Munich, un des plus grands généraux de l'époque; le procès d'Ostermann, un des plus grands politiques.

Ils furent condamnés à être écartelés.

Le 18 février 1742, les condamnés furent conduits à l'échafaud.

C'étaient Ostermann, Munich, Golovkine, Mengden et Lœvenwold; ces trois derniers devaient être seulement décapités.

Ils arrivèrent sur le lieu du supplice à dix heures du matin; tous s'étaient laissé couper la barbe, à l'exception de Munich, qui s'était fait poudrer et friser comme d'habitude.

Depuis le commencement du procès, il n'avait pas témoigné la moindre crainte, et, durant tout le trajet de la citadelle à l'échafaud, il avait plaisanté avec ses gardes.

Ostermann avait été apporté sur une chaise. Il était incapable de marcher. C'était lui que l'impératrice haïssait le plus, il le savait et ne s'attendait à aucune grâce; cependant, en jetant un regard sur l'échafaud, il n'y vit qu'un billot auprès duquel l'exécuteur attendait.

On lui lut son acte d'accusation : par un violent effort de

volonté, il l'entendit debout et avec une contenance ferme et attentive.

La sentence, comme nous l'avons dit, le condamnait à périr sur la roue, mais la clémence de l'impératrice avait changé cette peine en celle de la décapitation.

Il fit un mouvement de tête, et, d'une voix calme :

— Vous remercierez pour moi l'impératrice, dit-il.

Des soldats le prirent alors et le traînèrent au billot.

Le bourreau lui enleva son bonnet et sa perruque.

Puis, après l'avoir dépouillé de la robe de chambre dont il était vêtu, et déboutonnant le col de sa chemise :

— A genoux, et posez votre tête sur le billot! lui dit-il.

Ostermann obéit.

L'exécuteur leva son sabre; mais, au lieu de frapper, il le tint suspendu au-dessus de la tête du patient.

En ce moment, le greffier reprit sa lecture et annonça à Ostermann que Sa Majesté lui faisait grâce de la vie et le condamnait seulement à un exil éternel.

Ostermann fit une inclination de tête, se releva, et dit au bourreau :

— Alors, je vous prie, rendez-moi ma perruque et mon bonnet.

Il les remit sur sa tête, reboutonna, sans dire autre chose, le col de sa chemise, se revêtit de sa robe de chambre, et descendit avec un visage aussi calme qu'il était monté.

Comme pour Ostermann, la peine de Munich et celle de ses trois compagnons furent commuées en un exil éternel.

Munich fut envoyé à Petim, en Sibérie, dans la même maison qui avait été élevée sur ses plans pour Biren.

Ostermann fut interné à Beresof, où Menchikof était mort, et y mourut lui-même sept ans après sa condamnation, en 1747.

Le beau grenadier Schoubine fut cherché de tous côtés.

Un homme n'est pas facile à trouver lorsqu'il est perdu

sur sept cents lieues de terrain. Enfin, après deux ans de persistance, le hasard le mit en face de ceux qui le cherchaient.

Élisabeth ne lui rendit pas son amour; mais elle lui donna un rang dans ses gardes, en lui conférant le grade et le titre de major général.

Avec la meilleure volonté du monde, l'impératrice, comme nous allons le voir tout à l'heure, n'avait plus de place pour Schoubine.

Probablement aussi, le beau grenadier, guéri de l'ambition par trois ou quatre années de Sibérie, n'insista-t-il pas beaucoup; car, s'il eût insisté, la bonne impératrice, qui était tout cœur ou plutôt tout corps, n'aurait pas eu la force de lui résister.

Elle ne résista point à Razoumovski, lequel, en sa qualité d'ancien chantre de chapelle, avait des mœurs, et qui insista pour qu'un mariage légitimât leur liaison.

L'impératrice, qui, du temps où elle était princesse, avait refusé de se marier pour rester libre, se débattit quelque temps sous la pression; enfin, pour ne pas faire trop de chagrin à Razoumovski, qu'elle aimait tendrement et qu'elle aima toujours, elle y consentit. Mais, comme impératrice, elle fit ses conditions.

Nous n'avons pas le sous-seing privé où ces conditions sont établies; mais on peut deviner, par la suite du règne d'Élisabeth et par la liberté dont elle jouit, quels étaient les priviléges qu'elle s'était réservés.

Au reste, rien de caché, sous ce rapport, pour le public. La célébration du mariage eut lieu dans l'église de Perovo, près de Moscou; et Élisabeth eut, de ce seul mariage, cinq enfants qui ne vécurent pas.

Nous disons de ce seul mariage, parce que, en dehors de ce mariage, elle eut quatre autres enfants que la bonne im-

pératrice ne cacha guère plus qu'elle ne cachait ceux qu'elle pouvait regarder comme légitimes.

Quant à Razoumovski, au lieu d'abuser de sa position, comme Biren, il se tint toujours, soit modestie, soit insouciance, en dehors du pouvoir, laissant Ivan Schouvalof et Bestuchef faire la politique comme ils l'entendaient.

Il y a plus.

Longtemps après la mort d'Élisabeth, et lorsque Grégoire Orlof, dont les remords, s'il en avait, devaient être moins innocents que ceux de Razoumovsky, tourmentait Catherine pour qu'elle suivît l'exemple d'Élisabeth, Catherine, lasse de lutter, y consentit, et un légiste fut chargé d'aller demander à Razoumovsky les actes qui avaient consacré son union avec Élisabeth, afin que le mariage de Catherine et de Grégoire Orlof s'accomplît dans les mêmes conditions et avec les mêmes formes.

Le légiste se rendit chez le vieux Razoumovsky et lui exposa le but de sa mission.

Razoumovsky réfléchit un instant; puis, sans rien dire, il se leva, alla à son secrétaire, l'ouvrit, en tira un coffret plein de papiers, prit les papiers dans le coffret; puis, toujours sans rien dire, alla les jeter dans la cheminée, resta les yeux fixés dessus jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en cendre; et, lorsqu'il n'en resta plus qu'une couche noire où couraient capricieusement quelques étincelles qui s'évanouissaient les unes après les autres et un peu de fumée se volatilisant de plus en plus, il se retourna vers l'envoyé de Catherine, ou plutôt vers celui d'Orlof.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire en demandant les papiers relatifs à mon mariage avec l'impératrice Élisabeth. Je n'ai jamais eu l'honneur d'être l'époux de Sa Majesté.

Catherine comprit le conseil et resta veuve.

Maintenant, pour n'y pas revenir, disons tout de suite ce

qu'il advint de celui qui avait fait toute cette révolution.

Lestocq partagea d'abord avec notre ambassadeur, M. de la Chetardie, tout le pouvoir politique et donna d'excellents conseils à l'impératrice. Ce fut lui qui reconstitua le ministère et qui fit entrer Bestuchef à la place d'Ostermann.

Ce fut la cause de sa perte.

Bestuchef était un de ces hommes qui mettent en pratique, chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion, ce grand précepte d'un de nos philosophes modernes : « L'ingratitude est l'indépendance du cœur. »

Disons quelques mots de cet homme qui, sous trois règnes, joua un certain rôle politique à la cour des souverains de Russie.

Bestuchef était né en 1693, à Moscou; mais, en 1712, il était entré au service de l'électeur de Hanovre, qui, devenu roi d'Angleterre, l'avait nommé ministre résident à Saint-Pétersbourg. En 1718, il était rentré au service de la Russie et avait été désigné par Pierre Ier pour accompagner à Mittau sa fille aînée, la même qui fut depuis impératrice et qui épousa le duc de Courlande. Nommé ministre à Copenhague, Biren le rappela à lui pour lui donner la succession de Volonsky. Il aida fort à la régence du duc de Courlande; mais, quand vint la chute de Biren, il fit volte-face et devint le principal témoin à la charge du favori précipité.

Biren, qui, dans toute cette catastrophe, dépassa toujours de la tête ceux qui disposaient de son sort, fut très-digne et très-noble à l'endroit de Bestuchef. Confronté avec lui, le duc déclara qu'il était prêt à avouer tout ce dont l'accusait son ancien ami, si Bestuchef osait répéter devant lui et en face de lui la déposition qu'il avait faite en arrière.

Il prononça ces paroles d'un ton si solennel, fixa sur Bestuchef des regards si assurés, que celui-ci, courbé sous ce regard, plia les genoux et tomba aux pieds du duc en disant qu'il était obligé de demander pardon à Dieu, mais

que tout était faux dans la confession qu'il avait faite.

C'était ce même homme que Lestocq faisait la faute d'appeler au pouvoir.

A peine y fut-il, qu'il travailla à la ruine de son protecteur.

Le premier malheur de Lestocq fut que M. de la Chetardie quittât Saint-Pétersbourg. Il revint en France avec un million que lui avait donné l'impératrice Élisabeth.

Dix-huit mois après avoir fait Élisabeth impératrice, Lestocq, accusé de haute trahison, traduit devant l'inquisiteur secret, était mis trois fois à la torture, et, tout brisé, envoyé en exil dans la petite ville d'Ouglitch, sur le Volga; puis, comme c'était encore trop près de Saint-Pétersbourg, à Oustioug-Veliki, près d'Arkhangel.

Quant à la pauvre impératrice, caractère faible et sensuel, elle passait sa vie dans les plaisirs et dans les transes.

Chaque soir, il y avait orgie; car l'impératrice eût difficilement décidé lesquels elle préférait, des plaisirs de la table ou de ceux de l'amour.

Pour que les uns ne nuisissent pas aux autres, on soupait d'habitude dans la chambre à coucher de l'impératrice, et, pour surcroît de précaution, l'impératrice, sans corset et avec des robes faufilées et non cousues, s'asseyait près du favori du moment, auquel l'excellent Razoumovsky eut le bon esprit de ne jamais chercher querelle [1].

[1] Comme on pourrait croire que j'ai été au delà de la vérité dans ce que j'ai dit de l'impératrice Élisabeth, permettez-moi, chers lecteurs, de mettre sous vos yeux ce fragment de dépêche de M. de Swaart, ministre des Provinces-Unies, en 1757.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le brave Hollandais était révolté.

« La société présente en Russie un effrayant tableau de licence, de désordre, et une dissolution de tous les liens de la société civile. L'impératrice ne voit et n'entend que les Schouvalof; elle ne s'en-

La coutume, nous dirons presque l'ordre, était de ne jamais laisser l'impératrice seule jusqu'au jour. Aussitôt qu'elle se trouvait seule dans la nuit, Élisabeth tremblait et jetait des cris de terreur. Elle savait par expérience que c'était pendant la nuit qu'avaient été tramées toutes les conspirations qui avaient renversé du trône les souverains de Russie.

Elle fit chercher par tout le royaume un homme qui ne dormît point ou qui eût le sommeil si léger, que le vol d'un moucheron le réveillât.

On eut le bonheur de trouver cet homme, et, par chance, il était si laid, qu'il put, sans que les plus mauvaises langues y trouvassent à redire, rester jour et nuit dans la chambre de l'impératrice.

Et, maintenant, après ces deux chapitres d'histoire, que je n'ai pas eu le courage de supprimer, je vous l'avoue, passons à la deuxième légende de la forteresse.

quiert de rien et continue sa manière de vivre accoutumée; elle a littéralement abandonné l'empire au pillage. Jamais il n'y a eu en Russie un état de choses plus désordonné, plus dangereux et plus déplorable. Il n'y reste pas la moindre trace de bonne foi, d'honneur, de pudeur et de justice. »

XXVIII

AUTRE LÉGENDE DE LA BASTILLE MOSCOVITE

Nous avons dit qu'en dehors des cinq enfants à peu près légitimes que l'impératrice Élisabeth avait eus de Razoumovsky, elle en avait mis au jour quatre autres.

L'un de ces quatre autres enfants était la princesse Tarakanof.

Ne souriez pas à ce nom bizarre : la pauvre princesse a fini d'une si triste fin, que vous regretteriez votre sourire.

Elle avait vingt ans, elle était belle, elle était libre, elle jouissait d'une fortune assurée. Toute jeune, on l'avait transportée de Saint-Pétersbourg à Florence; là, elle avait grandi, pauvre fleur, comme une plante généreuse du Nord transportée sous le soleil béni des Michel-Ange et des Raphaël.

Elle était la reine des fêtes de Florence, de Pise et de Livourne.

Rien n'était reconnu ni officiel en elle; mais ce mystère qui laissait entrevoir une naissance impériale, augmentait encore le charme qui l'enveloppait comme un de ces nuages dont s'environnaient les anciennes déesses quand elles ne voulaient point complétement apparaître aux mortels.

Deux personnes la devinèrent cependant; *l'une pour* l'ambition, l'autre pour la haine : *Charles Radzivil* et Grégoire Orlof.

Charles Radzivil, palatin de Vilna, ennemi acharné des Russes, rival des Czartorisky, nommé, en 1762, gouverneur de la Lithuanie par Auguste III de Saxe, s'était posé comme le concurrent de Poniatovsky au trône de Pologne.

Mais son ambition allait plus loin.

Il se souvenait de l'ancienne grandeur de la Pologne, quand elle donnait des rois à la Bohême et à la Hongrie, quand elle acquérait la moitié de la Prusse occidentale avec suzeraineté sur la Prusse orientale, laquelle joignait à cette suzeraineté celle de la Courlande, lorsqu'elle réunissait à elle la Livonie, enfin lorsqu'elle prenait Moscou.

Moscou, pris en 1611, pouvait l'être encore en 1764 ou 1768; alors, Radzivil mettait sur sa tête la couronne des Monomaques et des Jagellons.

C'était un grand projet, vous le voyez; mais, comme Charles Radzivil était un aussi grand politique qu'un bon soldat, il avait encore rêvé autre chose : c'était de se faire aimer de la princesse Tarakanof, de devenir son époux, et, Moscou pris, de s'appuyer sur cette alliance avec la fille d'Élisabeth, dont on faisait publiquement reconnaître la naissance, pour faciliter l'établissement de son pouvoir sur la Russie.

La pauvre princesse ignorait tous ces projets d'ambition. Elle ne voyait qu'un palatin illustre, encore jeune, beau de visage, élégant de manières; elle accueillit ses hommages : — avec une sévérité excessive elle n'eût pas été la fille de sa mère; — et le bruit se répandit que Charles Radzivil, palatin de Vilna, allait épouser la princesse Tarakanof, fille naturelle d'Élisabeth.

Ce bruit arriva bientôt à la cour de Russie.

Catherine en tressaillit, car elle devina les projets du prince Charles Radzivil.

Elle avait beau renverser les obstacles, les obstacles renaissaient sous ses pas.

Elle venait de laisser étrangler Pierre III, elle venait de laisser assassiner le jeune Ivan, et voilà qu'une fatalité lui créait, en Italie, une prétendante à laquelle elle n'avait jamais songé!

Si c'eût été en Russie encore, à Ropscha ou à Shlusselbourg, là où elle pouvait étendre la main ; mais en Italie, à Florence, dans les États du grand-duc !

Elle se confia à ses bons amis les Orlof.

Les Orlof n'étaient jamais embarrassés.

Catherine laisserait transpirer son projet de nommer Stanislas Poniatovsky roi de Pologne; ce projet attirerait à Varsovie Charles Radzivil, qui laisserait, pendant ce temps, la belle princessse sans défense.

Quant à Orlof, voici ce qu'il ferait : il prendrait trois vaisseaux et s'en irait en Italie. Le but ostensible de son voyage serait d'acheter des tableaux, des statues, des bijoux précieux et de ramener des artistes.

Le but caché se révélerait de lui-même et quand il serait temps.

Orlof partit ; son vaisseau était lesté d'or.

La navigation fut heureuse; il doubla sans accident le cap Finistère; il traversa le golfe de Gascogne, le détroit de Gibraltar, et vint jeter l'ancre dans le port de Livourne.

Dieu regardait d'un autre côté.

C'était au mois de juillet; tout ce qu'il y avait de gentilshommes élégants et de femmes à la mode en Toscane étaient venus respirer les brises de la Méditerranée et prendre les bains de mer à Livourne.

L'arrivée de Grégoire Orlof, de l'homme qui avait pris la part principale à la révolution de 1762, de l'amant en titre de Catherine, éveilla, comme on peut le penser, la curiosité. Il y avait bien sur le nom la tache de sang de Ropscha; mais c'était Alexis, et non Orlof, qui avait eu avec Pierre III cette malheureuse contestation d'ivrognes qui avait si mal tourné

pour le pauvre empereur; puis un crime qui a si bien réussi n'est presque plus un crime.

Quand Dieu a permis, pourquoi les hommes ne pardonneraient-ils pas?

Enfin, les peintres vous diront qu'un point rouge fait admirablement dans le paysage.

Il y avait un point rouge dans le paysage de Grégoire Orlof, et voilà tout.

Il fut donc reçu, choyé, caressé, fêté. Il était beau, grand, jeune, vigoureux. Il tordait comme Porthos, des barres de fer; roulait comme Auguste de Saxe, des plats d'argent; semait l'or à pleines mains, comme Buckingham. Il eut le plus grand succès parmi les dames florentines.

Mais ce n'étaient point les dames florentines que courtisait Grégoire : c'était sa belle compatriote, la princesse Tarakanof; il n'avait de regards, d'attentions, de prévenances, de soins que pour elle.

Bientôt le bruit courut que le favori de l'impératrice Catherine pourrait bien être infidèle à ses illustres amours pour des amours presque aussi illustres.

Celle qui pouvait, celle qui devait surtout le croire, c'était la belle princesse Tarakanof. Orlof lui avait demandé une entrevue, qu'elle avait accordée, et, au lieu de lui parler d'amour, il lui avait parlé politique.

Il avait révélé à la pauvre princesse des choses qu'elle ignorait elle-même.

Il lui avait parlé de sa naissance, qui, tout illégitime qu'elle était, pouvait, aux yeux des vrais Russes, avoir plus de poids que le mariage de Catherine avec Pierre III, mariage, d'ailleurs, si violemment rompu.

Qu'était Catherine, au bout du compte? Une princesse d'Anhalt-Zerbst, c'est-à-dire une Allemande qui n'avait pas une goutte de sang Romanof dans les veines.

Il y avait bien le jeune Paul Ier; mais l'on savait à quoi

s'en tenir, ou plutôt, ce qui était bien pis, on ne savait pas à quoi s'en tenir sur sa naissance.

Les probabilités étaient pour la paternité de Soltikof; mais alors il était, comme elle, illégitime et adultérin.

Élisabeth, elle-même, n'était-elle pas illégitime et adultérine?

Le tout, dans ce cas, était de rencontrer une main assez forte pour vous soulever jusqu'au trône.

Or, sous ce rapport, on connaissait la force de la main de Grégoire Orlof. Dans cette main, la charmante princesse Tarakanof ne pèserait pas plus qu'une plume. Et les yeux d'Orlof étaient si tendres en parlant politique, que, bien évidemment, il parlait autant pour lui que pour la princesse Tarakanof.

D'ailleurs, Orlof ne cachait point son ambition. Il se plaignait amèrement de l'impératrice Catherine. Il l'avait assez bien servie pour avoir le droit de lui demander une récompense publique.

Tout au moins pouvait-elle faire pour lui ce que l'impératrice Élisabeth avait fait pour Razoumovsky. Au bout du compte, un capitaine dans la garde valait bien un chantre de cathédrale.

La pauvre princesse n'était pas ambitieuse, mais elle était coquette. Orlof s'était trouvé avoir dans son bagage une couronne impériale. Comment cette couronne, qui aurait dû être dans le trésor de Moscou, se trouvait-elle dans les bagages de Grégoire Orlof?

C'était un problème difficile à résoudre. Mais, du moment qu'elle y était, peu importait la façon dont elle y était venue.

En jouant, il l'essayait sur la tête de la princesse Tarakanof, et la couronne lui allait comme si elle eût été faite pour elle. La princesse se représentait ce qu'elle serait avec le reste du costume impérial.

Elle avait bien parlé de ses engagements avec le prince Radzivil. Mais quelle éventualité, de ce côté?

Il fallait d'abord qu'il fût élu roi de Pologne, ensuite qu'il vainquît les Russes, ensuite que la victoire fût assez complète pour lui ouvrir les portes de Moscou.

Il fallait, enfin, un triple miracle, et le temps où Dieu faisait des miracles pour la Pologne était passé.

La princesse, qui, d'abord, avait écouté Orlof avec le sourire du doute, commençait à l'écouter avec le silence rêveur de l'espoir.

Puis, le tentateur qu'il était, il lui avait laissé cette couronne impériale, brillante réalité pendant le jour, rêve séduisant pendant la nuit.

Et tout cela se passait au milieu des bals, des fêtes, du soleil, des enchantements du luxe, des merveilles de la nature, des chefs-d'œuvre de l'art.

Orlof était devenu le héros de toutes ces magnificences. Tous ces beaux yeux noirs italiens le regardaient, les uns avec curiosité, d'autres avec amour, d'autres avec désir.

Mais les seuls regards qui lui fussent précieux étaient ceux de la belle princesse.

Bientôt, on apprit qu'Orlof, reconnaissant de la façon dont il avait été reçu, allait donner ou plutôt rendre une fête splendide, en échange de toutes celles qui lui avaient été offertes.

Tout haut, on disait que cette fête était en l'honneur des dames de Livourne et de Florence; tout bas, on disait que la belle Russe en était la reine.

En effet, il se faisait de grands préparatifs à bord de la frégate amirale.

La fête fut enfin annoncée officiellement. Orlof fit avec tant de grâce ses invitations, qu'un refus ne se présenta à l'esprit de personne.

On attendit impatiemment le jour fixé.

Ce jour-là, la frégate, qui, à cause de son grand tirant d'eau, était ancrée hors de la rade, était resplendissante de flammes. On eût dit la galère magique de Cléopâtre.

Tous les bateliers de Livourne, en habits de fête, attendaient sur le port les invités dans des nacelles jonchées de fleurs.

A neuf heures, un coup de canon parti de la frégate avait annoncé qu'elle attendait ses hôtes.

Les hôtes ne s'étaient pas fait attendre.

Une véritable flottille de gazes, de dentelles et de diamants, était partie au signal et couvrait la mer.

En tête, sur la chaloupe de la frégate, voguant avec des voiles de pourpre, couchée sur des tapis de Perse, était la belle princesse.

Orlof l'attendait à l'échelle de sa frégate.

La fête fut splendide; elle dura jusqu'au jour.

La princesse en eut tous les honneurs.

Quand vint cette brise fraîche du matin qui fait frissonner les fleurs dans les vers de Dante, les femmes, fleurs vivantes, frissonnantes aussi, mirent leurs pelisses de satin, et, les unes après les autres, partirent.

La princesse Tarakanof resta la dernière. De quoi lui parlait le beau régicide? D'amour ou d'ambition?

Le fait est que la pauvre créature, au lieu de partir avec les autres, s'attarda, et, restée la dernière à bord, sentit tout à coup que la lame et le vent imprimaient à la frégate un mouvement inusité.

La frégate avait levé l'ancre et voguait sous toutes ses voiles.

La pauvre gazelle était tombée dans le piége; la malheureuse princesse était prisonnière.

Alors, ce qui nous reste à raconter est terrible.

Sans transition aucune, le gentilhomme courtois, l'amant

attentif redevint le sombre et féroce exécuteur des ordres de Catherine.

La princesse, telle qu'elle était vêtue, avec sa robe de bal, ses fleurs, ses diamants, fut enfermée dans une cabine de la frégate.

Elle servit d'abord aux plaisirs d'Orlof; puis, quand il en fut las, comme elle n'était point assez souillée par son amour aristocratique, elle fut livrée aux caresses brutales des matelots, à qui il fut permis de la traiter à leur fantaisie.

Puis, pour que la fête fût complète, double ration de vin et de liqueurs fortes leur fut distribuée pendant tout le voyage.

Le voyage était long, l'équipage nombreux; l'étrange Paris espérait bien qu'Hélène serait morte avant d'arriver à Saint-Pétersbourg.

Contre toute attente, elle survécut, non-seulement aux coups, mais aux caresses.

La frégate jeta l'ancre à Cronstadt, et Orlof vint prendre à Saint-Pétersbourg les ordres de l'impératrice.

Le soir du même jour, une barque, fermée comme une gondole, et qui servait à l'impératrice pour ses promenades nocturnes sur la Néva, se détacha des flancs de la frégate amirale, remonta la Néva et s'arrêta vis-à-vis de la forteresse.

Une femme, couverte d'un long voile qui empêchait qu'on ne vît ni ses traits, ni sa taille, ni rien d'elle, descendit de la barque, et prit, conduite par un officier et quatre soldats, le chemin de la forteresse.

L'officier remit un ordre au gouverneur.

Le gouverneur, sans dire un mot, fit signe à un geôlier de venir, lui désigna du doigt un numéro inscrit sur la muraille, et marcha le premier.

— Suivez le gouverneur, dit le geôlier.

La femme obéit.

On traversa la cour, on ouvrit une poterne, on descendit vingt degrés, on ouvrit la porte du n° 5, on poussa la femme dans une espèce de sépulcre, et l'on referma la porte derrière elle.

La fille d'Élisabeth, la belle princesse Tarakanof, cette merveilleuse créature que l'on eût crue faite de nacre, de carmin, de velours, de gaze et de satin, se trouva à demi nue dans un humide et obscur cachot du ravelin Saint-André.

Vous connaissez ces cachots; nous les avons déjà visités une fois.

Au-dessous du niveau de la Néva, l'eau du fleuve roule incessamment avec un bruit sourd contre leurs murailles. Ils sont éclairés par une meurtrière étroite qui permet que le prisonnier voie le ciel, mais qui ne permet pas que le ciel voie le prisonnier. Des larmes incessantes roulent sur ces murailles, froides comme si elles sortaient d'une paupière glacée, et forment une boue liquide sur le sol du cachot.

Un peu de paille était étendue sur cette boue, et formait le lit de la princesse.

Elle qui avait vécu jusque-là dans un lit de duvet et de mousse, elle eut un instant l'espoir qu'elle ne vivrait pas un mois dans un pareil tombeau.

Elle y vécut douze ans!

Elle avait beau demander, à genoux, les mains jointes, dans ce doux langage italien, qui semble fait pour la prière et l'amour, quel crime elle avait commis pour être punie si cruellement; ses geôliers ne lui répondaient pas.

Elle cessa de parler; elle cessa de demander; elle cessa presque de se plaindre. Elle vécut de la vie de ces reptiles qu'elle sentait quelquefois, la nuit, glisser sur son visage humide et sur ses mains glacées.

Elle était devenue non-seulement inattentive, mais encore insensible à tous les bruits.

Depuis quelques jours, elle entendait bien les eaux de la Néva mugir avec une plus grande violence ; mais il y avait douze ans qu'elle les entendait mugir plus ou moins fort.

Puis elle entendit tirer le canon

Elle leva la tête.

Il lui sembla que l'eau du fleuve, arrivée à la hauteur de la meurtrière, s'épanchait dans son cachot.

Bientôt il n'y eut plus de doute, l'eau ruisselait par la meurtrière. Au bout de deux heures, elle s'y engouffra.

La Néva montait.

Elle comprit le danger, la pauvre femme. Si sombre que fût son existence, la mort lui apparut plus sombre encore... Elle n'avait que trente-deux ans.

Elle eut bientôt de l'eau jusqu'aux genoux.

Elle appela ; elle cria. Elle souleva une pierre que, la veille, elle n'eût pas pu remuer, et, avec cette pierre, elle frappa contre la porte. On l'entendit, malgré le bruit du canon, qui continuait de tonner.

Le geôlier vint ouvrir la porte.

— Que voulez-vous? lui demanda-t-il.

— Je veux sortir ! je veux sortir ! cria la pauvre femme. Ne voyez-vous pas qu'avant demain le cachot sera plein d'eau ? Mettez-moi où vous voudrez, mais, au nom du ciel, laissez-moi sortir !

— On ne sort d'ici qu'avec un ordre écrit de la main de l'impératrice, répondit le geôlier.

Elle voulut s'élancer dehors. Le geôlier la repoussa si violemment, qu'elle tomba à la renverse dans cette eau glacée.

Elle se releva, et alla s'appuyer à la muraille, à l'endroit de son cachot où le sol était le plus élevé. Le geôlier referma la porte.

Plus l'eau montait, plus elle entrait à flots abondants. La prisonnière la sentait monter.

Le soir, elle en eut jusqu'à la ceinture.

On l'entendait jeter d'horribles cris, puis, avec l'accent de la prière, crier en italien :

— *Dio! Dio! Dio!...*

Ses cris continuèrent de plus en plus déchirants, ses lamentations se firent entendre de plus en plus suppliantes pendant tout le reste de la journée et pendant presque toute la nuit.

Ces plaintes étaient effrayantes, sortant de l'eau.

Enfin, vers quatre heures du matin, elles s'éteignirent.

L'eau avait complétement empli l'étage inférieur du ravelin Saint-André.

Quand l'inondation cessa, quand l'eau se fut retirée, on pénétra dans le cachot de la princesse, et l'on y trouva son cadavre.

Une fois morte, elle n'avait plus besoin, pour sortir, d'un ordre de l'impératrice.

On creusa une fosse sur les remparts, et on l'enterra nuitamment.

Encore aujourd'hui, on montre — de l'œil, du doigt, d'un signe, — un tertre sans pierre, sans inscription, et sur lequel s'assoient les soldats de la garnison pour causer ou jouer aux cartes.

C'est le seul monument qui ait été élevé à la fille d'Élisabeth, c'est le seul souvenir qui reste d'elle.

Voilà la seconde légende de la forteresse.

Je pourrais en raconter dix ainsi.

Peut-être sont-elles fausses, peut-être sont-elles créées par l'imagination, engendrées par la terreur du peuple.

La Bastille n'était-elle pas peuplée de spectres qui s'évanouirent dès que le jour eut pénétré dans ses cachots ?

Mais le jour n'a pas encore pénétré dans ceux de la forteresse de Pierre-et-Paul.

On parle de prisonniers renfermés dans des cachots qui

ont la forme d'un œuf, qu'on appelle les *sacs*, et dans lesquels on ne peut se tenir ni assis ni debout; où le pied — un seul — ne pose que de biais; où le poids du corps, qui va s'entassant sans cesse, pèse sur les articulations qu'il disloque.

On parle d'un captif enchaîné nu par le milieu du corps, à cheval sur une poutre, et qui voit incessamment rouler à dix pieds au-dessous de lui l'eau de la Néva.

Rien de tout cela n'est vrai, grâce au ciel! et l'on me disait que l'empereur Alexandre II se plaignait avec tristesse de ces bruits, que sous son règne on peut, sans même essayer de les approfondir, traiter de calomnies.

Mais, si j'avais eu l'honneur de m'approcher de lui, si c'était à moi qu'il se fût plaint, je lui eusse dit: « Sire, il y a un moyen bien simple d'imposer silence à toutes ces sombres rumeurs. Le souverain qui a débuté comme vous par faire grâce à tous les condamnés des règnes précédents, et qui, après trois ans de règne, n'a condamné personne, ce souverain-là n'a rien à cacher ni à son peuple ni à l'histoire. En conséquence, à mon premier anniversaire, j'ouvrirais tous les cachots, tous les *sacs*, de la forteresse, et je laisserais tout le monde visiter sacs et cachots; puis j'aurais là des pionniers qui, à la face de tous, les combleraient, — des maçons qui, sous les regards de tous, en mureraient les portes. Et je dirais: « Enfants, sous les règnes précédents, » nobles et paysans étaient esclaves. Mes prédécesseurs » avaient besoin de cachots. Sous mon règne, tout le monde » est libre, nobles et paysans. Je n'ai plus besoin de tout » cela. » Alors, sire, ce ne serait plus un cri de joie, ce serait un cri d'admiration, qui s'élèverait des bords de la Néva, et qui irait retentissant aux quatre coins du monde. »

XXIX

ALEXANDRE Ier

Revenons à l'histoire; malheureusement, ce que nous allons raconter n'est plus de la légende.

Savez-vous ce qu'annonçait ce canon qui accompagnait les grondements de la Néva dans son ascension mortelle?

Il annonçait la naissance du tzarevitch Alexandre.

Ce fut un règne de douceur et de mansuétude que celui de ce doux conquérant, qui prit le parti de Paris contre les souverains alliés, qui voulaient en faire ce que Scipion fit de Carthage.

Mais, comme les sept vaches grasses de la Bible précédaient les sept vaches maigres, comme l'abondance marchait avant la disette, ce règne de philosophie et de douceur préparait un règne d'oppression et de sévérité.

N'allez pas croire cependant que, pour le voir encadré entre Titus et Marc-Aurèle, je serai injuste envers l'inflexible justicier qui vient de mourir, et qui, à douze ans, écrivait cette appréciation de Jean le Terrible, l'un des plus sombres et des plus curieux tyrans qui aient jamais existé :

« Le tzar Jean Vasilievitch fut sévère et emporté; ce qu'donna lieu de le nommer le Terrible. Il était avec cela juste, brave, libéral dans ses récompenses, et surtout il contribua au bonheur et au développement de son pays.

» NICOLAS.

17 mars 1868.

Non, l'empereur Nicolas est une grande figure historique. Il avait beaucoup du Jupiter antique : il savait que le froncement de son sourcil faisait trembler soixante millions d'hommes.

Sachant cela, il a trop souvent froncé le sourcil, voilà tout.

Mais, pour le moment, ce n'est point de lui que nous avons à nous occuper, c'est de son frère Alexandre.

Lui n'était pas une statue de bronze sur un piédestal de granit; c'était un homme avec toutes les faiblesses, mais aussi avec toutes les vertus de l'humanité.

Élevé en philosophe par le colonel Laharpe, témoin des sombres folies de son père, épouvanté par les exemples historiques qu'il avait sous les yeux, comme Nerva il aurait voulu n'être pas né sur le trône, et tremblait de voir venir le moment où il serait forcé d'y monter.

Voici ce qu'il écrivait le 13 mai 1796 à Victor Kotschoubei, ambassadeur de Russie à Constantinople. — Il est vrai que Catherine vivait encore; il est vrai que son père devait régner avant lui; mais rappelez-vous que le bruit courait qu'il allait régner avant son père. Vous n'avez pas oublié les deux testaments, et comment le prince Bezborodko fit sa fortune. N'importe; voici la lettre d'Alexandre. Il n'avait à cette époque que dix-neuf ans. Elle est écrite en français :

« Cette lettre, mon cher ami, vous sera remise par M. Jarreck, duquel je vous ai parlé dans une de mes lettres précédentes; ainsi je peux m'exprimer avec vous librement sur quantité de choses.

» Savez-vous, mon cher ami, que réellement, ce n'est pas bien que vous ne m'instruisiez pas de ce qui vous regarde? car je viens d'apprendre que vous aviez demandé votre congé pour aller faire un tour en Italie, et que, de là, vous iriez en Angleterre pour quelque temps. D'où vient que vous

ne m'en dites rien? Je commence à croire que vous doutez de mon amitié pour vous, ou que vous n'avez pas assez de confiance en moi; car, j'ose le dire, je la mérite réellement, par l'amitié sans bornes que je vous porte. Ainsi, je vous en conjure, instruisez-moi de tout ce qui vous regarde, et croyez que vous ne pourrez me faire un plus grand plaisir. Au reste, je vous avoue que je suis bien charmé de vous savoir quitte de cette place, qui ne pouvait que vous procurer des désagréments, sans être compensés par aucune jouissance quelconque.

» Ce M. Jarreck est un très-joli garçon; il a passé quelque temps ici, et, dans ce moment, il va en Crimée, d'où il s'embarquera pour Constantinople. Je le trouve bien heureux, parce qu'il aura l'occasion de vous voir, et je lui envie en quelque façon son sort, d'autant plus que je ne suis nullement content du mien. Je suis enchanté que la matière se soit engagée d'elle-même; car j'aurais été embarrassé de commencer ce sujet. Oui, mon cher ami, je le répète, je ne suis nullement satisfait de ma position; elle est beaucoup trop brillante pour mon caractère, qui n'aime que la tranquillité et la paix. La cour n'est pas une habitation faite pour moi. Je souffre chaque fois que je dois être en représentation, et je me fais du mauvais sang en voyant ces bassesses que l'on fait à chaque instant pour acquérir une distinction, pour laquelle je n'aurais pas donné trois sous. Je me sens malheureux d'être obligé de me trouver en société avec des gens que je ne voudrais pas avoir pour domestiques et qui jouissent ici des premières places, tels que ce P. S..., ce M. P..., ce P. B..., les deux C. S..., M... et un tas d'autres, qui ne méritent pas même d'être nommés, qui, hautains avec leurs inférieurs, rampent devant celui qu'ils craignent; enfin, mon cher ami, je ne me sens pas du tout fait pour la place que j'occupe dans ce moment, et encore moins pour la place qui m'est destinée un jour, et à laquelle

je me suis juré de renoncer, soit d'une manière, soit de l'autre.

» Voilà, mon cher ami, le grand secret qu'il me tardait depuis si longtemps de vous communiquer, et sur lequel je n'ai pas besoin de vous recommander le silence; car vous sentez que c'est une chose qui peut me casser la tête. J'ai prié M. Jarreck, qu'au cas où il ne pourrait vous remettre cette lettre, il la brûle et qu'il n'en charge personne pour vous.

» J'ai beaucoup pesé et débattu cette matière, car il faut que je vous dise que ce projet m'est entré en idée avant même que je vous aie connu, et que je n'ai point tardé à me décider au parti que j'ai pris.

» Nos affaires sont dans un désordre incroyable; on pille de tous côtés; tous les départements sont mal administrés. L'ordre semble être banni de partout, et l'empire ne fait qu'accroître ses domaines; aussi comment se peut-il qu'un seul homme suffise à le gouverner, et encore plus à y corriger les abus? C'est absolument impossible, non-seulement à un homme de capacité ordinaire comme moi, mais même à un homme de génie. J'ai toujours eu pour principe qu'il valait mieux ne pas se charger d'une besogne que de la remplir mal; c'est d'après ce principe que j'ai pris la résolution dont je vous ai parlé ci-dessus. Mon plan est qu'ayant une fois renoncé à cette place si scabreuse — je ne puis pas fixer l'époque d'une telle renonciation — j'irai m'établir avec ma femme aux bords du Rhin, où je vivrai tranquille, en simple particulier, faisant consister mon bonheur dans la société de mes amis et l'étude de la nature.

» Vous vous moquerez de moi, vous direz que c'est un projet chimérique; vous en êtes le maître; mais attendez l'événement, et, après cela, je vous permets de juger.

» Je sais que vous me blâmerez; mais je ne peux pas faire autrement, car le repos de ma conscience est ma première

règle, et elle ne pourrait jamais rester en repos si j'entreprenais une chose au-dessus de mes forces.

» Voilà, mon cher ami, ce qu'il me tardait tant de vous dire.

» A présent que cela est fait, il ne me reste qu'à vous assurer que là où je serai, heureux ou malheureux, sur le faîte ou dans la misère, une de mes plus grandes consolations sera votre amitié pour moi, et croyez que la mienne ne finira qu'avec ma vie.

» Adieu, mon cher et vrai ami; ce qui pourrait m'arriver, en attendant, de plus heureux, serait de vous revoir.

» Ma femme vous dit mille choses; elle a des idées toutes conformes aux miennes.

» ALEXANDRE.

» Ce 10 mai 1796.

Ce n'était pas, comme il le dit lui-même, la lettre d'un homme de génie, mais c'était celle d'un cœur honnête; c'était surtout celle d'un homme tout imbu des idées philosophiques du XVIII^e^ siècle.

Ce qu'il y avait de particulier à cette époque, c'est que les philosophes étaient ambitieux comme des empereurs, et que les empereurs étaient modestes, je ne dirai pas comme des philosophes, mais comme devraient être des philosophes.

Si Alexandre vidait réellement son cœur dans le cœur du prince Kotschoubei par la lettre que nous venons de mettre sous vos yeux, chers lecteurs, vous devez comprendre ce qu'il lui en coûta de succéder à son père, assassiné au-dessus de sa tête, dont il avait entendu les cris, et dont il avait, en quelque sorte, senti à travers le plancher les derniers frémissements.

Il resta cependant sur le trône. Fut-ce dévouement à son-

peuple? fut-ce que le pouvoir a de tels attraits, que, lorsqu'on a porté la coupe à ses lèvres, il faut la vider jusqu'à la fin, l'amertume fût-elle au bord et la lie au fond?

Nous avons vu, dans la lettre du tzarevitch, qu'à dix-neuf ans il parle de sa femme et des goûts de retraite partagés par elle.

C'eût été pour la pauvre impératrice un grand bonheur que ce projet de retraite eût été mis à exécution; car à peine sa couronne nuptiale fut-elle fanée à son front, qu'elle se changea en couronne d'épines.

L'impératrice était déjà une vieille épouse à l'âge où l'on est encore jeune femme, tandis que l'empereur, au contraire, resta longtemps beau et toujours infidèle.

Au reste, comme tous les hommes sensuels, Alexandre était essentiellement bon et avait une profonde répugnance à punir. Nous avons vu Pouschkine jetant sur son passage son ode à la Liberté, c'est-à-dire la plus terrible offense que l'on pût faire à la fois à la majesté du trône et à la piété d'un fils; nous l'avons vu, disons-nous, exilé, pour tout châtiment, de Saint-Pétersbourg, et interné chez son père.

Il est vrai qu'Alexandre avait à se faire pardonner par toute cette jeunesse d'être monté sur le trône malgré la lettre écrite au prince Kotschoubei.

Nous verrons plus tard les conséquences terribles que devait avoir cette lettre, échappée à la plume du jeune philosophe.

Suivons, en attendant, Alexandre, non pas dans sa vie politique, — l'histoire est là pour enregistrer ce que la France lui dut en 1814, — mais dans sa vie privée.

Quelques anecdotes donneront une idée exacte de ce qu'était l'homme. Il serait plus difficile de donner une idée aussi exacte de ce qu'était l'empereur.

Napoléon l'appelait le plus beau et le plus fin des Grecs.

Alexandre avait autant de simplicité que son père Paul

avait de superbe; souvent il se promenait à pied, et, au lieu d'exiger que les femmes descendissent de voiture pour lui faire la révérence dans la rue, à peine permettait-il qu'on lui donnât les marques de respect que l'on eût données à un simple général.

Un jour qu'il faisait une de ces promenades pédestres, se voyant menacé par la pluie, il prit un drojky sur la place et se fit conduire au palais impérial.

Arrivé à la porte, il fouille à sa poche, et s'aperçoit qu'il n'a pas d'argent.

— Attends, dit-il à l'isvotschik en sautant hors de la voiture, je vais t'envoyer le prix de ta course.

— Ah! bon, dit l'isvotschik, encore un!

— Comment, encore un?

— Oui, je n'ai qu'à compter là-dessus.

— Comment cela?

— Oh! je sais bien ce que je dis.

— Et que dis-tu? Voyons!

— Je dis qu'autant de personnes je mène devant une maison à deux portes, et qui descendent sans me payer, autant de vingt kopeks auquels je puis dire adieu.

— Comment! même devant le palais de l'empereur?

— C'est surtout là que le tour se fait; les grands seigneurs ont très-peu de mémoire.

— Il fallait te plaindre, dit l'empereur que la conversation amusait, et faire arrêter les voleurs.

— Arrêter les voleurs?... Ah! c'est bon si le voleur était un de nous; nous, on sait par où nous prendre (et il montra sa barbe). Mais, vous autres, grands seigneurs, avec vos mentons rasés, impossible! Ainsi donc, que Votre Excellence cherche bien dans ses poches, ou qu'elle me dise tout de suite qu'il est inutile de l'attendre.

— Écoute, dit l'empereur, voici mon manteau; il vaut

bien tes vingt kopeks, quoiqu'il ne soit ni neuf ni beau ; tu le remettras à celui qui t'apportera l'argent.

— Eh bien, à la bonne heure, vous, dit l'isvoschik, vous êtes raisonnable.

Dix minutes après, un valet de pied apportait au cocher cent roubles assignats de la part de l'empereur, et réclamait le manteau.

L'empereur avait payé pour lui et pour ceux qui venaient chez lui.

Le pauvre cocher faillit mourir de terreur en songeant aux paroles qui lui étaient échappées. Mais sa reconnaissance n'en fut que plus grande. Les cent roubles, placés dans un cadre doré, furent mis dans le coin des images, et, lorsque vint le changement des roubles assignats en roubles argent, le cocher aima mieux perdre ses cent roubles que de les porter à la Monnaie.

Aujourd'hui, le petit-fils montre encore les cent roubles envoyés à son grand-père par l'empereur Alexandre. Ce sont peut-être les seuls cent roubles assignats qui restent dans tout l'empire.

Non-seulement l'empereur Alexandre ne faisait pas descendre les femmes de voiture et ne les forçait pas, comme son père Paul, à lui faire la révérence dans la boue, mais il les traitait toujours en chevalier.

Il dînait, un jour, chez la princesse Belosersky de Belosersk, qui lui avait réservé la place d'honneur au bout de la table.

Mais l'empereur, toujours galant, en lui donnant le bras pour la conduire à la salle à manger, lui dit, au lieu d'accepter l'honneur qu'elle lui voulait faire :

— Mettez-vous là, princesse ; c'est votre place.

— Ce serait, en effet, la mienne, répondit-elle, si le livre d'ancienneté de la noblesse n'avait pas été brûlé.

— C'est vrai, répondit Alexandre; seulement, vous êtes une branche et nous sommes un tronc.

En effet, les princes Bolosersky de Belosersk, issus d'une branche de la maison de Rourik qui régna à Belosersk, sont de quelque chose comme quatre ou cinq cents ans plus anciens que les Romanof.

Un jour, sur le boulevard de l'Amirauté, Alexandre, dans une de ses promenades à la Henri IV, rencontra un officier de marine qui lui parut effroyablement ivre.

Il s'arrêta pour l'examiner.

L'officier de marine, si avant qu'il fût dans les vignes, avait reconnu Sa Majesté Alexandre Ier, et, doublement ému et par le vin et par la présence de l'empereur, redoublait de zigzags, mais sans parvenir à le dépasser.

— Que diable faites-vous donc, capitaine? demanda Alexandre.

Le capitaine s'arrêta, et, portant respectueusement la main à son chapeau :

— Sire, dit-il, je louvoie pour doubler Votre Majesté.

— Bien, dit l'empereur, mais prends garde à l'écueil.

Et il lui montra le corps de garde.

L'officier fut assez heureux pour arriver à doubler Sa Majesté et à éviter l'écueil.

Mais, tout gracieux et souriant qu'il était avec les femmes, tout poli et affectueux qu'il était avec les hommes, l'empereur Alexandre sentait quelquefois passer sur son front comme des nuages sombres, devant ses yeux comme des lueurs sanglantes; c'étaient des souvenirs muets mais terribles de cette nuit de meurtre où il avait entendu se débattre au-dessus de sa tête l'agonie paternelle.

A mesure qu'il avança en âge, ces souvenirs l'obsédèrent plus fréquemment et menacèrent de devenir une incessante mélancolie, une hypocondrie splénétique : alors, il essayait

le combattre par le mouvement ces souvenirs qui prenaient parfois les proportions du remords.

Il faisait des voyages qui sembleraient impossibles à nous autres Parisiens. Dans ses différentes courses, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'empire, on a calculé que l'empereur Alexandre avait fait quelque chose comme deux cent mille verstes (cinquante mille lieues, près de six fois le tour du monde). Et ce qu'il y avait, dans ces voyages fabuleux, de plus étonnant encore que le voyage, c'est que le jour du retour était fixé dès le jour du départ. Ainsi, par exemple, l'empereur partait pour la Petite-Russie le 26 août, en annonçant qu'il serait de retour le 2 novembre, et, le 2 novembre, strictement, invariablement, il rentrait, après avoir fait huit cent soixante et dix lieues.

Alexandre, qui avait pour ennemie sa propre pensée, ne pouvait cependant pas se décider, je ne dirai pas à se séparer, mais même à se distraire d'elle; aussi voyageait-il toujours sans escorte et à peu près seul. L'inattendu était sa distraction. Las de la vie, le danger — non point par courage naturel, mais par indifférence de la vie — semblait ne pas exister à ses yeux; et cependant c'était le même homme qui, plus jeune, aux heures souriantes où il croyait encore à son avenir et à celui de son peuple, c'était l'homme qui, traversant un lac dans le gouvernement d'Arkhangel, et se trouvant dans une frêle barque, assailli par une violente tempête, disait au *pilote* :

— Mon ami, il y a dix-huit cents ans, à peu près, qu'un grand général romain disait à son pilote : « Ne crains rien; tu portes César et sa fortune. » Moi, je suis moins confiant dans mon étoile que César, et je dirai tout simplement : Oublie que je suis l'empereur; ne vois en moi qu'un homme comme toi, et tâche de nous sauver tous les deux.

La harangue produisit son effet. Le pilote, qui commençait perdre la tête en songeant à la responsabilité qui pesait

sur lui, reprit courage, et la barque, dirigée par une main ferme, atteignit sans accident le rivage.

On comprend, du reste, que l'incognito qu'il conservait strictement pendant ses courses devait amener de temps en temps des quiproquo qui ne manquaient point d'originalité.

Un jour, en arrivant dans un village de la Petite-Russie, tandis que la voiture s'arrêtait pour relayer, Alexandre, vêtu de sa redingote militaire, sans aucune distinction extérieure de son rang, descendit de sa calèche et monta à pied une petite côte, au haut de laquelle le chemin bifurquait. Là se trouvait une petite maison, la dernière du village, et, près du seuil de cette maison, un homme, vêtu d'une capote pareille à celle de l'empereur, était assis et fumait.

— Mon concitoyen (*priatel*), demande l'empereur se servant du terme habituel dont on se sert entre égaux, laquelle des deux routes dois-je prendre pour aller à *** ?

L'homme à la pipe toisa l'empereur de la tête aux pieds, étonné qu'un simple voyageur se permît de parler à un homme de son *tchine* [1] avec une pareille familiarité, et, lui désignant l'une des deux routes :

— Voilà, mon petit pigeon (*galoubchik*) [2], lui dit-il en étendant négligemment la main.

L'empereur comprit la faute qu'il avait commise en s'adressant avec si peu de cérémonie à un si haut personnage que son interlocuteur paraissait être.

— Pardon, monsieur, lui dit-il en s'approchant et en portant la main à sa casquette, encore une question, s'il vous plaît.

— Laquelle? fit dédaigneusement le fumeur.

[1] *Tchine*, mot venu du chinois, et qui signifie le rang réglé par l'étiquette officielle.

[2] Petit pigeon est un terme familier aux Russes, mais qui ne se dit, d'habitude, que de supérieur à inférieur.

— Permettez-moi de vous demander quel est votre rang.

— Devinez.

— Monsieur est peut-être lieutenant?

— Montez.

— Capitaine?

— Plus haut.

— Major?

— Allez toujours.

— Lieutenant-colonel?

— Enfin, ce n'est pas sans peine!

L'empereur s'inclina.

— Et maintenant, à mon tour, dit l'homme à la pipe; qui êtes-vous, s'il vous plaît?

— Devinez, répond l'empereur.

— Lieutenant?

— Montez.

— Capitaine?

— Plus haut.

— Major?

— Allez toujours.

— Lieutenant-colonel?

— Encore.

Le fumeur se leva.

— Colonel?

— Vous n'y êtes pas.

Le fumeur tira sa pipe de sa bouche et prit une attitude respectueuse.

— Votre Excellence est donc lieutenant général?

— Vous approchez.

— Feld-maréchal, peut-être?

— Encore un effort, colonel, et vous arriverez.

— Sa Majesté impériale! s'écria le fumeur en laissant tomber sa pipe, qui se brisa en morceaux.

— Elle-même, répondit Alexandre en souriant.

— Oh! sire, s'écria l'officier en tombant à genoux, pardonnez-moi!

— Que voulez-vous que je vous pardonne? répondit l'empereur. Je vous ai demandé mon chemin; vous me l'avez indiqué, voilà tout.

Et, à ces mots, comme la voiture avait rejoint, l'empereur salua de la main le pauvre lieutenant-colonel, et remonta dans sa voiture.

Cette aventure fut racontée par le prince Volkonsky, qui accompagnait l'empereur dans cette excursion.

Il ajoutait que, dans ce même voyage, au moment même où lui, prince Volkonsky, venait de s'endormir, la voiture impériale, qui gravissait une montée rapide, lassa, par sa pesanteur, l'effort de l'attelage, qui se mit à reculer.

Au premier mouvement en arrière, l'empereur, sans réveiller son compagnon, avait ouvert la portière, avait sauté à bas de la voiture, et s'était mis à pousser à la roue, avec les *hiemchiks* et ses gens.

Pendant ce temps-là, le dormeur, inquiété dans son sommeil par le changement d'allure du véhicule, se réveille et se trouve seul dans la voiture.

Étonné, il regarde par la portière, et voit l'empereur qui sue sang et eau.

La voiture venait d'arriver au haut de la montée.

— Comment! sire, s'écrie le prince Volkonsky, vous ne m'avez pas éveillé?

— Bon! dit l'empereur en reprenant place près de lui, vous dormiez; et c'est si bon de dormir!

Puis il ajouta tout bas :

— On oublie!

En effet, oublier était le grand désir de l'empereur Alexandre.

Il avait à oublier la mort de son père; il avait à oublier

la promesse faite, à Tilsit, à Napoléon, et qu'il n'avait pas tenue; il avait à oublier sa défection à la cause de la liberté.

Mais on n'oublie pas comme on veut, surtout lorsqu'on a charge d'âmes.

Ce fut en 1811, par la violation du blocus continental qu'Alexandre manqua à la promesse faite à Napoléon.

Ce fut en 1821, par son adhésion au congrès de Vérone, qu'Alexandre manqua à son engagement pris avec les libéraux.

Voyons quelles furent les conséquences de ces deux fautes.

Ce détour nous ramènera à l'histoire de la forteresse dont nous nous occupons en ce moment.

Vous permettez, n'est-ce pas? que nous mettions sous vos yeux quelques pages un peu sérieuses; elles tourneront promptement au dramatique, je vous le promets.

XXX

LE BRAS DROIT DU TZAR

L'unique but de Napoléon, en demandant à l'empereur Alexandre l'entrevue du Niémen, était d'user de l'ascendant qu'il savait exercer sur cet esprit délicat et impressionnable pour arrêter avec lui l'anéantissement de la Prusse et de l'Angleterre, et le partage du monde.

La Prusse était anéantie par l'ablation de ses provinces à

l'ouest de l'Elbe et de ses provinces polonaises; l'Angleterre était anéantie par la perte de l'Inde; l'Autriche descendait au rang de puissance secondaire, ne possédant plus ni l'Italie ni la Hongrie, c'est-à-dire ayant vingt-trois millions de sujets de moins.

Le projet était gigantesque; Alexandre y avait adhéré avec enthousiasme.

Nous savons quel était le but; voyons quels étaient les moyens.

L'empereur de Russie se chargeait de la Prusse.

L'empereur Napoléon se chargeait de l'Autriche: il saisissait la première occasion de déclarer la guerre à l'empereur François.

Cette occasion, on en était bien certain, ne se ferait pas attendre.

Napoléon prenait Vienne et s'emparait du cours du Danube.

C'était ce qu'il fit en 1809.

Après la bataille de Wagram, il était en mesure de tenir sa promesse; mais Alexandre manqua à la sienne.

Voici pourquoi Napoléon avait besoin d'être le maître du cours du Danube.

L'empereur Alexandre embarquait quarante mille hommes sur le Volga, leur faisait traverser la mer Caspienne, et les débarquait à Asterabad.

Napoléon embarquait quarante mille hommes sur le Danube, leur faisait traverser la mer Noire, et remonter le Don jusqu'à Pestkhouskaïa. C'est le point le plus étroit qui existe entre le Don et le Volga, quatre-vingts verstes (vingt lieues).

En deux marches, les quarante mille hommes étaient à Tzaritzine sur le Volga.

A Tzaritzine, ils trouvaient les bâtiments qui avaient

transporté à Asterabad les quarante mille soldats russes; ils montaient sur ces bâtiments, qui les conduisaient à leur tour au rendez-vous général.

Là, Napoléon se mettait à leur tête, et cet autre Macédonien accomplissait sa conquête de l'Inde.

C'eût été chose facile, les révoltés venant en aide.

Voyez donc où en serait l'Angleterre, si les révoltés d'aujourd'hui avaient pour alliés quarante mille Russes et quarante mille Français! Voyez donc où en serait le monde si ce projet de division de la terre s'était opéré entre Alexandre et Napoléon!

La chose n'entrait pas dans les desseins de Dieu. Le tzar manqua de parole à l'empereur.

Ce plan gigantesque croula sous Napoléon. La France et lui furent ensevelis sous ses débris.

Napoléon en sortit prisonnier et alla mourir à Sainte-Hélène en regardant le passé; la France en sortit sa Charte à la main, libre et regardant l'avenir.

Il est probable que c'était Dieu qui avait raison.

En 1822 s'ouvrit le congrès de Vérone.

C'était la ligue des souverains contre les peuples. Arrêté par les engagements qu'il avait pris, Alexandre refusait d'y entrer. Il répondait, disait-il, de la Russie. Voici ce qui arriva sur ces entrefaites.

Potieniskine commandait le régiment de Semenovskoï, le second régiment de la Russie, créé par Pierre Ier, et venant immédiatement après Préobrajensky; il y avait aboli les punitions corporelles et y était adoré.

Il fut changé par le fameux Aratchéief, dont nous dirons quelques mots dans ce chapitre, et remplacé par Schwartz, espèce de caporal allemand, qui remit les soldats au régime des coups de bâton.

Le régiment se révolta.

Metternich fut instruit de cette révolte avant l'empereur

lui-même; et, comme, le jour même où le diplomate autrichien avait reçu la nouvelle, l'empereur Alexandre répétait sa phrase habituelle : « Je réponds de la Russie ! »

— Parce que Votre Majesté ne sait pas ce qui s'y passe, répondit le ministre autrichien.

— Comment! je ne sais pas ce qui se passe dans mon empire? exclama Alexandre.

— Non; car vous ne savez pas, sire, que, perdu par le carbonarisme, le second régiment de l'empire s'est révolté et a voulu fusiller son colonel.

M. de Metternich n'avait pas achevé, que le courrier arrivait et remettait à Alexandre la dépêche qui lui annonçait la nouvelle qu'il venait d'apprendre de la bouche de Metternich.

C'était un cœur faible. Il plia sous le coup, adhéra au congrès, et la guerre contre les cortès, c'est-à-dire contre la liberté, fut résolue.

Les patriotes russes, qui avaient compté sur lui comme chef du mouvement, doutèrent encore qu'après les engagements pris avec eux et surtout après les sentiments exprimés dans la lettre au prince Kotschoubei, l'empereur pût les abandonner ainsi.

Mais bientôt ils n'eurent plus de doute. Alexandre abolit la maçonnerie dans ses États, et défendit l'association.

Non-seulement l'empereur s'était fait parjure, mais encore il se faisait persécuteur.

Une grande société alors existait publiquement en Russie, s'occupant de progrès, d'éducation, d'instruction publique.

Cette société, qui opérait au grand jour, devint dès lors société secrète.

Elle se divisa en deux sociétés, qui prirent les noms de Société du Nord et de Société du Midi.

Les modérés passèrent à la Société du Nord, et reconnu-

rent pour chef Nikita Mouravief; la Société du Midi, composée des violents, reconnut Pestel pour son dictateur.

Celle du Nord se contentait de bannir; celle du Midi tuait.

Pendant que cette double conspiration s'organisait, un nouveau malheur arrivait à Alexandre, qui redoublait sa tristesse.

Depuis quinze ans, il avait pour maîtresse en titre madame Narychkine. Il en avait eu une charmante enfant nommée Sophie, qu'il adorait, et que l'impératrice elle-même avait prise dans une profonde tendresse.

C'était une véritable fleur; comme une fleur, elle mourut d'un souffle d'hiver : elle se refroidit en Suisse, en visitant le glacier de Rosenlowi, et mourut d'une fluxion de poitrine.

Joukovsky, le même que nous avons vu assister à la mort de Pouschkine, fit sur cette adorable enfant quelques-uns de ses plus beaux vers.

En voici la traduction exacte; seulement, on sait qu'une traduction n'équivaut jamais à l'original :

Pour vivre sur la terre, elle n'était point née;
Elle ne fleurit pas comme les autres fleurs,
Mais brilla dans l'espace, étoile destinée
A jeter sur nos fronts ses lointaines lueurs.

L'âme par le Seigneur à cet ange prêtée,
Après avoir un jour plané sur les bas lieux,
Par ses ailes, aux pieds du Seigneur remportée,
Flamme des cieux venue, est remontée aux cieux!

Ce fut pendant l'accès de mélancolie qui suivit la perte de la pauvre princesse, déjà fiancée au comte Schouvalof

qu'Alexandre abandonna complétement la conduite de l'empire à une espèce de mauvais génie nommé Aratchéief.

Il y a toujours autour des trônes de ces lions errants, cherchant, comme dit l'Évangile, qui ils dévoreront; il faut toujours qu'ils dévorent quelqu'un; quand ce n'est pas le peuple, c'est l'empereur.

Le comte Aratchéief était un de ces lions-là. Il eût pris à tâche de faire haïr Alexandre, qu'il n'eût pas suivi une autre route.

C'était le fils d'un petit propriétaire; il avait complétement réorganisé l'artillerie et fondé les colonies militaires; c'était une belle tête, mais un tempérament féroce. Tout le monde tremblait devant lui.

On cite le général Yermolof comme étant le seul qui ait osé lui répondre, et il manqua y perdre sa carrière. — C'eût été fâcheux que, pour un Aratchéief, on perdît un Yermolof.

Yermolof est celui qui reprit pour la cinquième fois la grande redoute où tomba Caulaincourt. Il ne quitta le mamelon que quand tous les canonniers furent tués sur leurs pièces et leurs pièces encloûées.

Nous aurons occasion de reparler de ce vétéran de l'empire, qui vit toujours et qui habite Moscou, dans sa petite maison de bois.

Il était simple officier d'artillerie. Aratchéief trouve ses équipages en mauvais état.

— Monsieur, lui dit-il, savez-vous que la réputation d'un officier dépend de ses chevaux?

— Oui, général, répondit Yermolof, je sais qu'en Russie la réputation des hommes dépend des bêtes.

Comme le duc de Richelieu, qui n'avait de préférence pour personne et qui frappait sur les siens comme sur les étrangers, il arrivait à Aratchéief de traiter ses favoris —

le favori avait naturellement des favoris — comme il traitait tout le monde, c'est-à-dire fort mal.

Au nombre de ses favoris était le fils d'un Prussien, son valet de chambre, promu par lui au grade de général, comme Koutaïsof avait été promu par Paul au tchine de comte. Un jour, dans une grande parade qui avait lieu au manége de Novgorod, sous les ordres du général Klein-Michel, — c'était ainsi que s'appelait le favori du favori — une manœuvre s'exécuta d'une façon déplorable.

Après le mouvement, Aratchéief appela près de lui Klein-Michel, et, devant tous les officiers :

— Tu m'as rapporté, imbécile, lui dit-il, que l'on t'estimait peu, et je t'ai mis des épaulettes sur les épaules. Tu m'as dit que l'on n'avait pas encore assez d'égards pour toi, et je t'ai mis la plaque de Saint-Vladimir sur la poitrine...

Il lui fit sauter d'un revers de la main son chapeau, et lui frappa le front.

— Mais, là, ajouta-t-il, je n'ai pu rien mettre. C'était l'affaire du bon Dieu, et il paraît que le bon Dieu regardait d'un autre côté le jour où tu es venu au monde.

Puis il lui tourna le dos en haussant les épaules et en lui crachant une dernière fois au visage le mot *dourak*.

Le major R..., pour se venger des duretés d'Aratchéief, s'était amusé, pendant les ennuis de l'exil dans une colonie militaire, à se faire une armée d'oies et de dindons auxquels, à force de patience et de volonté, il était parvenu à apprendre la manœuvre. Au mot de *troisa* (range-toi), ils s'alignaient ni plus ni moins qu'un peloton de soldats. Au mot de *sdarovo rebiata* (bonjour, enfants), salutation ordinaire du général quand il passe une revue, ils répondaient par un *glou glou* et un *koin koin* qui rappelaient assez bien la réponse sacramentelle des soldats : *Sdravia, jelaem vache sviateltsvo* (nous te souhaitons le bonjour, comte.)

Aratchéief apprit à quel amusement le major R... consa-

crait ses loisirs. Il fit tout exprès un voyage à la colonie militaire, et, sans être attendu, il tomba chez le major.

Le major demanda au comte s'il devait donner l'ordre aux troupes de se réunir.

— Inutile, dit Aratchéief, je suis venu pour passer la revue, non point de vos soldats, mais de vos oies et de vos dindons.

Le major vit qu'il était pris; il fit contre fortune bon cœur, tira ses miliciens de leur corps de garde, et ordonna bravement la manœuvre.

On eût dit que les intelligents animaux avaient compris devant qui ils avaient l'honneur de faire l'exercice. Jamais ils n'avaient mis dans leurs mouvements pareille régularité, dans leurs réponses pareil enthousiasme.

Aratchéief prodigua les compliments les plus flatteurs au major. Seulement, l'épilogue du discours fut l'ordre donné au major de se rendre à la forteresse avec toute son armée; et au gardien de lui servir un jour une oie, et un autre jour un dindon, sans rien autre chose, tant que l'armée ne serait pas complétement dévorée.

Le douzième jour, le major éprouvait un tel dégoût pour la chair de ses élèves, qu'il déclarait mieux aimer mourir de faim que de continuer ce régime, et refusait toute nourriture.

Au quatrième jour de jeûne, Aratchéief, prévenu qu'il y allait sérieusement de la vie du major, daigna lui pardonner.

Aratchéief avait dans le gouvernement de Novgorod un bien superbe, nommé Grouzeno; c'était un don de l'empereur Alexandre, qui le comblait d'argent et de dignités. Comme tous les esprits mesquins, Aratchéief avait le génie de l'ordre et de la régularité poussé jusqu'à l'extrême. Derrière sa maison, il avait fait dessiner un jardin avec des plates-bandes tirées au cordeau, et dont l'une faisait rigi-

dement le pendant de l'autre. Chacune de ces plates-bandes avait une étiquette avec le nom du *dvorezky* [1] qui était chargé de la soigner. Si une fleur d'une plate-bande était cassée, si un pied était marqué sur la terre fraîche, si une herbe étrangère aux plantes qui devaient s'y trouver montrait l'extrémité de sa feuille, le dvorezky, selon la gravité du cas, était condamné à vingt-cinq, cinquante, cent coups de verges, que lui faisait administrer Nastasia.

Nastasia n'était ni la femme ni la maîtresse d'Aratchéief, c'était sa femelle. Il avait trouvé cette espèce de louve dans un de ses villages, et s'était accouplé avec elle.

La joie de cette créature était de voir des larmes, d'entendre des cris.

Aratchéief, qui avait la direction de toutes les affaires d'État, ne faisait rien sans la consulter; elle avait sur lui, le cœur indomptable, le pouvoir le plus absolu.

Les gens du peuple disaient que c'était le démon dont il était possédé, qui se faisait visible sous les traits d'une femme.

Enfin, le cocher et le cuisinier du comte, exaspérés des mauvais traitements qu'ils subissaient tous les jours, — la sœur du cuisinier était morte sous le fouet, — résolurent, au risque de ce qui pourrait leur en arriver, de débarrasser la terre de ce monstre.

Une nuit que le comte était hors de la maison, ils assassinèrent Nastasia.

Aratchéief, en apprenant cette nouvelle, resta enfermé cinq jours et cinq nuits, poussant, non pas des sanglots,

[1] Singulier de *dvoroviès*, gens de la cour. On appelle ainsi ceux qui font partie de la maison du seigneur. Ils ont droit à la *meschina*, — c'est-à-dire à la ration. — Ils ont trente-deux livres de farine par mois, et sept livres de gruau.

non pas des cris, mais des rugissements que l'on entendait de l'autre bout de la maison.

Lorsqu'il sortit, tout le monde s'enfuit sur sa route. Il avait les yeux injectés de sang, et était pâle jusqu'à la lividité.

Comme les dvoroviès ne voulaient pas dénoncer les coupables, qui n'avaient fait, au bout du compte, que ce que chacun d'eux avait eu vingt fois l'envie de faire, ils furent tous fouettés à outrance; deux ou trois moururent sous le fouet.

Alexandre écrivit au comte, à propos de la mort de cette femme :

« Calme-toi, ami! la Russie a besoin de toi; elle pleure ton amie fidèle, et, moi, je verse des larmes en pensant à ton malheur. »

Cette tendresse profonde d'Alexandre pour ce cruel parvenu était d'autant plus bizarre que lui, Aratchéief, avait en horreur deux frères de l'empereur, les grands-ducs Nicolas et Michel. Il les faisait venir tous les matins, à dix heures, à sa maison de bois de la Litainaïa (rue de la Fonderie), et, là, recevant avant eux les plus petits officiers, il leur faisait attendre deux heures leur tour d'audience. Sans doute ignorait-il que Constantin eût abdiqué, et que le véritable héritier du trône fût Nicolas.

Quoi qu'il en soit, à peine monté sur le trône, Nicolas le mit à la retraite; mais, comme le Parthe, il lança, en se retirant, à l'empereur sa dernière flèche.

Il lui laissa son aide de camp Klein-Michel.

Pour arriver à ce résultat, il avait fait semblant de se brouiller avec son protégé, et l'avait ostensiblement chassé de chez lui. Être chassé par Aratchéief, c'était une recommandation près de Nicolas. Le nouvel empereur tomba dans le piége, et s'attacha le disgracié au même titre que celui-ci avait près d'Aratchéief. Lorsque l'ancien favori connut le

succès de son stratagème, tout vieux qu'il était, il bondit de joie et dit en souriant :

— Maintenant, m'exilât-il en Sibérie, je suis vengé!

Aratchéief se retira dans sa terre de Grouzeno. Là, il tourmentait ses paysans, et, comme les seigneurs du moyen âge, rançonnait les voyageurs qui passaient sur un pont qu'il avait fait bâtir, et pour lequel il exigeait dix kopeks de passage.

Un jeune sous-lieutenant, s'en allant en semestre, et trouvant l'impôt abusif, refusa de payer, mais n'en passa pas moins le pont.

Amené chez Aratchéief et sommé par celui-ci d'expliquer pourquoi il voulait se soustraire à la rétribution convenue, le sous-lieutenant répondit que, d'abord, si la rétribution avait été convenue, ce n'était point avec lui; qu'ensuite le gouvernement, qui lui accordait, pendant son congé, vingt-cinq kopeks par jour, ne l'avait pas prévenu qu'il aurait, en s'en retournant chez lui, à payer des ponts de dix kopeks; qu'en conséquence, il se refusait absolument à ce payement, pour lequel Aratchéief pouvait s'adresser à ses supérieurs.

Sous Alexandre, le sous-lieutenant eût passé un mauvais quart d'heure, mais il n'en était pas de même sous Nicolas.

Aratchéief se contenta donc de lui montrer le poing, en lui disant :

— Si jamais je reviens au pouvoir, tu n'as qu'à te bien tenir, misérable!

Mais le sous-lieutenant lui répondit en faisant claquer ses doigts :

— Bon! je crois peu à la résurrection de Jésus-Christ, mais je ne crois pas du tout à celle d'Aratchéief.

Et il n'en fut que cela.

Le temps d'Aratchéief était passé

Voilà à quel homme Alexandre avait confié le gouvernement de son empire.

Il est vrai que l'abus des femmes, le mysticisme exagéré et un vague remords du mal, non pas qu'il avait fait, mais qu'il avait laissé faire, à partir de la mort de son père, avaient fini par détacher complétement Alexandre des choses du monde.

Il savait qu'une grande conspiration s'ourdissait dans l'empire et il ne s'en inquiétait pas. Au fond du cœur, il sentait bien que c'étaient les conspirateurs qui avaient raison, et qu'après les avances qu'il leur avait faites, le droit était de leur côté.

On présageait une catastrophe, on la sentait vaguement flotter dans l'air.

Le gouvernement éprouvait cet état de malaise qu'éprouve quelquefois l'homme, et qui fait dire à ses plus fidèles :

— Il faut, pour guérir, qu'il fasse une bonne maladie.

Cette catastrophe que l'on pressentait, c'était la mort de l'empereur et la catastrophe du 14 décembre.

Pendant son dernier voyage dans les provinces du Don, l'empereur avait fait une chute violente de drojky et s'était blessé à la jambe.

Il faut que le drojky ait des vertus cachées, qui ne se révèlent qu'aux naturels du pays, ou que les Russes aient une grande constance dans leurs affections, pour persister à s'en servir.

Un Anglais qui s'en servait, lui, bien à contre-cœur, offrait une prime de mille livres sterling à celui qui trouverait une voiture plus incommode.

Il a encore sa prime.

Esclave de la discipline qu'il s'imposait à lui-même, et voulant arriver le jour dit, Alexandre continua son chemin; mais la fatigue, mais l'absence de précautions envenimèrent

sa plaie. L'empereur, pour être le *primus inter pares*, n'en était peut-être que le plus scrofuleux. A plusieurs reprises, des érésipèles se portèrent sur sa jambe, le forçant à garder le lit pendant des semaines, à boiter pendant des mois. Les accès de la mélancolie dont il était déjà atteint redoublèrent en se compliquant de cette nouvelle indisposition.

La dernière invasion du mal avait eu lieu dans l'hiver de 1824, à l'époque du mariage du grand-duc Michel, et au moment où il apprenait, par le grand-duc Constantin, les *progrès de cette conspiration du bien-être* dont il avait dû être le chef, et dont il venait de manquer d'être la victime.

En effet, sa dernière indisposition l'avait sauvé de la mort.

En 1823, la venue de l'empereur avait été annoncée à la neuvième division, réunie dans un camp, aux environs de Bobrouisk, forteresse située sur la Bérésina, dans le gouvernement de Minsk. Le régiment de Saratof faisait partie du camp; il était commandé par Schveïkovsky, un des conjurés. Mouraviéf-Apostol et Bestuchef, réunis, bâtirent là-dessus tout un plan. A l'aide de quelques officiers du régiment de Saratof déguisés en soldats, on s'emparerait de l'empereur, du grand-duc Nicolas et de Diébitch, chef de l'état-major général : le même Diébitch proscrit par Paul Ier parce que sa figure inspirait de la mélancolie aux soldats. Mais l'indisposition de l'empereur fut cause qu'il ne vint pas, et le complot échoua tout naturellement.

On le reprit en 1824. Le bruit s'était répandu que l'empereur viendrait passer la revue du troisième corps de la première armée, près du bourg de Belaïa-Tserkof, et descendrait dans un pavillon situé au milieu du parc d'Alexandrie, propriété de la comtesse Brandcka.

Voici ce que l'on devait faire :

Au moment où l'on relèverait les postes, des officiers déguisés en soldats pénétreraient dans la chambre à cou-

cher du tzar, qu'on étranglerait comme on avait fait de Paul.

A peine l'empereur mort, Serge Mouravief-Apostol et les colonels Schveikovsky et Tiesenhausen, chefs, l'un du régiment de Taratof, l'autre de celui de Poultava, devaient soulever le camp, puis marcher sur Kief et Moscou, où leurs alliés leur eussent tendu la main. De Moscou, Mouravief marchait sur Saint-Pétersbourg, et, là, se réunissant à la Société du Nord, agissait conjointement avec elle.

L'empereur ne vint point à Belaïa-Tserkof, et cette conspiration échoua comme l'autre et pour la même cause.

La Providence avait décidé qu'il y aurait interruption dans le régicide et qu'Alexandre mourrait dans son lit.

L'avant-dernière attaque du mal qui devait emporter l'empereur avait eu lieu à Tsarsko-Celo, pendant l'hiver de 1824 à 1825.

Après s'être promené dans le parc, seul, comme c'était sa coutume, — car, plus mélancolique et moins égoïste que Louis XIII, il ne voulait point que quelqu'un s'ennuyât avec lui, — il était rentré au château, saisi par le froid, et s'était fait apporter à dîner dans sa chambre. Le même soir, le plus violent des érésipèles qu'il eût encore eus s'était déclaré, accompagné de fièvre, de délire et de transport au cerveau. La même nuit, on avait ramené l'empereur dans un traîneau fermé à Saint-Pétersbourg, et, là, un conseil de médecins, craignant la gangrène, avait décidé l'amputation. Seul, le docteur Wellye, chirurgien de l'empereur, s'était déclaré contre cette mesure extrême, et avait prononcé ces mots, devant lesquels se retire tout médecin qui n'est pas du même avis : « Je prends la responsabilité. » Et, cette fois encore, à force de soins et de dévouement, il avait sauvé l'empereur.

Lorsque arriva l'été, les médecins décidèrent à l'unanimité qu'un voyage était nécessaire au rétablissement complet de la santé du tzar, et fixèrent la Crimée comme le

point le plus favorable à sa convalescence. Insouciant à force de mélancolie, l'empereur n'avait rien arrêté pour cette année; peu lui importait donc un point ou l'autre de son vaste empire. L'impératrice sollicita et obtint la permission de l'accompagner. Ce départ amena pour Alexandre un surcroît de travail. Comme si l'on ne devait plus le revoir, chaque ministère s'empressait de terminer avec lui; il lui fallut donc, pendant les dernières semaines de son séjour à Saint-Pétersbourg, se lever de meilleure heure et se coucher plus tard. Enfin, dans le courant du mois de juin, après un service chanté pour la bénédiction de son voyage, service auquel assista toute la famille impériale, il quitta son bien-aimé Tsarsko-Celo, qu'il ne devait plus revoir, et où nous retrouverons sa chambre telle qu'il l'a laissée; et, accompagné de l'impératrice, conduit par son cocher Ivan, suivi de quelques officiers d'ordonnance sous les ordres du général Diébitch, il prit la route de la Crimée.

Vers la fin d'août 1825, l'empereur arrivait à Taganrog, au fond du golf d'Azof, là où la tradition dit qu'une biche apparut à Attila, perdu dans les Palus-Méotides, pour lui montrer le chemin de Rome et de Paris.

C'était le second voyage que l'empereur faisait dans cette ville, dont la situation lui plaisait, et où souvent il avait dit qu'il avait l'envie de se retirer.

L'empereur était descendu dans la maison du gouverneur, située en face de cette forteresse d'Azof, qui avait donné, vous vous en souvenez, tant de mal à Pierre le Grand; mais il n'y restait presque jamais.

Il en sortait le matin et n'y rentrait que pour dîner. Tout le reste du temps, il courait à pied, dans la boue ou dans la poussière, négligeant toutes les précautions que les habitants du pays eux-mêmes prennent contre les fièvres d'automne, qui, du reste, devinrent très-nombreuses et très-malignes cette année-là.

La nuit, il dormait sur un lit de camp, la tête posée sur un oreiller de cuir. Nous avons déjà constaté l'inutilité des lits pour les individus de la race slave.

Ce fut là qu'il apprit que la conspiration de Belaia-Tserkof venait d'être découverte et qu'on en voulait non-seulement à son trône, mais encore à sa vie.

C'était le comte Voronzof, gouverneur d'Odessa, celui-là même qui avait occupé la France jusqu'en 1818, qui venait lui annoncer cette nouvelle.

Alexandre! lui, le bien-aimé, l'espérance, le phare de salut des premiers jours, en était arrivé à ce que les conspirateurs, agissant au nom du bien public, fussent convaincus qu'à ce bien public sa mort était nécessaire!

Il laissa tomber sa tête dans ses mains en murmurant :

— Mon père! mon père!...

Dans la nuit, il écrivit au vice-roi de Pologne, Constantin, et au grand-duc Nicolas.

Puis, lui-même, après avoir promis à l'impératrice de venir la rejoindre à Taganrog, il partit pour la Crimée, où l'on craignait que les conspirateurs n'eussent des adeptes.

L'empereur était dans un état d'irritabilité tellement en opposition avec son caractère, que Wellye voulut le faire rester quelques jours de plus à Taganrog.

Lui, au contraire, exigea que l'on partît à l'instant même.

La route ne fit qu'augmenter le malaise moral. Les chevaux avaient beau courir à fond de train, l'empereur se plaignait de leur lenteur.

Puis il retombait sur le mauvais état des chemins, s'emportait, donnait des ordres pour qu'ils fussent réparés, jetait son manteau loin de lui avec colère, exposant son front couvert de sueur aux souffles glacés et pestilentiels de l'automne; et plus Wellye le suppliait de prendre des précautions, lui démontrant le danger de pareilles impru-

dences, plus l'empereur, par des imprudences nouvelles, semblait vouloir braver ce danger.

Le résultat ne se fit pas attendre : l'empereur fut pris d'abord d'une toux obstinée, et, le lendemain, en arrivant à Orietof, d'une fièvre intermittente.

C'était la même qui avait régné pendant tout l'automne de Taganrog à Sébastopol.

Alexandre exigea que l'on reprît à l'instant même le chemin de Taganrog, et, comme s'il eût craint que, cette fois encore, la mort ne le lâchât, il fit une partie du retour à cheval ; enfin, ne pouvant plus se tenir en selle, il remonta en voiture.

Le 5 novembre, il rentra à Taganrog. En remettant le pied dans la maison du gouverneur, il s'évanouit.

L'impératrice, presque mourante elle-même d'une maladie de cœur, — elle ne devait lui survivre que six mois, — retrouva des forces pour s'occuper de son mari.

Quelques efforts que l'on fit pour la couper, la fièvre fatale reparaissait toujours, et chaque fois reparaisait plus intense.

Le 8, l'empereur était si mal, que Wellye exigea qu'on lui adjoignît Stoptingen, le médecin de l'impératrice.

Le 12, les symptômes d'une fièvre cérébrale se manifestèrent.

Le 13, les deux médecins réunis déclarèrent à l'empereur qu'il était urgent qu'on le saignât.

Alexandre s'y refusa absolument, demandant sans cesse de l'eau glacée, et repoussant tout autre breuvage.

Le même jour, à quatre heures de l'après-midi, il se fit donner de l'encre et du papier, écrivit une lettre, la cacheta, et, comme la bougie restait allumée :

— Mon ami, dit-il au domestique, éteins cette bougie, on pourrait la prendre pour un cierge et croire que je suis déjà mort.

Le lendemain, vers midi, l'empereur, après avoir de nouveau refusé de se laisser saigner, consentit à prendre une dose de calomel; c'était le 14.

Vers quatre heures du soir, le mal avait fait des progrès si effrayants, qu'il devint nécessaire d'appeler un prêtre.

— Sire, lui dit James Wellye, si vous refusez les secours de la médecine, il est urgent de recevoir ceux de la religion.

— Sous ce rapport, tout ce que l'on voudra, répondit l'empereur.

Le 15, à cinq heures du matin, le confesseur entra dans la chambre de l'illustre malade.

— Mon père, lui dit Alexandre en lui tendant la main, traitez-moi en homme et non en empereur.

Le prêtre s'approcha du lit, reçut la confession impériale, et donna les sacrements au mourant.

Wellye entra pendant que le confesseur était encore là et donnait l'absolution.

— Sire, dit-il, j'ai bien peur que Votre Majesté n'ait fait, en se confessant, une chose inutile.

— Comment cela? demanda l'empereur.

— Votre Majesté a mis une telle obstination à refuser tous les remèdes, que Dieu pourra regarder votre mort comme un suicide.

Alexandre tressaillit.

— Faites donc de moi tout ce que vous voudrez, dit-il; à partir de ce moment, je vous appartiens.

Wellye lui appliqua à l'instant même vingt sangsues à la tête; mais il était déjà trop tard : le malade était dévoré d'une fièvre tellement ardente, que, malgré la perte du sang, aucun mieux ne se manifesta.

Alors, l'empereur fit signe que l'on s'approchât de lui, comme s'il voulait dire quelque chose tout bas. L'impératrice se pencha sur son lit.

Mais il secoua la tête en disant :

— Oh ! Dieu a voulu qu'au moment de la mort, les rois souffrissent plus que les autres hommes.

Puis, retombant sur son oreiller :

— Ah ! murmura-t-il, ils ont commis là une action infâme...

Était-ce l'ombre de Paul qui lui apparaissait ?

Pendant la nuit du 15 au 16, l'empereur perdit tout sentiment. A deux heures cinquante minutes du matin, il expira.

L'impératrice, penchée sur lui, jeta un cri. Elle avait senti passer son souffle, et avait deviné qu'avec ce souffle passait son âme, qui allait rendre compte à Dieu.

Presque aussitôt, elle tomba à genoux et pria.

Puis, après quelques minutes, se relevant plus calme, elle ferma les yeux de l'empereur, qui étaient restés ouverts, lui serra la tête avec un mouchoir, pour empêcher les mâchoires de s'écarter, baisa ses mains déjà froides, et, retombant à genoux, pria de nouveau jusqu'à ce que les médecins obtinssent d'elle qu'elle se retirât dans une autre chambre.

Ils devaient procéder à l'autopsie du cadavre.

Aussitôt que la maladie avait pris quelque gravité, un courrier avait été envoyé au grand-duc Nicolas, pour lui donner avis de l'état de l'empereur. D'autres courriers avaient été successivement envoyés à mesure que le danger croissait.

Enfin, un dernier partit, portant cette lettre de l'impératrice à l'impératrice mère :

« Notre ange est au ciel, et, moi, je végète encore sur la terre ; mais j'ai l'espoir de me réunir bientôt à lui. »

En effet, au retour de la belle saison, l'impératrice Elisabeth quitta Taganrog pour aller habiter une terre que l'on

venait d'acheter pour elle dans le gouvernement de Kalouga.

A peine au tiers du chemin, elle se sentit faible, s'arrêta à Belof, petite ville du gouvernement de Koursk.

Huit jours après, elle avait à son tour rendu le dernier soupir.

XXXI

LA SOCIÉTÉ DU NORD

Disons quelles étaient les nouvelles reçus à Taganrog par l'empereur, et qui avaient produit sur lui un si terrible effet.

Soit hasard, soit soupçon, Schveikovsky, le colonel du régiment de Saratof, sur lequel on avait compté pour s'emparer de l'empereur, du grand-duc Nicolas et de Diébitch à Bobrouisk, avait été destitué.

Cette destitution avait porté le trouble dans la Société du Midi, la plus ardente, nous l'avons dit, des deux sociétés conspiratrices.

Qu'allait-il arriver, si les autres régiments que l'on tenait, ou que l'on croyait tenir par leurs colonels, étaient décapités comme celui-là?

On résolut de soulever à l'instant même le troisième corps de la troisième division de hussards, et l'artillerie de ces divisions; de marcher sur Kief, et d'envoyer à Taganrog des assassins pour frapper Alexandre.

On ne doutait point que la nouvelle inattendue de la mort de l'empereur n'amenât une rupture entre Constantin et Nicolas, une guerre, peut-être; on profiterait de la circonstance pour proclamer la république.

Le colonel de hussards Artamon-Mouravief s'offrit, dit l'enquête, à assassiner l'empereur; mais on lui répondit qu'il était nécessaire à la tête du régiment.

Au premier jour de l'an 1826, notre 13 janvier à nous, le régiment de Viatka devait se trouver à Toulchine et y fournir la garde; il fut décidé qu'on arrêterait le comte Wittgenstein avec son chef d'état-major Kisselef, et que l'on donnerait au troupes l'exemple de l'insurrection.

On se rappelle ces deux lettres écrites de Taganrog par l'empereur Alexandre au grand-duc Nicolas et au vice-roi de Pologne Constantin.

Elles arrivèrent à temps.

Pestel fut arrêté le 26 décembre de notre style; le 14 décembre, style russe.

L'arrestation de Pestel décapitait l'Association du Midi, dont les principaux chefs étaient Serge Mouravief-Apostol, Bestuchef-Roumine, Schveikovsky, Artamon-Mouravief, Tiesenhausen, Vionicky, Spiridof et Michel Loumine.

Les directeurs de la Société du Nord étaient Ryléief, le prince Troubetzkoï, le prince Obolinsky, Alexandre Bestuchef, Batenkof et Kakovsky.

Ils apprirent à la fois la mort de l'empereur Alexandre, la désignation qu'il avait faite de Constantin pour son successeur, quoique celui-ci eût renoncé au trône lors de son mariage avec la princesse de Lowics, renonciation qu'il renouvela lors de la mort de son frère, malgré les instances de l'empereur Nicolas.

Ce conflit donna grand espoir à la Société du Nord, qui ignorait l'arestation de Pestel. Elle eut l'espoir de soulever une partie des troupes et du peuple en leur persuadant que

la renonciation de Constantin était fausse, et que son frère Nicolas usurpait sur lui la couronne. Peut-être, à l'aide de cette surprise, couperait-on dans sa racine le règne de Nicolas.

Dans ce cas, voici ce qui était projeté :

1° On établirait, après avoir arrêté l'action du pouvoir existant, un gouvernement provisoire qui ordonnerait dans les provinces la formation de chambres chargées d'élire des députés;

2° On travaillerait à l'établissement de deux chambres législatives, dont l'une — la chambre haute — serait composée de représentants à vie;

3° On ferait servir à l'exécution de ce dessein les troupes qui refuseraient de prêter serment à l'empereur Nicolas, en prévenant tout excès de leur part, mais en tâchant d'augmenter leur nombre.

Plus tard, pour donner des garanties à la monarchie constitutionnelle, on procéderait à la formation des chambres de province, qui seraient autant de législatures locales; au changement des colonies militaires en gardes nationales; à la remise de la citadelle entre les mains de la municipalité, ce palladium des libertés russes, comme l'appelait Batenkof; à la proclamation de l'indépendance des universités de Moscou, de Dorpat et de Vilna.

Le 12, — c'est-à-dire deux jours avant l'insurrection, — il y eut réunion chez le prince Troubetzkoï. A cette réunion assistèrent les deux frères Bestuchef, Obolinsky, Kakovsky, Conovnitzine, Alexandre Adovsky-Southof, Pouschkine [1], Batenkof, Yakoubovitch, Stchepine et Rostovsky.

Il y eut un grand enthousiasme dans cette réunion. Le prince Obolinsky répéta plusieurs fois, — sans doute, plus

[1] Ne pas confondre avec le poëte.

prévoyant que les autres, ne se faisait-il pas illusion sur le résultat :

— Nous mourrons, je le sais bien ; mais quel exemple au monde ! quelle gloire pour nous !

Le 13, nouvelle réunion, même enthousiasme. On venait d'apprendre que, le lendemain, devait paraître le manifeste sur l'avènement au trône de l'empereur Nicolas.

Il fut convenu, que, le lendemain, chacun se trouverait sur la place du Sénat, avec le plus de soldats qu'il pourrait entraîner, ou tout au moins de sa personne, dans le cas où les soldats refuseraient de suivre.

Les conjurés se flattaient qu'à la démonstration qu'ils allaient faire, l'empereur entrerait en négociation.

Alors, ils dicteraient les conditions suivantes :

1° Des députés seraient convoqués de tous les gouvernements ;

2° Il serait publié un manifeste au sénat par lequel il serait enjoint à ces députés de voter de nouvelles lois organiques ;

3° En attendant un gouvernement provisoire, les députés du royaume de Pologne seraient appelés afin qu'ils adoptassent les mesures nécessaires à la conservation de l'unité de l'État.

Le prince Troubetzkoï devait se mettre à la tête des troupes qui refuseraient le serment.

Yakoubovitch et Boulatof commanderaient sous ses ordres.

Le 14 décembre arriva. Chacun se mit à l'œuvre. Arbouzof, Alexandre Bestuchef et plusieurs autres officiers vinrent trouver les matelots, qui refusèrent de prêter serment à l'arrivée du général major Schipof, envoyé pour le recevoir. Le général fit arrêter leurs chefs ; mais, quelques coups de feu s'étant fait entendre dix minutes après cette arrestation, Nicolas Bestuchef s'écria :

— Enfants, entendez-vous? ce sont vos compagnons que l'on massacre.

Conduit par Bestuchef, le bataillon s'élança hors des casernes. Les officiers, sans parti pris jusque-là, marchèrent à la suite du bataillon.

La rébellion fut presque aussi complète dans le régiment de Moscou : le prince Stchepine, Rostovsky, Michel et Alexandre Bestuchef, Broke et Volkof parcouraient les rangs des deuxième, cinquième et sixième compagnies, en répétant aux soldats :

— On vous trompe en exigeant de vous ce serment. Le grand-duc Constantin n'a pas renoncé à la couronne. Il est prisonnier, ainsi que le grand-duc Michel, chef de notre régiment.

— L'empereur Constantin doublera votre solde! leur criait Michel Bestuchef. Main basse, enfants, sur tous ceux qui trahiront l'empereur Constantin!

Puis il ordonna aux soldats, conjointement avec le prince Stchepine, de prendre des cartouches à balles et de charger leurs fusils.

Le prince Stchepine ordonna alors aux insurgés d'enlever le drapeau des grenadiers. Lui-même se précipita sur le général Fredrech, le blessa à la tête d'un coup de sabre qui le renversa; attaqua le général Schenchine, qu'il jeta à terre, atteint d'une profonde blessure; puis, criant : « Je vous tuerai tous les uns après les autres! » il renverse effectivement le colonel, un sous-officier et un grenadier. Enfin, il arrive jusqu'au drapeau, s'en empare, et, suivi des compagnies mutinées, se dirige avec son trophée vers la place du Sénat.

Yakoubovitch et Kakovsky faisaient, de leur côté, des prodiges de courage. Kakovsky pénétrait jusqu'au fameux Miloradovitch, gouverneur de Saint-Pétersbourg, ce brave que l'on appelait le Murat russe, et, là, à bout portant, il le

blessait mortellement d'un coup de pistolet. Puis, se retournant, il tuait d'un autre coup le major Sturler.

Koukelbecker avait déjà levé son pistolet contre le grand-duc Michel ; mais les matelots lui arrêtèrent eux-mêmes le bras.

C'était, comme il est facile de se l'imaginer, un effroyable tumulte sur la place du Sénat.

Toutes ces nouvelles arrivèrent en même temps au nouvel empereur. Il se trouvait en quelque sorte face à face avec les révoltés.

Il donna alors le programme de ce caractère qui ne se démentit pas un instant pendant un règne de trente années.

Au lieu de traiter avec les révoltés, comme ceux-ci l'avaient espéré, il ordonna au général-major Niedart de porter au régiment de la garde de Simionovsky l'ordre d'aller à l'instant même charger les mutins, et à celui de la garde à cheval de se tenir prêt à la première réquisition. Puis, ces ordres donnés, il descendit lui-même au corps de garde principal du palais d'Hiver, qui était occupé par le régiment de la garde de Finlande, et ordonna au régiment de charger les fusils et d'occuper les principales avenues du palais.

En ce moment même, un grand tumulte se faisait sur la place de l'Amirauté : c'étaient la troisième et la sixième compagnie du régiment de Moscou, conduites par le prince Stchepine et les deux Bestouchef; elles arrivaient drapeau au vent, tambours en tête, criant :

— Vive Constantin! à bas Nicolas!

Elles débouchèrent sur la place de l'Amirauté ; mais, au lieu de marcher droit sur le palais d'Hiver, qui n'était pas encore défendu, elles allèrent s'adosser au Sénat.

Elles y furent jointes par les grenadiers du corps, et une

cinquantaine d'hommes en frac, qui se mêlèrent à leurs rangs, armés de pistolets et de poignards.

En ce moment, l'empereur parut sous une des voûtes du palais et jeta un coup d'œil sur tout ce tumulte. Il était plus pâle que d'habitude, mais paraissait parfaitement calme.

Pendant tout un long règne de trente ans, on le vit souvent emporté, rageur, furieux, — jamais faible.

On entendit alors, du côté du palais de Marbre, retentir le galop d'un escadron de cuirassiers : c'était la garde à cheval, conduite par le comte Alexis Orlof [1]. Devant lui, les grilles s'ouvrirent; il sauta alors à bas de son cheval et le régiment se rangea devant le palais.

En même temps, on entendit les tambours du régiment de Préobrajensky, qui arrivait par bataillons. Ils entrèrent dans la cour et y trouvèrent l'empereur, l'impératrice et le jeune grand-duc.

Derrière eux parurent les chevaliers-gardes, se rangeant en équerre, en laissant à l'angle un vide que remplit bientôt l'artillerie.

Les insurgés voyaient s'accomplir toutes ces manœuvres menaçantes sans faire aucune démonstration hostile, sinon de crier : « A bas Nicolas! vive Constantin! »

Ils attendaient des renforts.

On avait commencé à crier : « Vive la Constitution! » mais, les soldats ayant demandé ce que c'était que la constitution, on leur répondit que c'était la femme de Constantin, et l'on abandonna ce cri, qui n'avait pas de retentissement.

Pendant ce temps, le grand-duc Michel, que les conspirateurs disaient arrêté, courait les casernes et protestait par-

1. Alexis-Fœdorovitch Orlof, fils naturel du quatrième Orlof-Fœdor Grégorievitch.

sa présence. Aux casernes du régiment de Moscou, il arriva comme deux compagnies étaient déjà parties; mais il empêcha les autres de les suivre.

Il était temps.

Au moment où le reste du régiment allait suivre les deux compagnies révoltées, le comte de Lieven, capitaine à la cinquième compagnie, était arrivé, et, du premier coup d'œil, avait vu ce qui se passait.

Il avait aussitôt ordonné de fermer les portes.

Puis, se plaçant devant le front des soldats, il avait tiré son épée en jurant qu'il la passerait au travers du corps du premier qui ferait un mouvement.

Seul, un jeune lieutenant s'était avancé un pistolet à la main, et en avait appuyé le canon sur la poitrine du comte de Lieven. D'un coup du pommeau de son épée, le comte avait fait tomber le pistolet de la main du jeune officier; mais celui-ci avait ramassé son arme et l'avait de nouveau dirigée vers le comte. Alors, Lieven, croisant les bras, avait marché sur son inférieur, le défiant de faire feu. Tout en reculant devant le comte à la vue du régiment, qui, immobile et muet, regardait l'étrange duel, le sous-lieutenant avait appuyé sur la gâchette et lâché le coup.

Par un miracle, l'amorce seule avait brûlé.

En ce moment, on frappait à la porte.

— Qui est là? crièrent quelques voix.

— Moi, le grand-duc Michel, répondit le frère de l'empereur.

Quelques instants de stupeur profonde succédèrent à ces paroles. Ne venait-on pas d'affirmer à ces soldats révoltés que le grand-duc était prisonnier?

Le grand-duc entra à cheval dans la cour de la caserne, suivi de quelques officiers d'ordonnance.

— Que signifie cette inaction au milieu du danger? de-

manda le grand-duc. Suis-je au milieu de traîtres ou de serviteurs loyaux?

— Votre Altesse est au milieu de son plus fidèle régiment, répondit le comte de Lieven, ainsi qu'elle va en avoir la preuve.

Alors, levant son épée :

— Vive l'empereur Nicolas! cria le comte.

— Vive l'empereur Nicolas! répétèrent les soldats d'une seule voix.

Le jeune sous-lieutenant voulut parler; mais le comte de Lieven le saisit par le bras.

— Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que votre cause est une cause perdue? Taisez-vous; je ne dirai rien.

— Lieven, dit le grand-duc, je vous confie la conduite du régiment.

Et il avait poursuivi sa course, et partout il avait trouvé sinon de l'enthousiasme, du moins de l'obéissance.

Les nouvelles que recevait l'empereur étaient donc bonnes; de tous côtés, des renforts lui arrivaient et s'échelonnaient en arrivant; les sapeurs étaient en bataille devant le palais de l'Ermitage, et le reste du régiment de Moscou, conduit par le comte de Lieven, débouchait de la perspective Nevsky.

Son apparition fit pousser de grands cris aux révoltés; ils crurent que c'était le secours attendu qui leur arrivait; mais, au lieu de se joindre à eux, les nouveaux venus se rangèrent devant l'hôtel des Tribunaux, faisant face au palais, et, avec les cuirassiers, l'artillerie, les chevaliers-gardes, achevèrent d'envelopper les révoltés dans un cercle de fer.

En ce moment, on entendit, s'élevant au-dessus du tumulte, le chant des prêtres, et l'on vit le métropolitain arriver sur la place, suivi de tout son clergé; il sortait de l'église de Kasan, et, précédé des saintes images, il venait,

au nom du ciel, ordonner aux révoltés de rentrer dans le devoir.

Mais le clergé grec, perdu de corruption et d'ignorance, était une des causes qui avaient amené la révolte; aussi les chefs des conjurés, sortant des rangs, crièrent-ils aux prêtres :

— Arrière! Ne vous mêlez point des choses de la terre!

Nicolas, craignant un sacrilége, leur donna de son côté l'ordre de se retirer.

Le métropolitain obéit.

Alors, l'empereur voulut tenter de sa personne un dernier effort pour ramener les rebelles.

Au premier mouvement qui laissa deviner son intention, ceux qui l'entouraient voulurent l'arrêter; mais lui, avec cet accent auquel nul ne résista jamais :

— Messieurs, dit-il, c'est ma partie que je joue; il est donc juste que je mette ma vie au jeu. Ouvrez les grilles!

On obéit. L'empereur s'avança jusqu'au seuil.

Au même instant, le grand-duc Michel arrivait à fond de train, sautait à bas de son cheval, et disait à l'oreille de l'empereur :

— Une partie du régiment de Préobrajensky, dont Votre Majesté est entourée, fait cause commune avec les rebelles, et le prince Troubetskoï, dont vous devez remarquer l'absence, est le chef de la conjuration.

L'empereur baissa la tête et réfléchit un instant.

Au bout d'un instant, il était plus que jamais affermi dans sa résolution.

— Qu'on m'amène l'héritier, dit-il.

On le lui amena; il avait alors sept ans.

L'empereur souleva l'enfant dans ses deux mains.

— Soldats! dit-il, si je suis tué, voilà votre empereur! Ouvrez vos rangs; je le confie à votre loyauté.

Et il le jeta entre les bras des grenadiers de Préobrajensky.

C'était, ne l'oublions pas, le régiment qui avait gardé les avenues du palais Michel pendant qu'on étranglait Paul.

Un cri d'enthousiasme, parti du fond des cœurs, retentit; les coupables furent les premiers à étendre les bras pour recevoir le jeune grand-duc; il fut emporté au milieu du régiment, et mis sous la même garde que le drapeau.

L'empereur alors monta à cheval et sortit.

A la porte du palais, les généraux se jetèrent au-devant de l'empereur, le suppliant de ne pas aller plus loin. — Les insurgés avaient déclaré tout haut que c'était à sa vie qu'ils en voulaient, et toutes leurs armes étaient chargées. — Mais l'empereur répondit qu'il en serait ce qu'il plairait à Dieu. Seulement, il défendit que personne le suivît.

Alors, il mit son cheval au galop, piqua droit sur les révoltés; et, s'arrêtant à une portée de pistolet de leur front de bataille :

— Soldats! cria-t-il, on dit que vous en voulez à ma vie; si c'est vrai, me voilà; tirez, et que Dieu décide entre nous.

Le mot *feu!* se fit entendre une première et une seconde fois sans résultat; mais, au troisième commandement, une vingtaine de coups de fusil partirent. Les balles sifflèrent autour de l'empereur; pas une ne l'atteignit.

A cent pas derrière lui, le colonel Velho et plusieurs soldats furent blessés par cette décharge.

En ce moment, le grand-duc Michel accourut auprès de l'empereur; les cuirassiers s'ébranlèrent et vinrent à lui, les artilleurs approchèrent les mèches des canons.

— Halte! fit l'empereur.

Mais en un instant le comte Orlof et ses hommes avaient enveloppé l'empereur et le ramenaient de force au palais, tandis que le grand-duc Michel s'élançait au milieu des artilleurs, et, saisissant une mèche qu'il approcha d'un canon tout pointé :

— Feu! cria-t-il, feu sur ces assassins!

Quatre coups chargés à mitraille partirent en même temps que le sien.

Puis, sans qu'il fût possible de rien entendre des ordres de l'empereur, une seconde décharge suivit la première.

L'effet de ces deux volées d'artillerie, à portée de fusil à peine, fut terrible : plus de soixante hommes, tant des grenadiers du corps que du régiment de Moscou, restèrent sur la place; le reste prit la fuite par la rue de Galernaïa, par le quai Anglais, par le pont d'Isaac et par la Néva, qui était gelée.

Les chevaliers-gardes se mirent à la poursuite des rebelles.

Tout était fini : une conspiration de cinq ans, l'espérance de la liberté de deux peuples, l'affranchissement de quatre-vingts millions d'hommes, — car les conspirateurs n'avaient pas fait différence entre les Russes et les Polonais, — tout cela s'évanouit en un jour; en un jour, car c'était ce même jour, 14 décembre, que l'on arrêtait Pestel dans le midi de la Russie.

Pestel avait eu le temps de crier en allemand au prince Serge Wolkonsky :

— Ne craignez rien, sauvez mon code russe; je ne ferai pas de révélations.

Serge et Mathieu Mouravief avaient été arrêtés en même temps que Pestel; mais ils furent délivrés par plusieurs officiers appartenant à la Société des Slaves réunis.

A peine en liberté, Serge Mouravief songea à soulever le régiment de Tchernigof.

Il y réussit.

Alors, il résolut de se porter sur Kief, Belaïa-Tserkof ou Jitomir, pour faire sa jonction avec les officiers de la Société des Slaves réunis; enfin, on se décida pour Brounilof,

d'où l'on pouvait, en un jour de marche, gagner Kief ou Jitomir, suivant les circonstances.

Au moment du départ, l'aumônier du régiment dit la messe et lut aux soldats le catéchisme composé par Bestuchef-Roumine.

Mais les soldats ne comprirent absolument rien à ce catéchisme, qui disait que le gouvernement démocratique était le plus agréable à Dieu; il fallut donc, comme à Saint-Pétersbourg, employer le nom du grand-duc Constantin.

Sur la route, Mouravief fut informé que les troupes qu'il comptait soulever n'étaient point à Belaïa-Tserkof; il revint sur ses pas.

Mais à peine avait-il fait quelques verstes, qu'il se trouvait en face du général Geismar et de ses hussards. Ils étaient justement à sa poursuite.

Mouravief pensa qu'il n'y avait point à hésiter : il ordonna à ses hommes de se porter immédiatement sur l'artillerie que le général Geismar traînait à sa suite.

Le général Geismar, de son côté, ordonnait à ses artilleurs de faire feu.

Le commandement fut exécuté de part et d'autre, mais avec une chance différente.

A la première décharge, Serge Mouravief tomba frappé d'un éclat de mitraille. Il n'était qu'évanoui; au bout de dix minutes, il revint à lui; mais ses hommes étaient déjà en déroute.

Il voulut les rallier : il était trop tard.

Mathieu Mouravief, voyant que tout était perdu, tourna contre lui-même le pistolet dont il était armé, et se brûla la cervelle. Les deux autres Mouravief furent arrêtés.

Les deux procès devaient naturellement être réunis. L'empereur nomma une commission d'enquête sous la présidence du vieux Lapoukine, le même qui avait été fait prince à la demande de sa fille, par Paul Ier.

L'enquête dura quatre mois et demi.

Les principales charges se réunirent sur cinq individus.

Ces cinq individus étaient Paul Pestel, Conrad Rylcief, Serge Mouravief-Apostol, Michel Bestuchef-Roumine et Pierre Kakovsky.

C'étaient, tous les cinq, des hommes remarquables

Disons quelques mots de chacun d'eux.

XXXII

LES MARTYRS

Paul Pestel avait trente ans à peine. Bien que son nom fût allemand, il était Russe de naissance. Son père, qui en 1825, c'est-à-dire à l'époque de la condamnation de son fils, touchait à un état voisin de l'indigence, avait été gouverneur, après Speransky, ce martyr de la dénonciation qu'Alexandre et Nicolas réhabilitèrent à l'envi l'un de l'autre. Victime d'une dénonciation pareille à celle qui avait frappé son prédécesseur, le père de Pestel avait été destitué avec blâme. Ce blâme, qu'il ne croyait pas mériter, s'était extravasé dans le cœur du fils, qui avait d'abord été élevé à Dresde, puis était venu à Saint-Pétersbourg, où il était entré au corps des pages; puis il avait été fait enseigne, et ainsi de suite, jusqu'au grade de capitaine, auquel il avait été élevé pendant la campagne de France. A Bar-sur-Aube, voyant des soldats bavarois mal-

traiter un de nos paysans, il était tombé sur eux à coups de canne. Il revint en Russie comme aide de camp du général Wittgenstein ; enfin, nommé colonel, il avait pris le commandement du régiment d'infanterie de Viatka.

Il était petit de taille, mais admirablement souple, fort et bien fait. Son activité était proverbiale. On le disait fin, rusé, ambitieux. A coup sûr, c'était une haute intelligence, exerçant une autorité que subissaient ceux-là mêmes de ses compagnons qui n'avaient aucune sympathie pour lui. De ce nombre, étaient Ryléief, grande intelligence lui-même, et Alexandre Bestuchef. C'était Pestel qui avait rêvé l'association ; c'était lui qui avait rédigé le projet de code russe ; c'était lui, enfin, dont la voix se faisait toujours entendre quand il s'agissait de projets décisifs et de résolutions extrêmes.

On a dit que c'était un républicain à la manière de Bonaparte, et non de Washington.

Qui a pu le savoir? La mort est venue le prendre avant qu'il eût pu faire son œuvre. Il est mort d'une mort terrible, et que l'on fit tout pour rendre ignominieuse. La calomnie, ce nous semble, aurait bien pu épargner son cadavre.

Conrad Ryléief était poëte ; il venait de publier son poëme de *Voinaromfsky*, dédié à son ami Bestuchef ; il y prédit son sort et le sien, comme cet homme qui, six jours de suite, tourna autour de Jérusalem en disant : « Malheur à Jérusalem! » et qui, le septième jour, dit ; « Malheur à moi! » et eut la tête emportée par une pierre.

Écoutez plutôt:

Ce qui semblait l'arrêt du destin à mon rêve,
Dans l'esprit du Seigneur n'était pas résolu.
Patience! attendons que le colosse achève
D'accumuler sur lui l'anathème voulu,
Qu'il s'affaiblisse encore en voulant trop étreindre,

Et jusqu'à ce qu'aveugle il se brise à l'écueil.
Mammon d'iniquités, laissons-le, sans nous plaindre,
Aux rayons du soleil étaler son orgueil.
A son impunité c'est vainement qu'il pense;
Le tonnerre vengeur dans l'azur est caché.
Patience! attendons. Dieu, c'est la récompense!
Il ne mûrira pas la moisson du péché...
Le peuple vainement dans ses fers se lamente,
Sa plainte est inutile et n'atteint pas au ciel;
Mais mon cœur, qui l'entend, s'agite, se tourmente,
Et s'emplit lentement de vengeance et de fiel.
Mon œil est devenu rêveur, morne et sauvage;
Il regarde sans cesse un spectre qui grandit;
De ce spectre, le nom, mon père, est Esclavage.
Sa voix est menaçante et c'est moi qu'il maudit;
Sa parole de feu me poursuit courroucée;
Dans l'ardeur du combat, au pied des saints autels,
Dans le steppe désert où je fuis ma pensée,
Et jusque dans la paix des lares paternels.
« Il est temps, me redit cette voix souveraine,
Il est temps de frapper des maîtres insultants!
Il est temps d'immoler les tyrans de l'Ukraine,
Écoute : l'heure sonne, il est temps, il est temps! »

Je sais que celui-là sous ses pieds a l'abîme,
Qui tente le premier de frapper ses tyrans.
Je sais que le destin m'a choisi pour victime;
Le sang reçu de toi, mère, je te le rends.
Je sais que mon regard ne verra pas la flamme
De ce grand jour promis par l'oracle divin.
Je le sais. Mais je sens, au calme de mon âme,
Que le sang des martyrs ne coule pas en vain.

Ces vers disent mieux que nous ne pourrions le faire ce qu'était Ryléief.

Serge Mouravief-Apostol était lieutenant-colonel au régiment d'infanterie de Tchernikof; c'était un officier distingué,

résolu, plein de cœur, libéral d'éducation, et appartenant au complot dès sa formation. Son double nom indique qu'il appartenait d'abord à cette famille Mouravief qui a donné tant d'hommes remarquables à la Russie, et à celle d'Apostol, hetman des Cosaques. Ivan Mouravief-Apostol, son père, — que j'ai beaucoup connu à Florence, où il s'était retiré, ne voulant plus habiter la Russie, et où, comme il le disait, il pleurait sur la cendre de ses trois fils, l'un suicidé, le second pendu, le troisième exilé, — Ivan Mouravief-Apostol avait été sénateur, et, au temps de l'Empire, avait rempli les fonctions de ministre de Russie, d'abord près des villes hanséatiques, puis en Espagne. Ces trois fils qu'il avait perdus si fatalement étaient sa gloire et son orgueil.

Jamais, me disait-il en essuyant ses larmes, il n'avait eu à se plaindre d'un seul d'entre eux. Lui personnellement était plutôt aristocrate que libéral; neveu de l'ancien précepteur d'Alexandre, il avait été élevé dans l'intimité de l'empereur qui venait de mourir. C'était un philologue distingué, helléniste surtout; il avait traduit en russe *les Nuées* d'Aristophane, et avait, en 1823, publié un *Voyage en Tauride*. Il venait, sur la mort d'Alexandre, son ancien ami, de faire une ode grecque qu'il avait mise ensuite en vers latins; sa lecture favorite était le *Prométhée* d'Eschyle.

Serge était lui-même, sinon littérateur, du moins lettré; il avait pris, en 1816, du service dans l'armée; il faisait partie des officiers de ce régiment qui s'était révolté contre son colonel Schavtz. Il avait passé, lors de sa refonte, dans un autre régiment, celui de Tchernigof, et ce passage l'avait rapproché de Pestel. Maintenant, son autre nom d'Apostol était encore plus impératif pour lui que le premier. Ce nom lui rappelait la confédération des guerriers libres, dont le régime électif avait répandu dans la Petite-Russie ces idées d'indépendance que l'on y retrouve encore aujourd'hui. Son aïeul, Daniel Apostol, avait été élu hetman

des Cosaques en 1727, et avait énergiquement défendu son pays contre les envahissements de Pierre Ier; une longue captivité avait récompensé son patriotisme. Ces souvenirs d'indépendance, qui avaient fait la gloire de sa jeunesse, faisaient le tourment de sa virilité. Jusqu'à la conspiration, son frère Mathieu et lui furent inséparables; la mort mit entre eux l'abime de la tombe, et l'exil, entre la tombe et le survivant, l'abime de l'absence.

Le quatrième accusé, Michel Bestujef ou Bestuchef (le nom s'écrit des deux façons) était un parent obscur du fameux chancelier d'Anne, venu, on se le rappelle, de Courlande avec Biren et qui dirigea, sous Élisabeth, la politique extérieure de la Russie. Il avait vingt-neuf ans et était sous-lieutenant dans le régiment d'infanterie de Poultava; c'était là qu'il avait été affilié au complot.

Quant à Kakovsky, nous cherchons en vain sur lui les renseignements que nous venons de donner sur ses quatre compagnons; conspirateur et soldat, il sut conspirer, combattre et mourir; on ne pouvait rien lui demander de plus.

La conspiration, au reste, embrassait sept princes, deux comtes, trois barons, deux généraux, treize colonels, dix lieutenants-colonels.

Il y avait cent vingt et un prévenus.

L'impératrice Élisabeth, en abolissant la peine de mort pour les crimes ordinaires, l'avait conservée pour les crimes de haute trahison, ou plutôt n'avait point parlé de ceux-ci; seulement, en vertu du serment fait à elle-même, aucun supplice amenant la mort immédiate ne fut appliqué sous son règne; mais elle laissa subsister le knout et les verges, sous lesquels on meurt parfaitement, quoique le mot *mori* ne soit point porté dans l'arrêt; le juge, aussi bien que le bourreau, sait qu'on ne survit pas à cent coups de knout et à deux mille coups de baguette.

Sur les cent vingt et un prévenus, la haute cour en condamna cinq à être écartelés: c'étaient Pestel, Rylcief, Serge Mouravief-Apostol, Michel Bestuchef et Kakovsky; trente et un à la peine de mort par la décapitation; dix-sept à la mort politique et à l'envoi aux travaux forcés à perpétuité, après avoir posé leur tête sur le billot; deux aux simples travaux forcés à perpétuité; trente-huit aux travaux forcés pour un terme limité, et ensuite à l'exil perpétuel; dix-huit en Sibérie, avec dégradation préalable et privation de noblesse; un à servir dans l'armée en qualité de soldat, avec dégradation préalable et privation de noblesse, mais faculté d'avancement; huit, enfin, à servir comme simples soldats, sans privation de noblesse, et avec faculté d'avancement.

Il y eut donc cent vingt condamnations sur cent vingt et un prévenus.

L'instruction resta secrète, et ne fut connue que par ses résultats.

L'empereur voulut voir plusieurs prévenus et les interroger lui-même.

Il interrogea Rylcief.

— Sire, lui dit le poëte, qui d'avance avait chanté sa mort; je savais que cette entreprise me perdrait; mais la semence que nous avons jetée germera, et plus tard donnera ses fruits.

Il interrogea Nicolas Bestuchef, le frère de Michel.

— Monsieur, lui dit-il, la fermeté de votre caractère me plaît; je *pourrais* vous pardonner si j'étais sûr de trouver en vous, dans l'avenir, un fidèle serviteur.

— Eh! sire, répondit le condamné, voilà justement ce dont nous nous plaignons : c'est que l'empereur *puisse* tout pour la vie comme pour la mort, et qu'il n'y ait point de loi pour le peuple contre lui. Ne changez donc rien pour moi, sire, au cours de la loi, je vous en prie au nom de

Dieu! et que le sort de vos sujets ne dépende plus, à l'avenir, de vos caprices ou de vos impressions du moment.

Il interrogea Michel Bestuchef.

— Je ne me repens de rien, se contenta de répondre celui-ci; je meurs satisfait et sûr d'être vengé.

L'empereur resta longtemps pensif. Cette conviction qu'il avait dans son infaillibilité, cette foi qu'il avait dans sa mission, et dont nous parlerons plus tard, furent-elles ébranlées?

Non, sans doute; car, lorsque le vieux sénateur Lapoukine lui apporta les arrêts à signer, il commença par celui qui condamnait Pestel, Rytcief, Mouravief-Apostol, Michel Bestuchef et Kakovsky a être écartelés. Il écrivit d'une main ferme le *byt po cemou* (ainsi soit-il), et signa au-dessous : *Nicolas*. Puis il rendit l'arrêt au président.

Le vieux Lapoukine, qui avait vu sans sourciller toutes les folies de Paul 1er, pâlit à cette sombre et sévère justice du jeune empereur.

Il commencerait donc son règne par une exécution dont il n'y avait pas eu d'exemple depuis le supplice d'Abraham Lapoukine, complice de Glebof, et l'un des ancêtres de celui qui lui présentait l'arrêt à signer!

Nicolas vit cette pâleur. A son point de vue de la majesté impériale, selon la conscience de l'homme qui, enfant, avait écrit qu'Ivan le *Terrible* n'était qu'un sévère justicier, il était dans son droit, et peut-être cette condamnation lui paraissait-elle encore trop douce.

— Qu'avez-vous, Lapoukine? demanda-t-il au président en le voyant pâlir et trembler; est-ce un jeu que nous jouons, et la Cour n'a-t-elle pas jugé en conscience?

— Si fait, sire, répondit le sénateur; mais peut-être la Cour n'a-t-elle porté un jugement si terrible que pour laisser place à la clémence de Votre Majesté.

— Je puis approuver un arrêt de la cour; car, en approu-

vant, je ne condamne pas, je confirme, voilà tout; mais, en changeant le mode du supplice, je condamne. Dites à la Cour de faire, en maintenant la peine de mort, tel changement qu'elle voudra.

Et il déchira l'arrêt, pour que la Cour en rendît un autre.

Quant à la peine de la décapitation portée contre les trente-huit individus de la seconde catégorie, parmi lesquels se trouvaient Nicolas Bestuchef et Mouravief-Apostol, il la commua en celle des travaux forcés à perpétuité.

Il fit en outre, et pour l'adoucissement des peines, quelques modifications dans les autres jugements.

Ceci eut lieu le 22 juillet.

Le 23, la [illegible] réunit pour le changement à faire dans l'arrêt concernant Pestel, Conrad Ryléief, Serge Mouravief-Apostol, Michel Bestuchef-Roumine et Pierre Kakovsky.

Voici la conclusion de son arrêt :

« La haute cour de justice, prenant pour guide la clémence dont Sa Majesté a donné un si éclatant témoignage par la commutation des peines prononcées contre les autres criminels, et usant du pouvoir discrétionnaire dont elle a été investie, arrête :

» Au lieu du supplice d'être écartelés, auquel Paul Pestel, Conrad Ryléief, Serge Mouravief-Apostol, Michel Bestuchef-Roumine et Pierre Kakovsky devaient être livrés en vertu du premier arrêt de la Cour, ces criminels sont condamnés *à être pendus*, en punition de leurs horribles attentats. »

Toute la clémence de la Cour se bornait à remplacer une mort cruelle par une mort infamante.

Les malheureux condamnés s'attendaient à la fusillade ou à la décapitation.

Celui de la potence était inusité en Russie et n'avait pas été appliqué depuis l'extermination des strélitz par Pierre Ier.

L'empereur Nicolas signa la sentence, accorda vingt-

quatre heures aux condamnés pour les méditations suprêmes dont l'esprit de l'homme a besoin au moment de paraître devant Dieu, et partit pour Tsarsko-Celo.

Nul ne peut dire l'effet que produisit sur les condamnés *la grâce* qui leur était accordée. Tous écoutèrent leur arrêt d'un visage impassible et sans faire une seule observation.

Tous acceptèrent les secours de la religion.

Ryléief obtint du prêtre qu'il remettrait lui-même une *dernière lettre à sa femme*. En échange de cette lettre, et, sans doute pour être sûr qu'elle arriverait à destination, la veuve devait remettre au prêtre une tabatière d'or. — Quand nous parlerons du clergé russe, on verra que cette supposition de la nécessité d'une récompense n'a rien d'injurieux pour lui.

Tous restèrent calmes; mais, plus qu'eux tous, Pestel demeura impassible, ne reniant aucune de ses convictions, ne se repentant d'aucun de ses actes, et restant jusqu'à la fin convaincu de la sagesse et de l'opportunité des principes consignés dans son *Droit russe*.

Depuis la mutilation d'Artemy-Pétrovitch Volonsky, qui eut la langue arrachée, le poignet coupé, la tête tranchée, c'est-à-dire depuis quatre-vingts ans, Saint-Pétersbourg n'avait pas vu une exécution à mort.

Saint-Pétersbourg allait être dédommagé.

Le 25 juillet, vers deux heures du matin, quoique l'exécution fût annoncée pour dix heures seulement, on dressait sur le rempart de la forteresse une large potence, où cinq corps pussent tenir de front.

C'était en face de la petite église en bois qui, sous l'invocation de la Trinité, est située sur le bord de la Néva, à l'entrée du quartier du vieux Saint-Pétersbourg, premier pied-à-terre de Pierre le Grand.

A cette époque de l'été, la nuit qui commence à onze heures du soir, finit à deux heures du matin; à deux heures,

on pouvait donc déjà commencer à distinguer les objets; un faible bruit de tambours, la lugubre fanfare de quelques trompettes se faisaient entendre dans les différents quartiers de la ville; car chaque régiment en garnison à Saint-Pétersbourg devait envoyer une compagnie pour assister à l'exécution.

Les personnes qui passaient n'étant pas encore couchées, ou celles qui, voisines des casernes, et prévenues par des bruits insités, comprenaient ce dont il était question; celles enfin auxquelles le spectacle lugubre qui se préparait offrait quelque curiosité, s'acheminèrent d'avance vers l'endroit désigné pour l'exécution.

Les compagnies, détachées isolément chacune de sa caserne, se réunirent à la forteresse et se placèrent au pied des murailles.

Là, un roulement lugubre, sombre, prolongé, exécuté par tous les tambours réunis, se fit entendre. Il était trois heures; le jour se levait.

Deux ou trois cents spectateurs seulement formaient un cercle autour des troupes, et, comme la scène terrible allait se passer sur le rempart, ils voyaient parfaitement par-dessus la tête des soldats.

A trois heures, un second roulement se fit entendre. Alors, on vit s'avancer, se détachant avec vigueur sur cet azur matinal si pur et si limpide, ceux des condamnés auxquels on avait fait grâce de la peine capitale.

On les distribua par groupes, chacun étant placé en face du régiment auquel il avait appartenu, et ayant la potence derrière lui. Ils entendirent d'abord la lecture de leur sentence, puis on les fit mettre à genoux; on leur arracha leurs épaulettes, leurs décorations, leurs uniformes; on brisa leurs épées sur leurs têtes rasées, on leur donna un coup du plat de la main en prononçant le mot *vlob*, on les revêtit d'une grosse capote grise de soldat; puis ils défilèrent

un à un devant la potence, tandis que l'on jetait dans un immense brasier leurs uniformes, les insignes de leurs grades et leurs décorations. Puis, un à un, ils rentrèrent dans la forteresse.

Alors, les cinq condamnés à mort parurent à leur tour sur le rempart.

A la distance d'où les spectateurs étaient placés, c'est-à-dire à une centaine de pas d'eux, ils ne pouvaient distinguer leurs traits; d'ailleurs, les condamnés étaient couverts de capotes grises dont les capuchons étaient rabattus sur leur tête.

Ils montèrent un à un sur la plate-forme, puis, de la plate-forme, sur des escabeaux rangés de front sous la potence et dans l'ordre que leur avait assigné le jugement : Pestel, le premier, à l'extrême gauche de ceux qui regardaient; puis Rylcief, puis Serge Mouravief Apostol, puis Bestuchef-Rouniine, et enfin, à l'extrême droite, Kakovsky.

On leur passa alors la corde autour du cou, et — fut-ce par ignorance ou par cruauté? — par-dessus leur capuchon; ce qui devait prolonger le supplice de la strangulation jusqu'à la rupture des vertèbres du cou.

Cette manœuvre opérée, l'exécuteur se retira.

Aussitôt son départ, la plate-forme s'abima sous les pieds des condamnés.

Alors, il se passa une scène atroce.

Deux des corps, ceux qui étaient aux deux extrémités, Pestel et Kakovsky, restèrent suspendus à leur corde, et devinrent lentement des cadavres.

Mais les trois autres glissèrent à travers leur nœud coulant et tombèrent avec les escabeaux et le plancher dans les profondeurs de la plate-forme.

Quoique le peuple russe soit peu démonstratif, quelques spectateurs ne purent s'empêcher de pousser un cri d'effroi, et même de douleur.

Peut-être aussi ceux qui donnaient cette marque de sympathie à une souffrance qui n'était point portée dans le jugement, et qui était causée ou par la cruauté ou par l'ignorance des bourreaux, étaient-ils étrangers?

On alla chercher les condamnés dans cette première tombe où ils étaient ensevelis.

Le premier qu'on en tira fils avaient les mains liées et ne pouvaient s'aider) fut Mouraviéf-Apostol.

— O mon Dieu! dit-il en revoyant le jour, avouez qu'il est bien triste de mourir deux fois pour avoir rêvé la liberté de son pays.

Il descendit la plate-forme et alla attendre à quelques pas.

Le second fut Ryléief.

— Voyez un peu à quoi est bon un peuple esclave! s'écria-t-il; il ne sait pas même pendre un homme!

Et il alla rejoindre Mouraviéf.

Puis vint Bestuchef-Roumine; il s'était brisé une jambe dans sa chute.

On le porta vers ses deux compagnons.

— Il est donc décidé là-haut, dit-il, que rien ne nous réussira, pas même la mort!

Et il se coucha près d'eux, ne pouvant se tenir debout.

L'empereur était à Tsarsko-Celo, où on lui envoyait, de quart d'heure en quart d'heure, des messagers pour lui dire où en était l'exécution du jugement.

Mais, pour une chose si peu importante que trois cordes fonctionnant mal, on ne jugea pas à propos de le déranger.

Que cela soit un regret éternel à ceux qui agirent ainsi.

Peut-être, au récit de cet événement inouï dans les fastes des exécutions criminelles, ce cœur de bronze se fût-il fondu et eût-il fait grâce.

Non; on raccommoda la plate-forme, et, quand elle fut raccommodée, quand les trois escabeaux furent replacés sous les trois cordes pendantes, entre les deux ca-

davres de Pestel et de Kakovsky, on dit aux condamnés :

— Marchons.

Et ils marchèrent résolûment; Mouravief-Apostol et Rylcief.

Quant à Bestuchef, on fut obligé de le porter, sa jambe brisée l'empêchant de se soutenir.

Une seconde fois, la corde leur fut passée au cou; une seconde fois la plate-forme manqua sous leurs pieds; une seconde fois, le terrible lacet se serra, mais cette fois, sans se relâcher.

Et les âmes des trois coupables, dont cette mort atroce avait fait des martyrs, allèrent rejoindre celles de leurs deux compagnons...

Où ? Dieu seul le sait.

XXXIII

LES EXILÉS

Nous n'en avons pas fini avec cette lugubre histoire du 14 décembre, qu'a évoquée sous notre plume la vue de l'endroit même où elle avait eu sa fin. Il nous reste à suivre les autres condamnés dans leur exil ou dans leur prison.

Il y a eu dans tout cela des souffrances inouïes et des dévouements merveilleux. En Russie, peut-être sera-t-on dix ans encore à les faire connaître : devançons cette lumière qui se lèvera à la voix de l'empereur Alexandre,

peut-être plus tôt que nous ne le croyons; car c'est mieux qu'un cœur juste, c'est un cœur miséricordieux et tendre. Je puis dire, je puis écrire, je puis imprimer cela de lui; je ne l'ai pas vu, je ne lui ai point parlé, et, cela, pour en avoir le droit.

Puis, sachez ceci d'avance, c'est qu'à tout ce qui vivait encore, d'exilés, de proscrits, de captifs politiques, après ce long règne de trente ans, il a fait grâce entière.

Sans doute, trente ans, c'est bien long; mais l'empereur Nicolas vivant, le grand-duc Alexandre n'était que le premier sujet de son père.

D'ailleurs, c'est Dieu qui mesure le règne des rois, et qui sait quelle moisson de liberté peuvent, dans le sein de la terre et dans le fond des cœurs, faire mûrir trente ans d'oppression?

Qui sait ce qui sortira de cette Sibérie que tous les cœurs nobles ont trempée de leurs larmes, que tous les fronts libres ont arrosée de leur sueur?

Qui dit qu'Irkoutsk et Tobolsk ne seront pas un jour les capitales de deux républiques?

Restaient donc, comme nous avons dit, les exilés.

On les mit dans des télègues, quatre par quatre, avec les fers aux pieds: — les blessures que firent ces fers aux jambes de Pouschkine ne sont pas encore fermées aujourd'hui; — et on les expédia pour la Sibérie.

Le 6 août, ils partirent; la famille du prince Troubetzkoï et celle du prince Serge Volkonsky les attendaient à la première station après Saint-Pétersbourg, pour leur faire leurs adieux.

Les femmes étaient autorisées à suivre leurs maris.

L'empereur avait eu l'étrange attention de faire prendre des nouvelles de madame Nicolas Mouravief, née comtesse Tchernichef et de la princesse Troubetzkoï, née Laval.

Madame Mouravief avait simplement répondu:

— Dites-lui que le diable l'emporte !

La comtesse Troubetzkoï avait répondu . . .

— Dites-lui que je me porte bien, et la preuve, c'est que je le prie de me faire délivrer mon passe-port le plus tôt possible.

Les femmes qui demandèrent et obtinrent la permission de suivre leurs maris, outre les deux que nous avons déjà nommées, c'est-à-dire mesdames Nicolas Mouravief et la princesse Troubetskoï, furent madame Alexandre Mouravief, madame Narychkine et la princesse Serge Volkonsky, laquelle cacha sa résolution à sa famille, de peur qu'on ne l'empêchât de l'exécuter.

C'était, au reste, une joie et un bonheur chez toutes ces nobles femmes d'être élues par le Seigneur pour adoucir l'exil de leurs maris, et l'on entendit la mère de la princesse Troubetzkoï lui faire cette sublime menace :

— Sophie, si vous n'êtes pas sage, vous n'irez pas en Sibérie.

Au reste, ce qui rendait leur dévouement plus splendide, c'est qu'elles avaient été prévenues qu'une fois arrivées à Irkoutsk, on ne les laisserait plus disposer de leurs bagages et qu'elles n'auraient plus personne pour les servir. En conséquence, pour s'endurcir à la peine, quelques semaines avant de partir, jetant de côté le velours et la soie, s'habillant d'étoffes grossières, elles se mirent, avec leurs belles et blanches mains, à faire leur besogne de ménagère, apprenant la cuisine avec plus d'ardeur qu'elles n'avaient appris le piano, ne mangeant que du pain noir et du gruau, ne buvant que du qwass, afin que leurs palais s'habituassent à la nourriture du peuple, comme leurs mains s'habituaient à son travail.

La Bible n'avait-elle pas dit en parlant des pauvres exilés du paradis terrestre : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front ! »

Il y eut, à côté de ces nobles exemples, un exemple plus touchant encore. Une jeune Française, mademoiselle Pauline Xavier — ici, nous pouvons dire son nom : le malheur, l'exil et le mariage dans l'exil ont sanctifié leur union — mademoiselle Pauline Xavier vivait avec le comte Annenkof, un des exilés. Elle vendit tout ce qu'elle avait, réunit toutes ses ressources, et se trouva maîtresse d'une somme de deux mille roubles.

Elle allait partir avec cette somme, lorsque cette somme lui fut volée.

Il y avait alors à Saint-Pétersbourg un homme qu'on appelait Grisier. Vous le connaissez tous, chers lecteurs ; plusieurs de ceux qui liront ces lignes sont ses élèves. Cet homme avait été le professeur d'escrime du comte Annenkof.

Il courut chez sa pauvre compatriote désolée. Il avait mille roubles. Il les jeta sur la table, gardant un rouble pour passer sa journée. Il retrouverait de l'argent le lendemain. Tous ses élèves étaient riches. — D'ailleurs, Dieu ne laisse pas mourir de faim ceux qui se sont dépouillés par de pareilles actions.

Mais l'empereur Nicolas avait su le dévouement de Pauline Xavier et le malheur qui lui était arrivé au moment où elle hésitait à accepter de Grisier un service qui le ruinait. Elle reçut trois mille roubles que lui envoyait l'empereur Nicolas [1].

L'empereur Nicolas était ainsi fait : inflexible mais grand. Je vous le montrerai tel qu'il était. Non pas tel que la bassesse le jugeait de son vivant, non pas tel que la haine

1. C'est sur cette charmante femme et sur son mari, le comte Annenkof, que j'ai fait mon roman historique *le Maître d'armes*. Tous deux ont survécu à trente ans d'exil, et sont revenus en Russie. Qui sait ? je les verrai peut-être.

d'une génération étouffée par lui le juge après sa mort, mais tel que le jugera la postérité. Il apparaîtra d'autant plus fermement accusé dans ses contours d'airain, qu'on le verra entre deux natures essentiellement humaines : entre son frère Alexandre Ier et son fils Alexandre II.

Cependant, les condamnés étaient, comme nous l'avons dit, partis sur des télègues, couchés sur la paille et les fers aux pieds. Il faut avoir voyagé dans cette terrible voiture pour se faire une idée de ce qu'ils durent souffrir pendant un voyage de sept mille verstes, dans des chemins défoncés, où, à la moindre pluie, les voitures entrent jusqu'aux moyeux.

Déportés au delà du lac Baïkal, qui est plutôt une mer qu'un lac, ils furent réunis dans le village de Tchita, sur l'Ingoda. Là, le climat est un peu moins âpre que dans les autres contrées de la Sibérie ; en effet, depuis 1830, le maximum du froid n'y a pas dépassé 28 degrés, tandis que la plus forte chaleur, celle de 1843, ne s'est élevée qu'à 31 degrés.

Mais ce qui surtout faisait leur sort tolérable, c'est la réunion d'hommes intelligents, souffrant pour la même cause, pouvant s'entretenir de leurs espérances et rêver l'avenir de la liberté, sinon pour eux, du moins pour leur patrie.

Puis on eut pour eux — que les bénédictions du ciel tombent sur ceux qui manquèrent ainsi à leur devoir ! — puis on eut pour eux des égards et des considérations que l'on n'avait point pour les autres déportés. On ferma les yeux sur certaines contraventions. Les livres, les plumes le papier, la lumière le soir, tout cela fut, non pas accordé mais toléré. Le travail auquel ils étaient soumis, comme galériens, fut allégé ; on comprit qu'il devait y avoir une différence entre des voleurs et des assassins et des conspirateurs, et on leur laissa assez de loisirs enfin pour qu'ils

fondassent une école, bienfait qu'ils ont laissé après eux, et qui perpétuera dans les esprits le souvenir de leur passage, resté dans les cœurs.

Après quelques mois de séparation, les femmes rejoignirent leurs maris.

Dès lors, pour ceux qui retrouvèrent ces chères compagnes, ce ne fut qu'un demi-exil.

Quant à leurs familles, l'empereur ne permit point que pesât sur elles la moindre solidarité.

Il fit venir le père de Pestel; — la veille de sa mort, son fils lui avait fait une dure réponse [1]; — il fit venir le père de Pestel, qui avait perdu pour concussion sa place de gouverneur de la Sibérie, et lui donna cinquante mille roubles (deux cent mille francs de notre monnaie) pour le tirer des embarras de fortune où il se trouvait. En outre, il lui abandonna le fermage arriéré d'une terre de la couronne dont Alexandre Ier lui avait accordé la jouissance pendant douze ans. Enfin, il avait attaché à sa personne, en qualité d'aide de camp, le frère de Pestel.

Pourquoi cette rigide impartialité n'arrivait-elle jamais à l'indulgence? Pourquoi cette mansuétude pour le frère de Pestel, pourquoi cette générosité pour son père, et pourquoi cette rigueur pour tel autre?

Pour Batenkof, par exemple.

Vous vous rappelez qu'au nombre des conspirateurs nous avons nommé Batenkof; retenez bien son nom : c'est un martyr, celui-là; Silvio Pellico et Andryane furent, comparativement à lui, couchés sur des roses.

Disons d'abord ce qu'était Batenkof, d'où il venait, quelle

1. — Pourquoi as-tu conspiré, malheureux? demandait Pestel à son fils.

— Pour que la Russie n'ait plus de fonctionnaire comme vous, mon père.

fortune l'avait attaché à elle, quel astre l'avait entraîné dans son tourbillon. Puis nous vous dirons pourquoi il a souffert, et jusqu'à quel point il a souffert.

La Russie a peu de légistes; dans ce pays d'absolutisme, où la défense de l'accusé n'existe pas, où aucun débat n'est public, où l'empereur est la loi, les légistes sont non-seulement rares, mais à peu près inutiles.

Il poussa cependant, au commencement du siècle, un de ces hommes rares, comme un arbre à fruit dans les steppes.

Cet homme s'appelait Speransky.

C'est le fils d'un pope, le seul homme de talent, peut-être mieux que cela, de génie, qui soit sorti du clergé grec.

Il s'appelait Nadiéjda, *Espérance;* vous trouverez facilement la traduction du mot Espérance dans Speransky.

Le jeune Michel-Michaelovitch-Nadiéjda fut mis de bonne heure dans un séminaire, acheva ses études à l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, et montra tant d'aptitude pour les mathématiques, qu'il fut admis à vingt et un ansau professorat des sciences exactes et physiques à l'école établie au couvent de Saint-Alexandre-Nevsky.

Il donnait en même temps des leçons dans la maison du prince Alexis Kourakine.

Grâce à la protection de cette puissante famille, Speransky put échanger la carrière ecclésiatique contre celle *du service de l'État.*

Il y fit un chemin rapide, dû bien moins à la protection du prince qu'à son amour du travail, à son esprit lucide et à son aptitude à l'application des lois.

En 1801, à l'âge de trente ans, il fut promu au grade de secrétaire d'État.

En 1803, il fut chargé de l'organisation du ministère de l'intérieur par le prince Kostchoubei, chef de ce ministère.

En 1808, il fut appelé au sein de la commission instituée

par Catherine II, renouvelée en 1804 et chargée de s'occuper de la codification des lois russes, nommé directeur de la chancellerie de cette commission, donné pour collègue au ministre de la justice.

Enfin, en 1809, il fut promu au rang de conseiller privé.

Alexandre, qui avait compris cette haute intelligence, avait de fréquents rapports avec lui, le consultait dans les occasions graves, recevait volontiers ses inspirations et en arriva à lui accorder une confiance illimitée. Convaincu de la nécessité d'une amélioration dans la machine administrative, il commença des réformes que, par malheur, on voulut entreprendre toutes à la fois, mais qui cependant se firent sentir particulièrement dans les écoles du clergé, dans la réorganisation du conseil de l'empire, conseil dont Speransky devint l'âme ; dans les finances, gravement embarrassées par une émission trop considérable de papier-monnaie ; enfin, dans le système des impôts, qui fut modifié.

Et en même temps, un projet de code civil était arrêté par lui. Il jetait les bases d'un code de commerce et d'un code pénal. Il aspirait à étendre ses travaux de réforme à la législation tout entière. Il avait proposé un plan de réorganisation du sénat.

En un mot, l'avenir de la Russie, qu'il espérait améliorer, était le but de travaux qui, matériellement et intellectuellement, semblent n'avoir pu sortir de la tête et n'avoir pu être exécutés par la main d'un seul homme.

L'empereur récompensa ce zèle en donnant à Speransky le grand cordon de Saint-Alexandre Nevsky.

Ce fut l'apogée de sa faveur.

Nous avons parlé de la difficulté qui existait à déraciner les abus en Russie ; nous avons dit comment, lorsque l'on touchait à l'un d'eux, tous les autres criaient haro sur le sacrilège. En Russie, l'abus, c'est l'arche sainte : malheur à celui qui la touche : il est foudroyé !

Un coup de tonnerre renversa Speransky. On l'accusa d'avoir contrefait la signature de l'empereur pour puiser au Trésor. Sa disgrâce fut subite, sa chute profonde.

En mars 1812, comme il sortait du palais d'Hiver, où il venait de travailler avec l'empereur, il fut arrêté, mis dans une voiture qui l'attendait à la porte, conduit à Nijny-Novgorod, et, de là, quand les Français entrèrent à Moscou, à Perm; on ne lui avait pas même donné le temps d'embrasser sa fille.

Le titan Abus respira par ses trois cents têtes.

En 1813, Speransky adressa un mémoire à l'empereur Alexandre; il lui disait, dans ce mémoire, que, se trouvant dans le plus grand dénûment, il mourait littéralement de faim.

Cette demande frappa l'empereur Alexandre par sa simplicité. Comment un homme qui avait contrefait la signature de son empereur pour puiser dans le Trésor pouvait-il être dénué et mourir de faim, un an après ses concussions?

On fit une enquête; Speransky était pauvre comme Job, et, de plus que Job, était exilé.

Si Job était couché sur le fumier, c'était au moins sur le sien.

Speransky n'avait pas même un fumier à lui pour s'y coucher.

Alexandre lui fit une petite pension.

Étrange chose que cette justice des souverains. L'empereur reconnaît qu'un homme qui a été dénoncé, accusé, chassé, proscrit comme un voleur; qui a perdu sa position, ses places, sa fortune comme concussionnaire, est innocent, et, au lieu de lui rendre tout cela avec bruit, avec éclat, avec gloire, au lieu de le réhabiliter, enfin, — il lui fait une petite pension.

Deux ans après, Speransky, — deux ans après qu'on avait reconnu son innocence, — deux ans après, Speransky

obtenait de rentrer dans une petite terre qu'il possédait aux environs de Novgorod.

Vous croyez peut-être qu'il y intriguait, qu'il y cabalait, qu'il y conspirait?

Ah bien, oui! il avait bien autre chose à faire: il y traduisait l'*Imitation de Jésus-Christ*.

En 1816, l'empereur rend un oukase dont voici, sinon le texte, du moins le sens:

« Ayant reçu une grave dénonciation contre Speransky au moment où je partais pour l'armée, je n'ai pas pu soumettre cette dénonciation à un examen rigoureux. Cependant, les faits articulés étaient si graves, que l'éloignement immédiat de l'accusé des affaires m'avait semblé une mesure prescrite par la prudence. Depuis, ayant fait une enquête, et n'ayant pas trouvé les motifs de soupçons assez fondés, je nomme Speransky à la place du gouverneur civil de Penza. »

Speransky, toujours content, alla prendre possession de son île de Barataria.

L'empereur eut honte d'avoir traité Speransky si maigrement, et ajouta bientôt au gouvernement de Penza sept mille déciatines, — quatorze mille arpents de terre.

Enfin, en 1819, Speransky, montant toujours, fut investi des fonctions de gouverneur de la Sibérie.

Là, l'homme intelligent rencontra une intelligence qui séduisit la sienne; là, le travailleur acharné rencontra un autre travailleur aussi acharné que lui: c'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, nommé Batenkof.

Il lui proposa de s'attacher à lui; Batenkof accepta.

Speransky en fit son secrétaire. Pauvre Batenkof!

En 1821, après une absence de neuf ans, Speransky rentra à Saint-Pétersbourg.

L'empereur le reçut comme s'il n'avait pas eu de torts envers lui, et c'était déjà beaucoup. Ce que les souverains

pardonnent le moins facilement, ce sont les torts qu'ils ont eus. Il rendit à Speransky sa place au conseil de l'empire; son plan pour la Sibérie fut adopté et mis à exécution, et ses travaux sur les lois furent repris par lui où il les avait interrompus.

Alexandre mourut. La conspiration de décembre éclata.

Batenkof y était compromis.

Placé dans la deuxième catégorie, c'est-à-dire dans celle des trente-huit condamnés à mort dont la peine avait été commuée en celle des travaux forcés, il ne fut point envoyé avec ses compagnons en Sibérie. Non, il fut mis dans un des cachots du ravelin Saint-Alexis

D'où venait cette préférence?

Nous allons vous l'apprendre.

Nous avons dit que Batenkof était le secrétaire, mieux que le secrétaire, le confident, l'ami de Speransky.

L'empereur Nicolas, tout en confirmant tout ce que son père avait fait pour l'illustre légiste, tout en l'utilisant à son profit, n'avait en lui, politiquement parlant, qu'une confiance médiocre.

Le moyen de croire qu'un homme avec lequel on avait eu de pareil torts ne vous en gardât pas rancune? S'il vous gardait rancune, le moyen de croire qu'il n'eût pas trempé peu ou prou dans la conspiration de décembre?

Eh bien, on espérait que Batenkof, qui avait tous les secrets de Speransky, *rachèterait* sa liberté en perdant son maître.

Ceux qui avaient eu un tel espoir ne connaissaient pas Batenkof.

On le mit au secret le plus rigoureux.

Combien de temps croyez-vous qu'y resta ce héros?

Vingt-trois ans!

Pendant vingt-trois ans, il resta dans un cachot humide, au-dessous du niveau de la Néva, sans parler à personne,

sans voir âme qui vive, excepté son geôlier, ou plutôt ses geôliers, car il en usa trois !

Au bout de onze ans, on lui donna une pipe ; au bout de treize ans, les Évangiles ; enfin, au bout de vingt-trois ans, — il y en avait neuf que Speransky était mort, — on lui ouvrit les portes de son cachot.

Il y était si habitué, qu'il n'en voulait plus sortir.

Lorsqu'il fut dans la cour, aveuglé par la lumière, oppressé par l'air, il tomba à genoux en pleurant.

Il demandait à être reconduit dans sa prison. Seulement, il faisait des efforts inutiles pour trouver des mots qui exprimassent sa pensée.

Il ne savait plus parler !

Encore aujourd'hui, c'est-à-dire après dix ans de liberté, Batenkof ne parle que lorsqu'il y est forcé, et péniblement ; encore aujourd'hui, il a sur sa table la pipe et les Évangiles que la clémence du souverain lui a rendus, — la pipe au bout de onze ans, les Évangiles au bout de treize.

Ses moments les plus heureux sont ceux où il fume sa pipe, et ceux où il lit ses Evangiles.

Descendez dans l'abîme où Dante plonge ses damnés, et calculez ce que Batenkof a dû souffrir pour arriver à ce bonheur-là.

Et maintenant constatons un fait : c'est la profonde vénération que la jeunesse libérale de Saint-Pétersbourg, et, à ce que l'on m'assure, de Moscou et de toute la Russie, a pour les décembristes ; c'est ainsi que l'on appelle les conspirateurs de 1825, morts ou vivants.

Pour les vivants, c'est de l'admiration et de la sympathie ; pour les morts, c'est un culte.

L'empereur Alexandre a fait tout ce que sa piété filiale lui permettait de faire.

Il a rappelé les vivants.

Un jour, la Russie élèvera un monument expiatoire aux morts.

Et nous aussi, nous avons eu nos sergents de la Rochelle et nos martyrs du cloître Saint-Merry.

XXXIV

L'EMPEREUR NICOLAS

Vous savez que je me suis arrêté devant la forteresse en allant dîner place Michel.

Je continue ma route. — Mais, comme, de la forteresse à la place Michel, j'ai à traverser le pont d'Isaac, la place de la Perspective, nous aurons encore le temps de causer un peu.

Causons de l'empereur Nicolas, et faisons ce que faisaient les Égyptiens avant d'enterrer leurs morts : disons ce qu'il y avait de bon et de mauvais dans le défunt.

La génération qui a aujourd'hui de trente à quarante ans, et sur laquelle a pesé tout ce long règne; la génération qui n'a intellectuellement, et nous dirons *presque* matériellement, respiré qu'à l'avénement au trône de l'empereur Alexandre, est inhabile à porter un jugement sur ce tzar Pierre au rebours. Elle ne juge pas, elle condamne; elle n'apprécie pas, elle maudit.

Un de ceux qui appartiennent à cette génération qui a été enfermée dans la capote militaire, comme Batenkof

dans le ravelin Saint-André, me montrait les quatre bas-reliefs de la colonne Nicolas, dont l'un représente la révolte du 14 décembre, l'autre la révolte de la Pologne, l'autre la révolte du choléra, l'autre la révolte de la Hongrie.

— Quatre révoltes, me disait-il; vous le voyez, c'est tout le règne de l'empereur Nicolas.

Le mot de cet étouffeur de révoltes à propos du buste de Jean III, prouve qu'il s'était cruellement repenti d'avoir étouffé la dernière. Elle lui coûta le protectorat des provinces moldo-valaques.

A son retour de Sébastopol, un des amis du prince Menchikof, qui ne l'avait pas vu depuis trois ou quatre ans, l'abordait par cette phrase, proverbiale en Russie après une longue séparation :

— Il a passé beaucoup d'eau depuis que nous ne nous sommes vus.

— Oui, répondit Menchikof, et le Danube avec.

L'empereur Nicolas eut le bonheur de ne pas voir partir le Danube. — Nul n'est mort plus à son heure. — Ce fut au point que beaucoup dirent que, cette heure, lui-même l'avait fixée et choisie.

Il n'en est rien : l'empereur Nicolas mourut de mort naturelle. Seulement, l'effroyable désappointement que lui causèrent nos victoires de l'Alma et d'Inkermann fut pour beaucoup dans cette mort.

Disons d'abord que la plupart des choses que l'on reproche à l'empereur Nicolas viennent de l'idée exagérée qu'il se faisait de son droit et de ses devoirs.

Nul ne crut davantage à son droit d'autocratie, nul ne s'imposa plus que lui le devoir de défendre la royauté de tous les côtés en Europe.

Son règne de trente ans fut une garde continuelle. Sentinelle de la légitimité européenne, comme ces veilleurs du feu, qui, dans toutes les villes de son empire, donnent

le signal qui annonce l'incendie, lui, non-seulement donnait le signal qui annonçait les révolutions, mais se tenait toujours prêt à les étouffer, soit chez lui, soit chez les autres.

Ce fut cette haine pour les soulèvements politiques et pour leurs conséquences qui lui fit répondre à Louis-Philippe Ier et à Napoléon III les deux lettres qui consolidèrent avec l'Angleterre notre alliance, toujours prête à se briser sous les secousses de notre haine nationale.

L'empereur Nicolas, tête étroite, esprit obstiné, cœur inflexible, ne comprit pas que chaque peuple, pourvu qu'il n'inquiète ni ne menace son voisin, est libre de faire chez lui ce qu'il veut. En jetant les yeux sur la carte de son immense empire, en voyant qu'il couvrait à lui seul la septième partie du monde, il crut que les autres peuples de l'Europe n'étaient que des colonies établies sur son territoire, et il voulut peser sur eux comme il pesait sur les colonies allemandes qui sont venues lui demander l'hospitalité.

Diplomate médiocre, il n'a pas compris que l'alliée naturelle de la Russie était la France.

De notre côté, le roi Louis-Philippe se laissa entraîner par les traditions de famille. Il ne vit, comme antériorité diplomatique, que le traité de la quadruple alliance fait par le cardinal Dubois, sous son aïeul le régent. Il oublia que ce traité était tout personnel, tout égoïste, tout de situation. Les trônes de l'Europe étaient occupés par des rois du droit divin; l'Angleterre seule avait pour souverain régnant l'usurpateur Guillaume III, qui venait de détrôner son beau-père Jacques II.

Or, quelle était la situation du régent? Tous les héritiers légitimes du roi Louis XIV étaient morts, à l'exception du roi Louis XV, âgé de sept ou huit ans, et dont la faible santé pouvait, d'un moment à l'autre, amener la mort. Le

régent était donc, comme premier prince du sang, l'héritier de la couronne.

Mais il y avait à cette couronne deux prétendants qui ne la lui laisseraient pas facilement mettre sur la tête.

L'un de ces prétendants était M. le duc du Maine, que Louis XIV avait appelé à la succession, dans le cas d'extinction de la ligne légitime.

Celui-là était peu à craindre, le testament de Louis XIV ayant été cassé par le parlement.

Mais restait Philippe V, ce duc d'Anjou que la Fran avait donné pour roi à l'Espagne, et qui, malgré sa renoi ciation à la couronne de son grand-père, tenait les yeu incessamment fixés sur Versailles.

Celui-là était sérieux. Les ennemis du duc d'Orléans, — et, comme tous les esprits intelligents, progressistes et aventureux, il en avait beaucoup, — les ennemis du duc d'Orléans lui faisaient un parti sérieux en France, en s'armant du mot *légitimité*, et en repoussant le duc d'Orléans avec le mot *usurpation*.

Or, à qui l'*usurpateur* français pouvait-il demander secours? — A l'usurpateur anglais. Tous les autres princes eussent été du parti de Philippe V.

L'alliance avec l'Angleterre était donc une affaire de circonstance, une combinaison personnelle, un pacte entre deux princes, dont l'un avait accompli son usurpation, dont l'autre méditait la sienne.

La politique européenne n'avait rien à faire là dedans. Le roi Louis-Philippe s'y laissa prendre, et, pendant dix-huit ans, but toutes les hontes que l'Angleterre voulut lui faire avaler.

Mais ce que l'empereur Nicolas craignait surtout dans son contact avec nous, c'était la communication de l'esprit révolutionnaire, dont il s'était constitué l'ange exterminateur.

Ce fut à ce point de vue qu'il passa trente ans, pour ainsi dire, au port d'arme, se regardant comme le soldat de la Russie, mais regardant tous les Russes comme des soldats, et faisant du caporalisme sur une gigantesque échelle.

Son règne fut un règne militaire. Tout fut soldat en Russie; ce qui ne portait pas l'épaulette, méprisé par l'empereur, était méprisé par tout le monde.

Un des deux Pouschkine exilés — celui qui panse encore aujourd'hui les blessures que lui firent les fers de 1825 — était enfiré dans les emplois civils. Il fut un de ceux que l'empereur interrogea pendant l'enquête.

— Au reste, dit-il au prévenu, qu'attendre d'un homme comme vous, étant noblé, a embrassé une carrière vile?

— Je ne croyais point, lui répondit Pouschkine, qu'il y eût une carrière vile quand on avait l'honneur de servir Votre Majesté.

Ce règne qui, pendant sa durée d'un tiers de siècle, n'eut que deux guerres sérieuses, l'une à son commencement, l'autre à sa fin, s'écoula tout entier en revues et en parades, que l'empereur commandait lui-même. Souvent il donnait la petite guerre, faisait choix d'un de ses généraux pour le combattre, et, vainqueur, était aussi fier de sa victoire factice que d'une victoire réelle.

Un jour, comme Commode, luttant dans le Cirque avec ce Gaulois qui, moins esclave que les autres, le renversa, le tint sous son genou et lui mit la pointe de l'épée à la gorge, un jour, l'empereur Nicolas eut affaire à un général qui prit la chose au sérieux. Il s'arrangea de telle sorte qu'il battit l'empereur, l'enveloppa et le fit prisonnier.

C'était le général Nicolas Mouravief.

L'empereur lui fit toute sorte de compliments; mais, deux jours après, Mouravief donna sa démission.

Plus tard, l'empereur revint à lui, le nomma commandant

du corps séparé des grenadiers, puis vice-roi du Caucase; c'est lui qui prit Kars.

Lermontof était dans les gardes lorsqu'il fit ses premiers vers; l'empereur le manda près de lui.

— Qu'est-ce qu'on me rapporte, monsieur, lui dit-il, que vous faites des vers?

— En effet, sire, cela m'arrive quelquefois.

— Il y a des gens pour cela, monsieur; mes officiers n'ont donc pas besoin de s'en occuper. Vous irez faire la guerre du Caucase; cela vous occupera au moins d'une façon digne de vous.

C'était tout ce que demandait Lermontof. Il s'in[illegible] partit pour le Caucase, et puis, en face de cette splen[illegible] chaîne de montagnes où fut enchaîné Prométhée, il fit [illegible] plus beaux vers.

Un autre poëte, qui peut-être eût été plus loin que Lermontof, plus loin que Pouschkine lui-même, Poléjaïef avait fait une pièce de vers intitulée *Machka*, c'est-à-dire *Marie*.

Mais Marie se dit de quatre façons en russe, et prend quatre significations différentes.

Tant que Marie se traduit par Macha ou Machinka, cela se prend en bonne part.

Mais, lorsque Marie devient Machka, le nom change complétement de signification, et, pris en mauvaise part, au lieu de dire vierge, veut dire fille de joie.

Poléjaïef avait donc commis ce crime de faire une pièce de vers intitulée *Machka*.

L'empereur le sut, le fit venir, et lui ordonna de lui dire sa pièce de vers.

Poléjaïef obéit.

L'empereur l'écouta sombre et le sourcil froncé; puis, lorsque le poëte eut fini, il appela la garde, et ordonna de faire Poléjaïef soldat.

C'est bien vite fait en Russie.

On emmena Poléjaïef à la salle de police, on le fit asseoir sur un tambour, on lui rasa la tête, on lui donna un coup du plat de la main au front en prononçant le mot *lobe*, on le revêtit d'une capote grise, et tout fut dit.

Seulement, avant de quitter le corps-de-garde où s'était faite l'exécution, il trouva moyen d'écrire sur la muraille des vers dont voici la traduction :

> Je sais qu'il est facile, au moderne Tibère,
> D'écrire : « Ainsi soit-il [1] ! » de signer : « Nicolas. »
> Mais ce que nul tyran, nul arrêt ne peut faire,
> C'est de dire au génie, enfant de la lumière :
> « Ton cachot est obscur; donc, le jour ne luit pas. »

Poléjaïef partit pour le Caucase et y fut tué.

Nicolas avait cette immense confiance dans sa mission qui fait les grands courages : sous ce rapport, l'empereur était plus que courageux, il était téméraire. Doué d'une figure admirable, d'une taille imposante, d'un regard qui lançait des flammes, d'un geste souverain, jamais il ne se heurta à un obstacle; sa seule présence le renversait.

On l'a vu, le 14 décembre, se poster à trente pas du régiment révolté et défier les balles.

Lors de l'émeute de 1831, causée par le choléra, on lui dit que le peuple, dans sa croyance que c'étaient les Allemands et les Polonais qui empoisonnaient l'eau, massacrait place au Foin. Il saute dans sa calèche avec le seul comte Orlof, arrive au milieu de la tuerie, saute à bas de sa voiture, monte sur les marches de l'église, et crie, de là, avec une voix de tonnerre :

— A genoux, misérables ! à genoux, et priez Dieu !

1. *Bite pa samoï;* formule sacramentelle écrite de la main des empereurs de Russie au bas des oukases et au-dessus de leur nom.

Pas un ne resta debout, tous les fronts s'inclinèrent, et ceux des assassins furent ceux qui se courbèrent plus bas que les autres.

L'émeute était calmée; peut-être ses fauteurs n'étaient-ils pas repentants, mais ils étaient domptés.

Nicolas poussait jusqu'à la folie l'exagération de la simplicité militaire : c'était une tradition ou plutôt une manie de famille; Paul l'avait, Alexandre l'avait. Le manteau tout rapiécé de l'empereur Nicolas était proverbial. Un jour, l'impératrice en eut honte et lui donna un magnifique manteau de fourrures; il le porta une fois pour faire plaisir à l'impératrice, puis le donna à son valet de chambre. Du temps qu'il n'était encore que grand-duc, l'impératrice, alors grande-duchesse elle-même, lui avait brodé des pantoufles; il les porta jusqu'à sa mort, trente-trois ans.

Quand il voulait récompenser un de ses fils, il le faisait coucher avec son chien Gouzard, sur ce vieux manteau, à terre, près de son lit.

Gouzard — lisez Houzard — était le favori de l'empereur Nicolas. C'était un vieux et sale barbet, à poil gris; il ne quittait jamais l'empereur et avait tous les priviléges d'un chien gâté.

L'empereur déjeunait toujours de trois biscuits et d'une tasse de thé. Un jour, en jouant avec Gouzard, il lui donne successivement ses trois biscuits et sonne pour en avoir d'autres. On savait si bien que l'empereur ne mangeait jamais que ses trois biscuits, que — quoique les biscuits figurassent dans le budget de la maison impériale pour deux mille roubles par an — il n'y avait au palais que les trois biscuits que Gouzard avait mangés, et il fallut qu'un homme montât à cheval et allât, chez le pâtissier où l'on avait habitude de les prendre, chercher trois biscuits au bout de la perspective Nevsky.

Du moment qu'il ne rencontrait pas de résistance, l'em-

pereur Nicolas avait une patience admirable; mais toute résistance, même d'une chose inanimée ou d'un être inintelligent, le rendait fou.

Il avait un cheval qu'il aimait beaucoup, mais qui était très-rétif. Un jour que l'empereur le voulait monter pour une parade, l'animal refusa absolument de se laisser seller. L'empereur, furieux, cria : « De la paille ! de la paille !... » Il fit encombrer l'écurie de paille et ordonna d'y mettre le feu.

Le rebelle fut brûlé vif.

L'empereur Nicolas avait l'horreur du mensonge. Il pardonnait quelquefois une faute avouée, jamais une faute niée.

Son respect pour la loi était suprême.

Une des plus grandes dames de son royaume, la princesse T..., proche parente des Panine, était jugée par le conseil d'État pour meurtre : dans un moment de colère, elle avait tué deux de ses esclaves.

Le conseil d'État, prenant en considération le grand âge et le nom historique de l'accusée, décida qu'elle serait envoyée dans un couvent pour faire pénitence.

Nicolas écrivit au bas du rapport du conseil :

« Il n'y a, devant la loi, ni grand âge, ni nom historique. Je porte un nom historique et suis esclave de la loi. La loi ordonne que tout meurtrier sera envoyé aux mines; la T... doit être envoyée aux mines.

» Ainsi soit-il.

» NICOLAS. »

Le capitaine Violet — son nom indique que c'était un Français au service de la Russie — remplissait une mission que lui avait donnée directement l'empereur Nicolas.

Il avait, comme tous les courriers extraordinaires, un

padarojné de la couronne, c'est-à-dire un ordre de prendre les chevaux, s'il en trouvait, dans les stations de poste, et de s'en faire chercher, s'il n'en trouvait pas.

Comme il voyageait nuit et jour, il avait ses pistolets tout chargés à la ceinture.

Arrivé à une station où la poste, sans chevaux, était obligée d'en prendre chez les voisins, il profita de ce retard involontaire pour se faire servir une tasse de thé.

Pendant qu'il prenait son thé et comme on attelait les chevaux à la kibitka, arrive un général qui demande des chevaux. On lui répond qu'il n'y en a pas.

— Et ceux qu'on attelle à cette kibitka, pour qui sont-ils ?

— Pour un officier envoyé en courrier, Excellence.

— Quel est son tchine ?

— Capitaine.

— Dételle les chevaux, et attelle-les à ma voiture; je suis général.

Le capitaine avait tout entendu. Il sort au moment même où le maître de poste obéissait, et, dételant les chevaux de la kibitka, il allait les atteler à la calèche.

— Pardon, mon général, dit Violet; mais je ferai observer à Votre Excellence que, si inférieur que soit mon grade, voyageant pour le service direct de Sa Majesté, je dois primer tout le monde, même un général, même un maréchal, même un grand-duc. Ayez donc la bonté de me rendre les chevaux.

— Ah! c'est ainsi! Et, si je ne les rends pas, que feras-tu ?

— J'userai de ma position, et, en vertu des ordres dont je suis porteur, je les prendrai de force.

— De force?

— Oui; Excellence, si vous me poussez à cette extrémité.

— Insolent! fit le général.

Et il donna un soufflet au capitaine français.

Celui-ci tira un des pistolets qu'il avait à sa ceinture, et, à bout portant, fit feu.

Le général tomba roide mort.

Le capitaine Violet prit les chevaux, accomplit sa mission, et revint se mettre entre les mains de la justice.

La cause fut déférée à l'empereur.

— Les pistolets étaient-ils chargés? demanda-t-il.

— Oui.

— Étaient-ils à sa ceinture?

— Oui.

— Il n'est donc pas rentré dans la chambre, avant de faire feu, pour les prendre?

— Non.

— Eh bien, il n'y avait pas préméditation. Je fais grâce.

Et non-seulement il fit grâce, mais, à la première occasion, il nomma Violet lieutenant-colonel.

Dans les détails de toilette militaire, l'exigence de l'empereur allait jusqu'à la minutie.

Après une belle affaire, le général *** avait été appelé du Caucase. Pendant qu'il venait du Caucase à Saint-Pétersbourg, — il y a près de mille lieues, par le Volga, — l'empereur avait ordonné que toute l'armée portât le casque prussien.

Le général ***, que l'on avait oublié de prévenir de l'ordonnance et qui l'ignorait, se présente devant l'empereur avec un chapeau à trois cornes.

L'empereur, en l'apercevant dans la salle d'audience, va à lui comme pour l'embrasser; mais, tout à coup, il s'aperçoit que le général tient à la main un chapeau à trois cornes; il passe à un autre comme s'il ne l'avait pas vu.

Le général se représente le lendemain. — Même jeu de la part de l'empereur; le surlendemain — *idem*.

Il sortait désespéré, se croyant en disgrâce, lorsqu'il rencontre un de ses amis, auquel il raconte sa mésaventure.

— Et tu n'as rien fait qui puisse blesser l'empereur ?

— Non.

— Rien dit contre lui ?

— Je le porte dans mon cœur

— Il faut qu'il manque quelque chose à ta toilette militaire.

L'ami le regarda de la tête aux pieds et leva les mains au ciel.

— Je le crois pardieu bien !

— Quoi ?

— Tu vas chez l'empereur avec ton chapeau à trois cornes quand toute l'armée porte depuis huit jours le casque prussien. Jette... ton tricorne à la Néva, mon ami, et achète un casque.

Le général suit le conseil de son ami, et se présente, le lendemain, à l'audience avec un casque. L'empereur le complimente, l'embrasse et lui donne la plaque d'Alexandre Nevsky.

Une seule personne dans tout l'empire était plus exigeante sur ce point que l'empereur : c'était le grand-duc Michel.

Kauffmann, fils du général qui commandait la forteresse de Kief, élève de l'École du génie, officier suivant les cours de l'École supérieure, traverse la rue avec son collet non agrafé pour aller travailler en face, chez un ami. — Il a le malheur d'être rencontré par le grand-duc Michel, qui le fait soldat pour cinq ans aux sapeurs du génie.

Deux jeunes officiers allaient au bain avec le manteau sur la chemise au lieu d'être en uniforme. Ils rencontrent l'empereur Nicolas et se croient perdus. Mais l'empereur était dans un bon jour.

— Passez vite, leur crie-t-il au moment où ils s'arrêtent pour le saluer, Michel me suit!

L'empereur avait en toute chose cette volonté absolue qu'il avait en politique. Il avait adopté pour les églises une architecture officielle qui lui plaisait, à lui; il la croyait byzantine, elle n'était que baroque. C'était un architecte nommé Tonn qui lui en avait présenté le premier spécimen. L'empereur avait trouvé le plan superbe et déclaré que toutes les églises seraient à l'avenir bâties sur ce plan-là.

Pendant trente ans, le même plan fut en effet suivi.

Les artistes espèrent que cette architecture est morte avec lui.

Nul, au reste, n'avait plus le droit de se croire infaillible, car nul n'eut plus de vils flatteurs. Un jour de verglas, où il allait à pied, il se laissa tomber à l'entrée de la petite Morskoï.

L'aide de camp qui le suivait se laissa tomber au même endroit que lui.

Nul ne devait être plus adroit que l'empereur.

Un matin qu'il avait dit d'introduire près de lui le prince G..., chef des postes et grand chambellan, aussitôt qu'il arriverait, l'huissier, esclave de sa consigne, fait entrer le prince dans la chambre de l'empereur au moment où celui-ci changeait de chemise.

L'empereur, en manière de plaisanterie, lui jette sa chemise sale.

Le prince G... tombe à genoux.

— Sire, dit-il, je demande à Votre Majesté la faveur insigne d'être enterré dans cette chemise.

La faveur lui est accordée.

Mais l'empereur est mort et le prince G... vit.

On offre de parier qu'il ne sait plus même où il a mis la chemise qui devait lui servir de linceul.

L'empereur Nicolas plaisantait rarement; on cite cependant deux ou trois plaisanteries de lui.

Quand il fit exécuter les quatre chevaux en bronze du pont d'Anischkof, on trouva sur la croupe de l'un d'eux cette inscription (il y a une faute de versification, mais il faut la pardonner à un étranger) :

Rassemblez donc l'Europe entière,
Pour lui montrer quatre derrières !

Le maître de police fit son rapport à l'empereur, qui écrivit au-dessous :

« Chercher le cinquième derrière;
Y dessiner l'Europe entière.

» Ainsi soit-il.

» NICOLAS. »

Un soir, l'empereur, étant au théâtre de Moscou, vit, aux premiers rangs du parterre, le comte Samoïlof, célèbre par son esprit, sa richesse, son courage, sa nonchalance et sa force.

L'empereur n'aimait pas Samoïlof, qui trouvait moyen d'occuper, comme Alcibiade, la cour et la ville de ses excentricités. Il avait tant de charmes et de grâces, qu'on disait que son sourire était un cadeau.

Aide de camp d'Yermolof, il avait fait avec grand éclat la guerre du Caucase. L'empereur alors l'avait attaché à sa personne; mais, allant lui-même au Caucase, il ne le prit pas avec lui.

Samoïlof demanda et obtint son congé. Il passait l'été à Moscou, l'hiver à Saint-Pétersbourg.

Ce soir-là, Samoïlof était plus excentrique, plus nonchalant, plus débraillé encore que d'habitude. Il s'était levé comme tout le monde quand l'empereur était entré; mais, l'empereur une fois assis, il s'était recouché, jouant avec sa lorgnette et faisant le beau à tout rompre.

Ce soir-là, Lansky jouait.

Lansky était un acteur qui avait un admirable talent d'imitation.

L'empereur fit venir l'impresario, et lui ordonna pour le lendemain de jouer une pièce où Lansky remplirait un personnage comique avec le costume, les manières, le parler et le visage de Samoïlof.

L'impresario transmit à Lansky l'ordre de l'empereur, et choisit son spectacle en conséquence.

A l'heure indiquée par l'affiche pour le lever de la toile, l'empereur était à son poste, et Samoïlof au sien.

Lorsque Lansky entra, ce ne fut qu'un cri, tant il était la copie exacte de Samoïlof; mais, quand il parla, quand il gesticula, ce fut bien autre chose encore : c'était Samoïlof qui parlait, qui gesticulait.

L'empereur donna le signal d'applaudir, et toute la salle éclata en applaudissements. Samoïlof mêla ses bravos à ceux de la foule, et parut s'amuser énormément pendant toute la soirée.

Après le spectacle, il monta au théâtre, et entra dans la loge de Lansky au moment où l'on remettait à celui-ci mille roubles de la part de l'empereur.

Samoïlof regarda de côté le cadeau impérial, et haussa les épaules, malgré la présence du chambellan.

— Vous êtes charmant, mon cher Lansky, dit-il à l'artiste; c'était moi de la tête aux pieds, geste, intonation, tournure; pourtant il manquait quelque chose à votre costume : c'étaient ces trois boutons de diamant. Je les voudrais plus beaux, mais, tels qu'ils sont, je vous les offre.

Il détacha les boutons de sa chemise, et les donna à Lansky.

Ils valaient vingt mille roubles.

Tous les matins, en été, l'empereur Nicolas se levait de quatre à cinq heures; en hiver, de cinq à six. Une heure après, invariablement, il faisait, jusqu'à huit heures, sa promenade sur le boulevard de l'Amirauté. Nul n'avait le droit de l'aborder, sous peine d'arrestation immédiate.

Un jour, l'empereur rencontre notre compatriote Vernet, acteur au Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg; il l'arrête, et cause avec lui de la pièce nouvelle qu'il jouera le soir, lui demande de qui elle est, s'il a un beau rôle, etc.

En quittant l'empereur, Vernet est immédiatement arrêté par les agents de police qui ne perdaient jamais de vue l'empereur.

Le soir, l'empereur va au théâtre; contre l'habitude, il s'assied, et attend cinq minutes sans que la toile se lève. Il envoie un aide de camp pour savoir d'où vient ce retard. Le régisseur monte, et, tout tremblant, annonce qu'il faut qu'il soit arrivé quelque accident grave à M. Vernet; qu'il n'est point venu au théâtre, qu'on a envoyé chez lui, et que, de chez lui, on a fait dire qu'il était sorti à huit heures du matin et n'était pas rentré.

— Comment! dit l'empereur, mais je l'ai rencontré, moi, ce matin; je lui ai parlé, même.

— Vous lui avez parlé? demande le comte Orlof.

— Oui; je lui ai demandé des détails sur ce que l'on joue ce soir.

— Alors, je sais où il est.

— Où est-il?

— Il est arrêté, pardieu!

Le comte Orlof donne un ordre à son aide de camp: dix

minutes après, on frappe les trois coups, la toile se lève, et Vernet paraît.

Après le premier acte, l'empereur descend, arrête Vernet dans la coulisse, lui exprime le regret qu'il éprouve de ce qui lui est arrivé, et lui demande ce qu'il peut faire pour lui être agréable.

— Sire, lui répond Vernet, soyez assez bon pour ne plus me faire l'honneur de me parler quand vous me rencontrerez.

Nous avons dit que l'empereur était toujours escorté d'agents de police. Une matinée d'hiver, il aperçoit un de ces agents qui, à sa vue, descend d'un drojky élégant, et le suit enveloppé d'une bonne pelisse, tandis que lui se drapait dans son vieux manteau.

Il lui fait signe de venir à lui; l'agent obéit.

— Voilà plusieurs fois que je remarque votre visage, monsieur, lui dit l'empereur.

L'agent s'inclina.

— Qui êtes-vous?

— Je suis *quartalnoy natziratel* du quartier du palais d'Hiver.

Le titre de *quartalnoy natziratel* correspond à notre titre de commissaire de police.

— Combien avez-vous d'appointements?

— Deux cents roubles, sire.

— Par mois?

— Par an, sire.

— Pourquoi êtes-vous si bien mis?

— Mais parce que je crois, sire, qu'un homme attaché à Votre Majesté doit lui faire honneur.

— Alors, vous volez, comme les autres?

— Votre Majesté m'excusera, je laisse cela à mes supérieurs.

— Comment faites-vous, alors?

— On me donne, sire.

— On vous donne?

— Oui; je suis commissaire de police du plus beau quartier de Saint-Pétersbourg, et, par conséquent, du plus riche. Je veille activement, la nuit et le jour, à la tranquillité, au bien-être, au confortable de mes administrés. Je frappe aux carreaux des *botchnicki* qui veillent dans leur baraque au lieu de veiller dehors, je réveille les *karaoulni* qui s'endorment. Bref, depuis six ans que je suis commissaire du quartier, pas un vol n'y a été commis, pas un accident n'y est arrivé. Il en résulte que mes administrés, reconnaissants, ont pris l'habitude, deux fois par an, chacun selon ses moyens, de me faire de petits cadeaux.

— De sorte que, grâce aux petits cadeaux, votre place de deux cents roubles vous en vaut trois ou quatre mille?

— Davantage, sire.

— Ah! ah!

— Le double, à peu près

— C'est bien, allez.

Le *quartalnoy natziratel* salue et se retire.

Rentré au palais, l'empereur fait prendre dans tout le quartier du palais d'Hiver des informations sur son commissaire de police. Partout, on lui fait l'éloge de son intelligence et de sa probité; quant à la rémunération que reçoit l'homme de police, l'empereur acquiert la certitude qu'elle est réellement volontaire, et que, comme il le lui a dit, il accepte mais n'impose pas.

Le lendemain, au moment où il prend son thé, le commissaire de police voit entrer un *feldjeger*. La vue d'un *feldjeger* fait toujours, en Russie, une certaine impression sur celui auquel s'adresse l'honneur de sa visite : ce sont les *feldjeger* qui conduisent les condamnés en Sibérie.

Le commissaire de police se lève et attend.

— De la part de l'empereur, lui dit le *feldjeger* en lui remettant un paquet.

Et il sort.

Le commissaire de police ouvre le paquet, y trouve deux mille roubles et ce mot, de la main de l'empereur :

« Le propriétaire du palais d'Hiver, en reconnaissance des bons soins de son commissaire de police. »

Et tous les ans, tant qu'il vécut, le commissaire de police du quartier du palais d'Hiver reçut la même rétribution impériale.

Un autre jour, l'empereur voit venir à lui un bonhomme d'une soixantaine d'années, portant la boucle du service irréprochable [1] avec le chiffre 25. Il lui semble que l'employé ne suit pas précisément la ligne droite, et qu'il n'est point parfaitement maître de son centre de gravité.

Il l'appelle ; l'homme à la boucle vient à lui.

— Vous êtes ivre, monsieur, lui dit l'empereur.

— Hélas ! sire, lui répond l'employé, j'en ai bien peur.

— Comment, étant dans cet état-là, sortez-vous ?

— Je dois être à mon bureau à neuf heures, sire.

— A votre bureau ? Apprenez une chose, monsieur, c'est que, quand on a l'honneur de porter la boucle que vous portez, on ne se soûle pas.

— Sire, j'ai du malheur, c'est la première fois de ma vie que cela m'arrive, je ne bois jamais que de l'eau.

— Vous ne buvez jamais que de l'eau ?

— Et voilà justement pourquoi je suis gris pour deux ou trois verres de vin que j'ai bus. Malheureuse noce, va !

— Vous êtes de noce ?

1. Les employés dont le service est irréprochable portent à un ruban noir et jaune une boucle en cuivre doré, qui indique le nombre d'années de service.

— Sire, j'étais père assis [1], je ne pouvais pas refuser, on me faisait boire malgré moi.

— Est-ce vrai, ce que vous dites là, monsieur?

— Sire, sur l'honneur.

— Eh bien, que ceci reste entre nous deux [2]; rentrez chez vous, mettez-vous au lit, et cuvez votre vin.

— Mais mon bureau, sire?

— Dites-moi votre nom et le bureau auquel vous appartenez, et ne vous inquiétez de rien.

Le bonhomme, heureux d'en être quitte à si bon marché, tourne sur ses talons, et, déjà à moitié dégrisé, reprend le chemin de sa maison.

Le lendemain, le grand maître de police vient au rapport.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demande l'empereur.

— Rien d'important, sire. Un petit mystère que Votre Majesté seule peut éclaircir.

— Lequel.

— Hier, un homme à moitié ivre a accosté Votre Majesté sur le boulevard de l'Amirauté.

— C'est-à-dire qu'hier, sur le boulevard de l'Amirauté, j'ai accosté un homme à moitié ivre.

— Cet homme a été arrêté au coin de la rue par mes agents, qui ont voulu le conduire au corps de garde comme ayant violé la consigne qui défend d'accoster Votre Majesté. Mais lui s'est défendu comme un diable, disant que l'empereur lui avait donné un ordre positif et que, si on l'empêchait de remplir cet ordre, on serait responsable des conséquences; enfin, il a parlé si haut et fait tant de tapage,

1. Le père assis est le meilleur ami du père du promis et de la promise; il rebénit les époux après le père : étant bénis deux fois, ils sont plus sûrs d'être bien bénis.

2. Formule de langage dont se servait l'empereur Nicolas pour dire : « C'est bien, tout est fini. »

que l'on a jugé à propos de le conduire chez moi. Là, j'ai voulu savoir quel était l'ordre que Votre Majesté lui avait donné; mais il m'a constamment répondu : « L'empereur m'a dit : « Que ceci reste entre nous deux ! » Comme il y avait un grand accent de vérité dans les paroles de cet homme, j'ai ordonné à un de mes agents de le suivre et de savoir ce qu'il ferait.

— Eh bien, qu'a-t-il fait? demanda l'empereur.

— Il est rentré chez lui, s'est dépouillé de ses habits comme si le feu y était, s'est couché avec une espèce de rage d'être au lit. Dix minutes après, il ronflait. Je doute que ce soit l'ordre que Votre Majesté lui a donné.

— Vous vous trompez. Je lui ai dit : « Rentre et cuve ton vin. »

— Mais il pouvait bien me faire connaître l'ordre de Votre Majesté, ce me semble?

— Non pas. En lui pardonnant son état d'ivresse, je lui avais dit : « Que ceci reste entre nous. »

— Alors, c'est autre chose, répondit en riant le grand maître de police.

— Et comme, de mon côté, dit l'empereur, j'ai fait prendre des renseignements sur lui à son bureau, et que ces renseignements sont parfaits, veillez, *afin que ceci reste entre nous*, à ce qu'on lui donne de l'avancement et une petite croix.

Et l'homme à la boucle fut avancé et décoré.

Un matin, l'empereur voit passer un corbillard de la plus pauvre classe : un seul homme le suivait la tête nue.

L'empereur se découvre et suit le mort.

Tout en suivant, il interroge celui qui rendait au défunt ces honneurs solitaires.

— Qu'était celui dont tu suis le corps? demande l'empereur.

— Un caissier dans telle administration, sire.

— Et, étant caissier, il est mort pauvre?

— Si pauvre, que c'est moi, son frère, qui le fais enterrer de mes propres deniers; et, comme je suis pauvre moi-même, je n'ai pu faire mieux que ce que voit Votre Majesté.

— Ton frère était donc honnête homme?

— Le plus honnête homme que je connaisse.

— Il laisse une famille?

— Une femme et quatre enfants.

— Ton nom et ton adresse?

L'employé donne à l'empereur son nom et son adresse. L'empereur les inscrit sur son calepin, et continue de suivre le convoi tête nue.

En arrivant au pont, comme on avait reconnu l'empereur, deux mille personnes suivaient le convoi.

Là, l'empereur s'arrête, et, se retournant vers ceux qui suivent :

— Frères, dit-il, remplacez-moi.

Et il rentra au palais d'Hiver.

Le lendemain, le frère du mort avait de l'avancement, et sa famille une pension.

La mort de l'empereur Nicolas fut le couronnement de sa vie.

Comment est-il mort? de quoi est-il mort? Voilà les questions que l'on se fait en voyant cette fin prématurée et que rien n'annonçait.

On y répond de deux façons différentes

Voici ce que l'on dit tout haut :

Après l'anéantissement de la Pologne, après l'écrasement de la Hongrie, L'empereur Nicolas était convaincu que rien en Europe ne pouvait lui résister. Il attendait avec impatience des nouvelles de la Crimée, convaincu que ces nouvelles lui apprendraient l'anéantissement des armées anglaise et française. On lui annonce un courrier; il le fait entrer, le sourire de la confiance sur les lèvres. Le courrier,

brisé par une route de trois mille verstes en *penktadnoy*, tend à l'empereur sa dépêche.

— Eh bien, dit l'empereur, nous les avons battus?

— Que Votre Majesté veuille bien lire, dit le courrier.

— La journée a été douteuse?

— Lisez, sire.

— Répondez-moi, monsieur; je lirai après.

— Sire, nous avons été battus.

— Où?

— A l'Alma.

L'empereur pâlit jusqu'à la lividité, et se leva comme par un ressort.

— Tu mens! dit-il.

Le courrier s'inclina.

— Lisez, sire.

Nicolas ouvrit la dépêche et lut.

C'était le bulletin de la bataille; Menchikof disait tout. Les Français et les Anglais avaient été vainqueurs.

L'empereur retomba sur son fauteuil : on eût dit qu'il venait d'avoir les deux jambes brisées.

Un mois après, arrive la nouvelle de la bataille d'Inkermann.

L'homme à qui rien n'avait jamais résisté venait d'éprouver non-seulement une double résistance, mais encore une double défaite.

Il n'aurait pu supporter ce double revers. A partir de ce moment, sa santé se serait dérangée, et il aurait succombé sous le poids de cet éboulement de sa grandeur, le 18 février 1855.

Maintenant, voici ce que l'on dit tout bas :

L'effet des deux nouvelles aurait été non moins terrible; mais la constitution athlétique de l'empereur y aurait résisté.

Alors, il aurait pris un parti suprême, héroïque, terrible : le parti de mourir.

S'il revenait sur ses pas, il donnait un démenti à trente ans de règne; s'il s'avançait davantage dans cette guerre, il ruinait la Russie.

Mais la paix, qu'il ne pouvait pas faire, lui, son successeur pouvait la faire.

Il aurait alors, à force d'instances, obtenu de son médecin, qui, depuis deux mois déjà, résistait, une dose de poison assez forte pour le tuer, assez faible pour lui laisser, après l'avoir prise, quelques heures de vie.

Le médecin aurait quitté Saint-Pétersbourg le 17 février, avec une déclaration de l'empereur qui le sauvegardait en tout point.

Le 18 au matin l'empereur aurait pris le poison.

Le poison pris, il aurait appelé le grand-duc Alexandre, aujourd'hui régnant; il lui aurait tout dit. Celui-ci se serait écrié, se serait levé, aurait voulu appeler du secours; mais l'empereur l'aurait retenu par un ordre si positif, que, fils et sujet, le grand-duc n'aurait point osé désobéir à son père et à son maître. Alors, l'empereur Nicolas lui aurait tout dit, lui aurait expliqué la cause, les raisons, les motifs de sa mort.

Le jeune homme, le cœur brisé, les yeux ruisselants de larmes, la gorge pleine de sanglots, eût écouté tout cela à genoux, les mains jointes, en criant :

— Mon père! mon père!

Puis, alors seulement, quand il aurait obtenu de ce fils éploré de laisser la mort suivre sa marche sans l'arrêter, il lui aurait rendu la liberté.

Le jeune grand-duc aurait alors appelé toute la famille, et, en même temps, trois médecins. Fils pieux, il devenait, par amour filial, parjure à la promesse faite à son père.

Les médecins arrivèrent trop tard.

L'empereur, après une agonie assez douce, expira le 18 février 1855, à midi vingt minutes.

La Russie avait non-seulement changé de maître, mais encore elle avait changé de politique.

Si cette dernière version est vraie, pourquoi ne le dirait-on pas tout haut? Elle serait moins chrétienne, mais plus grande que toute la vie.

Maintenant, c'est à ceux qui ont lu ce que je viens d'écrire de porter un jugement sur l'empereur Nicolas.

J'ai entendu des mères et des fils le maudire; j'ai vu des hommes et des femmes le pleurer.

XXXV

VOLEURS ET VOLÉS

Comme le dîner que j'allais faire place Michel, et qui avait un grand intérêt pour moi, parce que les conviés se composaient d'amis et de compatriotes, n'aurait aucun intérêt pour vous, chers lecteurs; comme la carte, à part un sterlet du Volga, qui coûtait quinze roubles, et un plat de fraises qui en coûtait vingt, était à peu près la carte qu'un gourmand eût rédigée chez Philippe ou chez Vuillemot, — vous permettrez qu'au lieu de vous parler de mon dîner, je vous parle d'une chose bien autrement curieuse; — vous permettrez que je vous parle du *vol*.

Non pas du vol qui consiste à vous tirer votre montre de votre gilet ou votre bourse de votre poche : sous ce rapport, les voleurs russes ne sont pas plus forts que les nôtres ; — non pas davantage du vol à la hausse et à la baisse, du vol par commandite, du vol à la société anonyme, du vol au chemin de fer : rien de tout cela n'existe encore en Russie, et, sur ce point, je crois qu'à part les Américains, personne ne peut nous en remontrer ; — mais du vol à la manière des Spartiates, — du vol en plein air, du vol honoré, du vol qui s'exerce avec patente, commission du gouvernement, brevet de l'empereur.

Alexandre Ier disait, en parlant de ses sujets :

— Si ces gaillards-là savaient où les mettre, ils me voleraient jusqu'à mes vaisseaux !

La chose arriva à l'empereur Nicolas, non pas en gros, mais en détail.

En avril 1826, six mois environ après son avènement au trône, l'empereur Nicolas, passant une revue à Tsarsko-Celo, vit tout à coup quatre hommes en cafetan de poil et à longue barbe, *qui faisaient* des efforts infructueux mais obstinés pour parvenir jusqu'à lui.

Il voulut savoir ce que désiraient ces quatre hommes, que tout le monde semblait se donner le mot pour éloigner de lui ; il envoya un aide de camp avec ordre de leur faire livrer passage.

L'aide de camp s'acquitta de sa mission, et les quatre mougiks arrivèrent et s'approchèrent enfin de l'empereur.

— Parlez, mes enfants, leur dit Nicolas.

— Nous ne demandons pas mieux, père (*batiouch*) ; mais nous voulons parler à toi seul.

L'empereur fit signe à ceux qui l'entouraient de s'éloigner.

— Parlez maintenant, dit-il.

— Père, reprit le mougik qui avait déjà porté la parole, nous venons te dénoncer les vols incroyables qui se font à

Cronstadt, sous les yeux du directeur de la marine, frère du chef de l'état-major de la flotte.

— Prenez garde! dit l'empereur, c'est une accusation que vous portez.

— Nous savons à quoi nous nous exposons; mais nous sommes, avant tout, tes fidèles sujets, et, à ce titre, notre devoir nous est tracé; d'ailleurs, si l'accusation est fausse, tu nous puniras comme des calomniateurs.

— J'écoute, dit l'empereur.

— Eh bien, le *gastinoï-dvor* (le bazar) de la ville est encombré d'effets appartenant à la couronne, et dérobés aux chantiers, aux magasins, aux arsenaux de tes navires; il y a de tout : des cordages, des voiles, des agrès, des garnitures de cuivre, des ferrures, des ancres, des câbles et jusqu'à des canons.

L'empereur se mit à rire; il se rappelait le mot de son frère.

— Tu doutes, dit le mougik qui portait la parole; eh bien, si tu veux acheter de tout cela, je t'en fais vendre pour la somme qui te conviendra, depuis un rouble jusqu'a cinq cents, depuis cinq cents jusqu'à dix mille, depuis dix mille jusqu'à cent mille.

— Je ne doute pas, répondit l'empereur; mais je me demande où les voleurs cachent tout cela.

— Derrière de doubles cloisons, père, répondit le mougik.

— Et pourquoi n'avez-vous pas signalé ces faits à la justice? demanda l'empereur.

— Parce que, les voleurs étant assez riches pour acheter la justice, tu n'en aurais jamais rien su, et qu'un beau jour, sous prétexte quelconque, on nous aurait envoyés en Sibérie, nous.

— Prenez garde! dit l'empereur, je vous rends responsables de l'affaire.

Le mougik s'inclina.

— Nous avons dit la vérité, et notre tête est là pour répondre de ce que nous avons dit, répliqua-t-il.

Alors, l'empereur appela un de ses aides de camp, un homme dont il était sûr, M. Michel Lazaref, lui ordonna de prendre trois cents hommes avec lui, de se rendre immédiatement à Cronstadt, et d'investir inopinément le gastinoï-dvor.

Michel Lazaref obéit, trouva les choses telles que les paysans les avaient dénoncées, fit mettre les scellés sur les boutiques, laissa des factionnaires pour les garder, et revint rendre compte de sa mission à l'empereur.

L'empereur ordonna de poursuivre les coupables avec toute la rigueur des lois.

Mais, dans la nuit du 21 juin suivant, le feu prit par accident au gastinoï-dvor de Cronstadt, et non-seulement le bazar fut brûlé de fond en comble, mais encore, avec lui, les magasins de cordages, de bois de construction, de chanvre et de goudron appartenant au gouvernement.

C'était bien fait : pourquoi l'empereur avait-il eu cette idée de poursuivre les voleurs ?

Sans doute fit-il amende honorable de cette velléité; car la *Gazette de Saint-Pétersbourg* ne mentionna même pas l'incendie, que l'on voyait de tous les points du golfe.

Voulant avoir quelques détails précis sur les différentes manières de voler en Russie, je m'adressai à un de mes amis, qui se chargea de me faire donner sur les baillis et les intendants les notions les plus précises.

— Par qui me les ferez-vous donner?

— Par eux-mêmes.

— Eux-mêmes me diront comment ils volent?

— Mais oui, si vous leur inspirez quelque confiance, et si vous vous engagez sur parole à ne pas les nommer.

— Quand cela?

— J'attends après-demain le bailli d'un gros village.

appartenant à la couronne et confinant à mes terres. Nous le ferons boire; le vin lui délira la langue, et je vous laisserai ensemble, sous prétexte que j'ai un rendez-vous au club: C'est à vous de le faire parler.

Le surlendemain, je reçus une invitation à dîner de mon ami; son bailli était arrivé.

J'eus soin de mesurer la dose de cummel du château d'Iquem et le vin de Champagne à mon homme, de manière à lui délier la langue sans l'embarrasser.

Je m'arrêtai juste à point. Mon ami nous quitta; j'interrogeai mon homme; il poussa deux ou trois soupirs, et, d'un ton mélancolique :

— Ah! *mon frère* [1], dit-il, les temps sont bien changés, et les choses ne se passent plus maintenant avec la même simplicité qu'elles se passaient autrefois. Le paysan devient rusé et donne du fil à retordre à ceux qui ont le malheur d'avoir affaire à lui.

— Contez-moi cela, mon cher pigeon [2], lui dis-je, et vous trouverez en moi un homme disposé à vous plaindre.

— Eh bien, autrefois, mon très-estimable monsieur, je servais dans le chef-lieu d'un district; j'avais trois cent cinquante roubles assignats (trois cent vingt francs de la monnaie de France); j'avais une famille composée de cinq personnes; eh bien, je vivais aussi bien que qui que ce fût au monde : c'est que, dans ce temps-là, on comprenait à merveille qu'un honnête homme qui sert loyalement son gouvernement doit boire et manger. Il n'en est plus de même aujourd'hui, il faut se serrer le ventre. On appelle cela des améliorations, mon vénérable monsieur; moi, j'appelle cela l'abomination de la désolation.

— Que voulez-vous! lui dis-je, ces diables de philosophes

1. Locution essentiellement russe : *brate.*
2. *Galoubchik,* mon petit pigeon.

ont fait les libéraux, les libéraux ont fait les républicains; et qui dit républicain dit guerre aux abus, économies, réformes, tous vilains mots mal sonnants, que je méprise autant que vous les méprisez, si je ne les méprise pas davantage.

Nous nous serrâmes tendrement la main, comme font des hommes qui se trouvent être exactement du même avis.

Dès lors, je compris que mon homme n'aurait plus de secret pour moi.

Il continua :

— Je vous disais donc que je servais dans un chef-lieu de district; notre gouvernement était très-éloigné du centre. J'appelle le centre Moscou, attendu, vous le comprenez bien, que je ne regarderai jamais Saint-Pétersbourg comme la capitale de la Russie. Il fallait seulement aller une fois par an au gouvernement et porter quelques cadeaux à nos supérieurs, et, alors, nous étions tranquilles pour toute l'année; nous n'étions ni jugés ni punis; on ne venait pas mettre le nez dans nos comptes; on s'en rapportait à nous et tout allait à merveille. Le peuple souffre moins aujourd'hui, nous disent les *progressistes*. Encore un mot nouveau, mon respectable monsieur, qu'il a fallu inventer, attendu qu'il n'existait pas dans la bonne vieille langue russe. Les employés ont plus de conscience, ajoutent-ils; erreur, ils sont plus rusés, voilà tout; mais les employés sont et seront toujours les employés. C'est vrai que nous prenions dans la poche du paysan; mais qui ne pèche pas devant Dieu et qui n'est pas coupable devant le roi? Je vous le demande à vous-même. Est-il mieux de ne pas voler et de ne rien faire? Non, l'argent donne du cœur à la besogne. Autrefois, inférieurs et supérieurs, nous vivions comme de véritables frères, et cela nous donnait du courage. Par exemple, s'il arrivait un jour que quelqu'un

perdit deux ou trois mille roubles aux cartes... cela peut arriver à tout le monde, hein?

— Sans doute, excepté à ceux qui ne jouent pas.

— Que voulez faire dans un gouvernement éloigné? Il faut bien se distraire, s'amuser à quelque chose. Eh bien, s'il arrivait à quelqu'un de nous de perdre deux ou trois mille roubles, vous comprenez bien que ce n'était point avec trois cent cinquante roubles par an qu'on pouvait les payer, n'est-ce pas?

— C'est évident.

— Eh bien, nous allions chez le bailli, — je n'étais point bailli alors, mais simple stavanoï, — et nous lui disions :

» — Voilà ce qui nous est arrivé, monsieur le bailli; aidez-nous, je vous prie.

» Le bailli se fâchait, ou faisait semblant de se fâcher; nous lui disions alors :

» — Vous comprenez bien, monsieur le bailli, que ce n'est point gratis que nous vous prions de nous aider; toute peine mérite salaire : vous aurez cinq cent roubles pour vous.

» — Vous êtes de la canaille! répondait-il; vous ne savez à quoi perdre votre argent; vous passez votre vie dans les cabarets à boire et à jouer aux cartes, comme des fainéants que vous êtes.

» — Nous ne sommes pas des fainéants, répondions-nous, et la preuve, c'est que, si vous voulez bien nous donner un ordre pour lever immédiatement l'impôt, nous trouverons moyen, sur l'impôt, de vous donner mille roubles.

» — Et vous croyez, répondait le bailli, que, pour mille roubles, je vais vous autoriser à vexer de pauvres paysans, des malheureux qui n'ont pas le sou.

» — Voyons, monsieur le bailli, répondions-nous, mettons quinze cents roubles et n'en parlons plus.

» Il y en avait de durs, qui exigeaient jusqu'à deux

mille roubles. Mais, enfin, on cédait; à deux mille roubles, il y avait moyen de faire ses affaires. Il donnait ordre de lever *immédiatement* l'impôt; — *immédiatement*, — ce mot-là, à lui seul, valait quatre mille roubles.

— Comment cela?

— Vous allez voir. Nous arrivions au village, nous rassemblions les paysans, et nous leur disions :

» — Mes frères, comprenez-vous cela? voilà que notre père l'empereur a besoin d'argent, et demande, non-seulement l'impôt arriéré, mais encore l'impôt présent; il dit qu'il a fait assez longtemps crédit à ses chers petits pigeons et qu'il est temps qu'ils s'exécutent.

» C'étaient alors des plaintes et des lamentations à fendre des pierres; mais, Dieu merci, nous n'en étions pas dupes. Nous entrions dans les isbas; nous estimions le peu qu'il y avait, comme pour faire vendre; puis nous nous retirions dans un kabak, en disant :

» — Dépêchez-vous, mes frères, l'empereur s'impatiente!

» Alors, les paysans venaient à nous; ils nous priaient de leur donner, l'un quinze jours, l'autre trois semaines, l'autre un mois, pour réunir la somme.

» — Mes bons concitoyens, leur disions-nous, croyez-vous donc que ce soit pour notre compte que nous levons l'impôt? L'empereur a besoin d'argent; nous sommes responsables vis-à-vis de lui, et vous ne voudriez pas qu'il nous arrivât malheur pour vous avoir rendu service.

» Les paysans nous saluaient jusqu'à terre, puis se retiraient pour parler entre eux. Ils délibéraient une heure, quelquefois deux, et, le soir, nous voyions arriver le maire. Il nous apportait dix, quinze, vingt, vingt-cinq kopeks de la part de chacun de ses paysans. Un village de cinq cents tiéglos rapportait, en moyenne, cent roubles, cent vingt-cinq roubles argent. Dix villages en rapportaient quinze cents, deux mille, trois mille. On donnait au bâilli ses deux

mille roubles assignats, et l'on avait encore pour soi deux mille, deux mille cinq cents roubles argent [1]. On payait sa dette, et, au bout d'un mois, l'empereur, qui, sans cela eût attendu un ou deux ans peut-être, était payé à son tour. Tout le monde y gagnait, l'État et nous. Et qu'est-ce que c'était, pour les paysans que quinze ou vingt kopeks de plus? Une misère!

— Mais enfin, demandai-je, s'il y avait de ces paysans-là qui ne pussent pas réellement payer l'impôt?

— Si le maître est bon, le maître paye.

— Mais si le maître n'est pas bon?

— Alors, comme j'habitais le gouvernement de Sarato, je faisais vendre l'homme comme *bourlak* [2].

— Mais, insistai-je, cette exaction... pardon, cette industrie est-elle tout à fait sans danger?

— De quel danger parlez-vous, mon respectable monsieur?

— Mais ceux que vous rançonnez ainsi ne peuvent-ils pas se plaindre?

— Sans doute, ils peuvent se plaindre.

— Eh bien, s'ils se plaignent?

— Comme c'est à nous qu'ils sont obligés de se plaindre, nous ne sommes pas assez ennemis de nous-mêmes, vous comprenez bien, pour donner suite à l'affaire.

— Oui, en effet, je comprends. Et vous dites que maintenant, le métier devient plus difficile?

— Oui, mon respectable monsieur; si stupide qu'il soit, le paysan apprend. L'une de ces brutes-là me racontait hier que les oiseaux s'habituaient à la vue de mannequins qu'il mettait dans son champ pour les empêcher de manger son

1. 40,000 francs de notre monnaie.

1. Les *bourlaks* forment une corporation de gens qui halent les bateaux sur le Volga.

grain, et finissaient par comprendre que ce n'était pas un homme. Eh bien, le paysan finit par faire comme l'oiseau : il s'entend avec ses camarades; la moitié d'un village, tout un village déclare qu'il n'est pas en mesure de payer, et s'adresse à son propriétaire; le propriétaire est quelquefois bien en cour; il passe par-dessus le bailli, et va droit au ministre, et, par le ministre, il obtient le temps que nous ne voulions pas accorder; de sorte que, comme je vous le disais, nous sommes obligés de mettre notre esprit à la torture pour faire face à nos pauvres besoins.

— Et pouvez-vous, mon cher camarade, me dire quelques-uns des moyens que votre esprit vous suggère? Vous m'avez l'air d'un gaillard qui, sous ce rapport-là, ne manque pas d'imagination.

— Pour mon compte, c'est vrai, je n'ai pas trop à me plaindre, et puis, quelquefois, le hasard me sert.

— Voyons un peu ce que fait pour vous ce bon hasard.

— Eh bien, par exemple, un jour, je trouvai, dans la rivière qui passait devant le village où je faisais ma résidence, un enfant nouveau-né. Accident ou infanticide, il y avait cadavre. Un autre, moins avisé que moi, eût cherché la coupable et l'eût mise à contribution en la menaçant de la livrer à la justice; mais, outre que la mère qui jette son enfant à l'eau l'y jette souvent parce qu'elle n'a pas de pain à lui donner, fût-elle riche, la rançon serait toujours médiocre.

— Comment fîtes-vous?

— C'est bien simple. Je portai l'enfant au haut du village, en remontant la rivière, ce qui me donnait le droit de fouiller toutes les maisons. Je constatai bien l'endroit où il avait été trouvé, et j'annonçai que, pour trouver la coupable, j'allais, depuis la première jusqu'à la dernière, entrer dans toutes les isbas et visiter les mamelles de toutes les femmes. Celle qui aurait du lait et qui ne pourrait pas me

présenter son enfant vivant ou constater sa mort naturelle, serait la coupable. Vous savez ou vous ne savez pas la répugnance de nos femmes pour une pareille visite : chacune paya pour ne pas être visitée, et je tirai mille roubles argent de l'affaire [1]. Puis je fis enterrer l'enfant, et il n'en fut plus question... Voyons, cela ne vaut-il pas mieux que de livrer une pauvre femme à la justice et de la faire mourir sous le fouet ou envoyer aux mines? La punition de la mère n'aurait pas rendu la vie à l'enfant, n'est-ce pas?

— Non.

— Eh bien, j'ai donc agi selon le cœur de Dieu.

— Et je ne doute pas, lui dis-je, que Dieu ne vous en ait su gré; mais, avec une imagination comme la vôtre, vous avez bien encore inventé autre chose?

— Oui, l'hiver dernier, par exemple, j'ai eu une idée.

— Voyons l'idée.

— Par un froid de trente-deux degrés, j'ai rassemblé les paysans et je leur ai dit :

» — Mes petits frères, l'empereur, vous le savez, ne boit que du vin de Champagne, qu'il fait venir de France. Il paraît que le vin de Champagne n'est bon que glacé; donc, de tous les points de son empire, il demande de la glace. Nous allons casser la glace sur le Volga; puis tous ceux qui ont des télègues et des chevaux conduiront cette glace à Saint-Pétersbourg. Mais, comme il faut être juste, les uns casseront la glace et les autres la conduiront. Seulement, mes petits frères, il faut nous dépêcher, de peur du dégel.

» — Vous comprenez bien, ce fut à qui ne casserait pas la glace et à qui ne la conduirait pas. Cependant, je pressais, j'insistais, je menaçais. Un jour, je rassemblai les paysans et leur dis :

» — Mes bons amis, il me vient une idée à laquelle vous allez tous applaudir.

1. 4,000 francs.

» Il se fit un silence qui prouvait l'attention que chacun mettait à m'écouter.

» — L'empereur demande de la glace, continuai-je; mais la glace n'est pas comme le vin, — qui est bon dans une province et mauvais dans une autre. — La glace, c'est de la glace, et, qu'elle vienne du Volga ou d'ailleurs, cela ne change rien à sa qualité.

» Une adhésion unanime accueillit mes paroles.

» Je repris :

» — Eh bien, la glace, au lieu de la faire casser sur notre fleuve, je la fais casser sur le lac Ladoga; ce sera plus près de Saint-Pétersbourg, elle arrivera plus tôt, et, par conséquent, le transport sera moins cher.

» — Bravo! crièrent en chœur mes paysans; vive notre stavanoï!

» — Vive notre stavanoï! c'est bientôt dit, mes enfants; mais, pour casser la glace, il faut que je prenne des *rabotschniks* (travailleurs); pour la faire porter à Saint-Pétersbourg, il faut que je loue des télègues et des *somovoï iôvoschiks* (voituriers); tout cela me coûtera au moins deux mille roubles.

» Les paysans, qui commençaient à comprendre, poussèrent un cri de terreur.

» — Quinze cents au plus bas, en marchandant bien. Je vous donne trois jours pour vous décider. Songez au dégel!

» — Au bout de trois jours, le maire m'apporta mes quinze cents roubles.

— C'était fort ingénieux, lui dis-je.

— De temps en temps, aussi, continua le stavanoï, je leur rends des services. Un jour, un paysan de Savkina mit le feu au village. Vous savez, mon respectable monsieur, qu'ici, quand une maison brûle, tout brûle.

— Et pourquoi le paysan avait-il mis le feu à son village?

— Oh! qui sait?... Parfois, un paysan *se figure* qu'il a à

se plaindre de son propriétaire, parce que le propriétaire a eu envie de sa sœur, ou fait fouetter sa femme, ou désigné son fils comme recrue; alors, pour se venger, il met le feu au village et se fait vagabond. Un paysan avait donc mis le feu au village de Savkina; tout avait brûlé, — c'est bien. Le maire écrit au *pomeschik* (propriétaire), lui demandant la permission, pour les paysans, de couper du bois dans ses forêts. Le pomeschik accorde la permission, mais il désigne une forêt éloignée de huit verstes, tandis qu'il y en avait une à la porte du village. Que font mes drôles? Au lieu d'aller couper leur sapin dans la forêt désignée, ils le coupent dans celle qui était la plus proche... Un beau jour, les maisons rebâties, — il y en avait deux cents à peu près, — on entend dire que le propriétaire a eu vent de la chose et qu'il envoie son intendant pour vérifier. Vous comprenez, ça fait un trou dans une forêt, deux cents maisons à soixante ou soixante et dix sapins par maison, l'une dans l'autre. Il s'agissait de deux cents coups de verges au moins pour chacun et, pour quelques-uns peut-être, de la Sibérie? — A qui s'adressent-ils? A moi, sachant que j'étais un homme de ressource.

» — Combien avez-vous de temps devant vous, mes petits pigeons? leur demandai-je.

» — Un mois, me répondent-ils.

» — Un mois? En ce cas, vous êtes sauvés.

» Voilà mes coquins qui sautent de joie.

» — Oui, ajoutai-je; mais, vous le savez, il y a un proverbe russe qui dit qu'un bon conseil ne saurait trop se payer.

» Mes gaillards écoutaient encore; mais ils ne sautaient plus.

» — Il vous en coûtera à chacun dix roubles argent; c'est pour rien.

Ils poussent les hauts cris.

« — Dame, leur dis-je, c'est à prendre ou à laisser. Seulement, songez que vous n'avez qu'un mois devant vous. Dans trois jours, il ne sera plus temps.

» Le lendemain, ils reviennent en offrant cinq roubles.

» — Dix roubles; pas un kopek de moins.

» Le surlendemain, ils reviennent en offrant huit roubles.

» — Dix roubles, mes petits pigeons! dix roubles!

» Le troisième jour, ils reviennent avec les dix roubles.

» — Mais, disent-ils, répondez-vous qu'il ne nous arrivera rien?

» — Je vous réponds que l'on ne s'apercevra pas qu'il manque un seul arbre.

» — Vous est-il égal de nous dire la chose avant de toucher l'argent?

» Il faut vous dire que les paysans russes sont défiants en diable. Ce n'est pas étonnant : ils ont été si souvent volés.

» — Volontiers, leur répondis-je. C'est bien convenu pour dix roubles par cabane, si je vous tire d'affaire?

» — C'est convenu.

» — Eh bien, nous sommes au mois de novembre. Il y a quatre pieds de neige. Le traînage est établi. Que chaque famille aille couper dans l'autre forêt autant de sapins qu'elle en a employé à la construction; qu'elle les amène à cette forêt-ci, et qu'elle les plante dans la neige. Ils tomberont au dégel, c'est vrai; mais le dégel, c'est au mois de mai; l'intendant sera venu, et il n'y aura vu que du feu.

» Le moyen est bon, dit le plus vieux paysan; par ma foi, oui, il est bon.

» — Alors, donnez-moi mes dix roubles par isba.

» Personne ne se pressait.

» — Dites donc, reprit le même paysan, est-ce que ce ne serait pas assez de cinq roubles?

» — C'est convenu à dix roubles, dix roubles ou rien.

» — Et maintenant que nous avons le conseil, si nous ne vous donnions rien?... C'est une façon de dire, vous comprenez.

» — Si vous ne me donniez rien, mes drôles, voici ce que je ferais : quand l'intendant viendrait, j'irais avec lui au premier sapin venu, et je lui dirais...

» — C'était pour plaisanter, fit le paysan; voilà vos dix roubles, monsieur le stavanoï, et des merci avec.

» Et chacun me donna ses dix roubles. Au bout de trois semaines, les sapins étaient aussi drus dans la forêt du village qu'ils l'avaient jamais été. L'intendant vint, on lui montra les sapins à leur place, et, dans l'autre forêt, la place où ils manquaient. Il partit convaincu qu'on avait fait un faux rapport au pomeschik, et il ne fut jamais plus question de rien. Il est vrai qu'un an après, je fus nommé bailli, et quittai le gouvernement de Saratof pour celui de Tver, où je suis maintenant.

— Et, comme bailli, avez-vous autant d'imagination que vous en aviez comme stavanoï?

— Oh! vous en voulez trop savoir en un jour! me dit mon homme avec ce fin sourire particulier à l'employé russe. Bailli, je vous ai dit ce que faisaient les *stavanovniés* [1]; adressez-vous à un stavanoï pour savoir ce que font les baillis. — Mais c'est égal, ajouta-t-il, avouez que tous ces paysans sont de fiers bandits; si je ne leur avais pas prouvé que j'étais plus malin qu'eux, ils me volaient mes deux mille roubles!

1. *Stavanovniés*, pluriel de *stavanoï*.

XXXVI

CONDAMNÉS AUX MINES

Après le stavanoï, je vous avais promis l'intendant; mais permettez-moi de réserver l'intendant pour plus tard; nous aurons l'occasion de revenir à lui. N'ayez pas peur, vous ne perdrez rien pour attendre.

Aujourd'hui, je vais vous conduire dans une des prisons de Saint-Pétersbourg; la chaîne part demain pour la Sibérie, dépêchons-nous.

De même que le stavanoï nous a raconté ses prouesses, je laisserai les condamnés parler à leur tour et me raconter leurs crimes. Peut-être trouverez-vous un rapprochement à faire entre les roueries de l'un et les crimes des autres.

J'avais fait demander au grand maître de police la permission de visiter une prison et de causer avec quelques-uns des condamnés aux mines. Non-seulement il m'y avait autorisé, mais encore il m'avait donné un homme pour m'accompagner.

Cet homme était porteur d'un ordre pour le directeur de la prison.

J'avais rendez-vous avec lui à dix heures du matin, au café du passage qui donne sur la perspective Nevsky.

Je le trouvai m'attendant. J'avais mon drojky.

Il monta près de moi, nous partîmes.

La prison est située entre la rue des Pois et la rue de l'Assomption : nous y fûmes donc en un instant.

Mon conducteur se fit reconnaître, exhiba son ordre. On nous donna un geôlier, chargé d'un trousseau de clefs, qui nous précéda dans un corridor, ouvrit la porte d'un escalier tournant, descendit une vingtaine de marches, ouvrit une seconde porte, donnant sur un second corridor, qu'à ses murs ruisselants d'humidité, on pouvait juger être au niveau du sol.

Arrivé là, le geôlier demanda à mon conducteur si j'avais une préférence.

Mon conducteur, qui, parlant parfaitement le français, était en même temps mon interprète, me transmit sa question.

Je répondis que, ne connaissant aucun des condamnés, je désirais entrer au hasard, pourvu que l'homme fût condamné aux mines.

Le geôlier ouvrit la première porte venue.

Il tenait une lanterne, et nous avions, mon conducteur et moi, chacun une bougie à la main.

De sorte que le cachot, qui n'était pas grand, se trouvait parfaitement éclairé.

Je vis alors, sur un banc de bois assez large pour servir de lit la nuit et de siége le jour, un petit homme sec, à l'œil brillant, à la barbe longue, aux cheveux rasés par derrière et coupés courts sur les tempes.

Une chaîne scellée au mur aboutissait à un anneau dans lequel sa jambe était prise au-dessus de la cheville.

Il leva la tête à notre approche, et, s'adressant à mon conducteur :

— Est-ce que c'est pour aujourd'hui ? demanda-t-il. Je croyais que ce n'était que pour demain.

— Ce n'est que pour demain, en effet, répondit mon conducteur; mais voilà monsieur qui visite la prison; il te

donnera deux kopeks pour boire un verre de vodka, si tu veux lui dire pourquoi tu es condamné aux mines.

— Il ne faut rien pour cela. J'ai avoué; je dirai à monsieur comme j'ai dit au juge.

— Eh bien, raconte.

— C'est bien facile et ce ne sera pas long. — J'ai une femme et quatre enfants; je venais justement de leur donner mon dernier morceau de pain, lorsque le stavanoï est venu me dire que, notre père l'empereur ayant grande guerre, il fallait payer l'impôt pour la première partie de l'année. Ma contribution montait à un rouble soixante-quinze kopeks[1]. Je dis au stavanoï l'état dans lequel je me trouvais; je lui montrai l'isba sans meubles, ma femme et mes enfants à moitié nus, et je lui demandai du temps.

» — L'empereur ne peut pas attendre, me dit-il.

» — Mais que faire, mon Dieu? demandai-je en joignant les mains.

» — Que faire? répéta-t-il. Je le sais bien. Je vais ordonner qu'on te verse de l'eau glacée sur la tête, goutte à goutte, jusqu'à ce que tu payes.

» — Vous pouvez me faire mourir, sans doute; mais à quoi cela vous avancera-t-il? Vous ne serez pas payé, et ma femme et mes enfants mourront.

» — Mettez-vous à genoux, enfants! dit ma femme, et priez M. le stavanoï de nous accorder un peu de temps; peut-être votre père trouvera-t-il de l'ouvrage et pourra-t-il payer l'impôt à l'empereur.

» Et mes enfants se mirent à genoux avec ma femme...

— Je croyais, dis-je à mon conducteur, interrompant le récit du prisonnier, afin de ne conserver aucun doute sur sa véracité; je croyais que tout propriétaire était obligé de donner à chaque chef de famille six arpents de terre labou-

1. Sept francs à peu près de notre monnaie.

rable et un ou deux arpents de prairie en métayage, comme on dit chez nous, c'est-à-dire en partageant le produit?

— Oui, pour ceux qui ont des terres; mais il y a de pauvres propriétaires qui, n'ayant pas de terres pour eux-mêmes, n'en peuvent pas donner aux autres; ils louent alors leurs paysans comme *rabotchniks*, c'est-à-dire comme travailleurs; c'était le cas de celui-ci.

Puis, s'adressant au prisonnier :

— Continue, lui dit-il.

— Le stavanoï, reprit le condamné, ne voulut entendre à rien, et me prit au collet pour me conduire en prison.

» — Eh bien, non, dis-je, j'aime encore mieux me vendre aux *bourlaks;* je tirerai toujours de ma peau cinq ou six *roubles*; je vous payerai ma contribution, et le reste sera à partager entre mon maître et ma femme et mes enfants.

» — Je te donne huit jours pour payer ton rouble et tes soixante-quinze kopeks, et, si, dans huit jours, je n'ai pas l'argent de l'empereur, ce n'est pas toi que je mets en prison, c'est ta femme et tes enfants.

» Ma hache était près du poêle; je la regardais du coin de l'œil; il me prenait des tentations terribles de sauter dessus et de lui fendre la tête. J'aurais aussi bien fait... Par bonheur pour lui, il s'en alla. — J'embrassai ma femme et mes enfants, et, en traversant le village, je les recommandai à la charité des autres paysans; car il me fallait deux jours pour aller au gouvernement du district, et deux jours pour revenir, et, en quatre jours, ils pouvaient mourir de faim. Quant à moi, j'annonçai que j'allais me vendre aux bourlaks, et, comme il était possible qu'on ne me laissât point revenir, je pris congé de tous mes amis. Tout le monde s'apitoya sur mon sort; chacun maudit avec moi le stavanoï; mais personne ne m'offrit le rouble et les soixante-quinze kopeks pour le payement desquels j'allais me ven-

dre. — Je partis en pleurant amèrement. Pendant deux ou trois heures à peu près, je marchai à pied; alors, je rencontrai un homme du village, nommé Onésime. Il était monté dans sa charrette. Nous n'étions pas grands amis, de sorte que je passais près de lui sans rien dire, lorsqu'il m'adressa la parole.

» — Où vas-tu? me demanda-t-il.

» — Au gouvernement du district, lui répondis-je.

» — Et que vas-tu faire là?

» — Je vais me vendre aux bourlaks.

» — Pourquoi vas-tu te vendre aux bourlaks?

» — Parce que je dois à l'empereur un rouble soixante-quinze kopeks argent, que je ne puis lui payer.

» Il me sembla que je voyais un mauvais sourire de haine passer sur ses lèvres; peut-être me trompais-je.

» — Et moi, dit-il, je vais aussi au gouvernement du district.

» — Qu'y vas-tu faire? lui demandai-je.

» — J'y vais justement acheter pour un rouble soixante-quinze kopeks de vodka, c'est la mesure de ce baril.

» Et il me montra un petit baril au fond de sa charrette Je poussai un soupir.

» — A quoi penses-tu? me demanda-t-il.

» — Je pense que, si tu voulais te priver de boire du vodka pendant quatre dimanches, et me prêter le rouble et les soixante-quinze kopeks que tu destines à ton achat, je payerais le stavanoï et que je ne serais pas obligé de me vendre, et que ma femme et mes enfants seraient sauvés.

» — Bon! et qui me dit que tu me les rendrais? Tu es pauvre comme Job.

» — Je te promets que je ne boirai que de l'eau et que je ne mangerai que du pain jusqu'au moment où je t'aurai remboursé.

» — J'aime mieux boire mon vodka, c'est plus sûr.

» Il faut vous dire, monsieur, que, chez nous, il n'y a aucune charité; chacun pour soi, c'est la devise; dame, cela se comprend, on est esclave.

» — Tout ce que je peux faire, ajouta Onésime, c'est de t'offrir une place dans ma charrette, afin que tu arrives plus frais et te vendes plus cher.

» — Merci.

» — Allons, monte donc, imbécile!

» — Non.

» — Monte!

» Le diable me tenta, monsieur; il me passa comme un éclair dans la tête. Je vis tout rouge pendant cinq minutes, de sorte que je fus obligé de m'asseoir pour ne pas tomber.

» — Tu vois bien, me dit-il, que tu ne peux pas aller plus loin; monte! et, quand j'aurai acheté mon vodka, je t'en ferai boire un coup, cela te donnera du cœur; monte donc!

» Je montai. Seulement, lorsque je m'étais assis, ma main s'était appuyée sur une pierre et je gardai la pierre dans ma main... Nous arrivâmes à une forêt; il commençait à faire nuit. Je regardai sur la route au loin, devant, derrière, il n'y avait personne... Je fus bien coupable, je le sais; mais, que voulez-vous, monsieur! je me voyais attaché à une corde et tirant un bateau, j'entendais mes enfants et ma femme qui criaient: « Du pain! du pain! » Lui, comme pour me narguer, chantait une petite chanson dans laquelle il disait: « Sois tranquille, ma promise, je vais à la ville et je te rapporterai une belle robe et un beau collier... » Je tenais ma pierre, que je suis sûr que mes doigts y étaient marqués. Je lui en donnai de toute ma force un coup derrière la tête. Le coup était si violent, qu'il tomba entre les jambes de ses chevaux.

» Je sautai à terre et je le tirai dans la forêt. Il avait une bourse où il y avait au moins vingt-cinq roubles. J'y pris

seulement un rouble soixante-quinze kopeks, et, sans regarder derrière moi, je revins en courant au village. J'y arrivai au point du jour. Je réveillai le stavanoï pour lui payer le rouble et les soixante-quinze kopeks; je pris sa quittance; de ce côté-là au moins, j'étais tranquille pour six mois. Puis je revins à la maison.

» — C'est toi, Gavrilo? me dit ma femme.

» — C'est toi, *batiouchka*? me dirent les enfants.

» — Oui, c'est moi, répondis-je. J'ai trouvé un ami qui m'a prêté le rouble et les soixante-quinze kopeks pour lesquels j'étais poursuivi. Je n'ai plus besoin de me vendre. Il ne s'agit plus maintenant que de bien travailler pour rembourser ce brave ami. Allons, allons.

» Je faisais semblant d'être gai; mais j'avais la mort dans le cœur. Au reste, ce ne fut pas long : le même jour, on m'arrêta. Onésime, que j'avais cru tué, n'était qu'étourdi; il était revenu au village et avait tout raconté.

» On me mit en prison; j'y restai cinq ans sans être jugé; puis je parus devant les *soudiés*[1], et je racontai tout. On eut égard à mes aveux, et, au lieu de me condamner à dix mille coups de baguette, comme je m'y attendais, on me fit grâce de la vie, et l'on m'envoya aux mines. — Nous partons demain, n'est-ce pas, monsieur? demanda le prisonnier à mon conducteur.

— Oui, répondit celui-ci.

— Tant mieux. Je suis condamné aux mines de cuivre; et on dit que, dans celles-là, on ne vit pas longtemps.

Je lui offris deux roubles.

— Oh! me dit-il, ce n'est pas maintenant qu'il fallait me donner cela, c'est quand le stavanoï me poursuivait; c'est avant que j'aie voulu tuer Onésime!

Et il se recoucha sur son banc.

1. Juges.

Je déposai les deux roubles près de lui, et nous sortîmes.

Le geôlier nous ouvrit un autre cachot. Il était juste dans les mêmes conditions que le précédent. L'homme y était assis sur un banc pareil, enchaîné de la même manière; seulement, c'était un jeune et beau garçon de vingt-deux à vingt-trois ans.

Nous l'interrogeâmes comme le précédent; comme le précédent, il ne fit aucune difficulté de répondre.

— Je me nomme Grégoire, nous dit-il. Je suis le fils d'un riche paysan du district de Toula. Je ne suis ni ivrogne, ni paresseux, ni joueur; mon père et ma mère sont esclaves; mais, comme c'étaient les meilleurs laboureurs du comte G ***, non-seulement ils prirent trois déciatines de terre, comme les autres, mais dix, mais vingt, mais trente, et jusqu'à cent. Ils louèrent des rabotchniks à un petit pomeschik voisin qui n'avait pas de quoi utiliser les bras de ses paysans, et firent une petite fortune. Je devins amoureux de la fille d'un de nos voisins : c'était la plus jolie fille du village.

» Quand je dis que j'en devins amoureux, j'ai tort; il me semble que je l'ai toujours aimée. Nous avions passé notre enfance ensemble, et, quand nous prîmes, elle dix-neuf ans, et moi vingt, il fut décidé entre nos parents que nous nous marierions ensemble.

» Tous les ans, on disait que le comte G *** devait venir à son bien, et nous l'attendions toujours pour qu'il nous donnât notre certificat de mariage, sans lequel le pope ne voulait pas nous marier.

» Mais, au lieu de lui, ce fut son intendant qui vint.

» Mon père et moi allâmes lui faire une visite aussitôt son arrivée. Il avait tous les pouvoirs du comte, de sorte que sa permission suffisait pour notre mariage.

» Il nous reçut bien, et nous promit tout ce que nous lui demandions.

» Huit jours après, comme il venait chez nous à son tour, nous lui rappelâmes sa promesse. Cette fois, il se contenta de répondre :

» — Il faudra voir.

» Nous ne nous inquiétâmes pas beaucoup, Varvara[1] et moi; nous pensions que c'était une façon de nous faire payer la permission, et nous nous disions qu'avec une centaine de roubles, nous en serions quittes.

» Une troisième fois, nous lui en parlâmes; mais il me dit brutalement :

» — Et la recrue ! vous n'y pensez donc pas?

» — Mais, lui répondis-je, j'ai tantôt vingt-deux ans; jamais le *mir*[2] n'a eu l'idée, depuis deux ans que j'ai l'âge, de me désigner pour partir. Il y a assez de paresseux et de vagabonds dans le village, pour qu'on ne soit pas obligé de désigner les bons sujets.

» — Le mir fait ce qu'il veut quand je n'y suis pas; mais, quand j'y suis, c'est moi le maître, et je puis désigner pour la recrue qui bon me semble.

» Je cherchai Varvara pour lui faire part de mes craintes, et je l'a trouvai plus triste et plus inquiète que moi. Je l'interrogeai, mais elle ne voulut rien me dire; seulement, elle pleura beaucoup.

» J'étais au désespoir, je sentais qu'un grand malheur pesait sur nous.

» Le dimanche suivant, l'intendant convoqua tout le village. Il nous dit que, outre la recrue ordinaire, il fallait, à cause de la guerre, un supplément; qu'en conséquence, au lieu de huit hommes par mille, l'empereur en demandait vingt-trois; seulement, les quinze qui devaient partir en plus seraient renvoyés immédiatement après la guerre.

1. Barbe. — Un des noms de femme les plus répandus en Russie.
2. Conseil de la commune.

En conséquence, il ordonna au maire de le venir trouver pour faire avec lui la liste des recrues et des miliciens.

» Je courus chez Varvara et la trouvai tout en larmes.

» — Oh ! me dit-elle, je suis sûre que ce maudit intendant te désignera.

» — Qui peut te faire croire cela ? lui demandai-je.

» — Rien, me dit-elle. Un lièvre a traversé mon chemin.

» Je ne pus lui en faire dire davantage.

» Le même jour, le maire fit connaître la liste des partants. Varvara ne s'était point trompée. Je n'étais pas dans les recrues, mais j'étais le cinquième sur la liste des miliciens.

» *Je rentrai à la maison désespéré.* Mon père avait été chez l'intendant, et lui avait offert jusqu'à cinq cents roubles pour me racheter. Il avait refusé.

» Le départ était fixé au surlendemain au point du jour.

» La veille du départ, nous allâmes nous promener avec Varvara dans une petite prairie où, enfants, nous avions bien souvent joué et cueilli des fleurs. Pour arriver à cette prairie, il fallait traverser un petit pont de bois jeté sur une rivière étroite mais profonde. Varvara s'arrêta au milieu du pont et regarda tristement couler ou plutôt bouillonner l'eau. Il y avait là, disait-on, un abîme. Je voyais ses larmes rouler sur ses joues et tomber une à une dans le gouffre.

» — Tiens, lui dis-je, Varvara, il y a quelque chose là-dessous, un secret que tu me caches.

» Elle ne répondit rien.

» — Avoue-le, répétai-je.

» — Le secret est que nous ne nous verrons plus, Grégoire.

» — Et pourquoi cela ? Je ne suis pas recrue, je suis milicien. La guerre finie, les miliciens rentrent dans leurs foyers. Tout le monde n'est pas tué à la guerre, on en re-

vient. Eh bien, je reviendrai, Varvara, dans un an, dans deux ans. Je t'aime, tu m'aimes : aie le courage de m'attendre, et nous pouvons encore être heureux.

» — Nous ne nous verrons plus, Grégoire ! répéta-t-elle une seconde fois.

» — Mais, enfin, pourquoi ce terrible pressentiment?

» — Si tu m'aimes, sais-tu ce que tu devrais faire, Grégoire? me dit-elle en se jetant dans mes bras.

» — Si je t'aime ! Tu le demandes !

» Et je la pressai contre ma poitrine.

» Elle regarda le gouffre, tout appuyée contre moi qu'elle était.

» — Tu devrais me jeter là-dedans, dit-elle.

» Je poussai un cri.

» — Oui, me jeter là-dedans, répéta Varvara. Cela fait que je ne serais pas à un autre.

» — A un autre! Je ne te comprends pas. Pourquoi, n'étant pas à moi, serais-tu à un autre?

» Elle resta muette.

» — Mais parle donc ! lui dis-je; tu vois bien que je deviens fou.

» Alors, tu ne te doutes de rien?

» — De quoi veux-tu que je me doute?

» — Tu ne te doutes donc pas... ? Non, mieux vaut que je me taise; il arrivera ce qu'il pourra.

» — Mieux vaux que tu parles, puisque tu as commencé à parler.

» — Oh ! mon Dieu, mon Dieu!

» Et elle éclata en sanglots.

» — Varvara, lui dis-je, je te jure une chose, c'est que, si tu ne me dis pas tout, à l'instant même, je te jure que, là, à tes yeux, je me jette dans le tourbillon. Te perdre pour te perdre, autant vaut en finir tout de suite.

» — Mais ta mort ne préviendra ni ne vengera ma honte!

» Je jetai un cri de rage.

» — Ah! tu commences à comprendre, dit-elle; il m'aime, il veut que je sois sa maîtresse. C'est parce qu'il m'aime que tu pars : j'ai refusé. Si j'avais accepté, tu ne partais pas.

» — Oh! le misérable!

» Je cherchai autour de moi.

» — Quoi! que cherches-tu?

» — Ah!...

» J'avais trouvé ce que je cherchais : un paysan, qui raccommodait le pont, avait laissé sa hache dans une poutre qu'il était entrain d'équarrir.

» — Que vas-tu faire, Grégoire?

» — Sur la bienheureuse Vierge, je te le jure, Varvara, il ne mourra que de ma main.

» — Mais ils te tueront, si tu le tues!

» — Que m'importe?

» — Grégoire!

» — J'ai juré, m'écriai-je en levant ma hache au ciel, je tiendrai mon serment, et, s'ils me tuent, eh bien, j'irai t'attendre là où l'on se rejoint, sans faute, un jour ou l'autre.

» Je m'élançai vers le village, la hache à la main.

» — Grégoire! dit Varvara, tu es bien décidé?

» — Oh! oui!

» Et je continuai ma course.

» — Alors, cria-t-elle, c'est moi qui t'attendrai. Adieu, Grégoire!

» Je me retournai, les cheveux hérissés sur la tête. Je vis dans le crépuscule un objet qui rayait l'obscurité; j'entendis le bruit d'un corps qui tombe dans l'eau, puis quelque chose encore comme un adieu. Mes yeux se reportèrent sur le pont. Il était vide... A partir de ce moment, je ne sais

plus ce qui se passa; je me retrouvai dans un cachot. J'étais plein de sang... Je crois bien que je l'ai tué... O Varvara! Varvara! tu ne m'attendras pas longtemps, va!

Et le jeune homme, éclatant en sanglots, se jeta la face contre son banc en poussant des cris de désespoir.

Le geôlier nous ouvrit une troisième porte, et nous entrâmes dans un troisième cachot.

Celui-là était occupé par un homme d'une quarantaine d'années, taillé comme un hercule. Il avait les yeux et la barbe noirs; mais ce que l'on voyait de ses cheveux avait blanchi avant l'âge, sous l'impression de quelque grande douleur.

Il ne voulait pas répondre d'abord, disant qu'il n'était plus devant ses juges, et que, Dieu merci, il en avait fini avec eux; mais on lui dit que j'étais étranger, que j'étais Français, et aussitôt, à mon grand étonnement, il me dit en excellent français :

— Alors, c'est autre chose, monsieur, d'autant plus que ce ne sera pas long.

— Mais, lui demandai-je en l'interrompant, comment se fait-il que vous parliez le français, et même si purement?

— C'est bien simple, me dit-il; j'appartiens au propriétaire d'une usine; il nous a envoyés à trois en France, et nous a fait étudier à *l'École des arts et métiers de Paris*. Quand nous sommes partis, *nous avions dix ans*. L'un de nous est mort là-bas; *nous sommes revenus deux*, après huit ans d'études. Mon compagnon était chimiste; moi, j'étais mécanicien. Pendant les huit ans que nous étions restés à Paris, vivant comme les autres jeunes gens, égaux de nos camarades, nous oubliions que nous étions de pauvres esclaves. On ne fut pas longtemps à nous en faire souvenir.

» Mon compagnon fut insulté par l'intendant de notre maître. Il lui donna un soufflet. Il reçut cent coups de verges. — Une heure après, il passa sa tête sous un marteau de

l'usine qui frappait mille à chaque coup; il eut la tête écrasée.

» J'étais d'un caractère plus doux, de sorte que j'en fus toujours quitte pour des réprimandes. Puis j'avais ma pauvre mère que j'aimais beaucoup, et je souffrais pour l'amour d'elle ce que je n'eusse pas souffert si j'eusse été seul. Tant qu'elle vécut, je ne me mariai point; mais voilà cinq ans qu'elle mourut. J'épousai une jeune fille avec laquelle j'étais depuis longtemps en amitié.

» Dix mois après notre mariage, ma femme accoucha d'une petite fille. — J'adorais mon enfant!

» Notre maître avait aussi une chose qu'il aimait : c'était sa chienne. *Il l'avait fait* venir d'Angleterre, et elle lui avait coûté *fort cher*, à ce qu'il paraît. Elle mit bas deux petits chiens, mâle et femelle; notre maître les garda tous deux afin de naturaliser cette race précieuse. Mais il lui arriva un grand malheur : en rentrant chez lui en drojky, il vit trop tard sa chienne, qui sautait à lui pour lui souhaiter la bienvenue, et il lui fit passer une roue de son drojky sur le corps; la chienne fut écrasée sur le coup.

» Par bonheur, il lui restait deux petits chiens, comme je vous ai dit, le mâle et la femelle. Seulement, c'était un grand embarras, vous comprenez bien, de nourrir ces chers petits animaux qui n'avaient que quatre jours.

» Alors, *mon* maître eut une idée, sachant que ma femme nourrissait sa fille, ce *fut de lui* prendre l'enfant, de l'envoyer à la *messakina* [1], et de lui faire nourrir ses chiens...

» Ma pauvre femme lui dit qu'elle nourrirait les chiens et l'enfant; mais il répondit que les chiens souffriraient.

» Je rentrai de la fabrique, comme d'habitude; j'allai droit au berceau de ma petite Caterina. Il était vide!

» — Où est l'enfant? demandai-je.

1. Cuisine commune.

» Ma femme me raconta tout et me montra les deux chiens qui dormaient bien repus.

» J'allai chercher l'enfant à la cuisine, je le rendis à sa mère, et, prenant un chien de chaque main, je les écrasai tous les deux contre la muraille.

» Le surlendemain, je mis le feu au château; par malheur, le feu gagna le village et il y eut deux cents maisons brûlées. Je fus arrêté, mis en prison et condamné aux mines à perpétuité comme incendiaire. — Voilà mon histoire; je vous l'avais dit, elle n'est pas longue... Maintenant, si cela ne vous répugne pas de toucher un forçat, donnez-moi la main pour la peine. Cela me fera plaisir; j'ai été si heureux en France!

Je lui donnai la main et la serrai de grand cœur, tout incendiaire qu'il était; je ne l'eusse pas donnée à son maître, tout prince qu'il est.

Maintenant, vous avez lu, chers lecteurs. Quels sont les véritables coupables, des propriétaires, des intendants, des *stavanovniès*, ou de ceux qui envoient aux mines?

XXXVIII

PROMENADE A PÉTERHOF

Après ma visite à la prison, et en rentrant chez le comte Kouchelef, je trouvai un littérateur russe, qui partage avec Tourguenief et Tolstoï la faveur de la jeune génération russe.

C'était Grégorovitch, l'auteur des *Ribolovi*, c'est-à-dire des *Pêcheurs*. — Nous citons ce roman, comme, en parlant de Balzac, on dit l'auteur du *Cousin Pons;* comme, en parlant de madame Sand, on dit l'auteur de *Valentine;* comme, en parlant de Soulié, on dit l'auteur des *Mémoires du Diable*.

Outre *les Pêcheurs*, Grégorovitch a fait cinq ou six autres romans qui tous ont réussi.

Grégorovitch parle français comme un Parisien.

Il venait me faire une visite de confraternité et se mettre à ma disposition pour tout le temps que je serais à Saint-Pétersbourg.

Il va sans dire que j'acceptai avec reconnaissance. Il fut convenu avec le comte que, toutes les fois que Grégorovitch s'attarderait à Bezborodko, il coucherait dans une de mes chambres, attendu que Bezborodko, je l'ai déjà dit, est à huit verstes de Saint-Pétersbourg.

Au reste, remarquez bien qu'un ami qui, en Russie, reste dans une maison, ne cause pas le même dérangement qu'en France, où l'on se croit obligé de lui dresser un lit avec couchette, sommier, matelas, draps, traversin, oreiller, couverture. Non. En Russie, le maître de la maison, eût-il quatre-vingts domestiques, comme le comte Kouchelef, dit à son convive: « Il est tard, restez ici. » Le convive s'incline, répond: « C'est bien, » et tout est dit.

Le maître ne s'occupe plus en rien de son hôte. Il lui a donné un dîner, le meilleur qu'il a pu; il l'a abreuvé de château-d'iquem, de bordeaux-laffitte et de champagne à dîner; il l'a noyé, le soir, dans des flots de thé de caravane. Il lui a fait entendre, jusqu'à une heure ou deux du matin, de la musique souvent excellente. Il ne pousse pas plus loin la préoccupation. C'est au convive à trouver la manière dont il passera la nuit.

Il faut dire que, sur ce point, le convive n'est pas plus préoccupé que l'hôte.

Au moment de se coucher, il entre dans la chambre qui lui est destinée, jette un coup d'œil autour de lui, cherchant, non pas un lit, — il n'en a pas même l'idée, sachant qu'il n'en trouverait pas, — mais un sofa, un canapé, un banc; que le meuble soit rembourré ou non, peu lui importe. S'il n'y a ni sofa, ni canapé, ni banc, il avise un coin quelconque de la chambre, demande au domestique un manteau, une pelisse, un paletot, la première chose venue; renverse une chaise, du dossier de laquelle il se fait un oreiller, se couche sur le parquet, tire à lui la couverture improvisée, et en voilà jusqu'au lendemain matin, où il se lève aussi frais et aussi reposé que s'il avait couché sur le meilleur sommier élastique.

La propreté du matin et du soir a bien un peu à souffrir de cette rudesse toute lacédémonienne; mais le bain de vapeur est là, qui vous met, deux fois la semaine, le derme à nu.

Dès ce même soir, Grégorovitch resta donc, chercha un canapé, trouva ce qu'il cherchait, et planta là les piquets de sa tente.

Il fut convenu, pendant la causerie qui précéda le sommeil et qui s'opérait à travers les portes ouvertes, que, le lendemain, nous ferions notre première excursion hors de Saint-Pétersbourg.

Tout fut tracé, itinéraire, aller et retour.

Nous prendrions, à huit heures du matin, le petit bateau qui fait le service de la Néva; à neuf heures, le grand bateau à aubes qui conduit à Péterhof. Nous déjeunerions à *Samson*, la *Tête-Noire* de la localité; nous visiterions Péterhof et ses environs; nous irions dîner et coucher chez Panaëf, ami de Grégorovitch et rédacteur du *Contemporain*; nous y ferions la connaissance de Nikrassof, un des poëtes

les plus populaires de la jeune Russie; enfin, le lendemain, nous irions visiter le château historique d'Oranienbaum, célèbre par l'arrestation de Pierre III, au mois de juillet 1762. — Après quoi, nous reviendrions à Saint-Pétersbourg par le railway, afin de faire connaissance à la fois avec le chemin de terre et la route de mer.

Le programme fut suivi de point en point. A onze heures, nous étions au débarcadère de Péterhof.

Là, stationnent des drojkys. Les voyageurs qui sont de ma taille en prennent habituellement un pour eux tout seuls; ceux qui ont l'avantage d'une taille svelte et élancée peuvent tenir à deux dans un drojky.

Toute femme portant crinoline doit renoncer à y entrer.

Nos drojkys nous conduisirent au restaurant en réputation à Péterhof; j'ai déjà dit qu'il se nommait *Samson*.

Ce nom lui vient de son enseigne.

Cette enseigne offre une réduction de la fameuse statue de Samson qui s'élève dans la grande pièce d'eau du Parc. L'Hercule hébreu est représenté au moment où il désarticule la mâchoire du lion philistin.

On n'a pas idée, à moins de l'avoir vu, de ce qu'est un restaurant en réputation aux environs de Saint-Pétersbourg.

La Russie se vante d'avoir une cuisine nationale et des plats que ne lui emprunteront jamais les autres peuples, attendu qu'ils appartiennent aux productions de certaines localités de son vaste empire et ne se retrouvent nulle part ailleurs.

De ce nombre, par exemple, est la soupe au sterlet.

Le sterlet ne vit que dans les eaux de l'Oka et du Volga.

Les Russes raffolent de la soupe au sterlet.

Abordons franchement cette grave question, qui va nous faire pas mal d'ennemis parmi les sujets de Sa Majesté

Alexandre II, et émettons franchement notre opinion culinaire sur la soupe au sterlet.

Je sais bien que je vais toucher à l'arche sainte; mais, tant pis! la vérité avant tout.

Dût l'empereur ne pas me laisser rentrer à Saint-Pétersbourg, je dirai que le grand mérite, lisez le seul mérite, à mes yeux ou, plutôt, à ma bouche, de la soupe au sterlet est qu'elle coûte, à Saint-Pétersbourg bien entendu, cinquante ou soixante francs l'été, et trois ou quatre cents francs l'hiver. — Nous compterons désormais par roubles. Qu'il soit établi une fois pour toutes qu'un rouble fait quatre francs de notre monnaie. Ces quatre francs, ou, plutôt, ce rouble, se divise en pièces de cinquante, de vingt-cinq, de dix et de cinq kopeks. Cent kopeks font un rouble.

Revenons à la soupe au sterlet, et disons comment cette soupe, à laquelle nous préférons de beaucoup la simple bouillabaisse marseillaise, peut monter à un pareil prix.

C'est que le sterlet, produit de certaines rivières, nous l'avons dit, de l'Oka et du Volga, ne peut vivre que dans les eaux où il est né. Il en résulte qu'il doit venir, à Saint-Pétersbourg, dans les eaux de l'Oka et du Volga, et y venir vivant; s'il arrive mort, le sterlet, comme la jument de Roland, — qui n'avait qu'un défaut, celui d'être morte, — le sterlet n'a plus aucune valeur.

Ce n'est rien l'été, où l'eau, pourvu qu'on ne l'expose pas au soleil, conserve une température convenable, et, d'ailleurs, peut être rafraîchie par de l'eau des mêmes rivières, conservée dans des vases réfrigérants.

Mais l'hiver!

L'hiver, quand il gèle à trente degrés, et que le poisson doit faire sept à huit cent verstes, — nous compterons désormais la distance par verstes, comme nous compterons la monnaie par roubles; la chose sera facile pour nos lecteurs : la verste, à deux mètres près, équivalant à notre kilomètre;

— mais l'hiver, disions-nous, quand le thermomètre marque trente degrés au-dessous de zéro, et que le poisson doit faire sept à huit cents verstes pour passer du fleuve natal dans la marmite, et y passer vivant, on comprend que c'est plus grave.

Il faut, à l'aide d'un fourneau habilement ménagé, non-seulement empêcher l'eau de se glacer, mais la maintenir à sa température ordinaire, température moyenne entre l'hiver et l'été, c'est-à-dire à huit ou dix degrés au-dessus de zéro.

Autrefois, avant la création des chemins de fer, les grands seigneurs russes, amateurs de la soupe au sterlet, avaient des fourgons spéciaux, avec four et vivier, pour transporter les sterlets du Volga et de l'Oka à Saint-Pétersbourg ; car il est d'habitude, pour ne pas voler ses convives, que l'hôte leur montre vivant et nageant, le poisson qu'un quart d'heure après ils mangeront en potage.

Il en était ainsi chez les Romains. On se le rappelle : les poissons étaient transportés d'Ostie à Rome par une poste d'esclaves, ayant ses relais de trois milles en trois milles; et la première jouissance des véritables gourmands était de voir, à mesure qu'agonisaient la dorade ou le surmulet, s'effacer peu à peu les nuances irisées de ses écailles.

Le sterlet n'a point l'écaille brillante de la dorade et du surmulet. Il est couvert de la peau rugueuse des squales. J'ai soutenu aux Russes, et suis prêt à le soutenir aux Français, que le sterlet n'est autre chose que l'esturgeon en bas âge : *accipenser ruthenus*.

Nous avons déjà dit que nous ne partagions pas le fanatisme des Russes à l'endroit du sterlet, qu'ils prétendent être le poisson désigné pas M. Scribe, dans *la Muette de Portici*, sous la simple dénomination de « roi des mers. » Le sterlet est une chair fade et grasse, dont on ne s'occupe pas de relever la molle saveur. La sauce du sterlet est en-

core à trouver, et, nous osons le prédire, ne sera trouvée que par un cuisinier français.

Qu'on n'aille pas se figurer, en lisant cette discussion culinaire, qui n'est, au reste, que le prélude de celles auxquelles nous comptons nous livrer, que nous nous permîmes de demander au propriétaire du restaurant de *Samson* une soupe au sterlet. Nous nous en gardâmes comme de la peste, et nous nous contentâmes d'un simple *tchi*.

Le *tchi*, nom dont l'étymologie me paraît chinoise, est une soupe aux choux, infiniment moins bonne que celle que notre plus pauvre fermier envoie à ses ouvriers des champs, quand sonne midi. On la sert avec les morceaux de viande, bœuf ou mouton, qui ont servi à la confectionner. Il va sans dire que ce bœuf ou ce mouton a perdu toute saveur. En outre, comme on ne se doute pas de ce que c'est qu'un pot-au-feu en Russie, la viande, mal cuite, ou cuite à grand bouillon, reste coriace, filandreuse, immangeable, enfin.

J'ai, au reste, fait sur le tchi, qui est le potage national russe, et la principale, je dirai presque la seule nourriture du paysan et du soldat, des études à l'aide desquelles je crois l'avoir conduit à tous les perfectionnements dont il est susceptible.

Nous demandâmes donc du tchi, des *bifteks*, une gelinotte rôtie et une salade.

Il n'y a pas à s'en prendre au *bon Dieu*; il avait fait tout cela excellent. C'est l'homme qui est venu et qui a gâté son œuvre.

Tout rôti, en Russie, se fait au four; de sorte qu'il n'y a pas de rôti en Russie.

Brillat-Savarin, qui connaissait la matière, et qui a laissé, en gastronomie, des maximes qui valent bien celles de la Rochefoucauld en morale, a dit: « On devient cuisinier;

mais on naît rôtisseur. » C'est mettre le rôtisseur au rang du poëte, ce qui est assez humiliant pour le rôtisseur.

En Russie, où personne, à ce qu'il paraît, ne naît rôtisseur, on a supprimé le rôtisseur, et l'on a forcé les fours à faire des rôtis, comme on a forcé la nature à faire des portraits. Il va sans dire que le four et la nature se vengent : les portraits faits au daguerréotype sont laids, les rôtis faits au four sont exécrables.

Nous nous plaignions, à chaque plat qui arrivait, et, tout en ne comprenant pas nos plaintes, Grégorovitch — Grégorovitch n'a encore mangé que de la cuisine russe — Grégorovitch les transmettait au garçon qui nous servait.

Ce fut pendant cette série de récriminations, qui commença au potage et finit au dessert, que nous pûmes étudier la douceur amicale du dialogue russe.

La langue russe n'a pas de gamme ascendante ni descendante. Quand on n'est pas *brate*, c'est-à-dire frère, on est *dourak*; quand on n'est pas (*galoubchik*), mon petit pigeon, on est *soukinsine*. Je laisse la traduction de ce dernier mot à faire à un autre.

Grégorovitch était miraculeux sous le rapport des tendresses qu'il adressait au garçon qui nous servait. Ces tendresses, mêlées aux reproches qu'il lui faisait sur la médiocrité du dîner, présentaient un contraste des plus amusants. Non-seulement il l'appelait son *galoubchik* et son *brate*, c'est-à-dire son petit pigeon et son frère, mais encore, à chaque phrase, il variait : le garçon devenait son *lubeneichy*, c'est-à-dire son très-agréable; son *mizeichy*, son très-cher; son *dobreichy*, son très-bon. Une maritorne passa : il l'appella *douchinka* (petite âme). Un vieux pauvre s'approchait de la fenêtre, il lui donna deux kopeks, en l'appelant *diadouska* (mon oncle).

Au reste, le caractère doux et timide des inférieurs se traduit admirablement par la phraséologie slave. Le peuple

appelle l'empereur *batiouchka* (père); l'impératrice, *matouchka* (mère). Sur la route, Grégorovitch demanda son chemin à une vieille femme : il l'appela *ma tante*.

Quand le supérieur a besoin de l'inférieur, il le caresse en paroles, quitte plus tard à le rosser en action.

Le général Kroulef, en marchant au feu, appelait ses soldats *blagodeteli* (mes bienfaiteurs).

Il y avait dans le même hôpital, à Simféropol, un Russe et un Français blessés, l'un au bras, l'autre à la jambe. Leurs lits se touchaient et ils s'étaient pris de la plus tendre amitié l'un pour l'autre. Le Russe apprenait la langue russe au Français, le Français apprenait la langue française au Russe. Tous les jours, le Russe, en s'éveillant, disait au Français :

— Bonjour, mon ami Michel!

Et le Français lui répondait avec la même douceur et la même fraternité :

— *Sdrasti, moï drong Ivan!* (Bonjour, mon cher Ivan!)

Lorsqu'ils furent guéris et qu'il fallut se quitter, chacun versa toutes les larmes de ses yeux. Si on ne les eût séparés de force, ils seraient encore dans les bras l'un de l'autre.

Il est vrai que le répertoire des injures est non moins varié que celui des tendresses, et aucune langue ne se prête aussi complaisamment que la langue russe à mettre l'homme à cinquante degrés au-dessous du chien.

Et remarquez que, sous ce rapport, l'éducation n'y fait absolument rien. L'homme le mieux élevé, le gentilhomme le plus poli, lâche le *soukinsine* et le *yob-vachou-matt* comme on dit chez nous *votre très-humble serviteur*.

J'avoue que j'étais fort disposé à gratifier le chef de l'établissement du restaurant de *Samson* de toutes les apostrophes du répertoire russe et même français, lorsque nous nous levâmes, ayant, par la carte, la preuve que nous avions dîné, et, par notre estomac, celle que nous étions à

jeun; aussi fut-ce par curiosité, et non par hygiène, que nous gagnâmes à pied le parc de Péterhof.

Péterhof est moitié jardin anglais, moitié jardin français; moitié Windsor, moitié Versailles. Il a les beaux ombrages touffus de Windsor, les pièces d'eau carrées, les statues, et même les carpes de Versailles.

Ces carpes, dont quelques-unes, nous assure-t-on, remontent au temps de l'impératrice Catherine, viennent montrer leur museau au bruit d'une cloche que sonne un invalide. Vous comprenez bien que ce n'est point gratis qu'elles se livrent à cet exercice : une marchande de gâteaux, qui est là en permanence, vous explique dans quel but les carpes vous font cette ovation.

Cela n'avait rien de nouveau pour nous. Fontainebleau, sous ce rapport, dame le pion à Péterhof. Si Péterhof a les carpes de Catherine, Fontainebleau a celles de François Ier.

Péterhof a même son Marly.

Voilà le grand malheur de Saint-Pétersbourg, c'est l'imitation. Ses maisons sont l'imitation de Berlin; ses parcs sont l'imitation de Versailles, de Fontainebleau et de Rambouillet; sa Néva est l'imitation de la Tamise, plus la débâcle.

Aussi Saint-Pétersbourg n'est-il pas la Russie; c'est, comme l'a dit Pouschkine, ou peut-être même Pierre Ier, une fenêtre ouverte sur l'Europe.

Quant aux statues, nous nous contenterons d'en signaler une, à cause, non pas de sa valeur, mais de son originalité. C'est une naïade accroupie, qui verse l'eau d'une urne qu'elle porte sur son épaule. Vue de face, cela va bien, on voit d'où sort l'eau; vue de dos, c'est autre chose : on se livre alors à des conjectures qui ne font pas honneur à la pudeur de la nymphe. Aussi, par ordre supérieur, a-t-elle été mise à sec.

Péterhof a ses eaux, qui jouent, comme celles de Ver-

sailles, les jours de grande fête, sa pièce d'eau de Samson, qui rivalise avec celle de Neptune, et ses cascades des Gladiateurs qui copient celles de Saint-Cloud.

Nous nous plaignîmes de notre peu de chance d'être venus un jour ordinaire, et nous exprimâmes notre regret de ne pas voir jouer ces eaux si vantées. Grégorovitch s'approcha alors du gardien des eaux, et, moyennant une pièce de cinquante kopeks, — quarante sous de notre monnaie, — nous jouîmes, pendant dix minutes, d'un spectacle qui coûte à Versailles, s'il faut en croire la tradition, vingt-cinq ou trente mille francs chaque fois qu'on le donne.

Un des grands plaisirs de l'empereur Nicolas était de faire escalader, au bruit du tambour battant la charge, ces cascades en pleine éjaculation, par ses pages et par ses cadets.

Nous honorâmes d'une visite particulière un arbre dont chaque feuille est un jet d'eau. Moyennant dix kopeks, l'arbre nous donna le spectacle que nous avait refusé la naïade.

Nous escaladâmes alors une rampe assez rapide, et nous nous trouvâmes à la hauteur du château.

C'est une immence bâtisse badigeonnée de jaune et de blanc, et surmontée de ces toits verts qui font le désespoir de Moynet.

Nous passâmes sous une des voûtes du palais, et nous nous trouvâmes dans le jardin supérieur. Son principal ornement est une immense pièce d'eau, sa principale curiosité un Neptune en tambour-major; le trident du dieu remplace ingénieusement la canne du grand galonné.

Nous avions vu Péterhof; il nous restait à voir ce que l'on appelle les îles.

Nous prîmes des drojkys, et, à travers un chemin charmant, tout rafraîchi par des cours d'eau, tout ombragé par des massifs de verdure, nous arrivâmes à la première et à la principale des îles, à Tzaritzine.

C'est l'île de l'impératrice mère.

Elle y a fait bâtir une villa sicilienne, sur le modèle de celle de la princesse de Butera, qu'elle a habitée en Sicile; elle est copiée exactement, et tout s'y retrouve, jusqu'à un lierre gigantesque, qu'on est obligé de chauffer l'hiver, comme les sterlets, afin qu'il ne gèle pas.

La cour d'entrée est charmante; on croirait mettre le pied dans l'atrium de la maison du poëte, à Pompéi.

L'intérieur est ornementé à la grecque, et avec un goût charmant.

De l'île de la Tzaritzine, nous passâmes à celle de la princesse Marie.

Son chef-d'œuvre, au dire du gardien, est une Vénus couchée et endormie, que l'on garde sous une espèce de cloche qui a la forme d'un catafalque; on lève la cloche, on voit la Vénus.

Comme toutes les merveilles cachées, promises et attendues, celle de Banezzy, quoique remarquable, devient une désillusion.

Non; s'il y a chef-d'œuvre de statuaire, ce chef-dœuvre est le *Pêcheur* de Stavaser.

Un enfant de bronze, de quinze à seize ans, dans l'eau jusqu'aux genoux, tient sa ligne, à l'hameçon de laquelle mord un poisson. Inutile de dire qu'on ne voit ni le poisson, ni l'hameçon, ni la ligne; mais, à la lèvre frémissante d'attente, à l'œil fixe, à la poitrine immobile, au bras roidi du pêcheur, on devine tout cela.

Nous remontâmes en drojky, nous achevâmes notre tour des îles, et nous donnâmes l'ordre de nous conduire au Belvédère.

Le Belvédère est la dernière création de l'empereur Nicolas; de sa main toute-puissante, il pétrissait le bronze et le granit, comme un autre fait du plâtre et de la brique. Par malheur, tout cela est dans un style qui donne une plus grande idée de la puissance que du goût.

Placé sur un monticule, près du village de Baby-Cony (la chasse des femmes), — explique l'étymologie qui pourra, — le Belvédère a devant lui une immensité presque égale à celle de l'Océan.

C'était là que l'empereur Nicolas, en simple soldat, l'impératrice et les grandes-duchesses, en simples paysannes, venaient prendre le thé et admirer le panorama qui s'étend jusqu'à la mer.

Autre imitation du Petit-Trianon.

De là, la famille impériale voyait, à son extrême gauche, le vieux Péterhof, village de pêcheurs hollandais; en ramenant ses regards du vieux Péterhof au Belvédère, le camp des Sapeurs; puis, en les portant brusquement à l'extrême droite, Poulkovo, observatoire élevé par Brulof, le frère du peintre. De l'observatoire au Belvédère s'étendent dix lieues de plaine.

Entre le vieux Péterhof et Poulkovo, on découvre à l'horizon, au delà du golfe, qui a dix lieues de large, la silhouette bleuâtre de la Finlande, terminant l'horizon comme une ligne tracée à la règle. Puis, en reportant les regards du golfe au Belvédère, à droite, les dômes de Saint-Pétersbourg, au milieu desquels brillent les dômes d'or d'Isaac; à gauche, le grand parc anglais; en face, le nouveau Péterhof, et, enfin, un champ semé de ruines envoyées de la Grèce par le roi Othon. — Pauvres ruines exilées de l'Attique, et qui semblent aussi tristes qu'Ovide relégué chez les Thraces!

Nous remontâmes en drojky, sans rien regretter de ce que nous quittions, et nous nous fîmes conduire droit à la terrasse de Montplaisir.

Vous le voyez, encore un nom français!

Cette terrasse donne sur le golfe : elle est toute pavée de marbre; ombragée par des arbres magnifiques, elle permet l'apercevoir, entre les eaux qui baignent sa base et les

branches qui lui servent de dôme, Cronstadt, fermant l'horizon avec ses forteresses hérissées de canons et sa forêt de mâts. C'est là que, dans les chaudes soirées d'été, dans les transparentes nuits de juin, les élégantes de Péterhof viennent respirer le frais.

C'est là aussi la terrasse favorite des jeunes grands-ducs. Des amas de cailloux *ont l'honneur* — comme eût dit l'illustre chimiste Thénard, plus grand courtisan encore qu'il n'était grand chimiste — ont l'honneur d'être préparés pour les amusements des jeunes grands-ducs, qui, comme Scipion en exil, occupent leurs loisirs à faire des ricochets sur la mer.

L'endroit était si ravissant, que Moynet signifia à la société que, dût cette fantaisie retarder d'une demi-heure notre arrivée chez Panaëf, il voulait en faire un dessin.

Ce désir était trop légitime et rentrait trop dans mes vues pour que j'y misse la moindre opposition.

D'ailleurs, après le déjeuner que nous avions fait, nous n'étions pas pressés de dîner.

Si le dîner devait ressembler au déjeuner!

Le dessin fini, nous remontâmes en drojky. Grégorovitch donna ses instructions topographiques aux isvotschiks, et nous partîmes pour faire connaissance avec un des journalistes les plus distingués de la Russie.

XXXVII

JOURNALISTES ET POETES

Inutile de vous dire que le journalisme, en Russie, en est encore à son enfance, la censure, jusqu'à présent, ayant empêché de pousser tout ce qui voulait sortir de terre.

Jetons un coup d'œil rapide sur les différentes publications quotidiennes, hebdomadaires ou mensuelles de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

A Saint-Pétersbourg, quatre journaux seulement paraissent, qui font sensation.

Mettons au premier rang *le Contemporain*; à tout seigneur tout honneur.

Les directeur et gérant du *Contemporain* (*Sovremennik*) sont MM. Panaëf et Nikrassof.

Nous avons dit ce qu'est Panaëf, — un des premiers journalistes de Saint-Pétersbourg; — ajoutons que Nikrassof est un des premiers poëtes de la Russie.

Tout à l'heure, nous reviendrons à ces deux personnalités si différentes. Occupons-nous, pour le moment, de leur publication.

Le Contemporain est un journal mensuel, fondé sur le modèle de la *Revue des Deux Mondes*; il a des tendances libérales, et flotte entre trois mille cinq cents et quatre mille abonnés; ce qui lui permet de payer ses rédacteurs de la façon la plus large.

Après *le Contemporain*, viennent *les Légendes nationales* (*Otetchestwennjia Zapicky*); directeur et gérant, M. Kraievsky. Cette publication n'a aucune couleur politique; son directeur sait habilement choisir ses collaborateurs : c'est un succès honorable au point de vue littéraire, un résultat satisfaisant au point de vue de la recette. *Les Légendes nationales* ont quelques centaines d'abonnés de moins que *le Contemporain*.

La Bibliothèque de lecture (*Biblioteka dlia tchenia*) a eu un immense succès tant qu'elle a été dirigée par le professeur Senkovsky, qui avait admirablement compris les besoins intellectuels du temps, et qui, sans chercher à instruire ses lecteurs, ne s'inquiétait que de les contenter. Par malheur, on s'aperçut bientôt que cette reliure dorée recouvrait du papier à peu près blanc, et le journal a été abandonné, ou à peu près. — Tendances libérales.

Le Fils de la Patrie (*Syn Otetchestva*) est un ancien journal remis à neuf depuis l'an dernier; il paraît par livraisons d'une feuille et demie à deux feuilles. Il est très-bien rédigé et jouit d'un grand succès. On le publie à Moscou.

Le Courrier russe (*le Ruski Viestnik*), fondé en 1858, par M. Katkof. *Le Courrier russe* eut, lors de son apparition, un succès immense; avant la fin de son premier semestre, il devait faire un second tirage. Ce journal a aujourd'hui huit à neuf mille abonnés et la meilleure typographie de la Russie. — Tendances libérales.

La Conversation (*Besseda*). Cette publication est l'organe des adeptes du slavisme russe, parti qui est contre l'introduction des usages de la civilisation occidentale, et qui veut que la Russie n'emprunte rien à l'étranger, mais se développe d'après ses propres éléments; c'est un journal peu goûté, qui cependant publie des articles remarquables,

surtout sur la question du moment, l'affranchissement des serfs. — Directeur, M. Kouchelef.

La Zemledelcheskaïa Gaseta, le journal des propriétaires terriens, spécialement consacré aux articles sur l'émancipation des paysans. — Tendances libérales.

Quant aux autres journaux, nous dirons d'eux ce qu'Auguste, dans Corneille, dit des amis de Cinna, après avoir nommé Maxime, et nous imiterons la réserve dont il nous donne l'exemple.

Panaëf et Nikrassof, amis de cœur, frères en opinions littéraires et politiques, demeurent ensemble et vivent ensemble : l'hiver à Saint-Pétersbourg, l'été dans quelque maison de campagne, aux environs de la ville.

Cette année, ils ont fait leur nid entre Péterhof et Oranienbaum, un peu au-dessous de la colonie allemande.

Notre drojky tourna à droite, franchit un petit pont jeté sur un fossé, s'engagea sous de magnifiques ombrages et déboucha devant un charmant petit chalet, sur une pelouse où sept convives opéraient devant une table parfaitement garnie.

Les sept convives se composaient de Panaëf, de sa femme, de Nikrassof, et de quatre amis de la maison, qui se retournèrent au bruit que nous fîmes, et qui jetèrent un cri de joie en reconnaissant Grégorovitch.

Je fus annoncé à haute voix, et Panaëf vint à moi les bras ouverts.

Vous connaissez ces étranges effets de première vue, qui impriment au cœur une sympathie ou une antipathie. Nous éprouvâmes l'un pour l'autre, Panaëf et moi, le premier de ces sentiments; nous nous embrassâmes comme de vieux amis, et, l'étreinte desserrée, nous l'étions effectivement.

Madame Panaëf vint après; je lui baisai la main, et, selon la charmante habitude russe, elle me rendit le baiser au front.

Madame Panaëf est une femme de trente à trente-deux ans, d'une beauté fortement caractérisée; elle est auteur de plusieurs romans et nouvelles, qu'elle a publiés sous le pseudonyme de *Stanitcky*.

Nikrassof, d'un caractère moins démonstratif, se contenta de se lever, de s'incliner et de me présenter la main, chargeant Panaëf de l'excuser près de moi de ce que, grâce à son éducation négligée, il ne parlait pas le français.

Les autres me furent présentés purement et simplement.

J'avais beaucoup entendu parler de Nikrassof, non-seulement comme d'un grand poëte, mais encore comme d'un poëte dont le génie correspond aux besoins du moment.

Je l'examinai avec attention. C'est un homme de trente-huit à *quarante ans*, à la figure maladive et profondément triste, au tempérament misanthropique et railleur. Il est grand chasseur, parce que la chasse, à ce que je crois, est pour lui un moyen de solitude; et, ce qu'il aime le mieux après Panaëf et Grégorovitch, c'est son fusil et ses chiens.

Son dernier livre de poésies, signalé par la censure comme ne devant pas être réimprimé, est devenu fort cher.

J'en avais acheté, la veille, un exemplaire seize roubles (soixante-quatre francs), et, pendant la nuit, sur la traduction de Grégorovitch, j'en avais mis en vers deux pièces.

Elles suffiront pour donner une idée du génie de l'auteur, railleur et triste.

Je n'ai pas besoin de rappeler que tout original perd cent pour cent à la traduction.

Voici la première de ces pièces; elle est essentiellement russe; peut-être, par cette raison, ne sera-t-elle pas appréciée, en France, à sa valeur.

LE VILLAGE ABANDONNÉ

Au bourguemestre Vlas, la grand'mère Ninite
Pour réparer l'isba que sa famille habite,

Demanda du sapin lorsque vint le printemps.
Maître Vlas répondit à la vieille Ninite :
« Le seigneur va venir; attends, la mère, attends.

— Le seigneur va venir, » se dit la bonne femme.
Et Ninite attendit, l'espérance dans l'âme.

Sans vergogne, un voisin, processif et méchant,
D'un pauvre laboureur écornifla le champ.
Le pauvre laboureur sentit le préjudice;
Mais il dit : « Du seigneur l'arrivée approchant,
Le seigneur me fera rendre bonne justice. »

Et, chrétiennement, le pauvre laboureur,
Sans faire de procès, attendit le seigneur.

Un mougik libre aimait la belle Nathalie:
Mais l'intendant la vit et la trouva jolie.
Jeunes et confiants tous deux dans l'avenir,
Ils dirent : « S'attrister serait une folie :
Qu'importe l'intendant ! le seigneur va venir. »

Et tous deux, espérant dans cette heure inconnue,
De cet autre messie attendaient la venue.

Ninite trépassa; vers l'arrière-saison,
Le champ volé rendit une grasse moisson;
Le mougik, fait soldat, partit pour la Crimée;
La belle Nathalie entendit la raison,
Et vit d'un intendant qu'il est bon d'être aimée.

Les jours, les mois, les ans s'écoulèrent... hélas!
Le seigneur, sur lequel on comptait, ne vint pas.

Enfin, un jour, au loin, on vit, *triste déboire,*
Par six chevaux traînée une voiture noire;
La voiture au village amenait un cercueil :
Le cercueil renfermait ce seigneur méritoire;
Derrière lui marchait son héritier en deuil.

On mit le vieux seigneur sous une belle pierre,
Et le jeune partit, s'essuyant la paupière.

Pauvres gens! celui-ci, pour changer votre sort,
Viendra, peut-être, un jour avant que d'être mort.

Voici une autre pièce du même auteur. Celle-ci est plus que triste, elle est navrante.

Elle est intitulée *Ma pauvre amie.*

Jamais cri plus déchirant n'est parti des entrailles de la société.

Si, la nuit, je traverse une ruelle sombre;
Si gronde sur mon front l'orage ténébreux,
Pauvre amie! à l'instant je vois surgir dans l'ombre
Ton fantôme plaintif, malade et douloureux.

Mon âme a fait de toi sa plus triste pensée :
Dès l'enfance, tu fus jouet du sort moqueur;
Ton père était méchant, ta mère intéressée,
Et tu te marias, un autre amour au cœur.

Un bien mauvais époux t'échut en mariage,
Son cœur était cruel, et lourde était sa main;
Tu ne pus te soumettre à ce dur esclavage :
Tu t'enfuis; le malheur mit sur ton chemin.

Te souviens-tu du jour, ma pauvre bien-aimée,
Où, sans force, accablés d'une sombre stupeur,
Nous regardions, muets, dans la chambre enfumée,
Notre souffle ondoler en vagues de vapeur?

Te souviens-tu du vent sanglotant dans la plaine,
Des larmes de la pluie et du jour finissant?

Ton fils pleurait, et toi, de ta mourante haleine,
Tu réchauffais ses mains, sous le froid bleuissant.

Mais lui pleurait toujours, et sa plainte incessante,
Que ne pouvait calmer ton maternel effort,
De moment en moment devenait plus perçante.
Minuit sonna; l'enfant se tut : il était mort!

Fais trêve maintenant à ta plainte insensée,
Pauvre femme! il te reste à souffrir aujourd'hui,
Et, demain, par la faim et la douleur bercée,
Tu dormiras non moins profondément que lui.

Et puis mon tour viendra. L'âpre propriétaire,
Achetant trois cercueils, nous maudissant tous trois,
Dans l'angle abandonné d'un pauvre cimetière,
Inscrira nos trois noms sur une seule croix.

Nous nous tenions au coin du noir foyer sans flamme,
Tu pâlissais déjà sous le trépas vainqueur;
Un projet douloureux mûrissait dans ton âme,
Un combat acharné se livrait dans ton cœur.

Je m'endormis, et, toi, tu partis sans rien dire,
Après avoir quitté ton vêtement de deuil,
Et revins apportant, folle, presque en délire,
Pour le père un souper, pour l'enfant un cercueil.

Nous mangeâmes, prenant des forces pour l'épreuve;
Dans le foyer éteint je fis un peu de feu;
Tu passas à l'enfant sa robe la plus neuve.
Lequel nous secourait, du hasard ou de Dieu?

Sans te questionner, fiévreux, sombre, farouche,
Je restai tous les jours dans mon anxiété;
Car, tu t'en souviendras, pauvre femme, ta bouche
Fut lente à confesser la triste vérité.

Que fais-tu maintenant? Dans cette voie amère,

Si l'on entre une fois, il faut aller au bout !
De la honte suis-tu le chemin ordinaire?
Le ruisseau, prends-y garde, aboutit à l'égout.

Oh! qui te défendra du mépris et du blâme
Que les hommes sur toi verseront durement?
Tous sans exception te nommeront infâme;
Je les maudirai tous... mais inutilement!

Ces deux pièces, comme on le voit, suffisent à donner une idée du génie de Nikrassof.

Il en est une troisième que nous ne citons ici que pour relever une erreur, ou plutôt pour redresser une calomnie qui s'est, nous ne voulons pas savoir comment, répandue en Russie contre un de nos compatriotes.

Cette calomnie, il est temps d'en faire justice.

Il s'agit de la princesse Voronzof-Daschkof et de sa fin prématurée.

Selon la légende répandue en Russie, la comtesse Voronzof-Daschkof aurait épousé en France une espèce d'aventurier, qui aurait mangé sa fortune et l'aurait envoyée mourir à l'hôpital.

Ce triste récit fit sortir de la plume de Nikrassof cette nouvelle *amertume;* c'est le titre qui convient le mieux aux vers du sombre poëte :

Un splendide palais à deux ou trois étages,
Avec grille et jardin; pour époux un boyard;
Fortune, liberté, forêts, beauté, villages,
Voilà ce qu'elle obtint, providence ou hasard!

Sitôt qu'elle apparut, merveilleuse sirène,
La mode s'inclina. Princes, ambassadeurs,
Généraux, courtisans, de la nouvelle reine
Se firent les servants et les adorateurs.

Son empire à l'instant s'étendit sur le monde;
Elle donna des fers sans en porter jamais.
Dans son caprice altier mobile comme l'onde,
Elle prit sans amour et quitta sans regrets,

Et tout cela, dit-on, pure coquetterie!
Insensible aux tourments qu'elle faisait subir,
Dans son cœur toute flamme était-elle tarie,
Ou nul ne valait-il autour d'elle un soupir?

Et son printemps passa sans amour et sans joie;
L'été lui succéda, fidèle au rendez-vous;
Été brillant mais triste, où, réclamant sa proie,
La Mort, jusqu'en ses bras, vint prendre son époux!

Le deuil était pénible à cette belle veuve.
Le médecin craignit l'excès de la douleur;
Il l'envoya passer les longs jours de l'épreuve
A l'étranger, aux eaux..., ce bon, ce cher docteur!

Quand une dame russe à l'étranger voyage,
Qu'on l'envoie au couchant, à l'est, au sud, au nord,
Sur les rives du Tibre, ou sur les bords du Tage,
Elle arrive à Paris; ainsi le veut le sort!

Elle vint à Paris, et Paris lui fit fête:
Un an passa, qui fut pour elle à peine un jour:
Puis elle se sentit un matin inquiète;
Elle avait quelque chose au cœur : — *c'était* l'amour.

Son heure était venue; elle aimait. Pauvre femme!
Ce nouveau sentiment l'épouvanta d'abord.
Aimer, — quelle folie! et du corps et de l'âme,
Elle voulut lutter; mais l'amour fut plus fort;

Il fallut bien céder. Alors, pour la Russie
Une lettre partit. Un courrier diligent
Vendit prés, bois, palais, fond et superficie,
Le tout à moitié prix, et fit passer l'argent.

La noce, sans retard, termina le doux rêve;
Mais, dès le lendemain, le doucereux amant
Se fit mari despote à la parole brève,
Et la fin succéda vite au commencement.

Or, diamants, bijoux, glissèrent dans l'abîme
Qu'à tout agioteur creuse un démon fatal.
Elle tomba malade, et, complétant le crime,
L'époux la fit porter au plus proche hôpital.

Il l'y vint voir d'abord, puis disparut. Un songe
Laisse en fuyant, dans l'air, plus de trace et de bruit.
Elle, croyant sans cesse au retour, doux mensonge!
Agonisa six mois, puis mourut une nuit.

Dans l'immense cité, sa mort inaperçue
Passa sans éveiller ni pitié ni douleurs;
Du suaire du pauvre elle fut revêtue,
Puis portée au tombeau, le soir, sans chants ni pleurs.

Mais, chez nous, où l'envie était tournée en haine,
Ce trépas fit grand bruit : on l'avait présagé!
Et je dois à l'honneur de notre espèce humaine
De dire qu'on en fut plus content qu'affligé.

Enfin on se lassa de railler, de médire,
Et le seul souvenir, l'unique monument
Que Petersbourg garda de la pauvre martyre,
Fut qu'elle s'habillait avec un goût charmant.

Si fait, il reste encor, d'un blason surmontée,
Une riche maison, dans un très-beau quartier.
Il reste une élégie au poëte dictée
Par une muse sombre à la lyre d'acier.

Il reste un jeune enfant, rejeton misérable
D'une famille illustre avec lui finissant,
Et qui jusqu'à sa mort portera, pauvre diable,
La peine des péchés dont il est innocent.

Voilà ce qu'a écrit le grand poëte, tombé dans l'erreur commune. Or, le poëte qui écrit pour les siècles grave sur l'airain. Rétablissons donc les faits dans toute leur vérité, — disons mieux, dans toute leur loyauté.

Madame Woronzof-Dachkof épousa en France un gentilhomme dont la position sociale était au moins l'égale de la sienne, et dont la fortune était supérieure à sa fortune. Il était à Paris, parmi les jeunes gens les plus élégants, ce qu'elle était à Saint-Pétersbourg parmi les femmes les plus élégantes.

Tout le temps qu'elle vécut, la charmante et spirituelle créature, que j'eus l'honneur de connaître, fut l'idole de son mari. Atteinte d'une maladie longue, douloureuse, mortelle, elle expira au milieu du luxe, dans un des plus beaux appartements de Paris, au premier étage de la maison de la place de la Madeleine qui fait face au boulevard. Elle expira, veillée alternativement par son mari, qui, pendant les trois derniers mois de la maladie de sa femme, ne passa pas le seuil de l'hôtel; par la duchesse de Fitz-James, par la comtesse de Fitz-James, par madame Grandmaison, par une vieille demoiselle nommée mademoiselle Jarry, et par deux sœurs de charité.

Ce n'est pas tout, car nous voulons entrer dans les moindres détails: le contrat de mariage portait qu'en cas de mort du mari, la fortune du baron P..., qui consistait en 80,000 livres de rente, venant de sa terre de Folembray, passerait en rente viagère à la comtesse Dachkof, tandis qu'au contraire, si c'était la comtesse qui mourait la première, le baron hériterait d'une rente viagère de 60,000 francs et de tous les diamants qui ne seraient pas diamants de famille.

Le lendemain de la mort de la comtesse Voronzof-Dachkof, au moment où le baron de P... partait pour faire enterrer à Folembray, dans la sépulture de sa famille, le corps de sa femme, la princesse Paskevitch, fille du premier ma-

riage de la défunte, reçut, non-seulement les diamants de famille de la maison Voronzof-Dachkof, mais encore toutes les parures, tous les diamants, tous les bijoux qui avaient appartenu à sa mère, diamants, bijoux, parures qui pouvaient monter à une valeur de cinq cent mille francs.

Voilà ce que peuvent, en même temps que moi, attester les personnes les plus haut placées dans la société de Paris; voilà ce que je devais écrire, ayant entendu accuser un compatriote d'une action infâme, et ayant entendu répéter cette accusation à Moscou, à Saint-Pétersbourg, et aujourd'hui encore à Tiflis...

Nous couchâmes chez Panaëf, et, le lendemain, dès le matin, nous partîmes pour Oranienbaum.

XXXIX

MENCHIKOF

La première chose qui me frappa en entrant dans la cour du château d'Oranienbaum, ce fut le couronnement du pavillon central: il portait une couronne princière fermée, cependant il était facile de voir que ce n'était point une couronne royale.

J'interrogeai mon compagnon; mais, peu versé dans la science héraldique, il me soutint que c'était la vieille couronne des tzars.

L'intendant, qui intervint, nous mit d'accord en nous disant que c'était la couronne du prince Alexandre Menchikof, à qui ce château avait appartenu.

Lors de la disgrâce du puissant favori, ses biens furent confisqués et passèrent à la tzarine, qui les légua à ses descendants comme des biens patrimoniaux. Cette couronne, c'était celle du duché de Kosel, en Silésie, que lui avait donné l'empereur Charles VI en le faisant prince de l'empire romain.

Nous avons vu naître et grandir Menchikof. Il avait profité de sa faveur pour acheter des biens immenses, tant en Russie, où il était *knèss*, sénateur, feld-maréchal et chevalier de Saint-André; qu'au dehors; il possédait une si prodigieuse quantité de terres et de seigneuries dans l'empire, que l'on disait populairement qu'il pouvait aller de Riga, en Livonie, jusqu'à Derbend, en Perse, en couchant chaque nuit dans une de ses terres. Ces vastes domaines étaient habités par plus de cent cinquante mille familles de paysans, ce qui suppose plus de cinq cent mille âmes.

Ajoutez à toutes ces richesses pour plus de trois millions de roubles, tant en vaisselle d'or et d'argent qu'en bijoux et pierreries, cadeaux de ceux qui, ayant eu besoin de son intermédiaire près du tzar, avaient payé les services que le favori leur avait rendus.

Peut-être Pierre, qui avait vu clair dans toutes ses exactions, allait-il l'exiler; peut-être, même, allait-il faire pis, lorsque lui-même mourut de cette mort prompte, inattendue, presque mystérieuse, que nous avons racontée.

Menchikof resta donc debout avec tous ses honneurs et toute sa fortune, sinon toute sa puissance. Néanmoins, en sa qualité de feld-maréchal, il tenait les troupes dans sa main. Avec cinq cents hommes, il cerna le palais du Sénat; puis, entrant dans la salle des délibérations, et allant s'asseoir là où son rang lui donnait droit de siéger, il força la

succession en faveur de Catherine, son ancienne maîtresse, espérant régner sous son nom et gouverner à sa place.

Cependant, il y eut opposition.

Le grand chancelier et les autres sénateurs n'étaient point de l'avis de Menchikof, et maintenaient l'ordre de succession en faveur de Pierre II, petit-fils du tzar. Se voyant opprimés par la présence de Menchikof et des soldats, les sénateurs proposèrent de consulter le peuple, et d'ouvrir une des fenêtres de la salle où se tenait l'assemblée, afin que l'assemblée communiquât avec lui. Mais Menchikof répondit qu'il ne faisait pas assez chaud pour ouvrir les fenêtres. Sur quoi, il fit un signe, et un officier entra, suivi d'une vingtaine de soldats seulement, mais laissant voir, dans les profondeurs des corridors, toute une troupe armée et menaçante.

L'impératrice Catherine fut proclamée.

Mais bientôt cette tutelle de Menchikof lui pesa, et elle laissa sentir son impatience à cet endroit. Dès lors, Menchikof *prévit* la mort prochaine de l'impératrice Catherine, et s'occupa de lui choisir un successeur.

Il promit le trône au grand-duc de Moscovie, à condition que celui-ci épouserait sa fille.

Le grand-duc s'engagea, quitte à ne pas tenir sa promesse.

Or, voici ce que l'on raconte, ou plutôt ce que l'on raconta :

Catherine, en effet, comme avait prévu Menchikof, tomba malade; Menchikof voulut la soigner, et l'illustre malade prit tout de sa main.

Un jour, le médecin ayant ordonné une potion, Menchikof prit la tasse des mains de la dame d'honneur, qui était une Italienne nommée madame Ganna. Catherine trouva la potion si mauvaise, qu'elle ne vida la tasse qu'aux trois quarts, et la remit à sa dame d'honneur. Celle-ci, qui ne pouvait deviner d'où venait ce mauvais goût à une bois-

son qu'elle avait préparée elle-même, et dans laquelle il n'entrait que de bonnes choses, acheva de vider la tasse, et lui trouva, en effet, le goût dont s'était plainte l'impératrice.

L'impératrice mourut; la dame d'honneur fut très-malade, et ne fut sauvée que par son mari, qui, Italien et chimiste, lui donna du contre-poison.

Menchikof devint maître et seigneur de toutes choses. Il fiança sa fille au jeune tzar, et prit sa garde, comme on prend non pas celle d'un empereur qu'on respecte ou d'un gendre qu'on aime, mais d'un prisonnier dont on craint la fuite.

Pierre II s'enfuit néanmoins.

Il avait pour compagnons de jeux sa tante Élisabeth (qui régna depuis, qui, tout en laissant huit enfants naturels, ne laissa point d'héritiers légitimes, et qu'on nomma la Clémente, parce que personne ne mourut de mort violente sous son règne) et les deux jeunes princes Dolgorouky.

Mais, pendant un voyage que faisait, accompagné de son inséparable tuteur, Pierre II à Peterhof, poussé par le ministre Ostermann, Ivan Dolgorouky, l'un des deux frères, proposa au jeune prince de s'enfuir par la fenêtre, lorsque la nuit serait venue. La chose était d'autant plus facile, qu'il avait remarqué qu'on ne plaçait de sentinelle qu'à la porte. Le jeune tzar, plus las que personne de l'esclavage auquel il était soumis, n'aimant pas la fille de Menchikof, accepta la proposition, et, la nuit venue, s'enfuit avec son aventureux compagnon, atteignit un endroit du chemin où il était attendu par un énorme groupe de seigneurs et d'officiers, tous ennemis de Menchikof. On gagna la maison du chancelier Golovine, où était réuni le Sénat, et, de là, en triomphe, on revint à Saint-Pétersbourg.

Menchikof, en apprenant la fuite du prince, se sentit perdu. Néanmoins, il ne voulut rien avoir à se reprocher, et résolut de tenter la fortune jusqu'au bout.

Il suivit le jeune tzar ; mais, en arrivant au palais, il trouva toutes les gardes changées et la garnison sous les armes.

Il se retira alors dans son palais, afin d'y prendre un parti.

Un détachement de grenadiers, qui entourait la maison, l'arrêta au moment où il rentrait.

Il demanda la faveur de parler au tzar, mais obtint pour toute réponse la signification d'un arrêt qui lui ordonnait de partir pour Rennebourg avec toute sa famille.

Rennebourg était une terre que possédait Menchikof, entre le royaume de Kasan et la province de Viatka.

Menchikof pouvait s'attendre à pis que cela.

Il y avait à Rennebourg un splendide château que Menchikof avait fait fortifier, et dans lequel il allait vivre de la vie des vieux knèss, auxquels les faveurs impériales l'avaient assimilé, lui fils d'un simple paysan. Il lui était permis d'emmener le nombre de domestiques qui lui était agréable et d'emporter l'argent qui lui conviendrait et ses effets les plus précieux. En outre, chose qui arrive rarement à l'endroit des disgraciés, on lui avait parlé avec une grande politesse ; ce n'était donc pas un homme tellement au fond de l'eau, qu'il ne pût revenir à la surface.

Il avait jusqu'au lendemain pour quitter Saint-Pétersbourg.

Il sortit vers dix heures du matin dans ses carrosses les plus magnifiques, avec un bagage et une suite si considérables, que son départ ressemblait, non pas à l'humble retraite d'un prisonnier, mais au fastueux cortége d'un ambassadeur.

En traversant les rues de Saint-Pétersbourg, il saluait tout le monde, à droite et à gauche, comme un empereur qui reçoit hommage de son peuple, parlant à ceux qu'il connaissait, d'un esprit calme et d'une voix affectueuse.

Beaucoup s'éloignaient sans lui répondre, comme ils eussent fait devant un pestiféré; mais d'autres, un peu plus hardis, échangèrent quelques paroles avec lui pour le plaindre ou l'encourager : il n'était point assez bas encore pour qu'on osât l'insulter.

L'insulte viendrait à son tour, elle n'était pas loin.

A deux heures de Saint-Pétersbourg, et comme il suivait cette route de Sibérie que tant de malheureux suivirent après lui, il trouva le chemin barré par un détachement de soldats; un officier les commandait.

Cet officier lui demanda, de la part du tzar, les cordons des ordres de Saint-André, d'Alexandre Nevsky, de l'Éléphant, de l'Aigle blanc et de l'Aigle noir.

Menchikof les lui donna; il les avait disposés dans un petit coffre pour les remettre à première sommation.

Alors, on le fit descendre de sa voiture avec sa femme et ses enfants et monter dans les télègues que l'on avait préparées pour les conduire à Rennebourg.

Il obéit en disant :

— Faites votre devoir, je suis préparé à tous les événements. Plus vous m'ôterez de richesses, moins vous me laisserez d'embarras.

Il descendit donc de son carrosse, alla s'asseoir dans sa télègue, croyant que sa femme et ses enfants y prendraient place près de lui.

Mais on les fit monter dans des chariots à part. Cependant la consolation lui était restée de s'entretenir avec eux : il remercia Dieu de ce bienfait.

Ce fut ainsi qu'on le conduisit jusqu'à Rennebourg.

Là ne devaient pas s'arrêter les épreuves qui l'attendaient.

Il n'y avait que cent cinquante lieues entre Moscou et Rennebourg. Menchikof était trop près du tzar. Un ordre lui arriva de se rendre à Iakoutsk, en Sibérie.

Il se retourna vers ses enfants et sa femme, les vit tristes, mais le sourire sur les lèvres.

— Quand on voudra, dit-il à l'envoyé du tzar.

— Tout de suite, répondit celui-ci.

On partit le jour-même. Menchikof pouvait prendre avec lui huit domestiques à son choix.

Mais le coup était profond, les fatigues étaient suprêmes. La princesse Menchikof y succomba la première; elle mourut sur le chemin qui s'étend de Rennebourg à Kasan.

On transporta le cadavre à Kasan. Les gardes qui n'avaient point permis à Menchikof de faire dans la même voiture le voyage avec sa femme vivante, lui permirent de le faire avec son cadavre.

Pendant toute son agonie, son mari lui avait tenu lieu de prêtre, l'exhortant et la consolant comme eût fait un ministre du Seigneur, mieux même et avec plus de conviction et de profondeur, sans doute; car les malheurs dont il essayait de la consoler au moment de mourir, il les éprouvait, les partageait, jusqu'au moment de sa mort; tandis qu'elle morte, tout le poids en allait retomber sur lui.

Il continua sa route jusqu'à Tobolsk.

Là, tout le peuple, prévenu de son arrivée, l'attendait.

A peine eut-il mis le pied sur le rivage, que deux seigneurs, qu'il avait lui-même exilés au jour de sa puissance, s'avancèrent, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et l'accablèrent d'injures.

Mais lui, secouant mélancoliquement la tête, dit à l'un d'eux :

— Puisque tu n'as pas d'autre vengeance à tirer d'un ennemi que de le charger de paroles outrageantes, donne-toi ce plaisir, pauvre malheureux! Pour moi, je t'écouterai sans haine comme sans ressentiment. Si je t'ai sacrifié à ma politique, c'est que je te savais beaucoup de mérite et de fierté : tu étais un obstacle à mes desseins; je t'ai brisé.

Tu en eusses fait autant à ma place, selon les nécessités de la politique.

Puis, à l'autre :

— Toi, dit-il, je ne te connais même pas; j'ignorais que tu fusses proscrit. Si tu as été exilé, toi que je ne pouvais ni craindre ni haïr, c'est par suite de quelque machination secrète où l'on a abusé de mon nom. Voilà la vérité. Mais, si des outrages peuvent être un adoucissement à tes maux, continue; je n'ai ni la puissance ni la volonté de m'y opposer.

Il achevait à peine, que, tout haletant, accourut un troisième exilé : son front ruisselait de sueur; ses yeux lançaient des éclairs, sa bouche se crispait en lançant l'injure; il ramassa de la boue des deux mains, et jeta cette boue au visage du jeune prince Menchikof et de ses sœurs.

Le jeune prince regardait son père, comme pour lui demander la permission de rendre à cet homme l'injure qu'il en avait reçue.

Mais le vieillard, arrêtant son fils et s'adressant à l'insulteur :

— Ton action est à la fois stupide et infâme, lui dit-il; si tu as quelque vengeance à exercer, exerce-la contre moi, et non contre ces malheureux enfants : je suis peut-être coupable, moi; mais eux, à coup sûr, sont innocents.

Il lui était permis de rester huit jours à Tobolsk.

On lui remit, en outre, une somme de cinq cents roubles, dont il pouvait disposer à son gré.

Menchikof, avec ces cinq cents roubles, acheta une hache et des instruments à abattre le bois et à travailler la terre; puis il fit provision de filets pour pêcher, de graines pour semer, et enfin d'une grande quantité de viande et de poisson salé pour lui et pour sa famille.

Ce qui lui resta de ces cinq cents roubles, il le distribua aux pauvres.

Puis, le jour venu de quitter Tobolsk, on le fit monter, lui et ses trois enfants, dans un chariot découvert, traîné tantôt par un cheval, tantôt par des chiens. A la place de ses habits ordinaires, qu'on lui avait ôtés à Rennebourg, il portait, lui et ses enfants, des vêtements de paysan. Ces vêtements consistaient en des touloupes et en des bonnets de peau de mouton, et, sous ces touloupes, ils avaient des habits et des robes de nuit.

Le voyage dura cinq mois en plein hiver, par un froid de trente à trent-cinq degrés.

Un jour, pendant une des trois haltes que les exilés faisaient chaque jour, un officier, qui revenait du Kamtschatka, entra par hasard dans la même cabane où se reposait Menchikof; cet officier avait été envoyé il y avait trois ans, c'est-à-dire sous le règne de Pierre Ier, pour porter au capitaine danois Behring des dépêches concernant les découvertes qu'il était chargé de faire au pôle nord et dans la mer d'Amur.

Cet officier avait été aide de camp du prince Menchikof, mais il ignorait complétement la disgrâce de son ancien général.

Menchikof le reconnut et l'appela par son nom.

Étonné, l'aide de camp se retourna.

— D'où vient que tu sais mon nom, brave homme? demanda l'officier.

— Allons! tu ne me reconnais pas? demanda l'exilé.

— Non, qui es-tu?

— Tu ne reconnais pas Alexandre?

— Quel Alexandre?

— Alexandre Menchikof.

— Où est-il donc?

— Devant tes yeux.

L'officier éclata de rire.

— Bonhomme, tu es fou, lui dit-il.

Menchikof le prit par la main, le conduisit jusqu'à la lucarne qui donnait du jour à la chambre, et, se plaçant dans la lumière :

— Regarde-moi, lui dit-il, et rappelle-toi les traits de ton ancien général.

— Oh! mon prince! s'écria le jeune homme, par quelle catastrophe Votre Altesse est-elle dans l'état déplorable où je la vois?

Menchikof sourit tristement.

— Supprime les titres de prince et d'altesse, dit-il. Né paysan, je suis redevenu un paysan; Dieu m'avait élevé, Dieu m'a précipité : sa volonté soit faite.

L'officier ne pouvait croire ce qu'il voyait et ce qu'il entendait; il tournait les yeux dans toutes les directions. Il aperçut alors un jeune paysan, occupé dans un coin à raccommoder, avec des ficelles et du linge, de vieilles bottes déchirées.

Il alla à lui, et, à voix basse, en montrant du doigt Menchikof :

— Connaissez-vous cet homme? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit celui auquel il s'adressait : c'est Alexandre Menchikof, mon père. Toi, aussi, tu veux nous méconnaître dans notre disgrâce, à ce qu'il me paraît. Il me semble cependant, ajouta-t-il avec amertume, que tu as assez longtemps mangé notre pain pour ne pas nous oublier.

— Silence, jeune homme! dit gravement le père à son fils.

Puis, se tournant de nouveau vers l'officier :

— Frère, lui dit-il, pardonne à un enfant malheureux son humeur chagrine. Ce jeune homme est effectivement mon fils; lorsqu'il était tout enfant, tu l'as bien souvent fait sauter sur tes genoux. Et maintenant, voilà mes filles, ajouta-t-il en montrant deux jeunes paysannes couchées à terre et trempant du pain dans une écuelle de bois pleine de lait.

Puis il ajouta avec un triste sourire :

— L'aînée a eu l'honneur d'être fiancée au tzar Pierre II.

Et il raconta à l'officier tout ce qui s'était passé en Russie depuis que celui-ci avait quitté Pétersbourg, c'est-à-dire depuis trois ans.

Puis, lui montrant ses enfants, qui, pendant son récit, s'étaient endormis sur le plancher :

— Voici, lui dit-il avec tristesse, l'unique cause de mon tourment, la seule source de mes douleurs. J'ai été riche, je suis redevenu pauvre et ne regrette pas ma fortune perdue; j'ai été puissant, je suis redevenu misérable et ne regrette rien, pas même ma liberté. Ma misère présente, bien plus, est une expiation de mes fautes passées. Mais mes enfants, que j'ai entraînés avec moi; mais ces innocentes créatures qui dorment là, quel crime ont-elles commis? Pourquoi, mon Dieu, les avez-vous enveloppées dans ma disgrâce? Aussi, du fond de mon âme, j'espère que Dieu, toujours équitable, permettra que mes enfants revoient leur patrie, et qu'ils y rentrent éclairés par l'expérience et sachant se contenter de leur position, si humble que le ciel la leur fasse. Et maintenant, continua-t-il, nous allons nous quitter pour ne plus nous revoir sans doute; tu retourneras près de l'empereur, tu seras reçu par lui; raconte-lui comment tu m'as trouvé, assure-lui que je ne maudis pas sa justice si sévère qu'elle soit, et ajoute que je jouis aujourd'hui d'une liberté d'esprit et d'une tranquillité de conscience que je ne soupçonnais pas au temps de mes prospérités.

L'officier doutait encore; mais les soldats de l'escorte lui confirmèrent tous les faits racontés par Menchikof, et il fallut bien alors qu'il se décidât à croire.

Menchikof arriva enfin au lieu désigné pour sa résidence.

Aussitôt arrivé, il se mit à l'œuvre, bâtit, aidé de ses huit domestiques, une isba plus commode que ne le sont d'ordinaire celles des paysans russes.

Elle se composait de l'appartement du bon Dieu d'abord, c'est-à-dire d'une chapelle, puis de quatre chambres.

Il logeait dans la première avec son fils. Il mit ses filles dans la seconde, les paysans dans la troisième; enfin, de la quatrième, il fit le magasin des provisions.

Sa fille aînée, celle qui avait été fiancée à Pierre II, était chargée de préparer la nourriture de toute la colonie.

La seconde, qui épousa depuis le fils du duc de Biren, raccommodait les habits, lavait et blanchissait le linge. Le jeune homme chassait et pêchait.

Un ami, dont jamais Menchikof ni ses enfants ne surent le nom, leur envoya, de Tobolsk, un taureau, quatre vaches pleines et des volailles de toute espèce, avec lesquels les proscrits se formèrent une bonne basse-cour.

En outre, Menchikof créa un jardin suffisant à entretenir toute l'année la famille, de légumes.

Chaque jour, en présence de ses enfants et des domestiques, il disait la prière commune dans la chapelle.

Six mois se passèrent, les exilés étant aussi heureux qu'ils pouvaient l'être dans leur malheureuse position.

Mais, tout à coup, la petite vérole fit invasion dans leur famille.

La fille aînée fut la première atteinte. A partir de ce moment, ni jour ni nuit, son père ne la quitta; *mais veilles*, soins, attentions, tout fut inutile, et *l'on put voir* bientôt que la pauvre enfant était mortellement atteinte.

Comme il lui avait tenu lieu de médecin, le pauvre père lui tint lieu de prêtre. Avec le même dévouement qu'il avait mis à essayer de lui conserver la vie, il l'exhorta à la mort.

Calme et résignée, elle expira dans les bras de son père.

Menchikof tint pendant quelques minutes son visage collé à celui de sa fille; puis, se relevant et se tournant vers ses autres enfants, il leur dit :

— Apprenez, par l'exemple de cette martyre, à mourir sans regretter les choses de ce monde.

Puis, sur le rit grec, il entonna les prières des morts, et, quand vingt-quatre heures furent écoulées, il emporta le corps du lit où l'enfant était morte, et le déposa dans la tombe qu'il avait lui-même creusée dans la chapelle.

Mais, à peine rentrés dans leurs pauvres chambres, le jeune homme et la fille cadette de Menchikof furent attaqués à leur tour de la terrible maladie. Menchikof les soigna avec autant de dévouement, mais avec plus de succès qu'il n'avait fait pour la malheureuse enfant qu'il venait de coucher au tombeau. A peine furent-ils tous deux hors de danger, que ce fut le père qui se coucha à son tour sur le lit de douleur, pour ne plus se relever.

Épuisé de fatigue, miné par la fièvre, sentant qu'il venait d'entrer dans son dernier jour, il appela ses deux enfants près de son lit, et, avec cette sérénité qui ne l'avait pas abandonné depuis le jour de son exil :

— Mes enfants, leur dit-il, je touche à ma dernière heure; la mort n'aurait rien que de consolant pour moi, si, en paraissant devant Dieu, je n'avais qu'à lui rendre compte des jours passés dans mon exil; je me séparerais du monde et de vous bien plus tranquille, si je n'avais donné, comme je l'ai fait ici, que des exemples de vertu. Si vous retournez jamais à la cour, ne vous souvenez que des exemples et des préceptes que vous avez reçus de moi dans l'exil. Adieu! les forces me quittent; approchez-vous pour recevoir ma bénédiction.

Il voulut étendre les mains en voyant ses enfants s'agenouiller près de son lit; mais, sans qu'il eût le temps de prononcer une seule parole, sa voix s'éteignit, sa tête s'inclina sur son épaule, son corps frémit, agité d'une légère convulsion.

Il était mort.

Menchikof mort, l'officier chargé de la garde de la famille commença d'avoir pour les survivants un peu plus d'égards qu'on n'en avait eu jusque-là. Il les dirigea dans la manière de faire valoir l'établissement fondé par leur père, leur accorda plus de liberté qu'auparavant, et leur permit d'aller de temps en temps entendre l'office divin à Iakoutsk.

Dans une de ces courses, la princesse Menchikof passa devant une pauvre cabane sibérienne, près de laquelle celle qu'avait bâtie son père était un palais. A la lucarne de cette hutte, une tête de vieillard passait avec sa barbe hérissée et ses cheveux incultes.

La jeune fille eut peur et fit un détour pour ne point passer trop près de l'homme effrayant.

Mais sa terreur fut grande quand elle s'entendit appeler par lui, de son double nom de baptême et de famille.

Comme l'appel n'avait rien que de bienveillant, elle s'approcha, regarda plus attentivement cet homme; mais, ne le reconnaissant point, elle voulut continuer son chemin.

Le vieillard l'arrêta une seconde fois.

— Princesse, dit-il, pourquoi me fuyez-vous? Doit-on conserver de l'inimitié l'un pour l'autre dans les lieux et dans l'état où nous sommes?

— Qui es-tu? lui demanda la jeune fille, et quelle raison aurais-je de te haïr?

— Est-ce que tu ne me reconnais pas? demanda le paysan.

— Non, répliqua-t-elle.

— Je suis le prince Dolgorouky, l'ennemi acharné de ton père.

La jeune fille fit un pas vers le vieillard, et, le regardant avec étonnement;

— Effectivement, dit-elle, c'est bien toi! Et depuis quand, et pour quelle offense envers Dieu et le tzar es tu ici?

— Le tzar est mort, répondit Dolgorousky; mort huit

jours après avoir été fiancé à ma fille, que tu vois couchée sur ce banc, comme il avait été fiancé à ta sœur, qui est couchée dans le tombeau. Son trône est occupé aujourd'hui par une femme que nous avons fait venir de Courlande, parce que nous pensions vivre plus heureux sous son règne que sous celui de ses prédécesseurs. Nous nous sommes trompés. Au caprice de son favori, le duc de Biren, elle nous a exilés pour des crimes imaginaires. Pendant tout notre voyage, on nous a traités comme les plus vils criminels; on nous a laissés manquer du nécessaire, presque mourir de faim. Ma femme est morte en chemin et ma fille se meurt; mais, malgré la misère où je suis, j'espère vivre assez de temps pour voir à son tour en ce lieu, à cette place, cette femme qui livre la Russie à la rapacité de ses amants.

Cette femme était Anne-Ivanovna, fille de cet imbécile Ivan, qui avait régné quelque temps avec Pierre Ier.

En voyant cette haine de Dolgorouky, en entendant la manière dont elle se manifestait, la jeune princesse eut peur et se retira.

Puis, arrivée à la maison, en présence de l'officier, elle raconta tout à son frère.

Rien ne pouvait être plus agréable au jeune homme qu'un pareil récit : il n'avait point oublié que c'était avec un des fils de Dolgorouky et par le conseil du vieux prince que Pierre II avait fui de Peterhof. Il s'emporta donc à son tour, menaçant le vieillard, et se promettant de le traiter, à la première rencontre, comme, à son avis, il méritait d'être traité.

Mais alors l'officier intervint.

— Souvenez-vous, lui dit-il, des sentiments de miséricorde qui remplissaient le cœur de votre père mourant. Il n'a cessé, jusqu'au moment où sa voix s'est éteinte, de vous recommander l'oubli des injures. Vous lui avez juré, à son lit de mort, de pardonner à vos ennemis; ne manquez

pas à votre serment, d'autant plus, ajouta l'officier, que, si vous persévériez dans votre dessein; je me verrais forcé de vous reprendre le peu de liberté que je vous ai donné.

Le jeune homme écouta ce bon conseil et ne fit rien de ce qu'il avait dit.

Il sembla que Dieu voulût le récompenser.

Huit jours après la rencontre que sa sœur avait faite du vieux Dolgorouky, un ordre de l'impératrice arriva, qui rappelait à la cour les deux seuls survivants de cette malheureuse famille Menchikof.

Le premier soin des deux jeunes gens fut d'aller à l'église d'Iakoutsk pour remercier Dieu.

Ils devaient nécessairement passer devant la cabane de Dolgorouky; mais ils s'écartèrent le plus qu'il leur fut possible, afin d'éviter la rencontre du vieillard.

Mais celui-ci était à sa fenêtre.

Il les appela.

Les jeunes gens s'approchèrent.

— Puisqu'on vous laisse une liberté qui m'est refusée, venez à moi, jeunes gens, dit-il, et consolons-nous les uns les autres, par la conformité de notre sort et par le récit de nos malheurs.

Menchikof hésita un instant à se rendre à cette invitation de son ennemi; mais, le voyant si malheureux :

— J'avoue, lui dit-il, que je conservais de la haine contre toi; mais, en te retrouvant si misérable, je n'éprouve plus que de la pitié. Je te pardonne donc, comme mon père t'a pardonné; car c'est peut-être à ce sacrifice qu'il a fait à Dieu de ses mauvais sentiments, que nous devons la grâce que nous fait aujourd'hui l'impératrice.

— Et quelle grâce vous fait-elle? demanda curieusement Dolgorouky.

— Elle nous rappelle à la cour.

— Ainsi, vous retournez là-bas? dit Dolgorouky avec un soupir.

— Oui; et, pour qu'on ne nous fasse pas un crime de l'entretien que nous venons d'avoir avec toi, tu ne trouveras point mauvais que nous nous retirions.

— Quand partez-vous? demanda Dolgorouky.

— Demain.

— Adieu donc! dit le vieillard en poussant un soupir. Partez; mais, en partant, oubliez, je vous en supplie, tous les sujets d'inimitié que vous pouvez avoir contre moi. Songez aux malheureux que vous laissez ici, privés des premières nécessités de la vie, et que vous ne verrez plus. Oh! je ne dis *rien*, en parlant de notre misère, qui soit au-dessus de la vérité, et, si vous doutez de mes paroles, regardez mon fils, ma fille et ma bru étendus sur des planches et accablés de maladies qui leur laissent à peine la force de se lever. Allons, un dernier effort de pitié; ne leur refusez pas la consolation de recevoir vos adieux.

Les deux jeunes gens entrèrent dans la hutte, et virent effectivement un spectacle à briser le cœur.

Deux jeunes femmes et un jeune homme, non pas parvenus comme eux, mais de vieille race princière, descendant des anciens souverains de la Russie, étaient couchés, mourants, les unes sur des bancs de bois, l'autre par terre, sur un peu de paille.

Menchikof et sa sœur se regardèrent. Ils sourirent.

Leurs deux cœurs s'étaient compris.

— Écoutez, leur dit le jeune homme, je ne puis rien vous promettre comme influence à la cour, car nous ignorons encore, ma sœur et moi, sur quel pied nous y rentrons. Mais, en attendant, voici ce que nous pouvons faire pour adoucir votre position : nous avons une maison commode, bien pourvue d'approvisionnements, de bestiaux et de volailles; tout cela nous a été envoyé par des amis in-

connus. Eh bien, recevez-le comme nous l'avons reçu, c'est-à-dire de la Providence; recevez-le avec la même joie que nous vous le donnons, et nous serons fiers, en quittant la Sibérie, de nous dire, ma sœur et moi, que nous avons pu faire quelque chose pour de plus malheureux que nous.

Dolgorouky, les larmes aux yeux, prit les mains de la jeune fille et les baisa.

Les malades se soulevèrent sur leur couche et bénirent les deux jeunes gens.

— Nous partons demain, ajouta le jeune Menchikof; ainsi, nous ne vous ferons pas attendre longtemps : demain, dès le matin, vous pourrez prendre possession de la maison.

Et tout fut fait comme il avait été dit.

Le lendemain, au point du jour, Menchikof et sa sœur, abandonnant leur maison à Dolgorouky, à son fils, à sa fille et a sa bru, partirent pour Tobolsk, et de Tobolsk gagnèrent Saint-Pétersbourg.

La tzarine, Anne-Ivanovna, les reçut à merveille, s'attacha la princesse Menchikof en qualité de dame d'honneur, et la maria avec le fils du duc de Biren.

Quant à Alexandre, on lui rendit la cinquantième partie des biens de son père et tout l'argent qu'il pouvait avoir placé sur les banques étrangères.

Mais on ne lui rendit pas le château d'Oranienbaum, qui resta attaché au domaine de la couronne, et ne conserva, comme cachet de ses anciens maîtres, que cette gigantesque couronne princière qui surmonte le pavillon principal.

J'oubliais de dire que la jeune princesse Menchikof, devenue duchesse de Biren, conserva précieusement dans un coffre les habits de paysanne sibérienne avec lesquels elle était rentrée à Saint-Pétersbourg, et que, toutes les semaines, le jour où avait eu lieu cette rentrée, elle allait leur faire une visite, pour que son cœur restât humble

dans cette prospérité, si passagère à toutes les cours, et particulièrement à celle des empereurs de Russie.

XL.

CHOSES DIFFICILES A DIRE

Ainsi, le château d'Oranienbaum, où je n'avais cru retrouver qu'un souvenir historique, l'arrestation de Pierre III, venait de m'en offrir un second : la chute de Menchikof.

Je ne saurais expliquer l'immense intérêt qu'ont pour moi les choses qui ont vu, ces choses fussent-elles inanimées et insensibles.

C'est que, en effet, pour l'historien poëte, rien n'est insensible, rien n'est inanimé. Ce que son imagination voit se reflète sur les objets qui ont vu, et donne à ces objets des aspects particuliers. Il cherche et trouve sur eux des traces des événements, qui n'existent probablement pas, mais qui lui apparaissent visibles et parlantes. Un tableau de ces événements, tracé par la main d'un peintre, si habile que soit cette main, lui dirait moins de choses que ces ombres insaisissables qu'il voit flotter au moment où la nuit vient, où le crépuscule s'épaissit, et qui, fantômes de son imagination, deviennent à ses yeux des spectres historiques, accomplissant de nouveau chaque jour, à l'heure où elle s'est accomplie, la catastrophe dont vous venez chercher des vestiges.

Oranienbaum avait été témoin encore, nous l'avons dit, d'une chute plus terrible et plus profonde que celle de Menchikof : c'était celle de Pierre III.

C'est à Oranienbaum que Pierre III fut arrêté, par l'ordre de sa femme Catherine.

Nous sommes sur les lieux où se passa ce drame, assez inconnu, même à la Russie. Racontons comment il s'accomplit.

Élisabeth, la seconde fille de Pierre Ier, était montée sur le trône à l'âge de trente-trois ans, en repoussant du pied le berceau du petit Ivan-Antonovitch, nommé tzar à l'âge de quatre ou cinq mois, sous la régence de sa mère.

C'était, nous l'avons dit, un grand philosophe épicurien que l'impératrice Élisabeth, aimant fort le plaisir; aussi, de peur qu'un mari ne la gênât, avait-elle résolu de ne pas se marier.

Mais, comme aucun gouvernement n'est stable qu'alors que, sur les marches du trône, on voit non-seulement le souverain régnant, mais encore l'héritier présomptif, Élisabeth fit venir près d'elle son neveu, le duc de Holstein-Gottorp, qu'elle reconnut pour son successeur.

Le jeune duc arriva à Saint-Pétersbourg le 5 février 1742. Il était né le 21 février 1728.

Quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans, sa tante Élisabeth s'empressa de lui chercher une femme.

Son choix tomba sur la princesse Sophie d'Anhalt-Zerbst, dont le père, gouverneur de Stettin, eut grand'peine à donner sa fille à l'héritier d'un trône dont on était si peu sûr d'hériter.

Nous disons *Sophie* d'Anhalt-Zerbst, parce que celle qui fut depuis la Sémiramis du Nord, comme l'appelait Voltaire, ne prit ce nom de Catherine, sous lequel elle devint si célèbre, qu'en embrassant la religion grecque.

Elle était née à Stettin le 2 mai 1729; elle avait, en con-

séquence, huit ou neuf mois de moins que son futur mari.

Le mariage fut célébré le 1er septembre 1745.

L'époux avait seize ans; l'épouse, dix-sept.

L'époux était faible de corps, faible d'esprit; livrée à des mercenaires, son éducation avait été négligée : il avait le front déprimé, l'œil atone, la lèvre inférieure un peu pendante.

Il avait encore une autre infirmité sur laquelle nous serons bien obligé de revenir, si difficile qu'il soit d'aborder un pareil sujet.

Catherine, au contraire, avait un charmant esprit, des manières royales, une beauté plantureuse, une fraîcheur de rose ou de pêche; avec cela un caractère ferme, audacieux, résolu, aventureux, persévérant, tempéré par une grâce parfaite, de l'insinuation, de la complaisance, tout ce qu'il faut, non-seulement pour prendre de l'ascendant sur les hommes, mais encore pour le conserver.

Le mariage se fit; seulement, il ne s'accomplit pas.

Qui s'y opposa?

Cette infirmité dont nous avons parlé tout à l'heure et qui empêcha, pendant sept ans, Louis XVI d'accomplir son mariage avec Marie-Antoinette.

Le jeune grand-duc avait ce que l'on appelle, en langue médicale, *le frein*.

Les efforts conjugaux du jeune prince furent donc inutiles et n'eurent aucun résultat.

A l'aide d'une très-rapide et très-légère opération, on pouvait tout amener à bien. Mais le grand duc, qui devait mourir si douloureusement, craignait la douleur et ne voulait pas s'y prêter.

Seulement, ici se présentait un grave embarras.

Au nombre des vieilles coutumes russes, conservées dans la Russie moderne, était celle d'envoyer, dans une cassette,

aux grands parents, la preuve de la virginité de la jeune épousée.

Cette preuve, Pierre, ou plutôt Catherine, ne pouvait pas la donner, puisqu'elle n'avait pas été le moins du monde épousée.

La jeune femme déclara que, ne voulant pas être soupçonnée, elle déclarerait hautement l'impuissance de son époux.

Pierre eut honte de cette impuissance; il demanda s'il n'y avait pas quelque moyen de tout concilier.

Une matrone en proposa un bien simple : c'était de sacrifier, comme autrefois, un coq à Esculape et de faire, du sang de l'animal, la preuve que ne pouvait fournir l'homme.

Pierre y consentit; la ruse eut un plein succès près d'Élisabeth; mais, du premier coup, le grand-duc se trouva sous la dépendance de sa femme.

Elle savait son secret.

Seulement, le but que s'était proposé l'impératrice régnante de créer une dynastie était loin d'être atteint; au bout de neuf ans de mariage, l'héritier était encore sans héritier.

Cette absence de progéniture tourmentait fort la bonne impératrice Élisabeth, qui ne manquait pas d'enfants, *elle*, mais qui, décemment, ne pouvait pas les proclamer les successeurs de Pierre III.

Elle s'en plaignit à Catherine, laquelle lui répondit qu'elle ne croyait pas qu'il y eût de sa faute.

L'impératrice se fit donner des explications, et, comme c'était une personne d'un grand entendement, Catherine n'eut point de peine à se disculper devant elle.

Elle fit venir le médecin du jeune grand-duc, et *l'invita* à faire une démarche près de son illustre client.

La *démarche fut inutile. Pierre III, ou plutôt le* jeune

grand-duc, se trouvait fort bien tel qu'il était et n'éprouvait aucunement le besoin de faire à sa personne un changement, si minime qu'il fût.

Il fallait cependant une postérité au grand-duc, de quelque part qu'elle vînt.

Or, voici comment on raconte que s'y prit la bonne impératrice pour en venir à ses fins.

Le grand-duc avait un favori nommé Soltikof. Ce favori était jeune, bien fait, hardi, entreprenant, homme à bonnes fortunes enfin.

Il paraissait fort épris de la grande-duchesse.

C'était déjà une portion de la besogne faite.

On lui fit *comprendre en haut lieu qu'il pouvait présenter ses hommages* et qu'on ne le trouverait pas mauvais.

En même temps qu'il recevait cet encouragement de la bouche même de l'impératrice, à ce que l'on assure, le grand chancelier Bestuchef était chargé d'édifier la grande-duchesse sur la nécessité d'avoir un enfant.

Le grand chancelier lui demanda, on ne sait à quel propos, ce qu'elle pensait du comte Soltikof.

Catherine avait l'esprit vif: elle comprit facilement.

— Je n'ai point encore d'opinion bien formée sur lui, dit-elle; mais amenez-le-moi ce soir.

Neuf mois après, le charme était rompu, et, le 1er octobre 1755, la grande-duchesse accouchait d'un fils qui recevait au baptême le nom de Paul-Petrovitch, c'est-à-dire de Paul fils de Pierre.

Et, à la rigueur, Pierre pouvait croire que Paul était son fils.

Comment cela?

C'est ce que nous allons essayer de vous raconter.

Nous disons essayer, attendu qu'un pareil récit, vous le comprenez bien, chers lecteurs, ne va pas comme sur des roulettes.

La grande-duchesse enceinte, il fallait sous peine de querelle conjugale, coiffer le jeune grand-duc de cette paternité.

Ce fut encore Soltikof qui se chargea de la commission.

Pierre, à part les plaisirs amoureux, faisait joyeuse vie. Il donnait à souper deux ou trois fois par semaine, et presque toujours le souper dégénérait en orgie.

A l'un de ces soupers, on fit assister plusieurs femmes, de mœurs assez légères pour qu'elles ne s'effarouchassent point de ce qu'on pouvait leur dire et même leur faire.

Seulement, selon son habitude, le grand-duc devait rester spectateur.

Ses jeunes compagnons, et particulièrement Soltikof, lui firent si bien honte de son inaction, que, pressé par eux, il consentit à avoir une nouvelle entrevue avec son chirurgien. Ce consentement donné, on porta au courage du prince de si nombreux toasts, que, ses forces n'égalant pas son courage, il tomba ivre-mort.

Soltikof, qui avait conservé, sinon sa sobriété, du moins sa raison, courut à la porte, introduisit le chirurgien, et l'opération se fit séance tenante, presque sans que le prince s'en aperçût.

Quelques jours après, il était assez complétement guéri pour faire près de la grande-duchesse une seconde tentative conjugale.

Cette tentative réussit d'autant mieux, qu'il n'y avait plus d'obstacle ni d'un côté ni de l'autre.

Mais voyez l'étrange caractère du grand-duc : au lieu d'être satisfait, il se fâcha et courut se plaindre à l'impératrice.

— Mais qu'est-ce donc, lui demanda celle-ci, qu'une certaine cassette que vous m'avez envoyée il y a neuf ans, contenant, selon notre vieille coutume russe, les preuves de votre triomphe conjugal?

Pierre se tut; il était pris dans son propre filet. Il s'éloigna

complétement de la grande-duchesse et prit pour maîtresse mademoiselle Voronzof, nièce du grand chancelier.

La grossesse de la grande-duchesse suivit son cours malgré la bouderie du grand-duc, et, comme nous l'avons dit, la grande-duchesse, le 1er octobre 1755, accoucha d'un prince, qui fut plus tard cet empereur Paul dont nous vous avons raconté la mort avant de vous raconter sa naissance.

Selon la coutume, la nouvelle de l'heureuse délivrance de la grande-duchesse fut notifiée aux autres puissances.

Le comte Soltikof, qui, en qualité de favori du jeune grand-duc, paraissait prendre la part la plus vive à cette nouvelle, fut chargé de la porter au roi de Suède.

Soltikof *partit, comptant bien ne faire qu'aller et revenir.*

Mais, comme il revenait, un courrier l'arrêta court.

Il était nommé ministre résident à Hambourg, avec défense de rentrer dans la capitale de toutes les Russies.

Il fallut obéir; Soltikof se rendit à sa destination.

La grande-duchesse pria, pleura, implora; mais on avait obtenu d'elle tout ce qu'on voulait obtenir, c'est-à-dire un héritier.

Quelle raison fit prendre en haine à Catherine son fils Paul? Fut-ce la laideur de l'enfant, qui était inconcevable, venant, des deux côtés, de si brillante source? On n'en sait rien; *mais*, ce que nul n'ignore, c'est que, dès l'enfance du grand-duc, sa mère *commença* de le haïr.

Une autre tradition plane encore sur la naissance de Paul : c'est qu'il serait un des huit ou neuf enfants de l'impératrice Élisabeth, dont elle aurait forcé la grande-duchesse Catherine d'adopter la maternité; mais cette version est à la fois peu probable et peu accréditée.

Revenons donc à l'isolement de la pauvre grande-duchesse, séparée de son bien-aimé Soltikof, et à ce qui s'en suivit.

Comme elle était plongée au plus profond de son ennui, intervint le chevalier William, ambassadeur d'Angleterre, homme d'une imagination hardie et d'une conversation séduisante qui, s'approchant d'elle, lui dit :

— Madame, la douceur est le mérite des victimes : les intrigues sourdes et les ressentiments cachés ne sont dignes ni de votre rang ni de votre génie ; la plupart des hommes étant faibles, les caractères décidés sont toujours imposants. En cessant de vous contraindre, en déclarant hautement ceux que vous honorez de vos bontés, en faisant voir, enfin, que vous vous tiendrez offensée de tout ce que l'on fera contre vous, vous vivrez selon vos volontés.

Et il acheva cette harangue en annonçant à la grande-duchesse qu'il lui présenterait le même soir un jeune Polonais nommé Poniatovsky.

Ce jeune Polonais était l'ami intime de sir William, et, comme il était fort beau et que sir William était fort dépravé, on avait tenu, à l'endroit de leur liaison, des propos qui n'étaient à l'avantage ni de l'un ni de l'autre.

En attendant, Stanislas, — c'était le nom de baptême de l'ami de sir William, — en attendant, Stanislas remplissait les fonctions de secrétaire d'ambassade.

Il fut présenté le soir même. L'ambassadeur usait de ses priviléges politiques : on ne pouvait lui refuser sans insulte la porte de la grande-duchesse.

Dès lendemain, la grande-duchesse eut, avec le beau secrétaire d'ambassade, chez le consul anglais, M. Wrongton, un rendez-vous, où elle vint déguisée en homme.

Sir William veillait sur les deux amants.

Vous voyez que sir William était un homme qui entendait largement ses fonctions d'ambassadeur, et qui ne négligeait rien pour faire, sinon dans le présent, du moins dans l'avenir, des amis à l'Angleterre.

Le lendemain, Stanislas Poniatovsky partit pour Varsovie ;

et, afin de n'être pas, à son retour, traité comme Soltikof, il rentra à Saint-Pétersbourg avec le titre de ministre de Pologne.

A partir de ce moment, il était inviolable.

Revenons au grand-duc Pierre; l'attention que nous avons donnée à la grande-duchesse nous l'a fait, à part le rapport physique, un peu négliger.

C'est un tort que nous allons réparer, en tâchant de donner une idée de ce qu'il était, d'abord comme position suprême, ensuite comme éducation et comme caractère.

Dès la première jeunesse, il avait été souverain du Holstein; mais, comme réunissant à la fois le sang de Charles XII et de Pierre 1er, *il se vit à la fois élu roi de Suède par les états et appelé, par la tzarine, à l'hérédité du trône de Russie.*

En choisissant la Russie, il avait fait tomber la couronne sur la tête de son oncle.

Deux siècles avaient travaillé à porter un homme à ce point d'élévation, et une décision du hasard, ou plutôt un mystère de la Providence, qui préparait pour la Russie le règne de Catherine, l'en avait fait naître indigne.

Quant à son caractère, qui présentait deux faces si opposées, il tenait sans doute à l'éducation qu'il avait reçue. Cette éducation avait été confiée à deux gouverneurs d'un *haut mérite*, mais qui avaient eu le malheur de pétrir leur élève comme une pâte à grand homme. Aussi, lorsqu'il s'agit de le faire passer en Russie, où l'on considérait que Pierre 1er était assez grand homme pour lui et toute sa race, on tira le jeune grand-duc des mains de ses premiers précepteurs, et on le mit aux mains des plus futiles courtisans d'Élisabeth. De là ces aspirations vers les grandes choses, qui, manquant aussitôt d'haleine, se traduisaient par des actes inférieurs et des actions basses. Désireux d'atteindre aux sphères élevées, sa nature infime ne lui permettait de

ressembler aux héros qu'il prenait pour exemple que par leurs petitesses et leurs puérilités. Parce que Pierre 1er avait passé par tous les grades de l'armée, Pierre III voulut faire comme lui; seulement, au lieu de parvenir, comme son aïeul, au grade de général en chef, il s'arrêta à celui de caporal. Il avait la rage de l'exercice à la prussienne. Nous avons vu qu'il avait occupé à cela ses plus doux tête-à-tête avec la grande-duchesse, et, pour ne pas faire murmurer les vieux régiments russes qui avaient conservé fidèlement les traditions de Pierre 1er, on avait abandonné au grand-duc, outre des soldats de plomb et des canons de bois qu'il faisait manœuvrer le soir, de malheureux soldats holsteinois, dont il était le souverain. Sa figure, naturellement ridicule, devint plus ridicule encore sous le costume de Frédéric II, dont il outrait l'imitation. Ses guêtres, qu'il ne quittait jamais, même la nuit, à ce que prétendait Catherine, lui ôtaient les mouvements si nécessaires des genoux et le forçaient de marcher et de s'asseoir tout d'une pièce, comme ces soldats de plomb qui, après les soldats de chair, étaient son plus grand amusement. Un immense chapeau, bizarrement retroussé, couvrait un petit visage laid, d'une physionomie assez vive, et qui parfois pouvait devenir malin, à la manière de celui des singes, dont il semblait avoir étudié, pour les reproduire, les plus capricieuses grimaces.

Ajoutez à tout cela le bruit qui s'était répandu de l'impuissance du grand-duc, bruit que la naissance du prince Paul et la faveur publique de mademoiselle Voronzof n'avaient pu effacer dans l'esprit du public, qui n'avait pas été initié aux mystères chirurgicaux que j'ai révélés à mes lecteurs.

On eût cru, au premier abord, qu'un pareil homme devait laisser sa femme maîtresse de toutes ses actions; celle-ci le laissait si bien maître de toutes les siennes!

Point : le grand-duc était jaloux.

Une nuit, Poniatovsky tomba dans un piége que Pierre lui avait tendu avec tout le génie militaire dont il était capable.

Poniatovsky, ministre de Pologne, invoqua le droit des gens.

Pierre, au lieu de le faire assassiner comme eût fait le premier souverain venu, ou de le tuer lui-même comme eût fait le premier mari offensé, le déposa au corps de garde, comme eût fait un caporal conduisant sa ronde de nuit.

Puis il dépêcha un messager à l'amant en titre de l'impératrice Élisabeth, pour prévenir celui qui gouvernait momentanément la Russie de ce qui se passait.

Mais, pendant que le courrier remplissait son message, la grande-duchesse, de son côté, venait trouver son mari, et abordait franchement la question des droits mutuels dans un ménage bien organisé, et lui demandait de lui laisser son amant, lui promettant de son côté de ne pas le tracasser à l'endroit de mademoiselle Voronzof; et, comme la maison militaire du grand-duc absorbait son revenu, elle offrit de faire à mademoiselle Voronzof une pension sur sa cassette particulière.

On ne pouvait pas être plus accommodante; aussi l'offre toucha-t-elle le grand-duc.

Il donna l'ordre de laisser la porte du corps de garde ouverte. Il n'en fallait pas tant à Poniatovsky, qui avait l'habitude de passer par les portes entre-bâillées.

Il s'éclipsa et, par sa fuite, constata la première victoire de Catherine sur son époux.

En général habile, Catherine profita de son succès.

Elle prépara tout dans sa petite cour, qui commençait déjà à se séparer de celle du grand-duc, pour la déchéance de son mari, la substitution de son fils à l'empire, et sa régence à elle.

Seulement, pour arriver à ce but, il fallait deux choses :

ou attendre la mort de l'impératrice, ou la décider à déposséder son neveu.

Attendre la mort d'Élisabeth, ce pouvait être long; la décider à déposséder son neveu, c'était, à coup sûr, chose difficile.

C'était un caractère fort timide et fort irrésolu, que celui de l'impératrice Élisabeth. Un jour qu'elle avait commencé de signer un traité d'alliance avec une cour étrangère, elle refusa d'écrire les quatre dernières lettres de son nom, parce qu'une guêpe s'était posée sur sa plume, ce qu'elle regardait comme un mauvais présage.

Le petit complot n'en allait pas moins son chemin, grâce au grand chancelier Bestuchef, qui était tout à la grande-duchesse. On se souvient que c'était lui qui le premier lui avait dit à l'oreille deux mots de Soltikof.

Tout en conspirant, le chef de la conspiration accoucha d'une fille qui ne vécut que cinq mois.

Par malheur, une cabale de cour renversa le grand chancelier. L'impératrice prit un nouvel amant favorable au malheureux Ivan-Antonovitch, dont nous vous avons déjà parlé, et, par conséquent, défavorable à la combinaison de Catherine. L'impératrice écrivit au roi de Pologne pour qu'il rappelât son ministre Poniatovsky. Poniatovsky fut rappelé; sir William passa à une nouvelle ambassade, et tout l'échafaudage des projets de la grande-duchesse s'écroula.

Pour comble d'infortune, elle était publiquement brouillée avec son mari.

Elle tomba dans le plus profond isolement.

On alla jusqu'à lui enlever sa femme de chambre favorite, et la mettre en prison.

Un instant, elle crut tout perdu, et, doutant de son génie, désespérant de sa destinée, elle courut se jeter aux genoux

de l'impératrice, lui demandant la permission de se retirer chez sa mère.

Elle allait plus loin : elle laissait le jeune grand-duc, son mari, libre de prendre une autre femme.

L'impératrice éluda.

Alors, Catherine en prit son parti; elle s'enferma dans une impénétrable obscurité, et y passa les trois dernières années de la vie de l'impératrice Élisabeth.

Enfin, le 5 janvier 1752, M. Keith, successeur de sir William, écrivait à son gouvernement :

« L'impératrice Élisabeth est morte cette après-midi à deux heures. Elle fut prise, dimanche passé, d'une violente hémorrhagie; depuis ce moment, on a désespéré de ses jours. Pourtant, quoique faible, elle avait l'usage de tous ses sens. Hier, sentant qu'elle s'en allait, elle envoya chercher le grand-duc et la grande-duchesse, leur fit ses adieux avec une tendresse profonde, et s'exprima avec beaucoup de présence d'esprit et beaucoup de résignation. »

De son côté, l'ambassadeur de France, M. de Breteuil, écrivait :

« L'impératrice, se sentant mourir, fit appeler le grand-duc et la grande-duchesse. Elle recommanda au premier d'avoir de la bonté pour ses sujets, et de rechercher leur amour; elle le conjura de vivre en bonne intelligence et en union avec sa femme, et finit par s'étendre beaucoup sur sa tendresse pour le jeune duc Paul, disant au père qu'elle lui demandait, comme la marque la plus sensible et la plus sûre de sa reconnaissance pour elle, de chérir son enfant.

M. le grand-duc promit tout cela.

Quand il monta sur le trône sous le nom de Pierre III, il venait d'atteindre sa trente-quatrième année.

Longtemps maintenu sous une tutuelle sévère, il se donna du plein pouvoir à cœur joie.

Il inaugura son règne par le fameux édit qui accordait et

qui accorde encore aujourd'hui à la noblesse russe les droits des peuples libres.

A la promulgation de cet édit, l'enthousiasme fut si grand, que l'aristocratie proposa de lui ériger une statue d'or pur, ce qui n'a été fait encore, autant que je puis me le rappeler, pour aucun souverain.

Il est vrai que la proposition n'eut pas de suite.

XLI

PIERRE III

A peine sur le trône, le nouveau souverain donna ordre de frapper monnaie à son effigie.

De la part de Pierre III, ce n'était point par amour-propre.

L'artiste chargé de ce soin présenta son modèle à l'empereur. C'était un graveur idéaliste; tout en conservant quelque ressemblance avec les traits du tzar, il avait tenté une chose qui n'était pas facile : c'était de leur donner un peu de noblesse.

Une branche des lauriers que devait cueillir le futur vainqueur, ornait déjà la tête et ceignait la chevelure flottante.

Pierre III était réaliste, il ne voulut pas de ce mensonge. Il repoussa le modèle en disant :

— Je ressemblerais au roi de France.

Et, pour ne pas ressembler au roi de France, il voulut être représenté coiffé en soldat; ce qui s'exécuta d'une façon si ridicule, que c'était non seulement avec joie, mais encore avec hilarité que l'on recevait les monnaies nouvelles.

En même temps, — chose qui excitait moins de gaieté quoiqu'elle valût mieux, et peut-être même parce qu'elle valait mieux, — il rappela tous les exilés de Sibérie.

Trois alors reparurent qui avaient joué un grand rôle.

Le premier, c'était Biren; il avait soixante-quinze ans.

Ses cheveux avaient blanchi; mais le visage de l'homme terrible qui, pendant neuf années de puissance, avait fait mourir onze mille créatures humaines de mort violente et dans des supplices dont quelques-uns, comme ceux de Phalaris et de Néron, avaient l'avantage d'être inventés par celui qui les appliquait, son visage, disons-nous, était resté rude et sévère. A la mort de sa royale maîtresse, il avait tenté de lui succéder, et, pour donner une victime en expiation à la haîne publique, il avait fait exécuter un de ses principaux agents, un bâillon à la bouche, rejetant sur lui toute l'iniquité de ses neuf ans de tyrannie. Colosse aux pieds d'argile, la première attaque tentée contre lui l'avait renversé. Trois semaines d'autorité souveraine lui avaient coûté vingt ans d'exil, et voilà qu'il rentrait vieillard, près de rendre compte à Dieu du sang versé par lui dans cette ville où il avait régné du haut d'un échafaud, et où tous ceux qu'il rencontrait avaient droit de lui reprocher la mort d'un père, d'un fils, d'un frère ou d'un ami!

Le second, c'était Munich, ce même Munich qui l'avait renversé pour mettre sur le trône ce pauvre petit Ivan, âgé de trois mois, et qui paya, lui, son passage au trône, passage si rapide, qu'il fut à peine vu par ses contemporains, qu'il est à peine constaté dans l'histoire, par vingt-trois ans de captivité, dix ans d'idiotisme et une mort terrible.

Renversé à son tour, Munich avait tranquillement, on se le rappelle, monté à l'échafaud, où il devait être *écartelé*, et où il avait reçu sa grâce du même visage qu'il y attendait la mort. Exilé en Sibérie, emprisonné dans une maison perdue au milieu de marais impraticables et pestilentiels, il avait survécu à l'empoisonnement atmosphérique comme il avait survécu à l'échafaud, faisant trembler, du fond de sa prison, les gouverneurs des contrées voisines.

Il revenait à quatre-vingt-deux ans, splendide vieillard, avec une barbe et des cheveux qui, depuis le jour de son exil, n'avaient point été touchés par le rasoir ou les ciseaux. A la porte de Saint-Pétersbourg, il trouva trente-trois de ses *descendants qui s'étaient réunis pour* le recevoir et qui l'attendaient, et, à cette vue, cet *homme*, des yeux duquel les plus terribles catastrophes n'avaient pu tirer une larme, fondit en pleurs.

L'empereur eut l'idée étrange, insensée, de rapprocher l'une de l'autre ces deux montagnes aux sommets couverts de neige, ce Chimboraço et cet Himalaya, séparés par un Atlantique de révolutions et de crimes. Il voulut réconcilier ces deux titans qui avaient lutté corps à corps comme Hercule et Antée. Il les fit venir devant lui, pygmée qui ne leur allait pas à la cheville, fit apporter trois verres, et voulut qu'ils trinquassent non seulement avec lui, *mais ensemble*. Tout à coup, et comme chacun tenait déjà son verre à la main, on vint parler bas à *l'oreille de l'empereur*. Il but en écoutant ce qu'on lui disait, et sortit pour y répondre.

Eux, alors, se trouvèrent seuls en face l'un de l'autre, se regardèrent avec haine, se sourirent avec dédain, et, reposant chacun leur verre plein sur la table, sortirent par une porte opposée, se séparant cette fois pour ne plus se rencontrer qu'au pied du trône de Dieu.

Puis, après eux, par ordre de date et surtout de mérite,

venait ce Lestocq, ce chirurgien auquel l'impératrice Élisabeth avait dû le trône sur lequel elle s'était assise vingt et un ans.

Nous avons déjà raconté son histoire.

Et tout cela revenait, et, en revenant, tout cela remplissait la cour de Pierre III d'ennemis irréconciliables, de gracies avides de rentrer non-seulement dans leur patrie, mais encore dans leurs biens; qui tous allongeaient la main dans le passé pour repêcher, au milieu de l'immense naufrage, un débris de leur fortune. On les conduisait alors dans les magasins immenses où, selon l'usage du pays sont conservées toutes les confiscations; alors, chacun cherchait, dans cette poussière de la grandeur des règnes évanouis, ce qui lui avait appartenu : ordres en diamants, tabatières impériales, portraits de souverains, meubles précieux, présents dont autrefois les rois avaient acheté leur conscience, prix de quelques rares dévouements, mais, à coup sûr, de nombreuses lâchetés.

Et, au milieu de ces épaves vivantes, Pierre III trébuchait de fautes en imprudences. Il envoyait au sénat lois sur lois, toutes modelées sur celles de la Prusse, et que l'on appelle encore aujourd'hui le Code Frédéric. Il blessait chaque jour son peuple par des préférences pour des coutumes étrangères; il fatiguait chaque jour, par des exercices exagérés, les gardes, ces maîtres du trône, modernes prétoriens, qui avaient succédé aux strélitz, et qui, sous les deux règnes de femmes qui avaient précédé celui de Pierre III, avaient pris l'habitude d'un service régulier et tranquille.

Il y avait plus : l'empereur allait les conduire en Holstein, résolu de les employer à venger les injures que, depuis deux cents ans, ses ancêtres recevaient du Danemark. Mais ce qui flattait le plus cet adepte couronné, c'était d'avoir sur sa route une entrevue avec son idole; c'était,

comme un humble adorateur, de baiser la main du grand Frédéric, c'était de mettre aux ordres de ce savant tacticien une armée de cent mille hommes, avec laquelle le fondateur reformerait sa Prusse, encore aujourd'hui si mal taillée, qu'on ne sait, en jetant les yeux sur la carte, comment, géographiquement parlant, peut vivre ce serpent immense, dont la tête touche à Thionville, la queue à Mémel, et qui a une bosse au ventre pour avoir avalé la Saxe.

Il est vrai que la bosse est moderne et date de 1815.

En attendant, le temps se passait en fêtes et en orgies. Ce roi impuissant, ou à peu près, s'entourait de femmes qu'il enlevait à leurs époux pour les livrer à ses favoris. Il enfermait avec ses plus jolies sujettes l'ambassadeur du roi de Prusse, qui ne partageait point, à l'endroit des femmes, la haine de son maître, et, pour qu'il ne fût point dérangé dans ses plaisirs, il montait la garde à la porte de sa chambre, une épée nue à la main, en répondant au grand chancelier qui se présentait pour un travail :

—Vous voyez bien que c'est impossible; je suis de faction !

Cinq mois s'étaient déjà écoulés depuis l'avénement au trône de Pierre III, et ces cinq mois n'avaient été qu'un long festin, dans lequel, hommes et femmes, courtisans et courtisanes, — Pierre III prétendait que, parmi les femmes, il n'y avait pas de rang, — s'enivraient de bière anglaise et de fumée de tabac, sans que, quelque rang que ces dames occupassent, l'empereur leur permît de rentrer chez elles. Et ces repas duraient jusqu'à ce que, brisées de fatigue, de veilles et de plaisirs, elles s'endormissent sur les sofas, au bruit des verres brisés et des chansons mourantes, comme les lumières qui pâlissaient aux clartés du jour.

Mais ce qu'il y avait de pis dans tout cela, c'est qu'à chaque moment il faisait parade de son mépris pour les Russes. Les soldats en plomb, les canons en bois dont on

lui avait permis de s'amuser quand il était grand-duc, ne lui suffisaient plus.

Nous avons dit de quelle façon il tourmentait les soldats de chair et d'os depuis qu'il était empereur. Mais ce n'était pas le tout. Maintenant qu'il avait des canons de cuivre, de vrais canons, il voulait que des salves continuelles lui rappelassent le bruit de la guerre.

Un jour, il donna l'ordre qu'on tirât en même temps cent pièces de grosse artillerie. Il fallut, — et ce fut chose difficile, — pour lui faire passer cette fantaisie, le convaincre qu'à une pareille détonation, pas une maison de la ville ne resterait debout.

Jouet de ses favoris, qui vendaient leur protection près de lui, il en prit deux sur le fait, se fit rendre l'argent qu'ils avaient empoché, les roua de coups, et, le même jour, dîna avec eux, sans qu'ils eussent paru avoir perdu la moindre parcelle de leur crédit.

— C'est ainsi, disait-il, que faisait mon aïeul Pierre le Grand.

Puis, vraie ou fausse, on racontait chaque matin quelque nouvelle qui faisait bruit, éclat, scandale.

Entre autres choses, on disait que l'empereur avait rappelé de Hambourg le comte Soltikof, premier amant de Catherine et que l'on disait être le père du jeune grand-duc Paul, et qu'il le pressait, tantôt par prières, tantôt par menaces, de déclarer sa paternité. Alors, ajoutait-on, cette déclaration faite, il désavouerait celui que la loi de la succession à la couronne lui donnait pour fils. Sa favorite, qui commençait à montrer une ambition démesurée, serait élevée au rang d'impératrice, et Catherine, répudiée. On démarierait en même temps les jeunes femmes de la cour qui avaient des plaintes à faire contre leurs maris, et déjà douze lits, affirmait-on, étaient commandés pour douze noces prochaines.

De son côté, l'impératrice, depuis trois ans isolée et tranquille, avait fait oublier, dans le silence qui l'entourait, le scandale de ses premières amours. Elle affectait une piété qui touchait profondément le peuple russe, dont la religion est tout extérieure; elle se faisait aimer des soldats en causant avec les sentinelles, en interrogeant les chefs, en leur donnant sa main à baiser. Un soir, elle traversait une galerie obscure, un factionnaire lui présente les armes.

— Comment m'as-tu reconnue dans la nuit? lui demanda-t-elle.

— Mère, lui répondit le soldat dans son style oriental, qui ne te reconnaîtrait? N'éclaires-tu pas les lieux où tu passes?

Maltraitée par l'empereur chaque fois qu'elle paraissait devant lui, disgraciée publiquement, répudiée de fait, sinon de droit, elle disait à qui voulait l'entendre qu'elle avait à craindre les dernières violences de la part de son époux. Lorsqu'elle paraissait en public, son sourire était celui d'une tristesse résignée; comme malgré elle, alors, elle laissait couler ses larmes, et, par la pitié qu'elle tentait d'inspirer, elle se préparait une armé pour la lutte qu'elle s'apprêtait à soutenir. Ses partisans secrets — et elle en avait beaucoup — disaient qu'ils s'étonnaient chaque jour de la retrouver vivante encore; ils parlaient de tentatives d'empoisonnement qui, ayant échoué jusqu'alors par le zèle des personnes qui ne servaient plus l'impératrice que par dévouement, pouvaient, en se renouvelant tous les jours, réussir enfin.

Ces bruits prirent une nouvelle consistance lorsque l'on vit que l'empereur rapprochait de Saint-Pétersbourg ce malheureux Ivan, captif presque dès sa naissance, et lorsqu'on sut qu'il l'avait été visiter dans sa prison.

La démarche, en effet, était significative; adopté comme son héritier par l'impératrice Anne, chassé arbitraire-

ment et violemment du trône par Élisabeth, Ivan était l'héritier naturel de Pierre, en supposant, ce qui était probable, que Pierre n'eût pas d'héritier.

Aussi était-il facile, — de même que le marin, à certains courants d'air traversant l'espace, à certains nuages s'amassant au ciel, reconnaît l'approche de la tempête, — aussi était-il facile de reconnaître, au sol mouvant, pour ainsi dire, sous les pieds, qu'un de ces tremblements de terre où un trône chancelle et où une tête couronnée disparaît était imminent. Les conversations n'étaient que plaintes, que murmures, questions timides, mots entrecoupés; chacun, sentant qu'un tel état de choses ne pouvait durer, cherchait à sonder son voisin et à savoir ce qu'il pensait, pour lui communiquer sa propre pensée. L'impératrice, de chagrine, devenait sérieuse, et peu à peu sa physionomie reprenait ce calme sous lequel les grands cœurs cachent les vastes desseins. Le peuple tressaillait à des bruits semés avec artifice; les soldats étaient réveillés en sursaut par des tambours invisibles qui semblaient leur dire de se tenir sur leurs gardes; les cris : « Aux armes! » retentissaient dans la nuit, poussés par des voix mystérieuses; alors, dans les corps de garde, dans les casernes, jusque dans les cours du palais, ils s'assemblaient, se demandant les uns aux autres :

— Qu'est-il arrivé à notre mère?

Mais tous secouaient la tête et répétaient tristement :

— Pas de chef! pas de chef!

Tous se trompaient; il y avait un chef, et même deux chefs.

Dans l'armée se trouvait un gentilhomme parfaitement inconnu, possédant quelques paysans esclaves, ayant ses frères soldats dans le régiment des gardes, aide de camp lui-même du grand maître de l'artillerie, avec cela d'une belle figure, d'une taille colossale, d'une force prodigieuse: il roulait une assiette d'argent comme un cornet de papier,

brisait un verre en écartant les doigts, et arrêtait, par le ressort de derrière, un drojky lancé au grand galop.

Il se nommait Grégoire Orlof, il était le descendant de ce jeune strélitz auquel nous avons vu Pierre Ier faire grâce pendant cette terrible journée où tombèrent deux mille têtes et où quatre mille cadavres se balancèrent aux cordes des gibets.

Ses quatre frères, qui, ainsi que nous l'avons dit, servaient dans le régiment des gardes, se nommaient Ivan, Alexis, Fédor et Vladimir.

Catherine avait remarqué Grégoire. Dès cette époque, la robuste femelle avait pour les beaux hommes ce coup d'œil connaisseur que les maquignons ont pour les bons chevaux.

Une occasion se présenta pour l'impératrice de donner au bel Orlof une preuve de l'intérêt qu'elle lui portait.

Le général dont Grégoire Orlof était l'aide de camp se trouvait l'amant de la princesse Kourakine, l'une des plus charmantes femmes de la cour.

Orlof était son amant secret; — son amant secret, nous nous trompons, car tout le monde connaissait cette liaison, excepté celui qui avait tout intérêt à la connaître.

Une imprudence des amants lui apprit tout.

Orlof, disgracié, s'attendait à être envoyé en Sibérie, quand une main invisible arrêta la punition suspendue au-dessus de sa tête.

Cette main était celle de la grande-duchesse : — Catherine, alors, n'était pas encore impératrice.

Un bonheur ne vient jamais seul. Un soir, une duègne, comme dans les comédies espagnoles, un doigt sur la bouche, lui signe à Orlof de la suivre.

Cette duègne qui, sous le règne de Catherine, jouit d'une certaine célébrité pour la façon discrète dont elle se faisait suivre, et pour la façon mystérieuse dont elle posait, sym-

bole du silence, le doigt sur sa bouche, se nommait Catherine-Ivanovna.

Quand on raconte de pareils drames, il faut nommer jusqu'aux comparses, pour qu'on n'accuse pas l'historien d'être un romancier.

Orlof la suivit donc et fut heureux; peut-être le mystère ne double-t-il pas le bonheur, mais, au moins, double-t-il la curiosité. Orlof s'habitua assez à sa belle inconnue pour que la connaissance de son rang ne substituât point le respect à l'amour, quand au milieu d'une cérémonie publique, il la reconnut.

Soit conseil de Catherine, soit calcul d'Orlof, la vie du jeune officier resta la même et le secret fut parfaitement gardé.

A la mort du général qui avait voulu le faire exiler, Orlof fut fait trésorier de l'artillerie, place qui lui donnait rang de capitaine, mais, chose bien autrement précieuse, le moyen de se faire des amis, ou plutôt d'en faire à l'impératrice.

Outre cet ami inconnu, Catherine avait une amie inconnue.

C'était la comtesse Daschkof.

La comtesse Daschkof, célèbre elle-même, était la sœur cadette de deux sœurs célèbres.

L'aînée, la princesse Boutourline, avait parcouru l'Europe, et tant soit peu, dans le voyage, émietté son cœur sur les grands chemins.

La seconde était cette même Élisabeth Voronzof, favorite de l'empereur, dont nous avons déjà parlé.

Toutes trois étaient nièces du grand chancelier.

C'était une singulière femme que cette comtesse Daschkof, et qui s'était fait à la cour une grande réputation d'originalité. Dans un pays et à une époque où le rouge entrait comme premier élément dans la toilette d'une femme

élégante, et où il était d'un usage si général, que la femme qui mendiait au coin de la borne mendiait avec du rouge; où la coutume voulait que, parmi les présents qu'un village devait à sa maîtresse, il y eût un pot de rouge, ou, tout au moins, un pot de blanc, elle déclara, à l'âge de quinze ans, qu'elle ne porterait jamais ni blanc ni rouge.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'elle tint parole.

Un jour, un des plus beaux et des plus jeunes seigneurs de la cour se hasarda de lui adresser quelques mots galants.

La jeune fille appela aussitôt son oncle, le grand chancelier.

— Mon oncle, lui dit-elle, voici M. le prince Daschkof qui *me fait l'honneur de me demander en mariage.*

Le prince n'osa point *démentir* la jeune comtesse, ils furent mariés.

Il est vrai que le mariage tourna mal.

Son mari, au bout d'un mois ou deux de ménage, l'envoya à Moscou.

Mais son esprit était connu. On ne s'amusait pas toujours à la cour de Pierre III; Élisabeth en parla au grand-duc, qui la fit venir.

Par malheur pour le grand-duc, c'était un esprit fin, délicat et charmant, que celui de la jeune princesse; la tabagie au milieu de laquelle vivait sa sœur la dégoûta. La figure solitaire, grave et pensive de l'impératrice la séduisit. Ce fut à elle qu'elle fit sa cour, mais cour discrète, invisible, muette, qui finit par porter jusqu'à la passion sa tendresse pour Catherine et lui faire tout sacrifier, même sa famille.

Voilà quels étaient les deux confidents de l'impératrice, quels étaient les deux leviers avec lesquels elle s'apprêtait à soulever tout ce monde mouvant dont nous avons lapré.

Il y avait deux personnages dont il était avant tout nécessaire de s'assurer.

C'était, d'abord, le colonel du régiment Ismaïlof, dont, grâce à la caisse qu'il administrait, Orlof avait déjà gagné deux compagnies.

C'était, ensuite, le gouverneur du jeune grand-duc Paul.

Le colonel était le comte Cyrille Razoumovski, frère de ce Razoumovski qui, de simple chantre, était devenu le favori, puis l'amant de l'impératrice Élisabeth. Orlof alla droit à lui et en obtint la promesse de se mettre aux ordres de l'impératrice dès que l'impératrice le demanderait.

Quant au comte Panine, la négociation fut plus compliquée ; c'était ce comte Panine dont nous avons déjà parlé.

Par *bonheur, il était amoureux fou de la comtesse* Daschkof.

Mais celle-ci lui avait tenu rigueur, non point par sagesse, — lorsqu'une femme se fait conspiratrice, elle ne doit point avoir de préjugés, — mais parce que, le comte Panine ayant été l'amant de sa mère à l'époque de sa naissance, elle était persuadée qu'elle était la fille du comte.

Et, cependant, il fallait obtenir de Panine qu'il laissât Catherine se faire, non pas régente, mais impératrice.

La princesse Daschkof se sacrifia, et l'aventure, qui eût pu finir comme la *Myrrha* d'Alfieri, finit comme un vaudeville de Scribe.

Ce fut un Piémontais, grand philosophe, qui opéra ce dénoûment peu moral, mais très-politique.

On lui avait offert des places et des honneurs ; mais lui, matérialiste au premier chef, avait répondu :

— Je veux de l'argent.

Il avait coutume de dire :

— Je suis né pauvre, j'ai vu qu'il n'y avait au monde que l'argent de considéré, j'en veux avoir ; pour en avoir, je mettrais le feu aux quatre coins de la ville et même

du palais; quand j'en aurai, je me retirerai dans mon pays et vivrai honnête homme, tout comme un autre.

Et ce grand philosophe, l'événement arrivé, se retira avec son argent dans son pays, et, en effet, y vécut honnête homme.

Arrivés à ce point, les conspirateurs pensèrent qu'il était temps d'agir.

Le moment était bon : l'empereur s'apprêtait au départ; il allait combattre les Danois. On l'avait vu à genoux devant le portrait du grand Frédéric comme devant une image sacrée, et, en tendant les mains vers ce portrait, s'écrier :

— A nous deux, mon maître, nous conquerrons le monde!

Pour arriver au résultat ambitionné par Catherine, il y avait deux moyens : un assassinat, une déposition.

Un assassinat était sûr et facile; mais Catherine, nature tout intelligente, tout impressionnable, toute sensuelle, y répugnait. Un capitaine des gardes, nommé Passek, entré jusqu'au cou dans la conspiration, homme d'exécution avant tout, s'était jeté aux genoux de l'impératrice et lui avait demandé son aveu pour poignarder Pierre III; ce qu'il s'engageait à faire en plein jour, à la tête de ses gardes.

L'impératrice le lui avait formellement défendu; mais il n'avait tenu compte du refus, et deux fois, accompagné d'un de ses amis nommé Barchekof, il avait failli mettre son projet à exécution, pendant une des promenades que Pierre III avait l'habitude de faire vers ce point isolé et solitaire alors de Saint-Pétersbourg, où s'élève cette petite maison que nous avons visitée, et que le charpentier impérial s'était bâtie de ses propres mains.

D'un autre côté, des ingénieurs d'un nouveau genre, conduits par le comte Panine, avaient été reconnaître l'appartement de l'empereur, sa chambre à coucher, son lit et les dépendances les plus secrètes.

Le premier projet était de pénétrer la nuit chez lui,

comme on fit, plus tard, chez Paul Ier, et de le poignarder s'il refusait de signer son abdication; s'il abdiquait de bonne grâce, il sauvait sa vie, pour un moment du moins.

En attendant, l'empereur était à ce même Peterhof que nous avons essayé de décrire. L'impératrice, qui, en restant à Saint-Pétersbourg, pouvait donner des soupçons, l'avait suivi à la résidence; seulement, elle habitait un pavillon séparé, correspondant, par un canal, avec le golfe de Finlande, canal par lequel elle pouvait fuir et se retirer en Suède.

A la première fois que Pierre III rentrerait dans son palais de Saint-Pétersbourg, la conspiration devait éclater; mais Passek, toujours emporté, toujours pressé, toujours impatient, eut l'imprudence de parler du complot devant un soldat : le soldat alla dénoncer son chef, et Passek fut arrêté.

Une précaution du Piémontais Odard sauva tout, au moment où l'on pouvait craindre que tout ne fût perdu.

Chaque conjuré avait à sa suite un espion, placé par cet homme d'une si profonde intelligence.

Il fut prévenu à l'instant même de l'arrestation de Passek.

C'était le 8 juillet 1762, à neuf heures du soir, que Passek avait été arrêté. A neuf heures et demie, Odard savait l'arrestation; à dix heures moins un quart, la princesse Daschkof en était instruite; à dix heures, Panine était chez elle.

La princesse, en femme qui ne doute de rien, proposa d'agir à l'instant même. On soulevait la garnison de Saint-Pétersbourg; et l'on marchait sur Peterhof.

Mais Panine, plus craintif, objecta deux choses : la première, qu'un éclat précipité perdrait tout, et que, réussit-on à soulever Saint-Pétersbourg, ce ne serait qu'un commencement de guerre civile, attendu que l'empereur avait près de lui une ville de guerre, Cronstadt, et trois mille hommes de ses troupes particulières du Holstein, sans compter toutes

les troupes qui défilaient pour joindre l'armée; — la seconde, que l'impératrice, absente, enlevait à la conspiration toute sa force, puisque, pour soulever la garnison, il y avait un besoin absolu de sa présence.

Il était donc d'avis d'attendre et de se régler, le lendemain, sur les événements.

Et, ayant dit, il alla se coucher.

Il était minuit.

La princesse Daschkof — elle avait dix-huit ans — s'habille en homme, part seule de sa maison, va sur un point qu'elle savait être le rendez-vous ordinaire des [illegible]s. Orlof y était avec ses quatre frères. Elle leur annonce l'arrestation de Passek et leur propose d'agir à l'instant. Tous acceptent avec transport. Alexis Orlof, simple soldat, qu'une cicatrice au milieu du visage avait fait appeler le Balafré, homme d'une force, d'une agilité et d'une résolution prodigieuses, est envoyé à l'impératrice avec un billet qu'il doit avaler s'il est surpris, et qui ne contient que ces mots:

« Venez! le temps presse! »

Les autres devaient préparer le soulèvement, et ménager, en cas d'insuccès, des moyens de fuite à l'impératrice.

A cinq heures du matin, Orlof et son ami Bibikof chargèrent chacun un pistolet, l'échangèrent mutuellement, se jurant que, même dans le plus extrême péril, ils ne feraient point usage de cette arme, mais la réservaient, si l'entreprise venait à manquer, pour se donner réciproquement la mort.

La comtesse Daschkof ne prépara rien pour elle, et, quand on lui demanda quel genre de mort elle choisirait, elle répondit:

— Je n'ai pas besoin de m'occuper de cela; ce sera l'affaire du bourreau et non la mienne.

L'impératrice, on le sait, était à Peterhof.

Elle s'était logée dans un pavillon isolé, bâti sur un canal.

Ce pavillon, nous l'avons dit, communiquait par ce canal avec la Baltique. Un canot amarré sous les fenêtres n'attendait qu'un signal pour prendre la mer.

Quant à l'empereur, il était à Oranienbaum.

Depuis longtemps, Grégoire Orlof, dans ses visites de nuit à l'impératrice, se faisait accompagner de son frère Alexis. La chose avait un double but : d'abord, Alexis veillait sur la sûreté de son frère ; ensuite, il se familiarisait avec les tours et les détours du parc impérial.

Il arriva donc jusqu'à l'impératrice, employant les mêmes mots d'ordre que son frère employait pour y arriver lui-même, et pénétra jusque dans la chambre à coucher.

Catherine s'éveilla en sursaut et vit Alexis au lieu de Grégoire.

Elle jeta un cri de surprise.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

Alexis lui tendit le billet qu'il était chargé de lui remettre. Elle le prit, l'ouvrit et y lut ces mots :

« Venez! le temps presse! »

Elle leva les yeux pour demander une explication, Alexis avait déjà disparu.

L'impératrice s'habilla, descendit, et se hasarda de faire quelques pas dans le jardin.

Arrivée là, elle attendait tout éperdue, ne sachant où aller, quand un cavalier vint à elle au grand galop.

Ce cavalier, c'était Alexis.

— Voilà votre voiture, lui dit-il en lui montrant une voiture tout attelée qui venait au grand trot.

L'impératrice courut au-devant de la voiture, tenant le bras de sa confidente Catherine-Ivanovna.

Depuis deux jours, sur l'ordre de la princesse Daschkof, cette voiture attendait dans une ferme voisine. Dans le cas où l'impératrice s'en fût servie pour fuir, au lieu de s'en

servir pour aller à Saint-Pétersbourg, il y avait des relais prêts et assurés jusqu'à la frontière.

La voiture, attelée de huit chevaux des steppes, était conduite par deux postillons mougiks, ignorant qui ils conduisaient.

— Mais enfin où vais-je? demanda Catherine en montant dans la voiture.

— A Saint-Pétersbourg, répondit Alexis, où tout est prêt pour vous proclamer.

Au reste, en écrivant ces lignes, nous avons sous les yeux une lettre de Catherine à Poniatovski. Dans cette lettre, elle raconte elle-même sa fuite.

Laissons-la parler. La lettre est curieuse, et fort inconnue. Nous ajouterons au récit ce qu'elle aura jugé à propos d'omettre.

« Je me trouvais presque seule à Peterhof avec les femmes qui me servaient, oubliée de tout le monde en apparence. Mes journées étaient très-inquiètes, sachant ce qui se tramait pour et contre moi. Le 28 juin, à six heures du matin, Alexis Orlof entre dans ma chambre, m'éveille, me présente un billet et me dit de me lever, que tout est prêt. Je lui demande des détails. Il disparaît.

» Je n'hésite pas. Je m'habille au plus vite, sans faire de toilette. Je descends, je monte dans un carrosse; il y monte après moi. Un autre officier était, en guise de valet, à la portière. Un troisième vint au-devant de moi à quelques verstes de Saint-Pétersbourg.

» A cinq verstes de la ville, je rencontrai l'aîné des Orlof avec le prince Bariatinsky, le cadet. Celui-ci me céda sa place dans la chaise, car mes chevaux étaient rendus, et nous allâmes débarquer dans les casernes du régiment Ismaïlovitch. Il n'y avait que douze hommes et un tambour, qui se mit à battre l'alarme. Voilà les soldats qui arrivent et qui me baisent les pieds, m'embrassent les mains et l'habit, me nom-

mant leur sauveur. Deux amènent un prêtre par-dessous les bras, avec la croix, et se mettent à prêter serment. Cela fait, l'on me prie de monter dans un carrosse. Le prêtre, avec la croix, marchait devant. Nous allâmes au régiment de Semeionovsky; celui-ci vint au-devant de nous en criant : « Vivat!... » Nous allâmes à l'église de Kasan, où je descendis. Le régiment de Préobrajensky arriva en criant, lui aussi : « Vivat! » et en me disant :

» — Nous vous demandons pardon d'être venus les derniers : nos officiers nous ont retenus; mais en voilà quatre que nous avons arrêtés pour vous prouver notre zèle, car nous voulons aussi ce que nos frères veulent.

» La garde à cheval arriva après. Celle-ci était dans une fureur de joie que je n'avais jamais vue. Ils criaient à la délivrance de leur patrie. Cette scène se passait entre le jardin de l'hetman et la Kasausky. La garde à cheval était en corps, les officiers à la tête. Comme je savais que mon oncle, le prince Georges, à qui Pierre III avait donné ce régiment, en était horriblement haï, j'envoyai des gardes à pied chez mon oncle pour le prier de rester dans sa maison, de peur d'accident pour sa personne. Point du tout, son régiment avait déjà détaché quelqu'un pour l'arrêter. On pilla sa maison, on le maltraita. J'allai au nouveau palais d'hiver, où le sénat et le synode étaient assemblés. On dressa à la hâte le manifeste et le serment.

» De là, je descendis et fis à pied le tour des troupes : il y avait plus de quatorze mille hommes, gardes et régiments de campagne. Dès qu'on me voyait, c'étaient des cris de joie qu'un peuple innombrable répétait. J'allai au vieux palais d'hiver pour prendre les mesures nécessaires et achever. Là, nous nous consultâmes, et il fut résolu que j'irais, à la tête des troupes, à Peterhof, où Pierre III devait dîner. Il y avait des postes posés sur tous les chemins, et, de moment en moment, on nous amenait des langues.

J'envoyai l'amiral Tabésine à Cronstadt. Arrive le chancelier Voronzof, pour me faire des reproches sur mon départ de Peterhof; on l'amena à l'église pour me prêter serment ; ce fut ma réponse. Ensuite, arrivèrent le prince Troubetzkoï et le comte Alexandre Schouvalof, aussi arrivant de Peterhof, pour s'assurer des régiments et pour me tuer; on les mena aussi prêter serment et sans aucune violence.

» Après avoir expédié tous nos courriers et pris toutes nos précautions, vers dix heures du soir, je me mis en uniforme des gardes, m'étant fait proclamer colonel avec des acclamations inexprimables; je montai à cheval, et nous ne laissâmes que peu de monde de chaque régiment, pour la garde de *mon fils, qui était resté à la ville.*

» Je sortis ainsi à la tête des troupes, et nous marchâmes toute la nuit vers Peterhof. Arrivés au petit monastère, le vice-chancelier Galitzine me vint apporter une lettre très-flatteuse de Pierre III; j'oubliais de dire qu'en sortant de la ville, trois soldats, envoyés de Peterhof pour répandre un manifeste dans le peuple, me le donnèrent en disant :

» — Tiens, voilà ce dont Pierre III nous a chargés; nous te le donnons à toi, et nous sommes bien aises d'avoir cette occasion de nous joindre à nos frères.

» Après donc cette première lettre de Pierre III, il m'en arriva une seconde, portée par le général Michel-Ismaïlof, qui se jeta à mes pieds et me dit :

» — Me comptez-vous pour un honnête homme?

» Je lui répondis

» — Oui.

» — Eh bien, me dit-il, *il y a plaisir d'être avec des gens d'esprit. L'empereur s'offre à résigner, je vous l'amènerai après sa résignation très-libre : j'épargnerai une guerre civile à ma patrie.*

» Je le chargeai sans difficulté de cette commission, et il alla la faire.

» Pierre III renonça à l'empire à *Oranienbaum, en toute liberté, entouré de quinze cents Holsteinois*, et vint à Peterhof, avec Élisabeth Voronzof, Godovielz et Michel-Ismaïlof, où, pour la garde de sa personne, je lui donnai cinq officiers et quelques soldats : c'était le 29 juin, jour de la Saint-Pierre, à midi. Tandis que l'on préparait à manger pour tout le monde, les soldats s'imaginèrent que Pierre III était amené par le feld-maréchal prince Troubetzkoï, et que celui-ci tâchait de faire la paix entre nous deux; les voilà *qui chargent* tous les passants, entre autres l'hetman, les Orlof et plusieurs autres, de dire qu'il y a trois heures *qu'ils ne m'ont vue, et qu'ils meurent de peur que ce vieux fripon de Troubetzkoï* ne me trompe en faisant une paix simulée entre mon mari et moi, et qu'on ne me perde, moi et les autres.

» — Mais, criaient-ils, nous les mettrons en pièces.

» C'étaient leurs expressions. Je m'en allai parler à Troubetzkoï, et lui dis :

» — Je vous prie, mettez-vous en carrosse, tandis que je ferai à pied le tour de ces troupes.

» Je lui contai tout ce qui se passait; il s'en alla en ville tout effrayé, et, moi, je fus reçue avec des acclamations *inouïes*; après quoi, j'envoyai, sous le commandement d'Alexis Orlof, suivi de *quatre officiers choisis* et d'un détachement *d'hommes doux et raisonnables*, l'empereur déposé à vingt-sept verstes de Peterhof, dans un endroit appelé *Ropcha, très-écarté, mais très-agréable*, tandis que l'on préparait des chambres *honnêtes et convenables* à Schlusselbourg, et qu'on eut le temps de mettre pour lui des chevaux en relais. Mais le bon Dieu en disposa autrement. La peur lui avait donné *un cours de ventre* qui dura trois jours et *s'arrêta au quatrième*. Il but excessivement ce jour-là,

car il avait tout ce qu'il voulait, hors la liberté. Il ne m'a cependant demandé que sa maîtresse, son chien, son nègre et son violon. Mais, crainte de scandale et pour ne pas augmenter la fermentation dans les esprits, je ne lui envoyai que les trois dernières choses. La *colique hémorroïdale* lui reprit, avec le transport au cerveau. Il fut deux jours dans cet état, d'où s'ensuivit une grande faiblesse, et, malgré les secours des médecins, il rendit l'âme en demandant un prêtre luthérien. Je craignis que les officiers *ne l'eussent empoisonné, tant il était haï*. Je le fis ouvrir, et il est certain que l'on n'en trouva point la moindre trace. Il avait l'estomac très-sain, mais l'inflammation dans les boyaux, et *un coup d'apoplexie* l'avait emporté. Son cœur était d'une petitesse extrême et tout flétri. »

Voilà le récit officiel que se donna la peine d'écrire elle-même la grande Catherine pour son amant et pour son empire, pour Poniatovski et pour la Russie.

Voilà ce qu'il fut permis de dire et de croire sous son règne, et même jusqu'à la fin du règne de l'empereur Nicolas.

Maintenant, voici ce qui s'est passé. Opposons le récit de l'histoire à celui de la grande actrice couronnée qui a pu mettre un instant, sur les yeux du XVIIIe siècle, le bandeau que lui a, lambeau par lambeau, arraché le siècle suivant.

Comme elle le dit, Catherine était emportée au grand galop de ses huit chevaux. Sur la route, elle rencontra un valet de chambre français pour lequel elle avait toute sorte de condescendance, et qui, selon toute probabilité, était son confident, comme Catherine Ivanovna était sa confidente. Il venait pour l'heure de sa toilette. Il ne comprit rien à ce qu'il voyait et crut qu'on enlevait l'impératrice par ordre de Pierre III; mais elle, passant la tête, lui cria :

— Suivez-moi, Michel !

Michel la suivit, croyant l'accompagner en Sibérie.

Ce fut ainsi que Catherine, partie sur l'ordre d'un soldat, menée par des mougiks, accompagnée de son amant, escortée de sa femme de chambre et de son coiffeur, franchit, entre sept et huit heures du matin, la porte de sa future capitale.

Ici, le récit de l'impératrice se rapproche assez de la vérité pour que nous n'ayons pas besoin de le rectifier.

La révolution s'était accomplie sans que nul songeât à en avertir l'empereur. Comme le dit Catherine dans son récit, chacun s'était empressé de se rallier à elle. Seul, un homme nommé Bressan, perruquier de Pierre III, songea à son maître. Il prit un valet sur lequel il pouvait compter, l'habilla en paysan, le hissa sur une charrette de maraîcher et l'expédia à Oranienbaum, avec un billet qu'il ne devait remettre qu'à l'empereur lui-même.

Pendant ce temps, un officier courait, par ordre de l'impératrice, avec une escorte nombreuse, chercher le jeune grand-duc, couché dans un autre palais. L'enfant se réveilla comme s'était réveillé une nuit le petit Ivan, environné de soldats. L'impression sur lui fut profonde, et son gouverneur Panine, ne pouvant calmer le tremblement dont le jeune prince était saisi, l'apporta à sa mère, vêtu de ses habillements de nuit. Alors, elle le prit; elle avait encore besoin de la protection de cet enfant, qui était l'héritier légitime de la couronne. Elle le prit et le porta au balcon. A sa vue, les hourras retentirent, les bonnets volèrent en l'air, et l'on commença de crier : « Vive Paul Ier ! » En ce moment, la foule repoussée s'ouvrit sans tumulte. Un cortége funéraire s'avançait. On murmurait tout bas ce mot : « L'empereur! l'empereur! » Un pompeux et sombre enterrement passa. Il avait déjà traversé les principales rues de Saint-Pétersbourg, il franchit la place du Palais, au milieu d'un profond silence, et s'éloigna. Des

soldats vêtus de casaques de deuil portaient des flambeaux aux côtés du catafalque. Et pendant que ce cortége, attirant à lui l'attention universelle, se perdait du côté opposé à celui par lequel il était entré, on fit disparaître le jeune grand-duc, auquel personne ne pensa plus.

Quel était ce mort porté en terre avec tant d'honneurs? Nul ne le sut jamais, et, lorsqu'on s'en informa à la princesse d'Aschkof, elle se mit à rire en disant :

— Avouez que nous avions bien pris nos précautions.

Cet épisode eut deux résultats : faire oublier le jeune grand-duc; préparer le peuple à la mort de l'empereur.

En somme, une véritable armée, pleine d'enthousiasme, enveloppait le palais. Mais à cet enthousiasme se joignait une crainte habilement entretenue par les amis de Catherine. On disait tout bas que douze assassins étaient partis d'Oranienbaum, après avoir fait serment à l'empereur de tuer l'impératrice et son fils. Les soldats croyaient leur mère, comme ils l'appelaient, trop exposée dans ce vaste palais, baigné d'un côté par la rivière, ouvrant de l'autre ses vingt portes sur la place ; ils demandaient à grands cris qu'on la fît passer dans un palais qu'ils pussent envelopper de tous côtés.

L'impératrice y consentit, traversa la place au milieu des cris de joie et des protestations de dévouement, et s'en alla dans un petit palais de bois, qui fut à l'instant même enveloppé d'un triple cordon de baïonnettes.

Tous ces soldats avaient jeté aux orties leurs habits à la prussienne et revêtu leur ancien uniforme. On leur distribuait à satiété le *qvass* et le vodka.

De temps en temps, de grandes clameurs s'élevaient dans les rangs : c'était quand venait se joindre à ses compagnons quelque soldat qui n'avait pas encore eu le temps de dévêtir son uniforme à la prussienne : alors, on lui mettait son

uniforme en lambeaux et l'on faisait de son bonnet un ballon qui rebondissait de main en main.

Vers midi, le clergé russe arriva. On sait ce que c'est que le clergé russe, — la corruption faite homme, — mais la corruption avec une tête superbe, une barbe vénérable, des costumes splendides.

La religion venait sacrer l'usurpation, en attendant qu'elle sacrât le meurtre. Elle a joué plus d'une fois ce rôle.

Le clergé, faisant porter derrière lui les ornements du sacre : la couronne, le globe impérial, les livres antiques, traversa lentement et majestueusement toute cette armée, à laquelle sa vue *imposait le silence du respect, et entra chez l'impératrice.*

Un quart d'heure après, on annonça au peuple que l'impératrice venait d'être sacrée sous le nom de Catherine II.

Au milieu des acclamations qui accueillirent cette nouvelle, Catherine sortit à cheval et avec l'ancien uniforme des gardes. Alors, ce ne fut plus de l'enthousiasme, ce fut de la frénésie ; elle avait fait tout faire d'avance à sa taille, uniforme et armes.

Une seule chose manquait à son épée : une dragonne.

— Qui me fera cadeau d'une dragonne? demanda-t-elle.

Cinq officiers s'apprêtèrent à détacher la dragonne de leur sabre pour la donner à l'impératrice ; un jeune lieutenant, plus leste que les autres, s'élança, et présenta à Catherine l'objet demandé.

Puis, saluant l'impératrice avec son épée, il voulut s'éloigner.

Mais il avait compté sans son cheval; l'animal, soit entêtement, soit habitude de l'escadron, s'obstina à serrer le flanc du cheval de l'impératrice. Catherine vit les efforts impuissants que faisait le cavalier; elle jeta les yeux sur

lui, s'aperçut qu'il était jeune et beau; elle lut dans son regard l'amour, l'enthousiasme, le dévouement.

— Votre cheval a plus de raison que vous, dit-elle; il tient à faire la fortune de son maître. Comment vous nommez-vous?

— Potemkine, Majesté.

— Eh bien, Potemkine, restez près de moi; vous me servirez aujourd'hui d'aide de camp.

Potemkine salua, et n'essaya plus d'éloigner son cheval.

C'était ce même Potemkine qui fut, dix-huit ans plus tard, le tout-puissant ministre et l'amant de Catherine II.

XLII

CATHERINE LA GRANDE

L'impératrice rentra au palais, et dîna près d'une fenêtre ouverte, tandis que les troupes défilaient.

Plusieurs fois, elle leva son verre, paraissant boire à la santé des soldats, qui répondaient à ce *toast* par des acclamations.

Son repas fini, elle remonta à cheval et se mit à la tête de l'armée.

De Potemkine, il ne fut plus question. Un mot d'Orlof l'avait éloigné, et le jeune lieutenant avait, de son côté, compris qu'il fallait, pour rapprocher un bas officier d'une impératrice, un service plus important qu'une dragonne offerte et acceptée.

Mais, soyez tranquille, nous le verrons reparaître, et, cette fois, ce sera pour rendre un service plus grand.

Ce sera pour aider à étrangler Pierre III.

Maintenant, laissons l'impératrice entrer en campagne, et jetons les yeux sur le château d'Oranienbaum.

On sait que c'était à Oranienbaum qu'habitait l'empereur. Seulement, comme on était arrivé au 29 juin, jour de la Saint-Pierre, l'empereur avait décidé qu'il irait fêter cette solennité au château de Peterhof.

Il était dans la plus profonde sécurité.

On lui avait annoncé l'arrestation de Passek ; mais, à cette nouvelle, il s'était contenté de répondre :

— C'est un fou !

Le matin, *pour mettre à exécution* son projet, il était parti d'Oranienbaum dans une grande voiture découverte avec sa maîtresse, son inséparable compagnon le ministre de Prusse et un choix des plus jolies femmes de sa cour.

Tandis que l'on s'acheminait gaiement vers Peterhof, à Peterhof tout le monde était profondément triste.

Au jour, on s'était aperçu de l'évasion de l'impératrice.

On l'avait inutilement cherchée de tous côtés, jusqu'à ce qu'une sentinelle déclarât qu'à quatre heures du matin, elle avait vu deux dames sortir du parc.

Au reste, ceux qui arrivaient de Saint-Pétersbourg, en *étant partis* avant l'arrivée de Catherine et la révolte des troupes, annonçaient que tout y était parfaitement calme.

Cependant la nouvelle de la fuite de l'impératrice parut une chose assez grave pour être transmise à Pierre III.

Un chambellan partit pour Oranienbaum.

A deux ou trois verstes du château, il rencontra un aide de camp de l'empereur, nommé Goudovitch, lequel le devançait en courrier.

Le chambellan transmit à celui-ci la nouvelle dont il était

chargé, aimant mieux que l'empereur l'apprît d'une autre bouche que de la sienne.

L'aide de camp fit tourner bride à son cheval, et partit à fond de train.

Il joignit l'empereur, et fit presque de force arrêter la voiture.

Et, comme l'empereur donnait l'ordre aux postillons de continuer, l'aide de camp s'approcha de son oreille, et lui dit tout bas :

— Sire, l'impératrice s'est enfuie cette nuit de Peterhof; on la croit à Saint-Pétersbourg.

— Oh! la bonne folie! dit l'empereur.

Mais l'aide de camp, plus bas encore, ajouta quelques mots qui ne *furent entendus de personne.*

L'empereur pâlit.

— Qu'on me laisse descendre, dit-il.

On lui ouvrit la portière, et il descendit.

On remarqua que ses genoux tremblaient.

Il s'appuya au bras de l'aide de camp, et le questionna avec une grande vivacité.

Puis, comme on était en face d'une porte du parc qui était ouverte :

— Descendez, mesdames, dit-il, et allez droit au château; je vous y rejoins, ou plutôt je vous y précède.

Les dames obéirent tout effarées. *Elles n'avaient entendu* que quelques mots sans *suite, et se perdaient en conjectures.*

L'empereur remonta dans la voiture vide avec *Goudovitch,* ordonna à celui-ci de galoper à *la portière, et au cocher* de le conduire à fond de train *au château.*

En y arrivant, *il courut droit à la chambre* de l'impératrice, *comme si tout ce que l'on avait pu lui dire* ne l'avait *point persuadé, la chercha de tous côtés,* regarda sous le

lit, ouvrit les armoires et sonda avec sa canne le plafond et les boiseries.

Au milieu de cette occupation, il vit accourir sa maîtresse et les jeunes femmes qui lui faisaient une espèce de cour.

— Ah! je vous le disais bien, s'écria-t-il avec un emportement mêlé de terreur, je vous le disais bien, qu'elle était capable de tout!

Tout le monde gardait un profond silence, car tout le monde se doutait que la situation, encore inconnue, encore obscure, était des plus graves.

On en était là, chacun se regardant avec anxiété, lorsqu'on annonça qu'un jeune laquais français, qui arrivait de Saint-Pétersbourg, pourrait donner des nouvelles de l'impératrice.

— Qu'il vienne! dit vivement Pierre III.

Le jeune homme fut introduit.

— Oh! dit-il gaiement, croyant apporter une excellente nouvelle, l'impératrice n'est pas perdue: elle est à Pétersbourg, et la Saint-Pierre y sera magnifique.

— Pourquoi cela? demanda l'empereur.

— Parce que Sa Majesté a fait prendre les armes à tous les soldats.

La nouvelle était terrible, et redoubla la consternation.

Sur ces entrefaites, un paysan entra, faisant force signes de croix et prosternations.

— Avance, avance, cria l'empereur, et dis ce qui t'amène!

Le paysan obéit; il tira, sans dire un mot, un billet de sa poitrine, et remit le billet à l'empereur.

Ce paysan, c'était le valet travesti que nous avons vu partir de Saint-Pétersbourg, avec ordre de ne remettre le billet qu'au prince lui-même.

Le billet contenait ces mots:

« Les régiments des gardes sont soulevés, l'impératrice est à leur tête. Neuf heures sonnent: elle entre dans l'église

de Kasan, le peuple paraît suivre ce mouvement, et les fidèles sujets de Votre Majesté ne se montrent point. »

— Eh bien, messieurs, s'écria l'empereur, vous voyez si j'avais raison!

Le chancelier Voronzof, l'oncle de la favorite et de la princesse Daschkof, qui avait une nièce dans chacun des deux camps, s'offrit alors de partir pour Saint-Pétersbourg comme négociateur.

Son offre fut acceptée. Il partit à l'instant même; mais ce ne fut, comme nous l'avons vu, que pour prêter serment à l'impératrice.

Cependant, le grand chancelier mit une condition à son serment :

C'est qu'il ne la suivrait pas dans son expédition militaire, mais, au contraire, qu'il serait mis aux arrêts chez lui, sous la garde d'un officier qui ne le quitterait pas.

Ainsi, en homme prudent, le grand chancelier, quel que fût l'événement, s'assurait des deux côtés.

Du côté de Catherine, il avait prêté serment; donc, c'était un ami.

Du côté de Pierre III, il avait été mis aux arrêts; donc, ce n'était pas un ennemi.

Le grand chancelier parti pour Pétersbourg, Pierre III avisa aux moyens de faire face à l'orage.

Il avait à Oranienbaum trois mille hommes de ses troupes du Holstein sur lesquels il pouvait compter.

Il avait sous les yeux, à cinq ou six verstes de distance, la forteresse de Cronstadt, imprenable.

L'empereur commença par envoyer l'ordre à ses troupes, du Holstein de venir en hâte avec du canon.

On dépêcha sur tous les chemins par lesquels on pouvait venir de Saint-Pétersbourg des hussards pour avoir des nouvelles; dans tous les villages, des courriers pour rassembler les paysans, et, vers tous les régiments qui défi-

laient aux environs, des estafettes pour presser leur marche vers Oranienbaum.

Puis, de toutes ces troupes qu'il n'avait pas encore, le tzar nomma généralissime ce chambellan qui était venu lui annoncer la fuite de l'impératrice.

Ces premières mesures une fois prises, comme si sa tête n'avait plus une pensée raisonnable, il se mit à donner, à la suite les uns des autres, les ordres les plus insensés : que l'on allât tuer l'impératrice, que l'on allât chercher à Saint-Pétersbourg son régiment; courant à grands pas tout en donnant ces ordres, puis s'asseyant tout à coup, dictant contre l'impératrice deux manifestes remplis des plus terribles injures, les faisant transcrire par des copistes et envoyant de tous côtés des hussards pour répandre ces copies. Enfin, s'apercevant qu'il avait l'uniforme et le cordon prussiens, il jeta bas uniforme et cordon et revêtit un uniforme russe, qu'il surchargea de décorations russes.

Pendant ce temps, la cour errait consternée dans les jardins.

Tout à coup, Pierre III entendit des cris qui lui semblèrent des cris de joie; il courut à la porte; on lui amenait le vieux Munich, qui, gracié par lui de la Sibérie, par un sentiment de reconnaissance, ou peut-être par un mouvement d'ambition, venait se rallier à lui.

Ce secours était tellement inespéré, que l'empereur se jeta dans les bras du vieux capitaine, en lui criant :

— Sauvez-moi, Munich! je ne compte que sur vous.

Mais Munich n'était pas un homme d'enthousiasme; il envisagea froidement la chose et laissa tomber sur cette espérance de l'empereur la neige de ses cheveux blancs.

— Sire, lui dit-il; dans quelques heures l'impératrice sera ici avec vingt mille hommes et une artillerie formidable. Ni Peterhof ni Oranienbaum ne peuvent tenir; toute résistance, au point où en est l'enthousiasme des soldats,

ne servira qu'à faire massacrer Votre Majesté et ceux qui l'entourent. Le salut et la victoire sont à Cronstadt.

— Explique-toi, mon cher Munich, dit l'empereur.

— Cronstadt a une garnison nombreuse, une flotte imposante. Ce rassemblement qui entoure l'impératrice se dispersera comme il s'est réuni, ou, s'il persiste, avec vos trois mille Holsteinois, la garnison et la flotte, vous vous trouverez à force égale.

Cette proposition rendit le courage aux plus effrayés; un général fut envoyé à Cronstadt, et immédiatement celui-ci expédia son aide de camp pour annoncer que la garnison était demeurée dans le devoir, et qu'elle était déterminée à mourir pour l'empereur si l'empereur se réfugiait au milieu d'elle.

Alors, d'une terreur panique, le pauvre idiot couronné passa à une confiance sans bornes. Ses Holsteinois étaient arrivés, il les passa en revue, et, enchanté de leur bonne mine :

— Il ne faut pas, s'écria-t-il, fuir sans avoir vu l'ennemi.

Munich, qui était pour la retraite immédiate, avait fait approcher les deux yachts du rivage, et tâchait vainement d'y faire embarquer l'empereur, qui perdait son temps en rodomontades, examinant quel parti il pourrait tirer des petites hauteurs qui dominaient la route.

Par malheur pour toutes ces belles dispositions belliqueuses, au moment même où huit heures sonnaient, un aide de camp arriva à fond de train, annonçant que l'impératrice, à la tête de vingt mille hommes, marchait sur Peterhof, et n'en était plus qu'à quelques verstes.

A cette nouvelle, il ne s'agit plus de voir l'ennemi; l'empereur, suivi de toute sa cour, se précipita vers le rivage, et l'on se jeta dans les barques, en criant :

—Aux yachts! aux yachts!

— Venez-vous? dit l'empereur à l'un de ses courtisans qui ne se pressait pas de descendre avec les autres.

— Ma foi, sire, excusez-moi, répondit celui-ci : il se fait tard, le vent est au nord, et je n'ai pas de manteau.

Et le courtisan resta à terre; deux heures après, il était au côté de Catherine, et lui racontait la façon dont l'empereur s'était embarqué.

On s'enfuit donc vers Cronstadt à force de rames et de voiles.

Mais, depuis le matin, le vice-amiral Talitzine était parti pour Cronstadt, seul dans une chaloupe, défendant sur leur tête à ses rameurs, de dire d'où ils venaient.

Arrivé à Cronstadt, il fut obligé d'attendre la permission du gouverneur pour mettre pied à terre.

Apprenant son grade et informé qu'il était seul, le gouverneur vint au-devant de lui, le fit descendre et lui demanda des nouvelles.

— Je n'en ai point de positives, répondit le vice-amiral; j'étais à ma maison de campagne, et, comme j'ai entendu dire qu'il y avait du bruit à Saint-Pétersbourg, je suis accouru, attendu que ma place est sur la flotte.

Le commandant le croit et rentre chez lui.

Talitzine guette sa rentrée, et propose à quelques soldats, qu'il réunit, d'arrêter le commandant; l'empereur est détrôné, l'impératrice sacrée; il y aura des récompenses pour ceux qui se réuniront à elle.

S'ils rendent Cronstadt à l'impératrice, leur fortune est faite.

Tous le suivent; on arrête le commandant, on assemble la garnison et les troupes de mer. Talitzine les harangue et leur fait prêter serment à l'impératrice.

En ce moment, les deux yachts sont en vue.

La présence de l'empereur peut tout remettre en question.

Talitzine fait sonner la cloche d'alarme. La garnison borde les remparts, deux cents canonniers, mèches allumées, se tiennent debout près de deux cents pièces.

A dix heures du soir, le yacht de l'empereur arrive et s'apprête à débarquer son illustre passager.

— Qui vive? crie-t-on du rempart.

— L'empereur! répondit-on du yacht.

— Il n'y a plus d'empereur! cria Talitzine, et, si les yachts font un pas de plus vers le port, j'ordonne de faire feu.

Ce fut un tumulte effroyable à bord du yacht impérial; le capitaine croyait déjà entendre siffler les boulets. Il prit un porte-voix et cria :

— On s'éloigne; laissez-nous seulement le temps de déraper.

Et, en effet, le yacht, manœuvrant pour s'éloigner, vira de bord aux cris de « Vive l'impératrice Catherine! » qui saluaient sa fuite.

Alors, l'empereur se mit à pleurer.

— Oh! dit-il, je vois bien que le complot était général.

Ce fut presque mourant qu'il descendit dans la chambre du yacht avec Élisabeth Voronzof et son père, les seuls qui osassent le suivre.

Arrivés hors de portée du canon, les yachts s'arrêtèrent; et, comme l'empereur était incapable de donner aucun ordre, ne sachant que faire, ils coururent des bordées entre la forteresse et la terre.

La nuit s'écoula ainsi.

Munich était sur le pont, tranquille et regardant les étoiles en murmurant :

— Que diable allions-nous faire dans cette galère?

Pendant ce temps-là, les troupes de l'impératrice s'avançaient sur Peterhof, où l'on croyait rencontrer les soldats holsteinois.

Mais, voyant fuir l'empereur, ceux-ci s'étaient retirés.

à Oranienbaum, et il ne restait plus à Peterhof que les malheureux paysans armés de faux, que les hussards y avaient réunis.

Orlof, qui marchait en éclaireur, sans s'inquiéter du nombre de ces mougiks, tomba sur eux à grands coups de plat de sabre et les dispersa aux cris de « Vive l'impératrice ! »

Sur ces entrefaites, l'armée arriva, et l'impératrice rentra en souveraine dans ce château que, vingt-quatre heures auparavant, elle avait abandonné en fugitive.

Vers les six heures du matin, l'empereur fit appeler Munich.

— Feld-maréchal, lui dit-il, j'aurais dû suivre vos conseils et je me repens de ne pas les avoir suivis. Mais vous qui avez vu tant d'extrémités, dites-moi, qu'ai-je à faire?

— Rien n'est perdu, sire, répondit Munich, si toutefois on veut m'écouter.

— Parlez.

— Eh bien, il faut, sans tarder d'un instant, forcer à la voile et à la rame le passage de la forteresse et nous diriger sur Reval, y prendre un vaisseau de guerre et nous rendre en Prusse, où est votre armée, rentrer dans vos États avec quatre-vingt mille hommes, et, dans six semaines, je garantis à Votre Majesté qu'elle sera plus puissante qu'elle ne l'a jamais été.

Les courtisans étaient entrés derrière Munich pour savoir ce qui restait à espérer ou à craindre.

— Mais, dit une voix qui semblait résumer l'opinion générale, les forces des rameurs ne suffiront pas à aller jusqu'à Reval.

— Eh bien, dit Munich, lorsqu'ils seront fatigués, nous ramerons à notre tour.

La proposition n'eut aucun succès parmi cette jeunesse énervée. On affirma à l'empereur que la situation était

loin d'être désespérée, qu'il ne convenait pas à un *si* puissant monarque de quitter ses États en fugitif, qu'il était impossible que la Russie tout entière fût soulevée contre lui, et que toute cette émeute ne pouvait avoir d'autre but que de le rapprocher de sa femme.

L'empereur s'arrêta à cette idée, se décida au raccommodement et mit pied à terre à Oranienbaum, en homme convaincu qu'il n'avait rien autre chose à *faire que de* pardonner. Sur le rivage, il trouva tous ses domestiques éplorés; leur consternation réveilla toutes ses craintes.

L'armée de l'impératrice marchait sur Oranienbaum.

Alors, il fit seller un cheval, résolu de fuir seul et déguisé vers la Pologne. Mais Élisabeth Voronzof vint encore combattre cette résolution et l'en faire changer; elle lui persuada d'envoyer au-devant de l'impératrice, et de lui faire demander, pour lui et elle, l'autorisation de se retirer dans le Holstein. Les domestiques de l'empereur eurent beau s'agenouiller devant lui et lui crier les mains jointes : « Notre père, elle te fera mourir! » il ne les écouta point, et Élisabeth les éloigna en leur disant : « Malheureux, quel intérêt avez-vous donc à effrayer votre maître? »

Pierre III alla encore plus loin que ne le proposait sa favorite : de peur d'exaspérer les soldats, il fit démanteler la petite forteresse qui servait à ses amusements guerriers, ordonna de démonter les canons et fit mettre et coucher à terre les armes des soldats. Munich, furieux, arrachait à poignées ses cheveux blancs.

— Si vous ne savez pas mourir en empereur à la tête de vos troupes, sire, dit-il, prenez un crucifix à la main, et les rebelles n'oseront pas vous toucher. Moi, je me chargerai du combat.

Mais, cette fois, sans doute parce qu'elle était mauvaise, l'empereur persista dans sa résolution; seulement, ayant encore l'espoir qu'il était inutile qu'il s'exilât, il écrivit à

Catherine une première lettre, dans laquelle il lui offrait une réconciliation et le partage de l'autorité; mais l'impératrice ne répondit même pas à cette lettre. Il lui en écrivit alors une seconde, dans laquelle il la priait de lui pardonner, lui demandant une pension et l'autorisation de se retirer dans le Holstein.

Alors, par le général Ismaïlof, l'impératrice lui envoya cet acte d'abdication :

« Durant le peu de temps de mon règne absolu sur la Russie, j'ai reconnu que mes forces ne suffisaient point à un tel fardeau, et qu'il était au-dessus de moi de gouverner cet empire, non-seulement souverainement, mais de quelque façon que ce soit. Aussi en ai-je aperçu l'ébranlement, *qui aurait été suivi de sa ruine totale et m'aurait couvert* d'une honte éternelle. Après avoir donc mûrement réfléchi là-dessus, je déclare, sans aucune contrainte, et solennellement, à l'empire de Russie et à tout l'univers, que je renonce pour toute ma vie au gouvernement dudit empire, ne souhaitant d'y régner ni souverainement ni sous aucune autre forme du gouvernement, sans aspirer même à y parvenir jamais par quelque secours que ce puisse être; en foi de quoi, je fais ce serment devant Dieu et tout l'univers, ayant écrit et signé cette renonciation de ma propre main. »

Le porteur de cette abdication était chargé de dire à Pierre III que l'impératrice était entourée d'hommes tellement exaspérés contre lui, qu'elle ne répondait pas de sa vie s'il refusait de signer.

Ismaïlof pénétra près de l'empereur, accompagné seulement d'un domestique dévoué; et, comme l'empereur hésitait :

— Sire, lui dit-il, je vous arrête au nom de l'impératrice.

— Mais je vais signer, se hâta de dire l'empereur.

— Il s'agit non-seulement de signer, mais encore de transcrire l'acte tout entier de votre main.

L'empereur soupira, prit une plume, copia l'acte et signa.

Seulement, il ajouta sur un papier à part :

« Je désire qu'on m'envoie mon chien Mopre, mon nègre Narcisse, mon violon, des romans et ma Bible allemande. »

Mais tout n'était pas fini, et l'ex-empereur n'était point assez humilié. Ismaïlof lui ôta son grand cordon.

Puis il le fit monter dans sa voiture avec sa maîtresse et son favori, et le ramena à Peterhof.

Il lui fallut traverser les rangs des soldats, qui le saluèrent du cri de « Vive Catherine ! »

On s'arrêta devant le *grand escalier*. L'empereur descendit le premier, puis Élisabeth Voronzof. Mais à peine celle-ci eut-elle mis pied à terre, qu'elle fut enlevée par les soldats, qui lui arrachèrent son cordon de Sainte-Catherine et déchirèrent ses vêtements.

Goudovitch venait après, les soldats le huèrent; mais lui se retourna, les appelant lâches, traîtres, misérables.

Un flot de soldats l'emporta, comme il avait emporté Élisabeth Voronzof.

L'empereur monta seul, pleurant de rage. Dix ou douze hommes le suivaient.

— Déshabille-toi, lui dit l'un deux.

Alors, il jeta son épée, qu'on lui avait laissée, et dépouilla son habit.

— Encore ! encore ! crièrent les rebelles.

Et il lui fallut ôter tous ses vêtements.

Pendant dix minutes, il resta pieds nus et en chemise exposé aux brocards des soldats.

Enfin, on lui jeta une vieille robe de chambre, qu'il revêtit; après quoi, il se laissa tomber dans un fauteuil,

inclinant sa tête dans ses mains, se bouchant les yeux et les oreilles, comme s'il eût voulu échapper à ce qui se passait autour de lui.

Pendant ce temps, l'impératrice recevait dans la chambre d'apparat et se faisait une nouvelle cour. Tout ce qui, trois jours auparavant, entourait Pierre III, l'entoura à son tour.

Toute la famille Voronzof y vint et se mit à genoux.

La princesse Daschkof s'agenouilla comme ses autres parents, et, s'adressant à l'impératrice :

— Madame, dit-elle, voilà toute ma famille, que je vous ai sacrifiée.

L'impératrice s'était fait apporter le cordon et les pierreries d'Élisabeth *Voronzof, et elle les donna à sa sœur*, qui les prit sans aucune hésitation.

En ce moment, Munich entra.

— Ma foi, madame, dit-il, j'ai été longtemps à me demander quel était l'homme, de vous ou de Pierre III, et, comme il paraît que décidément c'est vous, je viens à vous.

— Vous avez voulu me combattre, Munich, lui dit l'impératrice.

— Oui, madame, répondit celui-ci, je vous l'avoue franchement; mais, maintenant, mon devoir, au lieu de combattre *contre* vous, est de combattre pour vous.

— Et vous *ne parlez pas* des conseils que vous pouvez me donner, Munich, et qui *sont* le fruit de connaissances acquises pendant les longues années que vous avez passées dans la pratique de l'art de la guerre, et dans l'exil.

— Ma vie étant à vous, madame, répondit Munich, tout ce que je puis avoir acquis d'expérience pendant cette vie est à vous aussi.

Le même jour, Catherine revint à Saint-Pétersbourg, et

son retour fut un triomphe non moins éclatant que l'avait été son départ.

Le lendemain, l'impératrice envoya, sous le commandement d'Alexis Orlof, suivi de quatre officiers choisis et d'un détachement d'*hommes doux et raisonnables*, — c'est elle qui le dit, — l'empereur à Ropcha.

Au nombre de ces *officiers choisis* et de ces *hommes doux et raisonnables*, était un nommé Teplof, le plus jeune des princes Bariatinsky, et le lieutenant Potemkine, l'homme à la dragonne.

Cinq ou six jours après l'arrivée de l'empereur à Ropcha, le 19 juillet, Teplof et Alexis Orlof, laissant dans l'antichambre Potemkine et Bariatinsky, entrèrent dans la chambre de l'empereur, *auquel on venait de servir son repas, et* lui annoncèrent qu'ils voulaient déjeuner avec lui.

Selon l'usage adopté en Russie, on commença par servir des salaisons et de l'eau-de-vie.

Orlof présenta à l'empereur un verre empoisonné.

Pierre III, sans défiance aucune, avala le contenu; mais, au bout de quelques minutes, il commença à ressentir d'atroces douleurs.

Alors, Alexis, de la même bouteille, lui versa un second verre, qu'il voulut le forcer de boire.

Mais l'empereur se débattit et appela au secours.

Alexis Orlof, qui était, nous l'avons déjà dit, d'une force prodigieuse, se jeta sur lui, le renversa *sur le lit*, le maintenant sous son genou et *lui serrant la* gorge entre ses mains, tandis que Teplof l'empalait, à ce que l'on assure, avec une baguette de fusil rougie au feu.

Les cris que l'on avait entendus allèrent s'affaiblissant et finirent par s'éteindre.

Pierre III, confié à quatre officiers choisis, et à une escorte d'hommes doux et raisonnables, était mort, Catherine nous l'a dit, d'un flux hémorrhoïdal qui lui avait laissé

l'estomac sain, mais qui lui avait *causé une inflammation dans les boyaux.*

Le même jour, au moment où l'impératrice commençait son dîner, on lui remit la lettre suivante; le messager, vu le grand intérêt de la lettre, s'excusait de la déranger au milieu de son repas.

En effet, la lettre, on va le voir, avait une grande importance. Elle était d'Alexis Orlof.

Il écrivait :

« Comment te dire, impératrice notre mère, ce que nous avons fait? C'est, en vérité, une fatalité! Nous sommes allés voir ton époux, et prîmes du vin avec lui. Je ne sais comment, en cet état d'ivresse, les paroles se sont succédé, mais nous avons été si grièvement offensés, qu'il a fallu en venir aux mains. Tout à coup, nous voyons qu'il tombe roide mort; que faire? Prends nos têtes si tu veux, ou bien, clémente mère, pense que ce qui est passé ne saurait être réparé, et pardonne-nous notre méfait!

» ALEXIS ORLOF. »

La *clémente mère*, non-seulement pardonna le méfait, mais encore fit Alexis Orlof comte de l'empire.

Dans la nuit du dimanche au lundi, par ordre de l'impératrice, le corps de Pierre III fut rapporté à Saint-Pétersbourg, et exposé sur un lit de parade au couvent de Nevsky.

Le visage était noir, et le cou déchiré.

Mais la question n'était point que l'on devinât de quelle façon l'empereur était mort; la question était qu'on ne doutât point de sa mort.

On craignait les faux Démétrius; on prévoyait Pougatchef.

Après quoi, l'empereur fut enterré sans pompe dans le même couvent.

Nous avons vu Paul Ier, à son avénement au trône, le tirer du tombeau, lui faire de superbes obsèques, et forcer Alexis Orlof et Bariatinsky, les seuls survivants du terrible drame, à conduire le deuil.

Ils portaient chacun un des coins du drap qui recouvrait le corps de leur victime !

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

XXI. — La conspiration de Pahlen 1
XXII. — Le poëte Pouschkine. 23
XXIII. — Comment on est servi en Russie. 50
XXIV. — L'ermite de Pereslof 60
XXV. — Une légende de la forteresse de Pétersbourg. . 68
XXVI. — La régence de Biren. 83
XXVII. — Élisabeth et Lestocq. 92
XXVIII. — Autre légende de la bastille moscovite. 110
XXIX. — Alexandre Ier. 122
XXX. — Le bras droit du tsar. 132
XXXI. — La société du Nord. 154
XXXII. — Les martyrs. 167
XXXIII. — Les exilés. 179
XXXIV. — L'empereur Nicolas. 191
XXXV. — Voleurs et volés. 215
XXXVI. — Condamnés aux mines. 230
XXXVII. — Promenade à Peterhof. 244
XXXVIII. — Journalistes et poëtes. 258
XXXIX. — Menchikof. 269
XL. — *Choses difficiles* à dire. 278
XLI. — Pierre III. 300
XLII. — Catherine la Grande 324

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME

POISSY, TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

00100781

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018